


DETKEN & ROCHOLL
NAPOLI

HISTOIRE

DU

BOUDDHA SAKYA MOUNI

PARIS. — IMPRIMERIE DE W. REMQUET ET Cie,
rue Garancière, 5, derrière Saint-Sulpice.

HISTOIRE

DU

BOUDDHA SAKYA MOUNI

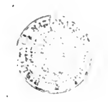
TRADUITE DU TIBÉTAIN

PAR PH.-ÉD. FOUCAUX

PROFESSEUR DE SANSCRIT AU COLLÉGE DE FRANCE ET DE TIBÉTAIN A L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS, ETC.

AVEC SIX PLANCHES REPRÉSENTANT DES BAS-RELIEFS BOUDDHIQUES
DES MUSÉES DE MADRAS ET DE CALCUTTA,

ET UN APPENDICE RENFERMANT LA BIBLIOGRAPHIE DES OUVRAGES RELATIFS AU BOUDDHISME
PUBLIÉS JUSQU'A LA FIN DE 1859



PARIS

BENJAMIN DUPRAT

LIBRAIRE DE L'INSTITUT, DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE ET DU SÉNAT
DES SOCIÉTÉS ASIATIQUES DE PARIS, LONDRES, CALCUTTA, CHANG-HAÏ
ET DE LA SOCIÉTÉ ORIENTALE DE NEW-HAVEN (ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE)

Rue du Cloître-Saint-Benoît, 7

1860

INTRODUCTION.

I.

Il y a environ dix-huit ans qu'un voyageur pauvre et inconnu descendait des montagnes de l'Himâlaya et se dirigeait vers Calcutta, apportant avec lui les matériaux du dictionnaire et de la grammaire qui devaient enfin donner à l'Europe la clef de l'idiome du Tibet. Ce voyageur était Alexandre Csoma. Né au village de Körös en Transylvanie, ses premières études avaient été dirigées vers la médecine qu'il étudia à Goettingue, où il prit le degré de docteur. « On prétend qu'un mot prononcé dans un cours, par M. Blumenbach, sur la possibilité « de retrouver en Orient l'origine des Hongrois, donna à Csoma « l'idée de ses voyages. Ce qui est certain, c'est qu'il quitta la « Transylvanie peu de temps après son retour de Goettingue, « et qu'il se mit en route pour l'Orient, dénué de toutes ressources, voyageant à pied, vivant quelquefois de sa pratique « médicale, mais le plus souvent de charités, et accomplissant, « par la force de sa volonté seule, une entreprise à l'exécution « de laquelle les moyens les plus considérables auraient paru « indispensables[1]. » C'est ainsi qu'il se rendit à Constantinople, traversa l'Égypte, la Syrie, la Perse, et arriva à Lahore en compagnie de deux officiers français de Runjet Sing, les généraux

[1] *Journal Asiatique*, juin 1842, rapport de M. J. Mohl, p. 492.

Allard et Ventura, qu'il avait rencontrés sur sa route, et qu'enfin il obtint, avec leur protection, la permission de visiter le Kachemire. Il était parvenu, à travers ce dernier pays, jusqu'à Leh, capitale du Ladak, lorsqu'il fit la rencontre de Moorcroft, qui l'aida de son influence, et l'engagea à entreprendre l'étude de la langue tibétaine. Il alla ensuite s'établir dans le monastère bouddhique de Kanoum dans la vallée du haut Setledge, où il resta quatre ans, pour achever, à l'aide d'un savant Lama, ses études bouddhiques.

Le dictionnaire et la grammaire publiés à Calcutta en 1834, ainsi qu'une analyse du *Kah gyour,* insérée dans le tome XX des *Asiatic Researches*, prouvent avec quelle ardeur et en même temps avec quel succès il s'était livré à ces études. Toutefois, quoique les encouragements ne lui aient pas manqué dans l'Inde; quoique l'idiome du Tibet soit d'une utilité incontestable comme langue vivante, particulièrement pour les Anglais qui résident au Népal, cette branche de la philologie n'en a pas moins été négligée par ces derniers; et sans partager l'étonnement naïf de Csoma au sujet de ce dédain pour l'objet de ses travaux favoris, il est à regretter que ses études n'aient pas été continuées par ceux qui peuvent le plus facilement se procurer des livres et des renseignements sur le pays du monde qui est resté jusqu'à présent le moins connu.

Csoma est mort au mois d'avril 1842 à Darjiling dans le Népâl, au moment où il se disposait à retourner au Tibet pour y continuer ses études sur l'histoire du pays et sur la littérature bouddhique. Fondateur de l'étude du tibétain, et le seul Européen qui s'en soit occupé dans l'Inde, il n'a pas eu le temps de voir les fruits que ses travaux ont produits en Europe. Dès l'année 1837, avec le secours de son dictionnaire

et de sa grammaire, M. I. J. Schmidt donnait à Saint-Pétersbourg le texte et la traduction allemande d'un traité bouddhique sur la *Sagesse transcendante;* puis une grammaire tibétaine en allemand (1839), suivie d'un dictionnaire tibétain-allemand (1841), et enfin du texte tibétain d'un recueil de légendes accompagné de la traduction allemande (*Der Weise und der Thor,* 1843), qui a été son dernier ouvrage.

Ainsi l'étude sérieuse des textes tibétains appartient en propre à notre époque. Non pas que dès le milieu du XIIIe siècle il ne se soit trouvé des voyageurs ou des missionnaires qui aient séjourné au Tibet; mais les uns n'ont pas cherché à faire part de la connaissance qu'ils avaient pu acquérir de la langue du pays; les autres n'ont pas réussi à transmettre, avec toute la précision désirable, les documents qu'ils avaient recueillis sur ce sujet.

Déjà en 1253 Saint Louis envoyait comme ambassadeur à l'empereur des Mongols, le Flamand Ruysbroek, plus connu sous le nom de Rubruquis. Quoique l'objet de son voyage, qui était de se rendre à Karakorum, l'entraînât beaucoup plus au nord que le Tibet, il a cependant fait de ce pays l'objet de quelques recherches.

Celui qui le premier a vraiment fait connaître la haute Asie est Marco Polo, parti de Venise vers 1272 avec son père qu'il accompagnait. L'empereur des Mongols, Koubilaï, auprès duquel Marco jouit d'une grande faveur, l'employa dans des ambassades et des affaires importantes. Il avait appris à parler et à écrire les quatre langues usitées chez les Mongols et leurs voisins[1]. Marco Polo a consacré quelques pages à la description du Tibet.

[1] Probablement le mongol, le mandchou, le chinois et le tibétain

De tous les voyageurs[1] qui se sont succédé daus cette partie de l'Asie, depuis le XIII[e] siècle jusqu'au XVIII[e], pas un ne s'est occupé de nous en faire connaître la langue. Il faut arriver jusqu'à Dominique de Fano, dont la Bibliothèque nationale possède un vocabulaire latin-tibétain[2], et jusqu'aux PP. Horace de la Penna et Cassiano, pour avoir des détails exacts sur l'idiome et l'écriture du Tibet; et encore les documents transmis par ces derniers ont été si malheureusement mis en œuvre par le P. Georgi, dans l'*Alphabetum Tibetanum*, qu'ils n'ont pu servir ni à Deshauterayes[3], ni à Abel Rémusat[4], pour arriver à une connaissance même médiocre de la langue. Le meilleur conseil qu'on puisse donner à ceux qui commencent l'étude du tibétain est de mettre l'ouvrage de Georgi complétement de côté.

Le dictionnaire tibétain-anglais, publié à Sérampore en 1826, sous le nom de Schrœter, n'est pas l'œuvre de ce der-

[1] Voyez la *Géographie moderne* de Pinkerton et Walkenaer, Paris, in-8°, 1811, t. V, p. 23 et suiv.; la préface des *Voyages au Tibet*, publiés par Parraud et Billecoq, Paris, an IV, in-18, p. vj et suiv.; le *Nouveau Journal Asiatique*, t. X, p. 321; l'*Alphabetum Tibetanum*, in-4°, p. 454.

Parmi les voyageurs qui ont visité le Tibet depuis vingt-cinq ans, il faut citer MM. Moorcroft et Trebeck, qui résidèrent dans le Ladak vers 1822. La relation de leur voyage a été publiée à Londres par M. Wilson, sous le titre de *Travels in the Himalayan provinces of Hindustan, etc.* 2 vol. in-8°.

Je ne dois pas oublier non plus deux prêtres de la Mission française des lazaristes, MM. Huc et Gabet, qui en 1846 ont pénétré dans le Tibet par la Mongolie, et sont restés environ un mois à Lhassa. Nous avons pu profiter du séjour que le dernier a fait à Paris, pour recueillir des renseignements curieux sur cette partie de l'Asie. L'une des choses qui avaient le plus frappé M. Gabet en traversant le Tibet, était la présence de longues inscriptions qui couvrent les murs des monuments publics, ou sont gravées sur les rochers.

[2] *Recherches sur les langues tartares*, t. I, p. 336.

[3] Dissertation sur les langues, dans la *Bibliothèque des artistes et des amateurs*, Paris, 1776, in-4°, t. II, partie II.

[4] *Recherches sur les langues tartares*, p. 330 et suiv.

nier. Ce missionnaire allemand n'avait fait que copier un manuscrit du livre rédigé en italien, et qui depuis a été traduit par M. Marshman[1]. Ce dictionnaire, composé probablement par les missionnaires catholiques qui visitèrent Lhassa au commencement du XVIIIe siècle, est peut-être le vocabulaire contenant trente-trois mille mots, qui se trouvait au Népâl, dans la maison des PP. capucins, suivant Georgi, qui regrettait ce livre et désespérait de le ravoir jamais[2]. Une courte grammaire, rédigée par Schrœter, précède le dictionnaire qu'il nous a transmis, mais elle est trop incomplète pour être véritablement utile.

Ainsi qu'on l'a vu, la Russie a été la première en Europe à encourager l'étude de la langue tibétaine. Elle y a été conduite naturellement par la position du Tibet qui touche à ses frontières d'Asie, et peut-être aussi par une sorte de prédilection pour l'Orient.

En France, quelques savants ont depuis longtemps compris tout le parti qu'on pouvait tirer de la connaissance de cet idiome. Il suffit de citer les noms d'Abel Rémusat et Klaproth, et ceux de MM. E. Burnouf et Stanislas Julien. Mais on est généralement si peu familier avec ce qui concerne les littératures de l'Asie, on se préoccupe si peu de l'intérêt qu'elles peuvent offrir, que bien des personnes, sans doute, se demandent quelle utilité peut avoir la connaissance de la langue des Lamas. Il est vrai que depuis Georgi, qui noya dans un amas d'érudition déplacée le petit nombre de documents authentiques qu'il tenait des missionnaires, jusqu'aux plaisanteries dédaigneuses des lettres de Jacquemont, personne, excepté Csoma de Körös, n'a donné une juste idée de la littérature du

[1] Voyez la préface de ce Dictionnaire. — [2] *Alphabetum Tibetanum*, Préface, p. LVIII; p. II et III.



Tibet. Que dire, en effet, des rêveries de Bailly[1], religieusement adoptées vingt ans plus tard par Langlès[2], sur le pays des Atlantes, ce prétendu peuple primitif et savant, qui en descendant des plateaux du Tibet serait allé porter les sciences et les arts dans les plaines de la Chine et de l'Inde et jusque dans l'Égypte?

Cette manière de traiter les questions historiques a conduit les savants que je viens de citer à des hypothèses si peu d'accord avec la vérité, et l'histoire de la littérature bouddhique, la seule, à peu d'exceptions près, qui ait fleuri au Tibet et dans la haute Asie, est si peu connue, qu'on me permettra d'en donner ici une esquisse rapide.

Vers le milieu du VII[e] siècle, le brahmanisme ayant prévalu dans l'Inde, les Bouddhistes, appelés par les rois des pays voisins ou chassés par la persécution, se retirèrent à Ceylan, dans les vallées de Kachemire, dans les montagnes du Tibet, chez les Birmans[3], et enfin dans la Chine, où leur croyance était déjà établie depuis plus de cinq cents ans.

Les livres de la loi bouddhique, que les missionnaires du culte persécuté commencèrent à traduire du sanscrit aussitôt après leur arrivée au Tibet, ne sont pas, comme on pourrait le croire, exclusivement consacrés à des abstractions mystiques ou métaphysiques. Le contenu en est au contraire très-varié. La collection complète se compose de deux parties bien distinctes : la première (le *Kah gyour,* « traduction de commande-

[1] *Lettres sur l'origine des sciences*, par Bailly: Paris, 1777. — *Lettres sur l'Atlantide*, par le même, 1779.

[2] *Voyages de Thunberg au Japon*, in-8°, t. III, p. 262.

[3] Les langues birmane et tibétaine, outre l'analogie de leur système grammatical, ont assez de racines communes pour qu'on puisse établir leur affinité, mais elles diffèrent trop pour dériver de la même souche. Il est probable que la langue birmane primitive, qui semble tenir au chi-

« ments[1] »), qui est aussi la plus ancienne, passe pour être la parole même du Bouddha, recueillie par ses principaux disciples; la seconde (le *Stan gyour,* « instructions traduites[2] »), au contraire, n'a pas ce caractère de tradition directe. C'est un mélange beaucoup plus volumineux d'ouvrages de tout genre, qui souvent sont les commentaires de ceux de la première partie.

Le Kah gyour commence par la discipline religieuse ou éducation des personnes des deux sexes qui se destinent à l'état religieux. Malgré la sévérité du sujet, l'imagination indienne n'a pu se resserrer dans des bornes ordinaires. A côté de discours sur les devoirs en général et de règles particulières pour la nourriture, le jeûne, la confession; à côté de prescriptions minutieuses pour les vêtements, et la manière dont les lits des religieux doivent être préparés, on rencontre l'histoire de personnages de toutes conditions qui vivaient au temps de Çâkyamouni.

Cette tendance à s'écarter du sujet principal vient de ce que, pour mieux faire ressortir l'utilité de ses préceptes, le maître rapporte une foule de légendes où se retrouvent en action les événements qui lui ont fait reconnaître la nécessité des lois qu'il impose. Nous devons, à ce besoin de raconter, les détails les plus circonstanciés sur les mœurs des diverses

nois, n'a fait que recevoir du Nord le nombre assez limité de racines tibétaines qu'elle renferme, de même qu'elle a adopté les locutions Pâlies, qui lui sont venues de l'Ouest avec les dogmes du bouddhisme.

[1] En 100 volumes in-fol. oblongs, contenant 1083 traités. Cette première partie a été envoyée, en 1835, à la Société asiatique de Paris par celle du Bengale. Elle est maintenant à la Bibliothèque nationale.

[2] 225 volumes pareils aux précédents, renfermant près de 4000 traités, d'après l'index qui se trouve à la Bibliothèque nationale. Cette partie qui, je crois, a été apportée l'an dernier à Saint-Pétersbourg, nous manque à Paris.

classes de la société bouddhique, et l'on peut dire aussi de la société brahmanique, au commencement de notre ère, puisque la rédaction de la plupart des ouvrages a précédé l'époque de la dissidence des disciples des deux religions, alors que leurs habitudes n'avaient pas encore eu le temps de varier sous l'influence d'institutions et de climats différents. Les noms de rois et de dynasties cités à chaque page dans le cours de l'ouvrage ne peuvent manquer d'apporter de nombreux éclaircissements à l'histoire de l'Inde, si on les rapproche des noms qu'on a déjà recueillis à l'aide des inscriptions et des médailles trouvées dans le nord de l'Hindousthan. C'est un fait reconnu d'ailleurs que l'histoire de l'Inde ne commence à s'éclaircir qu'à l'époque où apparaît le bouddhisme.

La deuxième division du Kah gyour est appelée *Sagesse transcendante*. C'est le livre fondamental de la loi. Il y est traité des notions métaphysiques enseignées par le Bouddha lui-même; on n'y trouve guère que des spéculations religieuses et morales.

Les cinq dernières divisions qui complètent l'ouvrage sont remplies de légendes, de préceptes, d'un grand nombre de traités de morale et de métaphysique, mêlés de détails sur des personnages adonnés aux arts, tels que la médecine, l'astrologie, etc. Beaucoup de légendes y sont racontées par le Bouddha, en vue de la métempsycose, et pour montrer la cause des vicissitudes auxquelles ont été exposés les personnages dont il raconte l'histoire, dans des séries d'existences où il les a rencontrés lui-même, par suite de ses naissances répétées.

On trouve dans la dernière partie l'exposé des doctrines orthodoxes et hétérodoxes, des lois morales et civiles, la cosmogonie et la cosmographie, d'après le système des Boud-

dhistes; le moyen d'obtenir la délivrance finale; des prières, des hymnes, et enfin des traités d'astronomie, de chronologie, etc.[1]

La seconde partie de la collection, appelée *Bstan hgyour* (instructions traduites), contient, dans ses deux premières divisions, des traités sur la formation de figures magiques, sur la cure des maladies par les charmes, sur le culte des mauvais esprits, sur l'acquisition de facultés surnaturelles, sur le secret d'enchanter les autres et de se préserver de leurs enchantements.

Ici la pensée se reporte naturellement sur l'histoire de la démonologie et de la magie au moyen âge; et quand on sait que dans l'Inde, la Chine et la Tartarie le système des incantations est postérieur à la plus grande partie des rites du culte bouddhique, et que son introduction au Tibet semble dater du XIe siècle, on se demande si les superstitions de l'Europe au moyen âge ne touchent pas par quelque point à celles de l'Asie. Au moins est-il intéressant d'examiner en quoi elles se ressemblent, et de retrouver encore en vigueur, sous la forme du culte public de populations nombreuses, ces étranges doctrines, dont l'Europe plus heureuse est parvenue à se débarrasser.

Le plus grand nombre des volumes du Bstan hgyour, loin d'être exclusivement bouddhiques, appartiennent tout entiers à la littérature brahmanique; et c'est un des caractères distinctifs des Bouddhistes d'admettre sans difficulté les livres de leurs adversaires, tandis que ceux-ci rejettent avec horreur tout ce qui se rapporte à la religion du Bouddha. C'est ainsi qu'outre des considérations de diverses écoles philosophiques,

[1] Voyez l'analyse détaillée par Csoma, dans le XXe vol. des *Asiat. Researches.*

on trouve à la fin du Bstan-hgyour plusieurs ouvrages sur la logique, la rhétorique et la grammaire; des dictionnaires et la traduction du *Nuage messager,* poëme de Kâlidâsa, l'auteur de Çakountala. L'ouvrage est terminé par des livres sur la médecine et les arts mécaniques, par un système de gouvernement civil, et enfin par plusieurs grammaires et vocabulaires du langage usuel.

Tel est, en abrégé, le contenu de la grande collection bouddhique conservée en manuscrit au Tibet jusqu'en 1728, année où l'on commença à l'imprimer pour la réunir sous la forme qu'elle a aujourd'hui[1].

Pour compléter l'énumération des livres qui composent la littérature tibétaine, il faut ajouter aux ouvrages qui précèdent les livres qui appartiennent en propre au Tibet, tels que ceux qui contiennent l'histoire de ce pays et de ses rois, et ceux où se trouve l'exposé de la religion de *Pon* ou *Bon*, laquelle dominait dans ses montagnes avant l'introduction du bouddhisme.

Quant aux codes[2] qui contiennent les lois et la manière de les appliquer, comme nous ne les possédons pas, nous ne pou-

[1] L'impression commencée par les ordres de Mivang, régent de Lhassa, fut terminée en 1746. La première édition fut imprimée à Narthang près de Tachilounpo, et le même lieu est encore célèbre pour sa typographie. Une édition plus petite, très-estimée, fut imprimée à Derghi, à quarante journées à l'est de Lhassa. Les exemplaires de Narthang sont en très-gros caractères, sur de longues feuilles de papier, fait avec de l'écorce d'arbre, spécialement du *daphne involucrata* de Wallich. Un exemplaire imprimé coûte environ 1000 roupies (2500 fr.). On rencontre aussi des parties manuscrites avec des images enluminées de saints ou de divinités, et parfois exécutées en caractères d'or ou d'argent.

Il a été fait à Péking, pour la librairie impériale, une édition de la même collection en tibétain, en chinois, en mandchou et en mongol, composée de 1392 volumes, c'est-à-dire 348 volumes pour chaque langue.

[2] *Breve notizia del regno del Tibet*, p. 45.

vons dire s'ils ont été primitivement rédigés au Tibet, ou s'ils ont été traduits d'ouvrages indiens ou chinois.

II.

Le Lalita vistara (*Rgya tch'er rol pa*) fait partie du deuxième volume de la cinquième section du Bkah hgyour. C'est un des *neuf Dharmas*, c'est-à-dire des neuf recueils de la loi par excellence que les Bouddhistes détachent de la grande collection de leurs livres sacrés. Comme tous les ouvrages primitifs du bouddhisme, le Lalita vistara passe pour avoir été rédigé par l'un des principaux disciples du Bouddha, immédiatement après la mort de ce dernier, et d'après le récit qu'il avait fait lui-même des événements de sa vie. Il est probable, en effet, que l'un des premiers besoins des nouveaux convertis au bouddhisme fut de connaître quelle avait été la vie du fondateur de leur religion, soit pour se prévaloir de la perfection du maître, soit pour imiter ses vertus. La première rédaction du Lalita vistara ne peut donc être éloignée de la mort de Çâkyamouni, d'autant mieux que ce livre parle en plusieurs endroits des *quatre vérités*, sujet qui revient le plus souvent dans les traités considérés comme les plus anciens. Malheureusement les Bouddhistes proposent un grand nombre de dates pour la mort de Çâkya[1], et il n'est guère possible d'établir

[1] Voici les quatorze dates qui se trouvent dans les livres tibétains : avant J. C. 2422. — 2148. — 2135. — 2139. — 1310. — 752. — 653. — 546. — 880 — 837. — 576. — 884. — 1060. — 882. (Csoma, *Tibetan grammar*, p. 199-201.)

Les Chinois nous donnent les suivantes :

1130 *Tch'ao-chi* cité par *Ma-touan-lin*, Annales des Soui, liv. CCXXVI, fol. 1.

767 *Ma-touan-lin*, ibid. fol. 6

949 *Chin-i-tien*, liv. LXXVII, §1, fol. 10.

Il y a d'autres dates; mais comme elles ne diffèrent de ces dernières que d'une année ou deux ou même de quelques mois, nous les omettons. (Note communiquée par M. Stan. Julien.)

avec certitude celle qui doit être préférée. En admettant avec l'auteur de l'Introduction à l'histoire du Bouddhisme indien que la date de 600 avant J. C. semble la plus conforme à la vérité en ce que la tradition du Nord et celle du Sud s'accordent pour la fixer, on devra reporter la rédaction primitive du Lalita vistara à l'époque du premier concile qui eut lieu aussitôt après la mort du Bouddha, c'est-à-dire à une antiquité de 2400 ans environ. J'ai dit la rédaction primitive, parce que le Lalita vistara, tel qu'il nous est parvenu, présente des traces évidentes d'un travail postérieur à sa composition première. Au lieu d'être un récit simple et d'un style uniforme, le livre que nous avons est un mélange de deux langues bien distinctes. A côté d'une prose sanscrite peu altérée et généralement assez facile, on trouve un dialecte versifié qu'un grand nombre de formes insolites rendent obscur.

Ce qui caractérise ces morceaux en vers, c'est qu'à peu d'exceptions près[1] ils répètent ce qui vient d'être dit en prose, en le développant avec surabondance dans un langage qui s'éloigne notablement de la grammaire classique[2].

La rédaction sanscrite du Lalita vistara, telle que nous la possédons sous une forme évidemment développée, ne doit donc pas appartenir au premier des trois conciles qui eurent lieu, à diverses époques, après la mort de Çâkya, mais au second ou au troisième. Pour déterminer auquel de ces derniers elle doit être attribuée, je ne puis mieux faire que d'emprunter

[1] Conf. le commencement du ch. VII.

[2] Les difficultés que présente le dialecte dont il est question sont particulières à la rédaction sanscrite, la seule dont l'appréciation critique puisse nous guider dans la recherche d'une date. Ces difficultés ont disparu dans la version tibétaine, à l'aide de laquelle on peut reconnaître et traduire sans peine des formes assez éloignées de leur origine pour embarrasser celui qui ne pourrait profiter du travail des interprètes tibétains.

à M. E. Burnouf les considérations suivantes qui me paraissent concluantes; elles contiennent d'ailleurs des renseignements curieux qui trouvent naturellement leur place ici, et prouveront quel secours peut donner, pour résoudre des questions difficiles, l'emploi d'une critique savante et éclairée.

« A la fin de la section de la discipline, qui ouvre la collec-« tion du Kah-gyur, on trouve des détails d'un grand intérêt « sur le fait si important dans la question qui nous occupe, « de la rédaction des livres dépositaires de l'enseignement de « Çâkya. Ces détails manifestement conservés par la tradition, « nous apprennent qu'il y eut, à trois époques diverses, trois ré-« dactions successives des écritures buddhiques, rédactions faites « par des religieux rassemblés en concile, et investis, à ce qu'il « semble, par l'assentiment public, de l'autorité nécessaire pour « cette œuvre capitale. La première rédaction eut lieu immédia-« tement après la mort de Çâkyamuni, non loin de Râdjagrĭha, « par les soins de cinq cents religieux qui avaient pour chef « Kâcyapa. La tâche de rassembler les paroles du maître fut ré-« partie entre trois de ses principaux disciples, dont on voit les « noms figurer à tout instant dans les légendes.

« Ce fut Kâcyapa qui rédigea l'Abhidharma ou la métaphy-« sique; Ânanda compila les Sûtras, et Upâli le Vinaya. La « seconde rédaction des livres sacrés eut lieu cent dix ans après « la mort de Çâkya, au temps d'Açôka, qui régnait à Pâtaliput-« tra. La discorde s'était introduite entre les religieux de Vâi-« çâlî, et sept cents Arhats sentirent la nécessité de se réunir « pour rédiger de nouveau les écritures canoniques. Enfin, un « peu plus de quatre cents ans après Çâkya, au temps de Ka-« nichka, que l'on dit avoir été roi dans le nord de l'Inde, les « Buddhistes s'étaient séparés en dix-huit sectes qui se grou-

« paient sous quatre grandes divisions principales, et dont « Csoma nous a conservé les noms. Ces discordes donnèrent « lieu à une troisième compilation des écritures, qui fut la troi- « sième et la dernière de celles dont parlent les Tibétains[1].

« Quelque brefs que soient ces détails, quelques difficultés « qu'ils fassent même naître, si on les compare à ceux que nous « ont conservés les Singhalais sur des événements analogues, « ils sont déjà, pris en eux-mêmes, féconds en conséquences « précieuses pour l'histoire de la collection buddhique du « Nord. On en doit conclure d'abord que des trois rédactions « dont la tradition nous a conservé le souvenir, nous ne possé- « dons que la dernière; ou pour m'exprimer avec une réserve « indispensable, vu le silence des écrivains buddhiques, on « peut dire que les livres que nous avons actuellement sous « les yeux, sont ou des ouvrages anciens appartenant aux ré- « dactions antérieures, mais remaniés sous l'influence de la « dernière, ou des ouvrages tout à fait nouveaux et sortis ex- « clusivement du travail de la troisième assemblée..... Je crois « que la vérité se trouvera dans l'adoption simultanée de ces « deux hypothèses, savoir, que nous possédons à la fois et d'an- « ciens livres émanés soit de la première, soit de la seconde « rédaction, mais modifiés par la révision des religieux con- « temporains de Kanichka, et des livres tout à fait nouveaux « introduits par l'autorité souveraine de ce dernier concile.

« Deux considérations donnent à cette manière d'envisager « la question un très-haut degré de vraisemblance; la première, « c'est que l'autorité du dernier concile, quelque grande qu'on « la suppose, n'a pu aller jusqu'à détruire les livres antérieurs « pour leur en substituer de tout à fait différents.

[1] *Asiat. Researches*, t. XX, p. 92 et 297.

« .... Il ne s'agissait donc pas, pour les conciles qui se rassemblaient dans le dessein de faire cesser des divisions funestes, de rédiger des livres nouveaux, mais de faire prédominer l'interprétation des anciens livres.

« ..... La seconde considération m'est fournie par l'examen « que j'ai fait plus haut de la collection du Nord, et elle vient « entièrement à l'appui de la première.

« ..... J'ai pu avancer sans exagération, que sous le nom de « *Buddhadharma,* « la loi du Buddha, » la collection du Népâl « nous avait conservé plusieurs buddhismes, trois buddhismes, « si je puis m'exprimer ainsi : celui des Sûtras simples, où ne « paraît que le Buddha humain, Çâkyamuni; celui des Sûtras développés et Mahâyânas, où se rencontrent, à côté du « Buddha humain, d'autres Buddhas et Bôdhisattvas fabuleux; « celui des Tantras enfin, où au-dessus de ces deux éléments « est venu se placer le culte des divinités femelles du Çivaïsme.

« ..... Si les Sûtras primitifs sont l'œuvre du premier concile, successivement remaniée par les deux conciles suivants, « et si l'examen de leur contenu exclut l'idée qu'ils aient pu « être rédigés en même temps que les Mahâyânas, il ne nous « reste que le second et le troisième concile auxquels nous devions attribuer la compilation des Sûtras les plus développés. Il est peu probable qu'ils émanent du second; la date « de ce concile est trop rapprochée de celle de Çâkya pour que « sa doctrine ait eu le temps de subir une transformation aussi « considérable que celle dont témoignent les Mahâyâna sûtras. « C'est donc du troisième concile qu'ils émanent; et en effet « la haute estime dont ils jouissent encore dans le Nord, où ils « passent, comme je l'ai dit ailleurs, pour renfermer la parole

« même du Buddha, est, jusqu'à un certain point, un argument « en faveur de ce sentiment. J'ajoute que c'est dans ces Sûtras « que se trouvent ces morceaux poétiques étendus, dont le sans- « crit est si fautif; circonstauce qui coïncide d'une manière « tout à fait remarquable avec la tradition qui place dans le « Kachemire et sous un roi d'origine étrangère, la réunion et le « travail du troisième concile. Ce sont là, on le voit, de simples « rapprochements où le raisonnement a autant de part que les « faits. J'ose dire toutefois que la suite de ces recherches doit « pleinement les confirmer[1]. »

D'après ce qui précède, et puisque le Lalita vistara, dont la traduction tibétaine insérée dans le Kah gyour est la copie fidèle, présente tous les caractères qui distinguent les Soûtras développés, il s'ensuit qu'il faut attribuer la rédaction que nous avons entre les mains au troisième concile qui eut lieu quatre cents ans environ après la mort du Bouddha, ce qui assigne à ce livre la date de deux mille ans, et cela en choisissant, comme je l'ai fait, l'époque la plus rapprochée entre celles que nous fournit la chronologie bouddhique.

La date de la version tibétaine, qui ne remonte pas au delà du VIe siècle de notre ère, n'est ici d'aucun secours pour prouver ce que j'ai cherché à établir; mais les renseignements que nous donnent les Chinois sur la première traduction du Lalita vistara dans leur langue, exécutée, suivant eux, vers l'an 76 de J. C., viennent à l'appui de l'opinion que j'ai émise, en reportant le livre à une antiquité de mille huit cents ans au moins[2]. L'existence de quatre tradnctions chinoises que nous

[1] *Introduction à l'histoire du Buddhisme*, t. I, p. 578-585.

[2] Je dois à l'obligeance de M. Stanislas Julien la note qu'on va lire sur les diverses traductions chinoises du livre qui nous occupe. L'importance de cette note qui

fait connaître la note qu'on vient de lire, prouve l'empressement qu'on a mis dans tous les temps à répandre le livre. Nous n'avons malheureusement aucune de ces traductions, qui présenteraient un grand intérêt, comme confrontation de textes, et de plus ne pourraient manquer d'être d'un grand secours pour l'interprétation des passages difficiles, si elles étaient accompagnées d'un commentaire, comme il arrive le plus souvent pour ces sortes de livres.

montre tout le fruit qu'on peut retirer, pour l'histoire du bouddhisme, de l'étude des historiens chinois, m'engage à la reproduire tout entière.

« Le Lalita-vistara a été publié quatre « fois en chinois sous des titres différents, « dont un seul (le quatrième et dernier) « correspond au titre sanscrit.

« Le *Tchi-youan-fa-p'ao-khan-thong-tsong-« lou*, catalogue chinois de la collection « bouddhique appelée en tibétain *Kah-« gyour*, nous en donne les titres, et nous « apprend (liv. II, fol. 34) que ce sont « des versions différentes du même texte « indien.

« La première traduction est intitulée « *Fang-teng-pen-ki-king*; on l'appelle aussi « *Fo-pen-hing-king*, le livre sacré des ac-« tions du Bouddha. L'histoire générale « du bouddhisme (*Fo-tsong-tong ki*, liv. II, « fol. 11), la cite en note sous son titre « sanscrit abrégé, *Pi-sse-to-lo* (Vistara). « Cette traduction date des premières an-« nées de l'introduction du bouddhisme « en Chine. Dans l'année 65 de notre ère, « l'empereur *Ming-ti*, de la dynastie des « *Han*, avait envoyé *Tsai-in* et plusieurs « autres hauts fonctionnaires dans l'Inde « pour y prendre des informations sur la « doctrine de Bouddha. Ceux-ci rencon-« trèrent deux Bouddhistes célèbres, Kâ-« çya-Matañga et *Tchou-fa-lan*, qu'ils enga-« gèrent à se rendre en Chine avec eux. « Matañga étant arrivé le premier à *Lo-« yang*, l'empereur l'accueillit avec faveur, « et le combla de présents. Puis il fit cons-« truire en dehors de la porte occidentale « de la ville un couvent magnifique, et le « pria d'y résider. Ce fut le premier des « Samanéens qui vinrent s'établir en Chine.

« *Tchou-fa-lan* avait formé avec Matañga « le projet de partir avec les envoyés chi-« nois pour répandre la doctrine de Boud-« dha; mais ses disciples, qui lui étaient « profondément attachés, l'avaient empê-« ché de se mettre en route. Cette circons-« tance fut cause qu'il n'arriva qu'après « Matañga à la cour impériale. Il ne fut « pas longtemps à acquérir une connais-« sance solide de la langue chinoise; et « comme Tsai-in avait rapporté de l'Inde « cinq ouvrages bouddhiques, parmi les-« quels se trouvait le Lalita-vistara, il char-« gea Tchou-fa-lan de les traduire, de con-« cert avec son compagnon Kaçya Matañga. « La date de cette traduction peut être pla-« cée entre les années 70 et 76 de notre « ère. (Conf *Liang-kao-seng-tchouen*, liv. I,

On verra dans les notes de la traduction française combien sont peu nombreux les passages où le texte tibétain diffère du texte sanscrit, ce qui prouve avec quel soin religieux la lettre des livres sacrés a été conservée. J'ai cherché à être aussi fidèle que les interprètes tibétains, tout en m'efforçant de rendre ma traduction plus claire que ne l'est quelquefois la leur. Pour cela je me suis aidé constamment de la lecture de l'original

« fol. 1 et 2, et *Ta-thang-nei-tien-lou*, liv. I, fol. 6.)

« La deuxième traduction est intitulée *Pou-yao-king*, en huit livres. Nous voyons dans le catalogue des livres bouddhiques qui existaient sous les *Thang* (*Ta-thang-nei-tien-lou*, liv. II, fol. 30), qu'elle fut rédigée par un Samanéen du royaume des *Youei-tchi* (Indo-Scythes), appelé en chinois *Fa hou* et en sanscrit *Ta-mo-lo-tsa* (Dharmarakcha, défenseur de la loi), lequel vivait sous les *Tsin* occidentaux. Il avait parcouru les contrées du *Si-yu*, et comprenait les langues, les dialectes et les livres de trente-six royaumes.

« A son retour de l'Inde, *Fa-hou* rapporta une immense quantité de livres bouddhiques et brahmaniques, en langue *Fan* (sanscrit), et se présenta à la cour impériale. Il résida quelque temps à *Tun hoang* (*Cha-tcheou*), et reçut le surnom de *Tchou-chi*, l'Indien. Il se rendit ensuite à *Lo yang*, et se fixa sur la rive gauche du *Kiang*. Depuis la première année de la période *Thai-chi* (265 de J. C.) jusqu'à la deuxième année de la période *Yong-kia* (308 de J. C.), il traduisit, avec l'aide de plusieurs Samanéens, cent soixante-cinq ouvrages bouddhiques.

« Le *Pou-yao-king* (deuxième traduction du Lalita-vistara) est inscrit au sixième rang, de sorte qu'on semblerait autorisé à placer sa publication dans les premières années de la dynastie des *Tsin* occidentaux. Cependant, suivant le catalogue bouddhique *Khai-youen-chi-kiao-lou*, il n'aurait paru que dans le cinquième mois de la deuxième année de la période *Yong-kia* (308 après J. C.).

« La troisième traduction est intitulée *Fang-kouang-ta-tchoang-yen-king*, en douze livres. Elle a été rédigée par un Samanéen indien, appelé en chinois *Ji-tchao*, et en sanscrit *Ti-po-ho-lo* (Divâkara), qui florissait sous l'empereur *Kao-tsong* de la dynastie des *Thang*, et qui, dans la troisième année de la période de *Yong-hoeï* (652 après J. C.), fit passer dans la langue chinoise plusieurs ouvrages bouddhiques. (Conf. *Fo-tsou-tong-ki*, liv. XXXIX, fol. 27 v.)

« La quatrième traduction a paru sous le titre de *Chin-thong-yeou-hi*, les amusements et jeux de celui qui est doué d'une pénétration divine. Dans la troisième et la quatrième traduction, l'ouvrage est divisé en vingt-sept sections, comme dans l'original sanscrit, mais ces deux traductions sont de plus divisées en trente chapitres. »

sanscrit, dont il existe à Paris plusieurs copies. J'ai cru devoir conserver partout les dénominations sanscrites, parce qu'il m'a semblé préférable de donner le terme original plutôt que l'équivalent tibétain qui n'en est que la traduction, parfois même assez inexacte, en vertu d'un système commun aux Bouddhistes du Nord et du Midi. Je n'ai fait, en conservant l'expression originale, que suivre la méthode adoptée par tous les traducteurs européens pour les noms propres, et qui consiste à transcrire simplement le nom étranger[1]. Au reste, comme la table alphabétique donne, à la suite du nom sanscrit, l'expression tibétaine correspondante, la présence du terme original, sans inconvénient pour le lecteur qui suivra sur le tibétain la traduction française, aura, pour ceux qui peuvent avoir accès aux traductions du Lalita vistara en chinois, en mandchou et en mongol, l'avantage de remettre toujours sous les yeux l'expression primitive non altérée par le passage d'une langue dans une autre.

Premier traducteur du Lalita vistara dans une langue d'Europe, je ne me suis point dissimulé la difficulté de rendre avec clarté et précision des idées aussi nouvelles pour nous que celles des Bouddhistes indiens. Dans les ouvrages du genre de celui qu'on va lire, le traducteur est arrêté tantôt par l'obscurité du langage, tantôt par l'obscurité de l'idée, et dans bien des cas par les deux à la fois. Tout en reconnaissant mon insuffisance pour résoudre sans exception les difficultés que j'ai rencontrées, je n'ai pas cru devoir interrompre la tâche com-

[1] C'est ainsi que les noms hébreux de la Bible ont été transcrits et non traduits par les interprètes de tous les pays. Les Tibétains, au contraire, ne se contentent jamais de transcrire un nom qui peut présenter un sens; ils suivent toujours le système qui fait dire en français *Dieudonné* pour le latin *Deodatus*.

mencée, persuadé que ce qui importait, quant à présent, c'était de donner le moyen d'étudier, à l'aide d'un livre canonique, une religion encore peu connue. Aidé de ma traduction, qui, je l'espère, aplanira les premières difficultés; aidé aussi par les progrès que la science ne peut manquer de faire, qu'un autre vienne et fasse mieux, je m'applaudirai de lui avoir frayé le chemin.

Paris, ce 31 décembre 1848.

CORRECTIONS ET ADDITIONS.

Page 22, ligne 9 et suivantes, il faut lire *Poûrvavidéha* au lieu de *Vidéha de l'est; Aparagôḍani* au lieu de *Gôdani de l'ouest; Outtarakourou* au lieu de *Kourou du nord*. Ces expressions, ainsi rétablies, étant les noms donnés par les Hindous aux trois grands continents de l'est, de l'ouest et du nord qui, avec celui du sud (le Djamboudvîpa) sont supposés former le monde, les notes qui correspondent à ces noms et leur donnent un autre sens doivent être supprimées.

Page 30, note 1, et page 35, note 1. — Depuis qne ces notes ont été écrites, j'ai trouvé le passage suivant (*hDonlva*, t. III, p. 449 *b*), reproduit par le *Mngon par hbyoung vahi mdo* (S. *Abhinichkramaṇa soûtra*), p. 189 *b*, 1, qui décide la question de la prétendue virginité de la mère du Bouddha. « Une autre fois « le roi Çouddhôma étant allé avec Mahâ Mâyâ dans l'intérieur solitaire du pa- « lais, ils se livrèrent aux jeux (*rol pa*, S. *lalita*), ils se livrèrent au plaisir, « ils se livrèrent à la volupté[1]. Comme cela était la loi elle-même[2], le Bôdh « sattva, qui était alors dans le séjour du Tonchita, regardait le monde et se « livrait aux cinq examens de la famille, du pays, du temps, de la race et de la « la femme, etc. (Comp .p. 21, note 6.) »

Page 32, ligne 18, « lotus blanc, » supprimez *blanc*.
— 52, — 3, « Civa, » lisez *Çakra*.
— 70, — 22, } « lotus blanc, » supprimez *blanc*.
— 88, — 8 et 18, }
— 89, — 14, }
— 121, — 25, « Bhôdisattva, » lisez *Bôdhisattva*.
— *Ibid.* — *Ibid.* « essences, » lisez *essence*.
— 123, note 2, « lipi, » lisez *lipim*.

[1] Voici le texte tibétain : *Dous gjan jig na, btsoun mo sgyou hphroul tch'en mo dang lhan tchig steng gi khang bzangs kyi gji skyes pa med par dong nas, rol mos rtse var byed, dgah var byed, dgah mgour spyod par byed do. Hdi ni tch'os ñid yin té, etc.*

[2] C'est-à-dire : « comme cela devait amener la promolgation de la loi, par la naissance du Bôdhisattva, le futur législateur, etc. » Il est possible que le titre de *Développement des jeux* (*Lalita vistara*) doive s'expliquer : « La suite des « événements qui ont eu pour origine les jeux « de Çouddhôdana et de Mâyâ. »

Page 125, ligne 9, supprimez la virgule après *isolées*.
— 135, note 1, « Sa t'so, » lisez *Sa ts'o*.
Page 143, ligne 7, il faut lire *le pays d'Aparagôḍana* au lieu de *le pays de Gauḍana*, et supprimer les notes qui se rapportent aux mêmes mots que ceux dont j'ai rétabli le sens dans la correction pour la page 22.
Page 167, ligne 16, « Dharmadhvaja, » lisez *Dharmadhvadja*.
— 173, note 2, le renvoi à la page 202 est pour la note 3, et non pour la note 6.
— 223, ligne 14, « Yôdjana, » lisez *Krôça*.
— 223, ajoutez après la note 1 : Conf. p. 212, note 1.
— 288, ligne 22, « Sournirmita, » lisez *Sounirmita*.
— 293, note 2, « Çicoumâra, » lisez *Çiçoumâra*.
— 310, ligne 26, « cuirasses, » lisez *cuisses*.
— 313, note 2, après « Soukhî, » ajoutez *amies*.
Page 389, note 1. — Selon l'*Avadânakalpalata*, cité par M. Hodgson, *Journal of the roy. Asiat. Society of Gr. Britain and Ireland*, 1835, t. II, p. 304, « Le fils de Çâkya « Siñha, nommé Râhoula Bhadra, demeura six ans dans le sein de sa mère « Yaçôdharâ. La peine et l'inquiétude de la mère et du fils étaient causées par « les actions de leurs naissances antérieures. » En faisant (dans la même note) naître Ananda le même jour que Râhoula, l'Abhinichkramaṇa Soûtra n'est pas d'accord avec le Lalita vistara, qui fait paraître Ananda longtemps avant la naissance du fils du Bouddha. (Conf. p. 145.)
Page 416. En traduisant de l'anglais de Csoma de Korös l'appendice qui termine ce volume, je n'avais pas présente à la mémoire une note qui se trouve à la page 85 du tome I de l'Introduction à l'histoire du Buddhisme, laquelle rectifie une erreur de Csoma sur l'emplacement de la ville de Kouça, qui n'était pas, comme il le dit (p. 416), une ville de l'Assam, mais bien une ville de l'Inde, située sur la rive orientale de la Gaṇḍaki, et dont M. Wilson croit reconnaître l'emplacement dans la petite ville de *Kesia*, où l'on a découvert une image colossale de Çâkya.
Page 419. Il faut remplacer la note 1 par la suivante : « Le mot *champion* est la tra- « duction du sanscrit *malla*, qu'on a déjà vu p. 214. Les Mallas étaient les ha- « bitants du pays où était situé Kouçigrâmaka (la ville de Kouça) dans la con- « trée que baigne la Gaṇḍaki. On sait que ce pays, notamment les districts de « Gorakpour, de Bettiah et de Bakra, conservent encore aujourd'hui des traces « très-précieuses de l'ancienne prédominance du buddhisme. » (*Introduction à l'histoire du Buddhisme*, I, p. 87.)
Page 425, ligne 25, « les deux Trâyastriṁçats, » lisez *les dieux*, *etc*.

ERRATA DU TEXTE.

Pages.	Lignes.	Fautes.	Corrections.
7	2	རྟོ་རྗེ	རྡོ་རྗེ
10	19	སམསེ	སེམས
11	15	ཡིཁྲུ	ལིཁྲུ
12	5	ཆུཔ	ཆུབ
Ibid.	11	དེག	དགེ
13	10	སྤྲོང	སྦྲོང
14	8	སྐདེ	སྐད
15	2	པཙུན	བཙུན
Ibid.	18	འོདུག	འདུག
18	13	སྦྱོང	ལྦྱང
23	1	མཐུན་པ་པ	མཐུན་པ་
27	3	ཕྱུག	ཕྱུག
50	2	སྦྲུསེ	སྦྲུས
67	16	ཨོཾ	ཨཾ
77	6	རྫུ་འཁྲུལ	རྫུ་འཕྲུལ
80	5	འདས་པ	འདས་པས
81	17	ལྷ་མོས	ལྷ་སྨོས
93	18	ག་ལ་པ	ག་ལ་བ
138	16	ཐམས་ཆད	ཐམས་ཅད

ERRATA DU TEXTE.

Pages.	Lignes.	Fautes.	Corrections.
143	numérotée	༧༥༣	༡༤༣
Ibid.	9	མལ	མ་ལ་
151	10	འབྲུ་ཡི	འབྲི་ཡི
157	4	སྨུག་བསྔལ	སྡུག , etc.
170	10	དེ་སྟར	དེ་ལྟར
205	18	རྫོགས	རྫོགས
216	19	དགེ་སླང	དགེ་སློང
225	12	འདེ་སྐྱམ .	འདི་སྐྱམ
262	22	དཀསེ	དཀས
282	titre	ཉེ་ཤུ་གཅིག་པ།	ཉེ་ཤུ་ཙ་གཅིག་པ།
293	5	འནེ	འདི
309	9	མོདན	མདོན
313	19	དགེ་སླང	དགེ་སློང
319	20	ཁྲོད་ཀྱ	ཁྲོད་ཀྱི
343	5	དག་པ། ajoutes un།	

La lettre ད s'est cassée en plusieurs endroits; et comme il peut en résulter une confusion avec la lettre ར, je vais indiquer les pages où elle se trouve ainsi dénaturée.

Pages.	Lignes.	Pages.	Lignes.	Pages.	Lignes.	Pages.	Lignes.
17	3	154	2	227	4	286	21
93	22	162	10	239	22	253	12
145	19	173	21	267	16	255	5
152	15	191	3	284	6	361	22

La lettre défigurée au commencement de la ligne 6, page 70, est སུ.

A la page 377, ligne 9, il faut rétablir le mot བསྒྱུར dénaturé par la brisure de la lettre du milieu.

TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE PREMIER.

SUJET DU DISCOURS.

Pages.

Ânanda rapporte comment, se trouvant dans la ville de Çrâvastî, en même temps que le Bouddha, en compagnie de douze mille religieux et de trente-deux mille Bôdhisattvas, il a entendu le Bouddha raconter les événements qui font le sujet de ce livre; comment les dieux étant venus prier le Bienheureux de leur enseigner la loi enseignée autrefois par les précédents Bouddhas, le Maître consentit à les satisfaire, par bonté pour les dieux et pour le monde. 1

CHAPITRE II.

CHANGEMENT DE SÉJOUR.

Commencement du récit. — Le Bouddha parle de son séjour dans le ciel des dieux Touchitas, où ses mérites l'avaient conduit au pouvoir suprême. Honneurs que lui rendaient alors les millions de Bouddhas, les dieux et les génies. — Dans son désir d'arriver à l'intelligence suprême, il se prépare à descendre du rang des dieux et à naitre parmi les hommes.......................... 10

CHAPITRE III.

PURETÉ COMPLÈTE DE RACE.

Le Bôdhisattva, excité par le temps de la loi, instruit les dieux Touchitas. — Les fils des dieux apprenant que dans douze ans le Bôdhisattva entrera dans le sein d'une mère, vont dans l'Inde, sous la figure de Brahmanes, consulter les Vêdas. Ils y voient que le Bôdhisattva sera doué en naissant de trente-deux signes, et sera nécessairement roi ou Bouddha. — Attributs de la royauté. Les sept trésors par excellence. En apprenant ces nouvelles, un grand

Pages

nombre d'ermites s'élèvent dans les cieux jusqu'à la région du feu, et sont consumés. — Avant de descendre du ciel, le Bôdhisattva se livre aux quatre grands examens, pour savoir où il doit naître. — Les fils des dieux passent alors en revue seize familles royales de l'Inde; mais trouvant que toutes ont des défauts, ils interrogent le Bôdhisattva, qui énumère les signes auxquels on reconnaîtra la famille privilégiée. — Celle des Çâkyas réunit toutes les conditions. 13

CHAPITRE IV.

PORTES ÉVIDENTES DE LA LOI.

Après avoir reconnu la famille dans laquelle il doit naître, le Bôdhisattva continue d'enseigner la loi aux dieux. — Nombre incommensurable de Bôdhisattvas venus des dix points de l'espace, et rendus visibles aux dieux par la bénédiction du Bôdhisattva. — Les cent huit portes évidentes de la loi enseignées au fils des dieux par le Bôdhisattva. Fruits qu'un grand nombre de ceux-ci retirent de cet enseignement. Dernières recommandations du Bôdhisattva aux dieux. Il les engage à le suivre pour arriver avec lui à la délivrance finale 37

CHAPITRE V.

DESCENTE (DU CIEL) TOUCHITA.

En voyant partir le Bôdhisattva, les dieux embrassent ses pieds en pleurant. — Il les console en leur disant qu'après lui le Bôdhisattva Maitrêya leur enseignera la loi. — Il investit Maitrêya du pouvoir suprême, et lui annonce qu'il lui succédera comme Bouddha. — Le Bôdhisattva demande sous quelle forme il doit entrer dans le sein de sa mère. — Plusieurs figures de dieux et de génies lui sont proposées; mais un dieu venant dire que le Rigvêda indique la figure d'un éléphant, c'est celle qu'il adopte. — Huit signes apparaissent dans le parc du roi des Çâkyas. — La reine demande au roi la permission de se livrer aux austérités, et le prie de faire des aumônes abondantes. Le roi ordonne de faire tout ce qu'elle désire. — Les dieux et les Bôdhisattvas s'apprêtent de tous côtés à accompagner le Bôdhisattva. — Splendeur qui éclaire tous les mondes, au

Pages.

moment où le Bôdhisattva commence à s'éloigner du ciel. Tremblement de terre. — Pas un être n'éprouve de frayeur ni de souffrance. — Des millions de dieux soutiennent le char du Bôdhisattva.. 51

CHAPITRE VI.

ENTRÉE DANS LE SEIN D'UNE MÈRE.

Le Bôdhisattva descend dans le sein de sa mère sous la forme d'un jeune éléphant blanc. Il entre par le côté droit de sa mère pendant qu'elle dort et voit en songe ce qui se passe. — La reine se lève ensuite, et remplie d'un bien-être inconnu, va dans un bois voisin où elle fait appeler le roi. Celui-ci, en voulant entrer dans le bois, sent son corps si pesant qu'il ne peut marcher. — Explication du songe de la reine par les Brahmanes, qui lui annoncent qu'elle aura un fils qui sera roi ou Bouddha. — Joie du roi. — Les dieux offrent leurs demeures pour que la reine y reste sans être troublée. — Le roi fait faire un palais exprès pour elle. — Étonnement de quelques fils des dieux en voyant le Bôdhisattva entrer dans le sein d'une femme. — Interruption du récit par Ânanda, pour l'explication de ce fait. — Description de l'exercice du Bôdhisattva.— Son occupation pendant qu'il était dans le sein de sa mère...... 61

CHAPITRE VII.

NAISSANCE.

Trente-deux signes apparaissent, au temps de la naissance du Bôdhisattva, dans le parc de son père. — Sur la demande de la reine, le roi la conduit en grande pompe au jardin de Loumbini. Elle s'avance jusqu'à un arbre qui s'incline et la salue; la reine saisit une de ses branches, et au même instant le Bôdhisattva sort par son côté droit sans la blesser. — Indra et Brahma le reçoivent dans leurs bras. — Il descend aussitôt à terre, et prédit ce qu'il fera. — Phénomènes qui accompagnent ces événements. — Prophétie du Bouddha sur les ennemis futurs de sa doctrine. — Naissance d'un grand nombre d'enfants et d'esclaves des deux sexes destinés au service du Bôdhisattva. Mort de la reine. Pourquoi elle meurt. — Le

Pages.

roi, avec son fils, visite cinq cents Çâkyas avant de rentrer au palais. — La tante du jeune prince est chargée de l'élever. Il est soigné par trente-deux nourrices. — Un ermite vient de l'Himâlaya à travers les cieux pour voir l'enfant. — Le roi le conduit près du jeune prince. L'ermite lui baise les pieds, le prend dans ses bras, et tout à coup se met à pleurer. Le roi inquiet l'interroge. L'ermite lui répond qu'il pleure parce qu'étant vieux, il ne verra pas l'enfant devenir Bouddha. — Visite des dieux, qui prédisent au roi que son fils sera Bouddha.................................. 80

CHAPITRE VIII.

VISITE AU TEMPLE DES DIEUX.

Quatre-vingt mille jeunes filles sont données au Bôdhisattva pour l'entourer et le servir. — Les plus anciens des Çâkyas conseillent au roi de conduire l'enfant au temple des dieux. — Grands préparatifs à ce sujet. — Pendant que la tante du jeune prince le couvre d'ornements, il lui demande où on va le conduire, et en l'apprenant se met à sourire. — Il s'étonne qu'on le mène au temple des dieux, quand tous ceux-ci, dès sa naissance, l'ont reconnu pour le dieu des dieux. — Le char du Bôdhisattva est traîné par cent mille dieux; et dès qu'il pose le pied dans le temple, toutes les statues se lèvent et le saluent.................................... 113

CHAPITRE IX.

ORNEMENTS (DU BÔDHISATTVA).

Le roi, d'après le conseil de cinq cents Brahmanes, fait faire cinq cents espèces d'ornements par cinq cents des Çâkyas. Ceux-ci demandent à les attacher eux-mêmes à la personne du jeune prince. Mais ces ornements, à peine posés sur lui, deviennent comme une goutte d'encre sur de l'or.................................... 117

CHAPITRE X.

L'ÉCOLE D'ÉCRITURE.

Le jeune prince ayant un peu grandi, est conduit à l'école d'écriture par dix mille femmes et dix mille enfants, au milieu d'une foule

Pages.

immense. — Il étonne le maître de l'école par l'énumération qu'il lui fait de soixante-quatre espèces d'écritures, dont celui-ci ne connaît pas même les noms 120

CHAPITRE XI.

VILLAGE DE L'AGRICULTURE.

Le jeune prince va avec d'autres enfants visiter le village de l'agriculture, et s'avance ensuite tout seul dans un bois. Il s'assied sous un arbre, et arrive par degrés jusqu'à la quatrième méditation. — Cinq ermites qui faisaient un voyage magique à travers les cieux, sont comme repoussés en passant au-dessus de ce bois. Une déesse leur apprend ce qui les arrête. — Ils s'approchent alors du jeune prince, et en apprenant qui il est, se mettent à le louer et s'éloignent. — Cependant le roi inquiet envoie de tous côtés chercher son fils. Un de ses conseillers l'aperçoit bientôt qui médite sous un arbre; et remarquant que l'ombre, au lieu de tourner, a continué d'abriter le prince, il court chercher le roi, qui en voyant la splendeur du Bôdhisattva, récite des stances à sa louange 125

CHAPITRE XII.

ÉPREUVE DE L'HABILETÉ DANS LES ARTS.

On s'occupe, dans l'assemblée des Çâkyas, de chercher une femme au jeune prince. Le roi veut que son fils soit consulté, et celui-ci fait une liste des qualités qu'il exige en celle qui sera sa femme. Le roi envoie un Brahmane à la recherche, avec cette liste, en lui disant de ne pas regarder à la famille de la jeune fille qui aura de pareilles qualités. Après avoir longtemps cherché, le Brahmane revient dire au roi qu'il a trouvé la jeune fille qui convient. — Le roi la fait demander à son père, qui répond que c'est une loi de sa famille de ne donner leur fille qu'à un homme habile dans les arts. — Le jeune prince est donc appelé à prouver son habileté. — Sa supériorité sur tous ses concurrents. — La jeune Gôpa lui est accordée. — Vers qu'elle récite contre l'usage du voile................. 130

Pages.

CHAPITRE XIII.

EXHORTATION.

Pendant que le jeune prince demeure dans l'appartement des femmes, les dieux, afin de l'engager à se faire religieux, changent les accords des concerts en exhortations. Ils lui rappellent les belles actions qu'il a faites dans ses naissances précédentes, ainsi que sa promesse de délivrer le monde de la douleur et de la mort. — Vanité des plaisirs. — Les causes et les effets. — Le vide est partout. Ainsi exhorté, le Bôdhisattva pense à atteindre l'intelligence suprême, et quoique au milieu des femmes, n'est pas privé d'entendre la loi. 155

CHAPITRE XIV.

SONGES.

Le roi voit en songe le Bôdhisattva entouré d'une foule de dieux et se faisant religieux. Inquiété par ce songe, il fait garder le palais de son fils par cinq cents hommes. — Visite du Bôdhisattva au jardin de plaisance. Il rencontre un homme vieux et décrépit. — Ses questions sur la vieillesse. Deuxième visite au jardin. — Rencontre d'un mort. Réflexions du Bôdhisattva sur les misères de l'homme. Il prend la détermination de délivrer l'humanité. — Quatrième visite au jardin. — Rencontre d'un religieux. — A la vue du calme de cet homme, le Bôdhisattva se promet de suivre son exemple et de travailler à secourir les créatures. — Cependant le roi apprenant quelles rencontres son fils a faites, ordonne de le garder étroitement. — Il recommande en même temps de le distraire par tous les moyens. — Rêve de Gôpâ, où elle voit la nature en désordre. Elle s'éveille effrayée, et interroge son époux, qui la rassure en lui expliquant son rêve. 180

CHAPITRE XV.

ENTRÉE DANS LE MONDE.

Le Bôdhisattva, avant de se faire religieux, demande l'autorisation à son père, qui combat son désir et le fait garder à vue. — Les dieux

Pages.

et les génies s'entendent pour plonger la ville dans le sommeil et ouvrir les portes au jeune prince. — Le Bôdhisattva monte à minuit sur le haut du palais, et aperçoit les dieux qui l'attendent. Au même instant l'astre qui a présidé à sa naissance, se lève. Reconnaissant à ces signes que l'heure est venue, le prince demande son cheval à son écuyer. Celui-ci cherche à dissuader son maître, en opposant les délices d'un palais aux austérités de la vie religieuse; mais tout est inutile. — Les dieux, remplis de joie, plongent dans le sommeil la ville tout entière. Tout obstacle disparaît devant le Bôdhisattva; conduit par les dieux, il est déjà loin quand le jour paraît. Il congédie alors les dieux, et renvoie son écuyer avec son cheval. — Cependant, les femmes, en s'éveillant, ne voyant pas le prince, jettent de grands cris. — Le roi envoie des courriers à la poursuite de son fils. — Ils rencontrent l'écuyer, et reviennent avec lui. — Douleur du roi et de Gôpâ en apprenant ce qui s'est passé.. 191

CHAPITRE XVI.

VISITE DE VIMBASÂRA.

Le Bôdhisattva après s'être revêtu d'habits de religieux, visite en passant plusieurs personnages, et arrive à la ville de Vâiçali. Il se met sous la direction d'Arâṭa Kâlâma; mais s'apercevant bientôt qu'il n'a plus rien à apprendre de ce maître, il s'en va dans la capitale du pays de Magadha. — Un homme du palais va dire au roi qu'il est arrivé un personnage extraordinaire. Le roi va visiter le Bôdhisattva, et charmé de son entretien lui offre la moitié de son royaume. — Le Bôdhisattva le remercie, et va s'établir sur les bords de la rivière Nairañjanâ.. 226

CHAPITRE XVII.

PRATIQUE DES AUSTÉRITÉS.

Le Bôdhisattva va trouver Roudraka, et s'entretient avec lui sur quelques points de doctrine. Il a bientôt épuisé le savoir de ce maître, et se dispose à le quitter. En voyant la facilité du Bôdhisattva à comprendre la doctrine de Roudraka, cinq disciples de ce dernier le quit-

Pages

tent, et suivent le Bôdhisattva à Gaya. — Les trois comparaisons auparavant inconnues. — Le Bôdhisattva passe en revue les pratiques de toutes sortes par lesquelles les ascètes croient arriver au bonheur; et s'apercevant qu'ils font fausse route, il prend la résolution de n'en imiter aucun. — Austérités du Bôdhisattva pendant six ans. Il devient si maigre et si abattu, que les dieux effrayés craignent qu'il ne meure. — Ils préviennent sa mère, qui se rend près de lui. — Le Bôdhisattva reconnaît à peine sa mère, tant il est affaibli; cependant il la console et la renvoie. — Les gens du voisinage, en voyant le corps amaigri du Bôdhisattva, le prennent pour un esprit des cimetières. 233

CHAPITRE XVIII.

LA (RIVIÈRE) NAIRAÑJANÂ.

Pendant que le Bôdhisattva se livre aux austérités, le démon cherche sans cesse à le tenter, sans pouvoir y réussir. Cependant le Bôdhisattva s'apercevant que l'épuisement où il est n'est pas la voie qui conduit à l'intelligence suprême, se prépare à prendre une nourriture abondante. — Ses cinq disciples le quittent alors. — Dix jeunes villageoises lui donnent à manger. — Il reprend son embonpoint et sa beauté. — Il déterre un linceul, et s'en fait un vêtement de religieux. — Une des jeunes filles du village prépare un potage pour le Bôdhisattva avec le lait de mille vaches. — Signes qui apparaissent sur le lait. — Le Bôdhisattva se baigne dans la Nairañjanâ. — Les dieux jettent sur lui toutes sortes de fleurs et de parfums, et recueillent avec respect l'eau qui a touché son corps 251

CHAPITRE XIX.

MARCHE VERS BÔDHIMANDA.

Aussitôt que le Bôdhisattva s'est baigné et a pris de la nourriture, la vigueur de son corps revient pour qu'il triomphe du démon. — Départ pour Bôdhimaṇḍa. — Grands préparatifs des dieux sur la route. — Pendant la marche du Bôdhisattva, il s'échappe de son corps une lumière qui apaise toutes les souffrances du monde. — Arrivée à Bôdhimaṇḍa. — Le Bôdhisattva se rappelant que ses

Pages.

prédécesseurs se sont assis en ce lieu, sur un tapis de gazon, en demande une poignée à un marchand d'herbes, et façonne un tapis de gazon. Puis se tournant vers l'Orient, il fait vœu de ne pas se lever de son siége avant d'être arrivé à l'intelligence suprême 261

CHAPITRE XX.

ÉVOLUTIONS DE BÔDHIMANDA.

Pendant que le Bôdhisattva est assis à Bôdhimaṇḍa, il répand une lumière qui illumine, aux dix points de l'espace, les innombrables champs de Bouddha. Excités par cette lumière, des Bouddhas arrivent de tous côtés, et font apparaître toutes sortes de choses précieuses qu'ils offrent au Bôdhisattva. Les dieux se joignent à eux, et font tomber du ciel une grande pluie qui produit la joie et le bien-être 279

CHAPITRE XXI.

DÉFAITE DU DÉMON.

Le Bôdhisattva, assis à Bôdhimaṇḍa, se rappelle qu'il ne peut arriver à l'intelligence suprême sans avoir provoqué le démon; et aussitôt il fait jaillir de ses sourcils un rayon qui éclaire les demeures des démons des trois mille mondes. Le chef des démons, sous l'influence de ce rayon, fait trente deux espèces de rêves qui lui annoncent sa défaite. Il s'éveille inquiet, rassemble tous ses compagnons, et les exhorte au combat, contre l'avis de l'un de ses fils. — Armée du démon. — Elle cherche à effrayer le Bôdhisattva, mais rien ne peut le troubler. — Conseil tenu par les démons. — Ils attaquent le Bôdhisattva. Les projectiles lancés contre lui se changent en fleurs. — Colère du démon à cette vue. — Il interpelle le Bôdhisattva, mais s'enfuit bientôt avec les siens à l'aspect de la déesse de la Terre. — Il envoie ses filles pour séduire le Bôdhisattva. — Celui-ci, sans même les regarder, les avertit que leurs efforts sont inutiles. — Huit déesses glorifient le Bôdhisattva, tandis que les fils des dieux rabaissent le démon. Fureur du démon. — Il attaque de nouveau le Bôdhisattva, mais les génies malfaisants s'enfuient

Pages
épouvantés par le bruit que fait la terre frappée par la main du Bôdhisattva.......... 286

CHAPITRE XXII.

REVÊTISSEMENT DE L'INTELLIGENCE PARFAITE ET ACCOMPLIE.

Après avoir vaincu le démon, le Bôdhisattva arrive par degrés jusqu'à la quatrième méditation. Puis, son esprit étant devenu parfaitement net et lumineux, il se rappelle exactement les milliers de naissances et de conditions diverses par lesquelles lui et les autres ont passé. — Il remonte aux causes de la maladie et de la mort, et trouve le moyen d'y mettre fin. — Il obtient l'intelligence suprême. — Bien-être qui remplit tous les mondes à cet instant. — La terre tremble de six manières. — Les Bôdhisattvas et les dieux des dix points de l'espace poussent des cris de joie.......... 328

CHAPITRE XXIII.

LOUANGES.

Les dieux de toutes les classes viennent les uns après les autres saluer le Bouddha assis à Bodhimaṇḍa, lui faire des offrandes et lui adresser des louanges.......... 339

CHAPITRE XXIV.

TRAPOUCHA ET BHALLIKA.

Après que le Bôdhisattva a passé sept jours auprès de l'arbre de l'intelligence, les fils des dieux reviennent le visiter. — Occupation du Bouddha pendant les quatre dernières semaines qu'il passe à Bôdhimaṇḍa. — Nouvelle visite du démon, qui encore une fois est confondu par le Bôdhisattva. Trois filles du démon, contre l'avis de leur père, essayent de séduire le Bouddha, qui, sans même prendre garde à elles, les change en vieilles décrépites. — Elles reviennent prier leur père de faire disparaître la décrépitude de leur corps. — Le démon leur dit que le Bouddha seul peut leur rendre leur première forme. — Elles retournent vers lui, confessent leur faute, et reçoivent leur pardon. — Les Nâgas enveloppent de leur corps la personne du Bouddha, pour le garantir du froid. — Pen-

Pages

dant que le Bôdhisattva est au pied de l'arbre de l'intelligence, deux marchands arrivent dans le voisinage. — Tous les harnais de leurs chariots se brisent. — Une déesse leur dit d'avancer sans crainte, et leur montre le Bouddha. Reconnaissant à ses habits que c'est un religieux, ils lui offrent de la nourriture. — Vases apportés par les quatre grands rois pour la contenir. Les deux marchands préparent un mets avec le lait de mille vaches. Le Bouddha le reçoit en leur souhaitant toutes sortes de prospérités. — Première prédiction du Bouddha. 350

CHAPITRE XXV

EXHORTATION.

Le Bouddha se demande s'il doit enseigner sa loi, si profonde, qu'il se fatiguera peut-être en vain pour la faire comprendre. Les dieux devinant son incertitude, vont le prier d'enseigner la loi. — Par trois fois, les dieux essayent en vain de déterminer le Bouddha à prêcher sa doctrine. — Enfin, touché de pitié pour le monde, il consent à enseigner la loi. — Joie des dieux. — Le Bouddha annonce qu'il prêchera à Bénarès. 364

CHAPITRE XXVI

ACTION DE TOURNER LA ROUE DE LA LOI.

Le Bouddha se demande à qui, en premier lieu, il enseignera la loi, et pense d'abord à Roudraka, puis à Arâṭa Kâlâma; mais reconnaissant qu'ils sont morts depuis quelques jours, il les plaint d'avoir cessé de vivre sans entendre la loi. — Il se rappelle alors ses cinq disciples; et après s'être assuré, avec l'œil du Bouddha, qu'ils sont à Bénarès, il part pour aller les retrouver. Parvenu au bord du Gange, et ne pouvant payer le péage, il passe à l'autre rive à travers les cieux. — Arrivé à Bénarès, le Bouddha se dirige vers le bois des gazelles, où demeurent ses anciens disciples. — Ceux-ci le voient de loin, et se concertent pour le recevoir avec froideur; mais à mesure qu'il s'approche, ils sont vaincus par sa majesté, et le comblent de respects. — Le Bouddha projette une lumière qui éclaire les trois mille mondes. — Tremblement de terre. — Le

Pages

Bouddha enseigne à ses disciples les quatre vénérables vérités. — Origine de la douleur. — Moyen d'y mettre fin. — La roue de la loi; sa puissance 376

CHAPITRE XXVII.

CONCLUSION.

Les fils des dieux qui s'étaient rassemblés au temps où le Bouddha tournait la roue de la loi, expliquent aux autres fils des dieux tous les avantages qui résultent de la propagation et de l'étude du Lalita vistara. — Fruits qu'on retire des sacrifices aux Bouddhas. — Mérite de celui qui communique le présent livre aux étrangers. — Noms de ceux qui ont traduit ce livre du sanscrit en tibétain 401

APPENDICES.

I.

Origine des Çâkyas 411
Généalogie du Bouddha, d'après le Mahâvansa 413

II.

Mort et funérailles de Çâkya Mouni 417
Partage de ses reliques 424

TABLE ALPHABÉTIQUE.

La lettre T placée devant un nom, indique que ce nom est le correspondant tibétain de celui qui précède.

A

Ābharaṇapouchkari. T. Rgyan gyi rdsing bou. « Étang des ornements. » 218.

Ābhāsvaras. T. Od gsal. « Qui sont tout « éclat. « Dieux qui habitent le seizième étage des cieux superposés, 143, 340, 369.

Abhyoutchagami. T. Chin tou mthor (ou Rab mthor) gchegs. « Qui va à une très-« grande hauteur. » 7, 167.

Aboutchandra (le vase). T. Ts'im byed. « Qui rassasie. » 362.

Açôka, arbre. T. Mya ngan med pa. « Sans « chagrin. » 62, 167, 201.

—— (le roi), 387, 417, 425.

Açvadjit. T. Rta thoul « Dompteur de « chevaux. « 2, 235.

Açvattha, arbre. T. *Id.* 97.

Açvins (les deux). T. Tha skar gyi bou. « Fils de l'étoile Tha. « 26, 241.

Aḍakavati, palais. T. Ltchang lo tchan. « Qui a la chevelure nattée. » 195.

Aditya, T. Ñi ma. « Le soleil. « 241.

Adjâtasatrou. T. Ma akyes dgra. « Dont « l'ennemi n'est pas né. » 424.

Adjâtasattou, forme pâlie du précédent, 414.

Âdjivaka. T. Koun tou hts'o va pa. « Qui « trouve sa subsistance partout. » 378.

Âdjñâna Kâuṇḍinya. T. Koun ches Kâuṇḍinya. « Kâuṇḍinya, qui sait tout. » 2, 235. V. Kâuṇḍinya.

Agourou, arbre. T. Akarou, 326.

Agra, province, 25.

Agrasâra. T. Sñig po mtch'og. « La meil-« leure des essences. » 141.

Agratêdjas. T. Gzi brdjid dam pa. « Splen-« deur excellente. » 52.

Agrégations (les cinq), 184.

Agriculture (village de l'), 125.

Aina, Aiṇaya. V. Eṇa, etc.

Airavana. T. Sa sroung gi bou. « Fils de « qui garde la terre. « 196.

Akanichtas. T. Og min. « Non inférieurs. » Dieux qui habitent le vingt-huitième et le plus élevé des cieux superposés, 57, 144, 215, 256, 326.

Akchôbya. T. Hkhrougs pa. « Non trou-« blé. » Selon le tibétain, « troublé. » 140, 143.

Akchôbyarâdja. T. Mi hkrougs rgyal. « Roi « de ce qui n'est pas troublé. » 168.

Aklêça. T. Ñon mongs med. « Sans corrup-« tion. » 103.

Allahabad, 137.

Amitôdana. Forme pâlie d'*Amritôdana*. 413.

Amôghadarci. Don yod mthong. « Qui voit « l'utile. » 167.

Amôgharâdja. T. Don yod rgyal po. « Roi « de l'utile. » 3.

Amra, arbre. T. *Id.* 126, 201.

Amrîta. T. Bdoud rtsi. « Nourriture des « génies. » 6, 63, 287.

—— (pluie de l'), 160.

—— (ruisseau de l'), 175.

Amrîtôdana. T. Bdoud rtsi zas. « Qui se « nourrit d'Amrita. » 193, 389.

Anabhrakas. T. Sprin med. « Sans nuages. « Dieux qui habitent le vingtième étage des cieux superposés, 143.

Anala. T. Tsan dan lar. « Où l'on trouve « du sandal (?). » 380.

Ânanda. T. Koun dgah vo. « Tout joie. » 2, 3, 66, 79, 92, 145, 389, 406, 417.

Ânandita. T. Kouo tou dgah byed. « Qui « produit partout la joie. » 289.

Anantanêmi, 97.

Anâthapiṇḍada ou Anâthapiṇḍika. T. Mgon med zas sbyin. « Sans égal pour « donner à manger. » 2, 415.

Anavatapta. T. Ma dros pa. « Non « échauffé. » 197, 209.

Aṅga. T. *Id.* 122.

Aṅgalîya ou Aṅgoulîya. T. Sor mo pa. « Qui a des doigts. » 123.

Aṅganagandja. T. Nam mkhah mdsod. « Trésor du ciel. » 285.

Aṅgiras. T. Ches ldan. « Savant. » 321.

Aṅgirasa, 411.

Aniroudḍha. T. Ma hgags pa. « Qui n'est « pas arrêté. » 3, 418 et suiv.

Anivarti. T. Phyir mi ltog po. « Non dé- « tourné. » 298.

Anjano, 413.

Anoupaçânta. T. Ñe var ma ji. « Non « apaisé. » 299.

Anouvainêya. T. Rdjes sou dpag pa. « Qui « mesure (?). » 214.

Aoude, 2.

Apagana, 378.

Aparagôḍani. T. Noub kyi va lang spyod. « Pays de l'ouest, abondant en bétail. » 22, 122, 143[1].

Apparitions surnaturelles, 14 et suiv. 90.

Apramânâbhas. T. Ts'ad med od. « A l'é- « clat infini. « Dieux du quinzième étage des cieux superposés, 143.

Apramâṇaçoubhâs. T. Ts'ad med dge. « A « la vertu infinie. « Dieux du dix-huitième étage des cieux superposés, 143.

Apratihatanêtra. T. Mig thogs pa med. « Qui a un œil que rien n'arrête. » 267.

Apsaras. T. Lhahi bou mo. « Femmes des « dieux. » 13, 33, 37, 48, 58, 60, 97, 101, 213, 220, 224, 245, 263, 271, 306, 313.

Aranêmi Brahmaoatta, 24, 96.

Arâṭa Kâlâma. T. Sgyou rtsal ches kyi bou ring bphour. « Fils de l'artisan . . » 226 et suiv. 377.

Aratî. T. Mi dgah ma. « Déplaisir. » 353.

Ardha Nârâyaṇa. T. Sred med kyi bou phyed. « Demi-Nârâyaṇa. » 218.

Ardjouna. T. Srid sgroub « Qui a obtenu « l'étendue, le monde. » L'un des Paṇḍavas, 26.

—— (l'arithméticien), 139 et suiv.

Argha (offrande d'). T. Yon tch'ou. « Eau « pour offrande. » 104.

Arhat. T. Dgra btchom pa. « Vénérable. » Selon le tibétain, « Qui a vaincu l'en- « nemi. » 7, 245, 271, 272, 289, 312, 353, 379, 406.

Ariti (fils d'). T Hphrog ma hi bou. « Fils « du ravisseur. » 194.

[1] La traduction porte à tort, p. 143, *le pays de Gaudani*, il faut *le pays d'Aparagodani*.

Armée complète (composition d'une), 14.

Arouba. V. Harîtakî.

Artchikêtou. T. Od hphro hi tog. « Étendard des splendeurs. » 168.

Artchimat. T. Od hphro. « Splendide » 166.

Arts (énumération des), 150.

Asana, herbe. T. Zar ma. 239.

Asandjñisattvas. T. Sems tchan hdou tches med. « Êtres sans idée, sans perception. » Dieux du vingt-troisième étage des cieux superposés, 143.

Asita. T. Nag po. « Le noir. » 103, 110, 246.

Asitaka ou Asitaki, plante. T. *Id.* 247, 248.

Asouras. T. Lha ma yin ou lha min. « Non dieux. » 2, 9, 11, 35, 114, 120, 122, 127, 155, 157, 211, 241, 250, 268, 270, 285, 350.

—— (femmes des), 85.

—— (maîtres des), 301, 326.

Asphanaka (méditation appelée), 243.

Assam (pays d'), 416.

Atapas. T. Mi gdoung. « Sans souffrance. » Dieux du vingt-cinquième étage des cieux superposés, 143.

Atchalamati. T. Blo gros mi gyo. « Pensée inébranlable. » 300.

Atimouktakamalâ. T. Atimouktakahi phreng. « Guirlande d'Atimouktaka. » 255, 347.

Âum. T. Rab sngags. « Excellente louange » 241.

Avaivartya. T. Phyir mi ltog pa. « Qui ne revient plus. » 267.

Avabhâsakara. T. Snang byed. « Produisant la lumière. » 267.

Avâtâraprêkchi. T. Glags ldas « Qui épie l'occasion. » 298.

Avitchi, l'un des Enfers. T. Mnnar med. 91, 94.

Avrihas. T. Mi tchè. « Qui ne sont pas grands. » Dieux du vingt-quatrième étage des cieux superposés, 143.

Âyâtanas (les six). T. Skye mtch'ed. « Qui continue, qui étend les naissances (?). » 42.

Âyouchmat. T. ts'e dang ldan pa. « Qui a le don de vie. » Titre honorifique, 2.

Âyoustêdjas. T. Ts'ehi gzi brdjid. « Splendeur de la vie ou du temps. » 7.

Ayouta. T. Ther hboum. Nom de nombre représentant mille millions, 140.

B

Baglêpa. T. *Id.* 122.

Bahoula. T. Mang hdsin. « Qui contient beaucoup. » 140.

Balâ. T. Stobs ldan ma. « Forte. » 255.

Balagouptâ. T. Stobs sbed ma. « Gardée par la force. » 255.

Bâli. T. Stobs ldan. « Fort. » 230.

Balâhaka. T. Sprin gyi chougs. « Impétuosité du nuage. » 17.

Bandhou, 166.

Banga, 122.

Bases de l'étude (les cinq), 77.

Bayañgkara. T. Hdjigs byed. « Qui produit la peur. » 298.

Behar, 22, 23.

Bénarès. V. Varanasi.

Bhadrasêna. T. Sde bzang mo. « Bonne armée. » 301.

Bhadrika. T. Bzang po. « Le bon. » 2, 235.

Bhagavat. T. Btchom ldan das. « Qui a « été victorieux. » 2.

Bhâgîrathî, rivière. T. Skal ldan chingrta. « Char de la bienheureuse. » 412.

Bhaichadjyarâdja. T. Sman gyi rgyal. « Roi « de la médecine. » 168.

Bhallika. T. Bzang po. « Le bon. » 356, 363.

Bharadhvadja. T. Id. 411.

Bhâsvara. T. Od gsal. « Éclat de la lumière. » 57.

Bhâtiyo, 413.

Bhixchou. T. Dge slong. « Vertu et pau« vreté. » Nom général des religieux bouddhistes, 2.

Bhixchounî. T. Dge slong-ma. Féminin du précédent, 94, 157.

Bhimasêna. T. Hdjigs sde. « Redoutable « armée. » 26.

Bhôna. T. Od ldan. « Qui a de l'éclat. » 167.

Bhoûtas. T. Hbyoung po. « Êtres. » 78, 187, 241.

Bhrigou. Rab hgro. « Qui vaut le mieux. » 321.

Bimba, fruit. T. Id. 32, 108, 221, 307, 309.

Bimbisâro, 413. V. Vimbasâra.

Blanc (côté, parti), soumis au Bôdhisattva, 301.

—— (fils du démon du côté), 341.

Bôd (contrée de), 1.

Bôdhi. T. Byang tch'oub. « L'intelligence « suprême, le dernier degré de perfec« tion. » 11.

—— éléphant du roi Tchakravartin, 17.

Bôdhimaṇḍa. T. Byang tch'oub sñing po. « Essence ou trône de l'intelligence. » 47, 57, 262 et suiv. 279 et suiv. 301, 352, 378.

Bôdhisattva (le). T. Byang tch'oub sems pa. « L'être uni à l'intelligence. » 2. Sous quelle forme il entre dans le sein de sa mère, 52. Comment il naît, 97. Prend une femme sans regarder à la caste, 133.

Bôdhisattva Mahâsattva. T. Byang tchoub sems pa sems dpah tch'en po. « Grand être uni à l'intelligence. » 4. Les Bôdhisattvas Mahâsattvas des dix horizons, 398.

Bôdhisattvas, 3, 9, 13, 23, 30, 36, 316, 387, 397. — (cent mille millions de) viennent saluer le trône du Bouddha, 38. Demeurent dans le Touchita, 58. Naissent par commisération parmi les hommes, 93.

Bôtañga, 1.

Bouddha. T. Sangs rgyas. « Éclairé, sa« vant, pur. » 2. Millions de Bouddhas, 11. Se tiennent aux dix horizons, 38, 91, 397.

Bouddhistes, divisés en dix-huit sectes, 417.

Boulouka, tribu, 424.

Boutan, 1.

Brahmâ. T. Ts'angs pa. « Le pur. » 11, 52, 57, 59, 67 et suiv. 87, 99, 114, 127, 155, 228, 241, 262 et suiv. 280, 285, 301, 324, 366, 387, 404, 419.

—— (voie de), 9, 10.

—— (grand bruit de), 90.

—— (accents de), 211, 220, 310.

—— (grande assemblée de), 264.

Brahmâs, dieux. Cent mille saluent le trône du Bouddha, 38, 67, 68.

—— (Mahâ). T. Ts'angs tchen. « Grands « Brahmâs. » Habitent le treizième étage des cieux superposés, 143.

Brahmâbhâsvaras. T. Ts'angs pa od gsal. 301. V. Âbhâsvaras.

Brahmadatta. T. Ts'angs pas byin. « Donné par Brâhma. » 24, 166, 302.

Brahmakâyikas. T. Tsangs ris. « Suite de « Brahma. » Dieux du dixième étage des cieux superposés, 52, 76, 143, 256, 340, 369, 374.

Brahmamati. T. Ts'angs pa hi blo gros. « Pensée de Brahma. » 300.

Brahmaṇas. T. Bram zé rnams. Partie des Vêdas, 13, 52.

—— dieux de la suite de Brahma, 366.

Brahmanes. T. Bram ze. 4, 22, 63, 64, 99, 113, 114, 118, 157, 162, 235, 246, 248, 252. Expliquent le songe de la reine, 63.

Brahmapârchadyas. T. Ts'angs hkhor, « Assemblée de Brahma. » Dieux du douzième étage des cieux superposés, 143.

Brahmapourôhitas. T. Ts'angs pahi mdoun na hdon. « Ministres de Brahma. » Dieux du onzième étage des cieux superposés, 143, 272.

Brahmarchis. T. Ts'angs pahi drang srong. « Ermites de Brahma. » 241.

Brahmatchari. T. Ts'angs spyod pa pa. « Qui mène une conduite pure. » 5, 79, 252.

Brahmatêdjas. T. Ts'angs pahi gzi brjid. « Splendeur de Brahma. » 7.

Brahmavaçavartin. T. Ts'angs pa dvang sgyour. « Exerçant l'empire de Brahma. » 264.

Brahmavali (écriture de), 123.

Brahmêndriyas. T. Ts'angs pahi dvang. « Organe de Brahma. » 270.

Brahmôttara Pourôhita. T. Mdoun na hdon ts'angs mtch'og. « Ministre du « plus élevé des Brahmas. » 57.

C

Çacikêtou. T. Zla vahi tog. « Étendard de « la lune. » 163.

Çakani. T. *Id.* 122.

Çakra. T. Rgya byin. « Cent offrandes. » 11, 57, 59, 64, 68, 72, 75, 79, 99, 114, 155, 157, 196, 203, 208, 223, 228, 257, 262, 266, 270, 280, 285, 288, 301, 326, 347, 369, 387, 404. Cent mille Çakras saluent le trône du Bôdhisattva, 38.

Çâkya Mouni. T. Çâkya thoub pa. « Çâkya « le puissant. » 167.

—— Siṅha. T. — Seng ge. « Lion des Çâ- « kyas. » 5.

—— nom d'un Brâhmane (?), 226.

Çâkyas (famille des), 79, 113, 118, 120, 130, 136 et suiv. 193, 210, 226, 411.

—— (cinq cents), 101, 137, 118, 193.

—— vieillards, 130.

Çâkyas (femmes des), 85.

—— (cinq cents femmes des), 102.

—— (pays des), 31.

Çâna (toile de). T. *Id.* 256.

Çânta. T. Ji va. « Apaisé. » 401.

Çântamati. T. Ji vahi blo gros. « Esprit « apaisé. » 207.

Çântasoumati. T. Ji vahi blo gros bzang « Bon esprit apaisé. » 196.

Çârakoûpa (puits de). T. Mdahi khrou pa. « Puits de la flèche. » 149.

Çâripoutra. T. Çârihibou. « Fils de Çâri. » 3, 406, 415.

Castes. Sont égales au Bouddha pour le choix de sa femme, 133.

Çâstras. T. Bstan btchos. « Ouvrage litté- « raire. » 63, 121, 122.

Çatabâhou. T. Lag brgya. « Cent bras. » 296.

Çatakratou. T. Brgya byin. « Cent offrandes. » 11.
Çatanika, 97.
Çatchi. T. Bde sogs. « Qui réunit le bien-être. » 211, 223, 386.
Çatchîpati. T. Bde sogs khyim bdag. L'époux de Çatchi, 211, 386.
Cent fils de Bouddha, 388.
Cent mille vêtements, 71.
Cent mille masses d'eau souterraines, 349.
Champions de Kouça, 419 et suiv.
Champs de Bouddha, 267, 279, 285, 286.
Chapelets, 294.
Cheval (trésor du), 14, 17.
Cichyà, espèce d'écriture, 151.
Cikhandi. T. Rma bya. « Paon. » 361.
Cikhin. T. Gtsoug tor tchan. « Qui a une couronne. » 7.
Cîlaviçouddhanêtra. T. Ts'oul khrims rnam dag dri ldan. « Ayant l'œil (tib. « l'odeur) d'une conduite pure. » 267.
Cinq agrégations, 184, 419.
— bases de l'étude, 77.
— conceptions, 392.
— conditions d'existence, 279.
— personnages de bonne caste, 235, 236, 254, 377, 381, 384, 391, 396.
— sciences transcendantes, 103.
— yeux, 376.
Cinq cents femmes des Çâkyas, 102.
— fils de famille (naissance de), 96.
— fils d'esclaves (naissance de), 97.
— éléphants mâles et de cinq cents éléphants femelles (naissance de), 97.
— maisons bâties par les Çâkyas en vue du Bôdhisattva, 101.
Citibhava. T. Bsil vahi dngos. « Nature « froide. » 290.
Civa, 116.
Confession, 14.
Consécration d'un roi, 14.
Conseiller (trésor du), 14, 19.
Continents (nombre des), 97.
Côté droit. Le Bôdhisattva entre dans le sein de sa mère par le côté droit, et s'appuie toujours de ce côté, 61, 65. Il vient au monde du même côté, 87.
— (démons du), favorables au Bôdhisattva, 296 et suiv.
Côté gauche (démons du), opposés au Bôdhisattva, 296 et et suiv.
Çoubhakrîtsnâs. T. Dge rgyas. « Tout pureté. » Dieux du dix-neuvième étage des cieux superposés, 143, 369.
Çoubhâñga. T. Yan lag bzang po « Qui a « de beaux membres. » 120.
Çouddhâvâsakâyikas, fils des dieux T. Gnas gtsang mahi ris kyi lha hi bou. « Fils des dieux de la suite de ceux qui « ont une demeure pure. » 5, 6, 8, 13, 62, 110, 112, 182, 197, 214, 273, 301, 318, 339, 340, 369, 407.
Çouddhâvâsas, dieux. T. Gnas gtsang mahi lha. « Dieux à la demeure pure. » 5, 6, 86.
Çouddhôdana. T. Zas gtsang ma. « Qui a « une nourriture pure. » 31, 33, 53, 56, 62, 64, 65, 79, 80 et suiv. 97, 112, 113 et suiv. 117, 120, 128, 130, 138, 191, 389.
— (songe de), 180.
Çoudra. T. Dmang rigs. « Classe du peuple. » 133.
Çouklôdana. S. Zas dkar. « Qui a une « nourriture blanche. » 193.
Çourabala. T. Dpah stobs. « Force de héros. » 267.
Courants (les quatre), 176.
Çramaṇa. T. Dge sbyong. « Qui dompte

« ses sens, qui pratique la vertu. » 5, 92, 235, 246, 248, 252.
Çramaṇa (le), surnom du Bouddha, 290.
—— (le grand), *Id.* 255.
—— (le beau), *Id.* 259.
Çrâvaka. T. Ñan thos. « Auditeur. » 8, 9, 226, 349, 355.
Çrâvastî, ville. T. Mñan yod. « (Où) l'on « écoute. » 2, 4, 415.
Çrêṇika ou Çrêṇya, 96, 229. Surnom de Vimbasâra.
Çrêyasî. T. Dge ma. « Vertueuse, excel« lente. » 317.
Çrî. T. Dpal. « Bienheureuse. » 289.
—— T. Dpal dan. Déesse de l'arbre de l'intelligence, 317.
Çrîtêdjas. T. Dpal gyi gzi brdjid. « Splen« deur du bonheur. » 7.
Çrîvatsa. T. Dpal gyi vêhou. « Veau sa« cré. » 110, 258.
Çvêtakêtou. T. Tog dkarpo. « Étendard « blanc. » 12.

D

Daçabalakâçyapa, 423.
Daçaçatanayana. T. Mig stong dang ldan. « Qui a mille yeux. » 199, 200, 260.
Dakchiṇa (écriture de). T. Lho phyogs. « Côté du sud. » 123.
Dama, 365.
Dânaçîla, l'un des traducteurs du Lalita vistara, 408.
Dânavas. T. Lha ma yin ou Lha min. « Qui « ne sont pas dieux. » 224, 270, 320.
Daṇḍaka, forêt. T. *Id.* 302.
Daṇḍapâṇi. T. Lag na ve tchon tchan. « Qui a dans la main un gros bâton. » 133, 134, 136, 147, 152, 413.
Daṇḍi ou Daṇḍini. T. Dbyig pa tchan. « Qui a un bâton. » 152.
Darada, 123.
Darbha, herbe. T. *Id.* 239.
Déesse d'un arbre, 257.
—— des bois, 126, 356.
—— de la terre, 305.
Déesses (les), 84.
Dégénération (la cinquième), 238.
Démon (le), 164, 325.
—— (fils du), qui ont foi dans le Bôdhisattva, 296, 341.
—— (filles du), 310, 311, 315.
Démos (ville du), 313.
Dents du Bouddha, partagées comme reliques, 425.
Désir (vanité du), 48.
—— (les soixante-quatre magies du), 314.
Dêvadaho, forme pâlie du suivant, 413.
Dêvadatta. T. Lha (ou lhas) sbyin. « Donné « par un dieu. » 137, 145, 147.
Dêvarchis. T. Lhahi drang srong. « Ri« chis des dieux. » 241.
Dêvî. T. Lha mo. « Déesse. » 241.
Dhanouchkâri, plante. T. Dhanouskari. 347.
Dhâraṇîçvararâdja. T. Gzoungs kyi dvang phyoug rgyal po. « Roi des maîtres des « incantations. » 4.
Dhâraṇa. T. Klag pa hdsin. « Qui em« brasse la lecture. » 241.
Dharaṇimaṇḍa. T. Sa yi sñing po. « Es« sence de la terre. » 351.
Dharma, l'un des noms de Yâma. T. Tch'os. « Loi, substance. » 26.
Dharmadhvadja. T. Tch'os rgyal mts'an. « Étendard de la loi. » 167.
Dharmakâma. T. Tch'os hdod. « Désir de la « loi. » 298, 374.

DHARMAKÊTOU. T. Tch'os kyi tog. « Bannière de la loi. » 7, 168, 267.
DHARMAMATI. T. Tch'os blo gros. « Pensée de la loi. » 374.
DHARMARATI. T. Tch'os dgah. « Plaisir de la loi. » 299.
DHARMAROUTCHI. T. Tch'os sred. « Vif désir de la loi. » 374.
DHARMATCHARI. T. Tch'os spyod. « Qui pratique la loi. » 196, 197, 374.
DHARMATCDINTI. T. Tch'os sems. « Pensée de la loi. » 166.
DHARMÊÇVARA. T. Tch'os kyi dvang phyoug. « Seigneur de la loi. » 167, 267.
DHARMÔTCHATA. T. Tch'os kyi mtho ou mthoud. « Nœud (ou marteau) de la loi. » 13, 33.
DHÔTÔDANO, 413.
DHRITARÂCHTRA. T. Youl bkhor sroung. « Qui garde le royaume. » L'un des quatre grands rois gardiens du monde, 57, 208, 288, 359.
DHVADJÂGRANICÂMANI. T. Rgyal mts'an gyi rtse mo nges par sgrog pa. « Vrai lien du sommet de l'étendard. » 141.
DHVADJÂGRAVATI. S. Rgyal mts'an gyi rtse mo hi nor bou. « Perle du sommet de l'étendard. » 141.
DHVADJAPATÎ. T. Rgyal mt'san ldan pa. « Maître de l'étendard. » Selon le tibétain, « Qui a un étendard. » 72.
DHYÂNAGÔTCDARAS. T. Btsam gtan spyod youl. « Qui sont d'une région où l'on se livre à la contemplation; » c'est-à-dire, les dieux qui habitent depuis le ciel des Mahâ Brahmâs jusqu'à celui des Akanichtas y compris. 209, 242.
DIEUX. T. Lha. 8, 11, 35, 51, 78, 85, 112, 115, 120, 146, 155, 157, 187, 211, 214, 220, 223, 250, 253, 257, 270, 276, 279, 301, 311, 350, 377, 386.
DIEUX DE LA TERRE ET DE L'ATMOSPHÈRE, 256, 348, 349, 369, 373 386.
—— (temple des), 113 et suiv.
—— (maîtres des), 326.
—— (femmes des), 120, 309.
—— (fils des), 5, 6, 8, 13, 20, 23, 30, 36, 47, 66, 69, 76, 254, 259, 268, 336, 350.
—— (filles des), 38, 81.
—— (écriture des), 122, 123.
DIGPATCHAN, nom de lieu, 422, 423.
DIPAÑGKARA. T. Mar me mdsad. « Qui produit la lumière. » 7, 246, 265, 390.
—— T. Sgron ma mdsad. 168.
DIRGHABÂHOURGARVITA. T. Lag rings kyis bsgyings te. « Fier de ses longs bras. » 297.
DIX VERTUS (les), 55, 78.
DIX RÉGIONS (les), 146.
DIX FORCES, 312, 376.
DIX-HUIT CONDITIONS SANS MÉLANGE, 376.
DIX MILLE FILLES (naissance de), 96.
—— COURSIERS (naissance de) et de dix mille cavales, 97.
DJAMBOU, arbre. T. Djambouhi ching. 125, 128, 253.
—— T. *Id.* V. le suiv.
DJAMBOUDVÎPA ou DJAMBOUDHVADJA Djambouhi gling. « Continent du Djambou (l'Inde). » 13, 20, 35, 68, 143, 238. Les Bouddhas y naissent, 23. Contenait, à la naissance du Bouddha, dix-sept royaumes, 27.
DJATILIKÂ. T. Ral bou tchan. « Qui a les cheveux relevés. » 255.
DJAYASENO, 413.
DJÊTAVANA. T. Rgyal byed kyi ts'al. « Bois du Victorieux. » 2, 6, 415.
DJINA. T. Rgyal va. « Victorieux. » 65, 111, 158, 160 et suiv. 222, 290, 302, 311, 313, 344.

Djinamitra, l'un des traducteurs du Lalita vistara, 408.
Djinavaktra. T. Dmag ts'ogs las rgyal. « Vainqueur des armées. » 7.
Djitaçatrou. T. Dgra las rgyal. « Vainqueur de l'ennemi. » 7.
Djivañjiva. T. Chang chang tehou. 263, 274, 288, 313.
Djivaka. T. Koun tou hts'o va pa. « Qui « trouve sa subsistance partout. » 355.
Djñânakêtou. T. Ye ches tog. « Étendard « de la science. » 167.
Djñânakêtoudhvadja. T. Ye ches tog gi rgyal mts'an. « Qui a pour étendard le « signe de la science. » 27.
Djñânamêrou. T. Ye ches lhoun. « Mon« tagne de science. » 167.
Doigts (chapelets de), 293.
Doundoubhisvara. T. Rnga byangs ldan pa. « Qui a le son du tambour. » 167.
Doûrba, herbe. T. Id. 242.
Dourdjaya. T. Rgyal var dkah. « Difficile « à vaincre. » 168.
Dourgâ, 241.
Dourmati. T. Blo gros ògan. « Esprit mau« vais. » 296.
Dousbaratcharya. T. Dkah va spyad pa. « Qui fait des choses difficiles, » 243.
Douze (les) spécifications de la vue de la science, 394.
Dravida (écriture de), 123.
Drïtadhana. T. Nor brtan. « Fortune « sûre. » 166.
Droit (démons du côté), 296.
Drônôdana. T. Brevo zas. « Qui se nourrit « du vingtième d'un boisseau. » 193.
Dvîpas, 7, 200.

E

Eaux souterraines, 349.
Écritures (nom de diverses), 122 et suiv.
Ékâgramati. T. Blo gros rtse gtchig. « Qui a l'esprit fixé sur un seul point. » 298.
Éléphant (trésor de l'), 14, 16.
—— blanc. Le Bouddha prend cette forme pour entrer dans le sein de sa mère, 61.
Êna ou Ênaya. T. Id. « Espèce de gazelle. » 33, 222.
Essence génératrice, 71.
—— de sandal des Ouragas, 205.
Examens (les quatre grands), 21.
Excroissance au sommet de la tête du Bouddha, 5.
Exercice (mystique) du Bôdhisattva dans le sein de sa mère, 66 et suiv.
Extrêmes (les deux), 391.

F

Falgo ou Phalgou, rivière, 232.
Femme (trésor de la), 14, 18.
Fils (un roi Tchakravartin a mille), 20.
Fondements de la magie, 156.
Forces (les dix), 156, 161, 265, 312.

G

Gaṇagati. T. Bgrangs rtogs. « Comprenant « les nombres. » 141.
Gaṇas (les). T. Ts'ogs. « Assemblés. » 241.
Gaṇḍaki, rivière, 24.

Gandharbas. T. Dri za. « Mangeurs de parfum » 11, 34, 52, 78, 120, 122, 126, 155, 157, 197, 199, 208, 268, 281, 285, 288, 350.
—— (femmes des), 85
Ganêndra. T. Ts'ogs kyi dvang po. « Maître des assemblées. » 285.
Gaṅgâ, rivière (Gange), 141, 167, 342, 380.
Gardiens du monde, 4, 11, 59, 85, 90, 155, 157, 199, 203, 262, 267, 301, 387.
—— de la terre et de l'atmosphère, 208.
Garoudas (les) T. Nam mkah lding. « Qui volent dans le ciel. » 12, 120, 122, 155, 157, 172, 214, 241, 250, 285, 291, 301, 350.
—— (le maître des), 52, 326.
Gâthas. T. Ts'igs sou btchad pa. « Coupes en pieds. » Espèces de stances qui se rencontrent à chaque page des Soûtras développés, 6.
Gauche (démons du côté), 296.
Gauḍana, pays, 143.
Gâutama. T. Gôboutama ou Gâutama, 227, 236, 247, 249, 254, 339, 349, 353, 356, 378, 379, 411.
Gâutamî. T. *Id.* 102, 152, 193, 416.
Gavâmpati. T. Valang bdag. « Maître des vaches. » 3.
Gayâ, ville, 238.
—— montagne, 236, 238, 378.
Gayâ kâçyapa. T. Gayâ od sroung. « Celui, de Gaya, qui garde la lumière. » 3.
Ghattitôdano, 413.
Gôḍani. T. Va lang spyod. « Pays des vaches, du bétail. » 22.
Gôligoula, montagne. T. Mdjoug ma sgyour va. « Base tournante. » 20.
Gôpâ. T. Sa ts'o ma. « Qui garde la terre. » 96, 135, 152, 186, 213, 218, 220, 223, 416.
Gôtama. V. Gâutama.
Gouṇâgradhara. T. You tan mtch'og ldan « Qui possède les meilleures qualités. » 168.
Gouṇakêtou. T. Yon tan gyi tog. « Étendard de qualités. » 7.
Gouṇaprabhava. T. Yon tan gyi hbyoung gnas. « Source de qualités. » 7.
Gouṇamati. T. Yon tan gyi blo gros. « Intelligence de qualités. » 282.
Gouṇarâçi. T. Yon tao phoung po. « Reunion de qualités. » 7.
Gouṇarâdjaprabhaya. T. Yon tan gyi rgyal po snang va. « Qui a l'apparence du roi des qualités. » 282.
Gouhyaka. T. Gsang va pa. « Qui est caché. » 72, 210.
Gourou. T. Bla ma. « Sans superieur. » 162, 285, 315, 326.
Graha. T. Hdsin khri. « Qui enveloppe et saisit. » 206.
Gridhrakoûṭa, montagne. T. Bya rgod phoung po. « Pic des vautours. » 415.

H

Harênouka, espèce de pois. T. *Id.* 254.
Harîtakî, fruit. T. Aroura. 167.
Hasta, astérisme. T. Skar ma me bji. « Étoile a quatre feux. » 117.
Hastigarta. T. Glang pohi choug. « Fosse de l'éléphant. » 138.
Hastinapoura. T. *Id.* « Ville des éléphants. » 25.
Hêmadjâlâlaṅkrita. T. Gser gyi dra vas

brgyan pa. « Orné d'un réseau d'or. » 284.
Hêmavarṇa. T. Gser dog. « Couleur d'or. » 7.
Hêtoubila. T. Rgyou rig. « Connaissance de la cause. » 141.
Hêtvindriya. T. Rgyou dvang. « Force de la cause. » 141.
Himâlaya. T. Gangs ri. « Montagne de glace. » 53, 80, 103.
Himavat. V. le précédent.
Hiraṇyavati, rivière, 24.
Houna. T. *Id.* 122.
Hridêva. T. Khrel yod pa. « Modeste » 178.
Huit signes apparaissent dans la demeure de Çouddhôdana, 52.
—— doctrines, 264.
—— conditions sans repos, 386.
—— (pluie qui se divise en), 388.
—— branches (la voie qui a), 392.
—— choses excellentes (série de), groupées par huit, 401-405.
Huit cents esclaves (naissance de), 96.

I

Içalôhitâ. T. Snag gi gñen mts'ams. « Parent maternel. » 361.
Içvara. T. Dvang phyoug. « Seigneur. » 6, 8, 52, 277.
Ikchvakou. T. Bou ram ching pa. « Canne à sucre. » 111, 411, 412.
Immensités (les quatre). S. apramâṇa. T. Ts'ad med. 325.
Indra. T. Dvang po. « Organe, sens, pouvoir. » 26, 85, 87, 90, 126, 224, 241, 419.
Indradjâli. T. Dvang pohi dra va tchan. « Qui a le réseau d'Indra. » 281.
Indrakêtou. T. Dvang pohi tog. « Étendard d'Indra. » 168.
Infernaux (êtres), 385.
Iṣggâ. T. Gtan la hbebs pa. « Mis en ordre. » 141.
Intelligence. V. Bôdhi.
—— (arbre de l'), 265, 268, 271, 287, 304, 350.
—— (les dieux ornent quatre-vingt-quatre mille arbres de l'), 276.
—— (divinités de l'arbre de l'), 268, 317, 326, 374.
Itihâsas. T. Sngon byoung va. « Anciens événements. » 151.

J

Jeûne, 14, 54.

K

Kâchâyagrahaṇa (Tchâitya de). T. Ngour smrig blangs pa. « Prise des vêtements rougeâtres. » 215.
Kachchanâ, 413.
Kachphila. T. Oug pa. « Chouette. » 3.
Kaci (Bénarès). T. *Id.* 166.
—— (vêtements de), 87, 214, 217.
Kacikas. V. le suivant.
Kacinas (pays des). T. Youl gsal dan. « Contrée illustre. » 378, 379.
Kâçyapa. T. Od sroung ou srouugs. « Qui garde la lumière. » 7, 168, 270, 272, 406, 417, 422, 423.
Kadali, plante. T. Tch'ou ching. « Arbre

« d'eau. » 173, 181, 202, 216, 307.
Kailâça. T. Gangs ti se ou te se. « Nei-« geux, glacé. » 201.
Kakoubha, arbre. T. Ching sgroub byed. « Arbre qui fait atteindre. » 257.
Kakoutch'anda, 270. V. Krakoutchanda.
Kalabiñgka, oiseau. T. Id. 53, 152, 159, 187, 205, 211, 221, 263, 274, 288, 310.
Kalahou. T. lag sbyin. « Donné par la « main. » 141.
Kâlâma. V. Ârâṭa.
Kalantaka (Vihâra de), 415.
—— (bois de), 417
Kâlika. T. Nag po. « Le noir. » 269.
Kâlikâ, plante. T. Id. 247, 248.
Kaliñga ou Kalingka (pays de). T. Id. 72, 425.
Kalpa. T. Id. 6, 38, 169, 330.
Kâma. T. Hdod pa. « Désir » 289.
Kâmaroûpa, ville, 416. V. Kouça.
Kâmâvatcharas, dieux. T. Hdod pa na spyod pa. « Qui agissent suivant le dé-sir. » C'est-à-dire, les dieux qui habitent » depuis le ciel des quatre grands rois, jusques et y compris celui des Brah-mapârchadyâs, 38, 65, 70, 87, 101, 263, 279, 286, 350.
Kâmâvatcharas (maîtres des dieux), 387.
Kanakabvaya. T. Gser jes bya va. « Qu'on « appelle or. » 270, 272.
Kanakamouni. T. Gser thoub. « Solitaire « d'or. » 7.
Kañgkara. T. Gtams pa. 140.
Kanichka, 417.
Kaṇṭaka. T. Bsngags ldan. « Qui possède « la louange. » 97, 204, 207, 211, 212, 214, 217, 222 et suiv.
Kaphina. T. Id. 3.
Kapila, le Richi. T. Ser skya. « Jaune. » 412.
Kapila ou Kapilavastou, ville. T. ser skya hi gnas ou gji. « Demeure ou sol « du jaune. » 30 et suiv. 64, 78 et suiv. 100 et suiv. 112, 116, 120, 132, 207, 212, 218, 389, 412.
Kapillavatthou, forme pâlie du précé-dent, 413.
Karṇa. T. Rna va tchan. « Qui a des « oreilles. » 411.
Karṇikara. T. Dong ka hi ching. « Arbre « dongka. » 315.
Karouṇatchandri (Mahâ). Sñing rdje tch'en po sems dpah. « Héros de la « grande miséricorde. » 4.
Kârtikêya, 114, 241.
Kâtchalindi (vêtement de). T. Id. 19, 32, 70, 86, 159, 266, 273.
Kâtyâyana (Mahâ). T. Kâtyâhi bou tch'en po. « Grand fils de Kâtyâ. » 3, 415, 417.
Kâtyâyanî. T. Kâtyâhi bou. « Fille de « Kâtyâ. » 241.
Kâuçâmbi (ville de) ou de Vatsapattana, 24, 97.
Kâucika. T. Id. 88, 368.
Kâuṇḍila. T. Gsous po. « Pansu. » 3.
Kauṇḍinya. T. Id. 382, 394, 396, 423.
Kâuravas, 25.
Kâutas (pays des). T. Id. 214.
Kchattriyas. T. Rgyal rigs. « Race royale. » 4, 14, 113, 133, 157.
Kchîrikâ. T. Ching ho ma tchan. « Arbre « à lait. » 356.
Kêçari. T. Ral pa tchan. « Chevelu. » 166.
Kêsara, plante. T. Id. 201.
Kêyourabala. T. Dpoung rgyan stobs. « Force du bracelet. » 267.
Khâchya ou Khôchya. T. Kaça. 123.
Khadiravanika. T. Seng ldeng nags pa. « Qui demeure dans les bois de Khadi-« ras. » 3.
Kharôchti ou Kharôsti. T. Id. 122, 123.

Kinnara. T. Mi ham tchi. « Est-ce un « homme. » 12, 52, 120, 122, 155, 157, 205, 211, 214, 250, 285, 301, 350.
Kinnaras (femme des), 85.
—— (maîtres des), 326.
Kiñkinisvara. T. Dril bou sgra. « Son de « clochette. » 152.
Kirâri, 123.
Kiratas. T. *Id.* 122.
Kirti. T. Tchang ches. « Qui sait tout. » 356.
Kôçala, pays. T. *Id.* 2, 24, 96, 415.
Kôṭṭarâdjas. T. Khams gyi rgyal po. « Rois des forteresses ou des pays. » 130.
Kôkila, oiseau. T. Khou byoug. 53, 159, 191, 201, 263, 301.
Kôla, graine. T. Rgya choug. « (Espèce « de) genévrier. » 240, 247, 249, 255
Kôṭi. T. Bye va. « Dix millions. » 13, 67.
Kouça. T. Kacha. 122.
—— ville, 416, 417, 419 et suiv.
—— herbe, 239.
—— (vêtement de), 152.
Koulika. T. Rigs ldan. « Qui a une fa- « mille. » 226.
Koumâra. Gjon nou. « Jeune homme. » 114, 241.
Koumbhakâri. T. Rdsa byed. « Qui fa- « brique des pots. » 255.
Koumbhâṇḍas. T. Grool boum. « Pareil à « des cruches. » 127, 208, 241, 288, 325.
Kouṇâla, oiseau. T. Kounala, 53, 159, 274, 288.
Kourari, oiseau. T. Kourara mo, 215.
Kourâvaka, plante. T. *Id.* 201.
Kourou. T. Sgra mi sñan. « Bruit désa- « gréable. » 22.
Kourouṇḍa (fleurs de). T. Kounta, 167.
Kouroutâdjñâ. T. Gtchod rtogs. « Qui « comprend la coupure. » 141.
Kouroutâvi. T. Gtchod rtogs ldan. « Qui « a l'intelligence de la coupure. » 141.
Kouvêra. T. Lous ngan. « Corps mauvais. » 52, 57, 115, 208, 241.
Kôvidâra, arbre. T. Sa brtol. « Qui ouvre « la terre. » 268.
Krakoutchanda. T. Hkhor va hdjigs. « Ter- « reur de la métempsycose. » 7, 272.
Krĭchṇa. T. Nag po. « Le noir. » 127, 166, 287, 289, 325. Chef des démons, 147.
Krôça. T. Rgyang grags. « Distance très- « connue. » 138. Du Magadha, 142.
Krodtyâ (famille royale de), 424.

L

Lakchmî, 298, 317.
Lalita vistara (but du), 9, 10. Son ex- cellence, 401.
Lalitavyoûha. T. Rtse va (ou bde va) bkod pa. « Exercice des jeux (ou du « bien-être). » 196, 207, 279.
—— T. Rol pa bkod pa. « Exercice « des jeux. » Nom d'une méditation, 277.
Lama, 285.
Lhasbstan, ville, 412.
Litsabyis (tribu des), 137, 424.
Loi. T. Tch'os. « Loi, substance. »
Loi (siége appelé Bonne), 13.
—— (œil de la), 397.
—— (pluie de la), 387, 401.
—— (portes de la), 39.
—— (roue de la), 156, 265, 312, 374, 384 et suivantes, 390, 396 et suivantes.
Lôkâbhilachita. T. Djig rten mngon par smon. « Vivement désiré du monde. » 7.

Lôkapoudjita. T. Hdjig rten mtch'od. « Honoré par le monde. » 168.
Lôkasoundara. T. Hdjig rten mdses. « Le « (plus) beau du monde. » 7.
Lotus (grand), 70.
—— d'or du Djambou, 284.
Loumbini (la reine), 83.
Loumbini (jardin de), 82 et suiv. 98, 221, 245, 385.
Lousa, 123.
Lumière produisant le bien être, 54, 89, 269, 384. Appelée *Exhortation du Bôdhisattva*, 279.

M

Madgoura, poisson. T. *Id.* 248, 249.
Madhouranirghôcha. T. Dbyangs sñan. « A la voix douce. » 296.
Madhousambhava. T. Sbrang rtsi hbyoung. « Source de miel. » 363.
Madhyâhârini. T. Bla thabs sou bsnan pa. « Qui accroît la partie supérieure (?). » 122.
Madhyâmikâ, philosophie, 390.
Madrâbala. T. Stobs. « Force. » 141.
Magadha. T. *Id.* 20, 23, 97, 122, 228, 232, 378.
—— (roi du), 230, 236, 415.
—— (vues mauvaises des habitants de), 370.
—— (vase de métal du pays de), 305.
Mahâbali. V. Bali.
Mahâ Brahmâs. V. Brahmâ.
—— Çrâvaka. T. Nan thos tch'en po. « Grand auditeur. » 9.
—— Kâçyapa. T. Od sroung tch'en po. 3.
Mahâkara. T. Hbyoung gnas tch'e (?). « Grande mine (de métal). » 7.
Mahâ Karounatchandri, 4.
—— Kâtyâyana, 3, 415, 417.
—— Mâudgalyâyana, 3.
—— Nâma. T. Ming tch'en. « Grand nom. » 2, 193, 235.
—— Nârâyaṇa. V. Nârâyaṇa.
—— Padma. T. Padma tch'en po. « Grand « lotus. » 97, 229.
—— Pâraṇika, 3.
—— Parinirvaṇa. T. Yongs sou mya ngan las hdas pa tch'en po. « Le grand « et complet dépassement de la misère » 47.
Mahâ Pradîpa. T. Sgron ma tch'e. « Grande « lumière. » 168.
—— Pradjâpatî Gâutamî. V. les deux derniers mots.
—— Raçmi. T. Od zer tch'en po. « Grand « rayon. » 7.
—— Râdjâkâyikas. V. le dernier mot.
—— Râdjikas. V. le dernier mot.
Mahârchis. T. Drang srong tch'en po. « Grands Richis. » 197.
Mahârdhayas. T. Rdsou hphroul tch'e. « Grands magiciens. » 197.
Mahârtchiskandi. T. Od hphro tch'en po hi phoung po. « Foyer de grande lu- « mière. » 167.
Mahâ Sâlas. T. Ching sâla tch'en po. « Grands arbres sâlas. » 113.
—— Sammata. T. Mang pos bkour va tch'en po. « Honoré par la multitude. » 411.
—— Sattva. T. Sems tchan tch'en po. « Grand être. » 264. V. Bôdhisattva.
—— Siñhatêdjas. T. Seng gehi gzi brdjid tch'en po. « Splendeur du grand lion. » 7.
—— Tchakravâlas. T. Khor youg tch'en po. 143.
—— Vyoûha. T. Bkod pa tch'e. « Grand « exercice. » 167, 267.

Mahêçvara. T. Dvang phyoug tch'en po. « Le grand maître. » 5, 6, 8, 11, 57, 112, 262, 401, 407.
Mahimanda. T. Sa dkyil. « Essence (selon « le tib. orbe) de la terre. » 302, 303.
Mahinodhara. T. Sa hdsin. « Soutenant la « terre. » 267.
Mahita. T. Mtch'od byas. « Sacrifice fait. » 7, 8, 401.
Mahôraga. T. Lto hphye tch'en po. « Grand « marcheur sur sa poitrine. » 12, 52, 114, 120, 122, 155, 157, 214, 241, 250, 350.
Mahôragas (le maître des), 126.
Maison (trésor du maître de), 14, 19.
Maitrâyanipoutra. T. Byams pahi bou. « Fils de la clémente. » 3. V. Pourna.
Maître (le) des créatures, 88. V. Sahâmpati.
Maitrêya. T. Byams pa. « Clement. » 3, 51.
Maitrêyas (les), 297, 397, 406, 407.
Makara. T. Tch'ou srin. « Démon des « eaux. » 293, 323.
Mâlava, 97.
Mallas (pays des). T. Gyad youl. « Pays « des lutteurs. » 214.
Mâlou ou Mâlouta, liane, 171, 203.
Manasa, lac. T. Ma dros pa. « Froid. » 200, 317.
Manasvin, 209.
Maṇḍalins, rois. T. Khams kyi rgyal po. « Rois des contrées » 15. Comp. Kôṇḍabâdjas.
Mandaraka (fleur de), 422.
Mandârava, arbre. T. Id. 8, 246.
Mañga. T. Id. 122.
Mañgala. T. Bkra chis ldan. « Qui a la « bénédiction. » 7.
Maṇi. T. Nor bou. « Pierre précieuse. » 86, 118.
Mantra. T. Gsangs sngags. « Charme se- « cret, incantation. » 52, 241.
Mâra. T. Bdoud. « Démon. » 126, 205.
Mârakâyikas, fils des dieux. T. Bdoud kyi ris kyi lha hi bou. « Fils des dieux « de la suite du démon. » 286.
Marouts, 99, 123, 317.
Mâtañga. T. Gtol pa. « Paria, de la classe « infime. » 24.
—— nom pr. T. Glang po. « Éléphant. » 20.
Mathoura, ville. T. Btchom rlag. « Rui- « née par la victoire (?). » 25.
Mâtri. T. Ma mo. « La mère. » 241.
Mâudgalyâyana (Mahâ). T. Mâudgalgyi bou tch'en po. « Grand fils de Maudga- « lya. » 3.
Maux guéris par la lumière qui jaillit du Bôdhisattva, 78, 91.
—— (les trois), 94, 160, 188.
Mâyâ Dêvi. T. Lha mo sgyou hphroul. « La reine illusion. » 31, 34, 54, 61, 62, 65, 76, 82 et suiv. 245, 246. Mere du Bouddha pendant cinq cents générations, 34. Meurt sept jours après la naissance du Bôdhisattva, 100. Guérit les malades, 78.
Méditation, 5, 351. Qui embrasse l'immensité, 243.
Méditations (les quatre), 125, 328.
Mêghakoûṭâbhigardjitêçvara. T. Sprin rtsegs hbroug bsgrags dbyangs. « Maître « (selon le tib. voix) des nuages amonce- « lés. » 283.
Mêghanâdja. « Roi des nuages. » T. Hbroug sgrahi rgyal po. « Roi de la voix du ton- « nerre. » 283.
Mêghasvara. T. Hbroug pa. « Tonnerre. » 7.
Mênéya (pays de). T. Id. 214.
Mêrou. T. Ri rab. « Le meilleur des monts. » Et aussi : Ri vo lhoun po. « Masse de

« montagne. » 57, 116, 126, 146, 189, 195, 246, 261 et suiv. 270.
Mérouпouchpa. T. Ri rab me tog. « Fleur « du Mérou. » 7.
Miçraka. T. Hdres pahi nags. « Jardin mé « langé. » 56, 86.
Mimâñsakas. T. Spyod pa pa. « Qui exa « mine. » 5.
Mithila, ville. T. Btchom brlag (?). 22, 23, 26.
Mohany, 232.
Mois. La reine Mâyâ reste trente-deux mois sans céder au désir, 35. Porte pendant dix mois le Bôdhisattva dans son sein, 80.
Mongalyana, 415. V. Mâudgalyayana.
Montagnes noires, 267.
Mouknouli. T. *Id.* 72.
Mouñdja, herbe. T. *Id.* 173, 239.
Mounêvarma, l'un des traducteurs du Lalita vistara, 408.
Mouni. « Solitaire. » T. Thoub pa. « Puis « sant. » 5, 6, 265, 312.
—— (le) par excellence, 271, 353, 360.
Moutchilinda. T. Btang zoung. « Qui « prend ce qu'on donne (?). » 354, 355.
Moutkali ou Moutkari. T. *Id.* 267.
Mrîgaoâva. T. Ri dags kyi nags. « Bois des « gazelles. » 21, 255, 374.
Mrîgadjâ. T. Ri dags skyes. « Née de la « gazelle. » 152, 213.

N

Nadî Kâçyapa. T. Tch'ou kloung od sroung. « Garde-lumière du fleuve. » 3.
Nagabala. T. Glang pohi stobs. « Force « de l'éléphant. » 140.
Nâgâbhibhou. T. Klouhi zil gnon. « Vain « queur des Nâgas. » 168.
Nâgadatta. T. Klous sbyin. « Donné par « un Nâga. » 167.
Nâgardjouna. T. Klou sgroub. « Qui a ga « gné les Nâgas. » 392.
Nâgas. T. Klou. « Serpents, dragons. » 11, 74, 85, 116, 120, 122, 155, 157, 187, 197, 199, 208, 214, 224, 241, 250, 268, 281.
—— (femmes des), 81, 85, 270, 350.
—— (filles des), 260.
—— (rois des), 88, 269, 354.
Nairañjanâ, rivière. T. *Id.* 232, 238, 245, 251, 259 et suiv. 356.
Nakoula. T. Rigs med. « Sans famille. » 26.
Nâma. V. Mahâ Nâma.
Namoutchi. T. Bdoud. « Démon. » 313.
Nânâratnavyoûha, palais. T. Rin po tch'e sna tsogs bkod pa. « Arrangement des « divers trésors. » 102.
Nanda. T. Dgah vo. « Joyeux. » 3, 88, 145. Roi des Nâgas, 197.
Nandâ. T. Dgah mo. « Joyeuse. » 257.
Nandabalâ. T. Dgah stobs. « Force de la « joie. » 257.
Nandana. T. Dgah vo. « Joyeux. » 7, 8, 56, 401.
—— T. Dgah ts'al. « Jardin de plaisance, « Élysée. » 33, 56, 83.
Nandika. T. Dgah byed. « Qui fait la joie. » 3, 257, 258.
Nandikâvartta ou Nandyâvartta. T. Gyoung droung hkhyil va. « Assemblé « en losanges (?). » 110, 258, 266, 390.
Narada. T. Mis byin. « Donné par un « homme. » 289.
Naradatta. T. Mis byin. « Donné par un « homme. » 103, 110.
Nârâyaṇa. T. Sred med (ou med kyi) bou.

« Fils de l'insensible. » 115, 218, 220, 261, 281, 296, 317.
Nârâyana (Mahâ) T. Sred med kyi bou tch'en po. 218.
—— (Ardha). T. Sred med kyi bou phyed. 218.
Nichtâgata. T. Mthar thoug. « Arrivé à la « fin. » 57.
Nikchêpa. T. Bjag pa. « Placé. » 122.
Nilakâyikas, fils des dieux. T. Sngon po hi ris kyi lha hi bou. « Fils des dieux « de la suite du bleuâtre. » 358.
Nimi. T. Mou khyoud. « Circonférence. » 166.
Nimindhara. T. Mou khyoud hdsin. « Qui « embrasse la circonférence. » 166.
Nimitta. T. Ldas tch'en po. « Grand coup « d'œil. » 384.
Niravadya. T. Sgrib pa. « Offusquant. » 141.
Nirgranthas. T. Gtcher bou. « Nus. » 355.
Nirmâṇaratis. T. Hphroul dgah. « Qui se « plaisent aux transformations. » Dieux du huitième étage des cieux superposés, 58, 68, 143, 256, 373.
Nirmita. T. Dvang hphroul. « Transfor « mé. » 203, 205, 209, 230.
Nirôdha. T. Gsal. « Brillant. » 167.
Niroukta. T. Nges pahi ts'ig. « Mots dé « terminés. » 151.
Nirvâṇa. T. Mya ngan las hdas pa. 47, 106, 235, 262, 290.
Nirvṛiti. T. Mya ngan hdas. « Qui a dé « passé la misère. » 49, 116, 280.
Nityôyoukta. T. Brtson hgrous rtag par sbyor. « Qui fait toujours diligence. » 4.
Niyouta. T. Khrag khrig. « Cent mille « millions. » 67, 140, 143.
Noir, parti qui obéit au démon, 301.
Nourrices (les trente-deux) du Bôdhisattva, 102.
Numération, 140 et suiv. Des atomes subtils, 143.
Nyagrôdha, arbre. T. *Id.* 356.
—— (Vihâra de), 416.
—— nom d'un Brahmane, 425.
Nyagrôdhas (village des), 425.
Nyâya, philosophie, 151.

O

Objets d'attraction (les quatre), 155.
Océans (les grands), 143.
—— (les quatre), 189.
Odjôbala. T. Mdangs stobs. « Force de la « majesté. » 317.
Odjôpati. T. Mdangs ldan ma. « Qui a la « majesté. » 268.
Œil divin, 329, 333. De la loi, 264, 396. De Bouddha, 376, 378.
Os des fleuves du Djambou, 118, 268, 322, 324, 342, 379, 390.
Ornements (cinq cents) du Bôdhisattva, 117.
Oudâtara. T. Htch'ar po. « Qui se lève. » 117.
Oudâyana Vatsa, 97.
Oudayinas (les). T. Htchar hgro va. « Al- « lant à l'orient. » 117.
Oudr, 2, 23.
Oudjayana ou Oudjayanî. T. Hphags rgyal. « Vraiment victorieuse. » 25, 415.
Oudjayini, 97.
Oudoumvara, arbre. T. *Id.* 106, 372.
Ougra. T. Drag choul. « Violent. » 122.
Ougratêdjas T. Drag choul gzi brdjid. « Splendeur terrible. » 7.
—— fils d'un dieu, 52, 297.

Oujein, ville, 25.

Oukhoulî. T. *Id.* 72.

Oullouvillikâ. T. Skra ltchang lo rgyas. « Aux longs cheveux nattés. » 255.

Ounnata. T. Mtho va. « Élevé. » 7.

Oupâli. T. Ñe var khor. « Qui entoure de « près. » 417.

Oupananda T. Ñe dgah vo. « Un peu « joyeux. » 88, 197.

Oupâsaka. T. Dge sñen. « Qui s'approche « de la vertu. » 94, 157.

Oupâsikâ. T. Dge sñen. ma. Fém. du précédent. *Ibid.*

Oupatchintatchinti. T. Ñes par bsam. « Pensée sous la pensée. » 300.

Oupatichya. T. Ñer rgyal. « Proche de « (l'astérisme) Tichya. » 406.

Ouragas. T. Lto hphye. « Qui marche sur « le ventre. » 70, 121, 172, 197, 283.

Ouragasthâna, séjour des Ouragas, 121.

Oûrṇa (le signe). T. mdsod spou. « Che« veu précieux. » 221, 286.

Ourṇitêdjas. T. Mdsod spou gzi brdjid. « Splendeur du cheveu precieux. » 7.

Ourouvilva, village. T. Lteng rgyas. « Étang abondant. » 238, 251, 257, 259.

—— Kâçyapa, 3.

Ourouvilvakalpa. T. Lteng rgyas ltar. « Pareil à Ourouvilva. » 380.

Outchadhvadja. T. Rgyal mts'an mthon. po. « Étendard élevé. » 37.

Outkali ou Outkala. T. *Id.* 267.

Outkchêpa. T. Gdeg pa. « Soulevé, pesé. » 122.

Outpalavarṇa. T. Outpalahi mdog. « Cou« leur du lotus bleu. » 152, 416.

Outsaṅga. T. Phang steng. « Au-dessus du « sommet. » 140.

Outtarâ. T. Gong ma. « Supérieure, la « meilleure. » 258, 259.

Outtarakourou. T. Byang gyi sgra mi sñan. « Bruit desagréable du nord. » 122, 143.

P

Paṭa, etoffe. T. Thang va. « Ouvert. » 228.

Padjâpati, forme pâlie de Pradjâpatî, 413.

Padma, Brahmane, 226. Mahâ Padma, 97, 229.

Padmagarbha. T. Padmahi sñing po. « Ca« lice de lotus. » 167.

Padmaprabha. T. Padmahi od. « Éclat de « lotus. » 267.

Padmayôni. T. Padma ldan. « Pour ma« trice un lotus. » Tib. « Qui possède le « lotus. » 167.

Padmôttara. T. Padmahi bla ma. « Le « plus élevé des lotus. » 7.

—— T. Padmahi mtch'og. « Le meilleur « des lotus. » 168.

Pala. T. Srang. « Poids. » 154.

Pançoukoulasivana, lieu. T. Phyag dar khrod pa droubs pa. « Couture du lin« ceul. » 257.

Paṇḍava, montagne. T. Skya vo. « Blan« châtre. » 228, 229.

Pâṇḍavas (les). T. Skya bseng gi bou. « Fils « du pâle. » 25, 26.

Pâṇihata (étang de). T. Lag pa brdabs pahi rdsing. « Étang de la main qui « a frappé. » 256.

Pantchatapas. T. Gdoung 'va lnga pa. « Les cinq ardeurs. » 240.

Pâpîyân. T. Bdoud sdig tchan. « Esprit « malin. » 251 et suiv. 286 et suiv. 301 et suiv.

Pâpiyân (dieux à la suite de), 301, 306, 315, 318 et suiv. 352.
—— (soldats de), 295.
—— (armée de), 296.
Parânika (Mahâ). T. Pha rol tou hgro va tch'en po. « Le grand (homme) qui va « au delà (du monde). » 3.
Paranirmita Vaçavartins. T. Gjan hphroul dvang byed. « Qui disposent à leur gré « des formes revêtues par les autres. » Dieux du neuvième étage des cieux superposés, 57, 58, 65, 68, 143, 209, 226, 256, 342, 369, 373.
Paratîrthîxas. T. Pha rol mou stegs. « Visiteurs des étangs sacrés de l'extérieur. » 396.
Pârchadas. T. Hkhor. « Assemblée. » 241.
Paridjâta. T. Ching yongs sou hdon. « Arbre bien développé. » 269.
Parinirvâṇa. T. Yongs sou zad pa *ou* yongs sou mya ngan las hdas pa. « Délivrance « complète. » 21, 47, 57.
Parîttabhas. T. Od tch'oung. « Qui ont « une lumière faible. » Dieux du quatorzième étage des cieux superposés. 143.
Parîttaçoubhas. T. Dge tch'oung. « Qui « ont une vertu limitée. » Dieux du dix-septième étage des cieux superposés. » 143.
Parivrâdjaka. T. Koun tou rgyou. « (Re« ligieux) qui erre partout. » 5, 355.
Paroucha. T. *Id.* 122.
Passage à l'autre rive, expression mystique, 10.
Patakounta, oiseau. T. *Id.* 301.
Pâtâla, région souterraine, 70, 230.
Pâṭalipouttra, ville, 24, 417.
Patragoupta, oiseau. T. Hdab sbed. « Gardé par ses ailes. » 53, 307.
Péage sur le Gange, 380.
Pénitence, 14, 30, 55, 218.
Perle « Maṇi » (trésor de la), 17, 18.
Phouna. T. *Id.* 122.
Piçâtcha. T. Cha za. « Mangeur de chair. » 241, 325.
Piçâtchî. T. Cha za mo. Fém. du précéd. 295.
Pitris (les). T. Mts'oun. « Les mânes. » 241.
Plaxcha, arbre. T. *Id.* 86, 87. Le Bôdhisattva naît sous son ombrage.
Pluie du grand nuage de la loi, 90, 401.
Portes de la loi (les cent huit), 39.
Pôtala. T. Grou hdsin. « Port, havre. » 411.
Pouchxala. T. Chin tou rgyas pa. « Très« développé. » 7.
Pouchkasa. T. Gyoung. « Domestique. » 22.
Pouchpa. T. Me tog. « Fleur. » 168.
Pouchpadalivanarâdjikousoumitâbhidjña. T. Me tog gi phreng va nags ts'al gyi phreng va me tog koun tou rgyas pas mngon par mkhyen pa. « Qui con« naît les guirlandes de fleurs des bois « fleuris. » 281.
Pouchpaxêtou. T. Me tog gi tog. « Éten« dard de fleurs. » 7.
Pouchpita. T. Me tog rgyas pa. « Fleur « épanouie. » 7, 167.
Pouchya. T. Rgyal ou skar rgyal. « Roi « des étoiles. » 7, 168
—— (écriture de), 122.
Pouchya (astérisme de). T. Skar ma rgyal. « Roi des étoiles. » 30, 61, 81, 117, 199, 207, 210, 223.
Poudgala. T. Gang zag. « Plein écoulé. » 400, 401.
Pouṇtâlañgkrita. T. Bsod nams brgyan. « Paré de la vertu. » 298.
Pouṇyaprasavas. T. Bsod nams skyes.

« Nés de la pureté. » Dieux du vingt et unième étage des cieux superposés, 143.
Pourâṇas. T. Sngon rabs. « Anciennes » races. » 151.
Poûṛṇa. T. Gang po. « Le plein. »
— Maitrâyanîpoutra. T. — Byams mahi bou. » — Fils de la clémente. » 3.
Pourôhita. T. Mdoun na bdon. « Placé » en avant. » 117, 132, 133, 136. De Brahma, 143, 272.
Pourouchа. T. Skyes bou. « Homme éminent. » 27, 51.
Pourvavidêha. T. Char gyi lous hphags. « Corps éminent de l'orient. » 122, 143.
Prabhavatî. T. Od dang ldan pa. « Qui a » de l'éclat. » 72.
Prabhavyoûha. T. Od bkod. « Arrangement de la lumière. » 57.
Praçânta. T. Rab ji. « Bien apaisé. » 7, 8, 401.
Praçântatcharis, dieux. T. Rab ji spyad. « Qui se conduisent avec calme. » 209.
Praçântatcharitamati. T. Spyod pa rab tou ji vahi blo gros. « Dont l'esprit est » très-calme en agissant. » 4.
Pradjâpati. T. Skye dgou hi bdag po. « Maître des créatures. » Surnom de Brahma, 267, 324.
Pradjâpatî (Mahâ) Gâtamu. T. Skyei dgouhi bdag mo. « Maîtresse des créatures. » 102, 114, 118, 216, 218.
Pradyôta. T. Rab snang. « Très-illustre. » 25, 97.
Prahasitanêtra. T. Rab tou hdsoum pahi spyan. « Qui a l'œil très-riant. » 7.
Prakchêpa, 122.
Pramardaka. T. Rab tou djoms pa. « Qui » broie. » 303.
Prâsâda. Explication de ce mot, 19.
Prâsâdapratilabdha. T. Daug va thob pa. « Qui a acquis la pureté. » 298.
Prasênadjit. T. Gsal rgyal. « Brillant et » victorieux. » 24, 96, 415.
Pratisamvimprâpta. T. So so yang dag par rig pa thob pa. « Qui a obtenu » une science variée et claire. » 4.
Pratyêka Bouddha. T. Rang sangs rgyas. « Bouddha pour soi-même. » 20, 290.
Prattêka Djina. T. Rang rgyal. « Vainqueur pour soi-même. » 166, 285, 400, 406.
Pravâṭasâgara. T. Byi rou hi rgya mts'o. « Mer de corail. » 7.
Pratâga, 137.
Prêta. T. Yi dags. « Spectre. » 231, 241, 295.
Prostration des cinq membres, 39. De huit membres, 54.
Puissance surnaturelle (fondements de la), 10.

Q

Qualités de la mère du Bouddha (trente-deux espèces de), 29.
Qualités de la femme du Bouddha (trente-deux espèces de), 131.
Quatre objets d'attraction, 155.
Quatre grands rois, 64, 68, 73, 358, 359.
Quatre-vingts marques secondaires, 105, 108.
Quatre-vingt-quatre mille, nombre souvent employé dans les livres bouddhiques, 85, 387.

R

Raçmi (Mahâ). T. Od zer. « Clarté. » 7.
Raçmidhvadja. T. Od zer rgyal mts'an. « Étendard de la clarté. » 167.
Raçmirâdja. T. Od zer rgyal. « Roi de la « clarté. » 167.
Radhâ. T. Groub ma. « Prête. » 256.
Râdjagrĭha, ville. T. Rgyal pohi khab. « Résidence du roi. » 20, 97, 228, 229, 233, 236, 415, 417.
Râdjaka. T. Od ldan. « Brillant. » 226.
Râdjakâyikas ou Râdjikas (Tchatour Mahâ). T. Rgyal tch'en bjihi ris. « De « la suite des quatre grands rois. » Dieux du quatrième étage des cieux superposés, 58, 69, 143, 256, 369, 373, 404.
Râdjarchis. T. Rgyal pohi drang srong. « Richis des rois. » 241.
Râhou. T. Sgra gtchan. « Dragon, mons- « tre. » 52, 127, 230, 307, 389.
Râhoula. T. Sgra gtchan hdsin. « Saisi « par Rahou. » 3, 389, 417.
Raivata (le Brâhmarchi). T. Bram zehi drang srong nam grou. « Qui flotte (?). » 226.
Râkchas ou Râkchasas. T. Srin po. 12, 164, 187, 199, 205, 223, 241, 288, 325.
Râkchasîs. T. Srin mo. Fém. du précéd. 200, 223, 295.
Râma. T. Rangs hyed. « Qui réjouit. » 120.
—— Roudraka (le fils de). T. Rangs byed kyi bou lhag spyod. 233 et suiv. 376.
Raretés (les trois principales), 396.
Ratî. T. Dgah ma. « Plaisir, volupté. » 253.
Ratilôla. T. Dgah va tch'ags. « Agitation « du plaisir. » 299.
Ratnaçikhin. T. Rin tch'en gtsoug tor tchan. « Qui a un diadème précieux. » 167.
Ratnagarbha. T. Rin po tch'e hi sñing po. « Précieux calice. » 284.
Ratnakîrti. T. Rin tch'en grags. « Pré- « cieuse renommée. » 7.
Ratnârchicha. T. Rin tch'en od hphro. « Éclat des choses précieuses. » 280.
Ratnasambhava. T. Rin po tch'e hbyoung va. « Source de choses précieuses. » 282.
Ratnatch'atrâbhyoungatâvabhâ. T. Rin po tch'e hi gdougs mngon par hphags pa snang va. « Brillant avec un parasol « précieux élevé. » 284.
Ratnatch'atrakoutasandarçana. T. Rin po tch'e hi gdougs brtsegs koun tou ston pa. « Qui montre partout le trésor du « précieux parasol. » 280.
Ratnatêdjas. T. Rin po tch'e hi gzi brdjid. « Splendeur de ce qui est précieux. » 7.
Ratnayachti. T. Rin tch'en srog ching. « Qui a un bâton précieux. » 282.
Rayons que le Bôdhisattva fait jaillir de son corps, 77.
Rênou. T. Rtoul ou rdoul po. « Poussière » 167.
Rêvata. V. Raivata.
Rêve de Mâyâ Dêvî, 61. De Çouddhôdana, 180. De Gôpa, 186. Du démon, 287.
Richi. T. Drang srong. « Ascète, solitaire. » 21, 122, 157.
—— (le suprême), Dieu, 153.
—— par excellence, surnom du Bouddha, 271.
—— (le grand), *id.* 360.
Richidêva. T. Drang srong lha. « Dieu « des Richis. » 7.

Rhicigoupta. T. Drang srong sbed. « Gardé « par les Richis. » 7.
Richipatana. T. Drang srong lhoung va. « Chute des Richis. » 21, 255, 374, 381.
Richis du dehors, 98.
Richis (cinq) arrêtés par le Bôdhisattva dans leur voyage aérien, 126.
Rig Vêda. T. Rig byed. 20, 52, 63, 151.
Rôhitavastou. Nom de lieu. T. Ñe gnas. « Sol rouge. » Selon le tib. « Serviteur, « favori. » 380.
Roi Tchakravartin. T. Hkhor lo (ou los) sgyour vahi rgyal po. « Roi qui tourne « la roue ou avec la roue. » 14, 63, 103.
Rois (les quatre grands), 57, 68, 73, 207, 247.
Rolpa (étang de), 389.
Roudra. T. Gou lang. 126, 127, 241.
Roudraka. V. Râma.
Roue divine, 14, 15.
Roue de la loi, 265, 312, 384 et suiv. Marquée de douze signes, 156. Tournée de douze manières, 396. De trois manières, 397.
Roui Nallân, 232.
Roûpadhâtoukas. T. Gzougs khyi khams na hkhod pahi lha. « Dieux établis dans « la région de la forme ou de ce qui a « une forme, un corps. » 396.
Roûpâvatcharas, dieux. T. Gzougs na spyod pa. « Qui agissent dans la forme. » 38, 101, 209, 242, 350.

S

Sagara. T. Rgya mts'o. « Océan. » 167, 197, 209, 260.
Sahadêva. T. Lhar btchas. « Avec un « dieu. » 26.
Sahâmpati ou Sahipati. T. Mi mdjed kyi bdag po. « Le maître des insoumis (?), « des creatures. » 67.
Sahasradjña. T. Mtch'od sbyin stong. « Mille offrandes. » 166.
Sahasrâkcha. T. Mig stong bdog. « Riche « de mille yeux. » 127.
Sakari, 123.
Sâkyas, 413. V. Çâkyas.
Sâla, arbre. T. *Id.* 82, 167, 360. Le Bouddha meurt sous deux de ces arbres, 416 et suiv.
Salêndrarâdja. T. Sâlahi dvang po rgyal. « Roi des maîtres des Sâlas. » 167.
Salîlagadjagâmi. T. Ngom bag glang po hi hgros. « Qui a la démarche d'un élé- « phant qui se joue. » 7.
Samâñgini. T. Ldan ma sde. « Bien pro- « portionne. » 317.
Samantadarci. T. Koun tou gzigs. « Qui « voit partout. » 167, 284.
Samantakousouma. T. Koun nas me tog. « Fleur de tous côtés. » 350.
Samâptalambha. T. Rdsogs thob. « Qui a « obtenu l'accomplissement. » 141.
Sampoudjita. T. Yang dag mtch'od. « Bien « honoré de sacrifices. » 7.
Sana, herbe. V. Asana.
Sanoal (essence de) des Ouragas, 70, 121, 197.
Sandhi. T. Ts'ig gi mts'ams. « Liaison du « discours. » 122.
Sanglier de fer, but du tir à l'arc, 147.
Santchôdaka. T. Skoul po. « Qui excite. » 197.
Santhuchitas, fils des dieux. T. Yongs sou dgah ldan. « Possédant une joie « complète. » 57, 65, 229, 288, 344, 404.
— (ville des), 313.
Sarasvati, 317.

Sârathi, ville. T. Grong khyer kha lo sgyour. « Ville des cochers. » 380.

Sârathi. L. Kha lo sgyour. « Cocher. » 167.

Sârthavâha. T. Ded spon. « Conducteur « de la caravane. » 57, 190, 296.

Sarvabala. T. Koun stobs. « Toute force. » 141.

Sarvâbhibhû. T. Thams tchad zil (ou zil gyis) gnon. « Qui domine tout. » 7, 167.

Sarvadhâra, montagne. T. Koun hdsin. « Qui embrasse tout. » 103.

Sarvamâramaṇḍalavidhvansanakâri. T. Bdoud kyi dkyil hkhor thams tchad hdjoms par byed pa. « Qui opère la des« truction de tous les domaines du dé« mon. » 286.

Sarvanikchêpa. T. Thams tchad rnam par hbyed. « Qui analyse bien tout. » 141.

Sarvârthasiddha. T. Don thams tchad groub pa. « Tout dessein accompli. » 97, 101, 105, 129, 130, 137, 140, 245, 342.

Sarvasâñdjña. T. Brda ches koun. « Con« naissant tous les signes. » 141.

Sarvatchaṇḍâla. T. Thams tchad dou gtol. « Tout à fait de la basse caste. » 300.

Satchî. V. Çatchî.

Satyadarçi. T. Bden pa gzigs. « Qui voit « la vérité. » 167.

Satyadharmavipoulakirtti. T. Bden pahi phyogs grags rgya tch'en. « Grande re« nommée de la loi (T. du parti) de la « vérité. » 7.

Satyakêtou. T. Bden pahi tog. « Étendard « de la vérité. » 7.

Satyavâdinî. T. Bden smra. « Qui dit la « vérité. » 317.

Science (la triple). S. Trividyâ. T. Rig pa soum. 336.

Sciences (les cinq) supérieures, 156, 168.

Sécurités (les quatre), 156, 265, 376.

Seize remarques des dieux louant le Bouddha, 317. Attristant le démon, 318, 319.

Semaines. Actes du Bouddha pendant les sept semaines qui suivent son avénement à l'intelligence, 350 et suiv.

Sens. Les Bouddhistes en comptent six, 395.

Sept choses précieuses (les), 14, 16, 103, 130, 263, 384.

Sept jours (dons pendant), 55.

— passés par le Bôdhisattva dans le jardin de Loumbinî, 98.

Sept pas faits par le Bôdhisattva, 89, 91.

Sgrasgrogs, ville, 425.

Siddhapâtra. T. Hgro groub. « Qui a ob« tenu le vase (T. le mouvement). » 267.

Siddhârtha. T. Don groub. « Dessein ac« compli. » L'un des noms du Bôdhisattva, 215. Nom d'un démon, 299.

Siddhârthamati. T. Don groub blo gros. « Pensée qui atteint le but. » 4.

Siddhas. T. Groub ts'ogs. 213.

Siddhato, forme pâlie de Siddhârtha, 413.

Signes (les trente-deux) du grand homme, 14, 103, 105.

— (trente-deux) qui n'apparaissent que sur les Bôdhisattvas, 108.

— (trente-deux) apparaissent dans le parc de Çouddhôdana, 80.

— (huit) apparaissent dans la demeure de Çouddhôdana, 52.

— (soixante-quatre) distinguent la famille du Bouddha, 28.

Sihahanou, forme pâlie de Siñhahanou, 413.

Sihassaro, 413.
Siñha. T. Seng ge. « Lion. » 167.
—— (Çâkya), 5.
Siñhahanou. T. Seng ge hgram. « Mâchoire de lion. » 82, 148.
—— T. Seng ge za hgram. « Mâchoire qui mange le lion. » Nom d'un démon, 289.
Siñhakêtou. T. Seng ge hi tog. « Étendard de lion. » 4, 168.
Siñhamati. T. Seng ge blo gros. « Esprit de lion. » 300.
Siñhanâdi. T. Seng ge sgra sgrogs. « Cri du lion. » 300.
Siñhatêdjas (Mahâ). T. Seng ge hi gzi brdjid. « Splendeur de lion. » 7.
Six trésors (les), 388.
Skanda. T. Gou lang. 115.
Soixante-quatre. V. Désir, Signes et Yôdjanas.
Songes. V. Rêves.
Soubâhou. T. Lag bzang. « Aux beaux bras. » 3, 25.
Soubhoûti. T. Rab hbyor. « Qui existe à propos. » 3.
Soubouddhi. T. Blo bzang po. « Bon esprit. » 296.
Soubrahma. T. Ts'angs pa bzang po. « Bon Brahma. » 67, 362.
Soubrahma Pouromita, 57.
Soubrahmas (dieux), 340.
Soudarçana. T. Blta na bzang. « Beau à la vue. » Nom d'un Bouddha, 7.
—— T. Blta mdses. « Beau à voir. » Nom d'un roi des Nâgas, 380.
Soudarçanas (les). T. Chin tou mthong. « Qui voient très-bien. » Dieux du vingt-septième étage des cieux superposés, 144.
Soudatta, 2.
Souddhôdano, forme pâlie de Çouddhôdana, 413.
Soudjâta. T. Legs skyes. « Bien né. » 356.
Soudjâtâ. T. Legs skyes ma. « Bien née. » 255 et suiv. 260.
Soudriças. T. Gya nom snang va. « Qui ont une belle apparence. » Dieux du vingt-sixième étage des cieux superposés, 144.
Sougata. T. Legs par hongs pa. « Bien venu. » 66, 79, 118, 224, 303, 312, 349, 359.
Sougatas (les). T. Bde var gchegs. « Qui vont heureusement. » 172.
Sougâutama, 321.
Sougnôcha. T. Sgra sñan. « Voix douce. » 7.
Soukkodano, forme pâlie de Çouklôdana, 413.
Soulôtchana. T. Spyan bzang. « Aux beaux yeux. » 7.
Soumana. T. Yid bzang. « Bon esprit. » 268.
Soumanâ, plante. T. Sna ma. 247, 356.
Soumanôdjñaghôcha. T. Rab tou yid hong dbyangs. « Aux accents très-doux au cœur. » 7.
Soumati. T. Blo gros bzang. « Bonne intelligence. » 168.
Souméroo (le mont). T. Ri rab. « Le meilleur des monts. » 143, 146.
Soumitra. T. Bzang pohi bches gñen. « Bon ami. » 26.
Sounandana. T. Chin tou dgah vo. « Très-grande joie. » 7, 8.
Soundarananda. T. Mdses dgah vo. « Belle joie. » 137, 147.
Soundaravarna. T. Kha dog mdses. « Belle couleur. » 7.
Soundari. T. Mdses ma. « Belle. » 255.
Sounêtra. T. Mig bzang. « Aux beaux yeux. » 297.
Sounirmita. T. Rab hphroul dgah. « Qui se plait aux belles transformations. » 57, 65, 230, 288, 343, 404.

SOUPABOUDDHO, forme pâlie de SOUPRABOUDDHA, 413.
SOUPARṆA. T. Jib ma. « Subtil, menu. » 291.
SOUPOUCHPA. T. Me tog bzang po. « Belle « fleur. » 7.
SOUPRABÔDHA. T. Legs par rab sad. « Très « bien éveillé. » 31.
SOUPRABOUDDHA. T. Chin tou legs par rtogs pa. « Qui juge très-bien. » 31, 83.
SOUPRATICHTHITA. T. Rab rtan. « Bien éta « bli. » 267.
SOUPRIYÂ. T. Chin tou sdoug. « Très-ai « mable. » 255.
SOURA. T. Kham bou. 170.
SOURAÇMI. T. Od zer bzang po. « Beau « rayon. » 7.
SOURAS (les). T. Lha. « Dieux. » 205.
SOÛRYA. T. Ñi ma. « Le soleil. » 52, 114, 115, 127, 199, 210, 230, 266.
SOURYÂNANA. T. Ñi mahi jal. « Figure de « soleil. » 168.
SOÛRYAVANÇA. T. Ñi Mahi rigs. « Famille « du soleil. » 411.
SOUTASÔMA. T. Zla vabi bou. « Fils de la « lune. » 166.
SOUTCHÂCHTAROÛPA. T. Dge va tsoul mdses. « Dont la nature est la vertu. » 7.
SOUTCHINTITÂRTHA. T. Don legs par bsam pa. « Au dessein bien arrête. » 300.
SOÛTRA. T. Mdo. « Traité. » 1.
SOUVARṆA, monnaie. T. Gser. « Or. » 168.
SOUVARṆAPRABHA. T. Dampa gser od. « Brillante comme l'or. » 272.
SOUVRATA. T. Brtoul jougs bzang po. « Qui « a une bonne manière d'agir. » 172.
SOUYÂMA (fils d'un dieu), 64, 65, 229, 288, 404.
—— (ville de), 313.
SOUYÂMAS, dieux. T. Rab thab bral ou thab bral rab. « Les meilleurs de ceux qui « n'ont pas de querelles. » 57, 205, 345.
SPÉCIFICATIONS (les douze) de la vue de la science, 394.
STHÂNDILA. Thang. « A découvert. » 258.
STHÂVARÂ. T. Brtan ma. « Solide. » 305, 306.
STHITABOUDDHIDATTA. T. Blo gros brtan pa byin. « Donné par une intelligence « ferme. » 7.
SUBSTANCES (dix-huit) de Bouddha, 156, 265.
SVADHÂ, interjection usitée dans les sacrifices. T. Gji sroung. 241.
SVAHÂ. *Id.* T. Gji ts'ougs. 241.
SVÂGATA. T. Legs hongs. « Bien arrivé. » 3.
SVARGA. T. Mtho ris. « Région haute. » 12, 175, 212.
SVASTIKA. T. Bkra chis pa. « Bénédiction. » Figure mystique, 110, 258, 305, 390. Nom d'homme, 373 et suiv.
SVAYAMBHOU. T. Rang byoung. « Existant « par soi-même. » 116, 262, 277.
SYÂMA. T. Sngo bsangs. « Bleuâtre. » 162.

T

TÂGARA, arbre. T. Rgya spos. « Parfum « qui s'étend (?). » 326.
TÂGARACIKHIN. T. Rgya spos gtsoug. « Cou « ronne de Tâgara. » 168.
TÂLA, arbre. T. *Id.* 13, 15, 21, 56, 263, 267, 336, 379.
TALLAKCHAṆA. T. Mts'an ñid. « Le signe « même. » 141.
TAMBOUR d'airain et de terre (cuite), 81.
—— de fer, but de l'arc, 147.
—— de la loi, 388.
TANGGOUT, 1.

Tapâ. T. Dkah thoub. « Austérité. » 317.
Tabâyaṇa, arbre. T. Ching sgrol rgyou. « Arbre qui est cause de délivrance. » 356, 360, 369.
Tathâgata (le). T. De bjin gchegs pa. « Qui va comme (son prédécesseur). » 5, 66 et suiv. 95, 336, 343, 351 et suiv. 364, 384, 404.
Tathâgatas (les), 7, 9, 264, 273, 279 et suiv. 384.
Tchâitya. T. Mtchod rten. « Support du « sacrifice. » 28, 71, 79, 88, 99, 214, 260, 344, 349, 358, 419, 425.
Tchakora, oiseau. T. Bya vang. « Oiseau « coureur (?). » 204.
Tchakrabala. T. Hkhor lo stobs tchan. « Qui a la force de la roue. » 213.
Tchakravâka, oiseau. T. Ngour pa. « Qui « grogne (?). » 191, 201.
Tchakravâlas. T. Hkhor youg. « Rem- « part. » Premier étage des cieux superposés, 143, 267, 302, 307, 317.
—— (Mahâ). T. Hkhor youg tch'en po. « Les grands remparts. » Deuxième étage des cieux superposes, 143.
Tchakravarttin (roi). T. Hkhor lo (ou los) sgyour va. « Qui tourne la roue ou « avec la roue. » 14, 63, 103, 203, 256, 404.
—— (funérailles d'un), 416, 420.
Tchâmara (chasse-mouche). T. Rdoul yab kyi rnga ma. « Queue pour enlever la « poussière. » Et aussi : Hbri yi rnga. « Queue de yak. » 88, 163.
Tchampaka, arbre. T. *Id.* 201, 205, 281, 315, 347.
Tch'andaka. T. Hdoun pa tchan. « Qui a « le désir. » 96, 199, 202-223.
Tch'andakanivarttana (Tchâitya de). T. Hdoun pa slar log pa. « Retour sur ses « pas de Tchandaka. » 214.
Tch'aṇḍâla. T. Gdol ou dol pa. « Pêcheur, « de basse caste. » 22.
Tchandana. T. Tsan dan. « Sandal. » 7, 8, 167.
Tchandanâgra. T. Tsan dan mtch'og. « Le « meilleur sandal. » 167.
Tchandra. T. Zla va. « La lune, Lunus. » 52, 114, 115, 127, 166, 199, 210, 230, 241, 266.
Tchandrasoûryajihmikaraprabha. T. Ñi zla zil dou rlag par byed pa od ldan pa. « Qui a un éclat obscurcissant le soleil « et la lune. » 281.
Tchârakas. T. Spyod pa pa. « Qui use de, « qui jouit. » 355.
Tcharka, 415.
Tchatour Mahâ Râdjakâyikas. V. Râdjakâyikas.
Tchina. T. Rgya. 122.
Tchitra, astérisme. T. Nag pa. « Le noir. » 117
Tchoudapratigraha (Tchâitya de). T. Gsong phoud blangs pa. « Toufle de « cheveux recueillie. » 214.
Tchounandana. T. Skoul byed. « Qui « exhorte. » 3.
Tchounda, 423.
Tchout, interj. T. Ma (ou pa) tsi. 292.
Têdjasvin. T. Gzi tchan. « Qui a de l'é- « clat. » 209.
Terres des Bôdhisattvas, 3.
Tibet, 1.
Tichya. T. Od ldan. « Lumineux. » 7.
Tirhut, 26.
Tirthikas. T. Mou tegs tchan. « Qui visite « les étangs sacrés. » Selon le T. « Qui a un « système arrêté. » 5, 239, 242, 243, 383.
Titilambha. T. Nngogs hthob. « Qui at- « teint le bord. » 140.
Touchita. T. Dgah ldan. « Séjour où l'on « est joyeux. » Septième étage des cieux

superposés, 10, 21, 23, 37, 48, 61, 66, 72, 245, 385.
Touchitakâyikas, fils des dieux. T. Dgah ldan gyi ris kyi lha hi bod. « Fils des « dieux de la suite des Touchitas. » 37, 51, 120, 178.
Touchitas, dieux, 37, 58, 66, 68, 143, 209, 256, 369, 373.
Touffe de poils. V. Oûnnâ.
Transformations surnaturelles. Quand elles arrivent, 90.
Trapoucha. T. Ga gon. « Melon. » 356, 363.
Trâyastrimçatkâyikas, fils des dieux. T. Soum tchou rtsa gsoum ris kyi lhahi bou. 347.
Trâyastrimçats. T. Soum tchou rtsa gsoum. « Les trente rois. » Dieux du cinquième étage des cieux superposés, 58, 64 et suiv. 75, 85, 143, 196, 208, 214, 224, 245, 256, 369, 373.
Tremblements de terre, 59, 212, 305, 338, 384.
Trente-deux. V. Mois, Nourrices, Qualités, Rêves, Signes.
Trente-deux mille Brahmanes kassasies, 99.
Triade bouddhique, 41.
Trichnâ. T. Sred ma. « Désir ardent. » 353.
Tridaças, dieux. T. Soum tchou rtsa gsoum pa. « Les trente-trois. » 202, 205.
Trimadandika. T. Gdoul vahi ve tchon tchan. « Qui a un bâton obéissant (?). » 226.
Trois corbeilles (les), 417.
Trois fois (faire) le tour d'une personne, 8.
Trois mille mondes (les), 70, 90, 269, 286, 295, 305, 338, 349, 351, 378, 384, 387 et suiv.
—— (le maître des), 366.
—— (le ciel des), 391.

V

Vaçantagandhin. T. Soskahi spos dri. « Parfum du printemps. » 7.
Vaçavartins. T. Dvang byed. « Exerçant « l'empire. » 57, 288, 343, 404.
Vachat, interjection usitée dans les sacrifices. T. Gji mi hgrib pa. 241.
Vâchpa. T. Rlangs pa. « Vapeur. » 2, 235.
Vadjrapâni. T. Lag na rdo rdje. « Qui a la « foudre à la main. » 72.
Vadjrasañhata. T. Rdo rdje mkhregs. « Solidité du diamant. » 7.
Vadsa, 24.
Vâhanapradjñâpti. T. Dod hdren gdags pa. « Qui attache le véhicule (?). » 141.
Vâiçalî, ville. T. Yangs pa tchan. « La « grande. » 24, 137, 226, 228.
Vaicêchikas. T. Bye brag pa. « Qui dis« tingue. » 151.
Vaiçravana. T. Rnam thos kyi bou. « Fils « du renommé. » 52, 114, 115, 126, 195, 229, 241, 288, 358.
Vaicya. T. Rdje bou rigs. « Classe supé« rieure, bourgeoisie. » 133.
Vaidêhi. T. Lous hphags. « Corps excel« lent. » 23.
Vaidjayanta. T. Rnam par rgyal. « Com« plétement vainqueur. » 64, 201, 204
Vairôtchana. T. Rnam par snang mdsad ou byed. « Qui produit une grande lu« mière. » 167, 358.
Vakoula. T. *Id.* 3.
Valgou. T. Sñan ldan. « Beau. » 268.
Valvadja, herbe. T. Gres dia. 173, 240.

Vaçça. V. Vadsa.
Vaçga, 122.
Varaṇâsi. T. *Id.* « Bénarès. » 21, 255, 374, 379.
Vararoûpa. T. Gzougs bzang. « Belle forme. » 7.
Varchika. T. Varcha. 212, 223. 347.
Vardhamâna. T. Sdong ris. 110, 258.
Varouṇa. T. Tch'ou lha. « Dieu des eaux. » 197, 209, 241.
Vâsava. T. Nor rgyas. « Très-riche. » 363.
Vasous (les). T. Nor tchan gyi bou. « Fils du riche. » 241.
Vâtadjava. T. Rloung gi chougs. « Impétuosité du vent. » 299.
Vatsa (Oudâyana), 97.
Vatsapattana, ville. V. Kâuçâmbi.
Vâyou. T. Rloung. « (Dieu du) vent. » 26, 122.
Vêda. T. Rig byed. 13, 20.
Véhicule. S. Yâna. T. Theg pa. 1, 8, 13, 77, 79, 121, 401.
Véhicules (les trois), 250, 298.
Vêmatchitri. T. Thags bzangs ris. « Bonne trame. » 330.
Vénérable. V. Arhat, 353.
Vêṇou. T. Od ma. « Roseau. » 268.
Vérités (les quatre), 121, 394.
Vertus (les dix), 55, 165.
Vibhoûtagama. T. Rnam hbyoung. « Complétement apparu. » 141.
Viçâkha, constellation. T. Skar ma sa ga la. 61.
Vichṇou. Khyab djoug. « Qui pénètre, qui enveloppe. » 115, 116, 241.
—— (pays de), 424.
Victorieux. V. Djina.
—— (le), 361.
Viçvabhoû. T. Thams tchad skyobs. « Qui protège tout. » 7.
Viçvamitra. T. Koun gyi bches. « Ami de tout. » 120, 121, 123, 138.
Vidêha. T. Lous hphags. « Corps excellent. » 22.
Vices (les dix-huit), 149.
Vidjayasênâ. T. Sde las rnam par rgyal. « Vainqueur de l'armée. » 255.
Vidou. T. Mkhas ma. « Savante. » 317.
Vihâra. T. Gtsong lag khang. « Collége, séminaire. » 34, 415.
Vikchêpa. T. Bsnan pa. « Qui augmente. » 122.
Village de l'agriculture, 125.
Vimala. T. Dri ma med. « Sans tache. » 2, 267.
Vimalâ. T. Dri ma med pa. 118.
Vimalaprabha, le fils d'un dieu. T. Od dri ma med pa. « Éclat sans tache. » 257. Nom d'un Bouddha. T. Dri med pahi od. « A l'éclat sans tache. » 279.
Vimalavyoûha. T. Bkod pa dri ma med pa. « Arrangement sans tache. » 118.
Vimbasâra. T. Gzougs tchan sñing po. « Essence de ce qui a une forme. » 96, 229, 230, 380, 415.
Vingt mille filles naissent en même temps que le Bôdhisattva, 113.
Viniteçvara. T. Doul va rab ji. « Bien apaisé par la discipline. » Et aussi Doul vahi dvang phyoug. « Seigneur de ceux qui sont disciplinés. » 7, 8, 401.
Vipaçyi. T. Rnam par gzigs. « Qui voit parfaitement. » 7.
Virâri, 123.
Viroûpâkcha. T. Mig mi bzang. « Mauvais œil. » 57, 208, 288, 360.
Viroûḍhaka. T. Hphags skyes po. « Homme éminent. » 57, 208, 288, 359.
Visandjñagati. T. Rnam par brda ches ldan. « Qui a la science du signe distinct. » 141.
Vistîrṇabhêda. T. Od rgya tch'en. « Qui a une grande lumière. » 7.

VIVÂUA. T. Khyad phyin. « Arrivé à distinguer. » 140.
VIVARA. T. Dkhrigs pa « Obscurci » 140.
VOIX HONORABLE (la), 177.
VRIDDHI. T. Hphel mo. « Croissance. » 317.
VRIHASPATI. T. Phour bou. « Petite pointe. » 151.
VRIHATPHALAS. T. Hbras bou tch'e. « Qui ont les grandes récompenses. » Dieux du vingt-deuxième étage des cieux superposés, 143, 369.
VYÂKARAṆA. T. Loung bstan. « Prophétie. » 151.
VYAVASTHÂNAPRADJÑÂPTI. T. Rnam par gjag pa gdags pa « Attachant ce qui est bien placé. » 141.
VYÔMAKA. T. Mkhah rten. « Qui soutient le ciel. » 283.
VYOÛRAMATI. T. Bkod pahi blo gros. « Esprit de l'exercice. » 191.
VYOÛRARÂDJA. T. Bkod pahi rgyal po. « Roi de l'exercice. » 281.

Y

YAÇÔDATTA. T. Grags sbyin. « Donné par la gloire. » 167.
YAÇÔDÊVA. « Dieu de la gloire. » Le tibétain a l'équivalent du précédent, 2.
YAÇÔDHARÂ ou YAÇÔVATÎ. T. Grags hdsin ma ou grags ldan. « L'illustre » 96, 152, 211, 213, 389, 416.
YAKCHAS. T. Gnod sbyin. « Qui donne du mal. » 11, 72, 73, 78, 120, 122, 126, 155, 157, 197, 199, 208, 223, 241, 250, 268, 270, 281, 285, 288, 324, 350.
—— (cinq chefs des), 194.
—— (vingt-huit grands chefs des), 73.
—— YADJRAPÂṆIS, 72.
YÂMA. T. Gchin rdje. « Seigneur de la mort. » 59, 91.
—— (monde de), 277.
YÂMAS. T. Hthab bral. « A l'abri des querelles. » Dieux du sixième étage des cieux superposés, 58, 66, 68, 143, 203, 209, 256, 313, 369, 373.
YARTCHED, 424.
YASÔDARÂ, forme pâlie de YAÇÔDHARÂ, 413.
YAVANA. T. *Id.* 122.
YECHESDE, l'un des traducteurs du Lalita vistara, 408.
YID DOU HONG VA, ville. « Qui plait au cœur. » 425.
YIGDAN, rivière, 419, 421.
YÔDJANA. T. Dpag tsad. « Mesure de distance. » 18, 70, 73, 142, 143, 267, 276.
YÔGA. T. Rnal hbyor. « Richesse de contemplation. » 151.
YÔGUI. T. Rnal hbyor. « Riche de contemplation. » 174, 175.
YOUDHICHTHIRA. T. Gyoul ngor brtan pa. « Ferme sur le champ de bataille. » 26.
YOUGA, herbe. T. mou sran ou sdehou. 254.



RGYA TCH'ER ROL PA

(LALITAVISTARA)

OU

DÉVELOPPEMENT DES JEUX.

CHAPITRE PREMIER.

Dans la langue sanscrite[1] : *Ârya Lalitavistâra nâma mahâyâna soûtra*[2] ;
Dans la langue du Bod[3] : *Hphags pa rgya tch'er rol pa jes bya va theg pa tch'en pohi mdo*[2].

[1] Littéralement, *dans la langue de la plaine blanche*; l'Inde étant appelée ainsi en tibétain, par opposition au nom de la Chine, désignée par le nom de *plaine noire*, probablement à cause de l'aspect que présentent les deux pays vus des hauteurs du Tibet. Je dois dire cependant que dans les curieux Fragments arabes et persans relatifs à l'Inde, traduits par M. Reinaud (*Journal Asiatique*, septembre-octobre 1844, p. 248), on trouve le passage suivant : « On aperçoit, du haut (du Tibet), l'Inde à travers les nuages, sous l'image d'une terre noirâtre..... pour le sol du Tibet et de la Chine, il est rouge. »

[2] C'est-à-dire : *Le vénérable développement des jeux, tel est le nom de ce Soûtra du grand véhicule*. Par véhicule les Bouddhistes entendent le secours que donne la méditation des livres sacrés pour arriver à la perfection morale. Les Soûtras sont les écritures fondamentales de la loi bouddhique, la parole des Bouddhas.

[3] C'est le nom que les Tibétains donnent à leur pays. Suivant Klaproth, le nom de *Tibet* serait d'origine turque, et celui de *Tanggout* viendrait des Chinois. Quant à la dénomination de *Boutan*, elle vient certainement du sanscrit *Bôṭâñga*, c'est-à-dire contrée de Bôd. Voyez *Journal Asiatique*, septembre 1834, pag. 177 et suivantes.

A tous les Bouddhas[1] et Bôdhisattvas[2], salut[3]!

Ce discours a été une fois entendu par moi[4]: Bhagavat[5] se trouvait à Çravastî[6] à Djêtavana[7], dans le jardin du fils du roi[8] Anâthapiṇḍada[9], avec une grande réunion de Bhikchous[10], au nombre de douze mille, tels qu'Âyouchmat[11], Âdjñanakâuṇḍiṇya, Âyouchmat Açvadjit, Âyouchmat Vâchpa, Âyouchmat Mahâ Nâma, Âyouchmat Bhadrika[12], Âyouchmat Yaçôdêva, Âyouchmat Vimala, Âyouchmat

[1] Le nom de Bouddha « l'éclairé, le savant, » est, à proprement parler, un titre. Voyez, pour d'autres interprétations de ce nom, l'*Introduction à l'histoire du Buddhisme indien*, par M. E. Burnouf, t. I, p. 70, 71.

[2] Le Bôdhisattva, ou « l'être uni à l'Intelligence, » est celui qui ne s'écarte plus de la voie qui mène à l'état suprême d'un Bouddha parfait et accompli.

[3] Dans les deux manuscrits sanscrits que j'ai sous les yeux, cette phrase est remplacée par la suivante: « Ôm! adoration à tous les Bouddhas, Bôdhisattvas, vénérables Çravakas et Pratièka-Bouddhas passés, futurs et présents, qui se tiennent aux dix horizons du monde éternel, illimité! »

[4] C'est Ânanda qui parle. Cousin et disciple de Çâkya Mouni, il est supposé avoir écrit toute la classe des écritures bouddhiques connues sous le nom de Soûtràs, qu'il avait recueillies de la bouche de Çâkya lui-même. Son nom est le dernier dans la liste qui suit. Ânanda était né la même nuit où le Bouddha obtint l'Intelligence suprême.

[5] Épithète des Bouddhas, employée souvent seule pour les désigner. Les Tibétains traduisent toujours ce mot par « celui qui a été victorieux. » C'est aussi le sens général que lui donnent les Brahmanes. (Voy. *Commentaires de Manou*, par Koulloukabatta, liv. I, çloka 2.) Ce titre ne s'accorde qu'aux Bouddhas, ou à l'être qui va bientôt le devenir. Voyez *Introduction à l'histoire du Buddhisme*, t. I, p. 71 et suivantes.

[6] Capitale du royaume de Kôçala, située non loin de Fyzabad ou de l'Aoude des modernes. (*Introduction à l'histoire du Buddhisme*, t. I, p. 22.)

[7] « Bois du victorieux. » Ce nom désigne le monastère et le temple le plus célèbre de la province de Kôçala; il était situé près de Çrâvastî. (*Introduction à l'histoire du Buddhisme*, t. I, p. 22.)

[8] Le sanscrit omet « du fils du roi. »

[9] « Il y a peu de personnages plus célèbres chez les Bouddhistes que ce maître de maison, qu'on appelle aussi Anâthapiṇḍika. Son nom n'est, à proprement parler, qu'un titre qui exprime sa libéralité. Les Singhalais et les Chinois le connaissent sous le nom de Soudatta. » (*Introduction à l'histoire du Buddhisme*, t. I, pag. 24.)

[10] Religieux mendiants ne vivant que d'aumône. Ce sont les *Gélongs* des Tibétains.

[11] « Qui a la vie, » épithète qui précède souvent le nom des disciples du Bouddha.

[12] Les cinq noms qui précèdent sont ceux des premiers disciples du Bouddha.

Soubâhou, Âyouchmat Pourṇa, Âyouchmat Gavâmpati, Âyouchmat Ourouvilvâ Kâçyapa, Âyouchmat Nadî Kâçyapa, Âyouchmat Gayâ Kâçyapa, Âyouchmat Çâripoutra, Âyouchmat Mahâ Maudgalyâyana, Âyouchmat Mahâ Câçyapa, Âyouchmat Mahâ Kâtyâyana, Âyouchmat Kaphina, Âyouchmat Kâuṇḍila, Âyouchmat Tchounandana, Âyouchmat Pourṇa Maitrâyanîpoutra, Âyouchmat Anirouddha, Âyouchmat Nandika, Âyouchmat Kachphila, Âyouchmat Soubhoûti, Âyouchmat Rêvata, Âyouchmat Khadiravanika, Âyouchmat Amôgharâdja, Âyouchmat Mahâ Pâranika, Âyouchmat Vakoula, Ayouchmat Nanda[1], Âyouchmat Râhoula[2], Âyouchmat Svâgata, Âyouchmat Ânanda, et d'autres Bhikchous jusqu'à douze mille;

Et de trente-deux mille Bôdhisattvas, tous assujettis à une seule (et dernière) naissance, tous vraiment parvenus à l'état de Bôdhisattvas arrivés à l'autre rive[3], tous déployant la science supérieure des Bôdhisattvas, tous ayant acquis les facultés des Bôdhisattvas, tous ayant acquis l'énergie des Bôdhisattvas, tous ayant obtenu l'accomplissement des prières des Bôdhisattvas, tous ayant parfaitement pesé et compris la science des Bôdhisattvas, tous ayant acquis l'empire de la méditation des Bôdhisattvas, tous ayant obtenu l'empire des Bôdhisattvas, tous entrés dans la patience des Bôdhisattvas, tous ayant bien rempli les terres[4] des Bôdhisattvas, comme, par exemple, Maitrêya, Bô-

[1] Frère du Bouddha.

[2] Fils du Bouddha, né en même temps qu'Ânanda, la nuit où son père arriva à l'Intelligence suprême. (Doulva IV, f. 51.)

[3] C'est-à dire arrivés à une perfection morale telle, qu'ils sont pour toujours délivrés de la transmigration.

[4] On trouve dans le *Bhakhgyur*, mdo V, f. 59 *b*, l'explication suivante des terres ou degrés de perfection des Bôdhisattvas, lesquelles sont au nombre de dix et précèdent la terre d'un Bouddha, qui est la onzième :

« La première terre, dont les grands fruits ne sont pas à demander, et qui est, parce qu'elle a acquis un esprit qui a dépassé le monde, en possession de la joie, de la plus grande des joies, est dite Grande joie.

« La deuxième terre, parce qu'elle est exempte de toutes les taches d'une conduite fautive, blâmable et incertaine, est dite Intacte.

« La troisième terre, parce qu'elle est en possession de la méditation profonde et de la tradition, et parce qu'elle est la

dhisattva Mahâsattva, Dharaṇîçvararâdja Bôdhisattva Mahâsattva, Siñhakêtou Bôdhisattva Mahâsattva, Siddhârthamati Bôdhisattva Mahâsattva, Praçântatcharitamati Bôdhisattva Mahâsattva, Pratisaṁvimprâpta Bodhisattva Mahâsattva, Nityôyoukta Bôdhisattva Mahâsattva, Mahâkarouṇatchandri Bôdhisattva Mahâsattva, et d'autres jusqu'à trente-deux mille.

En ce temps-là Bhagavat se trouvait donc dans la grande ville de Çrâvastî, respecté, vénéré, honoré, comblé d'offrandes par les quatre assemblées, par les rois, les fils de rois, les grands conseillers du roi, les princes du royaume, les serviteurs du roi, les Kchattriyas, les Brâhmanes, les chefs des marchands, les maîtres de maison, les conseillers, les domestiques, les habitants de la ville, les pay-

demeure de la science aux lumières illimitées, est dite Lumineuse.

« La quatrième terre, parce qu'elle a brûlé l'arbre de la corruption, parce que s'exerçant dans une doctrine d'accord avec la région de l'Intelligence (*Bôdhi*), elle en est venue à resplendir du feu de la sagesse, est dite Resplendissante.

« La cinquième terre, à cause de la difficulté de surpasser cet exercice (de la terre précédente obtenue) par le moyen de ces doctrines, qui sont d'accord avec les régions de l'Intelligence, est dite Difficile à dépasser.

« La sixième terre, parce qu'elle est évidemment parvenue à pénétrer les agrégations, et parvenue à se bien mettre dans l'esprit ce qui est invisible (sans signes), est dite Évidemment parvenue.

« La septième terre, parce qu'en se mettant dans l'esprit ce qui est invisible, elle y pénètre au loin, sans obstacle et sans interruption, et aussi à cause de sa liaison intime avec la terre vraiment pure (la deuxième?), est dite la Voie qui va loin.

« La huitième terre, à cause de sa création spontanée dans l'invisible, et parce qu'elle n'est pas ébranlée par les corruptions nées de tous côtés, est dite Inébranlable.

« La neuvième terre, parce qu'elle a, dans son pouvoir d'enseigner la Loi par tous les moyens, obtenu un entendement sans défaut et très-large, est dite Bon entendement.

« La dixième terre, parce qu'elle entoura le corps enlevé à un séjour mauvais et devenu pareil à l'éther, comme un grand nuage enveloppe la foule des objets, est dite Nuage de la Loi.

« La onzième terre, parce qu'elle a abandonné les ténèbres très-blâmables de ce qui est appelé la corruption, et à cause de l'Intelligence (*Bôdhi*) qui a rempli tous les degrés de ce qui est dit l'absence de passion, est dite Terre de Bouddha. »

sans, les Tîrthikas[1], les Çramanas[2], les Mimâñsakas[3], et les Parivrâdjakas[4]. Et quoique Bhaghavat eût des mets préparés, savoureux et abondants, des vêtements de religieux, des aumônes, des lits de repos, des remèdes pour les maladies, et des ustensiles convenables, quoique Bhagavat eût acquis des biens excellents et une renommée excellente, comme un lotus que l'eau n'enveloppe plus, il était détaché de tout.

En ce temps-là Bhagavat, à la première veille de la nuit, fut plongé dans la méditation calme appelée arrangement des ornements de Bouddha; et à peine y fut-il plongé, qu'une excroissance s'étant élevée au sommet de sa tête, elle le fit se souvenir exactement de tous les Bouddhas antérieurs; et la lumière de la science sans passion étant produite, il éclaira avec elle toutes les demeures des dieux Çouddavasas[5], et exhorta le fils d'un dieu Mahêçvara, ainsi que tous les autres innombrables fils des dieux. Puis des réseaux de la lumière du Tathâgata[6] sortirent ces stances d'exhortation:

« Venez vous joindre à celui qui possède le rayon de la science, à celui qui produit le rayon vainqueur des ténèbres, qui a de beaux rayons, une splendeur pure et sans tache, un corps très-calme, un cœur pur et apaisé, au Mouni Çakya Siñha[7]. Ayez foi en l'Océan de

[1] « Qui fait le pèlerinage des étangs sacres. » C'est le nom donné par les Bouddhistes aux religieux brahmaniques en général. Voyez *Introduction à l'histoire du Buddhisme*, t. I, p. 158 et 515.

[2] « Ascètes qui domptent leurs sens. » Nom appliqué plus particulièrement aux religieux bouddhistes, quoique les Brahmanes l'emploient aussi. (*Ib.* p. 78 et 275.)

[3] « Philosophes qui suivent la doctrine « de la Mimâñsa. » Au lieu de ce dernier mot, le sanscrit a « les Brâhmatcharis » ou religieux qui ont fait vœu de continence; ce serait en tibétain: *th'hangs spyod pa.*

[4] « Errants en tous lieux. » C'est le nom d'une classe de religieux mendiants et sans demeure fixe.

[5] « Dieux à la demeure pure. »

[6] « Ce titre est un des plus élevés de ceux qu'on donne à un Bouddha; le témoignage unanime des Soûtras et des légendes veut que Çâkya Mouni l'ait pris lui-même dans le cours de son enseignement. » (*Introduction à l'histoire du Buddhisme*, t. I, p. 75.) Ce mot signifie littéralement: « qui va « comme (son prédécesseur). »

[7] « Lion des Çakyas, » l'un des noms du dernier Bouddha.

la science, pur, à la grande force, au seigneur de la Loi, connaissant tout, maître des Mounis, adoré des hommes et des dieux; dieu au-dessus des dieux, existant de soi-même dans la Loi, et exerçant l'empire. Quiconque s'est rendu maître de son esprit difficile à dompter, quiconque a le cœur délivré complétement des piéges du démon, que celui-là, ne laissant pas ici sa vue et son ouïe inutiles, vienne auprès de celui qui a le repos de la délivrance complète, de celui qui s'est manifesté dans la loi sans égale, de celui qui dissipe les ténèbres, qui enseigne la bonne règle, qui connaît le calme d'un Bouddha, qui est incommensurable. Venez auprès de lui avec la foi la plus grande. Il est le roi des remèdes qui dispense l'Amrĭta[1]; il est le héros de la parole, destructeur des troupes des méchants. Parent de la Loi, il en connaît le meilleur sens, il est le guide qui montre la meilleure route. »

Ces fils des dieux Çouddhâvâsakâyikas[2] étant frappés par ce rayon visible de la science sans passion, qui fait souvenir des Bouddhas antérieurs, ne furent pas plutôt exhortés par des Gâthâs[3] telles que celles-ci, que s'étant éveillés dans le calme de la méditation profonde, ils se rappelèrent, par la puissance de Bouddha, les Bouddhas Bhagavats des Kalpas[4] du passé, incalculables, immenses. Tout ce qui constitue les qualités des champs du Bouddha, de chacun de ces Bouddhas Bhagavats, tous les cercles de leurs assemblées, tous leurs enseignements de la Loi, ils se rappelèrent exactement tout.

Cependant cette même nuit, pendant le sommeil des hommes, les fils des dieux Çouddhâvasakâyikas, nommés Îçvara, Mahêçvara,

[1] *Nourriture des dieux* et aussi *immortalité*.

[2] « Qui font partie de la suite des dieux « Çouddhâvasas; » littéralement, « qui font « corps avec eux. »

[3] Espèce de stances, qui sont un des caractères des Soûtras développés.

[4] Durée d'une période du monde. « La notion des kalpas est commune aux Bouddhistes et aux Brahmanes. (*Intr. à l'hist. du Buddh.* t. I, p. 75.) Pour les diverses espèces de kalpas et leur durée, voy. un Mémoire spécial d'A. Rémusat (*Journ. des Sav.* 1831, p. 716 et suiv.), et l'*Exposé de la théorie des kalpas*, par M. Schmidt (*Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, t. II, p. 58 et suiv.).

Nandana, Sounandana, Tchandana, Mahita, Praçanta, Vinitêçvara, et bien d'autres, tous d'une beauté surpassant la plus grande beauté, après avoir éclairé d'une splendeur divine le Djêtavana tout entier, et s'être rendus là où était Bhagavat, saluèrent ses pieds avec leur tête, et se tenant d'un seul côté, lui adressèrent ce discours :

Bhagavat! cette partie de la Loi qui a nom Lalitavistâra, ce Soûtra très-développé, qui découvre la racine de la vertu des Bôdhisattvas et la Loi incommensurable d'un Bouddha, lequel a été enseigné par les Tathâgatas antérieurs, tels que les Bhagavats Padmottara, Dharmakêtou, Dîpâñkara, Gouṇaketou[1], Mahâkara[2], Rĭchidêva, Çritêdjas, Satyakêtou, Vadjrasañhata, Sarvâbhibhoû, Hêmavarṇa, Abhyoutchagami, Pravâṭasâgara, Pouchpakêtou, Vararoûpa, Soulôtchana, Richigoupta, Djinavaktra, Ounnata, Pouchpita, Ourṇitêdjas, Pouchkala, Souraçmi, Mañgala, Soudarçana, Mahâsiñhatêdjas, Sthitabouddhidatta, Vaçantagandhin, Satyadharmavipoulakîrti, Tichya, Pouchya, Lôkasoundara, Vistirnabhêda, Ratnakîrti, Ougratêdjas[3], Brahmatêdjas, Soughôcha, Soupouchpa[4], Soumanôjñaghôcha, Soutchêchtaroûpa, Prahasitanêtra, Gouṇarâci, Mêghasvara, Soundaravarṇa, Âyoustêdjas, Salilagadjagâmi, Lôkâbhilâchita, Djitaçatrou Sampoûdjita, Vipacyi, Cikhin, Viçvabhoû, Krakoutch'anda et Kanakamouni; (ce Soûtra) qui a été aussi enseigné autrefois par Kâçyapa Tathâgata Ahrat, Bouddha parfait et accompli, que Bhagavat l'explique de nouveau aujourd'hui, pour le secours d'un grand nombre d'hommes,

[1] Le texte tibétain a ici, de plus que les deux manuscrits sanscrits que j'ai sous les yeux, un nom qu'il traduit par *source de qualités*, probablement *Gouṇaprabhava*. Ce nom manque aussi dans la liste des Bouddhas donnée par M. Hodgson, d'après le Lalitavistâra, *Journal Asiatique*, oct. 1830.

[2] Il faudrait ici, suivant le tibétain, *Mahâraçmi*.

[3] Le texte tibétain, après chacun de ces noms, en met un de plus que les manuscrits sanscrits. Le premier signifie « éclat » des perles, » *Radnatêdjds* (?), et le second « fleur du Mêrou, » *Mêroupouchpa* (?). Ils manquent aussi dans la liste de M. Hodgson.

[4] « Vénérable. » Les Tibétains traduisent toujours par « qui a vaincu l'ennemi, » comme s'il y avait *arihat* au lieu de *arhat*, d'accord, pour cette interprétation systématique, avec les Bouddhistes du sud (*Introd. à l'hist. du Buddh.* t. I, p. 295.)

pour leur bien et par amour pour le monde, en vue de la grande multitude des créatures, en faveur des hommes et des dieux, pour leur aide et leur bien-être; qu'il redise ce grand Véhicule, qui met un terme à toutes les discussions, qui soumet tous les démons, qui instruit tous les Bôdhisattvas, qui fait naître l'activité dans l'âme de tous les Bôdhisattvas qui sont dans le Véhicule, qui embrasse toute la bonne Loi, qui empêche l'extinction de la famille des Trois précieux[1]; (que Bhagavat) afin de faire connaître complétement et en détail l'œuvre du Bouddha, daigne nous l'expliquer maintenant!

Bhagavat pris de compassion pour ces fils des dieux, pour les dieux et le monde, consentit par son silence. Ces fils des dieux ayant compris, par le silence de Bhagavat, qu'il avait consenti, se livrèrent aux transports de la plus grande allégresse; et animés par la joie, saluèrent avec la tête les pieds de Bhagavat, tournèrent trois fois autour de lui[2] en présentant le côté droit, puis répandant des poudres de santal et d'aloès, et jetant des fleurs de Mandârava[3], ils disparurent en ce lieu même.

Ensuite Bhagavat, à la fin de cette nuit, s'étant rendu au champ de la culture des bambous, entouré d'une foule de Bôdhisattvas et en présence de la réunion des Çravakas[4], s'assit sur un siége préparé, et dit aux Bhikchous:

C'est ainsi, Bhikchous, que les fils des dieux Çoudhâvâsakâyikas, nommés Îçvars, Mahêçvara, Nandana, Sounandana, Tchandana, Mahita, Praçanta, Vinitêçvara et bien d'autres fils des dieux, qui

[1] Bouddha, la loi (*dharma*), l'assemblée des fidèles (*saṃgha*).

[2] On trouve au chapitre XXIV de *Waverley*: « Après avoir fait trois fois le tour de sa couche, en se dirigeant de l'est à l'ouest, suivant le cours du soleil... ce qu'on appelait faire le *deasil*. » Et dans une note de W. Scott: « Les plus vieux d'entre les montagnards font encore le *deasil* autour de ceux à qui ils veulent du bien. Faire le tour d'une personne en sens opposé, ou *wither-shins*, passe pour une espèce de maléfice. »

[3] L'un des arbres du paradis, si ce mot est synonyme de *Mandâra*.

[4] Auditeurs du Bouddha.

étaient hier ici auprès de moi, disparurent en ce lieu même, comme il a été dit précédemment.

Alors ces Bôdhisattvas et ces Mahâ-Çrâvakas[1] s'étant inclinés, et joignant les mains devant Bhagavat, lui adressèrent ce discours :

Que Bhagavat veuille bien nous enseigner cette partie de la Loi nommée Lalitavistâra, qui, secours de nombreuses créatures, bonheur de nombreuses créatures, agissant miséricordieusement en faveur du monde, sera, pour la grande multitude des créatures, des dieux, des hommes et des Bôdhisattvas Mahâsattvas présents et futurs, le but, le remède et le bonheur !

Ils parlèrent ainsi ; et par compassion pour ces Bôdhisattvas Mahâsattvas, ces Mahâ-Çrâvakas, les dieux, les hommes, les Asouras[2] et le monde, Bhagavat, par son silence, y consentit.

Ainsi donc, Bhikchous, le Soûtra développé, dont le but est de venir en aide au monde entier, et qui a été enseigné par tous les Tathâgathas antérieurs ; ce grand sujet de discours, écoutez-le ici tout entier !

Chapitre appelé « Sujet du discours, » le premier.

[1] « Grands auditeurs, » appelés sans doute ainsi à cause des fruits qu'ils avaient retirés d'une longue assiduité aux conférences du Bouddha. — [2] « Qui ne sont pas dieux. » Démons ou géants ennemis des dieux.

CHAPITRE II.

Et maintenant, Bhikchous, qu'est-ce que cette partie de la Loi, le grand Soûtra très-développé nommé Lalitavistara ?

Bhikchous, le Bhôdhisattva demeurait alors dans le séjour excellent du Touchita[1], adoré de ceux qu'on adore, ayant reçu solennellement le pouvoir suprême; honoré, respecté, comblé de louanges par cent mille dieux; arrivé à la méditation profonde, éminemment élevé par ses prières, ayant bien acquis l'intelligence qui pénètre la Loi de tous les Bouddhas, ayant l'œil de la science très-développé et complétement pur; ayant le souvenir, l'intelligence, la prudence, la modestie et la science (*bouddhi*) abondante, échauffée par le contentement. Ayant (fait) le don, en possession de la bonne conduite, de la patience, de l'activité, de la méditation, de la sagesse, de la science des grands moyens et du passage suprême à l'autre rive[2]. Habile et connaissant parfaitement la voie de Brahma, la grande mansuétude, la grande commisération, la grande joie, la grande indifférence (mystique); vraiment parvenu, par une intelligence supérieure, à la science qui voit sans obscurité et sans passion. Ayant bien acquis le souvenir, l'abnégation complète, les fondements de la puissance surnaturelle[3], les organes des sens, la force, les

[1] « Séjour où l'on est joyeux. » C'est la demeure privilegiée où vient renaître, pour descendre un jour parmi les hommes, celui qui n'a plus qu'une existence à passer sur la terre, et qui est prédestiné à devenir un Bouddha parfaitement accompli. (Voir *Introd. à l'hist. du Buddh.* t. I, p. 606.) C'est le quatrième des six cieux superposés au-dessus de la terre, dont l'ensemble forme le monde des désirs. (*Ibid.* p. 109.)

[2] C'est-à-dire les moyens d'arriver, par la méditation et les bonnes œuvres, à la délivrance finale; passer à l'état de perfection morale qui affranchit pour jamais de la transmigration.

[3] Ces fondements, au nombre de quatre,

membres (degrés) de l'intelligence (*Bôdhi*), la (véritable) voie, et arrivé au terme de toutes les doctrines parfaites et accomplies de la région de l'Intelligence. Ayant le corps bien paré des signes et des proportions (résultant) de l'union de la science et des vertus sans limites, suivant depuis longtemps la même direction, agissant comme il parle, indiquant clairement la route[1] d'une parole sans détour; ayant un esprit droit, sans fraude et sans artifice, que rien n'entrave; ayant mis de côté tout orgueil, toute fierté, toute envie, toute crainte et tout abattement; ayant un esprit égal pour tous les êtres; honorant de respect des millions incommensurables de Bouddhas, regardé en face par des millions incommensurables de Bouddhas, et ayant la figure de ceux-ci qui le regardent; réjoui par les glorifications de Çakra[2], Brahma[3], Mahêçvara[4], des gardiens du monde[5], des dieux, des Nâgas[6], des Yakchas[7], des Gandharbas[8], des Asouras[9],

sont ainsi indiqués dans le résumé d'une note de l'*Introduct. à l'hist. du Buddh.* t. I, p. 625, à laquelle je renvoie pour plus de détails: «Les Bouddhistes attribuent des facultés surnaturelles à celui qui est parvenu à s'imaginer qu'il a renoncé à toute idée de désir, de pensée, d'effort, de recherche ou de méditation, c'est-à-dire à celui qui s'est, en quelque sorte, détaché de toute opération intérieure. Comme cela n'est guère possible dans l'état ordinaire de l'humanité, on comprend que ceux qu'on croyait capables de ce prodigieux détachement aient pu passer pour doués d'une puissance supérieure à celle de l'homme, etc.»

[1] Le sanscrit a «l'œuvre d'une parole, «etc.» ce qui est sans doute la vraie leçon; mais les deux éditions tibétaines ont écrit *lam*, voie, au lieu de *las*, œuvre.

[2] Ou Indra, chef des dieux inférieurs du Svarga ou Élysée. Le correspondant exact du tibétain *brgya-byin* est *Çatakratou* (cent sacrifices); mais j'ai toujours adopté, avec Csoma, son synonyme *Çakra*.

[3] Dieu suprême des Indous, mais que les Bouddhistes, en l'adoptant, ont soumis à Bouddha, avec tous les autres dieux de la mythologie brâhmanique.

[4] Ou Çiva, le dieu de la destruction.

[5] Qui résident aux quatre points cardinaux du Mêrou, la montagne sacrée ou sont étagés les cieux des Bouddhistes. On les verra, au chapitre XV, venir rendre hommage au Bôdhisattva, accompagnés de la suite innombrable des génies auxquels ils commandent.

[6] Demi-dieux à figure humaine et à queue de serpent, habitant sous terre et dans les eaux.

[7] Demi-dieux gardiens des trésors.

[8] Musiciens du Svarga, ou ciel d'Indra.

[9] Géants de premier ordre, ennemis des dieux.

des Garoudas[1], des Kinnaras[2], des Mahôragas[3] et des Râkchas[4]; expert dans l'enseignement de la division de tous les mots, dans la connaissance[5] illimitée des détails, dans la science des incarnations; parvenu à retenir ce qu'ont enseigné tous les Bouddhas; ayant acquis le vaisseau sans trouble de la mémoire et une puissance surnaturelle infinie et sans bornes; ayant mis des êtres innombrables, infinis dans la voie du Svarga et de la délivrance; désirant se revêtir de l'Intelligence parfaite et accomplie d'un Bouddha; borné à une seule (et dernière) existence.

Puis, de ce séjour excellent du Touchita, où il demeure sous le nom de Çvêtakêtou (étendard blanc), noble fils d'un dieu, après avoir émigré avec les troupes des dieux et être né dans le monde des hommes, il ne sera pas long à se revêtir de l'Intelligence parfaite et accomplie d'un Bouddha.

Chapitre appelé « Changement de séjour, » le deuxième.

[1] Ce nom, qui dans la mythologie brahmanique ne s'emploie qu'au singulier, pour désigner l'oiseau fabuleux qui sert de monture à Vichnou, est ici le nom d'une classe de demi-dieux.

[2] Demi-dieux et musiciens représentés avec la tête d'un cheval.

[3] « Grands dragons » qui habitent sous terre. Le nom de ces génies, ainsi que celui des Kinnaras, manque au tibétain.

[4] Ou Râkchasas, esprits malfaisants, vampires.

[5] Les deux éditions tibétaines que j'ai sous les yeux ont *chas*, « part, portion; » j'ai écrit *ches*, qui correspond au sanscrit *djñana*, que donnent les deux manuscrits que je puis consulter.

CHAPITRE III.

Ainsi, Bhikchous, le Bôdhisattva, bien excité par ce temps de la Loi, sortit de la grande demeure céleste, et s'étant arrêté au lieu où était le grand palais Dharmôtchaya[1], il enseignait la Loi aux dieux du Touchita. Puis le Bôdhisattva étant entré dans ce palais, s'assit sur le siége du lion (le trône) appelé Bonne loi.

Cependant tous les fils des dieux qui partagent la fortune du Bôdhisattva, et se tiennent dans le même Véhicule, entrèrent aussi dans le palais. Rassemblés des dix horizons, les Bôdhisattvas qui se livrent au même exercice que le Bôdhisattva et ces fils des dieux, étant, tandis que se retiraient les troupes d'Apsaras[2] et les dieux inférieurs, entrés dans ce palais, et formant une assemblée unie dans une même pensée de profond recueillement, au nombre de soixante-huit mille Kôṭis[3] de personnes, s'assirent, comme il convenait, chacun sur son siége de lion.

C'est alors, Bhikchous, qu'il fut dit : Dans douze ans le Bôdhisattva entrera dans le sein d'une mère.

Cependant les fils des dieux Çouddhâvâsakâyikas étant allés dans le pays du Djambou[4], et ayant fait disparaître leur couleur divine sous l'habit de Brâhmanes, parcouraient les Vêdas[5] et les Brâhmaṇas[6] :

[1] Le tibétain traduit ce mot par « marteau de la loi, » quoique *Dharmôtchaya*, que donnent nos manuscrits sanscrits, signifie « nœud de la loi. » La confusion est venue sans doute de la ressemblance des mots *mtho*, marteau, et *mthoud*, nœud.

[2] Nymphes du ciel d'Indra.

[3] Le kôṭi vaut dix millions.

[4] « Djambou, Djamboudvîpa ou Djamboudhvadja » est l'un des quatre continents en forme d'îles dont les Brâhmanes et les Bouddhistes croient la terre composée; c'est le nom de la presqu'île de l'Inde.

[5] Les plus anciens livres de la loi brâhmanique.

[6] Partie des Vêdas contenant les préceptes religieux et la théologie.

Quelle que soit la figure de celui-ci, quand il entrera dans le sein (d'une mère), il sera doué des trente-deux signes du grand homme. S'il en est doué, sa voie sera double et non triple[1]. Si celui-ci demeure au milieu de sa maison, ce sera un roi Tchakravartin[2], victorieux chef d'une armée de quatre corps de troupes[3], attaché à la Loi, roi de la Loi, possédant les sept choses précieuses, qui sont : le trésor de la roue[4], le trésor de l'éléphant, le trésor du cheval, le trésor de la femme, le trésor de la perle, le trésor du maître de maison, et le trésor du conseiller, qui est le septième[5].

De quelle manière le roi Tchakravartin est-il en possession du trésor de la roue?

Pour le roi Kchattriya[6], dont le front a reçu la consécration royale, qui a lavé sa tête le quinzième jour de la lune, destiné à la pénitence[7], qui a jeûné, qui est allé sur les terrasses du palais, environné de la suite de ses femmes, le trésor de la roue divine apparaît dans

[1] C'est-à-dire qu'il doit être roi ou Bouddha.

[2] « Qui tourne la roue. » Suivant Wilson (*Dict. sanscr.* p. 313), ce mot signifie : « Qui habite un royaume, souverain d'un « royaume. » Cette différence de sens vient de ce que *tchakra*, roue, a aussi la signification de « royaume, » et *vartin*, celle de « habitant. » Le même vague se retrouve dans l'expression de *Dharmatchakra*, « roue « de la loi, » ou « royaume de la Loi. »

[3] Ou de chars, d'éléphants, de chevaux et de fantassins, ce qui constitue une armée complète.

[4] Voy. note 2.

[5] Il y a une autre énumération des sept choses précieuses, convenables pour tout le monde : le trésor de l'éléphant, du cheval, de l'homme esclave, de la femme esclave, de l'ouvrier, du champ, du ménage.

[6] De la caste militaire, dont les rois faisaient partie.

[7] Le mot que je traduis ici par *pénitence* est *gso-byong*, que Csoma explique : « confession (à un prêtre), amendement « d'une vie de désordre. » Ce terme répond au mot *pôchadha* (pour le sanscrit *oupôchana*), qui chez les Bouddhistes du sud a le sens de *jeûne*. (*Intr. à l'hist. du Buddh.* I, 227.) J'ai dû adopter le sens général de la version tibétaine, d'autant mieux que le mot de *jeûne* se trouve, dans la phrase suivante, représenté par le mot sanscrit *oupavâsa*. La cérémonie générale de la confession, qui était publique, avait lieu à la fin de chaque quinzaine, le jour de la nouvelle et de la pleine lune. C'est une des plus anciennes institutions du bouddhisme. (Lieu cité, t. I, p. 300.)

la région orientale, avec mille rais, une circonférence et un moyeu, toute d'or, non fabriquée par un charron, et de la hauteur de sept arbres Tâlas[1].

Aussitôt que le roi Kchattriya, dont le front a reçu la consécration royale, a vu cette précieuse roue divine, il lui vient à la pensée : J'ai appris que pour le roi Kchattriya, dont le front a reçu la consécration royale, qui a lavé sa tête le quinzième jour de la lune destiné à la pénitence, qui a jeûné, et est allé sur les terrasses du palais environné de ses femmes, le trésor de la roue divine apparait dans la région orientale, et que c'est ainsi qu'il sera un roi Tchakravartin. La précieuse roue divine étant venue près de moi, je sais que je suis roi Tchakravartin. Et le roi Tchakravartin, dont le front a reçu la consécration royale, ayant rejeté son manteau sur une épaule, et mis le genou droit à terre, de la main droite pousse cette roue divine, en disant : Tourne, vénérable et divin trésor de la roue, avec la Loi, et non sans la Loi!

Cependant cette roue divine, mise en mouvement par le roi Kchattriya, dont le front a reçu la consécration royale, s'avance en faisant naître des apparitions dans l'atmosphère orientale. Le roi Tchakravartin la suit avec sa puissante armée de quatre corps de troupes; et à tous les points de la terre où s'arrête cette roue divine, le roi Kchattriya s'arrête avec son armée. Et tous les rois de la région orientale prenant ou une coupe d'argent remplie de poudre d'or, ou une coupe d'or remplie de poudre d'argent, vont au-devant du roi Tchakravartin, en disant : Seigneur, vous êtes ici le bien venu. Seigneur, daignez vous approcher. Seigneur, ce royaume qui s'accroît, qui est heureux, prospère, agréable, qui a une population nombreuse, qui est rempli d'hommes, habitez-le, Seigneur, c'est votre domaine, il vous appartient.

Après qu'on (lui) a parlé ainsi, le roi Kchattriya, dont le front a reçu la consécratiou royale, répond à ces rois Maṇḍalins[2] : Faites

[1] Espèce de palmier, *borassus flabelliformis.* — [2] Gouvernant un *maṇḍala* ou province

que chacun de vos royaumes agisse avec la Loi, et non sans la Loi. Ne tuez pas d'êtres animés; ne prenez pas sans qu'on vous donne; que le désir ne vous fasse pas commettre d'adultère; ne dites pas de mensonges[1]; [ne dites pas d'injures; ne faites pas de discours trompeurs; ne dites pas de paroles de dédain; ne vous laissez pas aller à l'égoïsme; ne vous laissez pas aller à des pensées de cruauté; n'adoptez pas des vues fausses; ne soyez pas indulgent pour qui ôte la vie; ne vous laissez pas aller aux pensées de ceux qui ont des vues fausses;] de sorte que, dans mon domaine, il ne s'élève rien contre la Loi, et que vous ne soyez pas indulgents pour ceux qui agissent contre la Loi.

Après avoir fait ces exhortations, le roi Kchattriya, dont le front a reçu la consécration royale, demeure ainsi vainqueur des régions orientales, et après les avoir soumises, entre dans l'océan oriental; et après y être entré, le traverse, puis s'avance à travers le ciel dans les régions méridionales, au milieu d'apparitions surnaturelles. Le roi Tchakravartin s'avance, suivi de sa puissante armée de quatre corps de troupes, et, comme devant, il soumet la région du sud, et, de même que celle du sud, celle du couchant et celle du nord; et ayant entièrement soumis celle du nord, il entre dans l'océan du nord, le traverse, et par des transformations surnaturelles à travers l'atmosphère il regagne sa capitale, et s'arrête au-dessus de l'appartement des femmes sans être fatigué.

C'est de cette manière que le roi Kchattriya, dont le front a reçu la consécration royale, est possesseur du trésor de la roue.

De quelle manière le roi Tchakravartin possède-t-il le trésor de l'éléphant?

Pour le roi Tchakravartin, dont le front a reçu la consécration royale, le trésor de l'éléphant est produit comme devant. Il est tout blanc, bien appuyé sur sept membres[2]; il a le sommet de la tête orné d'or, il a un étendard d'or, est couvert de parures d'or, enveloppé

[1] Ce qui suit entre les crochets manque à nos manuscrits sanscrits.

[2] Les quatre pieds, les défenses et la trompe.

d'un réseau d'or; il est doué de puissances surnaturelles; il va au travers des cieux, et connait bien la loi des transformations. C'est pourquoi ce roi des éléphants s'appelle Bôdhi (Intelligence).

Au temps où le roi Kchattriya, dont le front a reçu la consécration royale, est désireux d'éprouver ce trésor de l'éléphant, il le monte à l'heure où le soleil se lève, parcourt de tous côtés cette grande terre entourée par l'océan, limitée par l'océan; et étant revenu à sa capitale, chacun goûte la douceur de son gouvernement [1].

C'est ainsi que le roi Tchakravartin est possesseur du trésor de l'éléphant.

De quelle manière le roi Tchakravartin, dont le front a reçu la consécration royale, possède-t-il le trésor du cheval?

Pour le roi Kchattriya, dont le front a reçu la consécration royale, le trésor du cheval est produit comme devant. Il est tout gris [2], a la tête noire, la crinière nattée; il est respectueux quand on le monte, a un étendard d'or, des parures d'or, est enveloppé d'un réseau d'or, est doué de puissances surnaturelles, va au travers des cieux, et connait la loi des transformations. C'est pourquoi ce roi des chevaux s'appelle Balôhaka [3].

Quand le roi Kchattriya, dont le front a reçu la consécration royale, est désireux d'éprouver ce trésor du cheval, il le monte à l'heure où le soleil se lève, parcourt de tous côtés cette grande terre entourée par l'océan, limitée par l'océan; puis étant revenu à sa capitale, chacun goûte la douceur de son gouvernement.

C'est ainsi que le roi Tchakravartin est possesseur du trésor du cheval.

De quelle manière le roi Tchakravartin est-il en possession du trésor de la perle?

[1] Cette phrase est obscure. Voici le sanscrit : *Praçâsanaratih pratyanoubhavati.*

[2] Littéralement, « bleuâtre, d'un noir « bleu. »

[3] Le tibétain traduit par « rapidité du « nuage. » Conf. Wils. *Sanscr. Dict.* au mot *Valâhaka.*

Pour le roi Kchattriya, dont le front a reçu la consécration royale, le trésor de la perle (*Maṇi*) est produit comme devant. Elle est toute bleue, a les huit nuances du lapis-lazuli, est très-pure. Par l'éclat de ce trésor de la perle, tous les alentours de l'appartement des femmes sont éclairés. Et lorsque le roi Kchattriya, dont le front a reçu la consécration royale, est désireux d'éprouver ce trésor de la perle, à minuit, au milieu des ténèbres, après avoir attaché ce trésor de la perle au sommet d'un étendard, il sort pour aller voir la belle terre du parc royal. Par l'éclat de ce trésor de la perle l'armée de quatre corps de troupes tout entière est éclairée jusqu'à la distance d'un Yôdjana[1]. Les hommes qui demeurent dans le rayon du trésor de la perle, éclairés par cette lumière, se voient les uns les autres, se reconnaissent entre eux et se disent l'un à l'autre : Amis, levez-vous; mettez un terme à vos travaux pour étaler vos marchandises; on voit bien au jour que le soleil s'est levé.

C'est ainsi que le roi Kchattriya, dont le front a reçu la consécration royale, est possesseur du trésor de la perle.

De quelle manière le roi Tchakravartin, dont le front a reçu la consécration royale, est-il en possession du trésor de la femme ?

Pour le roi Kchattriya, dont le front a reçu la consécration royale, le trésor de la femme est produit comme devant. Elle est convenable, née de race Kchattriya; pas trop grande, pas trop petite, pas trop grasse, pas trop maigre, pas trop blanche, pas trop noire; très-belle, bienveillante[2], agréable aux yeux, d'une belle couleur, et

[1] Neuf milles selon les uns, et cinq milles selon d'autres. (Wilson, *Sanscr. Dict.*) D'après un calcul du lieutenant Al. Cunningham (*Journal of the royal Asiatic Society of great Britain*, 1843, n° 14), le yôdjana correspondrait exactement à sept milles anglais. Or le mille anglais étant, suivant l'Annuaire du bureau des longitudes, d'environ 1609 mètres, le yôdjana équivaudrait à un peu moins de trois lieues métriques. Mais si nous calculons le yôdjana d'après les données du Lalitavistâra lui-même, chap. XII, vers la fin, nous trouvons que cette mesure équivaut environ à 5400 mètres, c'est-à-dire un peu plus d'une lieue et un quart.

[2] C'est ainsi que je traduis, avec M. E. Burnouf (*Introduction à l'histoire du Bud-*

parfaitement proportionnée. De tous ses pores s'échappe un parfum de santal; sa bouche exhale le parfum du lotus bleu. Elle est douce au toucher comme un vêtement de Kâtchalindi[1]. Au temps du froid son corps est chaud au toucher; au temps de la chaleur il est frais. A l'exception du roi Tchakravartin, elle n'excitera le désir dans l'esprit d'aucun autre, encore moins dans les sens.

C'est ainsi que le roi Tchakravartin est en possession du trésor de la femme.

De quelle manière le roi Tchakravartin est-il en possession du trésor du maître de maison?

Pour le roi Kchattriya, dont le front a reçu la consécration royale, le trésor du maître de maison est produit comme devant. Il est savant, éclairé, prudent. Il a un œil divin[2], et avec cet œil divin il voit, dans la circonférence d'un Yôdjana, les trésors cachés qui ont un maître et ceux qui n'ont pas de maître; et de tous les trésors qui n'ont pas de maître, il fait nécessairement la propriété du roi Tchakravartin.

C'est ainsi que le roi Tchakravartin est possesseur du trésor du maître de maison.

De quelle manière le roi Tchakravartin est-il en possession du trésor du conseiller?

Pour le roi Tchakravartin, le trésor du conseiller est produit comme devant. Il est sage, éclairé, prudent; et aussitôt que le roi a pensé à faire un choix, il choisit[3] les armées qu'il faut choisir.

dhisme, t. I, p. 198), l'expression sanscrite *prâsâdikâ*. J'ajouterai que les mots tibétains *ts'oul'dou chispa*, « bénédiction dans la « règle, » auxquels elle répond ici, me semblent justifier pleinement la signification de *grâce*, dans le sens religieux, que M. Burnouf donne aussi à *prâsâda*. L'une des éditions tibétaines a *ts'oul douchespa*, « instruite dans la règle. »

[1] Les deux manuscrits sanscrits écrivent *kâtchilindi*. Ce mot, dont je ne trouve nulle part l'explication, est le nom d'une étoffe, et peut-être celui de l'endroit où on la fabriquait.

[2] Doué d'une vue surnaturelle.

[3] Le sanscrit a : « aussitôt que le roi a « pensé à préparer, il prépare, etc. »

C'est ainsi que le roi Tchakravartin possède le trésor du conseiller.

C'est ainsi qu'il possède ces sept trésors; et mille fils lui étant nés, héros, courageux, doués de la plus grande beauté, vainqueurs des armées des ennemis, il habite cette grande terre que borne l'océan, tout entière sans épines; sans l'exposer à des périls, sans employer le châtiment ni les armes, après l'avoir bien soumise par la Loi.

Mais si (le Bôdhisattva) sortant de sa demeure, s'en va errer en religieux, sans asile, il deviendra Bouddha; et ayant mis de côté les désirs des passions, il sera, sans qu'un autre le guide, le précepteur des dieux et des hommes. C'est ainsi qu'ils (les dieux) interprètent le Rig-Vêda[1].

Cependant d'autres fils des dieux étant allés dans le pays du Djambou[2], exhortaient les Pratyêka-Bouddhas[3], en disant : O vénérables, dans douze ans le Bôdhisattva entrera dans le sein d'une mère ; préparez ce champ de Bouddha.

Bhikchous, en ce même temps, dans la grande ville de Râdjagriha[4] sur le mont Gôligoula[5], demeurait un Pratyêka-Bouddha nommé Mâtañga[6]. Ayant entendu cette voix, il s'arrêta comme l'oiseau sur

[1] Le premier des quatre Vêdas, celui qui contient les hymnes. La dernière partie de cette phrase « c'est ainsi, etc. » manque an sanscrit.

[2] L'Inde, mais surtout la partie où abonde l'arbre djambou, *Eugenia jambolana*.

[3] « Bouddhas qui ne s'occupent point « des créatures, mais seulement d'eux- « mêmes. » Je ferai observer, malgré l'autorité de Csoma de Kôrôs, qui donne à la traduction tibétaine le sens de : « Bouddha « par soi-même, » que les mots tibétains peuvent se prêter sans effort à la première interprétation. Les composés du genre de celui-ci exprimant plus souvent les rapports du génitif que ceux de l'instrumental, la traduction littérale me paraît être « Bouddha de soi-même. » M. Schmidt a eu le sentiment de cette différence en donnant, dans son Dictionnaire tibétain-allemand, au lieu du sens adopté par Csoma, le mot sanscrit original lui-même, auquel il ajoute ceux de *Richi* et de *saint*.

[4] Ancienne capitale du Magadha. Voy. *Intr. à l'hist. du Buddh.* p. 180.

[5] Le tibétain rend ce nom par : « Base « tournante. » Le sanscrit semble signifier : « rempli d'aspérités, de mamelons. »

[6] Éléphant, suivant le tibétain. Il y a

une pierre enduite d'argile. Puis il s'éleva dans le ciel à la hauteur de sept arbres Tâlas[1], et en s'élevant ainsi il entra dans la région du feu, et comme un brandon il fut délivré de la misère[2]. Ce qu'il avait de bile, de flegme, de fibres et de nerfs, d'os, de chair et de sang, tout cela disparut, complétement consumé par le feu; les reliques pures seules tombèrent à terre, et aujourd'hui encore ces traces de pas sont reconnues pour les traces du Rĭchi[3].

Bhikchous, dans ce même temps, près de Varaṇâsi (Bénarès), dans le Mrĭgadâva[4], à Rĭchipatana[5], cinq cents Pratyêka-Bouddhas qui y demeuraient, ayant entendu cette voix, s'élevèrent dans les cieux à la hauteur de sept arbres Tâlas, et étant entrés en s'élevant dans la région du feu, comme des brandons ils furent complétement délivrés de la misère. Ce qu'ils avaient de bile, de flegme, de fibres et de nerfs, d'os, de chair et de sang, tout cela disparut, complétement consumé par le feu; les reliques pures seules tombèrent à terre. Et parce que les Rĭchis étaient tombés là de cette manière, on a, depuis ce temps, donné à ce lieu le nom de Rĭchipatana; et comme depuis cette époque les gazelles y demeurent avec sécurité, on lui a donné aussi le nom de Mrĭgadâva.

Cependant, Bhikchous, le Bôdhisattva, durant son séjour dans l'excellente demeure du Touchita, se livrait aux quatre grands examens. Lesquels, au nombre de quatre? L'examen du temps, l'examen des continents, l'examen des pays, l'examen des familles[6].

dans la mythologie brâhmanique un Rĭchi de ce nom qui habitait le mont Rĭchyamoukha.

[1] *Borassus flabelliformis.*

[2] « Entra dans le Parinirvâṇa. »

[3] Ascète solitaire.

[4] « Bois de gazelles. » C'est là que Çâkya Mouni commencera sa prédication. Voy. chap. XXVI.

[5] Chute des Rĭchis.

[6] Le *Mngon par hbyoangvahi mdo* (S. *Abhinichkramaṇa soûtra*), autre rédaction de la vie du Bouddha, compte cinq espèces d'examens, qui sont ceux : « de la « famille, du pays, du temps, de la race, « de la femme. » (*Bkahhgyour*, mdo, la, f. 5, *b* et 10 *a*.) La différence vient de ce que notre texte omet ici l'examen de la femme (qui sera mère du Bouddha), quoiqu'il s'en occupe séparément plus loin. Il met

Pourquoi, Bhikchous, le Bôdhisattva se livrait-il à l'examen du temps? (Parce que) les Bôdhisattvas, au premier développement du monde, lors du rassemblement des êtres, n'entrent pas dans le sein d'une mère. Mais quand le monde s'est manifesté tout entier, et que sont apparues la vieillesse, la maladie, la mort, c'est alors que les Bôdhisattvas entrent dans le sein d'une mère.

Pourquoi, Bhikchous, le Bôdhisattva se livra-t-il à l'examen des continents? (Parce que) les Bôdhisattvas ne naissent pas dans un continent de la frontière[1], ne naissent pas dans le Vidêha de l'est[2], dans le Gôḍani de l'ouest[3], dans le Kourou du nord[4], mais bien dans le continent du sud, celui du Djambou[5].

Pourquoi, Bhikchous, le Bôdhisattva se livra-t-il à l'examen des pays? (Parce que) les Bôdhisattvas ne naissent pas dans les pays de la frontière, parmi des hommes stupides, aux sens lourds, d'une nature muette, comme des moutons, et incapables de distinguer le bon enseignement du mauvais; mais les Bôdhisattvas naissent dans les pays du milieu même.

Pourquoi, Bhikchous, le Bôdhisattva se livra-t-il à l'examen des familles? (Parce que) les Bôdhisattvas ne naissent pas dans une famille abjecte, dans celle d'un Tchaṇḍâla (Paria), d'un joueur de flûte, d'un charron ou d'un domestique (*Pouchkasa*). Ils naissent certainement dans deux familles, celle des Brâhmanes et celle des Kchattriyas. Quand c'est la famille des Brâhmanes qui est respectée, ils naissent dans une famille de Brâhmanes; quand c'est la famille des Kchattriyas qui est respectée, ils naissent dans une famille de

aussi « l'examen des continents, » au lieu de « l'examen de la race, » que donne l'ouvrage cité.

[1] Par rapport à l'Inde, en dehors de laquelle tous les hommes étaient regardés comme des barbares.

[2] Ou *Poûrvavidêha*, partie du Behar, l'ancienne *Mithila*, Tirhut des modernes.

[3] Ou *Aparagoḍani*. Il faut lire sans doute *Gâuḍani*, aujourd'hui Gaur, lequel étant la partie centrale du Bengale, place Aparagôḍani à l'ouest de cette contrée.

[4] Ou *Outtarakourou*, la partie du monde la plus au nord.

[5] L'Inde.

Kchattriyas. Aujourd'hui, Bhikchous, la famille des Kchattriyas est respectée, c'est pour cela que les Bôdhisattvas naissent dans une famille de Kchattriyas [1]. C'est en s'appuyant sur cette force de la raison que le Bôdhisattva, pendant son séjour dans la demeure excellente du Touchita, se livrait aux quatre grands examens; et après s'y être livré, il resta silencieux.

Alors ces fils des dieux et ces Bôdhisattvas se demandèrent l'un à l'autre : Dans quelle perle des familles le Bôdhisattva naîtra-t-il ? dans le sein de quelle mère entrera-t-il ?

Et là quelques-uns dirent : La famille de Vaidêhi [2], dans le pays de Magadha [3], qui a prospéré et s'est accrue dans le bien-être, est celle qui convient pour que le Bôdhisattva y entre et demeure dans le sein d'une mère.

D'autres dirent : Elle n'est pas convenable; et pourquoi ? (Parce qu') elle n'est pure ni par la descendance de la mère, ni par la descendance du père. Elle a produit peu de mérites religieux, et ne s'est pas signalée par leur grandeur. Elle est sauvage, inconstante et mobile. Cette contrée est toute remplie d'épines; il ne s'y trouve guère de jardins, de lacs et d'étangs; elle est posée comme un rocher sur la limite de la frontière, elle ne convient donc pas.

D'autres dirent : La famille de Kôçala [4], qui a une suite nombreuse,

[1] M. E. Burnouf a traduit ce passage de la manière suivante : « Quand c'est principalement aux Brâhmanes que le monde témoigne du respect, c'est dans une famille de Brâhmanes que les Bôdhisattvas descendent sur la terre. Quand, au contraire, c'est principalement aux Kchattriyas que le monde témoigne du respect, alors ils naissent dans une famille de Kchattriyas. Aujourd'hui, ô religieux, les Kchattriyas obtiennent les respects de tous les peuples, c'est pour cela que les Bôdhisattvas naissent parmi les Kchattriyas. » (*Introduction à l'histoire du Buddhisme*, t. I, p. 144.) La différence vient de ce que l'interprète tibétain a fait, mal à propos, je crois, rapporter *lôka*, « monde, » au mot précédent, au lieu de l'isoler, et en lui donnant le sens de *famille;* littéralement : « quand c'est le monde des Brâhmanes qui « est respecté, etc. » .

[2] Partie du Behar moderne, Tirhut; c'est l'ancienne *Mithila.*

[3] Pays au sud du précédent.

[4] L'Oude des modernes, dont la capitale était Çrâvastî, avait pour roi, au temps

beaucoup de chars et de grandes richesses, voilà celle qui convient pour que le Bôdhisattva y entre et demeure dans le sein d'une mère.

D'autres dirent : Celle-là ne convient pas non plus; pourquoi? (Parce que) la famille de Kôçala est issue de la race des Mâtañgas (Parias). Elle n'est pure ni par le père, ni par la mère; elle est abjecte et sans considération. Ce n'est pas une famille élevée, en possession de biens, de diamants et de trésors sans nombre de toutes sortes; elle ne convient donc pas.

D'autres dirent : La famille du roi Vadsa [1], qui a prospéré et s'est accrue dans le bien-être, est celle qui convient pour que le Bôdhisattva y entre et demeure dans le sein d'une mère.

D'autres dirent : Cette famille ne convient pas non plus; pourquoi? (Parce que) la famille du roi Vadsa est vulgaire, violente, et ne s'est pas éclairée de sa splendeur. Elle tire son origine d'hommes étrangers. Ni le père, ni la mère ne l'ont illustrée par l'éclat des œuvres; le roi y parle de destruction. Celle-là, non plus, ne convient donc pas.

D'autres dirent : La grande cité de Vâiçali [2], riche et étendue, heureuse et dans le bien-être, délicieuse, animée par une population nombreuse, toute remplie d'hommes; embellie par ses pavillons, ses portiques, ses colonnes, ses œils-de-bœuf, ses salles d'été, ses terrasses, ses palais, remplie de toutes parts de guirlandes de fleurs de ses jardins et de ses bois, semblable au séjour des dieux, est celle qui convient pour que le Bôdhisattva y entre et demeure dans le sein d'une mère.

D'autres dirent : Elle ne convient pas non plus; pourquoi? (Parce

de Çâkya Mouni, Prasênadjit, fils d'Aranémi Brahmadatta.

[1] Roi de Kâuçâmbi ou Vatsapattana, ancienne ville sur le Gange, dans la partie basse du Doab, près de Kurrah. (Voy. Wils. *Sanscr. Dict.*) Nos deux manuscrits sanscrits ont *Vañça*. J'ai suivi la transcription tibétaine, d'accord avec Csoma. (*As. Res.* t. XX, p. 300.) Voyez aussi le *Mêghadoûta*, édition de Calcutta, pag. 36 et 37.

[2] Située dans l'Inde centrale, au nord de Pâṭalipouttra, et sur la rivière Hiráṇyavatî, la Gaṇḍakî des modernes. (*Introduction à l'histoire du Buddhisme*, tome I, p. 86.)

qu') on ne s'y accorde pas dans les entretiens; on n'y observe pas la Loi; on n'y respecte ni supérieur, ni homme mûr, ni vieillard, ni chef. Chacun y pense à part soi, Je suis roi! Et en pensant, Je suis roi! nul ne veut se soumettre à la discipline, nul ne se soumet à la Loi. Celle-là ne convient donc pas non plus.

D'autres dirent: Dans la cité d'Oudjayanî[1], la famille de Pradyôta, qui a une grande armée et de grands chars, qui a vaincu l'ennemi en bataille rangée, est celle qui convient pour que le Bôdhisattva y entre et demeure dans le sein d'une mère.

D'autres dirent : Celle-ci ne convient pas non plus; pourquoi? On y est violent, emporté, cruel, impétueux, irascible, sans égard pour les actions. Elle ne convient donc pas pour que le Bôdhisattva y entre et demeure dans le sein d'une mère.

D'autres dirent : La ville de Mathoura[2], riche, étendue, florissante, et animée par une population nombreuse, toute remplie d'hommes; ce palais du roi Soubâhou[3], maître d'une armée, convient pour que le Bôdhisattva y entre et demeure dans le sein d'une mère.

D'autres dirent : Elle ne convient pas non plus; pourquoi? Parce que ce roi est né dans une famille où les vues fausses sont héréditaires, et qu'il règne sur des hommes pareils aux barbares. Il n'est pas convenable qu'un Bôdhisattva qui en est à sa dernière existence, entre dans une famille qui a des vues fausses. Celle-là, non plus, ne réunit donc pas les conditions convenables.

D'autres dirent : Dans la cité d'Hastinâpoura[4], la famille de ce roi, qui est issue de la famille des Pandavas[5], de ce héros puissant doué de la plus grande beauté, vainqueur des armées des ennemis, cette

[1] Cette phrase manque au sanscrit. La ville d'Oudjayani était située à un mille environ de la moderne Oujein. Voy. le *Mêghadoûta*, édit. de Calcutta, p. 36 et 37. — [2] Dans la province d'Agra. — [3] Le Vichnou pourana (trad. de Wilson, p. 385-86) parle d'un Soubâhou, qui était roi de Mathoura.

[4] Était située à vingt lieues environ, au nord-est de Delhi.

[5] Ou fils de Pandou. Ce sont eux qui soutinrent contre les Kâuravas, leurs cousins, la guerre qui fait le sujet du grand poëme indou le Mahâbhârata, et qui finirent par triompher.

famille convient pour que le Bôdhisattva y entre et demeure dans le sein d'une mère.

D'autres dirent : Elle ne convient pas non plus; pourquoi? Parce que ceux qui sont nés dans la famille des Pâṇḍavas ont rempli de confusion leur généalogie[1], en appelant Youdichthira[2], fils de Dharma[3], Bhimasêna[4], fils de Vâyou[5], Ardjouna[6], fils d'Indra[7], Nakoula et Sahadêva[8], fils des deux Açvins[9]. Cette famille ne convient donc pas non plus, pour que le Bôdhisattva y entre et demeure dans le sein d'une mère.

D'autres dirent : La ville de Mithila[10], où abondent le bien-être et le plaisir, cette terre qu'habite le roi Soumitra[11], qui possède des éléphants, des chevaux, des chars, des troupes de soldats et des armées nombreuses; qui a en abondance de l'or, de l'argent, des perles, des diamants, du lapis-lazuli, des conques, du cristal, du corail, de l'or natif, des biens et des ustensiles; redoutable par sa force invincible aux rois et à leurs conseillers[12], vainqueur des ennemis, entouré d'amis, attaché à la Loi, c'est là qu'est la famille qui convient pour que le Bôdhisattva y entre et demeure dans le sein d'une mère.

D'autres dirent : Elle ne convient pas non plus; pourquoi? (Parce que) ce roi Soumitra, qui possède de pareilles qualités, est si vieux,

[1] Le texte dit qu'ils ont rempli de confusion leur généalogie, parce que les cinq frères, qui passaient pour les fils des dieux, étaient en réalité, les trois premiers, fils de Kountî, et les deux derniers, fils de Mâdrî, toutes deux femmes de Paṇḍou. Ces cinq princes épousèrent la même femme, Drâupâdî. Remarquons, à ce sujet, qu'aujourd'hui encore, au Tibet, il est assez commun de voir plusieurs frères épouser la même femme.

[2] L'aîné des Pâṇḍavas.

[3] Ou Yama, dieu des enfers.

[4] Le deuxième des Pâṇḍavas.

[5] Dieu du vent.

[6] Le troisième des Pâṇḍavas.

[7] Roi du ciel (*Svarga*) et dieu de la foudre.

[8] Jumeaux, les derniers des cinq frères.

[9] Jumeaux, fils du soleil, et médecins du ciel.

[10] Dans le Tirhut moderne, au nord-est du Bengale. La traduction tibétaine met ici le même mot que pour Mathoura.

[11] Le Vichṇou pourâṇa (trad. de Wilson, p. 424 et 464) cite deux personnages de ce nom.

[12] Le sanscrit a : « aux rois d'alentour; » c'est sans doute la vraie leçon. L'interprète tibétain avait sous les yeux, ou a lu *sâmatyarâdjâbhir* au lieu de *sâmanta, etc.*

qu'il est incapable d'engendrer un fils; et comme il a des fils nombreux, cette famille ne convient pas non plus pour que le Bôdhisattva y entre et demeure dans le sein d'une mère.

C'est ainsi que ces Bôdhisattvas et ces dieux, après avoir examiné dans les seize grands royaumes du Djamboudvîpa toutes les plus nobles d'entre les familles royales qui s'y trouvaient, virent que toutes tant qu'elles étaient, avaient des défauts.

Tandis qu'ils faisaient ces réflexions, le fils d'un dieu nommé Djñânakêtoudhvadja[1], que rien ne détourne de l'Intelligence (*Bôdhi*), qui est ferme dans le grand Véhicule, parla ainsi à cette réunion de Bôdhisattvas et à cette grande assemblée de dieux : Amis, venez. Allons auprès du Bôdhisattva lui-même, et nous lui demanderons dans quelle perle des familles, douée de qualités de toutes sortes, le Bôdhisattva qui arrive à l'existence finale, doit naître.

C'est bien! dirent-ils. Et tous, joignant respectueusement les mains, étant allés auprès du Bôdhisattva, l'interrogèrent : Excellent Pourroucha[2]! dans quelle perle des familles, douée de qualités de toutes sortes, le Bôdhisattva qui arrive à l'existence finale, naîtra-t-il?

Alors, après avoir considéré cette grande assemblée de Bôdhisattvas et de dieux, le Bôdhisattva dit : Amis, la famille dans laquelle le Bôdhisattva qui en est à son existence finale, doit naître, est douée de soixante-quatre signes. Lesquels? Cette famille est noble, bien connue de toutes, ni méprisée, ni portée au meurtre; elle est d'une descendance accomplie; accomplie du côté maternel; elle est la réunion de Pourouchas accomplis; elle a été dans le passé la réunion de Pourouchas[3] accomplis; elle est la réunion de nobles Pourouchas accomplis; la réunion de Pourouchas accomplis bien

[1] «Qui a pour étendard le signe de la «science.»

[2] Le mot *homme*, dans un sens élevé, auquel ce mot correspond ordinairement, ne peut s'employer ici, puisque le Bôdhisattva est au nombre des dieux Touchitas. C'est à peu près la notion de *personnage* qu'il faut entendre.

[3] Voy. la note précédente.

connus de tous; la réunion de Pourouchas accomplis célèbres par la grandeur de leur pouvoir. Cette famille abonde en Pourouchas, abonde en femmes; elle est libre de crainte. Elle n'est ni abaissée, ni abattue. Elle n'est pas ambitieuse; elle a des mœurs pures. Cette famille a la sagesse. Éclairée par ses conseillers, elle use de ses richesses. Adonnée aux arts utiles, elle emploie ses richesses. Elle est constante dans son amitié; elle épargne la vie des êtres qui demeurent dans la condition des animaux. Cette famille sait ce qu'elle fait; elle connait ses devoirs; elle ne se conduit pas par le désir, par la passion, par l'ignorance, par la crainte. Cette famille est sans crainte, parce qu'elle n'a aucun vice; elle ne reste pas dans l'ignorance. Cette famille est très-libérale[1]; elle apprécie les actes, apprécie l'abnégation, apprécie le don, distingue les actions viriles. Cette famille est ferme dans son héroïsme; elle est forte; c'est la plus éminente parmi les fortes. Elle honore les Richis, elle honore les dieux, elle honore les Tchâityâs[2], elle honore les mânes[3], elle ne conserve pas d'inimitiés. Cette famille est renommée aux dix points de l'espace; elle a une suite nombreuse; une suite qui ne peut être divisée; une suite que nulle ne surpasse. Cette famille est la première des familles; elle a obtenu le pouvoir sur les autres familles; elle est célèbre par sa grande puissance; elle connait son père, elle connait sa mère[4]; elle connait[5] les Çramaṇas, elle connait[5] les Brâhmanes. Cette famille possède de nombreux trésors en grains et en choses précieuses; elle possède en abondance

[1] L'une des éditions tibétaines a *lag-spabs*, et l'autre *lag-sbabs*, qui manquent également dans les dictionnaires; mais comme ces mots correspondent au sanscrit *bikcha* (*handful of food given as alms*, Wilson), et que *lag* signifie *main*, le sens littéral doit être : *qui donne l'aumône à pleine main.*

[2] Monuments consacrés par les dépôts qu'ils renferment, tels que des reliques ou des objets qui ont été à l'usage d'un Bouddha ou d'un saint. Voy. *Introduct. à l'hist. du Buddh.* t. I, p. 348 et suiv.

[3] Le mot sanscrit employé ici est *poûrvaprêtas*, ancêtres défunts.

[4] L'Abhinichkramaṇa soûtra dit, de plus, que « cette famille doit être sans « tache depuis sept couples de grand'mères « et de grands-pères. » (Mdo, la, f° 7, *b.*)

[5] Voici le texte sanscrit : *Çrâmaṇyañ tcha tat koulam bhavati brâhmaṇyañtcha, etc.* ce qui peut aussi bien signifier *accueille*

des richesses, de l'or, des diamants, des perles, du lapis-lazuli, des conques, du cristal, du corail, de l'or natif, de l'argent, des biens et des ustensiles. Cette famille possède en abondance des éléphants, des chevaux, des chameaux, des bœufs et des moutons; cette famille a un très-grand nombre d'hommes et de femmes esclaves, d'ouvriers et d'intendants[1]; cette famille est difficile à vaincre; cette famille est parfaite en tout; cette famille est née dans la race des (rois) Tchakravartins; cette famille est produite par les amis de la vertu antérieure; cette famille est issue d'une famille noble entre celles des Bôdhisattvas; cette famille, dans le monde et des dieux et des démons et de Brahma, ainsi que dans la réunion des Çramaṇas et des Brahmanes, est pure de toute tache qu'on appelle défaut de race.

Amis, la famille où doit naître le Bôdhisattva qui en est à sa dernière existence, possède ces soixante-quatre espèces de signes.

Amis, la femme dans le sein de laquelle le Bôdhisattva qui en est à sa dernière existence, doit entrer, est douée de trente-deux espèces de qualités[2]. Lesquelles, au nombre de trente-deux? les voici :

Le Bôdhisattva qui en est à sa dernière existence, entre dans le sein d'une femme qui est bien connue de tous; bien reconnue de tous, qui ne laisse pas un devoir inaccompli[3]; elle est d'une famille

ou *contient des Brâhmanes, etc.* J'ai traduit par *connaît*, parce que le mot tibétain correspondant (*hdsin*) est le même qui sert à rendre *pitrĭdjñam, mâtrĭdjñam*, « connaît son « père, etc. » D'après plusieurs exemples de l'emploi de *hdsin* hors de son sens propre, je crois qu'il correspond, en général, aux suffixes sanscrits *a* et *ya*. Malheureusement ni Csoma de Körös, ni M. Schmidt n'ont, dans leurs grammaires, traité des suffixes, qui exigeraient un travail analogue à celui qui a été fait pour les prépositions, comparées à celles du sanscrit. (Csoma, *Gram.* p. 104.)

[1] Le sanscrit diffère un peu : « Cette famille a beaucoup de servantes, de serviteurs et d'ouvriers vigoureux. » La différence a pu venir de la confusion de *jo cha*, vigueur, avec *jo chas*, intendant.

[2] Ce nombre de trente-deux se retrouve au chapitre VII, pour les signes qui annoncent la naissance de Çâkya Mouni : c'est aussi le nombre de ses nourrices, et celui des marques qui annoncent, en sa personne, qu'il sera Bouddha. Remarquons aussi que sa famille a soixante-quatre signes, c'est-à-dire le double des signes qui précèdent.

[3] La phrase tibétaine est obscure, à cause de *thod*, que les dictionnaires ex-

accomplie; d'une descendance maternelle accomplie, d'une beauté accomplie; elle a un nom accompli, la taille d'une proportion accomplie; elle n'a pas encore enfanté[1], elle a des mœurs accomplies; elle est d'une abnégation accomplie; elle a le visage riant, reçoit avec bonté; elle est sage[2], soumise, sans timidité, très-expérimentée, savante, sans détours, sans artifices, sans colère, sans envie, sans jalousie, sans rudesse, sans légèreté; elle n'est pas babillarde; elle est patiente et véridique, modeste et rougissante; elle est sans passion, sans dégoût; la part de l'ignorance[3] est petite en elle; elle est exempte des défauts des femmes[4]; elle est dévouée à son mari.

C'est dans le sein d'une femme douée de toutes ces qualités accomplies, que le Bôdhisattva qui en est à sa dernière existence, entrera. Amis, la femme dans le sein de laquelle le Bôdhisattva qui en est à sa dernière existence entre, est en possession de ces trente-deux espèces de qualités. Amis, le Bôdhisattva n'entre pas dans le sein d'une mère pendant une quinzaine noire; le Bôdhisattva qui en est à sa dernière existence, pendant la quinzaine claire, et le quinzième jour, celui de la pleine lune, au temps de la conjonction du Pouchya Nakchatra[5], entre dans le sein d'une mère pendant qu'elle se livre à la pénitence[6].

Cependant ces Bôdhisattvas et ces fils des dieux ayant appris du Bôdhisattva quelle était la pureté complète de la famille, quels étaient les signes complétement purs de la mère, se prirent à penser : L'homme par qui présente de pareils signes et possède de pareilles qualités, dans quelle famille se trouve-t-il ? Et après avoir réfléchi et être demeurés dans la méditation, ils se dirent : La ville des Çâkyas[7]

pliquent par *diadème* et par *crâne*, ce qui ne donne pas de sens raisonnable ici. Voici le sanscrit : *atch'idrôpatchârâ*.

[1] Mais il n'est pas dit qu'elle sera vierge.

[2] Sanscrit, *vyaktâ*.

[3] Sanscrit, *môha*.

[4] Le sanscrit a : « des défauts *d'une mère*. »

[5] Le huitième astérisme lunaire, décembre-janvier. (Wilson.)

[6] Sanscrit, *outpôchadha*. Voy. la note 7, p. 14.

[7] Ou *Kapilavastou* (sol jaune). C'est la plus célèbre de toutes les villes qui sont citées dans les livres bouddhiques. Elle

est prospère, grande, heureuse, florissante, délicieuse; sa population est nombreuse; elle est remplie d'hommes. Le roi Çouddhôdana[1] est d'une descendance pure par sa mère, pure par son père; il possède une femme pure, il ne s'est pas corrompu dans la fin de ses œuvres; il est bien fait, très-sage; il a l'éclat des mérites religieux; il est né dans une famille très-illustre, il est né dans une famille issue de rois Tchakravartins; il possède des richesses, des trésors et des biens immenses de toute espèce; il apprécie les œuvres, et n'a pas de vues mauvaises. Dans tout le pays des Çâkyas il est le seul roi qui soit encore honoré, respecté des chefs des marchands, des maîtres de maison, des conseillers et de tous les gens de sa suite. Il est gracieux et beau; pas trop vieux, pas trop jeune; son beau corps est doué de toutes les qualités. Il connaît les arts, il connaît le temps, il se connaît, il connaît les rites[2], il connaît l'esprit, il connaît le monde, il connaît les signes. Roi de la Loi, il commande d'après la Loi. Cette grande ville de Kapilavastou est le séjour des êtres qui produisent la racine de la vertu; tous ceux qui y sont nés ont une part semblable. L'épouse du roi Çouddhôdhana est Mâyâ Dêvî[3], fille du roi des Çâkyas, Souprabouddha[4]; elle est jeune, dans la fleur des années, et sa beauté est accomplie. Elle n'a pas encore enfanté[5]; elle n'a ni fils ni fille; elle est belle comme les descriptions d'un livre[6], semblable à une déesse

était la résidence de Çouddhôdana, roi des Çâkyas; et c'est dans un jardin de plaisance qui en dépendait que Çâkya Mouni vint au monde. Klaproth a établi qu'elle devait être située sur les bords de la rivière Rôhinî, l'un des affluents de la Râpti, et non loin des montagnes qui séparent le Népâl du district de Gorakpour. (*Introd. à l'hist. du Buddh.* I, 143.) Voyez aussi l'appendice n° 1, à la fin de ce volume.

[1] « Qui a une nourriture pure. »

[2] Les deux éditions tibétaines ont *tch'og*. J'ai cru pouvoir lire *tch'oga*, d'accord avec l'un des manuscrits sanscrits, qui a *karma*; l'autre a écrit *'dharma*, qui serait, pour le tibétain, *tch'os*, la Loi.

[3] « Reine illusion. » Était fille de la reine Loumbinî. (*Abhinichkr.* fol. 187, 188.)

[4] « Celui qui juge très-bien. » La traduction tibétaine de l'Abhinichkr. écrit son nom *Legs par rab sad*, « très-bien éveillé, « très-vigilant, » qui répondrait au sanscrit *Souprabôdha*.

[5] Ici encore on ne dit pas qu'elle soit vierge.

[6] La phrase tibétaine n'est pas claire,

parée de tous les ornements, exempte des défauts des femmes et véridique. Elle n'est ni violente, ni dédaigneuse, ni inconsidérée, ni vicieuse; sa voix n'est ni aigre [1], ni bruyante, mais douce, agréable et allant au cœur. Elle est vraiment sans tache [2], sans colère, sans fierté, sans folie, sans orgueil, sans emportement et sans envie; elle parle en temps (convenable), elle fait le don d'une manière accomplie; vertueuse, contente de son mari, dévouée à son mari, n'ayant pas une pensée pour un autre que son mari. Sa tête, son nez, ses oreilles sont bien proportionnés [3]; sa chevelure a la belle couleur de l'abeille noire. Elle a un beau front et de beaux sourcils qu'elle ne fronce jamais. Elle a le visage riant, parle avec justesse; elle a la parole douce et mesurée. Elle reçoit avec grâce; elle est juste, sans détours, sans feinte, sans artifice, modeste et rougissante; sans rudesse, sans légèreté, elle ne dit pas d'injures et ne prononce pas de paroles sans suite. Elle n'a ni passion ni dégoût, ignore peu de choses; elle est douce et patiente. Ses pieds, ses mains, ses yeux, son esprit sont bien gardés; ses pieds et ses mains sont délicats; elle est douce au toucher comme un vêtement de Kâtchalindi. Comme la feuille nouvelle du lotus blanc, son œil est parfaitement pur. Son nez, bien formé, est agréablement coloré. Ses bras sont très-fermes et s'arrondissent comme l'arc-en-ciel; ses membres et leurs jointures sont bien développés et d'une forme irréprochable. Ses lèvres sont rouges comme le Bimba [4]; elle charme la vue. Son cou est placé symétriquement; elle a de belles parures, les dents très-pures comme la fleur de la Soumanâ [5] et du Vârchika [6]. Elle

et semble signifier : « belle comme ce qui » est écrit à propos d'un enfant. » Le sanscrit a : *Salêkhya vitchitrêva darçaniya*, « agréable à voir comme les lignes variées « de l'air. » (?)

[1] Littéralement, « comme le bruit du « gravier. » Le sanscrit a : « elle a la voix du « Kôkila. »

[2] L'Abhinichkr. répète ici : « Elle est sans « tache, depuis sept couples de grand'mères « et de grands-pères. » (F° 8 *a*.) Voy. p. 28.

[3] Littéralement, « venus en place. »

[4] Espèce de courge, *momordica monadelpha*.

[5] Jasmin à grandes fleurs.

[6] Wilson explique ce mot par *plante médicinale*, sans indiquer l'espèce. On l'appelle aussi Trayamâna.

a les épaules bien proportionnées, et ses bras s'y joignent avec grâce; sa taille est déliée comme la poignée d'un arc[1]; ses flancs ne sont pas amaigris; elle a le nombril profond, les hanches doucement déployées, fermes et arrondies. Solide comme le diamant, tout son corps est incomparable. Ses cuisses, égales et bien faites, sont comme la trompe de l'éléphant; ses jambes sont comme celles de l'antilope Ênaya[2]. La paume de ses mains et (la plante) de ses pieds ressemblent au suc de la laque rose. Elle plaît à l'œil des créatures. Le sens de sa vue n'est pas affaibli; elle ravit le cœur et les yeux; c'est la perle des femmes que distingue la supériorité de sa beauté. Elle n'a point d'égale; et comme elle est dans un corps qui semble le produit de l'illusion (*mâyâ*), on lui a donné le nom significatif de Mâyâ. Habile dans les arts, semblable à une Apsara[3] du Nandana[4], elle demeure dans l'appartement des femmes du grand roi Çouddhôdana. C'est elle qui réunit les conditions convenables pour être la mère du Bôdhisattva. C'est là la famille pure désignée par le Bôdhisattva; elle apparaît dans la famille même des Çâkyas, et non dans une autre. Et ici il est dit :

L'être pur, dans le palais Dharmôtchaya[5], est assis sur le trône de la bonne Loi. Le Richi est entouré de Bôdhisattvas d'une grande renommée, et de dieux qui ont une fortune égale. Pendant qu'ils sont là, il leur vient dans la pensée: Quelle famille est assez pure, assez complétement instruite pour convenir à la naissance du Bôdhisattva? Quel père et quelle mère auront une nature assez pure? Et après avoir examiné dans tout ce pays du Djambou tout ce qu'il y avait de familles royales de race Kchattriya, ils ont trouvé que toutes avaient des défauts, excepté la famille de Çâkya. Çouddhôdana descend d'une race de rois qui commande aux hommes, vraiment pure, prospère, grande, sans confusion, dont les membres sont attachés à la bonne Loi qu'ils révèrent. Les autres êtres de la ville de Kapila ont tous aussi des pensées très-

[1] La phrase sanscrite est : *Elle a le ventre en arc.*

[2] Espèce d'antilope à jambes petites.

[3] Nymphe de l'Élysée d'Indra.

[4] Élysée d'Indra.

[5] Voy. p. 13, note 1.

pures, et sont attachés à la Loi. Embellie de parcs, de jardins et de Vihâras[1], la terre[2] natale (du Bouddha) brille dans la ville de Kapila. Tous les grands personnages y ont une grande force, la force de deux ou trois éléphants[3]. Ils excellent dans l'art de lancer les flèches, et cependant ne frappent pas un autre en vue de (leur) vie. La femme de Çouddhôdana, l'unique, la plus pure des femmes, la première entre mille, au corps ravissant, comme un produit de l'illusion (*mâyâ*), a le nom de Mâyâ Dêvî. Sa beauté est comme celle d'une jeune déesse, son corps est bien proportionné, ses membres sont sans défauts. Il n'y a pas un dieu, pas un homme, qui à la vue de Mâyâ ne soit satisfait. Elle est sans passion, sans haine, sans envie; sa parole est flatteuse, agréable et juste. Elle n'est ni moqueuse, ni emportée, mais douce; son visage riant ne s'assombrit jamais. Rougissante et modeste, elle observe la Loi. Elle est sans fierté, sans orgueil et sans rudesse; sans jalousie, sans détours et sans artifice. Elle se plait à donner; elle est remplie de bienveillance, apprécie les œuvres, a abandonné le mensonge, demeure dans la vérité, et veille sur son esprit et son corps. On ne trouve en elle aucun des défauts nombreux des femmes de la terre. Dans le monde des hommes, dans le monde des Gandharbas, dans les mondes des dieux, Mâyâ Dêvî n'a pas d'égale; où (donc est celle) qui la surpasse? C'est elle qui convient pour être la mère du grand Richi. Pendant cinq cents générations[4], partout et toujours elle a été la mère du Bôdhisattva, et c'est Çouddhôdana qui a été le père de

[1] Édifices où sont rassemblés et où demeurent les religieux bouddhistes. Ce mot désigne à peu près ce que nous appelons *séminaire*, *couvent*. On trouve dans Georgi la représentation et la description d'un Vihâra complet. (*Alphab. Tibet.* p. 408.) L'interprète tibétain a lu ici, *Vimâna*, *gjal med*, sorte de char divin qui se meut de lui-même.

[2] J'ai laissé ici *skye vai sar*, parce qu'il se trouve dans les deux éditions tibétaines, mais il faudrait le nominatif *sa*.

[3] La phrase sanscrite est embarrassée. *vistîrṇahastî navaratnavanti*. Le traducteur tibétain avait au contraire sous les yeux quelque chose d'analogue à ce mauvais sanscrit: *dvitriṇahastinavabalavanti*

[4] C'est-à-dire que dans les cinq cents dernières migrations de l'âme du Bôdhisattva, que cette âme ait passé dans le corps d'un homme ou d'une femme de toutes conditions, ou même dans celui

celui-ci. Elle est donc la mère qui convient par les qualités qu'elle possède. Livrée aux austérités, elle s'impose des privations, et en s'y soumettant elle observe toujours la Loi. Du consentement du roi, elle a obtenu la faveur de ne pas céder au désir[1] pendant trente-deux[2] mois. En quelque lieu qu'elle soit assise ou debout, couchée ou marchant, ce lieu, par l'éclat de son application aux œuvres vertueuses, s'illumine des rayons d'une grande splendeur. Dieux, Asouras, hommes, quels qu'ils soient, ne peuvent la regarder avec une pensée de désir. Douée qu'elle est des qualités élevées de la voie religieuse, tous la regardent comme une mère et une fille. A cause des actions vertueuses de Mâyâ Dêvî, le grand domaine du roi s'augmente. Ne violant pas le territoire des rois, sa renommée et sa gloire royale s'accroissent. De même que Mâyâ Dêvî est devenue un vase convenable, de même aussi l'être pur brille éminemment. Tous deux[3] possédant des qualités supérieures, et celui-ci devenant un fils, celle qui convient pour être sa mère est Mâyâ Dêvî, qui possède des qualités supérieures. A moins d'avoir la force de dix mille éléphants, il n'y a ici, dans le Djamboudhvadja[4], aucune femme capable de porter ce premier des hommes.

d'un animal (voy. le chap. XIII), Mâyâ a toujours été la mère de l'être que son fils animait, ayant pris d'avance un corps de l'espèce dont il devait faire partie. Même remarque pour Çouddhôdana.

[1] Ce qui semble indiquer que Mâyâ a déjà cédé au désir, et qu'elle n'est plus vierge. (Conf. p. 30, note 1.) J'insiste sur cette circonstance, d'accord avec Csoma (*As. Research.* t. XX, p. 299), qui dit n'avoir trouvé nulle part, dans les livres du Tibet, que la mère du Bouddha fût vierge; opinion qui, selon lui, viendrait des Mongols.

[2] Conf. la note 2, p. 29.

[3] Cette leçon n'est autorisée que par l'édition du Bkahhgyour, mais elle me paraît la meilleure. Les manuscrits sanscrits ont *gouṇânvitâdayam*, qu'on peut croire facilement venu de *gouṇânvitadvayam*, qui donnerait justement le sens adopté. De plus, les éditeurs tibétains ont pu aisément confondre *de nyid* avec *de gnyis*, correspondant au sanscrit *ayam* et *dvayam*. La fin du chapitre XII offre un passage analogue, où tous les textes sont d'accord : *viçouddhasattvâu tadoubdu*, que le tibétain a rendu par *sems tchan dag pa de gnyis*, « ces deux êtres purs. »

[4] Synonyme de *Djamboudvîpa*, l'Inde.

C'est ainsi que ces magnanimes fils des dieux et ces Bôdhisattvas à la grande sagesse désignent Mâyâ comme celle qui sera bien la mère de celui qui fera la joie de la famille des Çâkyas.

Chapitre de la Pureté complète de race, le troisième.

CHAPITRE IV.

Ainsi, Bhikchous, le Bôdhisattva ayant examiné avec attention la famille où il doit naître, assis à l'endroit où se trouve la grande demeure céleste[1] du Touchita[2], dont l'étendue est de soixante-quatre Yôdjanas[3], il enseignait la Loi aux dieux Touchitas, sous le nom d'Outchadhvadja[4].

Le Bôdhisattva monta donc dans cette grande demeure céleste[1], et y étant arrivé, il dit à tous les fils des dieux Touchitakâyikas[2]: Rassemblez-vous ici, et la Loi qu'on dit bien ordonnée, (la Loi) de celui (du Bôdhisattva) qui émigre (de cette demeure), la Loi qu'il faut se rappeler de préférence, enseigner de préférence, la Loi entendue pour la dernière fois, apprenez-la du Bôdhisattva.

Après avoir entendu ces paroles, tous les fils des dieux Touchitakâyikas, accompagnés d'une foule d'Apsaras, se réunirent dans cette grande demeure céleste.

Là le Bôdhisattva ayant imposé sa bénédiction jusqu'à la limite de la circonférence où s'étend l'horizon du monde compris dans les quatre grands continents, ceux-ci s'embellissant à l'instant même.

[1] Sanscrit, *Vimâna*.

[2] Voyez le commencement du chap. II. Les dieux Touchitas sont les habitants du Touchita; les fils des dieux Touchitakâyikas sont leurs fils, de la même race qu'eux.

[3] Le texte tibétain a ici de trop le mot *tch'ou*, *eau*, qui semble avoir embarrassé l'un des éditeurs, qui a écrit *mtch'ou*, « lèvre, » qui n'a pas plus de sens que le premier. Ce mot inutile est évidemment venu de la mauvaise lecture du sanscrit *yôdjanânyûyâma*, où l'interprète a cru voir *yôdjanânyâpâyâma*.

[4] « Étendard élevé. » Il est appele « étendard blanc » à la fin du chapitre II, et « étendard de lune » au chapitre XIII.

furent à l'instant même agréables à la vue, à l'instant même se parèrent d'ornements, à l'instant même devinrent délicieux; de sorte que les fils des dieux Kâmâvatcharas[1] et Roûpâvatcharas[2], tous, au milieu de leurs demeures, eurent l'idée d'un cimetière.

Le Bôdhisattva s'assit dans ce lieu sur le trône complétement orné par la stabilité bien mûre de ses mérites, à la base garnie de plusieurs pierres précieuses, couvert de plusieurs étoffes divines, imprégné de plusieurs parfums divins, enduit de substances odorantes exquises, parsemé de fleurs aux couleurs divines, étincelant de l'éclat de cent mille perles précieuses, couvert de plusieurs réseaux précieux, réseaux à clochettes précieuses, dont le son réjouit lorsqu'elles résonnent par centaines de mille; (il s'assit sur le trône) tout resplendissant de cent mille réseaux précieux; abrité de tous côtés par cent mille parasols précieux; tendu de cent mille franges de soie, bien orné de cent mille guirlandes et tresses de soie; (sur le trône) loué par les chants de cent mille filles des dieux, dansant et se réjouissant; exalté partout pour cent mille qualités; bien gardé par cent mille gardiens du monde, adoré par cent mille Çakras, salué par cent mille Brahmas; supporté par cent mille millions de Bôdhisattvas; sujet des méditations de la foule immense de cent mille millions de Boudhas des dix horizons; produit de la stabilité complétement mûre des mérites parvenus à l'autre rive, et accumulés pendant le temps incommensurable de cent mille millions de Kalpas; c'est sur ce trône qu'il est assis.

Ainsi, Bhikchous, le Bôdhisattva s'étant assis sur ce grand trône qui a de pareilles qualités, dit à ces grandes assemblées de dieux : Amis, regardez le corps du Bôdhisattva, bien orné des signes de cent mérites religieux. Regardez à l'orient, au midi, au couchant, au nord, au zénith, au nadir, aux dix horizons, les Bôdhisattvas se tenant dans les demeures pures du Touchita, tous tournés vers celui

[1] « Dieux du désir. »

[2] « Dieux de la forme. » Voyez, pour les vingt-trois divisions du Panthéon bouddhique, l'*Introduction à l'histoire du Buddhisme*, t. I, p. 202, 599 et suiv.

qui en est à sa dernière existence, entourés de troupes de dieux; eux qui, en signe de migration (du Touchita), enseignèrent clairement les portes évidentes de la Loi qui réjouit les dieux, (voyez-les) en nombre incommensurable et dépassant tout calcul.

Puis toute cette assemblée de dieux, par l'effet de la bénédiction du Bôdhisattva, étant venue à apercevoir ces Bôdhisattvas, et à cette vue ayant joint les mains à l'endroit où était le Bôdhisattva, et enfin l'ayant salué par la prostration des cinq membres[1], ils dirent: Ainsi, aussitôt que nous avons regardé, nous avons vu tout ce qu'il y a de Bôdhisattvas. La bénédiction du Bôdhisattva ne peut être comprise par la pensée. C'est bien! Telles furent les paroles qu'ils prononcèrent.

Ensuite le Bôdhisattva s'étant adressé de nouveau à ces grandes assemblées de dieux, dit: Amis, comme ces Bôdhisattvas les ont toutes enseignées à ces fils des dieux, en signe de migration, écoutez (quelles sont) les portes évidentes de la Loi, qui sont au nombre de cent huit, que le Bôdhisattva, au temps où arrive le temps de sa migration, doit certainement enseigner clairement à l'assemblée des dieux. Lesquelles au nombre de cent huit? Les voici: Amis, la foi[2] est une porte évidente de la Loi; elle rend la pensée indivisible. La pureté[3] est une porte, etc.; elle rend pur l'esprit souillé. La grande joie[4] est une porte, etc.; le corps en est beaucoup embelli. La gaieté[5] est une porte, etc.; elle rend l'esprit vraiment pur. La retenue du corps[6] est une porte, etc.; elle efface complétement les trois espèces de vices du corps. La retenue de la parole[7] est une porte, etc.; elle fait abandonner complétement les quatre vices de la parole. La re-

[1] La tête, les mains et les pieds.

[2] Sanscrit, *çraddhâ*. N'ayant pas de commentaire, je traduis les phrases suivantes le plus littéralement possible, et je donne le texte sanscrit des 108 portes de la Loi

[3] *Prasâda.*

[4] *Pramôda.*

[5] *Prîti.*

[6] *Kâyasambara.*

[7] *Vâgsambara.*

tenue de l'esprit[1] est une porte, etc.; elle fait abandonner la convoitise, la méchanceté et les vues fausses. Le souvenir dominant[2] du Bouddha est une porte, etc.; la vue du Bouddha conduit à la pureté complète. Le souvenir dominant de la Loi[3] est une porte, etc.; l'enseignement de la Loi conduit à la pureté complète. Le souvenir dominant de l'assemblée (des fidèles)[4] est une porte, etc.; elle fait entrer dans l'intégrité. Le souvenir dominant du don[5] est une porte, etc.; elle conduit à l'abandon sans réserve de toutes les richesses. Le souvenir dominant de la morale[6] est une porte, etc.; elle conduit au parfait accomplissement de la prière. Le souvenir dominant des dieux[7] est une porte, etc.; elle conduit à agrandir l'esprit. La bienveillance[8] est une porte, etc.; elle surpasse toute la réunion des bonnes œuvres produites par la richesse. La pitié[9] est une porte, etc.; elle conduit à s'abstenir toujours de nuire. Le plaisir[10] est une porte, etc.; elle guérit toutes les tristesses. L'indifférence mystique[11] est une porte, etc.; elle conduit au mépris du désir. La distinction de l'instable[12] est une porte, etc.; elle conduit à dépasser sans retour le désir, ce qui a une forme, et l'entraînement vers ce qui est sans forme. La distinction de la douleur[13] est une porte, etc.; elle conduit à interrompre entièrement la prière. La distinction de ce qui n'est pas soi[14] est une porte, etc.; elle conduit à être sans projet pour soi-même. La distinction du calme[15] est une porte, etc.; elle conduit à ne pas être brûlé par la passion. La honte[16] est une porte, etc.; elle conduit au vrai calme intérieur. La modestie[17] est une porte, etc.;

[1] *Manahbambara.*
[2] *Bouddhânousmrĭti.*
[3] *Dharmânousmrĭti.*
[4] *Saṁghânousmrĭti.*
[5] *Tyâgânousmrĭti.*
[6] *Çîlânousmrĭti.*
[7] *Dêvânousmrĭti.*
[8] *Mâitrî.*
[9] *Karouṇa.*
[10] *Mouditâ.*
[11] *Oupêkchâ.*
[12] *Anityapratyavêkchâ.*
[13] *Douhkhapratyavêkchâ.*
[14] *Anâtmapratyavêkchâ.*
[15] *Çântâpratyavêkchâ.*
[16] *Hrî.*
[17] *Apatrâpya.*

elle conduit au vrai calme extérieur. La vérité[1] est une porte, etc.; elle conduit à ne tromper ni les dieux ni les hommes. L'existence[2] est une porte, etc.; elle empêche de se tromper soi-même. La pratique de la Loi[3] est une porte, etc.; elle conduit à se réfugier dans la Loi. L'action d'aller en refuge vers la triade[4] est une porte, etc.; elle conduit à s'affranchir, sans retour, des trois maux. La reconnaissance[5] est une porte, etc.; elle conduit à ne pas détruire la racine des bonnes œuvres accomplies. La connaissance de ce qu'on a fait[6] est une porte, etc.; elle conduit à ne pas mépriser les autres. La connaissance de soi-même[7] est une porte, etc.; elle conduit à ne pas se louer soi-même. La connaissance des êtres[8] est une porte, etc.; elle conduit à ne pas blâmer les autres. La connaissance de la Loi[9] est une porte, etc.; elle conduit à s'appliquer à la Loi et aux conséquences de la Loi. La connaissance du temps[10] est une porte, etc.; elle rend la vue utile. La victoire sur l'orgueil[11] est une porte, etc.; elle conduit à l'accomplissement de la science. L'esprit affranchi de haine[12] est une porte, etc.; elle conduit à bien garder soi et les autres. L'éloignement de la colère[13] est une porte, etc.; elle prévient le repentir. Le respect[14] est une porte, etc.; elle conduit à écarter le doute. La distinction de ce qui n'est pas beau[15] est une porte, etc.; elle conduit à abandonner les raisonnements du désir. L'absence de méchanceté[16] est une porte, etc.; elle conduit à abandonner les raisonnements de la méchanceté. L'absence de trouble[17] est une porte, etc.; elle

[1] *Satya.*
[2] *Bhoûtam.*
[3] *Dharmatcharaṇam.*
[4] *Triçaraṇagamanam.* La triade bouddhique, ou Bouddha, la Loi, l'assemblée des fidèles.
[5] *Krĭtadjñatâ.*
[6] *Krĭtavéditâ.*
[7] *Âtmadjñatâ.*
[8] *Sattvadjñatâ.*
[9] *Dharmadjñatâ.*
[10] *Kâladjñatâ.*
[11] *Nihatamânatâ.*
[12] *Apratihatatchittatâ.*
[13] *Anoupanâha.*
[14] *Adhimoukti.*
[15] *Açoubhapratyavékchâ.*
[16] *Avyâpâda.*
[17] *Amôha.*

conduit à bien guérir toute ignorance. La possession du sens de la Loi[1] est une porte, etc.; elle conduit à se réfugier en ce sens. Le désir de la Loi[2] est une porte, etc.; elle conduit à obtenir la Loi évidente. La recherche de la tradition[3] est une porte, etc.; elle conduit à examiner la Loi depuis l'origine[4]. Un motif vraiment pur[5] est une porte, etc.; elle conduit à faire un effort pur. La connaissance complète du nom et de la forme[6] est une porte, etc.; elle conduit à dépasser entièrement tous les désirs. La victoire complète sur la cause et la vue[7] est une porte, etc.; elle conduit à obtenir l'affranchissement complet de la science. L'abandon de la passion et de la colère[8] est une porte, etc.; elle conduit à n'avoir ni un esprit de hauteur ni un esprit de bassesse. La science des agrégations[9] est une porte, etc.; elle conduit à la connaissance complète de la douleur. La conformité des éléments[10] est une porte; elle conduit à abandonner tout ce qui est produit. La répression des organes des sens[11] est une porte, etc.; elle conduit à l'intelligence de la (bonne) voie. La patience de ce qui n'est pas né[12] est une porte, etc.; elle conduit à mettre ouvertement obstacle (à la naissance). La mémoire qui est allée dans le corps[13] est une porte, etc.; elle conduit à isoler le corps. La mémoire qui est allée dans la perception[14] est une porte, etc.; elle conduit à interrompre toute perfection. La mémoire qui est allée dans l'esprit[15] est une porte, etc.; elle fait distinguer ce qui est comme une illusion dans l'esprit. La mémoire qui est allée dans la Loi[16] est une porte, etc.;

[1] *Dharmârthikatâ.*

[2] *Dharmakâmatâ.*

[3] *Çroutaparyêchṭi.*

[4] *Yônisas.* Csoma traduit par *régulièrement.*

[5] *Samyagprayôga.*

[6] *Nâmaroûpaparidjñâ.*

[7] *Hêtoudrïchṭisamudghâta.*

[8] *Anounayapratighaprahâna.*

[9] *Skandhakâuçalya.*

[10] *Dhâtousamatâ.*

[11] *Âyatanâpakarchaṇa.* Les *âyatanas* sont les cinq sens et le *manas* ou le cœur; on dit plus ordinairement les six âyatanas. Voyez l'*Introduction à l'histoire du Buddhisme*, t. I, p. 500 et 635.

[12] *Anoutpâdakchânti.*

[13] *Kâyagatâ smrïti.*

[14] *Védanâgatânousmrïti.*

[15] *Tchittagatânousmrïti.*

[16] *Dharmâgatânousmrïti.*

elle conduit à une science sans obscurité. Les quatre abandons complets[1] sont une porte, etc.; elle conduit à l'abandon de toutes les doctrines qui ne viennent pas de la vertu, et à la perfection complète de toutes les doctrines de la vertu. Les quatre fondements des facultés surnaturelles[2] sont une porte, etc.; elle rend le corps et l'esprit légers. L'organe de la pureté[3] est une porte, etc.; elle conduit à ne pas être sous la domination d'autrui. L'organe de l'application[4] est une porte, etc.; elle conduit à la possession d'une science qui juge bien. L'organe de la mémoire[5] est une porte, etc.; elle conduit à faire de bonnes œuvres. L'organe de la méditation profonde[6] est une porte, etc.; elle conduit à l'émancipation complète de l'esprit. L'organe de la sagesse[7] est une porte, etc.; elle conduit à la connaissance de ce qui est évident. La force de la foi[8] est une porte, etc.; elle conduit à surpasser entièrement la force du démon. La force de l'application[9] est une porte, etc.; elle conduit à ne pas revenir (dans le monde). La force de la mémoire[10] est une porte, etc.; elle conduit à ne pas dérober. La force de la méditation profonde[11] est une porte, etc.; elle conduit à abandonner toute incertitude. La force de la sagesse[12] est une porte, etc.; elle conduit à éviter la folie. Les degrés du souvenir uni à l'Intelligence parfaite[13] sont une porte, etc.; elle fait bien connaître la Loi telle qu'elle est. Les degrés de l'analyse de la Loi unie à l'Intelligence parfaite[14] sont une porte, etc.; elle conduit à l'entier accomplissement de toute Loi. Les degrés de l'application unie à l'Intelligence parfaite[15] sont une porte, etc.; elle conduit à un excellent jugement. Les degrés de la joie unie à l'Intelligence parfaite[16] sont une

[1] *Tchatvari samyakprahâṇâni.*
[2] *Tchatvarariddhipâda.* Voy. p. 10, n. 3.
[3] *Çouddhêndriya.*
[4] *Vîryêndriya.*
[5] *Smritindriya.*
[6] *Samâdhindriya.*
[7] *Pradjñêndriya.*
[8] *Çraddhâbala.*
[9] *Vîryabala.*
[10] *Smritibala.*
[11] *Samâdhibala.*
[12] *Pradjñâbala.*
[13] *Smritisambôdhyañga.*
[14] *Dharmapravitchayasambôdhyañga.*
[15] *Vîryasambôdhyañga.*
[16] *Prîtisambôdhyañga.*

porte, etc.; elle conduit à atteindre la méditation profonde. Les degrés de la purification unie à l'Intelligence parfaite[1] sont une porte, etc.; elle conduit à faire ce qu'il faut faire. Les degrés de la méditation profonde, unie à l'Intelligence parfaite[2], sont une porte, etc.; elle conduit à comprendre l'égalité de toutes les substances. Les degrés de l'indifférence mystique, unie à l'Intelligence parfaite[3], sont une porte, etc.; elle conduit au mépris de toute naissance. La vue pure[4] est une porte, etc.; elle conduit à entrer dans ce qui n'est pas vicieux. Le jugement pur[5] est une porte, etc.; elle conduit à l'abandon de tous doutes, incertitudes et indécisions. La parole pure[6] est une porte, etc.; elle conduit à comprendre la parité des lettres, des sons, des discours, du chemin de la parole et de l'écho. La fin d'une œuvre pure[7] est une porte, etc.; elle conduit à ne pas mûrir entièrement ce qui n'est pas une œuvre. Le moyen pur de subsistance[8] est une porte, etc.; elle interrompt toute recherche. L'effort pur[9] est une porte, etc.; elle conduit à l'abord de l'autre rive. Le souvenir pur[10] est une porte, etc.; elle empêche l'esprit de perdre la méditation des souvenirs. La méditation profonde pure[11] est une porte, etc.; elle conduit à atteindre la méditation profonde d'un esprit sans trouble. La pensée de l'Intelligence[12] est une porte, etc.; elle conduit à ne pas diviser la famille des Trois précieux[13]. La réflexion[14] est une porte, etc.; elle conduit à ne pas désirer un Véhicule[15] défectueux. La réflexion profonde[16] est une porte, etc.; elle rend plus évidente la Loi développée du Bouddha. L'action[17] est une porte, etc.; elle conduit à l'accomplissement parfait

[1] *Praçraddhisambôdhyañga.*
[2] *Samâdhisambôdhyañga.*
[3] *Oupêkchâsambôdhyañga.*
[4] *Samyagdrĭchṭi.*
[5] *Samyaksañkalpa.*
[6] *Samyagvâk.*
[7] *Samyakkarmânta.*
[8] *Samyagâdjîva.*
[9] *Samyagvyâyâma.*
[10] *Samyaksmrĭti.*
[11] *Samyaksamâdhi.*
[12] *Bôdhitchitta.*
[13] Bouddha, la Loi (*dharma*), l'assemblée des fidèles (*sañgha*).
[14] *Âçaya.*
[15] Nous avons déjà vu que ce mot signifie, en général, la méditation de la Loi.
[16] *Adhyâçaya.*
[17] *Prayôga.*

de toutes les doctrines de la vertu. L'abord à l'autre rive, de l'aumône[1] est une porte, etc., qui purifiant complétement les signes, les marques secondaires[2] et le champ du Bouddha, conduit à une maturité complète les êtres envieux. L'abord à l'autre rive, des bonnes mœurs[3], est une porte, etc., qui délivrant de l'inquiétude et de toutes les voies mauvaises, conduit à une maturité complète les êtres de mauvaises mœurs. L'abord à l'autre rive, de la patience[4], est une porte, etc., qui faisant abandonner la méchanceté, la malice, la passion, l'orgueil, la fierté et l'arrogance, conduit à une maturité complète les êtres à l'esprit méchant. L'abord à l'autre rive, de l'application[5], est une porte, etc., qui s'emparant de toutes les semences languissantes de vertu, conduit à une maturité parfaite les êtres indolents. L'abord à l'autre rive, de la réflexion[6], est une porte, etc., qui produisant toutes les réflexions et les connaissances supérieures, conduit à une maturité parfaite les êtres d'un esprit flottant. L'abord à l'autre rive, de la sagesse[7], est une porte, etc., qui abandonnant les ténèbres de l'ignorance et la vue des objets, conduit à une maturité complète les êtres à fausse sagesse. La science des moyens[8] est une porte, etc., qui montrant, au gré du désir, la voie estimable[9] des êtres, conduit à obtenir toutes les lois du Bouddha. Les quatre sujets de réunion[10] sont une porte, etc., qui rassemblant tous les êtres, conduit, par l'acquisition de l'Intelligence (*Bôdhi*), à com-

[1] *Dânapâramitâ.* Il faudrait peut-être, pour plus de clarté, traduire : « l'abord à « l'autre rive *par* l'aumône, » et de même pour les phrases suivantes. J'ai laissé le génitif, parce que la version tibétaine l'a reproduit partout.

[2] Voy. au chapitre VII les trente-deux signes et les quatre-vingt-quatre marques secondaires du Bouddha.

[3] *Çîlapâramitâ.*

[4] *Kchântipâramitâ.*

[5] *Vîryapâramitâ.*

[6] *Dhyânapâramitâ.*

[7] *Pradjñâpâramitâ.*

[8] *Oupâyakâuçala.*

[9] *Îryâpatha.*

[10] *Tchatvarisañgrahavastouni*, qui sont : le don, *dânam*; les douces paroles, *pryvatchanam*; la production des biens, *arthakriyâ*; la conformité des biens, *samânarthatâ*. Voyez chapitre V, au commencement.

prendre la Loi. L'œuvre de la maturité complète des êtres[1] est une porte, etc., qui faisant négliger son propre bien-être, conduit à être sans chagrin. La compréhension complète de la bonne Loi[2] est une porte, etc.; elle conduit à éloigner entièrement les misères de tous les êtres. La réunion des bonnes œuvres[3] est une porte, etc.; elle produit une subsistance prête pour tous les êtres. La réunion des sciences[4] est une porte, etc.; elle conduit au complément des dix forces[5]. La réunion des quiétudes[6] est une porte, etc.; elle conduit à acquérir la méditation profonde du Tathâgata. La réunion des vues profondes[7] est une porte, etc.; elle fait obtenir l'œil de la sagesse. L'entrée dans une science variée[8] est une porte, etc.; elle fait obtenir l'œil de la Loi. L'entrée en refuge[9] est une porte, etc.; elle produit l'œil parfaitement pur du Bouddha. L'acquisition de formules magiques[10] est une porte, etc.; elle conduit à retenir tous les commandements du Bouddha. L'acquisition du courage[11] est une porte, etc.; elle réjouit tous les êtres par un bon enseignement. La patience conforme à la Loi[12] est une porte, etc.; elle conduit à se conformer à toutes les lois du Bouddha. La soumission à la Loi non encore produite[13] est une porte, etc.; elle conduit à obtenir des

[1] *Sattvaparipâkcha.*

[2] *Saddharmaparigrâha.*

[3] *Pounyasambhâra.*

[4] *Djñânasambhâra.*

[5] Ce sont : 1° la force de la science du stable et de l'instable;

2° De la maturité complète des œuvres;

3° De la science des divers respects;

4° De la science des diverses régions;

5° De la science des organes bons ou mauvais;

6° De la science qui entre dans l'indifférence mystique;

7° De la science purifiée et dégagée de toute corruption;

8° De la science qui se rappelle les séjours antérieurs;

9° De la science qui connaît la migration (des âmes) et la naissance;

10° De la science qui connaît le développement et le déclin.

(*Voc. pentaglotte de la Bibl. roy.* p. 35.)

[6] *Çamathasambhâra.*

[7] *Vidarçanasambhâra.*

[8] *Pratisamvidavatâra.*

[9] Ou « dans la foi, » *pratisaranâvatâra.*

[10] *Dhâranîpratilambha.*

[11] *Pratibhânapratilambha.*

[12] *Anulômadharmakchânti.*

[13] *Anoutpattidharmakchânti.*

prophéties. La terre d'où l'on ne revient plus (en ce monde)[1] est une porte, etc.; elle conduit au parfait accomplissement de toute la Loi du Bouddha. La connaissance de ce qui surgit de la terre sur la terre[2] est une porte, etc.; elle produit l'initiation à la connaissance de toutes les sciences. La terre de l'initiation[3] est une porte, etc.; elle conduit à l'entrée dans le sein (d'une mère), à la naissance, à l'apparition dans le monde, à la mortification, à la marche vers Bôdhimaṇḍa[4], à la soumission du démon, au revêtissement complet de l'Intelligence (*Bôdhi*), à l'action de tourner la roue de la Loi, et à l'enseignement du grand et entier affranchissement de la misère[5].

Amis, telles sont les cent huit portes évidentes de la Loi, que le Bôdhisattva, au temps de sa migration, doit enseigner certainement à l'assemblée des dieux.

Bhikchous, au temps où le Bôdhisattva enseignait le chapitre des portes évidentes de la Loi, quatre-vingt-quatre mille d'entre les fils des dieux de cette assemblée de dieux produisirent leur pensée dans l'Intelligence (*Bôdhi*) parfaite et accomplie, et trente-deux mille fils des dieux, auparavant complétement purifiés, acquirent la soumission à la Loi qui n'était pas encore produite. Trente-six millions de

[1] *Avaivarttibhoûmi.*

[2] *Bhoûmerbhoûmisañkrântidjñâna.*

[3] *Abhichêkabhoûmi.*

[4] « Essence, » ou plutôt « trône de l'Intelligence, » appelé aussi en sanscrit Vadjrâsana, est le nom du lieu où le Bôdhisattva deviendra Bouddha. C'est aujourd'hui Gaya dans le Behar méridional. Voy. *Introd. à l'hist. du Buddh.* I, 387.

[5] Sanscrit, *Mahâparinirvâṇa.* Cette dernière phrase, qui ne peut s'appliquer qu'au Bouddha lui-même, semble indiquer que tout ce qui précède s'applique à lui, toutes les qualités dont il est question étant considérées comme les portes mystiques qui mènent à la possession et à la promulgation de la Loi.

Voici, d'après l'Abhinichkr. (*Mdo, la*, f. 129, b. 2), la définition du Parinirvâṇa : « Religieux, qu'est-ce que le Parinirvâṇa? C'est toute douleur quelconque, sans qu'il en reste d'autre, étant apaisée, son complet apaisement, son refroidissement, sa disparition. Religieux, voici ce que c'est que le séjour du calme : c'est l'abandon de toute agrégation (chose composée, *skandha*), le tarissement de tout désir, l'exemption, l'empêchement de toute passion ; voilà le Nirvâṇa. »

fils des dieux eurent, pour les lois[1], l'œil de la Loi, sans passion, sans tache, et parfaitement pur. Toute la demeure du Touchita fut couverte de fleurs divines, environ jusqu'à la hauteur du genou.

Alors, Bhikchous, le Bôdhisattva, afin de causer une grande joie à cette assemblée de fils des dieux, leur adressa ces Gâthâs (stances) :

Au moment où, de la demeure excellente du Touchita, émigre le guide, lion des Pourouchas, il parle en ces termes aux dieux : « Évitez bien toute immodestie, dit-il; tout ce qu'il y a d'espèces de plaisirs divins, nés de l'esprit et du cœur, purs, résultent tous de la cause d'une œuvre vertueuse, sont le fruit d'une œuvre vertueuse. Ainsi souvenez-vous de vos actions. Pour avoir manqué d'amasser ces vertus antérieures, vous allez aujourd'hui là où, loin du bien-être, on éprouve des misères, là où viennent des maux. Comme vous m'avez montré du respect, ces lois, que vous avez entendues, pratiquez-les bien avec application, et vous obtiendrez un bien-être illimité. Tout désir n'est ni durable, ni constant, ni stable, mais pareil à un songe, pareil au mirage, à une illusion, pareil à l'éclair, à l'écume. Les qualités du désir sont telles, que, par la jouissance, comme si l'on avait bu de l'eau salée, il n'est pas satisfait. Tous ceux qui sont sans passion, et possèdent la sagesse qui a dépassé le monde, ceux-là sont satisfaits. La société des Apsaras, les concerts, le spectacle de la danse, ne sont-ils pas égaux et pareils à la vague[2]? Et, par exemple, les réunions sur des tapis, n'est-ce pas aller l'un vers l'autre, comme pour l'accomplissement du désir? Celui qui a pratiqué les œuvres de la vertu et continue de marcher d'après elle, sans exception, n'est pas un compagnon de ces assemblées, il n'a ni amis, ni parents, ni société. Agissez donc ensemble, avec accord; agissez dans un esprit de bienveillance réci-

[1] Ou substances; sanscrit, *dharma*.

[2] Je n'ai pas hésité à écrire ici *rba* au lieu de *ba* ou de *pa*, donnés par les deux éditions tibétaines, et qui ne font pas de sens. *Rba* répond exactement à *taraṅga*, « vague, » que portent ici les deux manuscrits sanscrits que j'ai sous les yeux.

proque, avec un esprit de secours. Observez les pratiques de la Loi; à qui observe bien les pratiques, il n'arrive pas de mal. Aimant la tradition, la morale, l'aumône, soyez d'une patience et d'une pureté accomplies. Souvenez-vous du Bouddha, de la Loi, de l'assemblée (des fidèles), ainsi que de la modestie. Toutes ces substances sans conscience de la douleur qui ne dure pas, changeant par la possession de la cause et de l'effet, ne s'appartenant pas à elles-mêmes, et devenues insensibles, examinez-les depuis l'origine [1]. Tout ce que vous voyez en moi de puissance surnaturelle, de facultés, de science et de pouvoir, tout cela est produit par l'œuvre de la vertu qui en est la cause, et vient de la tradition, de la morale et de la modestie. C'est en vue des êtres, pour les secourir et par bienveillance (que j'ai acquis) ce que j'ai de (science de la) tradition, de moralité, de modestie, d'aumônes (faites), de douceur et de retenue parfaite. Vous aussi, agissez avec cette retenue parfaite. Ce n'est ni par des sentences, ni par des cris, ni par des sons, qu'on peut atteindre la doctrine de la vertu. Acquérez-la en agissant dans l'essence de l'application. Comme vous parlez, agissez. N'empêchez pas les occasions d'entretien des autres. Que des efforts continuels soient faits par vous. Il n'y a pas de don pour tous ceux qui ont agi; mais qui n'agit pas, n'obtient rien. Les misères d'autrefois, pendant l'existence émigrante, tout ce que vous avez éprouvé, souvenez-vous-en. Dans le mensonge, vous n'obtiendrez certainement pas la délivrance (*Nirvrĭti*) et l'absence des passions. C'est pourquoi, après avoir trouvé le loisir, un docteur [2], un lieu convenable pour y habiter, et la meilleure audition de la Loi, apaisez les passions et le reste des misères humaines. Abandonnez l'orgueil, la fierté et l'arrogance. Toujours doux, et ne déviant jamais de la droiture, faites diligence dans le chemin du Nirvâṇa [3]. Exercez-vous à l'examen de la voie (du salut), et éclairez complète-

[1] Voici le sanscrit: *Douhkhamanityamanâtmâ nirikchatha yônisô imâ dharmâ, hêtouprasyayayouktâ vartantê'swamikâ djaṭabouddhyâ.* — [2] Le sanscrit a simplement *ami, mitra.* — [3] Voy. p. 47, note 5.

ment toutes les ténèbres du trouble de l'ignorance avec la lampe de la sagesse. Débarrassez-vous du filet des fautes que le repentir accompagne, avec la foudre de la science. Qu'est-il besoin d'en dire davantage? La Loi est remplie de sens et de pureté; ne restez pas ici; ici il n'y a pas de vicissitudes par la Loi[1]. Au temps où l'Intelligence (*Bôdhi*) aura été obtenue par moi, au temps où tombera la pluie de la Loi qui mène à l'immortalité, en possession d'esprits complétement purs, venez pour entendre la Loi par excellence.

Chapitre des Portes évidentes de la Loi, le quatrième.

[1] Voici le texte sanscrit (dialecte des Gâthâs): *Dharmayouchmâkamarthasañyouktam, na tcha tatra va tchthêthâ, na tatra dharmasyâparâdhah.*

Le Bôdhisattva veut dire, je crois, que les dieux ne profiteraient pas du bienfait de la Loi en restant dans le ciel, où la destinée ne change pas pendant des périodes entières du monde, tandis qu'en partageant sa fortune, ils peuvent arriver promptement au Nirvâṇa.

CHAPITRE V.

C'est ainsi, Bhikchous, que le Bôdhisattva enseigna bien à cette grande assemblée de dieux cette énumération relative à la Loi; il la leur fit bien comprendre, et en fit bien l'éloge. Il les encouragea bien, et après les avoir rendus joyeux, rendus patients, il dit à cette assemblée remplie de bénédictions : Compagnons, je vais dans le Djamboudvîpa. C'est pour moi le temps d'accomplir l'œuvre des Bôdhisattvas d'autrefois, en invitant les êtres au banquet, par les quatre sujets de réunion : le don, les douces paroles, la production des biens, la conformité des biens. Compagnons, il ne serait pas convenable que je ne me revêtisse pas maintenant de l'Intelligence parfaite et accomplie de Bouddha, et que je ne reconnusse pas ce qui a été fait.

Cependant ces fils des dieux Touchitakâyikas tenant embrassés en pleurant les pieds du Bôdhisattva, parlèrent ainsi : Noble Pouroucha, si tu n'y restes pas, ce séjour du Touchita ne brillera plus.

Alors le Bôdhisattva répondit à cette grande assemblée de dieux : Celui-ci, Mâitrêya[1] Bôdhisattva vous enseignera la Loi. Et le Bôdhisattva ayant ôté de dessus sa tête la tiare et le diadème, les mit sur la tête du Bôdhisattva Mâitrêya en disant : Noble Pouroucha, c'est toi qui, après moi, te revêtiras de l'Intelligence parfaite et accomplie de Bouddha.

Cependant, Bhikchous, le Bôdhisattva ayant ainsi consacré le Bôdhisattva Mâitrêya dans le séjour excellent du Touchita, parla encore à cette grande assemblée de dieux : Compagnons, sous quelle

[1] Mâitrêya est en effet le Bouddha qui doit venir prêcher la Loi, quand le monde aura perdu tout souvenir de la doctrine de Çâkya Mouni.

forme entrerai-je dans le sein d'une mère? Alors quelques-uns dirent : C'est sous la forme d'un Brahmane enfant qu'il convient d'y entrer. D'autres dirent : sous la forme de Çiva. D'autres dirent : sous la forme de Brahma. D'autres dirent : sous la forme d'un grand roi. D'autres dirent : sous la forme de Vaiçravaṇa [1]. D'autres dirent : sous la forme de Râhou [2]. D'autres dirent : sous la forme d'un Gandharba [3]. D'autres dirent : sous la forme d'un Kinnara [4]. D'autres dirent : sous la forme d'un Mahôraga [5]. D'autres dirent : sous la forme d'Içvara. D'autres dirent : sous la forme de Tchandra [6]. D'autres dirent : sous la forme de Soûrya [7]. D'autres dirent : sous la forme du maître des Garouḍas [8].

Alors l'un des fils des dieux Brahmakâyikas nommé Ougratêdjas [9] (splendeur terrible), qui autrefois avait émigré (du corps) d'un Richi, qui ne s'éloignait plus de l'Intelligence parfaite et accomplie, parla ainsi : Par les livres des Brahmaṇas [10], des Mantras [11], et du Rig-Vêda, il est dit sous quelle forme il convient que le Bôdhisattva entre dans le sein d'une mère. Et quelle est cette forme? Il prendra le corps du plus beau des éléphants, armé de six défenses, couvert d'un réseau d'or, à la tête rouge et superbe, à la mâchoire ouverte, et d'une forme majestueuse. Telle est l'espèce indiquée par un Brahmane savant dans les livres du Rig-Vêda. Il sera en possession de trente-deux signes, et accomplira en tout point la prédiction.

Ainsi, Bhikchous, le Bôdhisattva ayant reconnu le temps de sa naissance, pendant qu'il était dans le séjour excellent du Touchita, fit apparaître huit signes dans la demeure pure du roi Çouddhôdana.

[1] Ou Kouvera, dieu des richesses.

[2] Ce nom manque au sanscrit. C'est le dragon qui cause les éclipses.

[3] Musicien céleste.

[4] Demi-dieu attaché à Kouvêra.

[5] Grand dragon à forme humaine et à queue de serpent.

[6] La Lune, ou plutôt *Lunus*.

[7] Le soleil.

[8] Classe de demi-dieux.

[9] Selon le tibétain, *Agratêdjas*.

[10] Partie des Vêdas contenant les préceptes et la théologie.

[11] Partie des Vêdas comprenant les prières particulières aux diverses divinités. Ce mot signifie aussi une formule d'invocation magique.

Lesquels (au nombre de) huit? Les voici : Cette demeure fut sans herbe, sans troncs d'arbres (brisés), sans épines, sans gravier, sans sable, sans ordures, bien arrosée çà et là, bien purifiée de toute malpropreté, sans tourbillons poudreux, sans obscurité, sans poussière, sans mouches, sans guêpes, sans moustiques, sans papillons, sans serpents venimeux, remplie de fleurs, unie comme la paume de la main. Tel est le premier signe précurseur.

Les oiseaux qui demeurent sur l'Himavat (Himâlaya), le roi des montagnes, Patragouptas[1], perroquets, geais[2], Kôkilas[3], cygnes, paons, oies[4], Kouṇâlas[5], Kalabingkas[6], faisans[7], et bien d'autres aux ailes bariolées de belles couleurs, au chant agréable, étant venus là en troupes, dans la demeure pure du roi Çouddhôdana, se posent sur les terrasses, les balustrades, les arceaux, les œils-de-bœuf, les galeries et les toits du palais; et pleins de joie et s'ébattant, ils témoignent leur allégresse, chacun par son chant. Tel fut le second signe précurseur.

Dans tous les jardins de plaisance, les parcs et bois de plaisance du roi Çouddhôdana, les arbres à fleurs et à fruits qui viennent dans des saisons diverses, tous à la fois se couvrent de fleurs épanouies. Tel est le troisième signe précurseur.

Les étangs, dont l'eau sert à l'usage du roi Çouddhôdana, et tous les autres, sont remplis de lotus aux mille feuilles, de la grandeur de la roue d'un char. Tel est le quatrième signe précurseur.

Dans la demeure pure du roi Çouddhôdana, le beurre, l'huile, le miel, le jus de la canne, le sucre, et toutes les espèces de mets, quels qu'ils soient, quoiqu'on les emploie en abondance, paraissent toujours entiers. Tel est le cinquième signe précurseur.

[1] Wilson ne donne pas ce mot, dont le sens littéral est *gardé par ses ailes*, comme le nom d'un oiseau, mais comme celui d'une espèce d'euphorbe.

[2] S. *Çârikâ* (*gracula religiosa*).

[3] Coucou indien.

[4] *Anas casaca*.

[5] Nom de pays, selon Wilson. C'est ici le nom d'un oiseau qui habite l'Himâlaya.

[6] Espèce de moineau.

[7] S. *Djîvañjîva*. Voy. Wilson.

Dans la demeure excellente et pure du roi Çouddhôdana, au milieu des appartements des femmes, les grands tambours, les tambours de terre (cuite), les tambours d'airain, les luths[1], les harpes, les flûtes, les théorbes[2], les cymbales, et tous les instruments sans exception, rendent, sans être touchés, des sons doux et mélodieux. Tel est le sixième signe précurseur.

Dans la demeure pure et excellente du roi Çouddhôdana, les vaisseaux où sont l'or, l'argent, les diamants, les perles, les lapis-lazulis, la nacre, le cristal, le corail et le reste des trésors, sans exception, s'étant ouverts, apparaissent purs, brillants et pleins. Tel est le septième signe précurseur.

Cette demeure fut éclairée de tous côtés par une lumière parfaitement pure, effaçant les clartés du soleil et de la lune, et produisant le bien-être dans le corps et l'esprit. Tel est le huitième signe précurseur.

Mâyâ Dêvi s'étant baignée, ayant parfumé son corps, couvert ses bras de divers ornements, et revêtu les vêtements les plns beaux, les plus précieux et les plus fins; remplie de contentement, de joie et de bonheur, entourée et précédée de dix mille femmes, entra dans le palais du roi Çouddhôdana, qui retentit de chants, et où il demeure dans la joie; puis s'étant assise au côté droit, sur un siége d'honneur, orné d'un réseau précieux, avec un visage gai, riant et sans nuage, elle adressa ces Gâthâs au roi Çouddhôdana : O roi, seigneur de la terre, daignez m'écouter avec bonté. Ce que je vous demande, quelle est la pensée que j'ai dans l'esprit, pourquoi j'ai de la joie, apprenez-le en m'écoutant avec bonté et plaisir. Je demande, seigneur, à me livrer au jeûne et aux austérités, et, par amour pour les créatures, à me livrer à la prostration des huit membres[3]. Évitant de nuire aux êtres animés, ayant une pensée toujours pure, comme je suis bonne pour moi-même, je le serai pour les autres. Complète-

[1] Littéral. les (instruments) à une corde. — [2] Littéral. les (instruments) à trois cordes. — [3] Les mains, les genoux, les pieds, le front et la poitrine.

ment délivrée de pensées de vol[1], de désir et de fierté, je ne céderai pas à un désir illicite. Demeurant dans la vérité, évitant de blesser par des reproches ou des injures, j'éviterai aussi toute parole mauvaise ou vulgaire. Ayant abandonné la méchanceté, l'envie, l'ignorance, le trouble et la convoitise, je serai satisfaite de ma fortune. Agissant avec pureté, évitant la flatterie et l'envie, je parcourrai la voie des dix œuvres vertueuses[2]. C'est avec une grande joie que je m'engage à ces pratiques et aux austérités. Seigneur des hommes, ne contrariez pas mon envie. O roi, ne restez pas longtemps sans bonnes œuvres. Consentez à ce que je jeûne et fasse pénitence, accordez-moi promptement ce que je désire. Dans le palais où se trouve le salon d'été, fréquenté par les cygnes, sur la couche semée de fleurs, douce, moelleuse et parfumée, toujours entourée de mes compagnes, je me reposerai dans le bien-être et la joie. Je ne veux près de moi ni hommes, ni eunuques, ni pages, ni femmes vulgaires. Que je n'entende que des sons doux et harmonieux. Qu'il n'y ait où je suis, ni figure, ni bruit, ni odeur désagréable. Je désire que ceux qui sont enchaînés et en prison soient tous délivrés[3]. Faites que ceux qui recherchent les richesses soient riches. Pendant sept jours, afin que le monde soit dans le bien-être, faites don de nourriture, de breuvages, de vêtements[4], de chars, de palanquins et de voitures. Dans ce palais, que les hommes, les enfants et les femmes, tous tant qu'ils sont, évitent les querelles et les paroles de colère, qu'ils aient un cœur bienveillant les uns pour les autres, qu'ils aient l'esprit calme et apaisé; faites qu'ils égalent en bien-être les dieux

[1] Nos deux manuscrits sanscrits ont : *strainyâdvigardjitamanâs*, « ayant le cœur « délivré de pensées féminines, » qui me paraît la vraie leçon. L'interprète tibétain avait sous les yeux ou a lu *staina*, « vol, » au lieu de *strainya*, « féminin. »

[2] Les dix œuvres vertueuses sont précisément celles que la reine vient d'énumérer. Voy. Csoma, *Dictionnaire tibétain*, p. 69.

[3] J'ai suivi ici le sanscrit, que la traduction tibétaine rend d'une manière embarrassée.

[4] En tibétain *rad-pa*, qui manque dans tous les dictionnaires, et répond ici au sanscrit *vastra*.

qui demeurent dans le Nandana[1]. Que, sans être retenus par (la crainte) de grands châtiments et de remontrances du roi, sans chercher à se battre et à se blesser, tous agissent réciproquement avec des pensées de bienveillance. O roi, regardez tous les hommes comme un seul fils.

Le roi après avoir écouté ces paroles avec la plus grande joie, dit : Que tout se fasse comme tu le désires. Tout ce que tu as résolu dans ta pensée, la grâce que tu demandes, je t'accorde tout sans réserve. Et le meilleur des rois dit à sa suite : Préparez tout dans les appartements hauts du plus beau palais. Semez des fleurs fraiches, et répandez-y les parfums les plus suaves. Préparez des parasols, des bannières[2] ornées de guirlandes de Tâlas[3]. Que vingt mille hommes courageux, diversement armés, prennent des flèches, des lances, des piques, des javelots; qu'une suite à la voix douce comme celle des cygnes entoure la reine, afin que bien gardée elle demeure sans crainte. Qu'après s'être baignée et parée des plus beaux vêtements imprégnés de parfums, la reine environnée de ses femmes, semblable à une fille des dieux, monte au milieu des chants et du son joyeux de mille instruments, et, comme une déesse, demeure sur sa couche aux pieds incrustés de perles divines d'un grand prix. Sur cette couche préparée avec un grand nombre de vêtements agréables et précieux, qu'elle détache en arrivant son précieux diadème, et qu'elle y reste comme une déesse du (jardin) Miçraka[4].

[1] Elysée d'Indra.

[2] En sanscrit *paṭâka*, en tibétain *badan*. M. Schmidt, dans son Dictionnaire tibétain-allemand, traduit ce mot par *säbel*, « sabre, » je ne sais d'après quelle autorité. Ce mot, qu'on trouve souvent dans notre texte, y correspond toujours à *paṭâka*. Csoma, qui l'a omis à l'ordre alphabétique dans son dictionnaire, l'a bien rendu par *hangings of silk*, à la page 141, col. 2; et M. Schmidt, qui ici a suivi Csoma, donne aussi la même interprétation, p. 166, col. 2 de son Dictionnaire.

[3] Palmier (*borassus flabelliformis*).

[4] Litt. mélange (d'arbres et de fleurs). Il en est question dans le Mahâbhârata, comme d'un lieu de pèlerinage : « Qu'alors le meilleur des rois se rende au meilleur des étangs consacrés, celui de Miçraka. » (*Mahâbhârata*, édit. de Calcutta, tom. I, p. 526, slôca 6061.)

Cependant, Bhikchous, les quatre grands rois[1], et Çakra, le seigneur des dieux, les fils des dieux Souyâmas, Santouchitas, Sounirmitas, Paranirmitavaçavartins; le fils d'un démon Sârthavâha, Brahma, le maître des créatures, Brahmôttara-Pourôhita, Soubrahma-Pourôhita, Prabhavyoûha, Bhâsvara, Mahêçvara-Çouddhâvâsakâyika, Nichthâgata, Akanichtha, et bien d'autres dieux par milliers, s'étant rassemblés, se dirent l'un à l'autre : Compagnons, si nous laissions partir le Bôdhisattva seul, sans second, ce serait de notre part ne pas reconnaître ce qui a été fait, et ce n'est pas notre intention. Compagnons, quel est celui d'entre vous qui, dès le commencement, quand le Bôdhisattva se rendra dans le sein de sa mère, quand il y séjournera, quand il naîtra, quand il grandira, quand il jouera au milieu des enfants, quand il demeurera dans l'appartement des femmes, et regardera leurs jeux; quand il s'en ira par le monde, quand il pratiquera des austérités, quand il se rendra à Bôdhimaṇḍa[2], quand il vaincra le démon, quand il se revêtira de l'Intelligence parfaite et accomplie de Bouddha, quand il tournera la roue de la Loi, et quand il enseignera le grand Parinirvâṇa[3] avec une pensée secourable, une pensée de satisfaction, une pensée de bienveillance, une pensée de miséricorde, une pensée d'amour, (quel est celui de vous qui), partout et toujours, désire s'établir au service du Bôdhisattva[4]?

Ensuite, Bhikchous, au temps de la migration du Bôdhisattva, partis de l'horizon de l'est, des centaines de mille de Bôdhisattvas, assujettis à une seule (et dernière) naissance, et demeurant dans le séjour excellent du Touchita, dans le but de faire un sacrifice au

[1] Ils demeurent aux quatre côtés du mont Mérou, la montagne sacrée par excellence. Voici leurs noms : Dhritarâchtra, roi des Gandharbas; Virouṭaka, roi des Koumbhaṇḍas; Viroupâkcha, roi des Nâgas; et Kouvêra, roi des Yâkchas.

[2] Voy. p. 47, note 4.

[3] Voy. p. 47, note 5.

[4] Dans un long discours que j'ai omis, parce qu'il ne contient guère que l'énumération des événements de l'existence que le Bôdhisattva va passer sur la terre, les dieux disent qu'ils le serviront et le protégeront partout.

Bôdhisattva, se rendent à l'endroit où il est. De même, de chacun des dix horizons, des centaines de mille de Bôdhisattvas, assujettis à une seule naissance, et demeurant dans le séjour excellent du Touchita, dans le but de faire un sacrifice au Bôdhisattva, se rendent à l'endroit où il est. Du milieu des dieux Tchatourmahârâdjakâyikas[1], quatre-vingt-quatre millions d'Apsaras, conduisant des chœurs et des chants de toute sorte, dans le but de faire un sacrifice au Bôdhisattva, se rendent à l'endroit où il est. De même, du milieu des (dieux) Trâyastriṁçats, Yâmas, Touchitas, Nirmâṇaratis et Paranirmitavaçavartins, quatre-vingt-quatre millions d'Apsaras, conduisant des chœurs et des chants de toute sorte, dans le but de faire un sacrifice au Bôdhisattva, se rendent à l'endroit où il est.

Cependant le Bôdhisattva s'étant, dans la grande galerie du palais, posé sur le sein fortuné (de sa mère), bien purifié par toutes le bonnes œuvres, à la vue de tous les dieux, entouré de tous côtés par des Bôdhisattvas et des centaines de millions de divinités, commença à s'éloigner de la demeure du Touchita. Et au moment, Bhikchous, où il commençait ainsi à descendre, les trois mille grands milliers de régions du monde furent, par le Bôdhisattva, illuminées au loin et de tous côtés par une immense splendeur auparavant inconnue, et dépassant beaucoup la splendeur des dieux. Dans tous les espaces du monde, obscurcis par le vice, enveloppés par les ténèbres, sans aucune clarté, où le soleil et la lune, malgré la force et l'étendue de leur rayonnement, malgré leur puissance, ne donnent ni lumière, ni couleur, ni jour, ni éclat, ni splendeur; où les êtres qui y sont nés ne voient pas même leurs propres mains qu'ils étendent, en ces lieux mêmes, ces êtres, en ce moment, étant enveloppés de cette grande splendeur, en se voyant les uns les autres, en se reconnaissant les uns les autres, disent : Holà, compagnons! d'autres êtres sont nés ici certainement. Oui, compagnons, d'autres êtres sont nés ici certainement, et c'est de leur corps que s'échappe cette lumière.

[1] De la suite des quatre grands rois. Voy. p. 57, note 1.

Au même instant les trois mille grands milliers de régions du monde furent ébranlées[1], avec six phénomènes et dix-huit grands signes, furent fortement ébranlées, fortement ébranlées de tous côtés; tremblèrent, tremblèrent fortement, tremblèrent fortement de tous côtés; s'agitèrent, s'agitèrent fortement, s'agitèrent fortement de tous côtés; résonnèrent, résonnèrent fortement, résonnèrent fortement de tous côtés; retentirent, retentirent fortement, retentirent fortement de tous côtés; à l'extrémité s'abaissèrent, au milieu s'élevèrent; au milieu s'abaissèrent, à l'extrémité s'élevèrent; à l'orient s'abaissèrent, au couchant s'élevèrent; au couchant s'abaissèrent, à l'orient s'élevèrent; au sud s'abaissèrent, au nord s'élevèrent; au nord s'abaissèrent, au sud s'élevèrent. En ce moment des cris de joie, de plaisir, de bonheur, d'allégresse et d'actions de grâces, dignes d'être entendus, dignes d'être loués, sans pareils[2], mélodieux, et éloignant toute crainte, furent entendus. En ce moment aucun être n'éprouva de mal, de crainte, de frayeur ni d'épouvante. En ce moment la splendeur du soleil, de la lune, de Çakra, de Brahma, des gardiens du monde, disparut. Les êtres plongés dans l'enfer, ceux qui étaient nés à la condition des bêtes, ceux du monde de Yâma, tous en ce moment furent délivrés de leurs souffrances, et tous remplis de bien-être. Aucun être ne fut tourmenté par le désir, ne fut tourmenté par le dégoût, ne fut tourmenté par le trouble, l'envie, la jalousie ou l'orgueil; ne fut tourmenté par l'hypocrisie, la fierté, la colère, la malice ou la cruauté. Tous les êtres, en ce moment, eurent des pensées affectueuses et secourables, eurent les uns pour les autres les sentiments d'un père et d'une mère. La musique des

[1] Les tremblements de terre ont lieu quand les Bôdhisattvas entrent dans le sein de leur mère, quand ils en sortent, quand ils deviennent Bouddhas, et quand ils entrent dans le Nirvâṇa. Voy. aussi *Foĕ kouĕ ki*, p. 217, note 12

[2] Il y a ici une phrase à laquelle je ne puis donner de sens raisonnable, c'est *mñan na gtañg mi bra va*, qui n'a pas de correspondante au sanscrit. La difficulté porte sur *bra va*, que Csoma et M. Schmidt expliquent seulement par *taupe*, tandis que ce mot me paraît ici un participe

dieux et des hommes, cent millions d'instruments, sans être touchés, firent entendre leurs accords agréables. Des centaines de millions de dieux, avec les mains, avec les épaules, avec la tête, soutiennent et portent ce grand char[1] (du Bôdhisattva). Cent mille Apsaras conduisant des chœurs de musique, en avant, en arrière, à droite, à gauche, chantent les louanges du Bôdhisattva.

Chapitre de la Descente (du Touchita), le cinquième.

[1] En sanscrit *vimâna*, char ou demeure céleste qui se transporte à la volonté de celui qui s'y trouve

CHAPITRE VI.

Ainsi, Bhikchous, l'hiver étant passé, au temps du dernier mois de printemps, quand paraît la constellation Viçâkha[1], à l'époque de la plus belle des saisons, où les feuilles des arbres se développent, où les fleurs s'épanouissent dans leur beauté; où délivré du froid et de la chaleur, du brouillard et de la poussière, le sol de la terre produit une verdure nouvelle dont il se revêt, le seigneur des trois mondes, adoré de l'univers, ayant vu que le temps marqué était arrivé, au quinzième jour de la lune, alors qu'elle est en son plein, à l'époque de l'astérisme du Pouchya[2], le Bôdhisattva descendit de l'excellent séjour du Touchita dans le sein d'une mère livrée au jeûne, se rappelant ce qu'il avait appris, semblable à un jeune éléphant blanc à six défenses, à la tête de la couleur de la cochenille, aux dents brillantes comme l'or, parfait dans tous ses membres, sans défaut dans ses organes, il entra par le flanc droit de sa mère. Et après y être entré, il s'appuya du côté du flanc droit, et ne s'appuya jamais du côté du flanc gauche. Mâyâ Dêvi, endormie doucement sur sa couche, vit en songe ceci : Un éléphant blanc comme la neige et l'argent, à six défenses, aux pieds, à la trompe superbes, à la tête rouge, à la démarche agréable, aux membres forts comme le diamant, le plus beau des éléphants entrait en elle, et jamais elle n'avait vu, ni entendu (dire) qu'on éprouvât un pareil bien-être. Son corps étant

[1] Seizième astérisme lunaire (avril-mai), et le premier mois du calendrier indou.

[2] Ce nom, qui revient au commencement du chapitre VII, au moment de la naissance du Bouddha, est, suivant Wilson, celui du huitième astérisme lunaire (décembre-janvier). Comment se trouve-t-il ici en même temps que celui de Viçâkha, qui ne paraît que deux mois plus tard?

dans le bien-être, et son esprit y étant aussi, un calme profond s'empara de sa pensée. Ensuite Mâyâ Dêvî s'étant revêtue de parures et de vêtements flottants qu'elle rattacha, ayant le corps et l'esprit dans le bien-être, remplie de joie, d'allégresse et de bonheur, se leva de cette couche excellente, puis entourée et précédée de la foule de ses femmes, descendit de l'appartement haut du palais, et se rendit au bois d'Açôkas[1]. Et s'étant assise à l'aise dans ce bois, elle envoya un messager au roi Çouddhôdana : « O roi, veuillez venir, la reine désire voir votre personne. » Il parla ainsi, et le roi ayant entendu ces paroles, fut rempli de joie, agita son corps, se leva de son siége excellent, et entouré et précédé des conseillers, des citoyens, de sa suite et de ses parents, il se rendit au bois d'Açôkas. Mais en allant il sentit son corps extrêmement lourd, et ne pouvant entrer dans le bois, il s'arrêta à la porte; et après avoir réfléchi un moment, il récita ces Gâthâs : Lorsque dans le combat je me suis trouvé à la tête des guerriers, je ne me souviens pas d'avoir, comme aujourd'hui, senti une telle pesanteur de corps. Je ne puis pas même, en ce moment, marcher dans ma propre demeure. Qu'est-ce donc que cela, et à qui le demanderai-je?

Les fils des dieux Çouddhâvâsakâyikas, qui se tenaient dans l'atmosphère, s'étant montrés à mi-corps, adressèrent ces Gâthâs au roi Çouddhôdana : Riche d'austérités, de mérites et de qualités, adoré des trois mondes, doué de bonté et de miséricorde, initié à la science des œuvres saintes, le magnanime Bôdhisattva, descendu de la demeure du Touchita, ô roi, est devenu ton fils, est entré dans le sein de la reine Mâyâ.

Alors secouant la tête et joignant la paume de ses mains et ses dix doigts, le roi, devenu plein de respect, entra dans le bois. Puis mettant de côté l'orgueil et la fierté, et regardant le visage de la reine Mâyâ : Que ferai-je pour vous? de quoi s'agit-il? dites-le-moi.

La reine dit : Pareil à la couleur de la neige et de l'argent, surpassant l'éclat du soleil et de la lune, aux pieds, à la trompe superbes,

[1] Espèce d'arbre, *Jonesia asoka*.

très-bien proportionné, à six défenses, magnanime, le plus beau des éléphants, aux membres solides comme le diamant, au beau corps, est entré dans mon sein. Veuillez écouter ce récit : J'ai vu les trois mille régions brillantes et dégagées de ténèbres; et pendant que j'étais endormie, des millions de divinités me louaient. Alors il n'est resté en moi ni sentiment de colère, ni dégoût, ni trouble; j'ai été livrée à une pensée de quiétude et en possession d'une méditation douce. Si ce rêve que j'ai fait est heureux ou malheureux pour la famille; si ce rêve que j'ai fait contient une prédiction véritable, ô roi, veuillez, (pour le savoir,) faire appeler ici promptement des Brahmanes savants dans le Rig-Vêda, experts dans l'explication des songes et connaissant les rites des planètes.

Le roi ayant entendu ces paroles, fit à l'instant même venir des Brahmanes très-habiles à expliquer le sens du Rig-Vêda et des Çâstras. Quand Mâyâ fut en leur présence, elle dit : J'ai fait un rêve, écoutez-en le récit. Les Brahmanes dirent : Que la reine veuille parler et nous expliquer ce qu'elle a vu en songe; et après l'avoir entendu, nous l'expliquerons. La reine dit : Pareil à la couleur de la neige et de l'argent, surpassant l'éclat du soleil et de la lune, aux pieds, à la trompe superbes, très-bien proportionné, à six défenses, magnanime, le plus beau des éléphants, aux membres solides comme le diamant, au beau corps, est entré dans mon sein; écoutez ce récit. Après avoir entendu ces paroles, les Brahmanes parlèrent ainsi : Il n'y a pas là de malheur pour la famille. Vous serez comblés de la plus grande joie. Il vous naîtra un fils avec des membres ornés de signes, un noble descendant de la race des rois, un magnanime Tchakravartin. S'il abandonne les désirs, le royaume et sa résidence, pour s'en aller, par amour pour tous les mondes, errer, exempt de passions, à l'état de religieux, il deviendra digne des offrandes des trois mondes, et sera le Bouddha qui, par le goût délicieux de l'Amrĭta[1], donnera la joie à tous les mondes.

[1] Ce mot, qui signifie *immortalité*, et se prend le plus souvent pour exprimer la

Après avoir proclamé en ces mots cette heureuse prédiction, après avoir pris des aliments dans le palais du roi et reçu des présents, les Brahmanes se retirèrent.

C'est ainsi, Bhikchous, que le roi Çouddhôdana après avoir entendu ce discours des Brahmanes habiles à connaître les signes, à les expliquer, et savants dans l'interprétation des songes, fut rempli de contentement, de plaisir et de la joie la plus grande, et que, dans sa joie et sa satisfaction, ayant rassasié ces Brahmanes en leur donnant des mets délicats, des breuvages et des aliments savoureux en abondance, il leur fit des présents et les congédia.

En même temps, aux quatre portes de la ville de Kapilavastou, la grande cité, partout, dans les places et les carrefours, il fit distribuer des aumônes, afin d'honorer le Bôdhisattva; des aliments à ceux qui désirent des aliments; des breuvages à ceux qui désirent des breuvages; des vêtements à ceux qui désirent des vêtements; des voitures à ceux qui désirent des voitures; des parfums à ceux qui désirent des parfums; des guirlandes, des aromates, des lits, des asiles, des moyens de subsistance, il en donne à ceux qui en désirent.

Ensuite, Bhikchous, il vint à la pensée du roi Çouddhôdana : Comment, en restant dans cette demeure, la reine Mâyâ pourra-t-elle être calme et sans inquiétude?

Au même instant les quatre grands rois s'étant approchés du roi Çouddhôdana, lui dirent : O roi, ne te mets pas en peine et reste en repos, nous préparerons la résidence du Bôdhisattva.

Alors Çakra, le maître des dieux, dit au roi Çouddhôdana en s'approchant de lui : La grande demeure des (quatre grands rois) gardiens (du monde) ne vaut rien, celle des Trâyastriṃçats est bonne. Je donne au Bôdhisattva une demeure pareille au Vaidjayanta [1].

Ensuite le fils d'un dieu Souyama s'étant approché de Çouddhô-

nourriture des dieux, a aussi le sens de *délivrance finale*. C'est à ces diverses significations que les Brahmanes font allusion.

[1] Palais de Çakra (Indra).

dana, lui dit: En voyant ma demeure, des millions de Çakras ont été remplis d'étonnement; la demeure fortunée de Souyama, je la donne aux fils du victorieux[1].

Alors le fils d'un dieu Santouchita s'étant approché du roi Çouddhôdana, lui parla ainsi: Ce séjour du Touchita, où le très-glorieux demeura naguère, ce séjour, pur et délicieux, je le donne au fils du victorieux[1].

Alors le fils d'un dieu Sounirmita étant venu auprès du roi Çouddhôdana, lui dit: Cette demeure fortunée, pareille à un rêve de l'esprit[2], de la nature des perles, je la donne au Bôdhisattva pour l'honorer, ô prince.

Puis le fils d'un dieu Paranirmitavaçavartin étant venu trouver le roi Çouddhôdana, lui parla ainsi: Toutes ces demeures[3], quelles qu'elles soient, qui changent de place au gré du désir, quoique belles, voient, auprès de ma demeure, pâlir leur éclat et leur couleur. C'est pourquoi, ô bienheureux, dans le but de faire un sacrifice au Bôdhisattva, j'offre cette demeure de la nature des perles. Prends-la, ô roi; elle est toute remplie de fleurs divines; elle exhale des parfums divins la demeure spacieuse que je donnerai pour que la reine y fasse son séjour.

C'est ainsi, Bhikchous, que tous les maîtres des dieux Kâmâvatcharas, dans le but d'honorer le Bôdhisattva, vinrent, dans la grande ville de Kapila, la première des cités, offrir leurs propres demeures. Mais le roi Çouddhôdana fit préparer une demeure dépassant l'ouvrage des hommes, sans égaler celui des dieux; et là le Bôdhisattva, par le pouvoir du grand exercice de la méditation profonde, fit apparaître en même temps Mâyâ Dêvî dans toutes les autres demeures (offertes par les dieux).

Pendant le temps que le Bôdhisattva demeura dans le sein de Mâyâ Dêvî, il resta toujours du côté du flanc droit, assis les jambes croisées. Et tous les maîtres des dieux reconnaissent, chacun à part

[1] Le sanscrit a: «je la donne au Bôdhisattva.» — [2] S. *Manômaya.* — [3] S. *Vimâna.*

soi, que c'est dans leur demeure qu'est assise la mère du Bôdhisattva, et pas ailleurs. Et ici il est dit :

En demeurant dans l'exercice de la méditation profonde, par l'accomplissement de transformations surnaturelles et incompréhensibles, il a rempli l'intention de tous les dieux, et satisfait de même le désir du roi.

Ensuite quelques-uns des fils des dieux de cette assemblée de dieux pensèrent : Puisque les dieux de la famille des quatre grands rois évitent la souillure d'un corps humain, qu'il en est de même des autres dieux Trâyastrimçats ou Yamas, et à plus forte raison des fils des dieux Touchitas, comment le Bôdhisattva pur et exempt de toute tache, bien élevé au-dessus de tous les mondes, le plus précieux de tous les êtres, descendu de la famille des dieux du Touchita, demeure-t-il dans le sang impur d'une mère, dans un corps humain à l'odeur désagréable ?

En ce moment, par une inspiration du Bouddha, Ânanda[1] parla ainsi à Bhagavat : Que Bhagavat soit entré dans le sein d'une femme exposée aux passions, comme l'enseigne le Tathâgata, cela est bien étonnant. Que Bhagavat, bien élevé au-dessus de tous les mondes, qui a été autrefois Bôdhisattva, et qui est ainsi descendu du Touchita, demeure dans le sein d'une mère, dans un corps humain, appuyé sur le côté du flanc droit, il est, en vérité, bien étonnant qu'on dise cela. Bhagavat, je désire qu'on ne dise pas que Bhagavat en a agi ainsi autrefois.

Bhagavat dit : Veux-tu, Ânanda, voir tout ce qu'a fait le Bôdhisattva, ce qu'on appelle l'exercice précieux qui fut l'occupation du Bôdhisattva demeurant dans le sein de sa mère ? Ânanda dit : Bhagavat, que cela soit dès à présent ! Sougata[2], que cela soit dès à pré-

[1] Cette interruption d'Ânanda est bien postérieure aux événements généraux du récit ; elle eut lieu quand le Bouddha racontait sa vie à ses disciples, dans la ville de Çrâvasti, et pour amener un éclaircissement sur cette circonstance de son incarnation, qui étonnait les dieux.

[2] *Bien venu*, surnom du Bouddha.

sent! Que le Tathâgata nous montre toute l'occupation du Bôdhisattva, et après l'avoir vue nous nous réjouirons.

Alors Bhagavat fit apparaître les signes de l'espèce que voici: Brahma, le maître des créatures[1], accompagné de soixante-huit mille Brahmas, étant disparu du monde de Brahma, vint en présence de Bhagavat, salua ses pieds avec sa tête, tourna trois fois autour de lui, et joignant les mains en s'inclinant, se tint à côté.

Alors Bhagavat l'ayant reconnu lui parla ainsi: Brahma! mon exercice[2] de Bôdhisattva, alors qu'autrefois je suis resté dix mois dans le sein d'une mère à l'état de Bôdhisattva, l'as-tu conservé? Brahma dit: Il en est ainsi, Bhagavat. Il en est ainsi, Sougata. Bhagavat dit: Où est-il maintenant? Montre-le. Brahma dit: Bhagavat, il est dans le monde de Brahma. Bhagavat dit: Eh bien, montre-nous ici cet exercice du Bôdhisattva pendant dix mois, afin qu'on sache comment il s'est achevé.

Alors Brahma, le maître des créatures, dit aux dieux Brahmas: Tenez-vous de manière à ce que nous apportions ce précieux exercice de l'œuvre du Bôdhisattva.

En même temps Brahma, le maître des créatures, ayant salué avec la tête les pieds de Bhagavat, disparut de sa présence, arriva à l'instant même dans le monde de Brahma, et dit à Soubrahma, le fils d'un dieu: Ami, va! Et au-dessous de ce monde de Brahma, fais entendre d'en haut ces paroles dans la demeure des dieux Trâyastriṁçats: « Nous montrerons, en présence du Tathâgata, le précieux exercice de l'œuvre du Bôdhisattva. Que ceux d'entre vous qui désirent le voir, viennent promptement. » Fais entendre cet avertissement.

Alors Brahma, le maître des créatures, accompagné de quatre-vingt-quatre centaines de mille de Niyoutas de Kôṭis[3] de divinités, ayant pris le précieux exercice de l'œuvre du Bôdhisattva, après

[1] Pour cette expression, qui répond au sanscrit *sahampati*, et quelquefois *sahâpati*, voy. l'*Introd. à l'hist. du Buddh.* I, p. 596.

[2] Sanscrit, *paribhôga*.

[3] Le *niyouta* équivaut à un million, le *kôṭi* à dix millions.

l'avoir placé dans la grande demeure de Brahma, au-delà (d'une hauteur) de trois cents Yôdjanas, descendit dans le Djamboudvîpa, environné de tous côtés par cette foule de millions de divinités.

En ce moment, pour servir Bhagavat, il y eut une grande réunion de dieux Kâmâvatcharas. Et ce précieux exercice de l'œuvre du Bôdhisattva fut environné de vêtements divins, de guirlandes divines, de parfums divins, de fleurs divines, des accords d'une musique divine, de richesses divines amassées, et escorté de tous côtés par les dieux les plus puissants et les plus illustres.

Le maître des dieux, Çakra, qui se tient au milieu du grand océan[1] (regardant) de loin, en abritant son visage avec sa main, tourne la tête, et, quoi qu'il regarde, ne peut rien voir. Pourquoi cela? C'est que parmi les dieux les Brahmas ayant la grande puissance, les dieux Vrâyastriñçats, les Yavas, Touchitas, Nirmâṇaratis, et Paranirmitavaçavartins, qui près des premiers sont inférieurs, et à plus forte raison le maître des dieux (de son ordre), Çakra lui-même, (ne peuvent voir.)

Cependant Bhagavat fit cesser un moment les accords de la musique des dieux. Pourquoi cela? C'est qu'en les entendant, les hommes du Djamboudvîpa deviennent fous.

Alors les quatre grands rois étant allés trouver Çakra, le roi des dieux, lui parlèrent ainsi: Maître des dieux, ce précieux exercice de l'œuvre du Bôdhisattva, nous ne pouvons le voir; comment ferons-nous? Celui-ci répondit: Amis, moi-même que ferais-je? car moi aussi je ne puis le voir. Cependant, amis, quand on l'apportera en présence de Bhagavat, peut-être en ce moment le verrons-nous. Ceux-ci dirent: Eh bien, roi des dieux, fais donc en sorte que promptement nous arrivions à le voir. (Çakra) dit: Amis, attendez

[1] Le sanscrit a: «qui se tient sur le «Soumérou.» C'est le côté nord du mont Mérou, opposé au *Koumérou*, qui en est la partie sud. Le Mérou est la montagne sacrée où résident un grand nombre de divinités. Elle est supposée placée au centre du monde composé de sept continents.

un instant que ces fils des dieux éminents parmi les éminents, arrivés en présence du Bôdhisattva, l'aient réjoui par leurs paroles.

Alors ceux-ci se rangeant d'un côté et tournant la tête, s'arrêtèrent à côté du Bôdhisattva en le regardant.

En ce moment Brahma, le maître des créatures, accompagné de ces quatre-vingt-quatre centaines de mille de Niyoutas de Kôṭis de dieux, portant ce précieux exercice de l'œuvre du Bôdhisattva, le déposa à l'endroit où était le Tathâgata.

Ce précieux exercice de l'œuvre du Bôdhisattva est bien proportionné, agréable, beau à voir, quadrangulaire, appuyé sur quatre piliers bien orné en dessus d'une galerie. Sa mesure est, en étendue, comme, par exemple, pour contenir un enfant né depuis six mois. Et au milieu de cette galerie, le siége qui est préparé est, par exemple, comme un tabouret pour asseoir un enfant de six mois. Telle est la couleur et la forme de ce précieux exercice de l'œuvre du Bôdhisattva, qu'il n'y en a aucun qui ait une couleur et une forme pareilles, dans le monde des dieux et dans celui des hommes. A sa vue, l'œil des dieux fut ébloui et rempli d'étonnement, tant il brille, étincelle et resplendit glorieusement, quand il est déposé en présence du Tathâgata. Ainsi, par exemple, l'or fondu par le joaillier devient un or pur et exempt de toute souillure; de même resplendit ce palais et sa galerie.

Dans l'intérieur de cet exercice du Bôdhisattva, un siége est préparé; et dans le monde des dieux, nul, à l'exception du Bôdhisattva, n'a des lignes d'heureux augure au cou[1]; nul n'a une forme et une couleur pareilles (à lui). Et quoique recouvert d'étoffes par le grand Brahma, ce siége du Bôdhisattva ne brille plus auprès de lui, et ressemble à la peau d'une gazelle noire, battue par les vents et la pluie.

[1] Ce sont trois lignes comme celles qui sont sur les coquilles, et regardées comme le signe d'une grande fortune. (Wilson, *Diction. Sanscr.* au mot *Kambougrîva.*)

Ce palais est fait de l'essence de sandal des Ouragas[1]; un seul grain de sa poussière ne peut être égalé en prix par la région des mille mondes, tant il est entouré de tous côtés de l'essence de sandal des Ouragas.

Pareille à cette galerie, une seconde est contenue dans la première, dont elle est détachée et qu'elle ne touche pas. Dans cette galerie elle-même, il y en a une troisième encore, pareille à la seconde, à laquelle elle ne touche pas, et dont elle est détachée. C'est dans l'intérieur de cette troisième galerie de parfums qu'est placé le siége, et qu'un tapis est étendu. Le genre de couleur de cette essence de sandal des Ouragas est, par exemple, comme celle du lapis-lazuli le plus pur. Autour de cette galerie de parfums, des fleurs, surpassant l'œuvre des dieux, quelle qu'elle soit, naissent spontanément[2], et c'est par la maturité complète de la racine de la vertu antérieure du Bôdhisattva qu'elles naissent dans cette galerie.

Cet exercice précieux de l'œuvre du Bôdhisattva est de la nature du diamant, solide, ferme et indestructible, doux au toucher comme un vêtement de Kâtchalindi. Et tout ce qu'il y a de séjours où s'exercent les dieux Kâmâvatcharas, apparaissent dans ce précieux exercice de l'œuvre du Bôdhisattva.

La nuit où le Bôdhisattva entra dans le sein de sa mère, cette nuit même un lotus blanc sortant du sein des eaux inférieures[3], et ouvrant la grande terre dans une étendue de soixante-huit millions de Yôdjanas, s'éleva jusqu'au milieu du monde de Brahma. Et ce lotus, le plus pur des hommes et leur guide (le Bôdhisattva), avec Brahma, qui commande à un million (d'êtres), sont les seuls qui le voient, et pas d'autres. Tout ce qu'il y a dans les trois mille grands milliers de mondes, de vitalité, d'essence, de liqueur géné-

[1] Les *Ouragas* (serpents) sont vraisemblablement la classe inférieure aux *Mahôragas* (grands serpents), qui habitent la région souterraine appelée *Pâtâlâ*. J'ignore ce qu'on entend par essence de sandal des Ouragas.

[2] Litt. *sans être créées*.

[3] S. *Adhahâpaskandha*.

ratrice, s'est rassemblé en gouttes de rosée dans ce grand lotus. Le grand Brahma l'ayant prise (la rosée) avec une belle coupe de lapis-lazuli, et l'ayant présentée au Bôdhisattva, le Bôdhisattva la prit, et rempli de bienveillance pour le grand Brahma, il la but. Et en buvant cette goutte d'essence génératrice, à l'exception du Bôdhisattva qui en est à sa dernière existence, du Bôdhisattva qui a rempli complétement toutes les terres des Bôdhisattvas[1], il n'y a pas un être dans le séjour des êtres, qui pût la digérer avec une parfaite aisance. Et par la maturité complète de quelle œuvre une pareille goutte d'essence génératrice est-elle introduite dans le Bôdhisattva? Pendant le temps que le Bôdhisattva a, dans de longues périodes antérieures, rempli les devoirs d'un Bôdhisattva, le remède a été donné aux êtres malades, l'espoir des êtres confiants dans leur espoir a été bien rempli; ceux qui sont venus en refuge n'ont pas été abandonnés, et toujours les prémices des fleurs, les prémices des fruits, les prémices des mets[2] ayant été donnéés aux Tathâgatas, à leurs Tchâityas[3], aux assemblées des auditeurs des Tathâgatas, aux pères et aux mères; lui-même enfin en a joui aussi sans réserve.

C'est par l'effet de la maturité complète de cette œuvre que le grand Brahma offre au Bôdhisattva cette goutte de rosée. Et dans cette galerie, autant il y a de grande joie et de plaisir réunis[4], éminents entre les plus éminents, tous y apparaissent par l'effet de la maturité complète de l'œuvre antérieure du Bôdhisattva.

Dans ce précieux exercice de l'œuvre du Bôdhisattva, apparaît un assortiment de vêtements[5] nommé Cent-mille-vêtements. Son apparition est pour le Bôdhisattva qui en est à sa dernière existence; excepté lui, il n'a lieu pour aucun être, quel qu'il soit, dans la famille des êtres. Forme, son, odeur, goût et toucher parfaitement

[1] Voy. p. 3, la note 4.

[2] Litt. *des goûts.*

[3] Voyez p. 28, note 2.

[4] Le sanscrit a de plus: *et de qualités de l'illusion.*

[5] En sanscr. *vâsôyouga*; en tibétain, *gos phrougs* (ou *hphrougs*) *gtchig.* Ce composé manque dans les lexiques.

purs, quels qu'ils soient, il n'en est pas qui ne se trouve dans cette galerie. En dehors, en dedans, cette galerie est également bien achevée, également parfaite et accomplie. Ainsi, par exemple, elle est douce au toucher, comme la soie du pays de Kaliñga[1]; dès qu'on la fait voir, nulle ne lui est comparable. Elle a été produite par la pensée d'une prière antérieure du Bôdhisattva. Sans nul doute, pour un Bôdhisattva Mahâsattva naissant dans le monde des hommes, et qui après être allé par le monde, et s'être revêtu de l'Intelligeuce parfaite et accomplie de Bouddha, tournera la roue de la Loi, une pareille galerie et l'exercice précieux seront d'abord produits au côté droit du sein maternel, quelle que soit la mère dans le sein de laquelle il naîtra. Et ensuite le Bôdhisattva étant descendu du Touchita, il apparaîtra dans cette galerie, assis les jambes croisées, sans que le corps du Bôdhisattva qui en est à sa dernière existence soit celui d'un embryon débile, faible et engourdi; mais avec des membres et des articulations doués de tous les signes accomplis, comme il convient. C'est, en réalité, la figure d'un grand éléphant, sous laquelle Mâyâ Dêvî l'a vu venir en songe.

Tandis qu'il est ainsi, Çakra, le maître des dieux, les quatre grands rois, les vingt-huit grands chefs des Yakchas, et celui qu'on nomme Gouyaka[2], d'où est sortie la race des Yakchas Vadjrapâṇis[3], tous ayant appris que le Bôdhisattva était entré dans le sein d'une mère, ne cessent pas un instant d'aller à sa suite. Quatre déesses sont auprès du Bôdhisattva pour le servir : Oukhoulî, Moukhoulî, Dhvadjapatî et Prabhâvatî, tels sont leurs noms. Toutes quatre elles ont appris que le Bôdhisattva est dans le sein de sa mère, et elles le gardent sans cesse. Çakra, le maître des dieux, accompagné de cinq

[1] Les Pouraṇas donnent ce nom au pays situé sur la côte de Coromandel, depuis Cuttack jusqu'aux environs de Madras. Les éditions tibétaines ont écrit *Kalingka*; les manuscrits sanscrits ont *Kâlindika* et *Kâtchilindika*. — [2] Chef des Yakchas, demi-dieux gardiens des trésors de Kouvêra, le dieu des richesses. — [3] *Porte-foudre* ou *porte-diamant*.

cents fils des dieux, ayant appris aussi que le Bôdhisattva est entré dans le sein d'une mère, ne cesse pas d'aller à sa suite.

Le corps du Bôdhisattva entré dans le sein de sa mère, était, comme au milieu de la nuit noire et ténébreuse, un grand feu sur le sommet de la montagne, qu'on voit à la distance d'un Yôdjana, et même à celle de cinq Yôdjanas; de même le corps accompli du Bôdhisattva, entré dans le sein de sa mère, était brillant, bien proportionné, beau et agréable à la vue. Au milieu de cette galerie, où il est assis les jambes croisées, il était extrêmement beau, comme l'or embelli de lapis-lazuli. La mère du Bôdhisattva aussi le voyait pendant qu'il était dans son sein. Comme, par exemple, du milieu d'un grand amas de nuages l'éclair s'échappe et répand d'immenses clartés, de même le Bôdhisattva, pendant qu'il est dans le sein de sa mère, par sa majesté, son éclat et sa splendeur, illumine cette première galerie précieuse; et après l'avoir illuminée, illumine la seconde galerie des parfums; et après la seconde, illumine la troisième; et après ces trois galeries, illumine tout le corps de sa mère; et, de même, illumine tout siége où elle se repose, puis toute la demeure; et après l'avoir illuminée tout entière, répandant une grande clarté au-dessus de cette demeure, il illumine l'orient, le midi, le couchant, le nord, le zénith, le nadir; aux dix points de l'espace, à la distance d'un Kroça[1] à chacun des points de l'espace tout resplendit de la majesté, de l'éclat, de la splendeur du Bôdhisattva entré dans le sein de sa mère.

Cependant, Bhikchous, afin de voir ce Bôdhisattva, de le saluer, de lui rendre hommage, et afin d'écouter la Loi, les quatre grands rois, les vingt-huit grands chefs des Yakchas, accompagnés d'environ cinq cents Yakchas, étant venus au temps de la matinée, et le Bôdhisattva ayant vu qu'ils étaient venus, étendit la main droite, et du doigt leur montra des siéges. Ces gardiens du monde[2] et les autres, après s'être assis sur les siéges préparés, ayant vu que le Bôdhisattva,

[1] Quatre mille coudées selon les uns, huit mille selon d'autres. — [2] Les quatre grands rois.

tout en étant dans le sein de sa mère, remue sa main pareille à l'or[1], l'élève, l'agite, la déplace[2], furent remplis de la joie la plus grande, et dans leur allégresse adressèrent leurs hommages au Bôdhisattva.

Le Bôdhisattva les ayant vus ainsi rassemblés, les instruisait par des discours de la Loi qu'il leur enseignait et leur faisait comprendre. Il les comblait d'honneurs, et les remplissait de joie. Et quand ils furent désireux de partir, ayant connu leur pensée par sa pensée, il étendit sa main droite, et leur donna le signal du départ. Et en étendant ainsi la main pour donner le signal du départ, et en la retirant, il ne blessa pas sa mère.

En ce moment les quatre grands rois pensèrent : Nous sommes congédiés par le Bôdhisattva. Et tournant trois fois, en présentant la droite, autour du Bôdhisattva et de sa mère, ils se retirèrent.

Si le Bhôdisattva, durant la nuit, sans se livrer au sommeil, a étendu la main droite, et après l'avoir étendue l'a retirée, l'a retirée en ayant le souvenir et la conscience, telle est la cause de cette main étendue, tel est l'effet.

Et encore, au moment où un homme, une femme, un jeune homme, une jeune fille, quels qu'ils soient, viennent pour voir le Bôdhisattva, c'est lui qui d'abord les réjouit par ses paroles, et après lui, la mère du Bôdhisattva qui les réjouit.

Bhikchous, c'est ainsi que le Bhôdhisattva, pendant qu'il était dans le sein de sa mère, étant devenu, dès le commencement, habile à réjouir par ses paroles, pas un dieu, pas un Naga, pas un Yakcha, pas un homme ou tout autre, ne pouvait le premier dire une parole agréable au Bôdhisattva, et toujours il était le premier à le réjouir par ses paroles; et après lui, sa mère.

[1] S. *djâtarodpa*. Le corr. tib. *skyespahi gzougs* manque aux dictionnaires.

[2] L'une des éditions tibétaines a *bjog*, et l'autre *gjog*, formes qui toutes deux appartiennent au verbe *hdjog*, couper. Il faudrait ici *bjag*, prét. du verbe *hdjog*, étendre, placer. (Csoma, *Dict. Tib.* p. 190, col. 2.) Je n'ai pas cru devoir faire la correction, parce que les deux verbes peuvent confondre leurs formes.

Ensuite le temps de la matinée étant passé et l'heure de midi arrivée, Çakra, le maître des dieux, et parmi les fils des dieux Trâyastrimçats, les plus éminents entre les plus éminents, vinrent pour voir le Bôdhisattva, l'honorer, le servir, et entendre la Loi. Le Bôdhisattva les ayant vus venir de loin, et étendant son bras droit couleur d'or, reçut avec bienveillance Çakra, le maître des dieux, et les dieux Trâyastrimçats, et du doigt leur montra des siéges. Alors, Bhikchous, Çakra, le maître des dieux, ne pouvant refuser l'invitation du Bôdhisattva, s'assit, ainsi que les autres fils des dieux de l'autre ordre, sur ces siéges préparés. Quand le Bôdhisattva vit qu'ils étaient assis, il les instruisit par des discours de la Loi; il la leur expliqua, la leur fit comprendre, la rendit claire, et les combla de joie.

Partout où le Bôdhisattva étendait la main, là aussi était visible sa mère.

Cependant ces dieux pensèrent: Le Bôdhisattva nous adresse des paroles agréables. Puis chacun d'eux pensait en lui-même: Le Bôdhisattva me parle à moi seul, c'est à moi que le Bôdhisattva adresse des paroles agréables.

Dans cette galerie[1] apparaît l'image réfléchie de Çakra, le maître des dieux, et des dieux Trâyastrimçats. Et nulle part ailleurs un pareil exercice, complétement purifié du Bôdhisattva entré dans le sein de sa mère, ne se rencontre.

Bhikchous, au moment où Çakra, le maître des dieux, et les autres fils des dieux d'un autre ordre, eurent le désir de se retirer, le Bôdhisattva connaissant parfaitement dans son esprit le fond de leur pensée, étendit la main droite pour donner le signal du départ, et après avoir donné ce signal, la retira. Et déplaçant sa main avec souvenir et connaissance, il ne blessa pas sa mère.

Alors Çakra, le maître des dieux, et les autres fils des dieux Trâyastrimçats pensaient: Le Bôdhisattva nous permet de partir; et à cette

[1] C'est toujours cette espèce de châsse qui a le nom mystique de «Exercice de «l'œuvre de Bôdhisattva.»

pensée ils firent trois fois le tour du Bôdhisattva et de sa mère, et s'éloignèrent.

Bhikchous, l'heure du midi étant passée et l'après-midi étant venu, Brahma, le maître des créatures, entouré et précédé de cent mille fils des dieux et portant cette goutte d'essence[1] du pays des dieux, s'approcha du lieu où était le Bôdhisattva, afin de le voir, de le saluer, de l'honorer, et d'entendre la Loi.

Bhikchous, le Bôdhisattva connaissant que Brahma, le maître des créatures, s'approchait avec sa suite, étendit de nouveau son bras droit couleur d'or, parla avec bienveillance à Brahma, le maître des créatures, et aux fils des dieux Brahmakâyikas, puis du doigt leur montra des siéges. Bhikchous, Brahma, le maître des créatures, ne pouvant refuser l'invitation du Bôdhisattva, s'assit sur les siéges préparés, ainsi que les fils des dieux Brahmakâyikas. Le Bôdhisattva les ayant vus assis, les instruisit par des discours de la Loi; il la leur expliqua, la leur fit comprendre, la leur rendit claire, et les combla de joie. Là où le Bôdhisattva étendait la main, de ce côté-là aussi était visible Mâyâ Dêvi.

Puis ces dieux pensèrent : Le Bôdhisattva nous adresse un discours agréable. Et chacun pensait en lui-même : C'est à moi seul que le Bôdhisattva parle, à moi seul qu'il adresse des paroles agréables.

Bhikchous, lorsque Brahma, le maître des créatures, et ces fils des dieux Brahmakâyikas eurent le désir de s'en aller, le Bôdhisattva ayant complétement pénétré avec son esprit le fond de leur pensée, étendit la main droite, et leur donna le signal du départ; et après leur avoir donné le signal du départ, il retira sa main. En déplaçant sa main avec souvenir et connaissance, il ne blessa pas sa mère.

Au même instant Brahma, le maître des créatures, et ces fils des dieux Brahmakâyikas pensèrent : Le Bôdhisattva nous permet de partir. Et après avoir tourné trois fois autour du Bôdhisattva et de sa

[1] Voy. p. 71.

mère, ils s'en allèrent. Le Bôdhisattva, avec souvenir et connaissance, déplaça sa main.

Bhikchous, de l'orient, du midi, du couchant, du nord, du zénith, du nadir et de tous les points des dix horizons, des centaines de mille de Bôdhisattvas viennent pour voir ce Bôdhisattva, pour le saluer, l'honorer, entendre la Loi, et faire une conférence complète de la Loi. Tandis qu'ils venaient, ayant fait jaillir des rayons de son corps, et l'essence de ces rayons s'étant changée en siéges de lions (trônes), il fit, sur ces siéges ainsi produits, asseoir ces Bôdhisattvas. Et les voyant assis, il les interroge sur le développement et la proportion de ce grand Véhicule lui-même[1]; et tandis qu'ils délibèrent, excepté les dieux qui ont une destinée égale (à la leur), nul ne les voit.

Bhikchous, si le Bôdhisattva, pendant la nuit, sans se livrer au sommeil, fait jaillir des rayons de son corps, telle est la cause, tel est l'effet.

Bhikchous, la reine Mâyâ, pendant le temps que le Bôdhisattva demeura dans le sein de sa mère, ne sentit pas son corps pesant, mais au contraire léger, à l'aise et dans le bien-être, et n'éprouva aucune douleur dans ses entrailles. Elle ne fut nullement tourmentée par les désirs de la passion, ni par le dégoût, ni par le trouble, et n'eut pas d'irrésolution contre le désir, pas d'irrésolution contre la pensée du mal ou du vice. Elle n'éprouva la sensation ni du froid, ni du chaud, ni de la faim, ni de la soif, ni du trouble, ni de la passion, ni de la fatigue; elle ne vit rien dont la forme, le son, l'odeur, le goût et le toucher ne parussent pas agréables. Il ne lui arriva pas d'avoir de mauvais rêves. Les ruses des femmes, leur inconstance, leur jalousie, les défauts des femmes et leurs faiblesses ne furent point son partage.

En ce temps-là la mère du Bôdhisattva ayant pris les cinq bases de l'étude[2], et ayant une conduite pure, demeura dans la voie des

[1] Le *Lalitavistâra* étant considéré comme un livre dont la méditation est un grand véhicule vers la délivrance finale ou Nirvaṇa.

[2] Je ne trouve nulle part l'explication des cinq bases de l'étude, en sanscrit *pañchaçichyâpada*.

dix œuvres de la vertu[1]. La mère du Bôdhisattva n'eut jamais la pensée d'un désir pour aucun homme, pas plus qu'aucun homme ne sentit naître de désir pour la mère du Bôdhisattva.

Dans la grande cité de Kapila et dans les autres contrées, hommes, femmes, jeunes gens, jeunes filles, quels qu'ils fussent; dieux, Nâgas, Yakchas, Gandharbas, autant qu'il y en avait de tourmentés par les Bhoûtas[2], aussitôt qu'ils eurent vu la mère du Bôdhisattva, furent guéris et recouvrèrent la mémoire. Et ceux qui n'étaient pas des hommes, allèrent promptement dans une autre condition (d'existence). Tous les êtres atteints de diverses maladies et tourmentés par les maux nés de l'union du vent, de la bile et du flegme, ceux qu'avaient attaqués le mal d'yeux ou le mal d'oreille, le mal du nez, le mal de la langue, le mal des lèvres, le mal de dents, le mal de gorge, les ulcères, l'enflure, le cancer, la lèpre, la consomption, la perte de la mémoire, les épidémies, le goitre, les plaies, la brûlure, l'ulcère du pied ou d'autres maux, tous, aussitôt que la mère du Bôdhisattva eut étendu la main droite sur leur tête, furent délivrés de leur souffrance, et s'en retournèrent chacun dans sa demeure. Enfin Mâyâ Dêvî ayant enlevé quelques poignées d'herbe de la surface du sol, les donna aux êtres malades; et aussitôt qu'ils les eurent prises, ils se sentirent soulagés et délivrés.

Lorsque Mâyâ Dêvî regardait son côté droit, elle y voyait le Bôdhisattva dans le sein de sa mère, comme, par exemple, sur la circonférence très-pure d'un miroir on aperçoit le tour du visage; et à cette vue son cœur était rempli de satisfaction, de joie, de bonheur et d'allégresse.

Bhikchous, par la bénédiction du Bôdhisattva demeurant dans le sein de sa mère, nuit et jour sans interruption retentirent les accords de la musique des dieux; il tomba une pluie de fleurs divines. La pluie tomba en temps favorable, le vent souffla à propos, les astres de

[1] Voy. p. 55.

[2] Esprits malins, vampires habitant les cimetières, et se plaisant à tromper et à dévorer les hommes.

la saison accomplirent régulièrement leurs révolutions; le royaume fut dans le bien-être et l'abondance, sans trouble et sans ennemis. Dans cette grande ville de Kapila, la famille de Çâkya et les autres êtres qui s'y trouvaient, mangeaient, buvaient, s'amusaient, se réjouissaient, faisaient des aumônes et de bonnes œuvres; et pendant quatre mois, comme au temps de l'automne, tous ne cessaient de se livrer aux jeux, à la joie et au plaisir. Quant au roi Çouddhôdana, vivant en Brahmatchari[1], ayant mis de côté les affaires de la royauté, comme celui qui s'en va vivre purement en pénitent dans la forêt, il se livrait avec bonheur aux pratiques de la Loi.

Bhikchous, le Bôdhisattva demeurant dans le sein de sa mère, y resta en manifestant des transformations et des apparitions surnaturelles de cette espèce.

En ce moment Bhagavat dit à Âyouchmat Ânanda : Ânanda, vois-tu le précieux exercice de l'œuvre du Bôdhisattva, qu'il fit autrefois quand il demeurait dans le sein de sa mère? (Ânanda) dit : Bhagavat, je le vois; Sougata, je le vois.

Quand le Tathâgata l'eut fait voir à Âyouchmat Ânanda, à Çakra, le maître des dieux, aux quatre gardiens du monde, aux autres dieux et aux hommes, tous alors furent remplis de satisfaction, de joie et d'allégresse. Brahma, le maître des créatures, l'emporta, à cause de cela, dans le monde de Brahma, pour (lui bâtir) un Tchâitya, et l'y déposa.

Alors Bhagavat adressa de nouveau la parole aux Bhikchous : C'est ainsi que, pendant les dix mois que le Bôdhisattva demeura dans le sein de sa mère, trente-six millions d'hommes furent complétement mûris dans les trois Véhicules[2].

Chapitre de l'Entrée dans le sein (d'une mère), le sixième.

[1] Ce mot désigne ordinairement un jeune Brahmane étudiant le Vêda et les livres sacrés; ici il signifie un homme qui a fait vœu de continence, et qui se livre aux austérités. — [2] Des Çrâvakas, des Pratyêka-Bouddhas et des Bôdhisattvas. (*Foĕ kouĕ ki*, p. 10.)

CHAPITRE VII.

Ainsi, Bhikchous, dix mois[1] étant passés, et le temps de la naissance du Bôdhisattva étant venu, trente-deux signes précurseurs apparurent dans le parc du roi Çouddhôdana. Quels étaient ces trente-deux signes? Toutes les fleurs ouvrant leurs calices ne s'épanouissaient pas; dans les étangs, les lotus bleus, les lotus jaunes, les lotus rouges, les lotus blancs, ouvrant leurs calices, ne s'épanouissaient pas; de jeunes arbres, à fleurs et à fruits, s'étant élevés du sol, entr'ouvrirent leurs bontons qui ne s'épanouissaient pas; huit arbres précieux[2] naquirent; deux cent mille grands trésors apparurent ouverts, et restèrent ainsi; dans l'intérieur de la maison même, des germes précieux se développèrent; des eaux de senteur, tièdes, imprégnées de parfums suaves, se mirent à couler[3]; des flancs du mont Himavat, les petits des lions étant venus joyeux à Kapila la meilleure des villes, et ayant tourné autour, s'arrêtèrent aux portes sans faire de mal à aucun être. Cinq cents jeunes éléphants blancs étant venus, touchèrent les pieds du roi Çouddhôdana avec leurs trompes, et demeurèrent; les enfants des dieux, parés de ceintures, apparurent dans l'appartement des femmes du roi Çouddhôdana, allant et

[1] Cette maniere de compter était générale dans l'antiquité, comme on peut le voir dans la 4e églogue de Virgile, v. 61; dans la scène 5 de l'acte III des *Adelphes* de Térence; dans l'*Héroïde de Canacé* d'Ovide, et dans la 3e idylle de Moschos. Les jurisconsultes eux-mêmes s'exprimaient comme les poëtes. Voyez aussi saint Augustin, *Liv. Évang.* ch. v, quest. 1. Les légendes bouddhiques se servent souvent de l'expression suivante: « Au bout de huit ou neuf mois elle mit au monde un fils. » (*Introd. à l'hist. du Buddh.* p. 314 et 360.)

[2] Sanscrit, *ratnavrĭkcha*, que Wilson traduit par *corail*.

[3] Le texte tibétain n'est pas très-net ici; voici le sanscrit: *Sougandhatailaparivâsitâçtcha gandhôdakacitôchṇâs praçravanti sma.*

venant de côté et d'autre; les femmes des Nâgas, portant les divers ustensiles du sacrifice, et laissant voir la moitié de leur corps, apparurent s'agitant dans les airs; dix mille filles des dieux, tenant à la main des éventails de queue de paon, apparurent arrêtées dans le ciel; dix mille urnes pleines apparurent faisant le tour de la grande cité de Kapila; dix mille filles des dieux, tenant sur leur tête des vases d'or arrondis[1], (remplis d'eau de senteur, apparurent immobiles; dix mille filles des dieux, portant des parasols, des étendards, des bannières, apparurent immobiles; cent mille filles des dieux, portant des conques, des tambours, des tambours de terre (cuite), des tambours d'airain suspendus à leur cou[2], apparurent immobiles et dans l'attente; tous les vents restèrent sans souffle; tous les fleuves, tous les ruisseaux s'arrêtèrent et ne coulèrent plus; le soleil et la lune, les immenses demeures (célestes)[3], les planètes, la foule des étoiles cessèrent de se mouvoir; on était dans la conjonction de Pouchya[4]. La demeure du roi Çouddhôdana fut couverte d'un treillage précieux; le feu ne brûlait plus; aux galeries, aux palais, aux terrasses, aux arceaux des portes apparurent suspendues des perles et des pierres précieuses; des magasins d'étoffes blanches, des magasins de choses précieuses de toutes sortes apparurent leurs portes ouvertes; les corneilles, les hiboux, les vautours, les loups, les chakals cessèrent leurs cris; il ne s'éleva que des sons agréables; tous les hommes virent le terme de leur travail; les points hauts et bas de la terre se nivelèrent;

[1] Sanscrit, *bhriṅgâra*, vase d'or spécialement réservé aux cérémonies royales.

[2] Le sanscrit a *gaṇḍâvasakta*, « garnis « de clochettes, » que l'interprète tibétain a lu *kaṇḍâ*, etc.

[3] Sanscrit, *vimâna*, demeure céleste changeant de place au gré du désir.

[4] Huitième astérisme lunaire, déc.-janv. Il est dit, au commencement du ch. VI, que le Bouddha descendit dans le sein de sa mère dans l'asterisme de Pouchya, au temps où apparaît la constellation *Viçâkha* (avril-mai). Il y a là deux difficultés; car en supposant que le Bouddha soit né dans le même mois qu'il s'est incarné, il aurait été un an dans le sein de sa mère, et de plus l'apparition au même instant des deux constellations *Pouchya* et *Viçâkha* reste inexplicable. Le Pouchya est cité dans Manou, liv. IV, sloc. 96.

les carrefours, les places, les rues, les marchés apparurent avec un sol uni comme la paume de la main, remplis et ornés de fleurs fraîches; toutes les femmes enceintes accouchèrent très-heureusement; tous les dieux des bois de Sâlas[1], sortant à demi leur corps du feuillage, apparurent immobiles et inclinés. Tels furent les trente-deux signes précurseurs qui apparurent.

Cependant la reine Mâyâ, par l'effet de la puissance et de la splendeur du Bôdhisattva lui-même, connaissant que le temps de sa naissance était venu, étant, à la première veille de la nuit, allée auprès du roi Çouddhôdana, lui adressa ces Gâthâs:

Ma pensée tout entière, veuillez, ô roi, l'écouter: Il y a déjà bien longtemps que l'idée d'un jardin m'est venue.

Si vous ne le désapprouvez pas, si vous n'avez ni dégoût, ni trouble, il faut aller promptement à la terre de mon jardin de plaisance.

Appliqué aux pensées de la Loi, livré à l'exercice des austérités, vous êtes pris de tristesse peut-être; pour moi je porte un être pur, depuis longtemps déjà.

La tige du Sâla, le plus beau des arbres, s'est couverte de fleurs épanouies; il convient de se rendre maintenant au jardin, ô roi.

La plus belle des saisons, le printemps, doit être pour les femmes une occasion de se parer. Errant dans les bois, les Kôkilas[2] et les paons font entendre leurs cris réjouissants.

Pure et brillante voltige la poussière odorante de toutes sortes de fleurs. Allons maintenant sans retard, Seigneur, veuillez donner l'ordre.

Le maître des rois ayant entendu ces paroles de la reine, fut rempli de la plus grande joie, et dit à sa suite:

Préparez des chevaux et des éléphants rapides et vigoureux, ornez le jardin de Loumbini[3] qui a toute espèce d'agréments.

[1] *Shorea robusta.*

[2] Coucous indiens

[3] Voici l'origine de ce jardin où va naître le Bouddha. Au temps de Siñha-

Sellez promptement vingt mille éléphants pareils à des collines bleues ou de la couleur des nuages;

Les rois des éléphants, à six défenses, aux flancs enveloppés de belles clochettes, bien parés d'or et de perles et revêtus d'un réseau d'or.

Que la monture du roi ait, comme le vent, la légèreté et la force. Que vingt mille chevaux excellents, de la couleur de l'argent et de la neige, à la belle crinière tressée, soient sellés promptement; suspendez à leurs flancs des clochettes et des grelots d'or. Que des guerriers courageux, aimant les armes et se plaisant aux combats, armés de l'épée, de l'arc et des flèches, du javelot et du cimeterre acéré, au nombre de vingt mille, se préparent sans retard, et qu'ils gardent avec respect Mâyâ et sa suite. Parez le jardin de Loumbini d'ornements d'or et de perles; décorez tous les arbres d'un grand nombre de vêtements rouges de toute espèce; de même que le Nandana[1] des dieux, qu'il soit rempli de toutes sortes de fleurs. Qu'ainsi tout soit préparé promptement suivant mes ordres.

Les serviteurs ayant entendu ces paroles, toutes les montures furent apprêtées, et le jardin de Loumbini décoré.

Et les serviteurs crièrent[2]: Gloire! gloire! puisse votre vie, ô roi, se conserver longtemps! Comme il a été ordonné, tous ont obéi à temps, Seigneur, regardez.

hanou, grand-père du Bôdhisattva, régnait, dans la ville florissante de Lhasbetan (montrée par un dieu; sanscrit, *Dêvadarcita?*), le roi Souprabouddha (tibétain, *Legs par rab sab;* mais notre texte écrit ce nom: *Legs par rtogs pa*, voy. p. 31, note 4). Dans cette cité vivait un maître de maison dont la fortune égalait celle du dieu des richesses. Il avait un jardin délicieux où le roi venait quelquefois se délasser avec la reine. Celle-ci trouva ce jardin tellement de son goût qu'elle en eut envie, et le demanda au roi. Le roi lui dit qu'il ne pouvait le lui donner, parce qu'il était à un autre, mais qu'il lui en donnerait un plus beau. Et en effet il fit planter un jardin délicieux, qu'on appela Loumbini, du nom de la reine. Cette dernière fut la mère de Mâyâdêvî. (*Abhinichkramaṇa*, Mdo, la, f. 186, 187.)

[1] Élysée d'Indra.

[2] Cette phrase manque au tibétain.

Alors l'illustre maître des hommes s'étant livré à des pensées de joie et entrant dans le meilleur des palais, dit aux femmes :

Vous toutes qui voulez m'être agréables et désirez me plaire, conformez-vous à mon ordre, et parez vos personnes de tous vos ornements; les vêtements les plus gracieux, imprégnés des plus doux parfums et teints de couleurs de toutes sortes, légers et ravissant le cœur, prenez-les avec un esprit joyeux. Parez-vous d'écharpes et de perles suspendues sur votre poitrine; montrez-vous toutes aujourd'hui parées de vos ornements. Préparez des tambours d'airain, des luths[1], des flûtes, des harpes, des tambourins et cent mille clochettes au son agréable. Faites qu'en écoutant ces accords une grande joie s'empare des dieux, et que les déesses elles-mêmes se plaisent à vous entendre. Que la reine Mâyâ demeure toute seule dans le meilleur des chars; qu'aucun homme, qu'aucune femme autre qu'elle n'y monte; que ce char soit traîné par des jeunes filles aux vêtements variés; qu'on ne fasse pas entendre des sons désagréables ou discordants.

Au moment où la reine Mâyâ sortant du palais arriva à la porte, les chevaux, les éléphants, les chars, les soldats, toute cette heureuse armée, quand elle fut à la porte du roi, fit éclater un grand bruit, pareil à celui de l'Océan agité. Au même instant, en signe de bénédiction, cent mille clochettes résonnèrent. Le char, diversement orné par le roi, fut, ainsi que le siége divin, bien préparé par des milliers de dieux, et quatre arbres précieux[2] se couvrirent de feuilles et de fleurs.

Les paons, les cigognes et les cygnes firent entendre leurs cris réjouissants. Des parasols, des étendards, des bannières, grands et petits, furent déployés de tous côtés. Les déesses regardent du haut du ciel ce char couvert de vêtements divins et de clochettes suspendues aux plus beaux réseaux. De leurs voix divines elles font en-

[1] Litt. des (instruments) à une corde.

[2] Sanscrit, *tchatourïratnavrikchâs*. Au lieu de *gji* ou de *bjin*, qui ne font pas de sens, et que donnent les éditions tibétaines, j'ai écrit *bji*, « quatre, » d'accord avec le sanscrit.

tendre un concert mélodieux de louanges; et à l'instant où la reine Mâyâ s'assit sur le siége de lion, cette terre des trois mille mondes fut ébranlée fortement de six manières. Les dieux agitant les plis de leurs vêtements, répandirent des fleurs de toute espèce. Aujourd'hui, ici même, dans le Loumbini, le plus pur des êtres va naître. Les quatre gardiens du monde conduisent ce char, le meilleur de tous. Indra, maître des (dieux) Trâyastrimçats, purifie la route; Brahma tenant en respect les gens grossiers, marche en avant. Cent mille dieux, les mains jointes, s'inclinent. Le roi rempli de la plus grande joie considère ce spectacle, et il lui vient à la pensée : Celui-ci est bien le dieu des dieux, que les quatre gardiens du monde, que Brahma, Indra et les dieux réunis entourent de si grands respects; celui-ci sera bien véritablement Bouddha. Dans les trois mondes, un dieu, un Nâga, Indra, Brahma, les gardiens du monde, pas un être enfin ne souffrirait une pareille adoration sans que les autres ne lui brisassent la tête et ne le privassent de la vie. Mais celui-ci, parce qu'il est plus pur que les dieux, souffre toutes ces adorations.

Alors, Bhikchous, la reine Mâyâ fut entourée de quatre-vingt-quatre mille chars attelés de chevaux, de quatre-vingt-quatre mille chars attelés d'éléphants, tous parés d'ornements de toute espèce. Elle fut accompagnée par quatre-vingt-quatre mille soldats au courage héroïque, aux membres bien proportionnés, bien armés de boucliers et de cuirasses; soixante mille femmes des Çâkyas la précédaient. Quarante mille parents du roi Çouddhôdana, aussi de la famille des Çâkyas, vieux, jeunes et d'un âge mûr, la protégeaient. Soixante mille serviteurs du roi Çouddhôdana chantant et faisant un concert d'instruments, frappant des tambours, des clochettes, des cymbales, ou conduisant des chœurs, l'entouraient de tous côtés. Puis quatre-vingt-quatre mille femmes des dieux, quatre-vingt-quatre mille femmes des Nâgas, quatre-vingt-quatre mille femmes des Gandharbas, quatre-vingt-quatre mille femmes des Kinnaras, quatre-vingt-quatre mille femmes des Asouras, couvertes de toutes sortes de pa-

rures de fête et chantant des airs et des hymnes de toute espèce, venaient à la suite. Tous les bosquets du Loumbini, arrosés d'eaux de senteur, furent jonchés de fleurs divines; et tous les arbres, dans l'intérieur du plus pur des jardins, produisirent, quoique ce ne fût pas la saison, des feuilles, des fleurs et des fruits. Ce jardin avait été décoré avec soin par les dieux eux-mêmes, comme par exemple, le jardin de Miçraka[1] bien orné par les dieux.

Cependant la reine Mâyâ étant entrée dans le jardin de Loumbini, et étant descendue du meilleur des chars, entourée des femmes des hommes et des dieux, elle allait d'un arbre à un autre, de bosquet en bosquet, regardant un arbre vert, puis un autre, et successivement enfin un arbre très-précieux, se distinguant entre tous, aux branches très-étendues, aux belles feuilles et aux beaux rejetons, et aux fleurs divines et terrestres bien épanouies, chargé de vêtements aux nuances variées, imprégnés de parfums de l'odeur la plus suave, étincelant de l'éclat de la perle Maṇi[2] et de toutes sortes de choses précieuses des espèces les plus variées; la racine, la tige, les branches et les feuilles sont parfaitement ornées de toute espèce de richesses, et ses longues branches s'étendent au loin. Sur cet endroit de la terre où est ce Plakcha[3], c'est le nom (de cet arbre), uni comme la paume de la main, très-agréable, large, un gazon vert comme le cou des paons s'est élevé. Assis sur le sol doux au toucher comme un vêtement de Kâtchalindi soutenu par la mère du précédent Victorieux, célébré par des chants divins, pur et exempt de toute tache, loué par des milliers de dieux Çouddhâvâsas à l'esprit apaisé, à la chevelure nattée, à la tête penchée dont ils ont détaché le diadème, c'est auprès de ce Plakcha qu'il (le Bôdhisattva) est venu[4].

[1] Voy. p. 56, note 4.

[2] L'une des sept choses précieuses du roi Tchakravartin. Voy. ch. III, p. 17.

[3] *Ficus religiosa*. L'Abhinichkramaṇa soutra a ici *açôka* (*Jonesia asóka*), fol. 14 *a*.

[4] J'ai suivi, dans cette dernière phrase, le texte sanscrit, pour lequel nos deux manuscrits sont d'accord. La version tibé-

Alors, par l'éclat et la puissance du Bôdhisattva, ce Plakcha s'inclina visiblement et salua. Puis la reine Mâyâ ayant étendu son bras droit, pareil à une guirlande d'éclairs brillant dans les cieux, saisit le Plakcha par une branche, et regardant le ciel avec grâce, fit un bâillement et resta immobile.

Au même instant, du milieu des dieux Kâmâvatcharas soixante mille[1] Apsaras étant venues, s'approchèrent de la reine Mâyâ pour l'honorer et la servir.

Pendant le temps que le Bôdhisattva demeura dans le sein de sa mère, il fut environné de transformations et d'apparitions surnaturelles de l'espèce de celle-ci.

Enfin, à l'accomplissement des dix mois, il sortit du côté droit de sa mère, ayant le souvenir et la science, sans être souillé par la tache du sein (de la mère); non comme un autre, car pour les autres on dit la tache du sein (de la mère)[2], et il n'en fut pas de même.

Alors aussi, Bhikchous, Indra le roi des Dieux, Brahma le maître des créatures, se tenaient tous deux devant. Tous les deux, inspirés du plus profond respect, au vêtement divin de Kaçi (Bénarès) qui l'enveloppe, à son corps et à tous ses membres, reconnaissant et se rappelant le Bôdhisattva, le prennent (dans leurs bras)[3].

taine est évidemment altérée, les mots ont été déplacés. Je n'ai pas cru devoir changer ce passage, que les deux éditions originales donnent sans variante, et qu'il est aisé d'éclaircir en le rétablissant de la manière suivante : *Lhahi glou dbyangs blangs pa, bzangjing, dri ma medla, rnampar dag pa, gnas tsang mahi lha rab tou ji vahi, etc.* jusqu'à *bya vahi ching ldjon*, qu'il faut écrire *bya va ching, etc.*

[1] Le sanscrit a *six cent mille*.

[2] L'Abhinichkramaṇa commente ainsi ce passage : « Au temps où le Bôdhisattva était dans le sein de sa mère, comme un joyau dans un trésor, il ne contracta aucune tache de ce sein, ni la tache de l'arrière-faix, ni la tache du sang, ni de quelque impureté que ce soit. » (*Bkah-hgyour*, Mdo, la, fol. 12 *a* at 15 *b*.)

[3] Dans l'Abhinichkramaṇa, Indra est seul auprès de Mâyâ quand le Bôdhisattva naît. « Le maître des dieux connaissant que la reine va mettre un fils au monde, se dit : Je serai le premier à recevoir le Bôdhisattva. Puis pensant que la reine Mâyâ serait honteuse d'accoucher devant lui, Je trouverai un moyen. Et il prit la figure d'une vieille femme... Mais quand

Dans le temps que le Bôdhisattva était dans la galerie[1] et dans le sein de sa mère, Brahma le maître des créatures et les dieux Brahmakâyikas l'avaient enlevé dans le monde de Brahma, pour lui bâtir un Tchâitya et lui faire un sacrifice. Et c'est ainsi que ce Bôdhisattva venu parmi les hommes n'avait pas été porté par l'un d'eux, mais porté par les dieux mêmes.

Le Bôdhisattva, aussitôt sa naissance, descendit à terre. Il ne fut pas plutôt descendu à terre qu'un grand lotus blanc perçant cette terre, apparut.

Les rois des Nâgas, Nanda et Oupananda, se montrant tous les deux à mi-corps dans le ciel, font apparaître deux courants d'eau froide et chaude, et baignent le corps du Bôdhisattva. Indra, Brahma, les gardiens du monde et bien d'autres fils des dieux au nombre de cent mille, aussitôt que le Bôdhisattva est né, avec toutes sortes d'eaux de senteur, avec des fleurs fraîches, baignent et couvrent son corps. Du haut de l'atmosphère descendent deux Tchâmaras[2] et un parasol précieux.

Et lui, assis sur le grand lotus blanc, considère attentivement les quatre points de l'espace, avec le coup d'œil du lion[3], avec le coup d'œil du grand homme.

En ce moment le Bôdhisattva, avec l'œil que rien n'arrête produit par l'œuvre complétement mûre de la racine de la vertu antérieure, vit les trois mille grands milliers de régions des mondes, les villes, les villages, les provinces, les palais des rois, les royaumes tous ensemble, les dieux et les hommes à la fois. Il connut parfaite-

le Bôdhisattva fut né, Indra ne put le saisir, et resta tout tremblant. Kâuçika, laisse-moi, laisse-moi! lui dit le Bôdhisattva; et le roi des dieux le laissa. » (Fol. 14 *a* et *b*.)

[1] Voy. chap. VI, p. 69.

[2] Chasse-mouche fait avec la queue du yak. C'est un des ustensiles du sacrifice.

[3] Cette qualification de *lion*, qui revient à chaque instant, se rapporte à l'épithète de Çâkya Siñha (lion des Çâkyas), et aussi peut-être au nom du grand-père du Bouddha, Siñhahanou (mâchoire de lion), outre que *Siñha* a aussi, en sanscrit, le sens d'*éminent*, de *fort*.

ment la nature de la pensée de tous les êtres, et l'ayant connue : Par les mœurs, par la méditation profonde, par la sagesse, par l'exercice de la vertu, y a-t-il quelqu'un qui soit semblable à moi? se dit-il en regardant attentivement. Et en ce moment le Bôdhisattva, dans les trois mille grands milliers de régions du monde, ne vit pas un seul être égal à lui.

Alors, comme un lion, libre de crainte et de terreur, sans faiblesse et sans effroi, se rappelant une pensée bonne, et par cet examen attentif en étant venu à connaître la pensée et la conduite de tous les êtres : Sans être soutenu par personne, moi Bôdhisattva je marcherai le premier de toutes les entités[1] (procédant) de la racine de la vertu, dit-il ; et il fit sept pas du côté des régions orientales.

Partout où le Bôdhisattva faisait ainsi des pas, naissaient des lotus blancs. Je serai digne des offrandes des dieux et des hommes, dit-il ; et il fit sept pas du côté des régions méridionales[2].

Il fit sept pas du côté du couchant, et s'arrêtant au septième : Je marche au premier rang dans le monde ; c'est là ma dernière naissance. Je mettrai un terme à la naissance, à la vieillesse, à la maladie, à la mort, s'écria-t-il avec joie, comme un lion.

Au milieu de tous les êtres je serai sans supérieur, dit-il ; et il fit sept pas du côté des régions septentrionales.

Je vaincrai le démon et l'armée du démon ; en faveur des êtres plongés dans les enfers et dévorés par le feu de l'enfer, je ver-

[1] Sanscrit, *dharma*. Ce mot, qui a un grand nombre de sens, était très-difficile à rendre ici. J'ai traduit par *entité*, pour lui laisser le vague du sanscrit, reproduit par *tch'os* dans la version tibétaine.

[2] La phrase suivante se trouve intercalée ici, dans nos deux manuscrits sanscrits : *Tandis qu'il marchait, un grand parasol divin, de couleur blanche, déployé au-dessus de lui dans le ciel, ainsi que deux tchâmaras* (chasse-mouches), *le suivaient.* Elle manque à nos deux éditions tibétaines ; mais on trouve dans l'Abhinichkramaṇa : « Quand le Bôdhisattva naquit, les dieux tenaient au-dessus de sa tête un parasol blanc, à deux poignées précieuses, et pareil au disque clair et sans tache de la lune ; de leurs mains brillantes de l'éclat d'un bracelet, ils l'éventaient avec un beau Tchâmara. » (*Mdo, la*, fol. 15 *b* et 16 *a*.)

serai la pluie du grand nuage de la Loi, et ils seront remplis de joie et de bien-être, dit-il; et il fit sept pas vers les régions inférieures.

Je regarderai au-dessus de tous les êtres, dit-il; et il fit sept pas vers les régions supérieures, et regarda d'en haut.

Aussitôt que ces paroles eurent été prononcées par le Bôdhisattva, les trois mille grands milliers de mondes furent bien informés par cette voix, et connurent clairement que la Loi elle-même était née de la maturité complète de cette œuvre du Bôdhisattva.

Au moment où un Bôdhisattva qui en est à sa dernière existence vient à naître, et au moment où il se revêt de la qualité parfaite et accomplie de Bouddha, des transformations et des apparitions surnaturelles de cette espèce ont lieu.

Alors, Bhikchous, tous les êtres pleins de joie sentirent leurs pores frissonner. Dans le monde, la terre éprouva un grand ébranlement, très-effrayant et faisant frissonner les pores. Les instruments de musique des hommes et des dieux, sans être touchés, se firent entendre d'eux-mêmes. Au même instant, dans les trois mille grands milliers de régions du monde, tous les divers arbres de la saison se couvrirent d'une profusion de fleurs et de fruits purs. Du haut des cieux se fit entendre le bruit des nuages. Puis du ciel, dégagé de nuages, se mirent à tomber doucement en pluie légère, avec la couleur du pays des dieux, des fleurs, des vêtements, des parures et des poudres odorantes, mêlés ensemble. Des brises caressantes et parfumées des odeurs les plus suaves se mirent à souffler. Tous les horizons, se dégageant des ténèbres, de la poussière, de la fumée et du brouillard, prirent un aspect riant et lumineux. Du haut de l'atmosphère le grand bruit de Brahma, invisible, prolongé, se fit entendre. Toutes les splendeurs du soleil et de la lune, d'Indra, de Brahma et des gardiens du monde furent éclipsées. Une lumière de cent mille couleurs d'un contact extrêmement agréable et produisant le bien-être dans le corps et l'esprit des êtres, se répandit de toutes

parts du monde supérieur sur toutes les régions des trois mille grands milliers de mondes qu'elle remplit.

Aussitôt la naissance du Bôdhisattva, tous les êtres furent remplis de bien-être et de la plus grande joie. La passion, la haine, l'ignorance, l'orgueil, la tristesse, l'abattement, la crainte, le désir, l'envie, la jalousie furent tous éloignés, et tous les actes qui ne viennent pas de la vertu furent abandonnés. La souffrance des êtres malades fut calmée. Des êtres pressés par la faim et la soif, la faim et la soif furent apaisées. Les gens enivrés et égarés par le vin cessèrent d'être ivres. La mémoire fut retrouvée par les insensés, la vue recouvrée par les aveugles, les sourds entendirent les sons. Ceux dont les membres étaient imparfaits, eurent des organes sans imperfection. Les pauvres obtinrent des richesses. Les prisonniers furent délivrés de leur prison. Tous les êtres plongés dans l'Avitchi[1], ainsi que tous les autres êtres infernaux, sentirent en ce moment toutes leurs souffrances interrompues. La misère des êtres réduits à la condition des bêtes et se dévorant les uns les autres, ainsi que leurs autres maux, furent apaisés. La faim, la soif et le reste des souffrances du monde de Yama[2] furent aussi apaisées.

Au moment où le Bôdhisattva après avoir éprouvé bien des vicissitudes pendant le temps incommensurable de dix milliards cent mille millions de Kalpas, doué d'une grande énergie et d'une grande force, aussitôt sa naissance, s'avança de sept pas après avoir obtenu l'entité (*dharmatâ*), à ce moment même, les Bouddhas Bhagavats qui demeurent aux dix horizons du monde, afin qu'en ce moment ce point de la terre ne fût pas anéanti, lui donnèrent par leurs bénédictions la nature du diamant.

Bhikchous, doué de l'énergie d'une force pareille, le Bôdhisattva, aussitôt sa naissance, fit sept pas. Tous les points du monde furent au même instant remplis d'une grande splendeur. Il se fit un grand

[1] L'un des enfers. Voy. *Introd. à l'hist. du Buddh.* t. I, p. 201, le nom des huit enfers. — [2] Dieu des morts.

bruit de musique, il se fit un grand bruit de danse. Au même instant des nuages de fleurs, de poudres odorantes, de parfums, de guirlandes, de perles, de parures, de vêtements, tombèrent en profusion comme la pluie, et tous les êtres furent remplis de la plus grande joie. Dans un court intervalle, au temps où le Bôdhisattva bien élevé au-dessus de tous les mondes naquit en ce monde, des actions incompréhensibles s'accomplirent[1].

Alors Âyouchmat Ânanda s'étant levé de son siége, ayant rejeté son manteau sur une épaule et mis le genou droit à terre, s'inclina du côté de Bhagavat en joignant les mains, et lui dit : Bhagavat Tathâgata a été un sujet d'étonnement pour tous les êtres. Le Bôdhisattva lui-même ayant pris possession d'une essence (*dharma*) merveilleuse, aujourd'hui qu'il est vraiment revêtu de la qualité suprême, parfaite et accomplie de Bouddha, que demander de plus? Bhagavat, cela étant ainsi, je viens quatre fois, cinq fois, dix fois, cinquante fois, cent fois, cent mille fois chercher un refuge en Bouddha Bhagavat.

Après qu'Âyouchmat Ânanda eut parlé ainsi, Bhagavat lui dit : Ânanda, dans un temps à venir il paraîtra certains Bhikchous avec des corps incompréhensibles, des esprits incompréhensibles, des mœurs incompréhensibles, une sagesse incompréhensible, ignorants, inhabiles, fiers, orgueilleux, arrogants, sans frein, à l'esprit mobile, enveloppés de désirs, sceptiques, sans foi, devenus la honte des Çramaṇas, et menant une conduite sans rapport avec celle des Çramaṇas. Ceux-là ayant appris que le Bôdhisattva est descendu parfaitement pur dans le sein d'une mère, ne le croiront pas, et après s'être réunis d'un seul côté, se diront l'un à l'autre : Voyez donc quelle chose inconvenante : le Bôdhisattva demeurant dans le sein

[1] Le passage qui suit, et interrompt le récit, se rapporte à l'instant où Ânanda entendait raconter à Çâkya Mouni l'histoire de sa vie. Il est introduit ici par le disciple, pour avoir l'occasion de parler des prédictions du Bouddha sur l'avenir de sa doctrine. Conf. p. 60, note 1.

d'une mère mêlé à des excréments impurs, a cependant une pareille puissance. Au temps de son apparition, il est sorti du flanc droit de sa mère, sans être souillé par la tache du sein (maternel). Comment cela peut-il s'accorder? Et en parlant ainsi, ces hommes insensés ne s'apercevront pas que, pour les êtres aux actions bonnes, le corps ne se forme pas d'excréments impurs. Bhikchous, l'entrée de tels êtres purs dans le sein maternel, et le séjour qu'ils y font, sont vraiment bons. Les Bôdhisattvas naissent par commisération pour les êtres dans le monde des hommes. Venu à la condition d'un dieu, il (le Bôdhisattva) n'eût pas fait tourner la roue de la Loi. Pourquoi cela? Ânanda, les êtres tombant dans le découragement, et un Bhagavat Tathâgata Arhat véritablement Bouddha parfait et accompli naissant dans la condition d'un dieu, et nous au contraire restant parmi les hommes, nous ne pourrions atteindre à cette condition (de dieu), et nous tomberions dans le découragement à cause de sa venue. Ces hommes insensés qui en sont venus au vol de la doctrine, ne penseront pas: Celui-ci ne peut être compris par la pensée, sa mesure ne peut être saisie par nous. Ânanda, ces hommes venant, en ce temps-là, à ne pas ajouter foi aux miracles du Bouddha, à bien plus forte raison (ne croiront pas) aux miracles du Bôdhisattva devenu un Tathâgata Bôdhisattva. Ânanda, ces hommes insensés, esclaves du gain, des honneurs et de la renommée, plongés dans la fange, vaincus par les respects; ces hommes vils et grossiers qui abandonnent la Loi du Bouddha, vois combien d'imaginations déréglées ils conçoivent.

Ânanda dit : Il paraîtra dans l'avenir de pareils Bhikchous, rejetant l'excellence d'un pareil Soûtra, et parlant pour qu'on ne l'écoute pas.

Bhagavat dit : Des gens de cette sorte, ô Ânanda, rejetant un pareil Soûtra et ne cessant de parler pour qu'on ne l'écoute pas, accumulant et accumulant encore toute espèce de vices, et ne cherchant nullement à remplir les devoirs des Çramaṇas, paraîtront certainement.

Ânanda dit : Bhagavat, de quelle sorte sera la voie de tels hommes sans vertu? Leurs générations en disparaissant que deviendront-elles?

Bhagavat dit : Ceux-là ayant nié l'Intelligence (*Bhôdi*) du Bouddha, iront dans la voie de ceux qui n'ayant pas écouté les Bouddhas Bhagavats passés, futurs et présents, les ont méprisés.

Alors Âyouchmat Ânanda ayant senti ses pores frissonner, s'écria : Adoration au Bouddha ! Et il dit à Bhagavat : En apprenant quelle doit être la conduite de ces êtres sans vertu, ô Bhagavat, je suis devenu comme hors de moi-même.

Bhagavat dit : Ânanda, la conduite de ceux-ci n'étant pas égale, ces êtres seront mis avec ceux qui n'ont pas une conduite égale.

Ânanda, par cette conduite déréglée, ils tomberont dans l'Avitchi, le grand enfer. Pourquoi cela? Ânanda, les Bhikchous ou Bhikchounies[1], Oupâsakas ou Oupâsikâs[2], quels qu'ils soient, qui ayant écouté de pareilles divisions des Soûtras, ne les respecteront pas, n'y auront pas foi et les abandonneront ; seront, aussitôt après leur mort, précipités dans l'Avitchi, le grand enfer. Ânanda, ne mesure pas le Tathâgata. Pourquoi? Ânanda, le Tathâgata est incommensurable, profond, immense et difficile à pénétrer. Ânanda, quels que soient ceux qui ayant entendu une pareille division des Soûtras, auront de la joie, beaucoup de joie et de la foi, il sera heureux pour eux de l'avoir connue; leur existence sera fructueuse, leur vie d'homme sera fructueuse, leur conduite sera bonne, ils recueilleront l'essence (de ce Soûtra), seront délivrés des trois maux[3], deviendront les fils du Tathâgata, et obtiendront tout ce qui est nécessaire; la foi qu'ils auront obtenue sera fructueuse, ils se nourriront bien de la nourriture du royaume[4]. Ils auront des égards pour les êtres purs, ils briseront les chaînes du démon, et auront dépassé le désert de la vie émigrante. Ils pousseront les gémisse-

[1] Religieux et religieuses mendiants.

[2] Dévots et dévotes.

[3] La naissance, l'existence, la mort (?).

[4] Sanscrit, *râchtra*. Ce terme vague semble indiquer tout ce qui est du domaine de la Loi.

ments de la misère humaine, (mais) ils obtiendront le sujet de la plus grande joie. Ils ont bien pris la voie du refuge, et sont dignes des offrandes et des hommages. Ils sont rarement produits dans le monde, et méritent dans le monde d'emporter les offrandes. Pourquoi cela ? c'est que la loi du Tathâgata est en désaccord avec tous les mondes, et qu'ils ont foi à une pareille (Loi). Ânanda, ces êtres n'étant pas de ceux qui ont une racine mauvaise de la vertu, et étant, ô Ânanda, unis à la même race que moi, ils sont mes amis. Pourquoi cela ? Ânanda, celui-ci plaît dès qu'on l'a entendu dont l'aspect ne plaît pas. Celui-là plaît à la vue, et déplaît après qu'on l'a entendu. Il y en a, Ânanda, qui plaisent quand on les voit, et plaisent aussi quand on les écoute. Ânanda, ceux quels qu'ils soient qui vus ou entendus gagnent le cœur, tu peux juger certainement de là qu'ils sont de la même famille que moi et mes amis. Ceux-là le Tathâgata les voit, ceux-là le Tathâgata les délivrera; ceux-là ont une part égale des qualités du Tathâgata ; ceux-là vont en refuge vers le Tathâgata, ceux-là le Tathâgata les accueillera. Ânanda, autrefois, alors que je menais la vie d'un Bôdhisattva, les êtres quels qu'ils fussent qui s'approchaient, talonnés par la crainte et implorant la sécurité, je donnais la sécurité à ces êtres qui désiraient s'affranchir de la crainte; et à plus forte raison aujourd'hui que je suis revêtu de la qualité parfaite et accomplie de Bouddha (ferais-je de même). Ânanda, applique-toi à la foi, cela le Tathâgata le commande. Ânanda, tout ce que tu as à faire, le Tathâgata l'a fait. L'aiguillon de l'orgueil a été émoussé par le Tathâgata. Ânanda, dès qu'on apprend des nouvelles d'un ami, on doit aller (le trouver) jusqu'à la distance de cent Yôdjanas; et quand on l'aura écouté, on aura de la joie. En voyant un ami qu'on n'avait pas vu auparavant, il en sera de même à plus forte raison. Quels qu'ils soient, ceux qui me soutiendront et feront naître la racine de la vertu, ceux-là, Ânanda, les futurs Tathâgatas Arhats véritablement Bouddhas parfaits et accomplis les connaîtront. Les êtres qui ont été autrefois les amis des Ta-

thâgatas sont aussi nos amis, telle est ma pensée. Pourquoi cela? Ânanda, tout ami et ce qui est agréable à cet ami gagne le cœur; tout compagnon qui est agréable à cet ami, est aussi agréable et gagne le cœur. C'est pourquoi, Ânanda, fais attention et comprends[1]: ayez seulement la foi, et je vous conduirai aux futurs Tathâgatas Arhats véritablement Bouddhas parfaits et accomplis; et vous ayant fait connaître en disant : « Ceux-ci sont mes amis, » ils combleront vos désirs. C'est ainsi, par exemple, Ânanda, que si un homme avait pris en affection un fils, et que cet homme eût beaucoup d'amis, quand même ce père serait surpris par la mort, les amis du père accueilleraient très-bien ce fils, qui ne deviendrait pas pauvre. De même, Ânanda, quels qu'ils soient, ceux qui ont foi en moi, je les accueille, car ils sont mes amis, ils viennent chercher un refuge vers moi. Le Tathâgata a beaucoup d'amis, et ces amis du Tathâgata parlent sincèrement et ne disent pas de mensonges. Ces amis du Tathâgata qui parlent sincèrement, il leur sera donné de suivre les futurs Tathâgatas Arhats véritablement Bouddhas parfaits et accomplis. Ânanda, applique-toi à la foi; cela je te le commande[2].

C'est ainsi, Bhikchous, que le Bôdhisattva naquit, et qu'au même instant il y eut, à cette occasion, une abondante distribution de présents.

Cinq cents fils de famille naquirent aussi. Yaçôvati[3], ainsi que dix mille filles, huit cents filles d'esclaves, Tch'andaka[4], ainsi que cinq

[1] Le sanscrit a : « Ânanda, je le dis et « je le déclare, etc. » *Arôtchayâmi tcha prativédayâmi tcha, etc.*

[2] Ici se termine le dialogue amené par l'interruption d'Ânanda, et le récit reprend sans transition. Cette absence de liaison, fréquente dans les livres bouddhiques, est peut-être plus sensible ici, parce que les événements de la vie du Bouddha y sont mêlés sans ordre et sans égard aux époques.

[3] Ou Yaçôdharâ, « illustre, » l'une des femmes du Bouddha. Suivant Csoma, elle serait souvent confondue avec Gôpâ (*As. Res.* XX, 290), ou même ces deux noms appartiendraient à la même personne (*Tib. Gram.* 162, en note).

[4] Cocher de Çâkya. Quatre princes naquirent aussi en même temps que le Bôdhisattva :

Prasênadjit, fils d'Aranêmi-Brahmadatta, roi de Kôçala, dans la ville de Çrâvasti;

Vimbasâra ou Çrêṇika, fils de Mahâ-

cents fils d'esclaves, dix mille cavales, Kaṇṭaka[1], ainsi que dix mille coursiers, cinq cents éléphants femelles et cinq cents éléphants mâles, naquirent aussi; et tous, marqués d'un grand nombre de peintures diverses, furent, par le roi Çouddhôdana, donnés à son jeune fils pour son amusement.

Pour être la possession du Bôdhisattva et par sa propre puissance, du centre des quatre cent mille Kôṭis[2] de continents, s'éleva de la terre la tige d'un Açvattha[3], et dans les petits continents[4] naquit un bois de sandals. De même, pour être la possession du Bôdhisattva, à l'entour de la ville se formèrent aussi cinq cents jardins. Cinq mille trésors souterrains s'étant ouverts à la surface du sol, montrèrent leurs portes. Ainsi toutes les choses qui étaient dans les desseins du roi Çouddhôdana étant accomplies sans exception, le roi Çouddhôdana pensa: Quel est le nom que je donnerai à cet enfant? puis réfléchissant: Aussitôt la naissance de cet enfant, tous mes desseins ont été accomplis; je lui donnerai donc le nom de Sarvârthasiddha (tout dessein accompli). Et le roi ayant donné de grandes marques de respect pour le Bôdhisattva: Que le nom de cet enfant soit Sarvârthasiddha. Et c'est ainsi que ce nom lui fut donné.

Ainsi, Bhikchous, le Bôdhisattva était né sans que le côté droit de sa mère fût brisé, sans qu'il fût blessé, de même qu'autrefois (quand il y était entré).

Alors des puits à trois abreuvoirs se formèrent, ainsi que des étangs d'huile parfumée.

Ensuite cinq mille Apsaras[5], portant des huiles d'une odeur suave et imprégnées de parfums divins, étant venues auprès de la mère du

Padma, roi de Magadha, à Râdjagriha;
Oudâyana-Vatsa, fils de Çatanika, à Kauçâmbi (voy. p. 24, note 1);
Pradyôta (surnommé *le Cruel*), fils d'Anantanêmi, roi de Mâlava, à Oudjayini.
(*Abhinichk.* fol. 16, 17. *As. Res.* XX, 89, 300.)

[1] Cheval de Çakya Mouni.

[2] Le *kôṭi* vaut dix millions.

[3] Figuier des Indes, *ficus religiosa.*

[4] Le sanscrit a *antardvipa*, « continent du milieu. »

[5] Le tibétain traduit ce mot par « filles des dieux. »

Bôdhisattva, lui demandèrent : Cette naissance a-t-elle été heureuse? N'a-t-elle pas laissé de fatigue à votre corps?

Puis cinq mille autres Apsaras, apportant des onguents divins bien préparés, étant venues auprès de la mère du Bôdhisattva, lui demandèrent : Cette naissance a-t-elle été heureuse, n'a-t-elle pas laissé de fatigue à votre corps?

Cinq mille autres Apsaras, portant des urnes remplies d'eaux de senteur divines, étant venues auprès de la mère du Bôdhisattva, lui demandèrent : Cette naissance, etc.

Cinq mille autres Apsaras, portant des vêtements des enfants des dieux, étant venues auprès de la mère du Bôdhisattva, lui demandèrent : Cette naissance, etc.

Cinq mille autres Apsaras, portant des parures des enfants des dieux, étant venues auprès de la mère du Bôdhisattva, lui demandèrent : Cette naissance, etc.

Et enfin cinq mille Apsaras, conduisant des chœurs de musique, étant venues auprès de la mère du Bôdhisattva, lui demandèrent : Cette naissance, etc.

Et là, dans le Djamboudvîpa, tout ce qu'il y avait des Rïchis du dehors, doués des cinq connaissances supérieures[1], étant venus à travers les cieux, et s'étant arrêtés en présence du roi Çouddhôdanâ : Puisse le roi prospérer! telles furent les paroles qu'ils firent entendre.

Ainsi, Bhikchous, le Bôdhisattva étant né, pendant sept jours, dans le jardin de Loumbini, il fut honoré par la musique des hommes et des dieux. Le Bôdhisattva fut entouré de respects, entouré d'hommages, entouré d'offrandes. Des aliments, des mets préparés et délicats furent distribués. Toute la foule des Çakyas s'étant rassem-

[1] Selon le vocabulaire pentaglotte de la Bibliothèque nationale, t. I, p. 36, ce sont : 1° la science pareille à un miroir; 2° la science de l'égalité (des substances); 3° la science de l'observation; 4° la science de l'achèvement de ce qu'il faut faire; 5° la science des régions de la Loi (*Dharma*).

blée, ils firent entendre des cris d'allégresse, donnèrent des présents et firent de bonnes œuvres. Trente-deux mille Brahmanes furent rassasiés chaque jour, et tout ce qu'ils désiraient leur fut donné. Çakra et Brahma, au milieu de cette réunion de Brahmanes, ayant pris la figure de jeunes Brahmanes et s'étant assis à la première place, prononcèrent ces Gâthâs de bon augure :

Puisque les maux sont apaisés, puisque tout l'univers est dans le bien-être, le bonheur est fixé dans l'univers[1], un artisan de bonheur est né enfin. Puisque, par des splendeurs dégagées de ténèbres, les splendeurs des dieux, du soleil et de la lune ne brillent plus et sont surpassées, celui qui a l'éclat des bonnes œuvres est venu certainement. Puisque les aveugles mêmes voient, puisque les sourds entendent les sons et les insensés eux-mêmes retrouvent la mémoire, il sera honoré de Tchâityas[2] dans le monde. Puisque les misères n'accablent plus, puisque les êtres ont des sentiments de bienveillance, il deviendra, sans nul doute, digne des sacrifices de dix millions de Brahmas. Puisque les Çalas ont leurs fleurs épanouies, et que la terre elle-même s'est aplanie, il sera honoré de tous les mondes, et tous les êtres le connaîtront certainement. Puisque le monde est sans trouble, puisque le grand lotus est apparu, certainement celui-ci, rempli d'une grande gloire, sera le guide du monde. Puisque de douces brises embaumées de senteurs divines se sont mises à souffler, puisque les maladies des êtres ont été guéries, celui-ci sera le roi des remèdes. Puisque les cent dieux[3], qui demeurent dans la région de la forme, sont délivrés de leurs passions et s'inclinent les mains jointes, celui-ci

[1] Le sanscrit a : « L'univers est fixé dans « le bonheur, » *soukhê sthâpayitâ djagat*. Remarquez que *sthâpayitâ* au lieu de *sthâpayitam* ne paraît pas mis pour la mesure du vers, puisque le dernier donnerait également une longue.

[2] Le premier sens de ce mot est celui de « figuier sacré, » objet de la vénération d'un village. Ce mot a servi ensuite à désigner un lieu consacré aux sacrifices, et enfin un petit temple, une chapelle bouddhique. (*Introd. à l'hist. du Buddh.* t. I, p. 348 et 630.)

[3] Le mot que le tibétain traduit ici par « dieu, » est le sanscrit *Marout*.

sera digne d'offrande. Puisque les hommes voient les dieux, et que les dieux voient les hommes, sans se nuire les uns aux autres, celui-ci sera le grand conducteur (des êtres vivants). Puisque les feux sont éteints et tous les fleuves sans mouvement; puisque la terre est doucement ébranlée, c'est qu'en lui on voit le plus pur.

Ensuite, Bhikchous, sept jours étant passés depuis la naissance du Bôdhisattva, la reine Mâyâ arriva au temps de sa mort. Quand elle fut morte, elle naquit de nouveau au milieu des dieux Trâyastriṁçats. Bhikchous, pensez-vous que c'est par la faute du Bôdhisattva que Mâyâ Dêvî arriva au temps de sa mort? Vous ne devez pas voir ainsi. Pourquoi cela? Parce que c'était le dernier terme marqué pour sa vie. Bhikchous, les Bôdhisattvas du passé aussi, sept jours après leur naissance, virent arriver la mort de leur mère. Pourquoi cela? Parce que le Bôdhisattva ayant grandi et ses organes s'étant complétement développés, au moment où il irait errer en religieux, le cœur de sa mère viendrait à se briser.

Ainsi, Bhikchous, sept jours étaient passés depuis que Mâyâ Dêvî, sortie de la grande cité de Kapilavastou avec tant de pompe, était entrée dans le jardin de plaisance, accompagnée d'une suite de cent mille Kôṭis de personnes, lorsque le Bôdhisattva entra dans la grande cité de Kapilavastou. Pendant qu'il entrait, on portait devant lui cinq mille urnes remplies d'eau de senteur. Cinq mille jeunes filles, portant à la main des éventails de queue de paon, marchaient en avant. Cinq mille autres portaient des branches de l'arbre Tala[1]; cinq mille portant des vases d'or[2] arrondis remplis d'essences parfumées, arrosaient le chemin et marchaient en avant. Cinq mille, portant de longues guirlandes de fleurs fraîches et variées du jardin, marchaient en avant. Cinq mille, ayant pris les plus beaux ornements, purifiaient la route et marchaient en avant. Cinq mille, portant des siéges excellents, marchaient aussi en avant. Cinq mille Brahmanes, portant des clochettes, faisaient en-

[1] Espèce de palmier, *borassus flabelliformis.*

[2] En sanscrit, *bhriñgâra*, mot que le tibétain a transcrit sans le traduire.

tendre un son de bon augure et marchaient en avant. Cinq mille[1] éléphants, parés de tous leurs ornements, marchaient en avant. Vingt mille chevaux, couverts d'ornements d'or et complétement parés, marchaient en avant. Quatre-vingt mille chars, des parasols, des étendards et des bannières déployés et rehaussés de réseaux avec des clochettes, marchaient derrière le Bôdhisattva. Des fantassins fiers et courageux, au corps bien proportionné, armés de cuirasses, marchaient au nombre de quarante mille derrière le Bôdhisattva. Les fils très-glorieux des dieux Kâmâvstcharas et Roûpâvatcharas, au nombre immense de cent mille millions de Kôṭis, par des évolutions de toutes sortes, dans l'étendue des cieux, rendaient hommage au Bôdhisattva en le suivant. Le char dans lequel le Bôdhisattva était placé, fut bien décoré par l'assemblée nombreuse des dieux Kâmâvatcharas. Vingt mille Apsaras parées de toutes sortes d'ornements, et portant des colliers de perles, traînaient ce char. Au milieu de deux Apsaras était une femme des hommes; au milieu de deux femmes, une Apsara. Par la puissance du Bôdhisattva, les Apsaras ne s'aperçurent pas de l'odeur peu agréable des femmes; et les femmes, en voyant la beauté des Apsaras[2], ne furent pas humiliées.

Bhikchous, dans la grande ville de Kapilavastou, cinq cents maisons furent, en vue du Bôdhisattva, bâties par cinq cents Çâkyas, qui au moment où le Bôdhisattva entra dans la ville, se tenant chacun sur le seuil de la maison qu'il avait bâtie, joignant les mains et s'inclinant pleins de respect, disaient: O Sarvârthasiddha, daignez entrer ici! Dieu au-dessus des dieux, daignez entrer ici! Être pur, daignez entrer ici! O le meilleur des guides, daignez entrer ici! Cause de joie, de plaisir et de bonheur, daignez entrer ici! O vous qui avez une gloire irréprochable, daignez entrer ici! O vous qui avez un œil universel, daignez entrer ici! Égal de ce qui n'a pas d'égal, possédant l'éclat de qualités incomparables, qui avez un corps

[1] Le sanscrit a « vingt mille. » — [2] Au lieu d'*Apsara*, le tibétain a traduit par « femme « des dieux. »

embelli par des signes et des marques secondaires, daignez entrer ici! Telles étaient leurs paroles.

Alors le roi Çouddhôdana, afin de les accorder tous entre eux, ayant fait entrer le Bôdhisattva dans chacune de ces maisons, au bout de quatre mois il le fit entrer dans sa propre demeure. Et là le Bôdhisattva demeura dans le grand palais appelé Nânâratnavyoûha (arrangement des divers trésors).

Les plus anciens parmi les vieillards de la famille de Çâkya s'y étant rassemblés et délibérant: Qui donc, avec l'envie de lui être utile, avec un esprit rempli des qualités de la bienveillance et de la douceur, est capable de garder le Bôdhisattva, de le purifier, d'en prendre soin?

Alors cinq cents femmes des Çâkyas dirent, chacune de son côté: C'est moi qui donnerai au jeune enfant les soins convenables. C'est moi qui lui donnerai les soins convenables. A cela les plus anciens de la famille des Çâkyas répondirent: Toutes ces femmes, jeunes et étourdies, fières et enivrées de leur jeunesse et de leur beauté, ne peuvent rendre en temps convenable des soins au Bôdhisattva. Mahâ Pradjâpatî Gaûtamî[1], tante maternelle de l'enfant, est celle qui peut l'élever avec les égards et les soins convenables, et venir en aide au roi Çouddhôdhana.

Tous s'étant accordés sur ce point, et ayant mis leur confiance en Mahâ Pradjâpatî Gâutamî, elle fut chargée d'élever l'enfant.

En même temps trente-deux nourrices furent choisies pour s'occuper du Bôdhisattva. Huit nourrices furent pour le porter, huit pour l'allaiter, huit pour l'accompagner dans ses jeux, et huit pour le laver.

Ensuite le roi Çouddhôdana ayant convoqué l'assemblée entière des Çâkyas, on se demanda: Cet enfant sera-t-il un roi Tchakravartin,

[1] «La grande maîtresse des créatures «de la famille de Gôtama.» Gâutamî, sœur de Mâyâ Dêvî, était aussi femme de Çouddhôdana. Voy. *Mahâvança*, éd. de Turnour, p. 9.



ou bien ne le sera-t-il pas? S'en ira-t-il au dehors errer en religieux?

En ce temps-là, sur le flanc de l'Himavat (Himâlaya), le roi des montagnes, un grand Richi, nommé Asita (noir)[1], possédant les cinq sciences transcendantes[2], demeurait avec le fils de sa sœur appelé Naradatta (donné par un homme). En voyant, à l'époque de la naissance du Bôdhisattva, un grand nombre d'apparitions merveilleuses; en voyant dans l'étendue des cieux les fils des dieux en foule, récitant le chant de Bouddha, agitant leurs vêtements et allant joyeux de côté et d'autre, il pensa : N'examinerai-je donc pas tout cela? Et avec son œil divin considérant tous les pays du Djambou, il vit dans la grande ville de Kapilavastou, dans la demeure du roi Çouddhôdana, l'enfant qui brillait de l'éclat des œuvres pures, adoré de tous les mondes; celui qui vient de naître avec un corps bien orné des trente-deux signes du grand homme. Et à cette vue il dit au fils du Brahmane, à Naradatta : Fils de Brahmane, sache que dans le Djamboudvîpa le grand diamant est apparu. Dans la grande cité de Kapilavastou, dans la demeure du roi Çouddhôdana, un enfant est né qui brille de l'éclat des œuvres pures, adoré de tous les mondes et doué des trente-deux signes du grand homme. S'il reste à la maison, chef d'une armée de quatre corps de troupes, il sera un roi Tchakravartin, toujours victorieux, possédant la Loi, roi de la Loi, maître de la force des empires, et en possession des sept choses précieuses qui sont : le trésor de la roue, le trésor de l'éléphant, le trésor du cheval, le trésor de la perle, le trésor de la femme, le trésor du maître de maison, le trésor du conseiller. Il aura mille fils héroïques, belliqueux, beaux, bien faits, et vainqueurs des armées des ennemis. Ce cercle de la grande terre, ainsi que l'Océan qui l'entoure, sans employer le châtiment, sans employer les armes, il le soumettra,

[1] L'Abhinichkramaṇa tibétain lui donne le nom de *Nyon mongs med* (sanscrit, *Aklêça?*) et à la montagne qu'il habitait, le nom de *Koun hdsin* (sanscrit, *Sarvadhâra?*).

[2] Voy. p. 98, note 1.

d'accord avec la Loi, par l'éclat de sa force; il régnera par l'autorité de sa puissance.

Si, sortant de la maison, il s'en va errer sans asile comme les religieux, il deviendra Tathâgata Arhat, vraiment Bouddha parfait et accompli, instituteur et guide ne relevant d'aucun autre, et sera très-glorieux dans le monde. C'est pourquoi viens de ce côté, allons!

Alors le grand Richi Asita, accompagné de son neveu Naradatta, à la manière du roi des cygnes, s'élevant à travers les cieux, se dirigèrent vers la grande ville de Kapilavastou; et arrivés là, ils cessèrent leur voyage magique, et marchant à pied, s'approchèrent de la demeure du roi Çouddhôdana, et s'arrêtèrent à la porte. Là, Bhikchous, le Richi Asita vit, près de la porte de la demeure du roi Çouddhôdhana, cent mille êtres vivants qui s'étaient rassemblés. Alors le Richi Asita s'étant approché du garde de la porte, lui parla ainsi: Ami, va, et dis au roi Çouddhôdhana qu'un Richi est arrêté à sa porte. Le garde répondit: Je vais le faire; et suivant cette promesse il se rendit auprès du roi Çouddhôdana, et joignant respectueusement les mains, il dit: Seigneur, permettez qu'on (vous) apprenne qu'un Richi très-vieux et très-cassé se tient à votre porte. Je désire, a-t-il dit, voir la personne du roi.

Alors le roi Çouddhôdana ayant fait préparer un siége pour le Richi Asita, dit à cet homme: Qu'on fasse entrer le Richi. Et celui-ci sortant du palais, alla dire au Richi Asita: Venez dans l'intérieur.

Cependant le Richi Asita s'étant avancé jusqu'à la place où était le roi Çouddhôdana, se tint debout en sa présence, et lui dit: Soyez victorieux, grand roi! soyez victorieux! et puissiez-vous vivre longtemps en gouvernant suivant la Loi!

Ensuite le roi fit au Richi Asita une offrande d'Argha[1] et d'eau

[1] Offrande de plusieurs substances mêlées, qu'on faisait à un dieu ou à un Brahmane, telles que de l'eau, du lait, des pointes de l'herbe Kouça, du lait caillé, du beurre clarifié, du riz, de l'orge et de la moutarde blanche. Voy. le *Méghadoûta*, trad. de Wilson, p. 5 et suiv. édit. de Londres.

pour laver ses pieds, et l'entourant de respect et d'égards, il l'invita à s'asseoir. Quand il le vit placé à l'aise sur son siége, il lui parla ainsi avec déférence et respect : O Rĭchi, je ne me souviens pas de vous avoir déjà vu. Qui vous amène ici, et que désirez-vous ? Le Rĭchi Asita répondit au roi Çouddhôdana : Grand roi, il vous est né un fils, et je suis venu ici pour le voir. Le roi dit : Grand Rĭchi, l'enfant sommeille : attendez un peu qu'il soit levé de son lit. Le Rĭchi dit : Grand roi, de pareils grands hommes ne sommeillent pas longtemps. C'est en restant éveillés que ces hommes purs sont vertueux.

Ensuite, Bhikchous, le Bôdhisattva, par bienveillance pour le Rĭchi Asita, fit voir qu'il était éveillé; et le roi Çouddhôdana prenant doucement dans ses bras le jeune Sarvârthasiddha, l'apporta près du Rĭchi. Celui-ci ayant vu qu'il possédait les trente-deux signes du grand homme, que son corps était bien doué des quatre-vingts marques secondaires et surpassait ceux de Çakra, de Brama et des gardiens du monde, qu'il avait un éclat supérieur à celui de cent mille soleils, qu'enfin tous ses membres étaient parfaits : Certes, un merveilleux génie est apparu dans le monde ! un merveilleux génie est apparu en vérité ! Après avoir prononcé ces paroles, il se leva de son siége, joignit les mains, baisa les deux pieds du Bôdhisattva, et après avoir tourné autour de lui, il le prit sur sa poitrine et resta pensif. Il considéra les trente-deux signes du graud homme marqués sur le corps du Bôdhisattva : pour l'âme du grand homme doué de ces signes, il y a deux voies et pas d'autres. S'il reste dans sa demeure, il sera roi Tchakravartin, chef d'une armée de quatre corps de troupes. Comme il a été dit, il régnera par l'autorité de sa puissance. Si, sortant de sa demeure, il s'en va sans asile errer en religieux, il sera un Tathâgata, puis deviendra un Bouddha illustre et accompli, le guide que nul ne conduit. Après avoir vu cela, (le Rĭchi) laissa couler des larmes et poussa un long soupir. En le voyant pleurer et soupirer, le roi Çouddhôdana, effrayé et contrarié, se hâta de dire au grand Rĭchi : O Rĭchi, pourquoi répandez-vous ainsi des larmes, en poussant de

longs soupirs? Est-ce que cet enfant a quelque vice? Ainsi interrogé, le grand Richi Asita dit au roi Çouddhôdana : Grand roi, ce n'est pas à cause de cet enfant que je pleure, il n'y a pas en lui le moindre vice, en vérité. C'est sur moi-même que je pleure. Pourquoi cela? Grand roi, je suis vieux et cassé; et ce jeune Sarvârthasiddha se revêtira certainement de l'intelligence parfaite et accomplie de Bouddha, et fera tourner la roue de la Loi sans supérieure; ce que ni un Çramaṇa, ni un Brahmane, ni un dieu, ni un démon, ni Brahma, ni qui que ce soit n'a pu faire dans le monde, il le fera. Pour le secours et le bien-être des dieux et du monde, il enseignera la Loi; et la Loi qu'il enseignera sera celle des Brahmatcharis, au commencement celle de la vertu, au milieu celle de la vertu, à la fin celle de la vertu, au but excellent, bien exprimée, sans confusion, bien complète, parfaitement pure, arrivée au dernier terme de la pureté. Les êtres, observant la loi de leur naissance[1], après avoir appris de lui cette Loi, seront complètement délivrés de la naissance. Et de même les êtres devenus vieux, les malades, les mourants, les affligés, ceux qui se lamentent, ceux qui souffrent, se désolent et se troublent, s'ils observent la Loi, seront complétement délivrés de tous ces maux. Aux êtres que dévore le feu de la passion, de l'envie et du trouble, il rendra le calme avec la pluie de la Loi pure. Les êtres enveloppés par les ténèbres de toutes sortes de vues mauvaises, et qui s'égarent dans la route de l'erreur, il les conduira par une route droite au Nirvâṇa. Les êtres retenus dans les filets et la prison de la vie émigrante, et qui sont resserrés dans les lieus de la corruption naturelle, il les délivrera complétement de leurs entraves. Chez les êtres dont les yeux sont obscurcis par la taie des ténèbres profondes de l'ignorance, il fera naître l'œil de la sagesse. Aux êtres tourmentés par les flèches de la corruption naturelle, il retirera les flèches qui les pénètrent. De même, grand roi, que la fleur de l'Oudoumvara[2]

[1] C'est-à-dire, de leur condition. Sanscrit, *djâtidharmâṇah.* — [2] Espèce de figuier, *ficus glomerata.*

apparaît bien rarement dans le monde, de même aussi, après des Kalpas écoulés par centaines de millions de Kôṭis, les Bouddhas Bhagavats apparaissent quelquefois dans le monde. Cet enfant se revêtira certainement de l'Intelligence (*Bôdhi*) parfaite et accomplie de Bouddha; et après s'en être revêtu, et être devenu Bouddha, il fera passer sur l'autre rive de l'océan de la vie émigrante des centaines de mille de millions d'êtres, et les conduira sans retour à l'immortalité. Et moi je ne verrai pas cette perle des Bouddhas? Guéri de la maladie, je ne serai pas délivré par lui des passions? Grand roi, voilà pourquoi je pleure, et dans ma tristesse je pousse de longs soupirs. Le voici, grand roi, tel qu'il est désigné par nos Çâstras. Le jeune Sarvârthasiddha ne restera pas dans le palais. Pourquoi? C'est que le jeune Sarvârthasiddha est doué des trente-deux signes du grand homme. Quels trente-deux signes? Les voici, ô grand roi : Le jeune Sarvârthasiddha a une excroissance qui couronne sa tête, et c'est le premier signe du grand homme dont il est doué. Sa chevelure, ô grand roi, brillante de reflets azurés comme le cou[1] des paons, tressée et nattée, est rassemblée à droite. Il a le front large et uni. Entre les sourcils du jeune Sarvârthasiddha, ô grand roi, est né un cercle de poils de la couleur de la neige et de l'argent. Grand roi, le jeune Sarvârthasiddha a les cils comme ceux de la génisse, l'œil grand, blanc et noir[2]; il a quarante dents égales, solides et très-blanches. Grand roi, le jeune Sarvârthasiddha a le son de voix de Brahma, le sens du goût excellent, la langue longue et effilée, la mâchoire pareille à celle du lion[3], l'épaule bien arrondie; il a sept protubérances; il a le dessus de la main large, la peau fine et de la couleur de l'or; quand il est debout, et sans qu'il se penche, sa main arrive à son genou. La partie supérieure de son corps est comme celle du lion. Grand roi, le jeune Sarvârtha-

[1] Le sanscrit a : « comme la queue des « paons. »

[2] Le sanscrit a : « l'œil très-noir. »

[3] Sanscrit, *Siñhahanou*. C'est le nom du grand-père de Çâkya Mouni.

siddha a le corps arrondi comme la tige du Nyagrôdha[1]; ses poils naissent un à un; les poils de ses membres supérieurs sont tournés de droite en haut; ce qu'il faut cacher, est rentré et caché; sa cuisse est bien arrondie; sa jambe est comme celle de l'Ainaya, roi des gazelles; ses doigts sont longs; il a le talon gros, le dessus du pied relevé, la plante du pied et (la paume) de la main unies. Les doigts de ses pieds et de ses mains sont réunis par une membrane. Grand roi, sous la plante de chacun des deux pieds du jeune Sarvârthasiddha, une belle roue s'est produite, aux mille rais retenus dans la circonférence et le moyeu. Grand roi, le jeune Sarvârthasiddha se tient parfaitement droit sur ses pieds égaux.

Grand roi, tels sont les trente-deux signes dont le jeune Sarvârthasiddha est doué; et de pareils signes, ô grand roi, ne paraissent pas sur un roi Tchakravartin, ils ne paraissent que sur les Bôdhisattvas.

Grand roi, sur le corps du jeune Sarvârthasiddha sont aussi les quatre-vingts marques secondaires[2] qui annoncent qu'il ne voudra pas rester dans le palais, et que sans nul doute il s'en ira errer dans le monde à l'état de religieux. Grand roi, quels sont ces quatre-vingts marques secondaires?

C'est, ô grand roi, que le jeune Sarvârthasiddha a les ongles relevés, de la couleur du cuivre rouge et luisants; il a les doigts arrondis, longs et effilés; il a les veines invisibles, la cheville invisible, les articulations invisibles, les pieds égaux sans inégalité aucune; il a le talon gros. Grand roi, le jeune Sarvârthasiddha a les lignes de la main symétriques, a les lignes de la main brillantes, a les lignes de la main profondes, a les lignes de la main non tortueuses, a les lignes de la main très-régulières. Il a les lèvres rouges comme le (fruit du) Bimba[3]; le son de sa voix est sans rudesse; sa langue douce et souple a la couleur du cuivre rouge. Il a le cri de l'éléphant et la voix du tonnerre, et cependant il est agréable de l'entendre. Grand roi, les marques secondaires du jeune

[1] Figuier des Indes, *ficus Indica*.

[2] Sanscrit, *anouvyañjana*.

[3] Ou Vimba, *momordica monadelpha*.

Sarvârthasiddha sont parfaites et accomplies. Il a le bras long; tous les vêtements de son corps sont purs. Son corps est beau; son corps est insensible à la crainte; son corps est exempt d'abattement; son corps est bien régulier; son corps est remarquable par sa vigueur; son corps est bien proportionné; la rotule de son genou est grande, large et bien pleine. Grand roi, le corps du jeune Sarvârthasiddha est arrondi, très-gracieux, sans imperfection, développé avec symétrie. Son nombril est profond, sans difformité et régulier. Comme un Rĭchi (le jeune prince) fait des œuvres pures[1]; il est agréable de tous points; il répand de tous côtés une lumière visible, claire, parfaitement pure et sans aucun nuage. Grand roi, le jeune Sarvârthasiddha a la démarche majestueuse de l'éléphant, les manières et la démarche du lion, les manières et la démarche du taureau, les manières et la démarche du cygne, le port agréablement incliné du côté droit; il a le côté arrondi, le côté bien fait, le côté sans défaut. Il a le ventre arrondi en arc. Son corps est exempt de taches bleues ou noires. Grand roi, le jeune Sarvârthasiddha a les dents arrondies, les dents incisives, les dents bien rangées; il a le nez élevé avec grâce, l'œil brillant, l'œil sans tache, l'œil riant, l'œil long, l'œil grand et de la couleur du lotus bleu. Grand roi, le jeune Sarvârthasiddha a le poil des sourcils égal; il a le poil des sourcils épais; il a les sourcils noirs, les sourcils toujours joints, les sourcils bien dessinés; il a le cou gros, le cou sans inégalité, le cou sans défaut. Son aspect n'annonce ni la menace ni la colère; il a les sens parfaitement domptés. Grand roi, ce jeune Sarvârthasiddha porte vraiment sur le front le cheveu[2] parfaitement accompli. Son visage et son front s'accordent bien ensemble. Sa tête est complétement développée. Sa chevelure est noire, égale, parfumée, non mêlée,

[1] Au lieu de cette phrase, le sanscrit a : « il est fier comme un jeune taureau. » Le traducteur tibétain aura lu *Richivat sa*, au lieu de *Richabhavatsa*, etc.

[2] Sanscrit, *oûrṇâ*, cheveu au milieu du front des Bouddhas, annonçant la puissance et la grandeur.

bien en ordre et nattée. Grand roi, le jeune Sarvârthasiddha a au milieu de la chevelure un Çrîvatsa[1], un Svastika[2], un Nandyâvarta[3] et un Vardhamâna[3].

Grand roi, ce sont là les quatre-vingts marques secondaires du jeune Sarvârthasiddha. Et parce qu'il les possède, il ne restera pas dans le palais, mais sans nul doute il s'en ira dans le monde afin d'errer à l'état de religieux.

Alors le roi Çouddhôdana après avoir entendu cette prédiction du grand Rĭchi Asita concernant le jeune enfant, se livra aux transports de la plus grande joie, et se levant de son siége, salua les deux pieds du Bôdhisattva, et lui adressa ces Gathâs :

Toi que révèrent tous les dieux, qu'adorent tous les Rĭchis, à qui le monde élève des Tchâityas[4], moi aussi je te salue!

Puis, Bhikchous, le roi Çouddhôdana ayant, selon la coutume, offert des aliments au grand Rĭchi Asita et à son neveu Naradatta, et leur ayant, après qu'ils eurent mangé, donné des habits, il les salua en tournant autour d'eux.

Alors le grand Rĭchi Asita, par des moyens magiques, retourna à sa demeure à travers les cieux. Et là le grand Rĭchi Asita dit au fils du Brahmane Naradatta : Naradatta, quand tu entendras dire : « Le Bouddha est apparu dans le monde, » va, et fais-toi religieux à sa prédication ; ce sera pour toi une longue cause de secours et de bien-être.

Ainsi, Bhikchous, aussitôt après la naissance du Bôdhisattva, le fils d'un dieu Mahêçvara ayant appelé les fils des dieux Çouddhâvâsakâyikas, leur parla en ces termes : Compagnons, le Bôdhisattva Mahâsattva, qui pendant le temps incommensurable de cent mille Niyoutas[5]

[1] Signe de bon augure, dont la figure est [illegible].

[2] Autre signe 卍.

[3] Sorte de diagramme mystique, dont la figure n'est pas indiquée.

[4] En lisant, avec le traducteur tibétain, *tchâityô*, au lieu de *vaidyô* que portent les deux manuscrits sanscrits. Dans le dernier cas le sens est : « qui sera le médecin de « tous les mondes. »

[5] Le *niyouta* vaut cent millions ; le *kôti*, dix millions.

de Kôtis de Kalpas s'est livré à l'exercice d'œuvres parfaitement pures, de l'aumône, des bonnes mœurs, de la patience, de l'héroïsme, de la méditation, de la sagesse transcendante, des moyens (de perfection), de la tradition, des observances (prescrites), des privations, des pénitences, des bonnes œuvres; (qui s'est livré à l'exercice) d'une grande bienveillance, d'une grande miséricorde; qui est en possession d'une grande joie et d'une intelligence élevée par l'indifférence (mystique); qui s'empresse de secourir tous les êtres; qui est bien revêtu de la cuirasse solide de l'héroïsme; qui est apparu par l'effet de la racine de la vertu des précédents Djinas, vraiment paré des signes de cent mérites religieux; en possession de belles actions certainement accomplies; complétement vainqueur des armées des ennemis, doué d'une pensée pure et sans aucune tache; ayant l'étendard signe de la grande science; ayant mis à bout la force du démon, grand guide des trois mille (mondes); adoré des hommes et des dieux, ayant fait l'offrande du grand sacrifice; en possession d'une multitude de mérites religieux les plus parfaits; comprenant la raison de sa venue; mettant un terme à la naissance, à la vieillesse, à la maladie [1], à la mort; né par une heureuse naissance; faisant entrer les êtres dans l'Intelligence (*Bôdhi*) complète; descendant de la famille royale d'Ikchvakou [2], apparu dans le monde des hommes, se revêtira bientôt de l'Intelligence (*Bôdhi*) parfaite et accomplie, et deviendra Bouddha. Venez donc! allons le saluer, lui présenter nos hommages, l'adorer et le louer; et les autres fils des dieux que dominent l'orgueil et l'arrogance, mettant de côté la fierté, viendront eux-mêmes saluer le Bôdhisattva et lui rendre hommage; ce qui, pour ces fils des dieux, sera une longue cause de secours, d'aide, de bien-être et d'acheminement vers l'immortalité. La gloire et la puissance du roi Çouddhôdana seront proclamées. Allons de nouveau trouver le Bôdhisattva, et prédire ce qu'il sera.

[1] Ce mot manque aux deux manuscrits sanscrits et à l'édition du Bkahhgyour.

[2] Voy. l'appendice n° 1, à la fin du volume.

Après avoir parlé ainsi, le fils d'un dieu Mahêçvara entouré et précédé de douze cent mille fils des dieux remplissant d'une grande lumière toute la grande cité de Kapilavastou, se rendit à l'endroit où était la demeure du roi Çouddhôdana, et l'ayant fait prévenir par le portier, sur l'invitation du roi, il entra dans le palais. Il salua les pieds du Bôdhisattva avec la tête, rejeta son manteau sur une épaule, et après avoir tourné cent mille fois autour du Bôdhisattva, il le prit sur sa poitrine, et pour être agréable au roi Çouddhôdana, parla ainsi: Grand roi, livre-toi à la joie la plus pure. Pourquoi cela? Parce que, grand roi, le corps du Bôdhisattva est bien orné de signes et de marques secondaires, et parce que le jeune homme surpasse par sa couleur, son éclat, sa gloire et sa majesté le monde des dieux, des hommes et des Asouras. Grand roi, sans nul doute le Bôdhisattva après avoir obtenu l'intelligence parfaite et accomplie, deviendra véritablement Bouddha.

Ainsi, Bhikchous, le fils d'un dieu Mahêçvara, accompagné d'un grand nombre de fils des dieux Çouddhâvâsakâyikas, après avoir adoré le Bôdhisattva, lui avoir adressé des hommages et prédit ce qu'il serait, s'en retourna à sa demeure[1]...

Chapitre de la Naissance, le septième.

[1] Le texte original a ici une répétition en vers, et à peu près dans les mêmes termes, du récit de la visite des dieux. J'en citerai seulement le passage suivant, qui donne quelques notions de plus sur la nature des dieux.

« Le gardien de la porte dit au prince des hommes : Seigneur, il y a à la porte des personnages ayant l'éclat des œuvres pures; leur tête est ornée de pierres précieuses (*mâṇis*); leur contenance est digne, leur visage est beau comme la pleine lune, comme la lune il est sans tache. O roi, en quelque lieu qu'ils soient, on n'entend pas le bruit de leurs pas. En foulant le sol ils ne soulèvent pas de poussière, et le peuple ne peut se rassasier de les voir. L'éclat de leur corps est grand et resplendit, leur parole va au cœur; elle n'est pas comme celle des hommes; elle est pénétrante, agréable, flatteuse. J'ai un doute que ce sont des troupes de dieux. » (Édit. tib. du *Bkahhgyoar*, fol. 91 *b*.)

CHAPITRE VIII.

Ainsi, Bhikchous, la même nuit que le Bôdhisattva naquit, dans les familles des Kchattriyas, des Brahmanes, des maîtres de maison, ainsi que dans celles des Mahâsâlas[1], naquirent vingt mille filles, qui toutes furent données par leurs pères et mères au Bôdhisattva, pour l'entourer et le servir. Le roi Çouddhôdana donna aussi vingt mille jeunes filles pour l'entourer et le servir. Les amis, les conseillers, les parents du côté du père, ceux du côté de la mère donnèrent de même au Bhôdisattva vingt mille jeunes filles, pour l'entourer et le servir. Et enfin les assemblées des conseillers donnèrent aussi vingt mille jeunes filles au Bôdhisattva, pour l'accompagner et pour le servir.

Alors, Bhikchous, les plus anciens des vieillards de la famille de Çâkya s'étant rassemblés, parlèrent ainsi au roi Çouddhôdana : Seigneur, veuillez faire savoir que ce jeune enfant sera conduit solennellement au temple des dieux.

Le roi dit : Il est bien que l'enfant y soit conduit; c'est pourquoi faites décorer la ville. Que les rues, les carrefours, les places, les marchés soient ornés. Que ceux qui ne sont pas de bon augure et estropiés, que les aveugles, les sourds, les muets; que ceux qui sont difformes ou défigurés, et ceux dont les sens sont imparfaits, soient éloignés. Qu'on rassemble ceux dont l'aspect est de bon augure. Qu'on batte le tambour des cérémonies pures; qu'on sonne

[1] *Mahâsâla* est probablement le nom d'une famille. Le tibétain a traduit par « grand arbre sâla, » de même qu'il traduit le nom d'*Ikchvakou* par « arbre à sucre, canne à sucre; » ce qui est, en effet, le sens littéral, comme l'autre pour *Mahâsâla*.

les cloches en signe de bénédiction; que les portes de la ville excellente soient ornées avec soin; qu'on fasse entendre les accords des instruments les plus agréables, qu'on rassemble tous les rois du pays; qu'on réunisse à la fois les chefs des marchands, les maîtres de maison, les conseillers, les gardes des portes et les serviteurs; qu'on prépare les voitures des femmes; qu'on apporte des urnes pleines; que les Brahmanes qui récitent les prières s'assemblent; qu'on fasse décorer avec soin les temples des dieux.

Bhikchous, tout fut donc exécuté selon l'ordre du roi. Puis le roi Çouddhôdana étant allé dans son palais, il appela Mahâ Pradjâpatî Gaûtamî, et lui parla ainsi : Qu'on porte solennellement l'enfant au temple des dieux, et qu'on le pare de beaux ornements.

Après avoir entendu le roi et lui avoir répondu : C'est bien! Mahâ Pradjâpatî Gaûtamî couvrit l'enfant d'ornements. Quand il fut couvert de toutes ses parures, avec un visage souriant et sans traces d'impatience, avec une voix qui allait droit au cœur, l'enfant dit à sa tante : Mère[1], où me conduit-on? Au temple des dieux, mon fils, lui dit-elle.

Alors l'enfant se mit à rire, et adressa ces Gâthâs à sa tante :

Quand je suis né, ces trois mille (mondes) ont été ébranlés; Çakra, Brahma, les Asouras, les Mahôragas, Soûrya (le soleil), Tchandra (la lune), Vaiçravaṇa[2] et Koumâra[3] abaissant leur tête à mes pieds, m'ont rendu hommage. Aujourd'hui, où ma mère va-t-elle me conduire? Y a-t-il un autre dieu qui soit élevé au-dessus de moi? de moi qui suis le dieu des dieux, plus élevé que tous les dieux. Où est-il le dieu semblable à moi, ou qui me surpasse? Bien

[1] L'oncle et la tante sont souvent appelés «père» et «mère» dans les anciens livres de l'Inde. C'était, d'ailleurs, dans l'antiquité une coutume assez générale de confondre les proches parents. C'est ainsi que nous trouvons dans l'Évangile: «Alors *sa mère* et *ses frères* vinrent le trouver; et comme ils ne pouvaient l'aborder à cause de la foule, on lui dit: Votre mère et vos frères sont là dehors, qui désirent vous voir.» (S. Luc, VIII, 19, 20.)

[2] Ou Kouvêra, dieu des richesses.

[3] L'un des noms de Kârtikêya, dieu de la guerre, fils de Civa.

plus, dans toutes les révolutions du monde où je serai, en voyant mes transformations miraculeuses, les nations seront remplies de joie, et m'entoureront d'hommages et du plus grand respect. Dieux et hommes s'accorderont à dire : Celui-ci est le dieu des dieux.

Bhikchous, lorsque dans la grande ville les chars du jeune prince eurent été préparés et couverts d'ornements, et toutes les bénédictions préparées, le roi Çouddhôdana portant l'enfant sur sa poitrine, entouré des Brahmanes, des villageois, des chefs des marchands, des maîtres de maison, des conseillers, des rois du pays, des gardes des portes, des serviteurs, des parents du côté du père et de la mère, se mit en marche au milieu des rues, des carrefours, des places, des marchés couverts d'une profusion d'ornements, exhalant l'odeur des plus agréables parfums, et jonchés de fleurs fraîches ; au milieu de la foule des chevaux, des éléphants, des chars et des soldats ; au milieu des parasols, des étendards, des bannières déployées, et au son des instruments de toute espèce.

Au même instant cent mille dieux traînèrent le char du Bôdhisattva. Des centaines de millions d'Apsaras firent pleuvoir du haut des cieux une pluie de fleurs, et firent résonner le son des instruments.

Ainsi, Bhikchous, le roi Çouddhôdana, avec cette grande pompe royale, cette grande cérémonie royale, ce grand appareil royal, entra dans le temple des dieux en portant le jeune enfant.

Dès que le Bôdhisattva eut posé son pied droit dans le temple, tout ce qu'il y avait d'images inanimées des dieux, telles que celles de Skanda[1], Nârâyana[2], Kouvêra[3], Tchandra[4], Soûrya[5], Vaiçravaṇa[6], Çakra, Brahma, des gardiens du monde et le reste ; toutes ces

[1] Ou Kârtikêya, dieu de la guerre.

[2] Nom de Vichṇou, mais, comme divinité, existant avant tous les mondes.

[3] Dieu des richesses.

[4] La lune ou Lunus.

[5] Le soleil.

[6] Ce nom est donné par Wilson comme un surnom de Kouvêra ; mais ce dernier étant déjà nommé, ce doit être un autre dieu dont j'ignore le vrai nom.

images s'étant levées de leurs places, saluèrent les pieds du Bôdhisattva.

En ce moment des centaines de mille de dieux et d'hommes jetèrent de grands cris d'admiration et de plaisir. La grande cité de Kapilavastou, la première des villes, tout entière, trembla de six manières; il tomba une pluie de fleurs divines; et cent mille instruments divins, sans être touchés, firent entendre leurs accords.

Et tous les dieux dont les images se trouvaient là, ayant montré leurs propres images, prononcèrent ces Gâthâs :

Le meilleur des monts, le Mêrou, roi des montagnes, ne s'incline jamais devant le sénevé. L'Océan, demeure du maître des Nâgas, ne s'incline jamais devant l'eau (contenue) dans le pas d'une vache. Le soleil, la lune, qui donnent la lumière, ne s'inclinent pas devant le ver luisant. Celui qui sort d'une famille sage et vertueuse, qui est rempli de qualités, ne s'incline pas devant les dieux quels qu'ils soient. Pareil au sénevé, à l'eau dans le pas d'une vache, au ver luisant, est, dans ces trois mille (mondes), le dieu ou l'homme quel qu'il soit, qui persiste dans l'orgueil. Semblable au Mêrou, à l'Océan, au soleil, à la lune, Svayambhou[1] est le premier du monde; et le monde qui lui rend hommage obtient le ciel et le Nirvritti[2].

C'est ainsi que le Bôdhisattva étant entré dans le temple des dieux pendant qu'on parlait ainsi, cent trente-deux mille fils des dieux tournèrent leurs pensées vers l'acquisition de l'Intelligence parfaite et accomplie.

Bhikchous, si le Bôdhisattva, au moment où on le portait au temple des dieux, resta indifférent, voilà la cause, voilà l'effet.

Chapitre de la Visite au temple des dieux, le huitième.

[1] *Existant par soi-même.* C'est, dans la religion brahmanique, le nom de Brahma et des deux autres personnes de la triade suprême, Vichnou et Çiva. Les Bouddhistes ont donc été amenés naturellement à donner ce nom au chef de leur religion.

[2] Synonyme de *Nirvâṇa* ou délivrance finale.



CHAPITRE IX.

Cependant, Bhikchous, un Brahmane Pourôhita[1], nommé Oudâyana, père des Oudayinas, alla, entouré de cinq cents Brahmanes, au temps où l'astérisme du Hasta[2] étant passé, on arrive à celui de Tchitra[3], trouver le roi Çouddhôdana, et lui dit : O roi, daignez nous faire connaître s'il convient de faire à présent des ornements pour le jeune enfant. Le roi répondit : C'est bien : qu'on en fasse faire. Et en ce moment le roi Çouddhôdana fit faire cinq cents espèces d'ornements par cinq cents des Çâkyas ; tels que des ornements pour les mains, des ornements pour les pieds, des ornements pour la tête et le cou ; des anneaux, des boucles d'oreilles, des bracelets, des ceintures d'or, des tissus d'or, des réseaux avec des clochettes, des réseaux de perles, des chaussures ornées de perles, des écharpes ornées de toutes sortes de pierreries ; des anneaux pour les jambes, des colliers et des diadèmes. Et tout cela étant achevé, au temps de l'astérisme du Pouchya, ces Çakyas étant venus auprès du roi Çouddhôdana, lui dirent : Seigneur, nous demandons que le jeune enfant soit paré. Le roi dit : Que l'enfant soit paré et honoré par vous, puisque j'ai fait faire pour lui tous ces ornements. Ceux-ci dirent : Nous désirons attacher ces ornements (qui viennent) de nous, au corps du jeune prince, pendant sept jours et sept nuits ; si vous nous accordez cette grâce, le travail fait par notre main sera fructueux.

En ce moment la nuit finissant, et le soleil s'étant levé, le Bôdhi-

[1] Le Brahmane *Pourôhita* (révéré comme le premier) est celui qui est l'ordonnateur des sacrifices d'une famille à laquelle il est attaché.

[2] Treizième astérisme lunaire.

[3] Astre dans le signe de la Vierge.

sattva entra dans le jardin appelé Vimalavyoûha (arrangement sans tache), et ce fut Mâhâ Pradjâpatî Gaûtamî qui l'apporta dans ses bras. Puis quatre-vingt mille femmes ayant reçu solennellement le Bôdhisattva, s'arrêtèrent à considérer son visage. Dix mille jeunes filles vinrent aussi au-devant de lui pour voir son visage, ainsi que dix mille d'entre les Çâkyas. Cinq mille Brahmanes s'étant sussi spprochés, s'arrêtèrent à considérer le visage du Bôdhisattva. Alors on attacha à son corps tous les ornements que le roi fortuné des Çâkyas avait fait faire. Ils ne furent pas plutôt attachés à son corps, qu'ils furent obscurcis par la splendeur du corps du Bôdhisattva, et devinrent sans éclat, sans lustre, sans brillant, comme par exemple, su milieu de l'or des fleuves du Djambou (l'Inde), une goutte d'encre qui tombe, n'a ni lustre ni éclat. De même tous ces ornements en contact avec la splendeur du corps du Bôdhisattva s'obscurcirent comme la goutte d'encre qui tombe au milieu de l'or des fleuves du Djambou.

Alors la déesse du jardin, appelée Vimalâ (sans tache), ayant montré sa taille majestueuse et s'étant avancée, adressa ces Gâthâs au roi Çouddhôdana et à la famille des Çâkyas :

Si ces trois mille terres, avec leurs villes et leurs villages tout entiers entourés d'or, étaient devenus purs et sans tache, ils seraient éclipsés par un seul grain de sable d'or des fleuves du Djambou, car un autre or est sans noblesse et ne brille pas. Ces terres, quoique enveloppées de l'or du Djambou, seraient éclipsées par l'éclat qui jaillit d'un seul pore de ce noble guide. Sans lustre, sans éclat, sans splendeur, elles seraient effacées. A côté du secourable Sougata, elles deviendraient comme de l'encre. Rempli de centaines de qualités, celui-ci est paré de son propre lustre; ce n'est pas sa parure qui embellit un corps vraiment sans tache. La lumière du soleil et de la lune, les feux des étoiles et de (la perle) Maṇi, l'éclat de Çakra et de Brahma, quoique noble et sgréable, pâlit devant lui. Tout son corps porte les signes des fruits de la vertu antérieure, que lui fait donc à lui la parure vulgaire fsite par les autres ? Mettez de côté ces orne-

ments ; vous qui n'avez pas la sagesse, ne troublez pas le sage ; celui qui rend prudent par excellence, n'a pas besoin d'ornements artificiels. Ce Désiré est né dans le palais du roi dont il est le fils. Recherchez avec empressement les parures vraiment belles de la pureté, et la famille de Çâkya deviendra très-florissante, et les Çakyas s'étonneront et se réjouiront de leur félicité.

En disant ces mots, la déesse après avoir couvert le Bôdhisattva de fleurs divines, disparut en ce lieu même.

Chapitre des Ornements, le neuvième.

CHAPITRE X.

Ensuite, Bhikchous, l'enfant ayant un peu grandi, comblé de cent mille bénédictions, fut, par dix mille enfants et dix mille femmes, qui le précédaient et l'entouraient, conduit à l'école d'écriture. Dix mille chars étaient remplis de provisions de bouche, de mets agréables et savoureux; dix mille chars étaient remplis d'or, d'argent et d'autres richesses. Dans la grande ville de Kapilavastou tous les coins des rues, des places, des marchés furent nettoyés et purifiés. Des instruments se firent entendre par centaines de mille, et une grande pluie de fleurs fut répandue. Du haut des terrasses, des portes, des balcons, des œils-de-bœuf, des belvédères, des galeries et des palais, cent mille femmes couvertes de toutes sortes de parures regardaient le Bôdhisattva, et le couvraient de fleurs. Huit mille femmes des dieux superbement parées, portant des choses précieuses et purifiant la route, se mirent à marcher devant le Bôdhisattva. Les dieux, les Nâgas, les Yakchas, les Gandharbas, les Asouras, les Garoudas, les Kinnaras, les Mahôragas se montrant à mi-corps, suspendirent dans l'étendue des cieux des guirlandes de fleurs et de soie. Et toute la multitude des Çakyas précédant le roi Çouddhôdana, marchaient devant le Bôdhisattva; et c'est entouré d'une pareille pompe que le Bôdhisattva fut conduit à l'école d'écriture. Il n'y fut pas plutôt entré, que le maître de l'école, appelé Viçvamitra[1], ne pouvant soutenir l'éclat et la gloire du Bôdhisattva, tomba prosterné la face contre terre. En le voyant ainsi prosterné, un fils des dieux Touchitakâyikas nommé Çoubhâñga (aux beaux membres) le prit par la main droite, le releva; et après l'avoir relevé, se tint dans l'étendue des cieux, et adressa ces Gâthâs au roi Çouddhôdana et à cette grande multitude:

[1] *Ami de tous.* C'est aussi le nom du premier précepteur de Râma.

Dans ce monde des hommes, ce qu'il y a de Çâstras[1], de nombres (*sañgkhyâ*), d'écritures, de calculs, de charmes des éléments (*dhâtou-mantra*), de branches innombrables d'arts du monde, celui-ci les connaît tous depuis des millions de Kalpas. Bien plus, il fait l'accord des créatures entre elles; il mûrit de nombreux enfants pour le meilleur Véhicule. Afin de préparer des milliers d'autres êtres à l'immortalité, afin de leur donner l'instruction la plus élevée, il est entré dans l'école d'écriture. Il connaît la méthode de la voie des quatre vérités[2] qui dépassent le monde; il sait aussi comment les produire, en s'appuyant sur la cause. De même qu'il s'est recueilli, et que délivré d'entraves et devenu calme, il connaît la méthode, à plus forte raison il connaît les Çastras de l'écriture quels qu'ils soient. Dans les trois mondes, nul précepteur n'est au-dessus de lui; il est lui-même le maître au milieu des dieux et des hommes. Ce qu'il a appris déjà d'écritures dans les millions de Kalpas écoulés, le nom même de ces écritures vous ne le savez pas. Les pensées des créatures, leurs desseins divers, à mesure qu'ils naissent, il les connaît à l'instant même. S'il connaît ainsi parfaitement le mode de ce qui n'a pas de corps et est invisible, à plus forte raison (connait-il) les formes de l'écriture (qui sont) visibles et apparentes.

Après avoir parlé ainsi, le fils d'un dieu jeta sur le Bôdhisattva une profusion de fleurs, et disparut en ce lieu même.

Alors les nourrices et la suite des esclaves s'étant assises, le roi Çouddhôdana et tous les autres Çâkyas sortirent.

Ensuite le Bôdhisattva ayant pris une feuille à écrire faite d'essences de sandal des Ouragas[3], enduite d'une couleur divine, parsemée de paillettes d'or, ornée tout autour de pierres précieuses, parla ainsi au précepteur Viçvamitra :

[1] Règle, traité concernant une science, un art, etc.

[2] Ces quatre vérités sont : l'existence de la misère (humaine); sa présence partout; l'empêchement de cette misère; le moyen de l'empêcher. (Voy. chap. XXVI.)

[3] Aucun dictionnaire n'explique ce que c'est que cette essence. Les Ouragas sont des serpents habitant l'*Ouragasthâna*, région souterraine et infernale.

Eh bien, maître, quelle écriture m'apprendras-tu? l'écriture de Brahma? l'écriture de Kharôsti? l'écriture de l'essence du lotus? l'écriture d'Añga? l'écriture de Mañga[1]? l'écriture du pays de Magadha? l'écriture de ceux qui ont la bénédiction? l'écriture de ceux qui ont des doigts? l'écriture de Çakani? l'écriture de Yavana? l'écriture de Baglêpa? l'écriture de Paroucha? l'écriture des êtres volants? l'écriture des Kiratas? l'écriture de l'horizon du Sud? l'écriture d'Ougra? l'écriture des nombres (*sañgkhyâ*)? l'écriture à tête renversée? l'écriture régulière? l'écriture de Darada? l'écriture de Kouça? l'écriture de Tchîna? l'écriture de Ph'ouna? l'écriture de Hoûna? l'écriture moyenne? l'écriture grosse? l'écriture de Pouchya? l'écriture des dieux? l'écriture des Nâgas? l'écriture des Yakchas? l'écriture des Gandharbas? l'écriture des Kinnaras? l'écriture des Mahôragas? l'écriture des Asouras? l'écriture des Garouḍas? l'écriture des bêtes fauves? l'écriture du cercle[2]? l'écriture de ceux qui savent le langage des corneilles[3]? l'écriture des dieux qui président à la terre? l'écriture des dieux de l'atmosphère? l'écriture des régions d'Outtarakourou? l'écriture d'Aparagôḍânî? l'écriture de Poûrvavidêha? l'écriture d'Outkchêpa? l'écriture de Nikchêpa? l'écriture de Vikchêpa? l'écriture de Prakchêpa? l'écriture de l'Océan? l'écriture de la foudre? l'écriture d'une lettre d'avis et de la réponse? l'écriture cursive? l'écriture posée? l'écriture tournante des Çastras? l'écriture tournante des calculs? l'écriture tournante d'Outkchêpa? l'écriture tournante de Nikchêpa? l'écriture tracée avec le pied? l'écriture du Sandhi (liaison) d'un mot répété deux fois? l'écriture du Sandhi d'un mot répété dix fois? l'écriture de Madhyâhârinî? l'écriture de tous les sons réunis?

[1] Les manuscrits sanscrits ont *Bañga* ou *Vañga*. Cette phrase manque à l'édition tibétaine du Bkahhgyour.

[2] Les deux éditions tibétaines ont mêlé ces deux phrases ensemble, ce qui donnerait le sens de : « l'écriture du cercle des « bêtes fauves. » Le sanscrit les sépare comme je les ai traduites.

[3] Je traduis ainsi en admettant que *kha* seul signifie *corneille*, sens que Csoma ne donne qu'au composé *kha-ta*. Le sanscrit a : « l'écriture de Vâyou et des Marouts. »

l'écriture de la science méthodique? l'écriture de la science confuse[1]? l'écriture des Ṙichis livrés à l'exercice de la pénitence? l'écriture certaine des dieux? l'écriture visible de la terre? l'écriture visible du ciel? l'écriture par ordre de tous les remèdes? l'écriture de la collection complète de toutes les essences? l'écriture de la réunion de la voix de tous les êtres? Eh bien, maître, de ces soixante-quatre écritures[2] laquelle enseigneras-tu?

Alors Viçvamitra, le précepteur des enfants, fut rempli d'admiration. Puis, avec un visage riant, et faisant taire l'orgueil et l'envie, il récita ces Gâthâs :

[1] Au lieu de séparer ces deux phrases, le sanscrit a : « l'écriture de la science méthodique et non confuse, » *vidyânoulômâvimiçritalipi.*

[2] Excepté quelques noms de pays faciles à reconnaître, toutes ces écritures semblent appartenir à des êtres fantastiques. C'est ici qu'un commentaire se fait vivement regretter, parce que, même en traduisant le plus littéralement possible, on n'est jamais sûr d'avoir saisi le sens. Comme il y a ici soixante et dix espèces d'écritures au lieu de soixante-quatre, et que le texte sanscrit n'est pas toujours d'accord avec la version tibétaine, voici, à cause de quelques noms qui peuvent avoir une valeur historique ou géographique, le texte original du passage entier. Pour abréger, je remplacerai le mot *lipi* (écriture) par un °, et j'indiquerai par un B les variantes du deuxième manuscrit.

Katamâm mê bhô oupâdhyâya lipim cikchâpayasi? Brahmîm, Karôchtîm (B. *Kharôstîm*), *Pouchkarasârîm, Angalipim, Vañga°, Magadha°, Mâñgalya°, Mârouchya°* (B. *Pârouchya*), *Añgallya°* (selon le tibét. *Añgoulîya*) *Sakâri°, Brahmavali°, Drâviḍa°, Kirâri°,* (B. *Virâri*), *Dakchiṇâ°, Ougra°, Sañkhyâ°, Anouróma°, Adhamoûrdha°, Darada°, Knôchya* (B. *Khâchya*), *Tchîna°, Louna°, Hoûna°, Madhyâkcharavistara°, Pouchya°, Dêva°, Nâga°, Yakcha°, Gandharba°, Kinnara°, Mahôraga°, Asoura°, Garcuḍa°, Mriga-ougra°, Tchakra°, Vâyou Marouta°, Bhâumadêva°, Antarîkchadêva°, Outtarakourouadvîpa°, Aparagôḍânî°, Poûrvavidêha°, Outchêpa°, Nikchêpa°, Vikchêpa°, Prakchêpa°, Sâgara°, Vadjra°, Lêkhapratilêkha°, Anoudrouta°, Çastravarttâñgaṇanâvartâm°, Outkchêpâvarttâ°, Nikchêpâvarttâ°, Pâdalikhita°, Dviroattarapadasandhim°, yâvad Daçôttarapadasandhim°, Madhyâhâriṇî°, Sarvaroutasañgrahaṇî°, Vidyânoulômavimiçrita°, Ṙichitapastapitâmtchâramânâm* (mss. *râtchamânâm*) *dharaṇîprêkchinî°, Gagaṇaprêkchiṇî°, Sarvamahôchadhinichyandâm Sarvasarasañgrahaṇam, Sarvabhoûtaroutagrahaṇîm âsâm bhô oupâdhyâya tchatouh chahthî lipinam, katamâm lipim mâm tvam cichyâpayichyasi?*

Dans l'énumération précédente ne figurent pas les noms de *Yavana* et de *Baglêpa* donnés par le texte tibétain.

L'Être pur et admirable, versé dans la science de tous les Çastrâs, venu dans le monde à cause des révolutions du monde, est entré dans l'école d'écriture. Je ne connais pas même le nom de toutes ces écritures, et c'est ici que cet être pur est venu à l'école d'écriture! En regardant sa figure, la noble couronne (naturelle) de sa tête n'est-elle pas visible? Comment on arrive à cette perfection de la science de l'écriture, à cette habileté, je l'apprendrai. Ce dieu, le dieu le plus grand des dieux, le plus savant de tous les dieux, se distingue éminemment, sans égal. C'est le génie incomparable du monde. Et moi, par sa propre puissance, par le moyen de sa sagesse, j'apprendrai en détail cette science, qui pour le monde entier est un lien[1]....

Ainsi, au temps où ces enfants apprenaient l'alphabet, eux et bien d'autres, par la puissance du Bôdhisattva, produisirent les cent mille portes incommensurables de la Loi.

Pendant que le Bôdhisattva était présent à l'école d'écriture, trente-deux mille enfants furent, par degrés, entièrement mûris dans l'Intelligence parfaite et accomplie. Telle est la cause, tel est l'effet de l'entrée du Bôdhisattva devenu savant à l'école d'écriture.

Chapitre de la Leçon d'écriture, le dixième.

[1] Dans la fin de ce chapitre, fin que nous omettons, le Bôdhisattva passe en revue chacune des lettres de l'alphabet sanscrit, et donne pour exemple une phrase ou un mot où elle se trouve employée. Ainsi, pour la lettre *â*, il dit : « En prononçant *â*, naît un son favorable pour soi-même » (*âtmaparahitaçabdô*); pour *k*, il dit : « En prononçant *ka*, naît le son de la maturité complète de l'œuvre » (*karma*); et ainsi du reste. Dans la traduction tibétaine, cette liaison du son avec l'idée a nécessairement disparu, et l'interprète s'est contenté de rendre le sens de la phrase, sans indiquer cette sorte de jeu de mots. Au reste, ce passage n'a rien d'intéressant, les exemples étant insignifiants et dans le genre de ceux que je viens de citer.

CHAPITRE XI.

Bhikchous, l'enfant ayant encore grandi, alla une autre fois avec d'autres enfants et des fils de conseillers voir le village de l'agriculture. Et après avoir vu le village, il entra dans un bois, à l'extrémité des champs cultivés. Là le Bôdhisattva, tout seul, sans second, après avoir un peu erré de côté et d'autre, ayant vu un arbre Djambou[1] beau et agréable à voir, s'assit sous son ombrage les jambes croisées. Quand il fut assis, le Bôdhisattva fixa sa pensée sur un seul point; et l'y ayant fixée, il atteignit la première méditation isolée, des doctrines vicieuses et corrompues, accompagnée du jugement, accompagnée d'action, douée de la joie et du bien-être nés de la solitude; (et ayant atteint cette méditation,) il y demeura.

Puis écartant le jugement et l'action, tout entier à l'intérieur, ramenant son esprit à l'unité, il atteignit la seconde méditation accompagnée de la joie et du bien-être nés de la méditation profonde, sans jugement et sans action; (et l'ayant atteinte,) il y demeura.

Par l'affranchissement du désir des plaisirs, il demeura dans l'indifférence (mystique), ayant le souvenir et la conscience, et goûtant le bien-être avec son corps; ayant le souvenir de tout ce qui appartient aux gens respectables, il demeura dans le bien-être appelé indifférence, et ayant atteint la troisième méditation dénuée de joie, il y demeura.

Puis ayant laissé le bien-être, et ayant laissé de même la souffrance antérieure; ayant mis un terme à la satisfaction de l'esprit et

[1] Pommier rose, *Eugenia jambolana*, d'où le nom de *Djambou* donné à la partie de l'Inde où il croît en abondance.

à l'inquiétude de l'esprit, il atteignit la quatrième méditation, comprenant l'indifférence et le souvenir parfaitement purs, sans bien-être et sans souffrance, et il y demeura.

En ce temps-là cinq Rĭchis de l'extérieur bien connus, possédant l'art des transformations, se rendaient à travers le ciel, de l'horizon du midi du côté de l'horizon du nord. Arrivés au-dessus de ce bois, ils furent comme repoussés sans pouvoir avancer. Mécontents et irrités, ils prononcèrent cette Gâthâ :

Nous qui sommes parvenus ici en traversant le sommet de perles et de diamants du Mèrou, le mont le plus élevé et le plus compacte, comme l'éléphant s'avance au milieu des branches vertes de l'Amra[1] et des taillis qu'il renverse et écarte; nous, que n'a pas arrêtés jusqu'ici la demeure d'un dieu ; qui avons traversé les cieux au-dessus de la demeure des Yakchas et des Gandharbas, en arrivant à ce bois nous sommes abattus ! Quel est donc celui dont la puissance détourne la force de la magie ?

Alors une déesse qui demeurait dans ce bois, adressa cette Gâthâ aux Rĭchis :

Né dans la famille d'un roi puissant, propre fils d'un roi de la race de Çâkya, resplendissant de l'éclat du soleil levant, souverain du monde, savant, au visage de lune, aussi beau que les couleurs de la fleur du lotus épanouie, le seigneur des dieux et des Nâgas, adoré des Yakchas et des Gandharbas, est entré dans ce bois où il est livré à la méditation. Ayant, dans cent millions d'existences, augmenté ses mérites, c'est par sa puissance qu'est détournée la force de la magie.

Alors ils regardèrent de tous côtés au-dessous d'eux, et ayant vu un jeune homme brillant d'éclat et de majesté, ils pensèrent : Quel est celui qui demeure ainsi ? N'est-ce pas Vaiçravaṇa le maître des richesses ? ou bien Mâra le dieu de l'amour ? ou encore le maître des Mahôragas ? N'est-ce point Indra qui porte la foudre ? ou Roudra

[1] *Mangifera Indica*. Ce mot n'est pas dans le texte sanscrit.

le seigneur des Koumbhaṇḍas[1]? ou Krĭchṇa[2] à la grande énergie? ou Tchandra fils d'un dieu? ou encore Soûrya (le soleil) aux mille rayons? ou bien enfin n'est-ce pas un roi Tchakravartin? Qui donc est-ce? Et ils récitèrent cette Gâthâ :

Ce jeune homme a le corps plus beau et plus resplendissant que Vaiçravaṇa. Est-ce Râhou? Est-ce le corps de celui qui porte la foudre? Est-ce le corps de Sourya et de Tchandra? Est-ce le corps du dieu puissant de l'amour? Est-ce le corps de Roudra ou de Krĭchṇa? Ou bien, comme il est marqué sur ses membres des signes de la majesté, ce sera peut-être un Bouddha sans tache?

Alors la déesse du bois adressa de nouveau cette Gâthâ à ces Rĭchis :

Quelque splendeur qu'il y ait en Vaiçravaṇa, en Sahasrâkcha (Indra), et dans les quatre gardiens du monde; quelque splendeur qu'il y ait dans les Asouras, en Brahma le maître des créatures ou dans les planètes, cette splendeur mise auprès de la majesté de ce fils de Çâkya ne soutiendrait pas son éclat.

Ces Rĭchis ayant entendu les paroles de la déesse, descendirent sur la terre; et en voyant le Bôdhisattva qui réfléchissait, avec un corps inébranlable et étincelant comme un foyer, ils louèrent par des Gâthâs le Bôdhisattva qui méditait.

L'un d'eux dit : Dans le monde dévoré par le feu de la corruption ce lac étant apparu, c'est par lui qu'on obtiendra la Loi qui réjouira le monde.

Un autre dit : Dans le monde obscurci par l'ignorance ce flambeau

[1] Classe de demi-dieux.

[2] Ce nom, qui semble pris ici pour le Krichṇa du brahmanisme, se trouve très-rarement avec ce sens dans les légendes bouddhiques, où il désigne ordinairement le chef des démons noirs; mais ce dernier paraissant ici sous le nom de Mâra, il ne peut y avoir confusion. Ce fait, comme l'a très-bien remarqué M. E. Burnouf dans son Introduction à l'histoire du Bouddhisme, prouve que le culte de Krĭchṇa était nouveau dans l'Inde quand le bouddhisme commença.

étant apparu, c'est par lui qu'on obtiendra la Loi par laquelle les êtres seront éclairés.

Un autre dit : Dans les périls de l'Océan de la misère humaine ce plus pur des vaisseaux étant apparu, c'est par lui qu'on obtiendra la Loi par laquelle les créatures seront sauvées.

Un autre dit : Pour ceux qui sont enchaînés dans les liens de la corruption ce libérateur étant apparu, c'est par lui qu'on obtiendra la Loi par laquelle les créatures seront délivrées.

Un autre dit : Pour ceux que tourmentent la vieillesse et la maladie ce plus pur des remèdes étant apparu, c'est par lui qu'on obtiendra la Loi par laquelle un terme sera mis à la vieillesse et à la mort.

Puis ces Richis après avoir ainsi loué le Bôdhisattva par ces Gâthâs, et avoir tourné trois fois (autour de lui), s'en allèrent à travers les cieux.

Cependant le roi Çouddhôdana ne voyant pas le Bôdhisattva, et inquiet de son absence, demanda : Où est allé l'enfant? je ne le vois pas. Et alors une grande foule de gens s'en allèrent de tous côtés chercher l'enfant.

Bientôt l'un des conseillers aperçut le Bôdhisattva à l'ombre de l'arbre Djambou, assis les jambes croisées et se livrant à la méditation.

En ce moment l'ombre de tous les arbres avait tourné ; mais celui-ci en voyant que l'arbre du Djambou ne quittait pas le corps du Bôdhisattva, fut rempli d'étonnement, et la plus grande joie s'empara de son esprit. Puis tout joyeux, vite, vite, et en grande hâte, il se rendit auprès du roi Çouddhôdana, et lui récita ces Gâthâs :

O roi, venez voir le jeune homme qui médite à l'ombre d'un Djambou. Semblable à Çakra et Brahma, il brille par sa splendeur et sa majesté. L'ombre de l'arbre sous lequel est assis celui qui est doué des meilleurs signes, cette ombre ne l'a pas quitté, et continue d'abriter le meilleur des hommes livré à la méditation.

Le roi Çouddhôdana se rendit donc où était l'arbre Djambou, et

en voyant le Bôdhisattva brillant de splendeur et de majesté, il récita ces Gâthâs :

En le voyant pareil à la flamme qui brûle au sommet de la montagne, pareil à la lune au milieu de la foule des étoiles, et, tandis qu'il médite, pareil à un flambeau par son éclat, tout mon corps a tressailli.

Après avoir parlé ainsi, il salua les pieds du Bôdhisattva, et récita ces Gâthâs :

Mouni, de même qu'au temps où tu es né, maintenant que plein d'éclat tu te livres à la méditation, ô guide, deux fois je salue tes pieds, ô chef suprême.

En ce moment des enfants qui traînaient une petite chaise firent du bruit. Les conseillers leur dirent : Ne faites pas de bruit, ne faites pas de bruit. Et les enfants demandèrent : Quel mal y a-t-il ? Les conseillers répondirent : Le fils du roi, Sarvârthasiddha qui possède les signes les plus beaux, les meilleurs et les plus purs de la vertu, (qui est) doué d'un éclat immense, (qui est) inébranlable comme une montagne, à présent qu'il médite, et quoique le disque du soleil ait avancé (l'astre) restant voilé (pour Sarvârthasiddha), il continue d'être abrité, bien que l'ombre de l'arbre ne le couvre plus.

Chapitre du Village de l'agriculture, le onzième.

CHAPITRE XII.

Ensuite, Bhikchous, le jeune homme ayant encore grandi, le roi Çouddhôdana, une autre fois, était assis dans la salle du conseil, au milieu de l'assemblée des Câkyas. Quelques-uns des plus anciens vieillards d'entre les Çâkyas dirent au roi Çouddhôdana : O roi, daignez nous faire connaitre ce qu'ont annoncé de ce jeune Sarvârthasiddha les Brahmanes qui connaissent les signes, et les dieux nombreux dont l'intelligence est sûre; (faites-nous connaître) si ce jeune homme s'en ira par le monde et deviendra Tathâgata Arhat vraiment Bouddha parfait et accompli, ou bien s'il ne s'éloignera pas et sera roi Tchakravartin, victorieux chef d'une armée de quatre corps de troupes, roi de la Loi, en possession de la Loi ainsi que des sept choses précieuses qui sont : le trésor de la roue, de l'éléphant, du cheval, de la perle, de la femme, du maître de maison et du conseiller; si des fils, héros courageux, aux membres et au corps les mieux proportionnés, vainqueurs des armées des ennemis, lui naitront au nombre de mille; si, sans châtiment et sans employer les armes, et seulement à l'aide de la Loi, il gouvernera cet empire de la terre, et s'il restera seul (maître). A cause de cela, il faut faire prendre une femme au jeune homme; de cette manière, entouré partout d'une multitude de femmes et jouissant des plaisirs, il ne s'en ira pas par le monde; et s'il en est ainsi, la race de nos Tchakravartins ne sera pas interrompue. Nous ne serons pas bravés, mais respectés par tous les rois des forteresses (*Kôḍḍarâdja*).

Alors le roi Çouddhôdana dit : S'il en doit être ainsi, voyez donc quelle est la femme dont le caractère convient au jeune homme.

Au même instant chacun des cinq cents Çâkyâs dit : Ma fille est

celle dont le caractère convient le mieux au jeune homme, ma fille est celle qui lui convient le mieux.

Le roi dit : Le jeune homme est très-difficile. Il faut que vous lui demandiez à lui-même quelle est la femme qu'il veut.

Tous donc s'étant rassemblés, dirent au jeune homme ce dont il était question.

Le jeune homme dit : D'ici à sept jours vous entendrez ma réponse.

Et le Bôdhisattva se mit à penser : Les maux du désir, je le sais, sont illimités ; ils sont les racines des combats et des inimitiés, des chagrins et des misères ; ils sont pareils à la feuille vénéneuse qui inspire la peur, pareils au feu, pareils au tranchant de l'épée. Je n'ai point de goût pour les propriétés du désir, et je ne me plais point au milieu d'une troupe de femmes. C'est dans les bois que, silencieux, je dois demeurer, l'esprit dans le calme de la réflexion et de la méditation profonde.

Puis ayant réfléchi en déployant la science des moyens, et ayant pensé à produire la maturité complète des êtres, il fut pris d'une grande compassion, et récita ces Gâthâs :

Au milieu de la végétation confuse des marais grandissent les lotus ; au milieu de la foule des hommes le roi reçoit les hommages. Le temps où un Bôdhisattva a obtenu le meilleur entourage, c'est lorsque des centaines de milliers d'êtres ont été instruits pour l'immortalité. Ce qu'il y a eu de savants Bôdhisattvas antérieurs se sont tous montrés avec des femmes, des fils et une suite ; et cependant ils n'ont pas été agités par le désir, leurs méditations et leur bien-être n'en ont pas souffert. J'imiterai, moi aussi, les perfections de ceux-ci. Toute femme vulgaire, qui n'a ni une conduite parfaite, ni qualités, ni le langage de la vérité, ne peut convenir à mon caractère. Celle qui réjouit vraiment mon esprit, est modeste et vraiment pure de corps, de race et de famille.

Et ayant écrit en Gâthâs une liste de qualités : S'il y a une femme qui ait des qualités semblables, donnez-la-moi. Il ne me serait pas

agréable d'être uni à une créature vulgaire et sans retenue. S'il y en a une qui ait les qualités que j'ai dites, donnez-la-moi : jeune, belle, et sans orgueil de sa beauté; ayant un esprit de douceur comme celui qui est en une sœur ou en une mère; se plaisant dans l'abnégation, accoutumée à donner aux Çramaṇas et aux Brahmanes. S'il y a une semblable femme, mon père, donnez-la-moi : sans orgueil, ni arrogance, ni aigreur; éloignée de la ruse, de l'envie, de l'artifice; habituée à la droiture. Que pas même en songe elle n'ait eu de désir pour un autre homme, et que satisfaite de son mari, elle soit toujours modeste et soumise; qu'elle ne soit ni fière, ni hautaine, ni présomptueuse, mais égale. Qu'elle ait, comme une esclave, mis de côté tout orgueil. Qu'elle n'ait pas de passion pour la musique, les parfums, les festins, la danse ni le vin. Qu'exempte d'ambition et de convoitise, elle soit satisfaite de sa propre fortune, ferme dans la vérité et sans coquetterie, revêtue des vêtements de la pudeur, jamais fière ni hautaine; sans passion pour les dieux et leurs fêtes, et toujours appliquée à la Loi; toujours pure en ce qui regarde son corps, ses discours et sa pensée; n'aimant ni le sommeil ni la paresse, (qu'elle ne soit) ni fière ni indolente, (mais) remplie de jugement, et toujours faisant de bonnes actions; respectant son beau-père et sa belle-mère, tous deux à l'égal d'un précepteur spirituel; montrant un visage bienveillant à tous les esclaves des deux sexes. Comme une courtisane, qu'elle soit savante dans les rites prescrits par les Çastras. Qu'elle dorme la dernière, et soit la première levée; empressée dans sa bienveillance comme une mère, sans affectation. S'il y a une femme pareille à celle-là, mon père, donnez-la-moi[1].

Alors, Bhikchous, le roi Çouddhôdana ayant entendu ces Gâthâs, dit au Pourôhita[2]: Grand Brahmane, va dans la grande cité de Kapilavastou, et entrant dans toutes les maisons, examine les jeunes

[1] Tout ce passage a été traduit en anglais par Csoma de Körös. (*Grammar of the Tib. language*, p. 159.)

[2] Brahmane qui préside et ordonne les cérémonies religieuses d'une famille.

filles, quelles qu'elles soient. S'il s'y trouve une jeune fille ayant des qualités telles que celles-ci, qu'elle soit de race Kchattriya (royale), de race Brahmanique, de race Vaicya (marchand), ou de race Çoûdra (domestique), amène-la ici. Pourquoi? C'est que le jeune homme ne regarde pas à la famille, ne regarde pas à la race; le jeune homme regarde seulement aux qualités.

Et en ce moment il récita ces Gâthâs :

Que la jeune fille soit de race royale ou Brahmanique, de race Vaicya ou Çoudra, c'est la même chose. La femme qui possédera ces qualités, amène-la ici. Mon fils n'est ébloui ni par la famille ni par la race; les qualités vraies et la moralité, voilà ce qui plaît à son cœur.

Alors, Bhikchous, le Pourôhita ayant pris cette liste en Gâthâs, s'en alla dans la grande cité de Kapilavastou. Et là il entrait de maison en maison, cherchant à voir une jeune fille douée de qualités semblables; et n'en voyant pas une qui en fût douée, il arriva successivement jusqu'à la demeure de Daṇḍapâni, de la famille des Çâkyas. Arrivé là, il aperçut une jeune fille gracieuse et belle, charmant la vue et gagnant le cœur; embellie des plus fraîches couleurs: pas trop grande, pas trop petite; pas trop grasse, pas trop maigre; pas trop blanche, pas trop noire; dans la première fleur de la jeunesse, et apparaissant comme la perle des femmes. Elle toucha les deux pieds du Brahmane Pourôhita, et lui parla ainsi : Grand Brahmane, qu'y a-t-il pour votre service?

Le Brahmane Pourôhita lui répondit par cette Gâthâ :

Le fils de Çouddhôdana, qui est doué de la plus grande beauté, doué de trente-deux signes et de l'éclat des vertus, a écrit une liste des qualités des femmes. Celle qui a ces qualités lui convient pour épouse.

Et en parlant ainsi il lui remit la liste.

La jeune fille ayant parcouru cette liste en Gâthâs, montra un visage souriant, et répondit au Brahmane Pourôhita par cette Gâthâ:

Brahmane, j'ai en moi toutes ces qualités. Que ce beau jeune homme soit mon seigneur. Si le jeune homme le désire, pourquoi

tarder et ne pas faire ce qu'il a demandé? quand même la famille viendrait à se trouver cent fois vulgaire[1].

Ensuite le Brahmane Pourôhita étant retourné auprès du roi Çouddhôdana, lui dit ce qui était arrivé : Grand roi, j'ai vu une femme qui convient au caractère du jeune homme.

Le roi lui dit : A qui appartient-elle? Seigneur, c'est la fille du Çâkya Daṇḍapâni.

Alors le roi Çouddhôdana pensa : Le jeune homme est difficile à égaler à cause de ses qualités supérieures. Les femmes n'ont pas ordinairement tant de qualités; c'est sur elles-mêmes qu'on peut s'assurer qu'elles les ont. Je ferai donc faire des ornements agréables, et je les ferai donner par le jeune homme à toutes les femmes. Celle d'entre les jeunes filles sur laquelle le jeune homme attachera ses yeux avec plaisir, c'est celle que je lui donnerai.

Cependant le roi Çouddhôdana ayant fait faire de belles parures d'or, d'argent, et de toutes sortes de choses précieuses, fit sonner les cloches dans la grande cité de Kapilavastou :

Dans sept jours d'ici le jeune homme, à la vue de tous, distribuera aux jeunes filles des parures agréables. Que toutes les jeunes filles se réunissent donc dans la salle d'assemblée.

Telle fut sa proclamation.

Puis, Bhikchous, le septième jour étant venu, le Bôdhisattva se rendit à la salle d'assemblée, et s'y assit sur le siége du lion (le trône).

En même temps le roi Çouddhôdana ayant placé des espions, leur dit : Celle des jeunes filles sur laquelle l'œil du jeune homme s'arrêtera avec plaisir, faites-la-moi connaître.

Ainsi, Bhikchous, tout ce qu'il y avait de jeunes filles dans la grande cité de Kapilavastou, vinrent dans la salle d'assemblée à l'endroit où se trouvait le Bôdhisattva, pour le voir et recevoir de belles parures.

[1] Le sanscrit a : « puisqu'il n'y aurait « pas d'hésitation à cause d'une naissance « basse et vulgaire, » *mâ hînaprâkrĭtadjanéna bhavéya vâsas.*

Alors, Bhikchous, le Bôdhisattva distribua des parures agréables à toutes ces jeunes filles qui étaient venues ainsi. Et toutes ces femmes ne pouvant supporter l'éclat et la majesté du Bôdhisattva, s'en allèrent promptement, emportant leurs belles parures.

Cependant la fille du Çâkya Daṇḍapâni appelée Gôpâ[1], entourée et précédée de ses esclaves, arriva à la salle d'assemblée, et s'approchant de l'endroit où était le Bôdhisattva, le regarda sans cligner les yeux, et s'arrêta à côté de lui. En ce moment les belles parures avaient déjà été distribuées par le Bôdhisattva. Alors elle s'approcha de lui avec un visage riant, et lui parla ainsi : Jeune homme, quelle offense t'a été faite par moi, que tu me dédaignes ainsi ?

Il dit : Je ne te dédaigne pas, en vérité, mais tu es arrivée bien tard.

Et étalant par centaines de mille des anneaux et des bracelets, il les lui donna.

La jeune fille lui dit : Convient-il, ô jeune homme, que je reçoive de toi de pareilles choses ?

Il répondit : Puisque ces parures et bien d'autres encore sont à moi, emporte-les.

Elle lui dit : Jeune homme, n'ayant pas de parures, je ne m'étais pas parée; maintenant que j'en ai, je vais le faire.

Et en parlant ainsi la jeune fille se retira.

Alors les hommes que le roi Çouddhôdana avait placés comme espions, étant allés le trouver, lui rapportèrent ces nouvelles en disant : Seigneur, la fille du Çâkya Daṇḍapâni appelée Gôpa, est celle sur laquelle se sont fixés les regards du jeune homme; il y a même eu un instant d'entretien (entre eux).

[1] « Qui garde les vaches, bergère. » C'est aussi le nom que la mythologie brahmanique donne aux bergères, maîtresses de Krichṇa. Les Tibétains ont traduit ce nom par *Sa t'so ma*, « qui garde la terre, » en donnant à *gô* le sens de *terre*. Si ce mot sanscrit n'avait pas la double signification de *vache* et de *terre*, on pourrait croire qu'il y a eu confusion entre les mots tibétains *sa*, terre, et *va*, vache.

Le roi ayant entendu ces paroles, envoya au Çâkya Daṇḍapâṇi le Brahmane Pourôhita comme messager : Tu as une fille, donne-la à mon fils. Tel était le message.

Daṇḍapâni dit : Le noble jeune homme a vécu dans la mollesse au milieu du palais, et c'est une loi de notre famille de donner notre fille à un homme habile dans les arts, jamais à celui qui leur est étranger. Ce jeune homme n'excelle pas dans les arts ; il ne connaît ni l'escrime, ni l'exercice de l'arc, ni le pugilat, ni les règles de la lutte : comment donnerais-je ma fille à celui qui n'est pas habile dans les arts ?

Ces paroles ayant été rapportées au roi, il pensa : Deux fois, à cause de lui, j'ai été exposé au même reproche. Lorsque j'ai dit : Pourquoi les fils des Çâkyas ne viennent-ils pas rendre leurs devoirs au jeune homme, et qu'alors il a été répondu : Pourquoi irions-nous rendre hommage à un jeune indolent ? Aujourd'hui encore il en est de même. Et il demeura immobile et pensif.

Le Bôdhisattva ayant appris ce qu'on disait, se rendit auprès du roi Çouddhôdana, et lui dit : Quel mal y a-t-il, pour que vous restiez ainsi avec un visage sombre ? Le roi lui dit : Mon enfant, à quoi sert de le demander ?

Le jeune homme reprit : Seigneur, ne convient-il donc pas de le demander ? et trois fois le Bôdhisattva interrogea le roi Çouddhôdana.

Enfin le roi raconta au Bôdhisattva tout ce dont il s'agissait, et le Bôdhisattva dit : Seigneur, y en a-t-il ici, dans la ville, un seul qui puisse rivaliser avec moi pour la dextérité dans les arts ?

Alors le roi Çouddhôdana souriant, parla ainsi au Bôdhisattva : Peux-tu, mon fils, montrer ton habileté dans les arts ? Seigneur, je le puis, bien certainement. Qu'on fasse assembler tous ceux qui excellent dans les arts, et en leur présence je montrerai mon savoir.

Le roi Çouddhôdana fit donc sonner les cloches dans la grande ville de Kapilavastou.

D'ici à sept jours le jeune Sarvârthâsiddha montrera sa dextérité dans les arts. Que tous ceux qui excellent dans les arts se rassemblent ici. Telle fut sa proclamation.

Les sept jours étant passés, cinq cents jeunes Çâkyas se réunirent, et la fille de Daṇḍapâni, Gôpâ, fut promise pour récompense au vainqueur[1] : « Celui qui ici, à l'escrime, à l'exercice de l'arc, au pugilat et à la lutte sera vainqueur, c'est à lui qu'elle appartiendra. »

Alors, en tête de tous les autres, le jeune Dêvadatta[2] sortit de la ville. Au même instant on amenait à la ville un éléphant blanc[3] de très-grande taille, destiné à porter le Bôdhisattva. En le voyant, le jeune Dêvadatta, par envie, par orgueil d'être un Çâkya, et enivré aussi par l'orgueil de sa force, saisit cet éléphant de la main gauche par la trompe, et le tua de la main droite d'un seul coup.

Après lui sortait le jeune Soundarananda. En voyant ce grand éléphant tué à la porte de la ville, il demanda qui l'avait tué. On lui dit : C'est Dêvadatta. Il répondit : Dêvadatta n'a pas fait là une belle action. Et prenant l'éléphant par la queue, il l'attira en dehors de la porte de la ville.

Après lui parut le Bôdhisattva monté sur son char. Il aperçut l'éléphant qui avait été ainsi tué, et en le voyant demanda qui l'avait tué. On lui dit que c'était Dêvadatta. Il répondit : Dêvadatta n'a pas fait là une belle action. Et qui l'a attiré en dehors de la porte de la ville? On lui dit que c'était Soundarananda : Soundarananda a bien agi en le faisant; car cet être qui a un grand corps, en se décomposant, remplirait toute la ville d'une mauvaise odeur.

[1] Litt. fut mise pour bannière du vainqueur. Sanscr. *djayapaṭâkâ sthâpitâbhout.*

[2] Ce nom répond exactement au français *Dieudonné*, au latin *Deodatus*, et au grec *Théodore*. Dêvadatta était cousin du Bôdhisattva.

[3] « Les Litsabyis de Yangspatchan (Vaiçali) ayant trouvé un éléphant doué de signes, pensèrent : Les devins ayant prédit que le fils du roi Çouddhôdana deviendrait roi Tchakravartin, et cette perle des éléphants étant née par la force de cette prédiction, allons le lui offrir. » (*Abhinichkr.* fol. 28 *b*, 7.) Selon Csoma (*Dict. Tib.* p. 268), les Litsabyis étaient une tribu de la ville de *Prayâga* (Allahabad).

Alors le Bôdhisattva debout sur son char, allongeant un seul pied à terre, après avoir saisi cet éléphant avec le bout de son pied, et avoir dépassé successivement sept fossés et sept remparts, le jeta au delà de la ville à la distance d'un Krôça[1].

Et à l'endroit même où tomba cet éléphant, une grande excavation s'étant faite, on l'appela Hastigarta (fosse de l'éléphant). En ce moment les dieux et les hommes, par centaines de mille, jetèrent des cris d'admiration et de plaisir, et agitèrent des vêtements et des éventails. Du haut des cieux les fils des dieux prononcèrent ces Gâthâs :

Marchant plein de force, comme le roi des éléphants, il a, avec la pointe de son pied, traîné le roi des éléphants; et après avoir traversé les sept fossés et les sept remparts, il l'a jeté bien loin en dehors de cette ville. Sans nul doute, doué de la plus grande science, par la force de sa sagesse, il rejettera bien loin de la cité de la vie émigrante, les êtres doués de corps qui se sont élevés par la force de l'orgueil.

Ensuite, Bhikchous, cinq cents jeunes Çâkyas étant sortis de la ville, s'avancèrent de tous côtés, pour montrer leur dextérité dans les arts. Le roi Çouddhôdana, les plus anciens des vieillards d'entre les Çâkyas et la multitude, réunis pour voir l'habileté dans les arts du Bôdhisattva et des autres jeunes Çâkyas, vinrent au même endroit.

Puis, pour commencer, les jeunes Çâkyas, habiles à l'écriture et en connaissant les principes, se présentèrent pour disputer au Bôdhisattva (le prix de) l'écriture, et le précepteur Viçvamitra[2] fut pris pour juge par les Çâkyas : Examine quel est celui d'entre ces jeunes gens, qui dans les lettres séparées ou dans les lettres liées se distingue éminemment par sa supériorité.

[1] Quatre mille coudées selon les uns, huit mille selon d'autres.

[2] C'est le même dont il a déjà été question au chapitre x, dans la visite à l'école d'écriture.

Alors le précepteur Vaiçvamitra qui avait bien vu que le Bôdhisattva était savant dans l'écriture, se mit à sourire et prononça ces Gâthâs :

Dans le monde des hommes ou dans le monde des dieux, dans le monde des Asouras ou dans le monde des Gandharbas, autant il y a d'écritures pour tous les mondes, cet être pur est arrivé à leur perfection. Ni vous ni moi ne connaissons même le nom des écritures et des ligatures que connait cet astre des hommes. J'en suis parfaitement sûr, il sera vainqueur.

Les Çâkyas dirent : Puisque ce jeune homme est placé au premier rang pour la science de l'écriture, il faut qu'il se distingue aussi par son savoir dans l'arithmétique.

Alors un Çâkya nommé Ardjouna, grand calculateur et arithméticien, arrivé au terme de la science des nombres, fut établi juge.

Examine lequel de ces jeunes gens se distingue par sa supériorité dans la science des nombres, lui dit-on.

Au même instant le Bôdhisattva proposa un calcul, et un jeune Çakya calcula, mais il ne put égaler le Bôdhisattva.

Ensuite deux jeunes Çâkyas, trois, quatre, cinq, dix, vingt, trente, quarante, cinquante, cent d'entre les cinq cents Çâkyas, en calculant ensemble, ne purent égaler le Bôdhisattva.

Alors le Bôdhisattva dit : Proposez vous-mêmes un calcul, et je l'exécuterai. Et l'un des jeunes Çâkyas en ayant proposé un, il ne put arrêter le Bôdhisattva. Puis deux jeunes Çâkyas, trois, quatre, cinq, dix, vingt, trente, quarante, cinquante, cent d'entre les cinq cents Çâkyas proposèrent ensemble un calcul au même instant, mais ils ne purent égaler le Bôdhisattva dans la solution du calcul.

Le Bôdhisattva dit : Après cette épreuve en faut-il une autre? Mettez-vous tous ensemble pour proposer un calcul, et je l'exécuterai. Et les cinq cents Çâkyas, d'un commun accord, ayant proposé un calcul qu'on n'avait jamais proposé auparavant, et le Bôdhisattva, sans s'être troublé, l'ayant exécuté, tous ces jeunes Çâkyas furent ainsi poussés à bout sans que le Bôdhisattva eût été poussé à bout lui-même.

En ce moment le grand arithméticien Ardjouna, rempli d'admiration, récita ces Gâthâs :

En possession d'une intelligence excellente, celui-ci, qu'on interroge, est devenu promptement assez savant pour que même cinq cents Çâkyas ne puissent tous l'atteindre dans la voie des nombres. Sa science est telle, que possédant avec cette science l'application et la mémoire, cet océan de la connaissance des calculs raisonne aujourd'hui en maître.

Alors toute la multitude des Çâkyas fut remplie d'étonnement; et entraînés par un sentiment d'admiration, tous d'une seule voix s'écrièrent : Victoire! victoire à toi, jeune Sarvârthasiddha! Puis tous se levant de leurs siéges et joignant les mains, s'inclinèrent devant le Bôdhisattva, et adressèrent ces paroles au roi Çouddhôdana : Grand roi, c'est pour toi un grand bonheur qui t'arrive, que la possession d'un fils qui, comme celui-ci, est habile à répondre, prompt, vif, alerte, et doué d'une pareille facilité.

Ensuite le roi Çouddhôdana parla ainsi au Bhôdhisattva : Peux-tu, mon fils, rivaliser avec le grand arithméticien Ardjouna pour la science des calculs? Seigneur, je le puis. Eh bien, calculez (tous les deux).

Alors le grand arithméticien Ardjouna parla ainsi au Bôdhisattva : Jeune homme, connais-tu le mode de la numération parvenu au-dessus de cent Kôṭis [1]? Le Bhôdhisattva répondit : Je le connais.

Eh bien, comment faut-il entrer dans le mode de la numération parvenue au-dessus de cent Kôṭis?

Le Bôdhisattva dit : De cent Kôṭis le nom est Ayouta; de cent Ayoutas le nom est Niyouta; de cent Niyoutas le nom est Kañgkara; de cent Kañgkaras le nom est Vivara; de cent Vivaras le nom est Akchôbya; de cent Akchôbyas le nom est Vivâha; de cent Vivâhas le nom est Outsañga; de cent Outsañgas le nom est Bahoula; de cent Bahoulas le nom est Nâgabala; de cent Nâgabalas le nom est Tiṭilam-

[1] C'est-à-dire, au-dessus de cent fois dix millions.



bha ; de cent Tiṭilambhas le nom est Vyavasthânapradjñâpti ; de cent Vyavasthânapradjñâptis le nom est Hêtouhila ; de cent Hêtouhilas le nom est Kalahou ; de cent Kalahous le nom est Hêtvindrya ; de cent Hêtvindryas le nom est Samâptalambha ; de cent Samâptalambhas le nom est Gaṇagati ; de cent Gaṇagatis le nom est Niravadya ; de cent Niravadyas le nom est Madrâbala ; de cent Madrâbalas le nom est Sarvabala ; de cent Sarvabalas le nom est Visandjñâgati ; de cent Visandjñâgatis le nom est Sarvasandjñâ ; de cent Sarvasandjñas le nom est Vibhoûtagama ; de cent Vibhoûtagamas le nom est Tallakchaṇa : à l'aide de cette numération appelée Tallakchaṇa, il est possible de dissoudre[1] le Mêrou, le roi des montagnes, en le prenant pour sujet de calcul. Au-dessus de celle-ci est la numération appelée Dhvadjâgravati ; à l'aide de cette numération, il est possible de dissoudre[1] tous les sables de la rivière Gañga, en les prenant pour sujet de calcul. Encore au-dessus de celle-ci est la numération appelée Dhvadjâgraniċimaṇi. Et encore au-dessus de celle-ci la numération appelée Vâhanapradjñâpti. Et encore au-dessus de celle-ci la numération appelée Iñgga[2]. Et encore au-dessus de celle-ci est la numération appelée Kouroutâvi. Et encore au-dessus de celle-ci la numération appelée Sarvanikchêpâ, à l'aide de laquelle il est possible de dissoudre les sables de dix rivières Gañgâs, en les prenant pour sujet de calcul. Et encore au-dessus de celle-ci est la numération appelée Agrasârâ, à l'aide de laquelle on peut dissoudre les sables de cent Kôṭis de rivières Gañgas, en les prenant pour sujet de calcul. Et encore au-dessus de celle-ci est la numération dite parvenue à pénétrer les atomes les plus subtils[3]. Cette numération, excepté les Tathâgatas, qui se tiennent dans la plus pure essence de l'Intelli-

[1] J'ai laissé ce mot qui est pris ici dans le sens de *compter*. Le sanscrit a *parikchaya*, dissolution ; le tibétain a traduit par *couper*.

[2] Entre cette numération et la suivante, le tibétain en met une dont le nom correspondant manque aux deux manuscrits sanscrits que nous possédons. Mais comme elle est, sauf le dernier terme, pareille à celle qui suit, le correspondant sanscrit est vraisemblablement *kouroutâdjñâ*.

[3] S. *Paramâṇouradjah pravêçânougatâ*.

gence (*Bôdhi*), et les Bôdhisattvas, qui ont pris solennellement possession de toute la Loi, nul être revêtu d'un corps ne la connaît, si ce n'est moi, ou ceux qui, comme moi, sont arrivés à leur dernière existence, et nul autre que les Bôdhisattvas qui ne sont pas encore allés hors de leurs maisons errer en religieux.

Ardjouna dit : Jeune homme, comment peut-on entrer dans la numération parvenue à pénétrer les atomes les plus subtils ?

Le Bôdhisattva dit : Dans sept grains d'atomes subtils, il y a un grain de poussière fine ; dans sept grains de poussière fine, il y a un petit grain de poussière ; dans sept petits grains de poussière, il y a un grain de poussière (éclairée) du soleil ; dans sept grains de poussière du soleil, il y a un grain de poussière (éclairée) de la lune[1] ; dans sept grains de poussière de la lune, il y a un grain de poussière (soulevée par le pied) d'un mouton[2] ; dans sept grains de poussière de mouton, il y a sept grains de poussière de vache ; dans sept grains de poussière de vache, il y a une lente ; dans sept lentes, il y a un grain de sénevé ; dans sept grains de sénevé, il y a un grain d'orge ; dans sept grains d'orge, il y a (la longueur d') un doigt ; dans douze doigts, il y a un empan ; dans deux empans, il y a une coudée ; dans quatre coudées, il y a un arc ; dans mille arcs, il y a un Krôça (du pays) de Magadha ; dans quatre Krôças, il y a un Yôdjana. Et maintenant, quel est celui d'entre vous qui sait combien il y a d'atomes subtils dans un Yôdjana ?

Ardjouna dit : Jeune homme, moi-même je suis dans l'étonnement, à plus forte raison les autres qui sont peu instruits. C'est

[1] Sanscr. *çaça*, « lièvre, » et aussi « lune, » parce que les Indous voient dans les taches de cet astre la figure d'un lièvre.

[2] Le correspondant sanscrit de *mouton* (*adja*) manque dans nos deux manuscrits sanscrits. Il a probablement été omis à cause de sa ressemblance avec *radjas*, « poussière. » Le copiste aura pris *adjaradjas* pour une répétition du mot *radjas*. Ce passage aurait besoin d'un commentaire ; j'ai ajouté les mots que j'ai crus propres à éclaircir le texte, mais je ne garantis pas l'exactitude de ma version.

pourquoi, jeune homme, daigne nous apprendre combien il y a d'atomes subtils dans un Yôdjana.

Le Bôdhisattva dit : Dans un Yôdjana, il y a d'atomes subtils un Niyouta d'Akchôbyas, trois millions de Niyoutas de Kôṭis, soixante mille Kôṭis, trente-deux Kôtis, cinq Niyoutas et douze mille. Et d'après cette entrée (dans la numération des atomes subtils), il y a ici, dans le Djamboudvîpa[1], sept mille Yôdjanas ; dans le pays de Gauḍana[2], huit mille Yôdjanas ; dans le pays de Poûrvavidêha[3], neuf mille Yôdjanas ; dans le pays d'Outtarakourou[4], dix mille Yôdjanas.

Ainsi, d'après cette entrée (dans la numération des atomes subtils), telles sont ces divisions des quatre continents du monde ; et pour les autres, tels que les cent Kôṭis de divisions du monde des quatre grands continents, (ce sont :) les cent Kôṭis de grands Océans ; les cent Kôṭis de Tchakravâlas et de Mahâ Tchakravâlas[5] ; les cent Kôṭis de Soumêrous, rois des monts ; les cent Kôṭis de dieux Tchatour Mahâradjikas ; les cent Kôṭis de Trâyastriṁçats ; les cent Kôṭis de Yâmas ; les cent Kôṭis de Touchitas ; les cent Kôṭis de Nirmâṇaratis ; les cent Kôṭis de Paranirmitavaçavartins ; les cent Kôṭis de Brahmakâyikas ; les cent Kôtis de Brahmapourôhitas ; les cent Kôṭis de Brahmapârchadyas ; les cent Kôṭis de Mahâbrahmas ; les cent Kôṭis de Parîttâbhâs ; les cent Kôṭis d'Apramâṇâbhâs ; les cent Kôṭis d'Âbhâsvaras ; les cent Kôṭis de Parîttaçoubhâs ; les cent Kôṭis d'Apramâṇaçoubhâs ; les cent Kôṭis de Çoubhakrĭtsnas ; les cent Kôṭis d'Anabhrakas ; les cent Kôṭis de Pouṇyaprasavas ; les cent Kôṭis de Vrihatphalas ; les cent Kôṭis d'Asandjñisattvas ; les cent Kôṭis d'Avrĭhâs ; les cent Kôṭis d'Atapas[6] ;

[1] L'Inde du nord, le pays où croît l'arbre *djambou* (*Eugenia jambolana*).

[2] La partie centrale du Bengale, le district de Gaur, s'étendant depuis Bang jusqu'à Bhouvaneswar dans l'Orissa.

[3] Ou *Vidêha de l'est*. Vidêha est le Tirhut moderne dans le Behar ou l'ancienne Mithilâ.

[4] La contrée vers le pôle nord.

[5] Rangées de montagnes qu'on suppose envelopper la terre et être la limite de la lumière et des ténèbres.

[6] Ce mot manque à nos deux manuscrits sanscrits. Je l'ai rétabli d'après le tibétain.

les cent Kôṭis de Soudriças; les cent Kôṭis de Soudarçanas, et les cent Kôṭis de dieux Akanichṭas[1], ce qui est dit la région des trois mille grands milliers de mondes, large et étendue. Et dans cette région, ce qu'il y a de Yôdjanas, ce qu'il y a de cent Yôdjanas, de mille Yôdjanas, de Kôṭis de Yôdjanas, d'Ayoutas de Yôdjanas, de Niyoutas de Yôdjanas, comme il a été dit, en arrivant jusqu'au calcul de l'essence de Yôdjanas, c'est ce qu'on appelle le calcul de ce qu'il y a d'atomes subtils; et ce calcul et cette numération étant dépassés, il est dit que le reste ne peut être compté. Ainsi donc telle est la quantité des atomes subtils vraiment innombrables, qui sont dans les régions des trois mille grands milliers de mondes.

Pendant que le Bôdhisattva expliquait ce chapitre de la numération, le grand arithméticien Ardjouna et toute la foule des Çâkyas furent remplis de joie, de plaisir et d'admiration; et tous, chacun de son côté, ayant déposé des vêtements, offrirent au Bôdhisattva les vêtements et les parures qu'ils avaient déposés[2].

Ensuite le grand arithméticien Ardjouna récita ces Gâthâs : Ainsi il connaît la voie des centaines de Kôṭis, des Ayoutas, des Niyoutas, des Kaṅgkaras, ainsi que celle des Akchôbyas et des Vivâhas, à laquelle ma science, mise à bout, est inférieure. Il a donc une connaissance supérieure et incomparable des calculs. Et sans doute, ô Çâkyas, il pourrait supputer, de même que la poussière des trois mille mondes, les brins d'herbe, les arbustes, les simples et les gouttes d'eau, dans le temps qu'on mettrait à dire *houm̃*[3]. De ces cinq cents (Çâkyas) lequel est plus merveilleux à voir?

Alors les dieux et les hommes, par centaines de mille, jetèrent des cris d'admiration; et du haut du ciel les fils des dieux récitèrent

[1] Pour l'explication de tous ces noms, voyez la Table alphabétique, et l'*Introduction à l'histoire du Buddhisme*, t. I, p. 599 et suiv.

[2] Il faut, je crois, lire ici dans le texte *lhag ma gjag*. J'ai laissé *gjan*, parce que les deux éditions tibétaines sont d'accord.

[3] L'une des éditions a *phoung*, et l'autre *hoa*. J'ai écrit *houm̃*, d'accord avec le sanscrit auquel cette particule est empruntée.

ces Gâthâs : Des êtres sans exception, quels qu'ils soient, placés dans les trois temps[1], toutes les intelligences et les idées produites par ces intelligences, de même que les jugements, bornés ou étendus, il les connaît tous parfaitement par une seule évolution de son esprit.

Ainsi, Bhikchous, tous ces jeunes Çâkyas ayant été surpassés, le Bôdhisattva fut le seul à se distinguer par sa supériorité. Après cela, pour le saut, la natation, la course, et tout le reste, le Bôdhisattva ayant continué à se distinguer par sa supériorité, du haut du ciel les fils des dieux prononcèrent ces Gâthâs :

Par les mérites de la dévotion, des austérités et de la continence, par la force de la patience, de la douceur et de la mansuétude, durant des millions de Kalpas, il a rendu vraiment légers son corps et son esprit. Écoutez quelle est son impétuosité : Ce premier des êtres, vous l'avez vu entrer ici dans la ville; et cependant, dans toutes les régions des mondes des dix horizons, au même instant, avec des offrandes de toute espèce de diamants et d'or, il s'en va faisant des sacrifices aux innombrables Djinas[2]. Il a acquis un tel pouvoir de transformations surnaturelles, que vous ne connaissez ni sa venue ni son départ. Toutes les évolutions qu'il connaît, qui les accomplirait ici[3]? Incomparable, il fait naître le respect.

C'est ainsi que le Bôdhisattva tout seul se distingua par sa supériorité.

Ensuite les Çâkyas dirent : Que le jeune homme se distingue aussi en déployant sa force.

Alors le Bôdhisattva s'étant mis d'un côté, les cinq cents jeunes Çâkyas, tous ensemble, se tinrent prêts à lutter. Et d'abord trente-deux s'étant réunis, s'apprêtent à entrer en lice avec le Bôdhisattva. Du milieu d'eux s'avancent Nanda[4] et Ânanda[5]; et tous deux s'étant

[1] Le passé, le présent, l'avenir.

[2] Ou *victorieux*. Ce mot désigne les Bouddhas qui ont précédé Çâkya Mouni, et ne s'applique à lui que depuis le moment où lui-même est devenu Bouddha.

[3] Sanscr. *Kôt'ra djaviti vismayô djanêya.*

[4] Çâkya Mouni eut un frère de ce nom, et il est probable que c'est ce personnage. (*As. Res.* XX, 308.)

[5] Cousin du Bôdhisattva, et frère de Dêvadatta.

approchés du Bôdhisattva dans le dessein de lutter de force avec lui, ne furent pas plutôt touchés par la main du Bôdhisattva, que tous les deux, incapables de soutenir sa force et sa majesté, ils tombèrent à la renverse sur le sol.

Aussitôt après, le jeune Çâkya Dêvadatta, fier et enflé de l'orgueil de sa force, et de l'orgueil (d'être un) des Çâkyas, se hasardant contre le Bôdhisattva, et tournant tout autour de l'arène, sauta en se jouant sur le Bôdhisattva.

Alors le Bôdhisattva, sans se troubler et sans se presser, ayant pris doucement le jeune Dêvadatta avec sa main droite sans pensée de lui nuire, et seulement pour abaisser son orgueil, le fit, dans sa bonté, tourner en l'air, puis le remit sur la terre, sans que son corps eût souffert.

Puis le Bôdhisattva dit : Il suffit d'avoir ainsi terrassé ceux-ci; venez tous à la fois lutter.

Et tous, emportés par l'orgueil, vinrent attaquer le Bôdhisattva. Mais il ne les eut pas plutôt touchés, qu'incapables de soutenir la noblesse, la majesté et la force de son corps, ils tombèrent aussitôt renversés sur le sol.

En ce moment les dieux et les hommes par centaines de mille poussèrent de grands cris d'admiration; et les fils des dieux, qui se tenaient dans les airs, firent tomber une grande pluie de fleurs, et récitèrent en chœur ces Gâthâs :

Tout ce qu'il y a d'êtres dans les dix régions[1], quand même ils auraient la grande force d'un grand lutteur, s'ils venaient à la fois attaquer ce premier des hommes, seraient renversés à terre (en étant) à peine touchés par lui. Le mont Mêrou ou le Soumêrou[2], les monts Tchakravâlas de diamant ou toute autre montagne qui se trouve dans les dix régions, en les touchant de la main, il les bouleverserait. Y a-t-il là une grande merveille pour un corps qui n'a rien de l'essence

[1] Les quatre points cardinaux, leurs sous-divisions, le zénith et le nadir.

[2] Le *Soumérou* est la partie nord du Mêrou opposée au *Koumérou* ou partie méridionale.

humaine? Celui-ci, près du meilleur roi des arbres, est un lutteur terrible. Les démons, leur armée et leurs étendards, ainsi que les alliés de Krĭchṇa[1], il les renversera par la force de la mansuétude, et atteindra le calme de l'Intelligence (*Bôdhi*) sans supérieure d'un Bouddha.

C'est ainsi que le Bôdhisattva fut le seul à se distinguer par sa supériorité.

Alors Daṇḍapâṇi adressa ces paroles aux jeunes Çâkyas : Ces choses ayant été éprouvées et examinées, qu'il nous montre maintenant son art à lancer les flèches.

Au même instant Ânanda, à la distance de deux Krôças, mit pour but un tambour de fer. Après lui, Dêvadatta mit pour but un tambour de fer à la distance de quatre Krôças; après lui, Soundarananda mit un tambour de fer à la distance de six Krôças;

Après lui, le Çâkya Daṇḍapâṇi mit pour but un tambour de fer à la distance de deux Yôdjanas. Puis le Bôdhisattva après avoir, à dix Krôças, mis pour but un tambour de fer, arrangea auprès sept arbres Tâlas[2], et à la suite une machine de fer de la figure d'un sanglier[3].

Aussitôt Ânanda atteignit le tambour mis pour but à la distance de deux Krôças; mais il ne put atteindre au delà.

Dêvadatta atteignit le tambour mis pour but à quatre Krôças, sans pouvoir atteindre au delà.

Soundarananda atteignit le tambour mis pour but à six Krôças, sans pouvoir atteindre au delà.

Daṇḍapâṇi atteignit le tambour mis pour but à deux Yôdjanas, et parvint à le percer, sans pouvoir faire davantage.

Alors le Bôdhisattva après avoir brisé successivement, sans exception,

[1] Il s'agit ici du chef des esprits noirs, ennemis du Bouddha. Voy. chap. XXI.

[2] Espèce de palmier, *borassus flabelliformis*.

[3] Il paraît que c'était la figure qu'on donnait habituellement au but de l'exercice de l'arc, car on lit dans le Mahâbhârata : « Ardjouna perça de plusieurs flèches la gueule d'un sanglier de fer. » (*Select. from the Mahâbhârât*, by Johnson, p. 15, çlôka 55.)

tous les arcs qu'on lui présentait, dit : Y a-t-il dans cette ville quelque autre arc, qui tendu par moi, résiste à la force de mon corps et soutienne mon effort?

Le roi dit : Mon fils, il y en a un. Le jeune homme dit : Seigneur, où se trouve-t-il? Le roi dit : Il y a eu ton grand-père nommé Siñhahanou (mâchoire de lion), dont l'arc, maintenant suspendu dans le temple des dieux, au milieu des parfums et des guirlandes, n'a jamais pu être soulevé, et par conséquent tendu par personne.

Le Bôdhisattva dit : Seigneur, faites-le apporter, je l'essayerai.

L'arc fut donc détaché et apporté; et tous les jeunes Çâkyas, quoique faisant les plus grands efforts, ne purent le soulever, ni à plus forte raison le tendre.

Ensuite le Çâkya Daṇḍapâṇi, quoiqu'il y employât toute la force de son corps, parvint seulement à le soulever, sans pouvoir le tendre.

Cet arc fut enfin donné au Bôdhisattva; et lui, ayant saisi cet arc sans se lever de son siége, et restant les jambes à moitié croisées, le saisit de la main gauche, et le tendit avec un seul doigt de la main droite.

Au moment où cet arc fut ainsi tendu, le son en retentit dans toute la grande cité de Kapilavastou, et tous les habitants effrayés se demandaient l'un à l'autre ce que c'était qu'un pareil bruit. Puis l'on se disait que le jeune Sarvârthasiddha avait tendu l'arc de son grand-père, et que c'était de là que venait ce bruit.

Ensuite les dieux et les hommes par centaines de mille jetèrent de grands cris d'étonnement et d'admiration, et du haut du ciel les fils des dieux adressèrent ces Gâthâs au roi Çouddhôdana et à cette grande multitude de peuple.

Sans se lever de sa place, sans aucun effort, s'il a, par sa vigueur, tendu un arc semblable, sans nul doute, après avoir accompli ses desseins, il sera bientôt le Mouni vainqueur de l'armée des démons.

Ainsi, Bhikchous, le Bôdhisattva ayant pris une flèche, la posa sur l'arc en le tendant. Par la force de la projection il perça le tam-

bour mis pour but d'Ânanda, le tambour mis pour but de Dêvadatta, le tambour mis pour but de Soundaranda, le tambour mis pour but de Daṇḍapâṇi, et après les avoir traversés tous, il perça, à la distance de dix Krôças, le tambour de fer que lui-même avait mis pour but, dépassa les sept arbres Tâlas; et enfin, après avoir transpercé la machine figurant un sanglier, la flèche entra dans la terre, et disparut en s'y enfonçant. A l'endroit où cette flèche était entrée dans la terre en disparaissant, il se forma un puits, qui encore aujourd'hui a nom Çarakoûpa (puits de la flèche).

Au même instant les dieux et les hommes par centaines de mille poussèrent de grands cris d'étonnement et d'admiration, et toute la foule des Çâkyas émerveillés se disaient: Sans avoir fait aucune étude, celui-ci déploie une pareille connaissance de l'art! C'est vraiment une grande merveille.

Les fils des dieux aussi, rangés dans l'étendue des cieux, parlèrent ainsi au roi Çouddhôdana et à cette grande multitude de gens :

Pourquoi ce grand étonnement, et quelle en est la cause? Celui-ci, assis sur l'essence[1] de la terre, à la place des Bouddhas antérieurs, prenant l'arc de la tranquillité, et vainquant avec les flèches du Çoûnya[2] (qui est), sans conscience de lui-même, l'ennemi de la corruption, et déchirant le réseau de la vue, obtiendra l'Intelligence (*Bôdhi*) pure, calme, sans trouble et sans misère.

Après avoir parlé ainsi, les fils des dieux jetèrent sur le Bôdhisattva une profusion de fleurs, et s'en allèrent.

De la même manière, pour le saut, l'écriture, la manière de joindre les mains (en priant), le calcul, l'arithmétique, la lutte,

[1] Le traducteur tibétain avait sous les yeux ou a lu *maṇḍâ*, « essence, » au lieu de *maṇḍalâ*, « orbe, » que donnent nos deux manuscrits sanscrits, d'après lesquels il faut traduire : *assis sur l'orbe de la terre*.

[2] Par *çoûnya* et *çoûnyatâ*, mots qui reviennent à chaque instant dans les livres bouddhiques, il faut entendre le *vide* de la nature avant la création, le *milieu* où l'univers a pris naissance et s'est développé. Les Bouddhistes distinguent dix-huit espèces de vide. Voy. *Asiat. Res.* XX, 399.

l'art d'atteindre de loin, la course[1], la natation, l'art de lancer les traits, l'équitation sur le cou de l'éléphant, sur le dos du cheval, la conduite des chars, le maniement de la flèche et de l'arc, la solidité, la force, le courage, la gymnastique, la conduite (de l'éléphant) avec le crochet de fer, l'art des piéges, le départ[2], la sortie[3], le détour[4]; l'art (de se servir) des poings[5], des pieds[6], de la tête[7]; l'art de couper, de déchirer, de percer, d'éprouver[8], de fendre[9], de frapper sans qu'on s'en aperçoive, de frapper au point essentiel, de frapper en faisant entendre le bruit; (l'art) des coups violents; le jeu de dés, la poésie, la grammaire[10], la peinture; le corps, les exercices du corps, l'essai de la méthode[11], l'entretien du feu sacré[12], les accords de musique, la voix[13], la danse, le chant; le déchiffrement de l'écriture, le discours, la plaisanterie, le jeu, la mimique, la vanterie[14], la disposition des guirlandes, le maniement de l'éventail, la teinture des pierres précieuses, la teinture des vètements, les rites

[1] Il y a ici un mot auquel je ne puis donner de sens, c'est *ts'ar*.

[2] Sanscrit, *oudyâna*. Ce mot et les suivants, qui semblent se rapporter à l'art de la lutte, diffèrent de tous ceux que cite Wilson, trad. du *Vichṇoupourâṇa*, p. 557.

[3] Sanscrit, *niryâna*.

[4] Sanscrit, *avayâna*.

[5] En donnant à *hdsin* le sens de *poing*, que les dictionnaires ne lui donnent pas. Le terme sanscrit correspondant est *mouchṭibandha*, qui semble signifier « union des « poings. »

[6] Sanscrit, *padabandha*.

[7] Sanscrit, *çikhâbandha*. Il faudrait, d'après le texte sanscrit, ajouter ici au tibétain *stabs* après *thor-ts'ougs*.

[8] Ce mot n'a pas de correspondant au sanscrit.

[9] Sanscrit, *dâlina*. Wilson traduit ce mot par *toothache*; la racine *dal* d'où il est tiré a bien le sens de *fendre*, *tourmenter*, *etc*.

[10] Sanscrit, *vyâkaraṇa*. Le tibétain a *lam*, « voie, route, » ce qui ne fait pas de sens, à moins que ce mot n'ait quelquefois à lui seul la signification du sanscrit *vyâkaraṇa*.

[11] L'une des éditions tibétaines a *thags* (pour *thag*), « corde. »

[12] Sanscrit, *agnikarma*.

[13] Ce mot manque au sanscrit et à l'une des éditions tibétaines.

[14] Ce mot et les précédents ne semblent pas traduits par le tibétain aussi littéralement que de coutume. Voici le texte sanscrit : *vâdyê*, *nrĭtyê*, *gîtê*, *pâṭhitê*, *âkhyâtê*, *hâsyê*, *lâsyê*, *nâṭyê*, *vilambitê*, *mâlyagranthê*, *samvâhitê*, *etc*. Au reste, toute cette énumération des arts de l'Inde au temps de Çâkya Mouni, fait vivement regretter un commentaire que la traduction la plus littérale ne peut remplacer.

de la magie, l'explication des songes, le langage des oiseaux, (l'art de connaître) les signes des femmes, les signes des hommes, les signes des éléphants, des chevaux, des taureaux, des chèvres, des béliers, des chiens; la clarté de la science[1], la composition des vocabulaires, la conclusion du syllogisme[2], les Pourâṇas[3], les Itihâsas[4], le Rigvêda[5], les prophéties[6], le Niroukta[7], l'écriture pesante[8], la poésie[9], les rites du sacrifice; la méthode de l'astronomie, de l'arithmétique, de la (méditation) Yôga[10]; la réunion des cérémonies religieuses[11], la méthode des Vaicêchikas[12], la connaissance des substances, la morale[13], les rites de l'eau et des Asouras, le langage des oiseaux, le langage des animaux; la science des syllogismes, l'arrangement des filets, les ouvrages de cire, la couture, la ciselure, la coupure des feuilles, le mélange des parfums, (en toutes ces choses) et dans tout le reste des arts du monde, le Bôdhisattva surpassant l'ouvrage des dieux et des

[1] Manque au sanscrit.

[2] Les manuscrits sanscrits ont ici *âgama*; ce serait alors « l'Écriture sainte, « la Vêda collectivement. » Pour être d'accord avec le tibétain, il faudrait lire *nigamana*.

[3] Les Pourâṇas contiennent les anciennes légendes des Indous, et traitent de la création, de la destruction et du renouvellement des mondes, de la généalogie des dieux et des héros, etc. Le Vichṇou Pouraṇa a été traduit en anglais par M. Wilson, et M. E. Burnouf a déjà donné trois volumes du texte et de la traduction du Bhagavata Pourâṇa. Voyez, pour plus de détails sur les dix-huit Pourâṇas, la préface du Vichṇou Pourâṇa, par M. Wilson.

[4] Histoires, poëmes conservés par la tradition.

[5] Le premier des quatre Vêdas.

[6] *Vyâkaraṇa*. Ce mot n'a pas, dans le sanscrit classique, le sens de « prophétie. »

[7] Explication des termes obscurs des Vêdas.

[8] Le correspondant sanscrit de ce mot semble être *cichyâ*, que Wilson ne donne pas.

[9] Les dictionnaires n'expliquent pas le mot tibétain *ts'ig-sdeb*, que j'ai traduit comme synonyme de *sdeb-sbyor*.

[10] Union avec le Dieu suprême à l'aide de la contemplation, selon les Brahmanes; mais, selon les Bouddhistes, union avec le Vide (*çoûnya*).

[11] Le sanscrit a *kriyakalpa*, « description « des cérémonies religieuses. »

[12] Philosophes de l'école Nyâya, logiciens.

[13] Littéralement, « Jupiter, planète. » Le sens de *morale* que ce mot a ici, vient de ce que le régent de cette planète (Vrihaspati) est supposé l'inventeur de la morale.

hommes, s'est, lui seul, distingué éminemment par sa supériorité.

Alors le Çâkya Daṇḍapâṇi présenta sa fille Gôpâ au Bôdhisattva; et le roi Çouddhôdana l'ayant ensuite reçue comme fiancée, la présenta au Bôdhisattva.

Ensuite le Bôdhisattva, afin d'agir selon les usages du monde, demeura au milieu de quatre-vingt-quatre mille femmes, et se livra aux jeux et aux plaisirs. Parmi ces quatre-vingt-quatre mille femmes, Gôpâ[1], de la famille de Çâkya, fut solennellement reconnue pour la première épouse.

Cependant Gôpâ, la jeune femme de la famille de Çâkya, en présence de son beau-père et de sa belle-mère[2] et des gens de la maison quels qu'ils fussent, ne voilait pas son visage. Et ceux-ci se disaient, en la blâmant avec sévérité : Ne conviendrait-il pas de reprendre cette jeune femme qui n'est jamais voilée?

Gôpâ, de la famille de Çâkya, ayant entendu ce discours, récita ces Gâthâs en présence des gens de la maison :

Assis, debout ou marchant, les gens respectables, quoique découverts, sont beaux. Le diamant précieux et brillant brille encore davantage au sommet d'un étendard. Celui qui est respectable est beau quand il part, est beau quand il arrive; qu'il soit debout ou assis, il est toujours beau. Celui qui est respectable est beau quand il parle, est beau même quand il se tait. C'est ainsi que le Kalabingka[3] plaît, soit qu'on le voie, soit qu'on l'entende. Celui qui est couvert d'un vêtement de Kouça[4], quoique son vêtement soit mau-

[1] Le Bôdhisattva eut encore pour femmes : *Grags-hdsin-ma* (sanscrit, *Yaçôdharâ* ou *Yaçôvatî*), fille du Çâkya *Dbyigpatchan*, « qui a un bâton » (sanscrit, *Daṇḍi*, *Daṇḍini?*); *Ri-dags-skyes*, « née de la gazelle » (sanscrit, *Mrĭgadjâ?*), fille du Çâkya *Dril-bou-sgra*, « son de clochette » (sanscrit, *Kiñkinisvara?*); et enfin *Outpalavarṇa*. Cette dernière, avec Gaûtamî, tante et belle-mère de Bouddha, furent les premières femmes de l'ordre des religieuses, institué par Çâkya Mouni. (*Abhinichkr.* fol. 30 et 32. *As. Research.* t. XX, p. 308.)

[2] Gaûtamî, sœur de Mâyâ Devi, seconde femme de Çouddhôdana.

[3] Espèce de moineau.

[4] Espèce d'herbe, *poa cynosuroides*.

vais et son corps amaigri, n'en brille pas moins de sa propre dignité. Celui qui a des qualités, est paré de ces qualités. Celui auquel on ne connaît pas de vice, est vénéré partout à cause de sa vertu. L'ignorant qui fait le mal, quelle que soit sa parure, n'est pas beau. Ceux qui, avec le vice dans le cœur, parlent un doux langage, sont comme une coupe de poison recouvert de nectar; leur intérieur est rude comme la fente du rocher, c'est comme si l'on touchait la gueule d'un serpent. Partout où ils vont, les gens purs sont honorés, comme l'escalier des étangs sacrés (utile à la) subsistance de tous les êtres [1]. Les gens respectables sont toujours comme une coupe remplie de lait; c'est une bénédiction de voir une pareille vertu accomplie. Tous ceux qui depuis longtemps ont abandonné des amis vicieux, pour s'attacher seulement à l'amitié précieuse des parents vertueux, abandonné tout vice pour s'appliquer à la doctrine du Bouddha, c'est une bénédiction pleine de fruits que de voir des gens semblables. Ceux qui ont dompté le corps, et vraiment réprimé les défauts du corps; ceux qui maîtres de leur parole, ne sont pas cependant devenus trompeurs; ceux qui réprimant leurs sens, les ont domptés et ont un esprit pur, qu'ont-ils besoin de se voiler le visage? Quand même ils se couvriraient le corps de mille vêtements, ceux qui ont l'esprit corrompu, sans pudeur et sans modestie, et qui, sans aucune de ces qualités, n'ont que des paroles menteuses, ceux-là s'en vont par le monde plus découverts que ceux qui sont nus. Celles qui maîtrisant leurs pensées et domptant toujours leurs sens, satisfaites de leur mari, ne pensent jamais à un autre, apparaissent, (étant) sans voile comme le soleil et la lune. A quoi sert qu'elles se voilent le visage? D'ailleurs le suprême et magnanime Richi [2] qui connaît les pensées des autres, ainsi que la foule des autres dieux, connaissent ma pensée, mes mœurs, mes qualités, ma retenue et ma modestie; pourquoi donc me voilerais-je le visage [3]?

[1] Sanscrit, dialecte des Gâthâs: *survêchou tîrthamiva sarvadjagôpadjîva.* — [2] Le Dieu suprême. — [3] Ce passage a été traduit par Csoma à la suite de sa grammaire, p. 163.

Bhikchous, le roi Çouddhôdana ayant entendu ces Gâthâs qui montraient la sagesse de Gôpâ, la jeune femme de la famille de Çâkya, fut rempli de satisfaction et de plaisir; et dans sa joie ayant couvert Gôpâ, la jeune femme de la famille de Çâkya, d'une couple de belles robes blanches semées de pierres précieuses, d'un collier de perles de la valeur de cent mille Kôtis de Palas [1], et d'une guirlande d'or incrustée de belles perles rouges, il prononça ces mots : Mon fils étant doué de qualités semblables, et ma belle-fille (douée) des qualités qu'elle a bien dites, l'union de ces deux êtres purs est comme le mélange de la crème et du lait.

Chapitre de l'Épreuve de l'habileté dans les arts, le douzième.

[1] Le *pala* est un poids d'or ou d'argent equivalant à 93,296 ou 46,648 grammes. (*Râdjatarangini*, trad. de M. Troyer, t. I, p. 505.) Le mot *pala* (tib. *srang*) manque ici à nos mss. sanscrits; mais il se trouve dans un passage analogue du chap. XXIV.

CHAPITRE XIII.

Bhikchous, pendant que le Bôdhisattva était au milieu de l'appartement des femmes, les dieux, les Nâgas, les Yakchas, les Gandharbas, les Asouras, les Garouḍas, les Kinnaras, les Mahôragas, Çakra, Brahma et les gardiens du monde désireux de lui offrir un sacrifice, vinrent en foule lui exprimer leur joie par leurs chants.

Puis, Bhikchous, une autre fois il vint à la pensée des dieux, des Nâgas, des Yakchas, des Gandharbas, des Asouras, des Garouḍas, des Kinnaras, des Mahôragas, de Çakra, de Brahma et des gardiens du monde : Si cet être pur était retenu trop longtemps au milieu de l'appartement des femmes, les êtres qu'il a depuis longtemps parfaitement mûris par les quatre objets d'attraction (qui sont) : le don, les douces paroles, la production des biens, la conformité des biens[1]; tous ces êtres après avoir reçu de lui parvenu à l'Intelligence (*Bôdhi*) l'enseignement de la Loi, et avoir été placés dans le vaisseau de la loi, venant à disparaître; lorsque ensuite le Bôdhisattva s'en allant errer en religieux, se revêtira de l'Intelligence parfaite et accomplie de Bouddha, ne peut-il pas arriver qu'il reste seul[2]? Telle fut leur pensée.

Ensuite, pleins de respect et de vénération, après avoir joint les mains et salué le Bôdhisattva : Quand donc verrons-nous ce Bôdhisattva noble et pur par excellence errer en religieux, et après avoir erré en religieux et s'être assis auprès du grand roi des arbres, vaincre le démon et son armée, puis se revêtir de l'Intelligence parfaite et accomplie de Bouddha? (Quand le verrons-nous) en posses-

[1] Voy. p. 45, note 10. — [2] Cette fin de phrase manque au sanscrit.

sion des dix forces[1] d'un Tathâgata, en possession des quatre sécurités[2] d'un Tathâgata, en possession des dix-huit substances[3] non mêlées de Bouddha, et faisant tourner trois fois la meilleure roue de la Loi marquée de douze signes[4], puis, par les grands jeux de Bouddha, réjouir dans sa sollicitude le monde des dieux, des hommes et des Asouras par ses belles paroles? Et à cette pensée ils s'arrêtèrent.

En ce moment, Bhikchous, le Bôdhisattva après avoir supporté une quantité innombrable de Kalpas, en restant longtemps et sans cesse au milieu des substances du monde et de celles au delà du monde, sans subir l'influence d'un autre, pratiquait toutes les vertus, devenu lui-même un précepteur spirituel. Depuis longtemps, connaissant le temps[5], connaissant la proportion[6], connaissant l'instant favorable[7], sans être troublé par cette science supérieure, il était doué des cinq sciences supérieures[8], et se jouait avec les fondements de la magie[9]. Il connaissait les pensées des êtres et leurs organes; il connaissait le temps et ce qui n'est pas le temps; il considérait le temps, et, comme le grand Océan, ne dépassait pas la limite atteinte. Parce qu'il possède la force de la science des connaissances supérieures, c'est pour lui le temps de bien comprendre, c'est pour lui le temps de bien saisir, c'est pour lui le temps de bien rassembler, c'est pour lui le temps de restreindre, c'est pour lui le temps d'entrer dans l'indifférence (mystique), c'est pour lui le temps de sortir de sa demeure, c'est pour lui le temps d'errer en religieux, c'est pour lui le temps de parler à haute voix, c'est pour lui le temps

[1] Voy. chap. IV, p. 46, note 5.

[2] Le texte a *les quatre non-craintes*. Ce sont probablement quatre d'entre celles dont il est question au chapitre XXVII.

[3] J'ignore quelles sont ces dix-huit substances, à moins qu'il ne soit question ici des dix-huit régions des sens, c'est-à-dire, des six opérations de l'esprit par les six organes, dirigés vers les six objets des sens. (*Asiat. Res.* t. XX, p. 398.)

[4] Voy. le chap. XXVI.

[5] Sanscrit, *kâladjña*.

[6] Sanscrit, *vêladjña*.

[7] Sanscrit, *samayadjña*.

[8] Voy. chap. VII, p. 98, note 1.

[9] Il y en a quatre, qui consistent à renoncer à toute idée de désir, de pensée, d'effort de recherche ou de méditation. Voy. p. 10, note 3.

de se graver la règle dans l'esprit, c'est pour lui le temps d'être dans une solitude complète, c'est pour lui le temps d'aller à l'assemblée des Kchattriyas, c'est pour lui le temps d'aller à l'assemblée des Brahmanes et des maîtres de maison; c'est pour lui le temps d'aller à l'assemblée des dieux, des Nâgas, des Yakchas, des Gandharbas, des Asouras, des Garouḍas, des Kinnaras, des Mahôragas, de Çakra, de Brahma, des gardiens du monde, des Bhikchous, des Bhikchounies[1], des Oupâsakas et des Oupasikâs[2]; c'est pour lui le temps d'enseigner la Loi; c'est pour lui le temps de pénétrer complétement, parce qu'il connaît par lui-même tout ce qu'il faut faire. Le Bôdhisattva, dans tous les temps, connaît très-bien le temps, considère le temps.

Bhikchous, quoiqu'il ait obtenu la Loi elle-même, il doit, ainsi que les Bôdhisattvas qui en sont à leur dernière existence, et qui demeurent dans l'appartement des femmes, être, par les Bouddhas Bhagavats qui se tiennent aux dix points des horizons du monde, bien exhorté par le son des chœurs et des instruments et toutes les autres semblables portes de la Loi. Et ici il est dit :

Les premiers d'entre les êtres qui se tiennent aux dix horizons du monde, par leur puissance, font entendre ces Gâthâs au milieu des sons harmonieux des instruments, et exhortent bien le meilleur entre les hommes purs :

Après avoir vu les êtres assaillis par cent misères, tu seras le chef, le refuge et l'asile des créatures, leur meilleur secours, leur allié. Autrefois tu as prononcé un vœu, alors que tu étais un héros de vertu : « Je serai le secours des créatures! » Rappelle-toi ce vœu, puisque voilà aujourd'hui ton temps arrivé. Premier des Richis, montre-toi dans le monde; Bouddha disciplinant les dieux et les hommes, toi le premier du monde, sois doué de cent qualités. C'est pour cela que tu as autrefois donné ta tête, tes pieds, tes mains, et tout

[1] Religieuses mendiantes du même ordre que les Bhikchous.

[2] Dévots et dévotes. Voyez, pour plus ample explication de ce terme, l'*Introd. à l'hist. du Buddhisme*, t. I, p. 279.

ce qu'il y avait de meilleur dans tes richesses. Tu as, par ta bonne conduite, pratiqué les vertus et les austérités. Par ta patience, viens en aide à la création. Par ton application, tu as acquis cent[1] qualités; par la méditation et la sagesse, nul dans les trois mondes ne t'égale. Ceux que tourmente la colère, ceux, en grand nombre, qui sont entachés de malice, ceux-là, ô Sougata, enveloppe-les de ta mansuétude. De ceux qui sont privés des qualités de la vertu et égarés, des ignorants si nombreux, enveloppe le corps avec la vertu de la science de ce qui est bon. Resplendis, dans ta méditation profonde et sans trouble; brille au milieu de ces dix horizons, semblable à la lune sans nuage et sans tache. Ceux-ci et d'autres, par de nombreux concerts, par le son des instruments, par le chant des Djinas, t'annoncent que le temps est venu pour toi de paraître dans le monde. Les dieux et les hommes t'adressent cette exhortation, à toi qui es digne de sacrifices.

Bhikchous, le Bôdhisattva était dans cette demeure excellente entre les meilleures, garnie d'ustensiles de toute espèce, favorablement disposée pour un bien-être tel que le conçoit la pensée, pareille à la demeure des immortels, bien entremêlée de vestibules, de bancs, d'œils-de-bœuf, de belvédères, de terrasses, de palais; embellie de toutes sortes d'ornements précieux disséminés avec art; décorée avec profusion de parasols, d'étendards, de bannières déployés; bien ornée de nombreux treillages avec des cloches et des clochettes précieuses; tendue de franges de soie par centaines de mille, ainsi que de guirlandes enrichies de toutes sortes de pierres précieuses; embellie par des ponts de bois précieux de toute espèce; tendue d'une profusion de guirlandes de fleurs et de bouquets; imprégnée du parfum des cassolettes, et abritée par des tentes de soie; parsemée de fleurs de toutes les saisons, (telles que) la fleur des étangs, le lotus blanc et le lotus jaune s'épanouissant en foule dans la demeure des eaux; résonnant du chant d'un grand nombre

[1] Le sanscrit a « de belles qualités : » *çoubha* au lieu de *çata*.

d'oiseaux, (tels que) des Patragouptas[1], des perroquets, des geais, des Kôkilas[2], des cygnes, des paons, des oies, des Kouṇâlas[3], des Kalabiṅgkas[4], des perdrix, et beaucoup d'autres faisant entendre la diversité de leurs chants. Revêtu de lapis-lazuli, le sol de la terre qu'on y foulait réfléchissait l'image de tous les corps. La vue ne se rassasiait pas dans cette demeure délicieuse, la meilleure et la plus pure, qui faisait naître la meilleure et la plus pure des joies.

Le Bôdhisattva demeurait donc dans ce grand et magnifique palais; sans tache, à l'abri de toute tache, avec des membres sans tache; sans déposer les guirlandes et les parures; le corps parfumé des essences les plus précieuses et les plus agréables, et ayant pour couvrir son corps un vêtement blanc et beau, sans tache et parfaitement pur. Son lit était garni d'un tissu divin, beau, fin, et doux au toucher comme un vêtement de Kâtchalindi. C'est là, sur ce lit excellent, embelli par la pureté de ses membres, qu'il se tenait au milieu de la foule de ses femmes semblables à des déesses, complétement irréprochable, agréable à voir et bien paré de ses bonnes actions. Pendant qu'il était ainsi au milieu de cet intérieur charmant[5], les conques, les tambours, les timbales, les tambours d'airain, les harpes, les luths, les tambourins, les cymbales et les flûtes faisaient entendre les sons agréables de leurs accords, les sons variés et retentissants de leurs symphonies; et la troupe des femmes à la voix flexible, douce et allant au cœur, récréaient le Bôdhisattva avec des concerts et les accords de mélodies enchanteresses cependant. Les Bouddhas Bhagavats qui demeurent aux dix horizons, font, par leurs bénédictions, sortir du milieu de ces concerts ces Gâthâs d'exhortation au Bôdhisattva :

Pendant que ces femmes à l'esprit joyeux, aux idées riantes, font

[1] Wilson n'explique ce mot que par « espèce d'euphorbe. »

[2] Coucou indien.

[3] Nom de pays, selon Wilson, probablement celui d'où vient cet oiseau qui habite les monts Himâlayas.

[4] Espèce de moineau.

[5] Sanscrit, *abhiroûpântah poura.*

résonner les ravissants accords de la musique et des voix, par la puissance des suprêmes Djinas des dix horizons, ces Gâthâs variées se font entendre :

Après avoir vu cet univers complétement privé de chef, tu as dit : « Devenu Bouddha, revêtu de la dignité suprême, sans misère et sans trouble, je le délivrerai de la naissance, de la vieillesse et des autres misères. »

Héros, voilà le vœu que tu as prononcé autrefois. C'est pourquoi, ô excellent, sors promptement de cette ville pure; en marchant sur les traces des Richis d'autrefois, sur ce point de la terre désolée; après avoir acquis la science sans égale des Djinas, et être devenu Bouddha, toi qui autrefois as donné toutes tes richesses, tes pieds, tes mains, ton précieux corps, grand Richi, c'en est aujourd'hui le temps, distribue aux créatures le fleuve sans limite de la Loi. Tes mœurs n'ont pas cessé d'être pures, ta vertu (d'être) sans tache. Toujours orné, dans le passé, de ce qui est bon par excellence, ô grand Richi, nul ne t'égale en vertu. Délivre les créatures de leurs nombreuses espèces de misères, exerce ta patience à l'égard de cent mondes; supporte avec patience de nombreuses paroles mauvaises de la part des créatures, toi qui supportes avec patience, devenu, en te domptant, maître de toi-même. Seigneur de ceux qui ont deux pieds, va au milieu du monde, accomplis ton dessein. Ton héroïsme constant, ferme et inébranlable, ô Sougata, a été immense du commencement à la fin. Après avoir vaincu le démon artificieux et son armée, taris les trois maux. A ce temps mauvais et brûlé par les misères de la corruption, en vue duquel tu t'es livré aux bonnes œuvres et aux austérités, verse la pluie de l'Amrita, et désaltère ceux qui depuis longtemps sont sans chef et altérés.

« Parvenu à l'état de Bouddha immortel sans misère, je désaltérerai avec l'Amrita ceux que la soif tourmente. » Voilà ce que tu as dit; rappelle-toi cette excellente parole que tu as prononcée autrefois. Sors promptement de cette ville pure, toi qui es habile à user

de la plus excellente sagesse; toi, dont la science illimitée est sans tache et grande. Pour les ignorants qui demeurent dans la voie du doute, fais briller le pur éclat de la sagesse. Exerce ta mansuétude envers des centaines de mondes. La miséricorde, qui est la principale des joies, et l'indifférence (mystique), tu les as pratiquées dans toute leur pureté. Distribue aux créatures sans exception cette pratique elle-même.

Par (l'effet de) la majesté des Djinas des dix horizons, ces Gâthâs rappelant toutes les fleurs des qualités, exhortent ce jeune homme assis sur son lit, pendant que résonnent toutes sortes d'instruments mélodieux, pendant que des femmes charmantes le réjouissent en faisant entendre les accords d'une musique ravissante. Cependant les Djinas des dix horizons, qui disciplinent les dieux et les hommes, continuent à faire entendre, à l'aide de ces accords, ce discours excellent qui ne peut être trop long :

Toi qui, doué de qualités nombreuses, viens en aide aux créatures; qui, au temps où tu changeais d'existence, as possédé naturellement les qualités des Djinas, souviens-toi, souviens-toi des pratiques religieuses et des austérités que tu as accomplies autrefois. Va promptement auprès du meilleur des arbres, acquiers une immortelle dignité. Aux dieux et aux hommes altérés, privés des qualités des Djinas, ô toi qui possèdes une très-grande force, donne pour toujours la saveur de l'Âmrĭta. Toi qui as la meilleure saveur[1] des dix forces[2], honoré de sacrifices par les savants, seigneur des hommes, distribue promptement de tous côtés cet Amrĭta. Doué des qualités des Djinas, ô toi qui te réjouis de venir en aide aux créatures, tu as, dans une existence d'autrefois, donné les biens, les diamants, l'or; ton épouse, ton fils chéri, tes villes, tes villages, ta tête, tes yeux, tes mains et tes pieds. Lorsque autrefois, ô le plus excellent des hommes, tu étais un roi vertueux, un homme étant venu en ta présence, t'adressa

[1] Le sanscrit a : « toi qui as les qualités des dix forces, » *daçabalagouṇadhara*. Le traducteur tibétain avait sous les yeux ou a lu : *daçabalarasavara*. — [2] Voy. pag. 46, note 5.

ces paroles : « Ces villes, ces villages et cette terre, donne-les-moi. » Tu fus tout réjoui et nullement troublé. Au temps où tu étais le Brahmane vertueux d'un roi, et quand le peuple t'honorait comme un Gourou [1], tu ne méprisais pas les autres, et tu affermissais dans la vertu les Brahmanes purs et les populations nombreuses. Puis tu sortis de l'existence terrestre pour renaître au séjour des dieux. Lorsque autrefois de fils de roi tu étais devenu un Rĭchi vertueux, un mauvais roi s'étant mis en colère te fit couper les membres ; et toi, sans avoir l'âme troublée, tu accomplis l'heure de la mort, et alors il coula du lait de tes pieds et de tes mains. Au temps où tu étais le Rĭchi appelé Syama [2], habitant la meilleure des montagnes, te plaisant aux œuvres pieuses et dans la société des Gourous, un prince des hommes t'ayant percé avec des flèches empoisonnées, sans que ton cœur fût troublé, tu pardonnas à ce roi. Autrefois quand tu étais le roi des antilopes, doué de qualités, et que tu retiras un homme du grand torrent de la montagne, tu le déposas secourablement dans la plaine, sans avoir l'esprit troublé, tandis que tu transportais ton ennemi. O le plus excellent des hommes, lorsque autrefois tu étais le fils d'un Brahmane, quand ton trésor tomba dans les profondeurs du grand Océan, tu fis écouler le grand Océan, et tu recouvras ton trésor, ô chef des hommes à la force puissante. O le plus excellent des hommes, lorsque tu étais autrefois un Rĭchi pur, un Brahmane vint près de toi en disant : Sois mon refuge, ô le plus pur des Brahmanes, sauve-moi d'un ennemi ! tu donnas ton propre corps, et ce Brahmane ne donna pas le sien. Autrefois étant allé auprès du Rĭchi Syama [3], qui avait un arbre pour demeure, après qu'il t'eut dit : « Je désire que tu comptes les feuilles de cet arbre, » après avoir bien compté et bien reconnu ce qu'il y avait de feuilles, tu lui en donnas, selon son désir, le compte sans aucune erreur. Autrefois quand tu étais un perroquet doué de qualités, et

[1] Précepteur spirituel ; le Lama des Tibétains. — [2] Nous verrons tout à l'heure ce nom appartenir à un autre personnage. — [3] Voyez la note précédente.

demeurant sur un arbre, quoiqu'il vînt à périr, tu songeas à un ancien bienfait, et tu ne l'abandonnas pas. Le seigneur des dieux, réjoui au souvenir de tes qualités, et parce que cet arbre excellent t'avait été agréable, l'a rendu vénérable. Tes œuvres pieuses et ta pratique des austérités sont sans égales. Toi qui es doué de qualités, en parcourant la voie des qualités, tu as eu des qualités nombreuses. Aujourd'hui ton temps est venu. Abandonne la terre avec ses villes. Établis promptement les créatures dans la pratique des qualités des Djinas.

Pendant que des femmes belles et bien parées des vêtements les plus beaux et les plus précieux faisaient résonner les plus ravissants accords des instruments, alors aussi, par la puissance des Djinas des dix horizons, des Gâthâs variées se firent entendre au milieu des accords de ces instruments et de ces chants :

« Pour les mondes qui sont la proie de la vieillesse et de la mort, je serai un refuge. » Lampe du monde, ce vœu a été fait par toi, il y a de cela un grand nombre de Kalpas. Lion des hommes, rappelle-toi ce vœu que tu as fait autrefois; maître de ceux qui ont deux pieds, c'est aujourd'hui le temps de paraître dans le monde. Ici, dans des millions d'existences, tu as fait des dons multipliés : biens, trésors, or, beaux vêtements enrichis de pierreries, tes pieds, tes mains, tes yeux, ton fils chéri, ton royaume prospère, tu as tout donné; et tu n'as eu, en donnant, ni dépit ni envie contre ceux qui demandaient. Maintenant, Çacikêtou (étendard de la lune), prince aux belles dents, tu es devenu calme, ton esprit est devenu miséricordieux et compatissant; tu brilles comme la lune ou un diamant au sommet de la tête. O roi, héros inébranlable aux beaux yeux, tu as fait toutes ces choses et bien d'autres. O roi qui te plais à faire des millions de présents, tu as accompli toutes ces transformations toi-même. Sougata, durant de nombreux Kalpas tu as pratiqué la vertu; et ta vertu est devenue comme un diamant précieux, sans tache et parfaitement pur. Comme le parfum du Tchamara (le con-

serve)[1], de même tu as conservé ta vertu en agissant. En te plaisant dans la vertu, tu as rendu ici de nombreux services aux créatures. Quand tu étais le meilleur des éléphants, et alors qu'un chasseur ennemi te perça d'une flèche, pris de pitié pour cet ennemi cruel, tu l'aidas; plein de bonté, tu abandonnas tes belles dents, mais non la vertu. Ces transformations de vertu et bien d'autres, tu les as toutes accomplies. En te plaisant dans la patience, tu as supporté (de la part) des êtres le manque de secours, mille persécutions, les injures, les meurtres et les emprisonnements multipliés. Toi qui autrefois entourais tous les hommes de bien-être et d'égards, quoique ensuite ils soient devenus tes bourreaux, tu leur as pardonné. O maître, dans le temps que tu étais une ourse, demeurant sur le meilleur des monts, un homme fut rempli d'épouvante par les torrents de l'eau des neiges; tu le pris, et lui donnant des racines et des fruits en abondance, tu l'entouras de toutes sortes de soins. Mais bientôt il revint amenant des gens pour te tuer, et tu lui pardonnas. Afin de rechercher l'Intelligence (*Bôdhi*), dans ta connaissance des diverses qualités du dévouement et des austérités, tu es toujours resté ferme dans ton héroïsme, solide, inébranlable. Soumis lui-même, le démon est, par toi, devenu sans force à cause de la force de ton héroïsme. Lion des hommes, le moment est venu pour toi de te montrer ici dans le monde. Lorsque autrefois, ici, tu étais le meilleur des chevaux de la couleur de la neige[2], la pitié s'étant emparée de toi, tu allas rapidement à travers les cieux dans le pays des Râkchas[3], puis prenant ces hommes misé-

[1] Queue de yak, chasse-mouche, l'un des ustensiles du sacrifice. Il est au féminin dans nos manuscrits sanscrits; et l'une des éditions tibétaines, pour rendre cette nuance, a mis : « comme la queue du yak « femelle, etc. » *hbri yi rñga ma bjindoa*, mais elle a omis le mot *parfum*. Voici le vers sanscrit en dialecte des Gâthas bouddhiques : *Tvayi tcharatâ tchamarî yatha balam rakchitou çilam kritou*. Le vers tibétain est probablement altéré dans les deux éditions que nous possédons.

[2] Le sanscrit a *héma*, « couleur d'or. » l'interprète tibétain a lu : *hima*, « neige. »

[3] Le texte ici les appelant *hommes*, il faut probablement entendre, par ce mot, des sauvages, des barbares, au lieu du sens ordinaire de *génie malfaisant*.

rables, tu les établis dans le bien-être. Ces transformations héroïques, et bien d'autres, tu les as accomplies. Après avoir dompté l'esprit frivole, prompt à changer et se plaisant dans le pays des chimères, surmonte les misères humaines, ô maître, par la contemplation, la discipline, la pureté, le calme (des passions). Ici, en te plaisant dans la contemplation, tu as, par tes qualités, rendu service aux créatures. Aujourd'hui, ô le plus excellent des êtres, c'est pour toi l'instant d'opérer plusieurs transformations surnaturelles par la méditation profonde, toi qui fus autrefois un Rĭchi se plaisant dans la méditation profonde, et y demeurant. Privés de roi, les hommes te désignent pour t'investir solennellement de la royauté. Établis les créatures dans la voie de Brahma et des dix vertus[1]; et au temps où elles (les créatures) disparaîtront d'entre les hommes, qu'elles aillent toutes dans le séjour de Brahma. Dans la connaissance des points de l'espace et de leurs intermédiaires, des nombreuses espèces de voie et des rites, tu es le plus habile. Tu connais la conduite et la voie des autres, le langage des créatures et leurs organes. Tu as dépassé la méthode, la discipline, l'intelligence et les pratiques variées et nombreuses. Fils de roi, c'est ici pour toi le temps de te montrer dans le monde. Autrefois ayant vu les hommes tomber dans de faux principes et enveloppés par la vieillesse, la mort, les misères et les douleurs de toute sorte, tu leur as toi-même fait comprendre quelle était la droite voie de ce monde de destruction; et vainqueur des ténèbres, tu as rendu le plus grand service aux mondes.

C'est par cette série de Gâthâs, belles et remplies de qualités, qu'au milieu des accords des instruments, par (l'effet de) la majesté des Djinas, le héros est exhorté.

Toi qui possèdes la plus excellente des intelligences, le moment est venu pour toi de paraître dans le monde. A la vue de ces hommes remplis de misère ne reste pas dans l'indifférence.

Pendant que parées de vêtements, de diamants, d'écharpes et de

[1] Voy. p. 55, note 2.

guirlandes parfumées de toute espèce, les femmes à l'esprit enjoué, qui font naître l'affection et se livrent au plaisir, récréent par les accords mélodieux de leurs concerts le meilleur des êtres; par la puissance des Djinas, (du milieu) de ces concerts s'élèvent ces Gâthâs :

Le temps, en vue duquel, afin de secourir les créatures, tu as, durant de nombreux Kalpas, abandonné ce qui était difficile à abandonner, pratiqué la vertu, la patience et l'héroïsme; (en vue duquel) tu t'es livré aux pensées de la méditation profonde et de la sagesse, il est venu maintenant. O guide, songe promptement à ton dessein de paraître dans le monde, ne tarde pas. Autrefois un précieux trésor, de l'or, de l'argent, des ornements ont été abandonnés (par toi). A des créatures de toutes sortes, tu as fait un grand nombre d'offrandes de tout genre. Tu as donné ta femme, ton fils, ta fille, ton corps, ton royaume et ta vie. En vue de l'Intelligence (*Bôdhi*), des choses difficiles à abandonner ont été abandonnées sans nombre par toi. O roi sans faiblesse, tu t'es rendu glorieux par l'éclat de belles actions. (Toi qu'on nomme) Nimindhara, Nimi, Krĭchṇa[1], Brahmadatta, Kêçari, Sahasradjña, Dharmatchinti, Artchimat, Drĭṭadhana, après avoir bien médité sur le but, tu as abandonné aux êtres abattus des choses difficiles à abandonner. O Soutasôma, brûlant d'héroïsme, brillant de l'éclat des bonnes œuvres, qui as (fait) tant de grands abandons, tu as été reconnaissant. Rĭchi des rois, au corps (pareil à celui) de Tchandra, héros qui fais prospérer la vérité, roi qui recherches les belles paroles, devenu attentif, sage, bon et chaste, qui brilles de l'éclat de Tchandra, et te distingues dans ta marche; qui es devenu maître de la poussière et des horizons; héros du don, roi de Kaçi (Bénarès) au précieux diadème, proclamant[2] le calme, que tu aies été parmi ceux-ci ou d'autres, seigneur des hommes, tu as abandonné des choses difficiles à abandonner. De même que tu

[1] Après Krichṇa, nos deux mss. sanscrits mettent avant Brahmadatta le nom de *Bandhou*, sans correspondant au tibétain.

[2] Le sanscrit a *gas*, « chantant. » L'une des éditions tibétaines a *ston*, « enseignant. »

as versé une pluie de dons, verse la pluie de la Loi. Tu as vu, il y a longtemps, que l'essence des êtres était semblable aux sables de la Gañgâ. Afin de délivrer les êtres, et en recherchant l'Intelligence (*Bôdhi*), (ô le) premier des (êtres) purs, tu as fait aux Bouddhas des offrandes innombrables et que la pensée ne peut embrasser. Héros, le temps est venu aujourd'hui de sortir de cette ville excellente. Tu as, d'abord, fait une offrande de fleurs de Sâla[1] à Amôghadarci; tu as regardé quelques instants Vairôtchana avec une pensée bienveillante. Tu as présenté une graine d'Aronra[2] à Doundoubhisvara. En voyant Tchaṇḍana, tu as pris un flambeau de gazon, et tu l'as porté dans sa demeure. En voyant Rêṇou[3] entrer dans la ville, tu lui as jeté une poignée de poudre (d'or). Tu as donné un encouragement à Dharmêçvara pendant qu'il enseignait la Loi, en lui disant, Bien! En voyant Samantadarcî, tu t'es écrié, Adoration! adoration! Tu as jeté avec joie une guirlande d'or à Mahârtchiskandi. Pendant que tu offrais des franges à Dharmadhvaja[4], tu donnais à Nirôdha de la laine et des fèves. Tu as offert des fleurs d'Açôka à Djñânakêtou, à Sârathi un breuvage, à Ratnacikhin des lampes, à Padmayôni des médicaments; tu as offert des colliers de perles à Sarvâbhibhoû, à Sâgara des lotus, à Padmagarbha des tentures, à Siñha des tentes pour la pluie; tu as offert de la crème à Salêndrarâdja, à Ponchpita du lait. Tu as offert à Yaçôdatta des fleurs de Kourouṇḍa[5], à Satyadarci des mets préparés. Tu as abandonné ton corps à Djñânamêrou; tu as donné des vêtements de religieux à Nâgadatta; tu as donné à Abhyoutchagami, à Tchandanâgra et à Bhôna une poignée de sel pour chacun. Tu as offert à Mahâvyoûha des lotus; des perles à Raçmirâdja. Tu as offert à Çâkya Mouni[6] une

[1] Espèce d'arbre, *shorea robusta*.

[2] Espèce de fruit, *terminalia chebula*. Sanscrit, *harîtakî*.

[3] Le correspondant tibétain de ce mot devrait être *rdoul po*, « poussière; » mais les deux éditions tibétaines de la Bibliothèque nationale ayant *rtoul po*, « hébété, stupide, » j'ai écrit de cette dernière manière, quoiqu'elle me semble fautive.

[4] Selon le tibétain, *Raçmidhvadja*.

[5] Amarante jaune.

[6] C'est-à-dire qu'il s'est offert à lui-

poignée de Souvarṇas, et tu as adressé des louanges à Indrakêtou. Tu as offert à Soûryânana des pendants d'oreilles (en forme?) de fleurs, à Soumati un diadème d'or. Tu as offert à Nâgâbbhibhoû une pierre précieuse, à Pouchpa[1] une tente de toile blanche. Tu as offert à Bhaichadyarâdja un précieux parasol, à Siñhakêtou un tapis pour s'asseoir, à Gouṇâgradhara un précieux réseau, à Kâçyapa toutes sortes de concerts.

En offrant des fleurs à Artchikêtou, tu as toujours offert les fleurs aux plus suaves parfums. Tu as offert à Akchôbyarâdja une maison à étages, à Lôkapoûdjita une guirlande. Tu as offert ton royaume à Tagaracikhin, à Dourdjaya toutes sortes de parfums. Tu t'es offert toi-même à Mahâpradipa. Tu as offert des parures à Padmôttara, à Dharmakêtou des fleurs variées, à Dîpañkâra des lotus bleus. En faisant toutes sortes d'offrandes des espèces les plus différentes les unes des autres, tu as fait des offrandes à d'autres encore qu'à ces premiers des êtres[2]. Rappelle-toi les Bouddhas du passé, leurs enseignements et tes sacrifices. Ne dédaigne pas les êtres sans guide; et plein de misère, montre-toi dans le monde. Aussitôt que tu as vu Dipañkâra, tu as atteint la plus grande patience, et successivement les cinq sciences[3] transcendantes et durables. Puis, après avoir pris plaisir, durant d'innombrables Kalpas et dans toutes les parties du monde, à faire à chacun des (précédents) Bouddhas des sacrifices que la pensée est incapable d'embrasser, ces Kalpas innombrables se sont écoulés, ces Bouddhas sont allés dans le Nirvâṇa; et tous ces corps qui furent à toi, ces noms mêmes où sont-ils? Il appartient à la loi de mettre fin à toutes les substances; ce qui est assemblé n'est pas durable. Désir, empire, richesses ne sont pas durables; sors de cette ville excellente.

même une poignée de pièces d'or; ce qui ne peut s'expliquer qu'en se rappelant que les Bouddhas et Bôdhisattvas peuvent se dédoubler et animer à la fois deux corps différents.

[1] Selon le tibétain, *Pouchya*.

[2] La phrase tibétaine ne semble pas bien d'accord avec le texte sanscrit que voici : *Êbhiç tchânyais satvasârayêbhis poûrva poûdjitâ nânâroûpapoûrva vitchitra anya kourvatâ.*

[3] Voy. p. 98, note 1.

Au temps où s'achève un Kalpa, comme le feu qui brille de splendeurs terribles et effrayantes, s'approchent la vieillesse, la maladie et la mort, accompagnées d'une frayeur qu'on ne peut supporter. Il appartient à la Loi de mettre fin à toutes les substances; ce qui est composé n'est pas durable. Regarde les êtres extrêmement misérables. Toi qui es doué de qualités, va au milieu du monde.

Pendant que le (fils du) roi se repose sur sa couche fortunée, et que des troupes de femmes font entendre les accords des flûtes, des téorbes et des instruments de toute espèce, du milieu de ces concerts se font entendre ces exhortations :

Les trois mondes[1] sont brûlés par les douleurs de la vieillesse et de la maladie, dévorés par le feu de la mort et privés de guide. Les créatures, au milieu de ce que produit l'univers, sont toujours insensées, comme un essaim d'abeilles entrées dans un vase. Les trois mondes sont instables et pareils au nuage d'automne. La naissance et la mort d'une créature sont semblables à la vue de la danse. La vie d'une créature est pareille à l'éclair des cieux; comme le torrent qui coule de la montagne, elle passe avec une grande vitesse. Par le fait de l'existence, du désir et de l'ignorance, les créatures, dans le séjour des hommes et des dieux, sont dans la voie des trois maux. Les ignorants roulent dans cinq voies, de même que tourne la roue du potier[2] ; la forme qui se distingue par la beauté la plus séduisante, les sons agréables, les parfums suaves, la meilleure saveur, et ce qui est le plus doux au toucher[3], tels sont les dangereux piéges du temps, où s'embarrassent les créatures, comme dans le piége du chasseur s'embarrasse un jeune singe. Les qualités du désir sont la douleur et les vexations nombreuses, toujours accompagnées de craintes, d'inimitiés et de misères; elles sont semblables au tranchant de l'épée,

[1] Des dieux, des Asouras et des hommes.

[2] Cette comparaison, très familière aux Indous, se retrouve à chaque instant dans leurs livres. Conférez le *Mahâbhârata*, édition de Calcutta, t. III, p. 336, sloca 95; *Sangkhyakârikâ*, sloca 67 : Colebrooke's *Essays*, t. I, p. 390.

[3] C'est-à-dire, les cinq sens.

pareilles à la feuille d'un arbre vénéneux; comme un vase impur, elles sont abandonnées par l'homme respectable. Les qualités du désir, accompagnées de la crainte, accompagnées de la misère, produisent toujours l'oubli, pareilles aux ténèbres[1]; elles produisent toujours des causes de crainte, racines de douleurs qui font croître la liane des désirs de la vie. Comme une fosse, où le feu brûle, inspire la crainte, c'est ainsi que les gens respectables considèrent ces désirs, pareils à un grand marais, à l'épée restée dans sa blessure[2], au tranchant de l'épée enduit de miel. Comme une tête de serpent, comme un vase impur, voilà comment les gens respectables regardent ces désirs. Ils sont pareils à la chair d'un oiseau, au Soura[3], à une potence; et, comme pour les chiens un corps sans vie, ils amènent les querelles. Ces qualités du désir sont pareilles à la lune dans l'eau[4]. Comme une image réfléchie, comme un écho, comme un éblouissement et la vue de la danse, comme un songe, voilà comment les gens respectables les considèrent. Les qualités du désir sont comme un discours vain et futile, comme la magie et le mirage, remplies de fausseté, vides comme l'écume et la bulle d'eau. Tel est le jugement des sages, après avoir examiné avec soin. Au commencement de la vie, quand il a pris sa forme la plus gracieuse, l'ignorant est aimé et approuvé dans ses actions. Quand la vieillesse et la maladie ont effacé l'éclat de son corps, on l'abandonne sans retour, comme les gazelles (abandonnent) une rivière desséchée. Au temps où, doué de force, il a en abondance des trésors, des grains, et les biens les

[1] Le sanscrit porte dans nos deux manuscrits : « produisent le souvenir, produisent les ténèbres. » *smritikarâs tamaskaraṇâs.*

[2] L'éd. du Bkahhgyour a : *ralgri gchogsnashdra,* « pareille à l'épée qui est allée (dans « la blessure ?). » L'un de nos mss. sanscrits a *soundha,* l'autre *sousoundha,* qu'il faut peut-être lire *çoundha,* de *çouṇ,* « aller, » ce qui n'en laisse pas moins le sens vague.

[3] Liqueur enivrante personnifiée en une nymphe née du barattement de l'Océan. Le tibétain a traduit par un mot que Csoma explique : *espèce d'abricot.*

[4] C'est-à-dire, l'image de la lune réfléchie dans l'eau. C'est une des comparaisons les plus familières aux Bouddhistes.

plus précieux, l'ignorant est aimé et approuvé dans ses actions. Sa fortune diminue-t-elle pour faire place à la misère, on l'abandonne sans retour[1] comme un désert. Comme l'arbre qui porte des fruits et l'arbre qui porte des fleurs, celui qui aime à donner plaît aux hommes; si sa fortune diminue, si accablé de vieillesse il mendie, il devient alors désagréable comme un vautour. Au temps où il avait les biens et la beauté, on aimait à le rencontrer comme un chef qui flatte les sens. La vieillesse, la maladie, les misères sont venues, sa richesse a passé, il devient alors désagréable comme le seigneur de la mort[2] qui nous déplaît. Il est appesanti par la vieillesse, sa jeunesse a été fanée; (il est) comme un arbre abattu par la foudre. Miné par la vieillesse, il est redouté comme une maison en ruine. O Mouni, dis promptement comment échapper à la vieillesse. Femmes et hommes, en foule, sont desséchés par la vieillesse, comme un bois épais de Sâlas par les replis de la liane Mâlou. La vieillesse ravit le courage, l'énergie et la vigueur, comme si l'homme était plongé dans un marais. La vieillesse change la beauté en laideur; la vieillesse ravit l'éclat, ravit la puissance et la force; la vieillesse ravit le bien-être, et amène le dédain; la vieillesse amène la mort; la vieillesse ravit le lustre du visage. Les êtres sont tourmentés par des centaines de maladies, de souffrances et de misères qui les enveloppent, comme les gazelles (sont tourmentées) par les hommes[3]. Regarde le monde vaincu par la vieillesse et la maladie! enseigne promptement comment sortir de la misère (humaine). Comme pendant l'hiver, le vent et les grandes neiges[4] ravissent leur lustre aux gazons, aux branches des arbres, aux bois et aux plantes médicinales, de même la maladie ravit aux créatures leur lustre, et fait décliner les

[1] Inutile de rappeler ici le *donec eris felix, etc.* d'Ovide.

[2] Le tibétain a lu mal à propos *apriya mrĭtyouyamas*, au lieu de *mrĭtyousamas* que portent nos deux manuscrits sanscrits.

[3] Le sanscrit a : « comme le feu tourmente les gazelles. » C'est probablement une faute de lecture sur le tibétain : *mi yis* au lieu de *me yis*.

[4] Ce détail nous reporte dans une contrée plus au nord de l'Inde proprement dite.

sens, le corps et les forces; elle amène la fin des richesses et des biens. La maladie amène toujours le dédain, elle blesse et menace ce qui est agréable; elle brûle comme le soleil à travers les cieux. C'est elle qui amène le temps de la mort, de la transmigration et des changements d'existence. La créature agréable et aimée disparaît pour toujours; elle ne revient plus pour qu'on la rencontre, pareille à la feuille et au fruit tombés de l'arbre, au courant du fleuve[1]. La mort rend impuissant le puissant; la mort entraîne, comme le fleuve (entraîne) le pin. L'homme, sans second, sans compagnon, tout seul, s'en va, impuissant par la possession du fruit de ses œuvres. La mort saisit les êtres par centaines, comme le monstre des mers[2] saisit des êtres en foule, comme un Garouḍa (saisit) un Ouraga, (comme) un lion[3] (saisit) un éléphant, comme le feu saisit une foule d'êtres, de racines et de plantes. « Je délivrerai les êtres de ces centaines d'imperfections : » telle est la prière que tu as faite autrefois; rappelle-toi ta conduite. Le temps est venu pour toi de paraître dans le monde.

(C'est ainsi qu') au temps où les troupes de femmes récréaient le grand Mouni par leurs concerts, au milieu des accords des instruments, par la puissance des Sougatas[4], diverses Gâthâs se faisaient entendre :

Tout ce qui est composé est bientôt détruit, et, comme l'éclair dans le ciel, ne dure pas longtemps. Voici que ton temps est venu, ô Souvrata[5]. Le moment est arrivé de paraître dans le monde. Ce qui est composé n'est jamais stable, comme un vase d'argile abandonné est fragile par lui-même, comme la fortune empruntée à un autre; comme une ville de sable qui ne se soutient pas longtemps,

[1] L'édition du Bkahhgyour a : « comme « l'ornement d'un Nâga, » *glou yi rgyan*; le sanscrit a : *nadîgôtra*, « le lit, la route « d'une rivière? »

[2] S. *makara*.

[3] Le sanscrit a : « le roi des gazelles ou « des bêtes fauves. »

[4] Bienvenus, épithète des Bouddhas.

[5] Vertueux, épithète des Bouddhas.

ce qui est composé n'est pas durable, comme la graisse qui fond pendant l'été, comme le bord sablonneux des fleuves. Dépendant d'une cause, et d'une nature faible et défectueuse, ce qui est composé est pareil à la flamme d'une lampe; surgissant promptement, c'est une substance destructible qui, comme le vent, ne demeure pas longtemps; qui, comme l'écume, est défectueuse, faible et sans essence. Ce qui, étant composé, est insensible, c'est le vide (*Çoûnya*), semblable, quand on l'examine, à une touffe de plantes Kadalîs[1], pareil à la magie qui jette le trouble dans l'esprit, pareil au vide renfermé dans (le creux de) la main, et qui trompe un enfant[2]. Tout ce qui est composé, sort certainement de causes et d'effets. Une cause est produite par une autre, et naît en s'y appuyant. Les hommes ignorants ne comprennent pas cela. C'est ainsi, par exemple, que (l'herbe) Valvadja[3], ayant pour appui (l'herbe) Mouñdja[4], est changée en corde par l'effet de l'art; que la machine qui retient le seau est jointe à la roue, quoique ni l'une ni l'autre ne soit préparée pour le mouvement. C'est ainsi que tous les membres de l'univers sont préparés, en s'appuyant les uns sur les groupes des autres, et que chacun de son côté est préparé au mouvement. La limite de ce qui précède ou de ce qui suit n'est pas sensible; comme dans la semence est le germe, quoique la semence ne soit pas le germe lui-même. D'où (il suit que) l'une n'étant pas, celui-ci n'est pas non plus. C'est ainsi que, sans être durable, la substance elle-même n'a pas d'interruption. L'ignorance est une cause d'agrégation, mais l'agrégation en elle-même n'est vraiment pas. Cette ignorance et cette agrégation ayant pour nature le vide, sont

[1] On lit dans le *Mahâbhârata*, t. III, p. 339, sl. 87 : « Le monde est pareil à la » plante *kadalî*, dont la sève n'est pas con- » nue, etc. » Wilson détermine l'espèce de cette plante par les deux noms de *musa sapientum* ou *pistia stratiotes*.

[2] Il s'agit peut-être d'un jeu d'enfant analogue à celui que nous appelons *pair ou non pair*. Voici, au reste, la phrase sanscrite, qui ne semble pas d'accord avec la version tibétaine : *bâla oullâpana rikta* (pour *rikta*), *mouchṭivat*. Conf. p. 202, n. 6.

[3] *Eleusine Indica*.

[4] *Saccharum munja*. Rox.

immuables. C'est par le (moyen du) sceau que l'empreinte est visible; le sceau effacé, il ne paraît plus rien. Nul n'existe donc qu'il ne vienne d'un autre; et c'est ainsi que ce qui est composé, sans être durable, n'est pas interrompu. Si l'œil s'appuie sur la forme, la science parfaite de l'œil est alors produite. Si l'œil ne s'appuie pas sur la forme, il n'y a pas passage de la forme à l'œil. Les substances qui ne sont pas homogènes, sont jugées désagréables par leur nature; celles qui sont homogènes sont jugées agréables. L'erreur est reconnue n'être pas bonne, et pourtant c'est d'elle que la science parfaite de l'œil provient. La science parfaite naissant de l'entrave [1], le sage voit clairement la naissance et la destruction. Le Yôgui [2] voit le vide, qui ne va nulle part, et n'est venu de nulle part, semblable à une magie. Ainsi, par exemple, le bois qu'on frotte, celui avec lequel on frotte, et l'effort fait avec les mains, voilà trois choses réunies, sur lesquelles en s'appuyant naît le feu, et après être né, il ne tarde pas à être entravé. De là quelque sage se dit, après avoir réfléchi : D'où est-il venu? où est-il allé? Et regardant les points cardinaux et leurs intermédiaires, de tous côtés, il ne s'aperçoit ni de son arrivée, ni de son départ. La cause des agrégations et des siéges des sens, c'est l'ignorance, le désir et les œuvres. Quoique de ces choses rassemblées on dise, « C'est l'être, » leur vrai but n'est pas apparent. En s'appuyant sur les lèvres, le gosier et le palais, le son des lettres naît par le mouvement de la langue; et si, en s'appuyant sur le gosier, il n'existe pas, il n'existe pas (non plus) par le palais (seul), et la lettre n'est apparente pour personne. En s'appuyant sur cette union (des lèvres, du gosier et du palais), naît la parole, par le pouvoir du jugement de l'esprit. L'esprit et le discours étant invisibles et sans corps, invisibles au dedans et au dehors, les sages ont reconnu très-bien la naissance et la destruction

[1] Qui arrête la marche d'un phénomène.

[2] Ascète qui par l'effort d'une contemplation abstraite s'unit à Dieu, selon les Brahmanes. Mais les Bouddhistes ont changé le but, c'est au vide que le Yôgui s'unit.

de la parole, de la voix, du son et des accords; ils ont vu alors que tout discours était comme un écho, et qu'à lui seul le langage était sans essence. Ainsi, par exemple, en s'appuyant sur le bois et les cordes, et en se servant de la main, voilà trois choses par le concours desquelles le luth, la flûte et le reste rendront un son. Et là quelque sage se dira, après avoir réfléchi : D'où est-il venu? où est-il allé? Et après avoir examiné les points cardinaux et leurs intermédiaires, de tous côtés, il ne s'aperçoit ni de la venue, ni du départ du son. Ainsi de causes et d'effets naissent toutes les agrégations, et le Yôgui, en les voyant, s'aperçoit que les agrégations sont le vide qui est immuable. Les agrégations et les siéges des sens, au dedans sont vides, au dehors sont vides; tous par eux-mêmes étant isolés, n'ont pas de fixité, laquelle est la marque de la Loi, la propriété de l'éther[1]. Cette marque de la Loi, telle qu'elle est, (ô Çâkya Mouni,) quand tu as vu Dîpañgkâra, tu l'as comprise; de la même manière elle a été ensuite comprise par nous. Fais-la comprendre également aux dieux et aux hommes réunis. Blessant, quoique n'existant pas (réellement) pour qui les examine, telles sont les passions et les jalousies par lesquelles le monde est tourmenté. Fais tomber du nuage de la miséricorde l'eau rafraîchissante du calme, ô guide, ainsi que le ruisseau de l'Amrĭta. « Après avoir atteint l'Intelligence (*Bôdhi*) suprême, je rassemblerai les êtres vivants par le plus grand des trésors : » voilà ce que tu as dit. Paṇḍit, la cause pour laquelle, pendant des millions de Kalpas, tu as fait des dons, rappelle-toi-la, ainsi que ta conduite d'autrefois. Par le plus grand des trésors, ô guide, ne dédaigne pas les êtres misérables et souffrants, et rassemble-les par le plus grand des trésors. « Le mal est venu, entravant la voie de la terre; mais je montrerai aux millions d'êtres la plus excellente porte de l'immortalité du Svarga : » voilà ce que tu as dit. Toi qui as toujours bien suivi la morale, qui as obtenu une pensée en possession de la morale, rappelle-toi cette conduite d'autrefois. Brise

[1] Sanscrit, *âkâça*, « l'atmosphère, l'éther. »

la porte de la terre où les trois maux sont venus, ouvre la porte de l'immortalité du Svarga. « Détruisant la colère des êtres animés, et les retirant de l'océan de la création, je les établirai dans le calme, le bien-être et l'exemption des maladies : » voilà ce que tu as dit. Toi, qui as toujours été patient et réservé, rappelle-toi cette conduite d'autrefois. Ne néglige pas les êtres dont la conduite est troublée par les inimitiés et l'envie de se nuire; établis-les dans la terre de patience. « Après avoir bien préparé le vaisseau de la Loi, je ferai traverser aux êtres l'océan de la création, et je les établirai dans le calme et l'exemption des maladies, » as-tu dit. Dans quel but tu t'es livré à l'application, rappelle-toi-le, ainsi que ta conduite d'autrefois. Les êtres entraînés par quatre courants[1], les êtres sans chef, retire-les promptement par la force de l'application et l'effort de la diligence. « Hors des pensées semblables à celle d'un singe, (nées du trouble) des sens, des sens grossiers, je les établirai dans le séjour du calme : » voilà ce que tu as dit. O guide, pourquoi tu as conçu la pensée de vaincre la corruption, rappelle-toi-le, ainsi que ta conduite d'autrefois. Ne néglige pas les créatures embarrassées par le réseau de la corruption, et détruisant cette corruption, établis-les dans la meilleure des méditations. « En faisant voir aux créatures, obscurcies par les ténèbres de l'ignorance profonde, des centaines de Lois, je leur donnerai l'œil qui voit clairement : » voilà ce que tu as dit. Toi qui autrefois t'adonnas avec ardeur à la sagesse, rappelle-toi cette conduite d'autrefois; donne aux créatures, obscurcies par les ténèbres de l'ignorance profonde, le beau rayon de la pure sagesse et l'œil de la Loi, sans tache et sans corruption.

C'est ainsi qu'au milieu des concerts des femmes, de pareilles Gâthâs se font entendre. Après les avoir entendues, (le Bôdhisattva) abandonnant complétement l'orgueil, appliqua sa pensée à la plus pure, à la plus excellente Intelligence (*Bôdhi*).

[1] Il s'agit sans doute ici des quatre objets d'attraction mentionnés au commencement du chapitre XIII.

Ainsi, Bhikchous, le Bôdhisattva, alors qu'il demeurait au milieu de l'appartement des femmes, ne fut pas privé d'entendre la Loi, ne fut pas privé de graver la Loi dans son esprit. Pourquoi cela? Bhikchous, (c'est que) le Bhôdhisattva entourait depuis longtemps de respect la Loi et les prédications de la Loi; retenait le sens de la Loi par le lien de la méditation[1]; désirait la Loi; se réjouissait des grandes joies de la Loi; ne connaissait pas la satiété en recherchant la Loi, et expliquait bien la Loi comme il l'avait apprise; était devenu maître des grands dons de la Loi suprême; prédicateur désintéressé de la Loi, il n'avait pas de regret en donnant la Loi, et ne faisait pas difficulté de prêter les livres d'un précepteur spirituel. Ayant obtenu la Loi et ce qui se rattache à la Loi; héros dans la recherche de la Loi; demeurant dans la Loi, réfugié dans la Loi, auxiliaire de la Loi; ayant foi dans la Loi; vraiment initié à la Loi par la patience de l'esprit; il pratiquait la sagesse transcendante, et par la science des moyens était arrivé à un jugement sûr.

Alors, Bhikchous, le Bôdhisattva, avec une grande science des moyens, se livrait aux jeux, entouré de respect par tous ceux de l'appartement des femmes, enseignait la voie honorable[2]; il se conformait à l'essence de la Loi qui convient au monde, (celle) des Bôdhisattvas antérieurs, qui ont complétement dépassé les régions du monde. Ayant depuis longtemps bien reconnu tous les vices du désir, par le pouvoir de mûrir complétement les êtres, il enseignait en tout l'usage du désir. Par la force évidente de l'accumulation des bonnes œuvres racines incommensurables de vertu, montrant en tout un empire sans égal sur le monde, possédant abondamment l'essence qui a de beaucoup dépassé l'œuvre des dieux et des hommes, montrant ce qu'est le bien-être du désir et de la jouissance qui donne la plus grande joie, par les modifications diverses de la forme, du son, de l'odeur, du goût et du toucher, il enseignait à se

[1] Sanscrit, *âdhyâçayêna dharmârthikô*. Le traducteur tibétain a lu *âdhyâpâcêna*. — [2] Sanscrit, *îryâpatha*

rendre maître de son esprit, sans être retenu dans toutes les régions du désir et de la jouissance. Par la force d'une prière antérieure, devenu le compagnon (des êtres) et restant l'égal de ceux qui ont accumulé les racines de la vertu, après les avoir complétement mûris, sans que son esprit fût nullement enveloppé par toutes les taches de la corruption du monde, il demeura dans l'appartement des femmes, considérant le moment convenable pour mûrir complétement les régions des êtres invités au banquet (de la délivrance).

En ce moment le Bôdhisattva se rappela très-exactement ses vœux d'autrefois, et manifesta la Loi et le Bouddha[1]. Il s'empara de la puissance de la prière, répandit sur les êtres une grande miséricorde, et songea à leur délivrance entière. Il vit que la limite de toute prospérité était le déclin, et vit aussi, dans la vie émigrante, les maux et les frayeurs si nombreuses qui l'accompagnent. Il coupa complétement les liens du démon et du péché, se délivra lui-même des liens de la transmigration, et se donna sans réserve à la pensée du Nirvâṇa.

Ainsi, Bhikchous, pendant que le Bôdhisattva était au milieu des appartements intérieurs, quatre-vingt-quatre mille femmes et cent mille dieux, qui s'y trouvaient rassemblés, furent complétement mûris par lui dans l'Intelligence (*Bôdhi*) suprême, parfaite et accomplie.

Ensuite le Bôdhisattva étant arrivé au temps de son apparition dans le monde, le fils d'un dieu Touchitakâyika, nommé Hrîdêva (dieu de la modestie), ne s'écartant pas de l'Intelligence parfaite et accomplie, au milieu de la nuit et pendant le sommeil des hommes, entouré et précédé de cent mille trente-deux[2] fils des dieux, se rendit au palais où était le Bôdhisattva, et là, se tenant dans le ciel, il lui adressa ces Gâthâs :

La transmigration a été bien montrée, la vie aussi a été montrée

[1] *Bouddhadharmâñtcha moukhîkarôti sma.* — [2] Le sanscrit a « trente-deux mille, » qui est probablement la bonne leçon.

par le lion des hommes; il l'a fait voir même à l'assemblée des femmes. Tu as causé la révolution du monde, et après avoir obtenu la Loi du monde, tu as fait mûrir complétement dieux et hommes en grand nombre. Pour celui qui a la pensée d'apparaitre dans le monde, c'est aujourd'hui le temps et l'heure. Celui qui n'est pas délivré ne peut délivrer; l'aveugle ne peut montrer la route; (mais) celui qui est libre peut délivrer; celui qui a ses yeux peut montrer la route. Aux êtres, quels qu'ils soient, brûlés par le désir, attachés à leur maison, à leurs richesses, à leurs fils et à leurs femmes, après qu'ils auront été instruits par toi, fais désirer d'aller dans le monde (errer en religieux).

Chapitre de l'Exhortation, le treizième.

CHAPITRE XIV.

Ainsi, Bhikchous, aussitôt que le fils d'un dieu eut exhorté le Bôdhisattva, il suscita ce songe au roi Çouddhôdana : Le roi Çouddhôdana vit en songe, pendant son sommeil, le Bôdhisattva, qui la nuit ne dormait pas, était environné d'une foule de dieux, et s'en allait errer dans le monde, et qui après être parti, se faisait religieux errant, et se revêtait d'un vêtement rougeâtre[1]. Puis s'étant éveillé, vite, vite, il interrogea un eunuque :

Le jeune homme est-il dans l'appartement des femmes? Celui-ci répondit : Seigneur, il y est.

Alors le roi Çouddhôdana pensa : Sans aucun doute il s'en ira dans le monde, puisque de pareils signes précurseurs se montrent. Et à cette pensée son cœur fut percé des flèches de la douleur. Puis il pensa encore : Mon fils n'ira certainement jamais à la terre du jardin de plaisance. Au milieu d'une foule de femmes qui l'entourent de plaisirs, il se plaira ici même, et ne s'en ira pas par le monde. Telle fut sa pensée.

Alors le roi Çouddhôdana, afin que le jeune homme en eût la jouissance, fit bâtir trois palais pour les saisons du printemps, de l'été et de l'automne[2]. Celui de printemps fut frais et chaud tempéré; celui d'été fut très-frais; celui d'hiver fut préparé pour être d'une nature chaude. Et à chaque coin de ce palais sont des escaliers, où sont montés et établis cinq cents hommes, placés de manière que le jeune homme ne puisse sortir sans être aperçu par quelqu'un ; et

[1] C'est-à-dire, d'un vêtement de religieux, teint en cette couleur avec de l'ocre.

[2] Le sanscrit a « l'hiver, » ce qui est d'accord avec la suite; mais les deux éditions tibétaines ont « l'automne. »

le bruit de ceux-ci est entendu jusqu'à un demi-Yôdjana. Cependant tous ceux qui connaissent les présages et les signes, ont prédit que le jeune homme s'en irait dans le monde par la porte de Bénédiction.

Alors le roi fit faire de grands battants pour la porte de Bénédiction. Il fallait cinq cents hommes pour ouvrir et fermer chaque battant, et le bruit en retentissait à un demi-Yôdjana.

C'est là qu'il (le Bôdhisattva) jouit des qualités sans égales du désir, et qu'il est entouré sans cesse de jeunes femmes qui conduisent des chœurs de musique et de chant, et se livrent à la danse.

Cependant, Bhikchous, le Bôdhisattva dit à son cocher : Vite, attelle le char, je vais aller à la terre du jardin de plaisance.

Le cocher alla trouver le roi Çouddhôdana, et lui dit : Seigneur, le jeune homme sort pour se rendre à la terre du jardin de plaisance.

Alors le roi pensa : Le jeune homme n'est jamais allé avec moi à la terre du jardin de plaisance; si, pour lui faire voir cette belle terre, il venait avec moi à ce jardin, entouré d'une foule de femmes et se livrant à la joie, il ne s'en irait pas dans le monde. Telle fut sa pensée.

Et le roi Çouddhôdana, dans sa tendresse et sa sollicitude pour le Bôdhisattva, fit publier à son de cloche dans la ville : Dans sept jours le jeune homme doit sortir pour aller voir la terre excellente du jardin de plaisance; écartez donc d'ici tout ce qui pourrait ne pas flatter l'œil du jeune homme ou lui être désagréable. Que tous les lieux soient agréables et inspirent la joie.

Le septième jour toute la ville fut donc ornée; le jardin de plaisance aussi fut décoré, paré d'étoffes aux nuances variées, de tentures suspendues, de parasols, d'étendards et de bannières. Toute la route où devait passer le Bôdhisattva, fut arrosée de tous côtés d'eau de senteur et parsemée de fleurs fraîches, remplie de parfums, embellie d'urnes pleines et de rangées de Kadalis[1]. Divers tissus de soie furent

[1] Espèce de plante, *musa sapientum* ou *pistia stratiotes*.

tendus en dais; des réseaux ornés de clochettes précieuses, des guirlandes, des bouquets furent suspendus. Une armée de quatre corps se prépara, et les serviteurs ainsi que les femmes des appartements intérieurs s'empressèrent de se parer.

Alors le Bôdhisattva, avec cette suite nombreuse, par la porte orientale de la ville, se dirigea vers la terre du jardin de plaisance. En ce moment, par la puissance du Bôdhisattva lui-même, un homme vieux, cassé et décrépit, aux veines et aux nerfs saillants sur le corps, aux dents branlantes, le corps couvert de rides, chauve, penché, courbé comme la solive d'un toit[1], abattu, appuyé sur un bâton, à la force épuisée, à la jeunesse fanée, articulant du gosier des sons désagréables, le corps tout incliné sur son bâton, tous les membres et les articulations tremblants, fut montré sur cette route par les dieux Çouddhâvâsakâyikas.

Le Bôdhisattva, en l'apercevant, dit à son cocher: Qu'est-ce, cocher, que cet homme sans force et de petite taille, aux chairs et au sang desséchés, aux muscles collés à la peau, à la tête blanchie, aux dents branlantes, au corps amaigri, qui appuyé sur un bâton, marche avec peine et en trébuchant? Le cocher dit: Seigneur, cet homme est accablé par la vieillesse, ses sens sont affaiblis, la souffrance a détruit son énergie, il est dédaigné par ses proches et sans guide; inhabile aux affaires, il est abandonné dans la forêt comme un tas de bois. Le Bôdhisattva dit: Est-ce la loi de sa famille, ou bien la loi de toutes les créatures du monde? Parle, dis promptement ce qui en est. Après avoir appris ce que cela signifie, je réfléchirai sur l'origine (de ces choses). Le cocher dit: Seigneur, ce n'est ni la loi de sa famille, ni la loi du royaume. En toute créature la jeunesse est vaincue par la vieillesse. Votre père, votre mère, la foule de vos parents et de vos alliés finiront par la vieillesse; il n'y a pas d'autre issue pour les créatures. Le Bôdhisattva dit: Ainsi donc,

[1] Sanscrit, *gôpânasî*. Csoma et Schmidt n'expliquent pas ainsi le correspondant tibétain *gdoung-rten*.

cocher, la créature faible et ignorante, au jugement mauvais, fière de sa jeunesse qui l'enivre, ne voit pas la vieillesse. Pour moi, je m'en vais. Détourne promptement mon char. Moi qui suis aussi la demeure (future) de la vieillesse, qu'ai-je à faire avec le plaisir et la joie? Et le Bôdhisattva ayant détourné le meilleur des chars, rentra dans la ville.

De même, Bhikchous, une autre fois le Bôdhisattva, avec une suite nombreuse, se dirigeant vers la terre du jardin de plaisance par la porte du midi de la ville, aperçut sur la route un homme atteint de maladie, brûlé par la fièvre[1], le corps amaigri, souillé de ses excréments, sans guide, sans asile, respirant avec une grande difficulté et manquant de souffle. Après l'avoir vu, le Bôdhisattva dit au cocher avec intention : Qu'est-ce, cocher, que cet homme au corps dégoûtant et livide, dont tous les sens sont affaiblis, qui respire si difficilement; dont tous les membres sont desséchés, l'estomac troublé et affaibli ; qui reste souillé de ses excréments? Le cocher dit : Seigneur, cet homme est attaqué d'une maladie grave, la frayeur du mal l'obsède, et il s'approche de la mort. Il n'a plus ni santé, ni lustre, et sa force l'a abandonné. Sans protection, sans pays, sans asile, il n'a plus d'amis. Le Bôdhisattva dit : La santé est donc comme le jeu d'un rêve, et la crainte du mal a donc cette forme insupportable? Quel est l'homme sage qui ayant vu ce qu'elle est, pourra avoir l'idée de la joie et du plaisir? Et, Bhikchous, le Bôdhisattva ayant détourné le meilleur des chars, rentra dans la ville.

Une autre fois encore, ô Bhikchous, le Bôdhisattva, accompagné d'une grande suite, se rendait par la porte de l'ouest de la ville à la terre du jardin de plaisance. Sur la route il vit un homme qui était mort, placé dans une bière et recouvert d'un poêle de toile, entouré de la foule de ses parents, tous en pleurs, se lamentant et poussant des gémissements, s'arrachant les cheveux, couvrant leur tête de pous-

[1] Sanscrit, *dagdhôdjvara*. Le mot tibétain correspondant *dmou rdsung tchan* n'est pas expliqué dans les dictionnaires.

sière, et se frappant la poitrine en jetant des cris. Le Bôdhisattva ayant compris, dit à son cocher : Qu'est-ce, cocher, que cet homme placé dans une bière? Qu'est-ce que ces hommes qui s'arrachent les cheveux et se couvrent la tête de terre, qui jettent des cris de toutes sortes et se frappent la poitrine; qui l'entourent de tous côtés et l'emportent? Le cocher dit : Seigneur, cet homme, qui est mort dans le Djamboudvîpa, ne verra plus son père, sa mère, sa maison, ses enfants. Il a abandonné ses richesses, sa demeure, ses parents et la foule de ses amis ; il est allé dans un autre monde, et ne verra plus ses parents. Le Bôdhisattva dit : Ah malheur à la jeunesse qui est détruite par la vieillesse ! ah malheur à la santé que détruisent toutes sortes de maladies! ah malheur à la vie où le sage [1] ne reste pas longtemps! ah malheur à l'homme sage qui s'attache à la vieillesse [2]! S'il n'y avait ni vieillesse, ni maladie, ni mort! ou encore, si les cinq agrégations [3], supports de grandes misères, (si) la vieillesse, la maladie, la mort étaient pour toujours enchaînées! Retournons en arrière, je songerai à accomplir la délivrance. Et, Bhikchous, le Bôdhisattva ayant détourné le meilleur des chars, rentra dans la ville.

Bhikchous, une autre fois encore le Bôdhisattva se rendait, par la porte du nord de la ville, à la terre du jardin de plaisance ; et par le pouvoir du Bôdhisattva, l'un des fils des dieux apparut sous la figure d'un Bhikchou. Le Bôdhisattva aperçut ce Bhikchou, calme, discipliné, retenu, (voué aux pratiques d'un) Brahmatchari [4], (ayant) les yeux baissés, ne considérant que le joug qui le retient, ayant une conduite digne et accomplie ; digne en venant et en s'en allant ; re-

[1] Sanscrit, « l'homme. »

[2] Le sanscrit a : « Ah malheur aux attraits du plaisir (qui séduisent le cœur) du « sage! » *dhik panditasya ratiprasañgaih.*

[3] En sanscrit *skandha.* Ce sont celles de la forme (*roûpa*), de la perception (*vêdanâ*), de l'intelligence (*sañdjñâ*), de l'idée (*sañskâra*) et de la connaissance (*vidjñâna*).

[4] Ce nom, appliqué ordinairement aux jeunes Brahmanes qui étudient le Vêda, signifie, en général, un homme dont la vertu principale est la continence.

gardant d'une manière digne en avant, à droite, à gauche; digne en se ramassant (sur lui-même) ou en s'étendant; portant avec dignité le vêtement et le manteau de religieux, ainsi que le vase aux aumônes. Le Bôdhisattva l'ayant aperçu sur la route et ayant compris, dit à son cocher : Qui est-ce, cocher, que cet homme à l'esprit si calme, qui marche les yeux baissés, ne songeant qu'au joug qui le retient, revêtu de vêtements rougeâtres, et d'une conduite si parfaitement retenue? Il porte un vase aux aumônes, et n'est ni orgueilleux, ni hautain. Le cocher dit : Seigneur, cet homme est de ceux qu'on nomme Bhikchous. Il a abandonné les joies du désir, et mène une vie très-austère. Il s'efforce de se calmer lui-même, et s'est fait religieux. Sans passion, sans envie, il s'en va cherchant des aumônes.

Le Bôdhisattva dit : Cela est bon et bien dit, et excite mon désir. L'entrée en religion a toujours été louée par les sages; elle sera mon secours et le secours des autres créatures, et deviendra à la fois un fruit de vie, de bien-être et d'immortalité.

Puis le Bôdhisattva ayant détourné le meilleur des chars, rentra dans la ville.

Alors, Bhikchous, le roi Çouddhôdana ayant appris que le Bôdhisattva avait vu de pareils objets d'exhortation, fit bâtir des clôtures d'une grande étendue pour le bien garder. Il fit creuser des fossés et construire des portes solides, établit une garde, fit venir des soldats, leur fit préparer des chars et revêtir des cuirasses. Et afin de garder le Bôdhisattva, il plaça dans les carrefours et les rues conduisant aux quatre portes de la grande ville, de nombreux détachements, en disant : De cette manière le Bôdhisattva venant à sortir, ils seront là pour le garder. Dans l'appartement des femmes il donna des ordres : N'interrompez pas un seul instant vos chants et vos concerts, livrez-vous à tous les plaisirs et à tous les jeux. Afin que le jeune homme, charmé, n'entre pas en religion, enivrez-le, en déployant toutes les séductions des femmes.

Et ici il est dit : Des hommes aimant les combats, portant à la

main l'épée et l'arc, ont été placés à la porte. Des hommes couverts de cuirasses, des chevaux, des éléphants, des hommes montés sur des chars, et une rangée d'éléphants ont été mis (de garde); on a fait faire des fossés, des palissades et des parapets élevés. On a fait poser des portes solides dont le bruit retentit à un Krôça. On fait veiller jour et nuit toutes les troupes des Çâkyas inquiets, et le grand tumulte de cette grande armée retentit au loin. Si cet être pur s'en allait, la ville troublée sonnerait l'alarme. Si ce descendant de la race des Çâkyas partait, cette race ne serait-elle pas interrompue? Et dans cette pensée, on a fait cette recommandation aux jeunes gens et aux femmes : Ne cessez jamais vos jeux et vos concerts; entourez-le de jeux, de plaisirs et d'égards; réjouissez son esprit, entourez-le de toutes les séductions des femmes, afin que cet être pur, bien gardé, soit empêché de partir. Cocher, les signes de la sortie dans le monde de cet (être) excellent sont ceux-ci : Les oies, les cigognes, les paons, les geais et les perroquets perchés sur les palais, sur les œils-de-bœuf, les balustrades superbes et les terrasses, tristes, affligés, sans joie et baissant la tête, ne feront pas entendre leurs chants. Les lotus des réservoirs et des étangs se faneront et se sécheront; les arbres desséchés avec leurs branches prêtes à fleurir, ne donneront plus de fleurs. Les harpes, les flûtes, les (luths) à trois cordes couverts d'ornements se briseront alors tout à coup; les tambours et les tambourins, frappés avec la main, se briseront sans rendre aucun son; et toute cette ville, remplie de trouble, sera vaincue par le sommeil; et nul n'aura l'esprit à la danse, aux chants, ni aux plaisirs. Le roi lui-même, profondément abattu, sera livré à de sombres pensées. Ah malheur à la race de Çâkya! pourvu que ces grandes apparitions surnaturelles ne la consument pas[1]!

Pendant que Gôpâ et le fils du roi dormaient dans le même lit,

[1] Ce qui précède depuis « et ici il est « dit, etc. » est en vers (*gâthâs*). C'est une espèce de refrain ou de prédiction, quelque chose d'analogue au chœur des tragédies grecques.

au milieu de la nuit, Gôpâ vit en songe ceci : Toute cette terre fut ébranlée avec les montagnes et leurs pics; les arbres secoués par le vent furent déracinés et renversés à terre. Le soleil, la lune et les étoiles qui leur servent d'ornements, tombèrent ensemble du ciel sur la terre. Elle vit sa chevelure mêlée par sa main gauche, et son diadème tombé. Elle se vit avec les mains coupées, les pieds coupés et toute nue. Elle vit ses colliers de perles, ses parures et ses chaînes d'or brisés. Elle vit les quatre pieds de sa couche brisés et soi-même dormant sur le sol. Elle vit la poignée magnifiquement ornée du parasol du roi brisée, et tous ses ornements dispersés et entraînés par l'eau. Les ornements de son mari, ses vêtements et son diadème, elle les vit de même dispersés sur la couche. Elle vit des feux sortir de la ville plongée dans les ténèbres, et rêva que les beaux grillages faits de matières précieuses étaient brisés. Puis les colliers et les parures étant tombés, le trouble se mit dans le grand Océan; et au même instant elle rêva que le roi des monts, le Mêrou, était ébranlé dans ses fondements.

La fille des Çâkyas après avoir fait un pareil rêve, s'éveilla les yeux baignés de larmes, et parla ainsi à son époux : Seigneur, qu'arrivera-t-il de ce que j'ai vu de pareilles choses en rêve? dites! le souvenir m'en agite, mes yeux se troublent, et mon cœur est accablé de chagrin.

Après avoir entendu ces paroles, le Bôdhisattva, d'une voix douce et pure comme la voix du Kalabingka, dit à Gôpâ : Réjouis-toi, car il n'y a pas là de faute. Les êtres qui ont autrefois accompli de bonnes œuvres ont seuls de pareils songes. Celui qui a commis des fautes nombreuses et a fait de pareils songes, où est-il? Puisque tu as vu en songe la terre fortement ébranlée, les montagnes et leurs pics tombés ensemble sur la terre; puisque tu as rêvé que les troupes des dieux, des Nâgas, des Râkchas et des Bhoûtas te rendaient tous hommage comme à une souveraine; puisque tu as vu en songe les arbres déracinés, et rêvé que ta chevelure était mêlée par ta main gauche, bientôt, Gôpâ, le réseau de la corruption étant coupé, le réseau de

la vue sera écarté de ce qui est organisé [1]. Puisque tu as rêvé que le soleil et la lune étaient tombés à terre, que les étoiles aussi étaient tombées, bientôt, Gôpâ, après avoir vaincu l'ennemi corrupteur [2], tu seras louée et honorée dans le monde.

Puisque tu as rêvé que tes colliers et tes parures étaient dispersés, que tout ton corps était coupé, et que tu étais nue, bientôt, Gôpâ, tu abandonneras ton corps de femme, et tu renaîtras avant peu dans le corps d'un homme. Puisque tu as rêvé que les pieds de la couche étaient brisés, que le manche précieusement orné du parasol était brisé, bientôt, Gôpâ, tu me verras, dépassant les quatre courants, devenir l'unique parasol du monde. Puisque tu as rêvé que les ornements étaient entraînés par les eaux, que mon vêtement et mon diadème étaient sur ma couche, bientôt, Gôpâ, tu me verras, moi qui suis orné de signes, loué par tous les mondes. Puisque tu as rêvé que des millions de lumières sortaient de la ville plongée dans les ténèbres, bientôt, Gôpâ, les ténèbres de l'ignorance et de l'aveuglement seront, dans le monde entier, éclairées par la sagesse. Puisque tu as rêvé que les colliers de perles étaient brisés, ainsi que les ornements d'or, bientôt, Gôpâ, le réseau de la corruption étant coupé, la science soulèvera la trame de ce qui est organisé [3]. Gôpâ, parce que tu m'as toujours honoré et entouré du plus grand respect, il n'y a pour toi ni mauvaise voie ni douleur. Bientôt tu te réjouiras, comblée de la plus grande joie. Autrefois des dons ont été faits avec plaisir par moi; conservant des mœurs pures, j'ai toujours eu un esprit de patience. C'est pourquoi ceux qui ont foi en moi obtiennent tous une grande joie. Pendant les incommensurables Kalpas d'une vie émigrante, j'ai complétement purifié la meilleure voie de l'Intelligence (*Bôdhi*); c'est pourquoi ceux qui ont foi en moi détruiront les trois maux sans exception. Sois joyeuse, et ne te fais pas de

[1] C'est-à-dire que le réseau qui couvre la vue des êtres vivants, et les empêche de discerner l'illusion, sera détruit.

[2] Sanscrit, *Klêçaçatrouṇi hatvâ.*

[3] Sanscrit, *Sañjñâ soûtram ouddhari sanskritâtah.*

chagrin; mais au contraire livre-toi à la plus grande allégresse. Les présages de tes songes sont heureux, ô Gôpâ, dors. Celui qui autrefois a bien accumulé les œuvres de la vertu, quand vient le temps où apparaissent les premiers d'entre les hommes, rêve de ces signes rassemblés par l'éclat des bonnes œuvres, et qui ont pour essence ce noble éclat. Celui-ci voit en rêve les eaux des quatre grands Océans troublées par ses pieds et sa grande main[1], cette terre tout entière devenue un lit de pièces diverses, et le meilleur des monts, le Mêrou, devenu un oreiller. Il rêve qu'une lumière vive, en se répandant dans le monde, dissipe entièrement les ténèbres profondes; qu'un parasol sortant de la terre enveloppe les trois mondes, et que, par son éclat et son contact, les misères et les calamités sont complètement apaisées. Des animaux blancs et noirs, au nombre de quatre, lèchent ses pieds; des oiseaux de quatre couleurs s'étant approchés deviennent d'une seule couleur. Il rêve qu'en gravissant une montagne formée des plus repoussantes ordures, il marche sans être aucunement souillé. Il rêve que des millions d'êtres vivants ont été entraînés par les eaux d'un fleuve qui en est rempli; (et que) devenu (lui-même) vaisseau, il fait passer les autres, et les dépose dans la plaine excellente où il n'y a plus de misère. Dans ce songe, à ceux qui sont atteints de maladies nombreuses, privés d'éclat et de santé, et dont les forces sont affaiblies, il donne en abondance des racines médicinales, et devenu médecin, délivre des millions d'êtres attaqués de maladies. Assis sur le flanc du mont Mêrou, (comme sur un) siége de lion (trône), il rêve que les précepteurs (spirituels), les mains jointes, s'inclinent ainsi que les dieux, et que lui-même étant vainqueur du combat, les dieux, du haut des cieux, font entendre de tous côtés des chants d'allégresse. Tels sont les rêves que, dans l'accomplissement parfait de

[1] Au lieu du génitif, l'une des éditions tibétaines a ici l'instrumental; ce qui rend la phrase obscure, quoique ce dernier cas s'accorde avec le sanscrit que voici. *Karâñ tcharaṇâ viçâlam̃ mahatsâgarêbhih tchatourbhir djalalôlayantâh.*

leurs bénédictions et de leurs vertus religieuses, font les Bôdhisattvas.

Après avoir entendu ces paroles, les dieux et les hommes furent réjouis et pensèrent : Avant peu celui-ci deviendra le dieu des dieux et des hommes.

Chapitre des Songes, le quatorzième.

CHAPITRE XV.

Cependant, Bhikchous, le Bôdhisattva eut cette pensée : Il ne me conviendrait pas de faire mon entrée dans le monde sans prévenir le grand roi Çouddhôdana, sans y être autorisé par mon père.

Et dans cette pensée, la nuit, pendant le sommeil des hommes, il sortit du palais où il faisait sa résidence, et se rendit au palais du roi Çouddhôdana. Le Bôdhisattva n'y fut pas plutôt entré que tout le palais resplendit de clarté. Le roi s'étant éveillé, aperçut cette clarté, et interrogea à la hâte un eunuque : Holà! eunuque, est-ce que le soleil s'est levé, qu'on est éclairé d'une pareille lumière? L'eunuque dit : Seigneur, la moitié de la nuit n'est pas encore écoulée; d'ailleurs la lumière du soleil ne parait pas plutôt sur les arbres et sur les murs, que déjà elle fatigue le corps par la chaleur qu'elle répand. Au matin les cygnes, les paons, les perroquets, les Kôkilas[1]; les Tchakravâkas[2] font entendre leurs chants. Cette lumière (que vous remarquez) est agréable et douce pour les dieux et les hommes; elle rafraîchit et ne cause aucune fatigue; elle frappe les arbres et les murs sans qu'il y ait d'ombre. Sans doute un être pur et rempli de qualités est arrivé ici aujourd'hui.

Le roi inquiet regarda aux dix points de l'espace, et ayant vu cet être pur aux yeux de lotus, il voulut se lever de son lit; mais il ne le put pas. L'être à l'intelligence la plus pure, plein de respect pour son père, quand il fut en présence du roi, lui parla ainsi : Seigneur, le temps de mon apparition dans le monde est arrivé, n'y faites pas obstacle, et ne soyez pas contrarié[3]. O roi, souffrez, ainsi que votre famille et votre peuple, que je m'éloigne.

[1] Coucou indien (*cuculus Indica*). — [2] Espece d'oie rougeâtre (*anas casaca.*) — [3] Cette

Le roi, les yeux remplis de larmes, lui répondit : Que faut-il pour te faire changer? dis-moi le don que tu désires, je te donnerai tout. Moi-même, ce palais, ces serviteurs, ce royaume, prends tout.

Alors le Bôdhisattva répondit d'une voix douce : Seigneur, je désire quatre choses, accordez-les-moi. Si vous pouvez me les donner, je resterai près de vous, et vous me verrez toujours dans cette demeure, je ne m'en irai pas.

Que la vieillesse, Seigneur, ne s'empare jamais de moi; que je reste toujours en possession des belles couleurs de la jeunesse; que, sans pouvoir sur moi, la maladie ne m'attaque pas; que ma vie soit illimitée, et qu'il n'y ait pas de déclin [1].

Le roi, en écoutant ces paroles, fut accablé de chagrin. O mon enfant, ce que tu désires est impossible, et je n'y puis rien. Au milieu du Kalpa où ils se sont trouvés, les Richis n'ont jamais échappé à la crainte de la vieillesse, de la maladie, de la mort, ni à leur déclin.

Si je ne puis éviter la crainte de la vieillesse, de la maladie et de la mort, ni mon déclin, Seigneur; si vous ne pouvez m'accorder ces quatre choses principales, veuillez du moins, ô roi, m'en accorder une autre principale que je demande : faites qu'en disparaissant d'ici-bas, je ne sois plus sujet aux vicissitudes de la vie émigrante.

Quand il eut entendu ces paroles du premier des hommes, le roi s'opposa au désir de son fils; puis, après avoir combattu ce désir : Toi, qui mets ta joie à secourir et à délivrer les êtres, accomplis donc les desseins que tu médites.

Cependant, Bhikchous, le Bôdhisattva étant retourné à sa demeure, s'assit sur son lit. Qu'il aille ou qu'il vienne, il n'est pas perdu de vue.

phrase contient deux fois le verbe *nsad* à l'impératif sans changement de la voyelle radicale en o, ce qui est contre la règle. Les deux édit. tibétaines ont cette irrégularité.

[1] Le sanscrit a de plus : « Que, pour les êtres, la prospérité soit considérable, et qu'il n'y ait pas de déclin. »

A l'issue de cette nuit, le roi Çouddhôdana ayant rassemblé toute la foule des Çâkyas, leur apprit ces nouvelles : Si le jeune homme va au dehors, que ferons-nous? Les Çâkyas dirent : Seigneur, nous ferons la garde ; pourquoi ? (Parce que) la troupe des Çâkyas est nombreuse ; et comme il est tout seul, il ne peut avoir de moyen pour s'en aller au dehors.

Alors ces Çâkyas et le roi Çouddhôdana placèrent à la porte orientale de la ville cinq cents jeunes Çâkyas connaissant la loi des combats, habiles à l'exercice de l'arc et revêtus du pouvoir de grandes dignités. Et afin de garder le Bôdhisattva, chacun des jeunes Çâkyas avait pour escorte cinq cents chars, et chaque char avait pour escorte cinq cents fantassins.

De même, afin de garder le Bôdhisattva, à la porte du midi, du couchant et du nord de la ville, furent placés cinq cents jeunes Çâkyas connaissant la loi des combats, habiles aux exercices de l'arc et revêtus du pouvoir des grandes dignités; et chacun des jeunes Çâkyas était escorté de cinq cents chars, et chaque char de cinq cents soldats. Les plus anciens d'entre les vieillards de la race de Çâkya furent placés, en grand nombre, dans tous les carrefours, les places et les grandes routes. Le roi Çouddhôdana lui-même, entouré et précédé de cinq cents jeunes Çâkyas montés sur des chevaux et des éléphants, faisait sentinelle à la porte de sa demeure [1].

Mahâ Pradjâpatî Gaûtamî dit à la foule de ses femmes esclaves : Ranimez tous les feux purs, placez toutes les perles aux sommets des étendards; suspendez des colliers de perles et des guirlandes; faites que ce séjour resplendisse partout de lumière. Faites résonner la

[1] « Pendant la nuit le roi Çouddhôdana, avec une armée de quatre corps de troupes, se tenait à la porte de l'est; au sud était Drônôdana, à l'ouest Çouklôdana, au nord Amritôdana. (Ces trois derniers, oncles du Bôdhisattva et frères de Çouddhôdana.) Au milieu de la ville le Çâkya Mahâ-Nâma faisait la garde avec une armée de quatre corps de troupes, et allait d'une porte à l'autre, en disant : Qui fait la garde? etc. » (*Abhinichkramaṇa*, fol. 40, b. 1.)

musique et les chants; faites sans relâche une garde attentive, de sorte que le jeune homme ne puisse s'éloigner sans être aperçu. Revêtez des armures, tenez à la main des lances, des épées, des javelots, des piques à deux pointes, afin de garder ce fils chéri; toutes faites les plus grands efforts. Fermez toutes les portes, affermissez les battants avec des barres solides [1], et ne les ouvrez pas hors de saison, car cet être pur s'enfuirait certainement. Prenez des parures de diamants et des parures de perles, des fleurs, des croissants, des chaînes pour ornement [2], des ceintures, des bagues, des boucles d'oreilles, et des anneaux à vos pieds; parez-vous avec le plus grand soin. Si marchant comme un éléphant superbe, ce secours des dieux et des hommes allait s'éloigner aujourd'hui? faites donc de grands efforts, afin qu'il n'éprouve aucun ennui. Que toutes les femmes prennent des javelines, s'assemblent et demeurent autonr de la couche pure, de sorte qu'il ne s'éveille pas de son sommeil. Comme un papillon, surveillez-le des yeux; et afin de garder ce fils du roi, entourez ce séjour de précieux grillages. Faites résonner les flûtes, préservez aujonrd'hui cette demeure de trouble. Appelez-vous à votre aide les unes les autres; et maintenant, sans dormir, gardez-le étroitement. Si après avoir abandonné la royauté et ce pays, il allait hors de sa maison errer en religieux, dès qu'il serait parti, tout ce palais royal serait livré à la tristesse; et la race du roi qui dure depuis longtemps, la race du roi serait interrompue.

Ensuite, Bhikchous, précédés de cinq chefs principaux de l'armée des Yakchas [3], vingt-huit grands chefs de l'armée des Yakchas et cinq cents fils d'Ariti [4] s'étant rassemblés, parlèrent ainsi :

[1] Les deux éditions tibétaines ont ici *rked*, qui est évidemment fautif. Ce mot répond au sanscrit *yantra*, déjà vu au chapitre XIII, où il est bien traduit par *rgyoud*.

[2] Je traduis ainsi les mots *seng ge ching lo ris*. Cette expression qui manque aux dictionnaires, répond au sanscrit *çriñgkhala*. L'interprète tibétain semble avoir lu *siñhakhala*.

[3] Demi-dieux, gardiens des trésors de Kouvêra, dieu des richesses.

[4] Ce mot n'est pas expliqué par Wilson. Le tib. a traduit par *ravisseur*, qui semble répondre au sanscrit *arita*, « ennemi. »

Aujourd'hui, compagnons, le Bôdhisattva va s'en aller dans le monde. Empressez-vous donc de lui offrir l'œuvre du sacrifice.

Les quatre grands rois [1] étant entrés dans le palais d'Aḍakavatî [2], dirent à cette grande assemblée de Yakchas : Compagnons, aujourd'hui le Bôdhisattva va s'en aller par le monde, faites-le sortir en soulevant sa monture avec vos pieds et vos mains.

L'assemblée des Yakchas dit : Le corps de Nârâyaṇa [3] est fort, indivisible, solide comme le diamant, et pesant. Cet être, le premier de tous, possède le courage et la force, il est inébranlable. Le premier des monts, le grand Mêrou soulevé [4] de ses fondements, pourrait être emporté dans le ciel, que ce pesant Mêrou de qualités d'un Djina, demeurant dans la vertu et la science, ne pourrait être porté par personne.

Vaiçravaṇa dit : Pour tout homme enflé d'orgueil, le maître est pesant. Ceux qui demeurent dans la joie et le respect ont la perception facile. Par l'effet de la réflexion agissez avec empressement, et à l'aide du respect vous apprendrez qu'il est léger comme un morceau de chair (enlevé) par un oiseau. Pour moi je marche en avant. Vous, portez sa monture. Au moment où le Bôdhisattva s'en va par le monde, amassez beaucoup d'œuvres vertueuses.

Cependant, Bhikchous, le maître des dieux, Çakra, dit aux dieux Trâyastriṁçats : Aujourd'hui, compagnons, le Bôdhisattva va s'en

[1] Gardiens du monde, qui habitent les quatre côtés du mont Mêrou.

[2] Ce nom qui désigne quelquefois une ville de l'Inde ancienne et quelquefois Lhasa, est ici celui d'un palais fabuleux, situé sur le sommet du Mêrou. (Csoma, *Dict. Tib.* au mot *Ltchang lo tchan.*)

[3] C'est le nom de Vichṇou, considéré comme le dieu existant avant tous les mondes. Il s'applique ici à Çâkya Mouni, et il est à remarquer que les Bouddhistes semblent s'être appliqués à transporter sur le chef de leur religion tous les attributs des principales divinités du culte brahmanique.

[4] L'une des édit. tibétaines a : *phyoung*, « arraché, » qui répond à *outpâtya* (pour *outpâṭya?*) de l'un des mss. sanscrits, tandis que *byoung*, que j'ai adopté, répond à *outpâdya* du second manuscrit sanscrit.

aller dans le monde; empressez-vous donc tous de lui offrir l'œuvre du sacrifice.

Alors un fils des dieux nommé Çântasoumati (bon esprit apaisé) parla ainsi : Dans la grande cité de Kapilavastou j'endormirai les hommes, les femmes, les jeunes gens et les jeunes filles sans exception.

Un fils des dieux nommé Lalitavyoûha (exercice des jeux) parla ainsi : Je rendrai imperceptible le bruit des chevaux, des éléphants, des ânes, des chameaux, des bœufs, des buffles, des hommes, des femmes, des jeunes gens et des jeunes filles.

Un fils des dieux nommé Vyoûhamati (pensée de l'exercice) parla ainsi : Pour moi, dans l'étendue des cieux, faisant une escorte avec un grand char aux sept estrades précieuses; faisant étinceler l'éclat d'un miroir de diamant; déployant un parasol, un étendard et une bannière; semant toutes sortes de fleurs, répandant avec mon encensoir des parfums de toute espèce, je m'établirai sur le chemin par lequel doit sortir le Bôdhisattva.

Le roi des Nâgas nommé Airâvaṇa[1] parla ainsi : Pour moi, après avoir, dans mon propre domaine[2], bâti un palais de trente-deux Yôdjanas, j'y mettrai des Apsaras habiles à conduire la musique et les chœurs; et avec de grands concerts d'instruments et de voix, j'irai y rendre mes hommages et mes respects au Bôdhisattva.

Le maître des dieux, Çâkra lui-même, parla ainsi : J'ouvrirai les portes, et je montrerai la route.

Le fils d'un dieu (nommé) Dharmatchâri (qui pratique la Loi) parla ainsi : Je lui ferai voir sous un aspect désagréable la foule de ses femmes.

[1] C'est aussi le nom de l'éléphant d'Indra. Il signifie *né de l'Océan*. Il y a évidemment un jeu sur le double signification de *nâga*, «dragon des eaux» ou «éléphant.» Le tibétain a traduit : fils du gardien de «la terre.»

[2] En sanscrit *çouṇḍâ*, «trompe d'éléphant,» mais aussi «taverne.» Le mot tibétain *sna*, «nez, trompe d'éléphant,» a aussi le sens de *bord*, *limite*. J'ai cru pouvoir adopter le mot *domaine*.

Le fils d'un dieu (nommé) Santchôdaka (qui excite) parla ainsi : Je ferai lever le Bôdhisattva de la couche où il sommeille.

Alors le roi des Nâgas, Varouṇa ; le roi des Nâgas, Manasvin[1] ; le roi des Nâgas, Sâgara ; le roi des Nâgas, Anavatapta ; et les deux rois des Nâgas, Nanda et Oupananda, parlèrent ainsi : Pour nous, afin d'offrir un sacrifice au Bôdhisattva, et pour nous conformer à la circonstance, nous ferons apparaître un nuage de poudre de sandal, et nous ferons tomber une pluie de poussière d'essence de sandal des Ouragas[2].

Ainsi, Bhikchous, dieux, Nâgas, Yakchas, Gandharbas, étaient tous parfaitement d'accord dans leur pensée.

En ce moment le fils d'un dieu Dharmatchâri, et les fils des dieux Çouddhâvâsakâyikas transformèrent la troupe des femmes d'une manière désagréable ; et montrant au Bôdhisattva leurs corps difformes et repoussants, ils se tinrent dans l'étendue des cieux, et lui adressèrent des Gâthâs.

Ensuite les fils des dieux Mahârchis[3] dirent à celui qui a de grands yeux de lotus : Comment peut-il y avoir de la joie pour toi, tandis que tu demeures ici au milieu d'un cimetière?

Prévenu par les seigneurs des dieux, le Bôdhisattva regarde et examine un instant l'appartement des femmes, et s'aperçoit que celles-ci sont difformes. « Je suis vraiment dans un cimetière, » pensa-t-il, et il considéra la troupe entière des femmes. Quelques-unes ont leurs vêtements tombés, quelques-unes leurs cheveux arrachés ; quelques-unes ont leurs parures dispersées, quelques-unes leurs diadèmes tombés ; quelques-unes ont les épaules meurtries ; quelques-unes ont le corps tout en désordre ; quelques-unes ont des visages repoussants, quelques-unes les yeux contournés ; quelques-

[1] *Attentif*, suivant nos deux manuscrits sanscrits. Le tibétain a traduit par *radieux* ; ce serait alors en sanscrit *têdjasvin*.

[2] « Qui va sur la poitrine. » Serpent ou dragon des eaux.

[3] Le tibétain a traduit par « grands magiciens, » en lisant *Mahârdhayas* au lieu de *Mahârchayas*, « grands Richis » ou « Mahârchis. »

unes laissent couler leur salive, quelques-unes se plaignent; quelques-unes toussent, quelques-unes rient, quelques-unes délirent, quelques-unes grincent des dents; quelques-unes ont le visage décoloré, quelques-unes ont le corps difforme; quelques-unes ont les bras tirés, quelques-unes les pieds détachés; quelques-unes ont la tête étirée, quelques-unes la tête branlante; quelques-unes ont les traits du visage contournés, quelques-unes le corps mutilé; quelques-unes ont le corps nu[1], quelques-unes le corps crispé; quelques-unes, tenant des tambours, sont renversées la tête en bas; quelques-unes ont les mains étendues sur des luths et des harpes; quelques-unes serrent des flûtes avec les dents; quelques-unes, en habit de fête, font résonner des cymbales, des tambours, des tambourins et des cloches d'airain; quelques-unes clignent leurs yeux entr'ouverts, et quelques-unes ont le visage contracté.

En voyant à terre la foule des femmes ainsi défigurées, le Bôdhisattva se fit l'idée d'un cimetière. Et ici il est dit :

Ce guide du monde les ayant vues, il lui est venu au cœur un grand élan de miséricorde, et il a dit : Hélas ! les créatures sont tombées dans la misère. Comment, au milieu des troupes de Râkchasis, trouver de la joie? On prend pour des qualités les qualités du désir, qui n'en sont pas; complétement enveloppé de l'épaisseur des ténèbres, le jugement est mauvais. Ainsi l'oiseau entré dans un filet ne peut parvenir à trouver une issue.

Cependant, Bhikchous, le Bôdhisattva, le cœur affligé, ayant acquis la certitude, ferme dans son dessein, rempli de bénédictions, sans plus tarder, allongea ses jambes (qui étaient) croisées, et au milieu du palais où résonnaient des chants, il tourna les yeux vers l'horizon oriental; puis écartant avec la main le précieux treillis, il alla sur le haut du palais, et joignant les dix doigts de ses mains, il songea à tous les Bouddhas, salua tous les Bouddhas; et regardant l'étendue des cieux, il aperçut au milieu des airs le maître des

[1] Le sanscrit a *vibhagna*, « brisé. » L'interprète tibétain a lu *vinagna*, « nu. »

dieux, Daçaçatanayana[1], entouré de cent mille dieux tenant des fleurs, des parfums, des guirlandes, des essences, des poudres parfumées, des vêtements, des parasols, des étendards, des bannières, des pendants d'oreilles pareils à des fleurs, et des colliers de perles. Il les vit le corps penché, s'inclinant devant (lui) le Bôdhisattva. Les quatre gardiens du monde, les Yakchas, les Rakchasas, les Gandharbas, entourés des troupes des Nâgas, revêtus de cuirasses solides et de cottes de mailles, tenant à la main l'épée, l'arc et les flèches, le javelot, la lance à deux pointes et la lance à trois pointes; il les vit, déposant, en signe de bénédiction, leurs diadèmes de diamant et leurs couronnes, et s'inclinant devant (lui) le Bôdhisattva. Il vit aussi, debout à droite et à gauche, Tchandra (dieu de la lune) et Soùrya (dieu du soleil), fils des dieux. Il vit l'astre Pouchya[2], le roi des étoiles, qui se levait à minuit. Dès qu'il l'eut vu, le Bôdhisattva dit à Tch'andaka : La bénédiction qui est en moi a atteint sa perfection; cette nuit, sans nul doute, elle a atteint sa perfection. Tch'andaka, pourquoi tarder encore? Donne-moi, sans hésiter, le roi des chevaux paré d'ornements.

Tch'andaka ayant entendu ces paroles, le cœur affligé, parla ainsi : Lion des hommes aux longs sourcils, aux yeux pareils au lotus épanoui, (qui êtes) semblable à la pleine lune d'automne, au visage gracieux comme les fleurs du lotus nouvellement épanoui au milieu d'un étang; qui avez l'éclat de l'or pur, du soleil levant, de la lune à l'éclat sans tache; qui resplendissez comme le feu (du sacrifice) aspergé de beurre clarifié, comme le diamant et l'éclair; qui possédez la force d'un éléphant superbe, la force du taureau chef du troupeau et la démarche gracieuse du roi des gazelles et du cygne, où irez-vous?

Le Bôdhisattva dit : Tch'andaka, (le calme est la bénédiction de l'Intelligence (*Bôdhi*) en vue desquels j'ai autrefois donné mes

[1] « Qui a dix fois cent yeux. » Surnom d'Indra.

[2] C'est l'astre qui a présidé à la naissance du Bôdhisattva. Voyez chapitre VII.

mains, mes pieds, mes yeux, ma tête et mon corps; donné mes épouses et mon royaume chéri[1], mes richesses, mes vêtements d'or, mes chars pleins de choses précieuses, mes éléphants rapides comme le vent et mes coursiers les mieux dressés; (en vue desquels) j'ai, depuis des millions de Kalpas, observé la morale, gardé la patience, et fixé ma pensée sur l'héroïsme, la force, la méditation profonde et la sagesse, aujourd'hui que je les ai obtenus, ce calme et cette bénédiction de l'Intelligence (*Bôdhi*), le temps est venu pour moi de délivrer complétement les êtres tombés dans les piéges de la vieillesse et de la mort.

Tch'andaka dit : Maître, j'ai entendu dire qu'aussitôt votre naissance, ayant été, afin d'être examiné, montré à des Brahmanes habiles à connaître les signes, ils dirent de vous, en présence du roi Çouddhôdana : Seigneur, il accroîtra votre royale maison : telle fut leur prédiction. Et lui (leur) dit : De quelle manière? Ils répondirent : Cet enfant a les signes de cent vertus; votre fils a, en naissant, l'éclat des plus grandes vertus. Il sera souverain de quatre Dvipas[2] et (roi) Tchakravartin; en possession des sept choses précieuses. S'il considère les misères du monde, et s'il abandonne la foule de ses femmes, pour errer dans le monde, il obtiendra l'Intelligence exempte de vieillesse et de mort, et désaltérera les créatures avec l'eau de la Loi. Maître, que cette prédiction soit ou ne soit pas et reste sans effet, veuillez écouter mes paroles (à moi) qui désire vous être utile. Qu'est-ce donc? (Tch'andaka) dit : Seigneur, dans le même but qu'ici même quelques-uns se livrent à des pénitences et à des austérités nombreuses, s'habillent de peaux de gazelle, n'ont qu'une seule mèche de cheveux, ont des vêtements d'herbe et

[1] Le sanscrit fait, avec raison, rapporter le mot *chéri* à *épouse*, et porte *bhâryâ priyâçtcha*, « mes épouses chéries. »

[2] Il y a sept *dvîpas* ou iles entourées par l'Océan. Ce mot s'emploie pour désigner les grandes divisions ou continents du monde, séparés les uns des autres par un Océan. Le continent du milieu, ou monde connu, est l'Inde (*Djambou*), divisée elle-même en dix Dvîpas. C'est de quatre de ces derniers Dvîpas que le fils du roi doit être souverain.

d'écorce, laissent croître leurs ongles, leurs cheveux et leur barbe, tourmentent leur corps et le tourmentent de nouveau de toutes manières; nous aussi, irons-nous, cherchant cette perfection des dieux et des hommes, nous livrer à des pénitences et à des austérités terribles? Maître, vous avez acquis la perfection, vous possédez ce royaume étendu, florissant, prospère et rempli d'une multitude d'habitants; et ces jardins, les plus beaux de tous, embellis de fleurs et de fruits de toute espèce, où les oiseaux de toutes sortes font entendre leurs chants réjouissants; où des étangs brillent de l'éclat des fleurs des lotus bleus, jaunes, rouges et blancs, au milieu desquels retentissent les cris des cygnes, des paons, des Kôkilas, des Tchakravâkas [1], des cigognes, des oies, et dont les bords sont entourés des fleurs de l'Amra [2], de l'Açôka [3], du Tchampaka [4], du Kouravaka [5], du Kêsara [6] et de toutes sortes d'autres espèces, et qu'embellissent les guirlandes de l'arbre de corail; (ces jardins) où de tous côtés sont disposés des échiquiers entourés de tables précieuses et abrités de précieux treillages; où, suivant la saison, l'on peut se promener et demeurer dans le bien-être, que ce soit l'hiver, l'été, l'automne ou le printemps. Et ces grands palais égalant le Vaidjayanta [7] par leurs matières excellentes, par le plaisir et l'absence d'inquiétude, et semblables à des nuages d'automne ou au mont Kailaça [8]; et ces pavillons, ces portiques, ces portes, ces œils-de-bœuf, ces galeries, ces belvéders ornés de balustrades; et ces treillis précieux ornés de clochettes retentissantes; et cette foule de femmes; et ces habits de fête, ces (luths) à une corde, ces téorbes, ces tambourins, ces flûtes, ces tambours retentissants, ces cym-

[1] Espèce d'oie rougeâtre, *anas casaca*.

[2] *Mangifera Indica*. Le sanscrit a *sahakâra*, variété de l'Amra.

[3] *Jonesia asoka*.

[4] *Michelia champaka*.

[5] Espèce d'amarante, *barteria*.

[6] *Mimusops elengi*.

[7] Palais d'Indra.

[8] Résidence de Kouvêra, dieu des richesses, souvent visitée par Çiva. Les Indous placent cette montagne au milieu de l'Himâlaya, et donnent le nom de *Kailâça* à l'un des pics les plus élevés, situé au nord du lac Manasa.

bales, ces voix, ces danses, ces chœurs de chants et de musique mêlés avec art et bien exécutés; ces jeux[1], ces plaisirs, ces bénédictions, vous les possédez, seigneur; votre jeunesse est intacte; vous êtes jeune, élancé, dans la fleur de la jeunesse; votre corps est gracieux et charmant, votre chevelure est noire, et vous n'avez pas joué avec les désirs. Comme Daçaçatanayana (Indra), le maître des Tridaças (dieux), livrez-vous quelque temps au plaisir; plus tard, quand vous aurez vieilli, allez[2] errer dans le monde.

Et en ce moment il récita ces Gâthâs :

Comme le maître des immortels dans le monde des Tridaças, vous qui connaissez les rites des plaisirs, livrez-vous au plaisir. Plus tard, quand vous aurez vieilli, vous commencerez à vous occuper d'austérités et de pénitences.

Le Bôdhisattva dit : Tch'andaka, c'est inutile : ces désirs ne sont ni durables, ni constants, ni éternels; de nature changeante, ils s'en vont vite, semblables, pour la rapidité, au torrent qui coule dans la montagne. Comme une goutte de rosée, ils ne demeurent pas longtemps. Comme le vide enfermé dans la main qui trompe un enfant, ils sont sans essence[3]; comme l'essence[4] de la plante Kadalî, ils sont sans force; comme des vases d'argile, ils se brisent quand on les donne[5]; comme des nuages d'automne, ils paraissent un instant et ne sont plus; comme l'éclair du ciel[6], ils ne durent guère;

[1] *Hdjo va.* Csoma et Schmidt ne donnent à ce mot que le sens d'*exprimer le lait.* Il répond ici au sanscrit *hâsya.* Peut-être le mot tibétain est-il employé ici, par extension, dans le sens de *douceur,* de même que *ho* signifie *lait* et *baiser.*

[2] Le sanscrit a : « nous irons, etc. »

[3] Sanscrit, *Oullâpanâ riktamouchtivadasarâh.* Conf. p. 173, note 2.

[4] Le sanscrit a *tige* (*skandha*) qui doit être la vraie leçon, d'autant qu'on lisant, on a pu aisément confondre le mot tibétain *stong*, « tige, » avec *snying*, « essence. »

[5] La phrase tibétaine est embarrassée, et semble un mélange des deux leçons différentes que portent nos manuscrits sanscrits, dont l'un a *âmabhâdjanavat tédanâtmakas* (*btang va ltar*), et l'autre : *âmabhâdjanavadbhêdanâtmakas* (*mthar hdjig pa*). C'est cette dernière phrase qu'il faut adopter : « comme des vases d'argile, leur « nature est fragile. »

[6] Sanscrit, « dans le ciel. »

comme un vase où se trouve du poison, ils amènent des changements de misère; comme la liane Mâlouta, ils apportent la souffrance[1]. Ce qui fait l'objet du désir des esprits ignorants est, comme la bulle d'eau, de nature très-changeante. L'idée venue de l'erreur est pareille à l'illusion; la pensée résultant de l'erreur est pareille au mirage; la vue fausse est pareille à un songe, et passe de même. Comme l'Océan difficile à remplir, on ne peut les satisfaire (les désirs); comme l'eau salée, ils produisent la soif; comme la tête d'un serpent, il est difficile d'y toucher. Ils sont évités avec soin par les gens instruits, comme un grand précipice. Les sages qui les savent accompagnés de craintes, accompagnés de querelles, accompagnés de fautes, accompagnés de vices, les abandonnent sans retour. Réprouvés par les gens instruits, repoussés par les gens respectables, blâmés par les gens sensés, ils sont accueillis par les insensés et entretenus par les ignorants. Et en ce moment il récita ces Gâthâs :

Évités par les sages comme la tête d'un serpent, abandonnés sans retour comme un vase d'un usage impur, ô Tch'andaka, les désirs, je l'ai reconnu, sont destructeurs de toute vertu; j'ai connu les désirs, et je n'ai plus de joie.

Alors Tch'andaka, comme percé d'une flèche, gémissant et répandant des larmes abondantes, accablé de douleur, parla ainsi : Seigneur, dans le même but qu'ici même quelques-uns s'exerçant à des austérités de toutes sortes, s'habillent de peaux de gazelle, laissent croître leurs cheveux, leurs ongles et leur barbe, ou encore vêtus d'écorce, dessèchent leurs membres, et demeurant dans les austérités, affaiblissent leurs désirs, se nourrissent de millet, ou comme quelques autres qui restent la tête en bas, livrés à leurs mortifications[2]; nous aussi, ô maître éminent des créatures, le premier des nobles Tchakravartins, comme les gardiens du monde, comme Çakra qui porte la foudre, comme Yama le maître des dieux et Nirmita, recherche-

[1] Conf. chap. XIII, p. 169, 170 et 173, plusieurs passages analogues, et en partie dans les mêmes termes. — [2] Sanscrit, *gôvrata*.

rons-nous le bien-être de la méditation profonde du monde de Brahma? O le plus pur des hommes, ce royaume qui vous appartient, florissant, étendu, prospère; ces jardins délicieux et ces parcs; ces palais élevés semblables au Vaidjayanta [1]; ces femmes qui se livrent aux danses et aux jeux, au son des luths et des flûtes, aux accords de la musique et des chants, jouissez-en, ainsi que de tous les plaisirs. O excellent, ne partez pas.

Le Bôdhisattva dit : Tch'andaka, écoute. A cause du désir, dans de précédentes générations, pendant que j'étais lié à des naissances (successives), des coups, des menaces et des misères par centaines ont été endurés par moi, et dans ces conditions [2] mon esprit n'a pas été abattu. Tombé d'abord au pouvoir de l'immodestie, au milieu du trouble de l'ignorance, enveloppé par le réseau de la vue et devenu aveugle, je sortis de cette ignorance de la Loi, je retins en moi la science, et je dépassai la perception (ordinaire). Toutes les substances sont mobiles, changeantes et instables comme les nuages, pareilles à l'éclair, pareilles à la goutte de rosée, vaines, sans essence, sans conscience d'elles-mêmes [3], complétement vides. Puisque mon cœur ne se plaît pas dans leur domaine, Tch'andaka, donne-moi Kaṇṭaka [4], roi entre les meilleurs chevaux. Par l'accomplissement de la bénédiction de mes pensées antérieures, je serai le vainqueur de tous, le seigneur de toute Loi [5], le Mouni roi de la Loi.

Tch'andaka dit : Celle-ci aux yeux pareils au lotus épanoui, parée de toutes sortes de colliers et de guirlandes précieuses, pareille à l'éclair qui jaillit des nuages amoncelés, ne la regarderez-vous pas, si belle sur sa couche? Ces flûtes, ces tambours au son si agréable, ces instruments et ces chœurs de musique; les Tchakôras [6], les paons,

[1] Palais d'Indra.

[2] Sanscrit, *saṅskrĭtâ*.

[3] Sanscrit, *anâtmâ*.

[4] Le tibétain traduit ce nom par *digne de louange*.

[5] Sanscrit, *dharma*, qui a aussi le sens de *substance*.

[6] Bartavelle, perdrix rouge (*perdix rufa*).

et les Kalabingkas qui font entendre leurs chants; cette demeure semblable à celle des Kinnaras, les abandonnerez-vous? Le jasmin, le lotus bleu, l'aloès, le Tchampaka [1] et les guirlandes de fleurs aux odeurs les plus suaves, les aloès noirs [2] répandant les parfums les plus doux et les plus purs, vous ne les regarderez plus? Les mets odorants aux saveurs les plus flatteuses, les mieux apprêtés avec des épices délicieuses; les breuvages si bien préparés avec du sucre, vous ne les regarderez pas? Seigneur, où irez-vous? Ces excellents vêtements de Kaci (Bénarès), en si grand nombre, réchauffés dans la saison froide, et au temps des chaleurs, imprégnés de l'essence de sandal des Ouragas, vous les laisserez aussi? Seigneur, où irez-vous? Dans les pays des dieux, les dieux eux-mêmes jouissent (par les sens) des cinq qualités du désir. En possession de la joie et du bien-être, livrez-vous au plaisir; et dans la suite que le premier des Çâkyas s'en aille dans la forêt [3].

Le Bôdhisattva dit : Dans des Kalpas indéfinis et innombrables, j'ai satisfait toutes les espèces de désirs divins et humains (nés) de la forme, du son, de l'odorat, du goût et du toucher, et je n'ai pas été satisfait. Au temps où devenu le premier des fils d'un roi exerçant l'empire, j'ai été roi Tchakravartin de quatre Dvîpas [4], en possession des sept choses précieuses, j'ai vécu au milieu des femmes. J'ai été ensuite le maître des dieux (Tridaças), j'ai commandé aux dieux Souyamas [5]; et après avoir émigré du milieu d'eux, j'ai, parmi les dieux Nirmitas, joui autrefois d'une prospérité grande et pure. Dans le séjour des dieux (Souras) j'ai, maître du pouvoir, exercé l'empire de Mara [6], j'ai accompli sans réserve mes plus grands désirs, et je n'ai pas été satisfait. Maintenant donc, déchu que je suis et gardé ici, comment

[1] *Michelia champaka.*

[2] Sanscrit, *kâlâgourou.* Les mots tibétains *dous-kyi* sont la traduction inexacte de *kâla*, qui ici signifie *noir* et non *temps.*

[3] C'est-à-dire, se fasse ermite.

[4] Ou quatre continents. Voy. la note 2, p. 200.

[5] Qui président aux veilles et aux heures.

[6] Démon, surnom de Kâma, dieu de l'amour.

serais-je satisfait? Ce n'est pas là une demeure. D'ailleurs Tch'andaka ayant vu ces créatures rester pleines de misères, enveloppées des douleurs du désert de la vie émigrante, troublées par le poison[1] de la corruption, toujours talonnées par l'inquiétude, sans chef et sans refuge, dans les ténèbres de l'erreur et de l'ignorance, poursuivies par les frayeurs de la vieillesse, de la maladie, de la mort, persécutées de tous côtés par les misères de la naissance et par des ennemis[2], c'est moi qui, ici, donnerai le vaisseau excellent de la Loi, après avoir réuni et assemblé une multitude d'arbres doués de la force des vertus, des austérités, de la patience et de l'héroïsme, fortement liés par la méditation profonde, dont l'essence est pareille au diamant. Monté dans ce vaisseau, après avoir passé moi-même, je retirerai les créatures innombrables des eaux[3] de la vie émigrante, qui ont pour courant la colère, troublées par les ennemis tels que les passions et les Grahas[4], qui les entourent, et difficiles à traverser. Telle est la pensée qui m'occupe. C'est pourquoi ayant moi-même traversé cet océan des êtres rempli d'ennemis, en proie à la crainte des Grahas et des Râkchas[5], après avoir passé moi-même, j'établirai les êtres innombrables sur la plaine tranquille exempte de vieillesse et de mort.

Alors Tch'andaka parla ainsi en gémissant : Seigneur, est-ce là la détermination que vous avez prise?

Le Bôdhisattva dit : Tch'andaka, écoute ce que j'ai résolu afin de délivrer les êtres et de travailler à les secourir. L'immobile n'est pas heurté par l'immobile. Comme le Mèrou le roi des monts, ce qui est ferme est immobile.

[1] Le sanscrit a *vyâḍa*, « serpent. »

[2] Le sens est peut-être : « les misères « hostiles de la naissance, etc. »

[3] Il y a ici dans le texte quatre mots que je n'ai pas traduits, parce qu'ils me semblent résulter d'une erreur. Au lieu de *hdal var tch'e va*, « grand calme, » que j'ai conservé d'après les deux éditions tibétaines, il faut, je crois, lire : *hdar var, etc.* « grande « agitation. »

[4] Espèces de démons qui donnent des convulsions aux petits enfants.

[5] Espèces de démons.

Tch'andaka dit : Quelle est la détermination de mon seigneur?

Le Bôdhisattva dit : Une pluie de tonnerres, de haches, de piques, de flèches, de fers enflammés comme une multitude d'éclairs étincelants et le sommet tout embrasé d'une montagne, tomberaient sur ma tête, que je ne renaîtrais pas avec le désir d'avoir une maison.

En ce moment les fils des dieux, qui se tenaient dans le ciel, firent entendre cent mille cris de joie, firent tomber une pluie de fleurs, et prononcèrent ces Gâthâs :

Être pur, sans attachement pour les royaumes, rempli de commisération et de tendresse pour les êtres, qui possèdes la plus haute intelligence, gloire à toi! gloire à toi, chef qui donnes la sécurité aux créatures, et dont le cœur est détaché du (monde), comme les comètes au ciel sont détachées de l'obscurité et des ténèbres [1], ô le premier des hommes, exempt de fautes, tu n'es pas retenu par le bien-être de ton domaine, semblable (en cela) au lotus qui s'élève audessus des eaux.

Alors, Bhikchous, le fils d'un dieu Çântamati [2] (esprit apaisé) et Lalitavyoûha (exercice des jeux) ayant connu la détermination du Bôdhisattva, plongèrent dans le sommeil tous les hommes, les femmes, les jeunes gens et les jeunes filles de la grande cité de Kapilavastou, et firent cesser tous les bruits.

Au même instant, Bhikchous, le Bôdhisattva ayant reconnu que tous les habitants de la ville étaient plongés dans le sommeil, ayant reconnu que l'heure de minuit était venue, que l'astre Pouchya, le roi des étoiles, paraissait, et que c'était bien le temps de s'en aller par le monde, il dit à Tch'andaka : Tch'andaka, maintenant ne m'attriste plus, mais pare mon cheval Kaṇṭaka, et sans retard donne-le-moi.

Aussitôt que le Bôdhisattva eut prononcé ces mots, les quatre grands rois qui avaient entendu les paroles du Bôdhisattva sortirent

[1] Sanscrit, *tamaradja*, qui a aussi le sens de « ténèbres de l'esprit et de la passion. »

[2] Ce nom s'est déjà présenté p. 196, mais sous la forme de *Çântasoumati*, « bon « esprit apaisé. »

de leurs demeures, et afin d'accomplir l'œuvre du sacrifice au Bôdhisattva, vinrent, chacun avec ses préparatifs, et en se hâtant, dans la grande ville de Kapilavastou.

En ce moment le grand roi des Gandharbas, Dhritarâchtra, accompagné de millions de Gandharbas conduisant des chœurs d'instruments de musique et des chants de toutes sortes, arriva par l'horizon oriental. Dès qu'il fut arrivé, il tourna autour de la grande ville de Kapilavastou, puis s'arrêtant du côté même de l'horizon oriental, salua le Bôdhisattva et s'assit.

Le grand roi Virouṭaka étant venu du côté du midi avec des millions de Koumbhaṇḍas, tenant dans leurs mains toutes sortes de colliers de perles et de diamants, et de vases remplis d'eau de senteur de toute espèce, tourna autour de la grande ville de Kapilavastou, puis s'arrêtant à l'horizon du midi, salua le Bôdhisattva et s'assit.

Le grand roi Viroûpâkcha étant venu du côté du couchant avec des millions de Nâgas, portant dans leurs mains toutes sortes de colliers de perles et de diamants et des poudres parfumées, et faisant souffler des brises embaumées d'un nuage de fleurs, tourna autour de la grande ville de Kapilavastou, puis s'arrêtant à l'horizon du couchant, salua le Bôdhisattva et s'assit.

Le grand roi Kouvêra étant venu par l'horizon du nord avec des millions de Yakchas, portant des diamants brillants comme des étoiles, tenant à la main des flambeaux et des torches enflammées, armés d'arcs et de flèches, d'épées, de javelots, de lances à deux et à trois pointes, de disques, de piques à une pointe et d'armes de toute espèce, et revêtus de fortes cuirasses, tourna autour de la grande ville de Kapilavastou, et s'arrêtant à l'horizon du nord, salua le Bôdhisattva et s'assit.

Le maître des dieux, Çakra lui-même, accompagné des dieux Trâyastriṁçats, portant des fleurs divines, des parfums, des guirlandes, des essences, des poudres parfumées, des habits, des parasols, des étendards, des bannières, des pendants d'oreilles (en forme) de fleurs et d'autres parures, étant venu, tourna autour de la grande ville de

Kapilavastou, et s'étant arrêté au milieu des cieux avec sa suite, salua le Bôdhisattva et s'assit.

Cependant, Bhikchous, Tch'andaka ayant entendu les paroles du Bôdhisattva, les yeux remplis de larmes, lui adressa ces paroles : Maître qui connaissez le temps, qui connaissez le moment, qui connaissez la proportion, serait-ce donc aujourd'hui le temps et le moment de partir? Pourquoi donnez-vous cet ordre?

Le Bôdhisattva dit : Tch'andaka, c'est maintenant que le temps est venu.

(Tch'andaka) dit : Maître, de quoi le temps est-il venu?

Le Bôdhisattva dit : Dans la recherche (que j'ai faite) du bien des êtres, j'ai dit il y a longtemps : Après avoir obtenu de demeurer dans l'Intelligence (*Bôdhi*) exempte de vieillesse et de mort, je délivrerai les créatures. Telle est la prière que j'ai prononcée. Le temps de son accomplissement est venu. En cela est la Loi elle-même.

Et ici il est dit : Les gardiens de la terre et de l'atmosphère, Çakra le maître des dieux avec (ceux) de sa résidence, les dieux Yâmas, les dieux Touchitas, Nirmitas et Paranirmitavaçavartins [1] se sont empressés. Varouṇa, roi des Nâgas, Manasvin [2] Anavatapta, ainsi que Sâgara, au temps où le premier des hommes va sortir, se sont empressés de lui offrir un sacrifice. Tous les dieux Roûpâvatcharas, Praçântatchâris et Dhyânagôtcharas [3] sont venus avec empressement offrir un sacrifice à ce meilleur des hommes digne des sacrifices des trois mondes [4]; et les Bôdhisattvas qui autrefois ont accompli leur mission, devenus ses compagnons, sont venus aux dix horizons, et en voyant le Victorieux s'en aller par le monde, pensent à lui offrir un sacrifice, comme il convient.

[1] *Vaçavartins* est omis dans le texte sanscrit.

[2] Le tibétain a le correspondant de *tédjasvin*. Conf. p. 197, note 1.

[3] Pour l'explication de ce nom et des précédents, voyez la table alphabétique à la fin du volume.

[4] Le ciel, la terre et l'enfer, ou peut-être les trois mille mondes, qui composent l'univers, suivant les Bouddhistes.

Le maître magnanime des Gouhyakas[1] portant un foudre allumé, se tient dans l'étendue des cieux, le corps revêtu d'une cuirasse, doué de force, d'énergie et de courage, suivi des Gouhyakas ayant à la main des foudres allumés. Les fils des dieux Tchandra et Soûrya se tiennent assidûment à droite et à gauche, et joignant les dix doigts des mains, considèrent attentivement celui qui va s'en aller par le monde. L'astre Pouchya[2], accompagné de sa suite, fait paraître son corps plus grand, et s'avançant en avant du plus pur des hommes, fait entendre des paroles qui vont au cœur :

L'astre Pouchya étant sur l'horizon, le moment est venu de partir. Maintenant tu as obtenu toutes les vertus et bénédictions. Moi aussi j'irai avec toi, apaisant les passions. Il ne s'élèvera pas d'obstacles. Les fils des dieux t'ont encouragé par leur exhortation. Éminent par la force et le courage, lève-toi promptement. Délivre tous les êtres frappés par les douleurs. C'est maintenant que le temps d'aller dans le monde est venu.

Des millions de divinités s'approchent en répandant une pluie de fleurs délicieuses; et lui assis les jambes croisées de la manière la plus gracieuse, entouré des dieux, resplendit dans sa beauté d'une lumière éclatante. Dans la ville, hommes, femmes, jeunes gens, jeunes filles, tous tant qu'ils sont, l'esprit appesanti, sommeillent, fatigués de leurs fonctions. Les chevaux, les éléphants, les bœufs, les perroquets, les cigognes, les paons, les geais, tous appesantis et plongés dans le sommeil, n'aperçoivent plus de formes. Ceux des fils de Çâkya qui portant des lances à deux pointes solides comme le diamant, ont été placés en sentinelle près des principales portes extérieures, sur des éléphants, des chevaux et des chars, se sont endormis. Tous les gens du fils du roi ont aussi cédé au sommeil. Les troupes des femmes dorment toutes nues sans aucun vêtement et

[1] Demi-dieux, gardiens des trésors de Kouvêra, dieu des richesses.

[2] Astre qui a présidé à la naissance du Bôdhisattva (voyez chap. VII); c'est le huitième astérisme lunaire.

privées de sentiment. Et lui, avec les accents mélodieux de Brahma et la voix douce du Kalabingka, l'heure de minuit étant passée, parla ainsi à Tch'andaka : Tch'andaka, donne-moi mon excellent cheval Kaṇṭaka, après l'avoir équipé avec soin. Si ton intention est de m'être agréable, ne fais pas d'objections, donne-le-moi promptement.

Tch'andaka ayant entendu ces paroles, les yeux remplis de larmes, dit à son maître : O le meilleur guide des êtres, où irez-vous, et qu'avez-vous affaire d'une monture? Vous qui connaissez le temps, qui connaissez le moment et observez la Loi, ce n'est pas le temps d'aller quelque part que ce soit. Vos portes sont fermées avec des barres solides; aucun portier ne viendra vous les ouvrir.

Mais en voyant que par la puissance de la pensée de Çakra, les portes avaient été ouvertes, Tch'andaka qui se réjouissait redevint triste et versa des larmes. Ah malheur! qui sera avec moi? Comment faire? de quel côté courir? pensait-il. Çakra seul a entendu les paroles terribles prononcées par cet être majestueux. Cette forte armée de quatre corps de troupes, que fait-elle ici? Ces gens mêmes du roi et de ce fils du roi ne l'aperçoivent pas. La foule des femmes sommeillent, et les dieux ont endormi Yaçôvatî [1]. Ah malheur! qu'il accomplisse donc tous les vœux qu'il a faits autrefois.

Les dieux par millions disent à Tch'andaka : Donne de bonne grâce Kaṇṭaka le meilleur des chevaux, ô Tch'andaka; ne contrarie pas le guide (des créatures). Les dieux et les Asouras ont fait entendre un bruit de tambours, de conques et d'instruments de musique par milliers; et cependant endormie par les dieux, cette meilleure des villes ne s'est pas éveillée. Tch'andaka, vois l'atmosphère resplendir d'une lumière divine, claire et pure; vois les millions de Bôdhisattvas venus pour le sacrifice; vois Çakra l'époux de Satchî, entouré d'une armée qui se tient majestueusement à la porte; vois toutes les troupes des dieux, des Asouras et des Kinnaras, venus aussi pour le sacrifice.

Tch'andaka ayant entendu ces paroles des dieux, parla au cheval

[1] Voyez p. 52, note 1.

Kaṇṭaka : Le meilleur cocher des êtres va partir ; toi ne manque pas de hennir. Puis, après avoir orné d'or les sabots, couleur des nuages pluvieux[1], du cheval, le cœur rempli de tristesse, il le présenta pour monture à celui qui possède un océan de qualités. Vous qui possédez les meilleurs signes et qui êtes secourable, voici votre monture excellente et de bonne race. Le vœu que vous avez médité autrefois, accomplissez-le, partez donc. Apaisez tous ceux qui vous feront obstacle, et accomplissez les austérités méditées. Donnez à toutes les créatures le bien-être et le calme du Svarga.

Au moment où il se leva de sa couche, cette terre tout entière fut ébranlée de six manières. Il monta sur l'excellent roi des chevaux pareil au disque de la pleine lune, conduit par la main parfaitement pure et semblable au lotus sans tache des gardiens du monde. Çakra et Brahma, tous les deux devant lui, montrent la route, en disant, C'est (par) ici. Par la lumière pure et éclatante qui s'échappe de lui, les terres resplendissent de clarté. En ce moment tous les maux sont apaisés ; les êtres, remplis de bien-être, ne sont plus tourmentés par les misères. Il tombe une pluie de fleurs, des milliers d'instruments se font entendre, les dieux et les Asouras le louent. Tous, remplis de joie, après avoir tourné autour de Kapila, la meilleure des villes, s'éloignent. Le grand homme étant parti, le dieu de la ville excellente, l'esprit abattu, est venu ; arrivé en sa présence, le dieu, avec un cœur rempli de tristesse et d'ennui, parla ainsi à celui qui a le visage pareil au lotus : Privée de toi, cette terre est nue et sans beauté, la ville tout entière s'est enveloppée de ténèbres. Aujourd'hui que tu as quitté ce séjour, il n'y reste rien pour mon bonheur. Désormais le chant des troupes d'oiseaux, les bruits sans fin qui t'éveillaient, les accords harmonieux de l'appartement des femmes, les douces voix et les chants de bénédiction, tu ne les entendras plus.

[1] Le tibétain a « couleur de l'été ; » mais il est probable que le mot tibétain *tch'ar*, « pluie, » aura été omis après *dbyar*, ou confondu avec lui à cause de sa prononciation analogue. Le sanscrit a *vârchika*.

Vainqueur de la corruption, si tu t'en vas, je ne verrai plus les dieux et les Siddhas[1] t'honorer jour et nuit de sacrifices. Je ne respirerai plus de parfums divins. Comme la guirlande qu'on y avait attachée, quand le jour a été passé, tu as, le soir, abandonné le palais; toi parti, il n'a plus ni gloire ni splendeur. C'est pour moi comme la vue de la danse[2]. Tu as ravi la splendeur et la force de la ville entière; pareille à un désert, elle ne brille plus. La prédiction des Richis est aujourd'hui devenue fausse, qui annonçait que tu serais ici, sur cette terre, un Tchankrabala[3]. Grand arbre de vertus, si tu t'en vas, la force des Çâkyas n'est plus une force sur cette terre, la famille du roi est ici frappée et détruite, la pensée de cette foule de Çakyas complétement abaissée. Pur et exempt de toute tache, où vas-tu? moi aussi j'irai avec toi. Une fois encore, avec amour et regret, daigne jeter un regard sur ce palais.

Le sage ayant regardé cette demeure, prononça ces mots d'une voix douce : Avant d'avoir obtenu la fin de la naissance et de la mort, je ne rentrerai pas dans la ville de Kapila, ni avant d'avoir obtenu la demeure suprême exempte de vieillesse et de mort, ainsi que l'Intelligence pure. Quand j'y reviendrai, la ville de Kapila sera debout, et non appesantie par le sommeil.

Lorsque le Bôdhisattva maître du monde sortit, les Apsaras, parcourant les cieux, le louaient[4].

Cependant, Bhikchous, le Bôdhisattva ayant fait son entrée dans

[1] Demi-dieux qui habitent les airs entre la terre et le soleil.

[2] Comparez p. 169.

[3] « Force de la roue. » Comparez *Tchakravartin*, « qui tourne la roue. »

[4] Le Bôdhisattva avait alors vingt-neuf ans. (*Abhinichkr*. fol. 24, *a*. 2, et *Mahâvansa*, édit. Turnour, p. 10.) « Six jours avant de partir, le Bôdhisattva pensa : Les autres venant à se permettre de méchantes paroles sur moi, comme de dire : Le jeune Çâkya Mouni n'est pas un homme, puisqu'il abandonne Yaçôdharâ, Gôpâ et Mrigadjâ, ainsi que soixante mille femmes, je me livrerai avec Yaçôdharâ au plaisir et à la volupté. Et d'après cette pensée, il se livra avec elle au plaisir. Yaçôdharâ devint enceinte, et elle pensa : Quand le jour (de la naissance de mon enfant) sera venu, je prierai le Bôdhisattva de m'entendre. » (*Abhinichkr*. fol. 41 *b*.)

le monde, traversa le pays des Çâkyas et le pays des Kantas[1]; puis ayant dépassé le pays des Mallas[2] et la ville de Mênêya du pays appelé Anouvainêya[3], le Bôdhisattva était parvenu à la distance de six Yôdjanas quand le jour parut. Alors il descendit de son cheval Kaṇṭaka, et debout à terre il congédia la grande foule des dieux, des Nâgas, des Garouḍas, des Kinnaras et des Mahôragas. Quand il les eut congédiés, il pensa : Je remettrai entre les mains de Tch'andaka ces ornements et Kaṇṭaka, puis je le renverrai. Et le Bôdhisattva appelant Tch'andaka, lui parla ainsi : Tch'andaka, va; emmène ces ornements et le cheval Kaṇṭaka, retourne sur tes pas.

A cet endroit de la terre où Tch'andaka retourna sur ses pas, un Tchâitya fut bâti, et aujourd'hui encore ce Tchâitya est connu sous le nom de Tch'andakanivartana (retour sur ses pas de Tch'andaka).

Le Bôdhisattva pensa encore : Que faire de la touffe de mes cheveux, à présent que je suis devenu religieux errant? Et coupant ses cheveux avec son épée, il les jeta au vent. Les dieux Trâyastriṁçats les ayant recueillis dans le but de les honorer, célèbrent encore aujourd'hui la fête de la touffe de cheveux. Là aussi un Tchâitya ayant été bâti, aujourd'hui encore on lui donne le nom de Tchouḍapratigraha (touffe de cheveux recueillis).

Le Bôdhisattva pensa encore : Après m'être fait religieux, comment des vêtements de Kaçi (Bénarès) conviendraient-ils? Si je trouvais le vêtement convenable pour demeurer dans la forêt, ce serait bien.

Alors il vint à la pensée des dieux Çouddhâvâsakâyikas : Des vêtements rougeâtres[4] sont devenus nécessaires au Bôdhisattva. Et en ce moment l'un des fils des dieux faisant disparaître sa forme divine, se présenta, sous la figure d'un chasseur revêtu de vêtements rougeâtres, au Bôdhisattva, qui lui dit : Ami, si tu me donnais ces vête-

[1] Les manuscrits sanscrits écrivent *Kaṇḍya.*

[2] Situé au pied de l'Himalaya. (*Vichṇou Pourâṇa*, trad. Wilson, p. 188.)

[3] J'ignore quels sont ces pays et cette ville.

[4] Le vêtement rougeâtre (teint avec de l'ocre rouge) est le vêtement des religieux bouddhistes.

ments rougeâtres, je te donnerais, moi, ces vêtements de Kaçi. Celui-ci dit : Ces habits vous sont bons, et eeux-là sont bons pour moi. Le Bôdhisattva dit : Je te les demande. Alors le fils d'un dieu sous la figure d'un chasseur, ayant donné au Bôdhisattva les vêtements rougeâtres, prit ceux de Kaçi. Au même instant ce fils d'un dieu plein de respect, prenant ces vêtements avec les deux mains, les posa sur sa tête, et dans le but de les honorer et de leur rendre hommage, il se rendit dans le monde des dieux. Et cela ayant été vu de Tch'andaka, un Tchâitya fut bâti en ce lieu, et aujourd'hui encore il porte le nom de Kâchâyagrahana (prise des vêtements rougeâtres).

Lorsque le Bôdhisattva après avoir coupé la touffe de ses cheveux, revêtit les vêtements rougeâtres, cent mille fils des dieux firent éclater la joie la plus grande, et se livrant aux transports de la plus vive allégresse : Compagnons, le jeune Siddhârtha s'est fait religieux. Après avoir atteint l'Intelligence (*Bôdhi*) suprême, parfaite et accomplie d'un Bouddha, il fera tourner la roue de la Loi. Les êtres innombrables, soumis par leur nature à la naissance, il les délivrera complétement de la naissance. Après avoir délivré complétement les êtres de la vieillesse, de la mort, de la maladie, de la corruption, du désespoir, des misères, des inquiétudes et du trouble, après les avoir fait passer au delà de l'océan de la vie émigrante, il les établira dans la région d'une nature impérissable, heureuse et sans crainte, exempte de misères et de douleurs, calme, sans passion et sans mort.

Après avoir parlé ainsi, ils poussèrent des acclamations et de grands cris d'allégresse; et ce bruit passant de l'un à l'autre, retentit jusqu'au séjour des Akanichtas[1].

Cependant les femmes de l'appartement intérieur ne voyant pas le jeune homme, cherchaient dans les palais d'hiver, de printemps et d'été, dans ses lits de repos, dans ses appartements; et ne le trouvant nulle part, elles s'empressèrent, et toutes ensemble se mirent à pousser des cris comme une volée de Kouraris[2]. Quelques-unes

[1] Le dernier étage des cieux superposés. Voyez p. 144. — [2] Espèce d'orfraies

de ces femmes, accablées de douleurs, crient en pleurant : Ah mon fils! Quelques-unes crient : Ah mon frère! Quelques-unes crient : Ah mon époux! Quelques-unes crient : Ah mon seigneur! Quelques-unes prononcent toutes sortes de paroles de tendresse. Quelques-unes se frappent le corps, et pleurent. Quelques-unes s'écorchent la tête. Quelques-unes se regardent au visage en pleurant. Quelques-unes, les yeux égarés, pleurent. Quelques-unes se frappent les cuisses avec la main, et pleurent. Quelques-unes se frappent la poitrine en pleurant. Quelques-unes se frappent les bras avec les mains en pleurant. Quelques-unes se frappent la tête, et pleurent. Quelques-unes jettent de la terre sur leur tête, et pleurent. Quelques-unes arrachent leurs cheveux en pleurant. Quelques-unes mêlent leur chevelure en pleurant. Quelques-unes le louent (le Bôdhisattva) en levant les bras, et poussent des gémissements. Quelques-unes, comme des gazelles percées de flèches empoisonnées, errent de tous côtés en pleurant. Quelques-unes se cachent le visage avec leurs vêtements et pleurent. Quelques-unes, comme des plantes Kadalis secouées par un ouragan, le corps tout en désordre, pleurent. Quelques-unes, renversées à terre, n'ont plus qu'un souffle. Quelques-unes, comme des poissons tirés de l'eau, se roulent à terre et pleurent. Quelques-unes, comme des arbres déracinés, gisent renversées à terre et pleurent.

Cependant le roi ayant entendu ce bruit, dit aux Çâkyas : Pourquoi, dans l'appartement des femmes, ce grand bruit se fait-il entendre? Les Çâkyas l'ayant appris dirent : Grand roi, le jeune homme n'est pas dans l'appartement des femmes. Le roi dit : Promptement fermez les portes de la ville, et cherchez le jeune homme dans l'intérieur.

Ils cherchèrent au dehors et au dedans; mais comme ils ne le trouvaient pas, Mahâ Pradjâpati Gâutamî se jeta à terre en poussant des gémissements; et dit au roi Çouddhôdana : O grand roi, veuillez me faire rendre promptement mon fils.

Alors le roi expédia de quatre côtés des courriers à cheval :

Allez; et si vous ne trouvez pas le jeune homme, ne revenez pas.

Les devins et ceux qui connaissent les signes ayant averti que le Bôdhisattva était sorti par la porte de Bénédiction, ces courriers s'en allèrent par cette porte, et au milieu de la route ils virent la pluie de fleurs qui était tombée, et il leur vint à la pensée : Le jeune homme est sorti par ce chemin. Et après s'être un peu avancés, ils aperçurent le fils d'un dieu qui s'en allait portant sur sa tête les vêtements de Kaçi du Bôdhisattva, et ils pensèrent : Si ce sont là les vêtements de Kaçi du jeune homme, n'est-ce point à cause de ces vêtements que celui-ci l'a tué, pour les emporter? Puis ayant vu derrière lui Tch'andaka conduisant le cheval Kaṇṭaka et emportant les ornements, ils se dirent l'un à l'autre : Voilà Tch'andaka, qui vient emmenant Kaṇṭaka; avant de l'interroger, pas de violence. Ils interrogèrent Tch'andaka : N'est-ce point à cause de ces vêtements de Kaçi que cet homme a privé le jeune homme de la vie? Tch'andaka dit : Il n'en est rien. Celui-ci a offert au jeune homme des vêtements rougeâtres, et le jeune homme lui a donné les vêtements de Kaçi.

Cependant ce fils d'un dieu, dans le but de les honorer, ayant pris ces vêtements avec les deux mains, les mit sur sa tête, et s'en alla dans le monde des dieux.

Les courriers demandèrent encore à Tch'andaka : Qu'en penses-tu? Si nous allions jusqu'au jeune Çâkya, pourrions-nous le ramener? Celui-ci dit : Vous ne le pourrez pas. Le jeune homme est ferme dans son courage et dans ses promesses. « Avant d'avoir atteint l'Intelligence suprême, parfaite et accomplie, avant d'être Bouddha, je ne retournerai pas dans la grande cité de Kapilavastou. » Voilà ce qu'il a dit, et il ne reviendra pas sur ses paroles; et comme il l'a dit, cela arrivera. Pourquoi? (C'est que) le jeune homme, ferme dans son courage et ses promesses, ne variera pas.

Alors Tch'andaka conduisant Kaṇṭaka avec les ornements, arriva au milieu des gens de l'appartement des femmes. Ces ornements longtemps portés par le jeune Çâkya, beau, au grand nom, magnanime,

irrésistible; ces ornements de celui qui est fort comme Mahâ Nârâyaṇa[1], fort comme Ardha Nârâyaṇa, ceux-ci ne peuvent les soulever. Pendant ce temps-là Mahâ Pradjâpatî Gâutami pensa : Tant que je verrai ces ornements, le chagrin sera dans mon cœur. Je vais les jeter dans un étang. Et en même temps Mahâ Pradjâpati Gâutami jeta ces ornements dans un étang. Et aujourd'hui encore, cet étang est connu sous le nom d'Âbharaṇapouchkari (étang des ornements).

Et ici il est dit : Au moment où le Bôdhisattva, sage et courageux, est parti, les habitants de Kapilavastou s'éveillaient, et tous pensaient en eux-mêmes : Le jeune homme est endormi sur sa couche. Et tout joyeux, ils s'en félicitaient, et se le disaient l'un à l'autre.

Gôpâ, ainsi que toute la suite des femmes, s'étant éveillée, regarda le lit, et ne voyant pas le Bôdhisattva : Hélas! suis-je trompée? où donc est allé le Bôdhisattva? Et elle remplit le palais de ses gémissements.

Le roi ayant entendu ce bruit, se laissa tomber à terre, en disant : Hélas! ô mon fils unique! Et il sanglotait. On le baigna en versant l'eau d'un vase, et les Çâkyas en foule le firent revenir à lui.

Gôpâ s'est laissée tomber de sa couche à terre; elle arrache ses cheveux et disperse ses parures : la séparation d'avec celui qui a tous les agréments a été prompte. Le meilleur des guides me l'avait dit autrefois, hélas! (trop) bien dit! Beau, très-beau, embelli par les proportions sans défaut de tes membres, brillant, parfaitement pur, gagnant le cœur des créatures, loué par les gens vertueux, digne des offrandes des dieux et des hommes, après m'avoir abandonnée sur ma couche, où es-tu allé? Tant que je ne verrai pas le Bôdhisattva (qui est) rempli de qualités, je ne veux pas de breuvage, je ne prendrai pas de nourriture. Couchée sur la terre, je porterai mes cheveux nattés (comme les pénitents). J'abandonnerai l'usage du bain, et me livrerai à l'exercice de la pénitence et des austérités. Tous les jardins n'ont plus ni feuilles, ni fleurs, ni fruits. Les rangées de perles les plus

[1] Nom de Vichṇou, considéré comme le dieu existant avant tous les mondes.

pures, sombres et fanées, ressemblent à des débris poudreux. O le plus pur entre les premiers des hommes, depuis que tu les as abandonnées, les habitations de cette ville ne sont plus belles, et ressemblent à un désert. Chants mélodieux des voix les plus douces, suite de femmes parées de robes flottantes, jour voilé par des treillis d'or, privée de celui qui a toutes les qualités, je ne prendrai plus garde à vous.

La tante (Gâutamî), quoique accablée d'une douleur profonde, lui dit : Fille de Çâkya, ne pleure pas. Et elle sanglotait. « Je mettrai fin dans les mondes à la vieillesse et à la mort, » a dit autrefois ce premier des hommes. Ce grand Richi, qui a pratiqué mille vertus, était parvenu, à minuit, à la distance de six Yôdjanas. Il a donné à Tch'andaka que voici, son cheval excellent et les ornements : Tch'andaka, prends-les, a-t-il dit, va à la ville de Kapila, et à mon père et à ma mère réponds par ces paroles de moi : Le jeune homme est parti, ne vous affligez pas davantage. (Quand il sera) devenu Bouddha (doué) de l'Intelligence, il[1] reviendra ici. Écoutez les Lois, et vos esprits seront calmés.

Tch'andaka dit encore au guide (des créatures) : Si l'on me demande : Tch'andaka, où a été conduit l'excellent Bôdhisattva ? la foule de parents du meilleur des hommes me frapperont, et je n'aurai ni le pouvoir, ni la force de résister. Le Bôdhisattva a dit encore : Tch'andaka, ne crains rien ; la foule de mes parents sera satisfaite aussi. Ils t'accorderont toujours la science d'un instituteur; et comme ils sont bienveillants pour moi, ils seront bienveillants pour toi.

Tch'andaka emmena le meilleur des chevaux avec les ornements, et se rendit au jardin du meilleur des hommes purs. Le garde du jardin, dans l'élan de sa joie, dit aux Çâkyas l'heureuse nouvelle : Le cheval excellent du jeune homme[2] et Tch'andaka sont arrivés au jardin, ne vous désolez plus.

Le roi ayant entendu ces paroles, entouré des Çâkyas, s'empressa,

[1] Le sanscrit a ici la première personne : *je reviendrai, etc.*

[2] Le sanscrit a : *le jeune homme, le cheval excellent et Tch'andaka, etc.*

dans l'élan de sa joie, de se rendre au jardin. (Mais) Gôpâ, qui connaissait l'esprit ferme du Bôdhisattva, n'ajouta pas foi à ce discours, et ne donna pas de signes de joie. Pourquoi, sans avoir atteint l'Intelligence, le jeune homme serait-il revenu sur ses pas jusqu'ici? Non, il n'est pas dans cette demeure.

Le roi, en voyant le cheval excellent et Tch'andaka, poussa de longs soupirs, et tomba à la renverse à terre. Ah! mon fils, habile au chant et à la danse, après avoir abandonné tout royaume, où es-tu allé? Tch'andaka, dis-moi bien ici où est allé le Bôdhisattva, ce qu'il veut faire. Par qui la porte a-t-elle été ouverte? Par qui a-t-il été conduit? Comment l'offrande lui a-t-elle été faite par les troupes de dieux?

Tch'andaka dit : Seigneur des rois, écoutez-moi. A minuit, pendant que dans la ville jeunes et vieux dormaient, le Bôdhisattva à la voix mélodieuse m'a parlé ainsi : Tch'andaka, donne-moi promptement le roi des chevaux. Tel a été l'ordre. Et moi je voulus éveiller les troupes d'hommes et de femmes; (mais) comme ils dormaient d'un sommeil profond, ils n'entendirent pas mes paroles. Je lui amenai, en pleurant, le roi des chevaux. Secours des êtres, où vous plaît-il d'aller? lui dis-je.

Les portes munies de machines furent ouvertes par Çakra. Les quatre gardiens du monde tenaient les pieds du cheval. Le héros étant monté, les routes des trois mille mondes furent ébranlées. Au milieu du ciel immense où il s'avançait, les ténèbres de la nuit étaient dissipées par une lumière resplendissante. Des fleurs tombaient, des instruments mélodieux résonnaient par centaines, les dieux et les Apsaras le louaient. Il s'avança à travers le ciel, entouré des troupes des dieux.

(Cependant) Tch'andaka emmenant le meilleur des chevaux, était arrivé, en pleurant, à l'appartement des femmes. Gôpâ, en voyant Tch'andaka et le cheval excellent, tomba à la renverse, évanouie sur la terre. Toutes les femmes s'empressèrent à l'envi, et

prenant de l'eau, en baignèrent la fille de Çâkya, qui de douleur en était venue à s'approcher de la mort. Deux êtres qui s'aimaient en sont venus à se séparer, pensait-elle. (Puis) la fille de Çâkya, désolée, ayant fait un effort, prit par le cou le meilleur entre les rois des chevaux, et se rappelant les joies et les plaisirs d'autrefois, elle fut accablée de chagrin, et le témoigna par toutes sortes de paroles : Ah celui qui faisait ma joie! Ah mon (époux, le) premier des hommes, au visage pareil à la lune sans tache! Ah mon (époux) doué de la plus belle forme, aux signes les plus beaux, à l'éclat sans tache! Ah mon (époux) aux membres sans défauts, noble et bien né d'une succession de gens respectables et sans égaux! Ah mon (époux) doué des plus grandes qualités, honoré des dieux et des hommes, et le plus compatissant de tous! Ah mon (époux) puissant et fort comme Nârâyaṇa, vainqueur des troupes d'ennemis! Ah mon (époux) à la voix douce comme celle du Kalabingka, aux accents harmonieux comme ceux de Brahma! Ah mon (époux) à la gloire immense, riche de cent œuvres méritoires et de qualités sans tache! Ah mon (époux) digne de louanges, embelli par une foule innombrable de qualités, joie des troupes de Richis! Ah mon (époux) né, heureusement né dans le jardin de Loumbiui, où résonne le bourdonnement des abeilles! Ah mon (époux) grand arbre de science, honoré de sacrifices par les dieux et les hommes! Ah mon (époux) des saveurs la plus pure, aux lèvres rouges comme le (fruit du) Bimba, aux yeux de lotus, (à la peau) couleur d'or! Ah mon (époux) aux dents parfaitement pures, et pareilles (pour la blancheur) au lait et à la gelée matinale! Ah mon (époux) au beau nez, aux beaux sourcils au milieu desquels est le signe Oûrṇa[1] sans tache! Ah mon (époux) à l'épaule bien arrondie, au ventre[2] en arc, aux

[1] Cercle de poils entre les sourcils, regardé comme un signe de grandeur.

[2] Les deux éditions tibétaines traduisent ces deux mots par *rked*, quoique le sanscrit ait *tchapôdara* et *vrittakaḍî*.

jambes d'Ena[1], à la taille arrondie ! Ah mon (époux) aux cuisses pareilles à la trompe de l'éléphant, aux mains et aux pieds purs, aux beaux[2] ongles ! Et voilà ses ornements, produits par une action pure, et qui causaient tant de joie au roi ! Ah mon (époux) à la voix pure et mélodieuse ! O ma plus belle saison, embaumée des plus belles fleurs ! Ah parfums de mes fleurs, et vous qui, en jouant des instruments, faisiez la joie de l'appartement des femmes ! Ah Kaṇṭaka (coursier) de noble race, toi qui étais le compagnon de mon époux, où l'as-tu conduit? Ah Tch'andaka sans pitié, au moment où le plus pur des hommes partait, tu n'as donc pas osé réveiller en appelant? Aujourd'hui, quand s'éloignait de cette ville excellente le compatissant et secourable guide des hommes, pourquoi, en ce moment, n'as-tu pas dit ces seules paroles : Celui qui est notre secours s'en va? Comment celui qui donne le secours est-il parti? Par qui a-t-il été conduit hors de ce palais? De quelque côté qu'il se soit dirigé, une déesse des bois sera sa compagne fortunée. Tch'andaka, pareil à celui qui après avoir montré un trésor, arrache l'œil, à moi que l'affliction accable, rends l'œil. Tch'andaka, un père et une mère doivent toujours être loués et honorés par tous les Djinas[3]; s'il est parti en les abandonnant, à plus forte raison (a-t-il négligé) le plaisir d'être avec une femme. Ah! maudite soit la séparation de ceux qui s'aiment! C'est comme la vue de la danse dont la nature est l'instabilité. Les ignorants, pris par leurs pensées, abusés par la vue, demeureront soumis à la naissance et à la vie émigrante. Il l'a enseigné autrefois : Pour les agrégations[4] soumises à la vieillesse et à la mort, il n'y a plus d'amis. (O mon époux,) quand tu auras accompli ton projet et obtenu la plus pure Intelligence auprès du premier

[1] *Éna énaya*, ou *ainaya*, espèce d'antilope noire à jambes courtes.

[2] Sanscrit, *támra*, couleur de cuivre rouge.

[3] Le sanscrit a : *tout le monde* (*djana* au lieu de *djina*) *doit honorer, etc.*

[4] Par *agrégation* il faut entendre ici un être organisé.

des arbres, quand tu seras devenu un Bouddha parfait et exempt de trouble, daigne revenir ici dans la meilleure des villes.

Tch'andaka ayant écouté ces paroles de Gôpâ avec la plus grande tristesse, répondit en gémissant : Gôpâ, écoutez attentivement mes paroles. A l'heure de minuit, toutes les troupes des femmes étant profondément endormies, seul alors, en ce moment, celui qui se distingue par cent vertus, me dit : Donne-moi Kaṇṭaka. Aussitôt que j'eus entendu ces mots, je vous regardai, endormie sur votre couche. Au moment où votre bien-aimé s'éloignait, je criai à haute voix : O Gôpâ, levez-vous. Les dieux étouffèrent ce cri, et pas même une seule des femmes ne s'éveilla. J'amenai, en pleurant, le roi des chevaux, paré de ses ornements, au meilleur des hommes. Kaṇṭaka s'avance avec une splendeur terrible; le bruit de ses pas retentit à la distance d'un Yôdjana, et cependant, dans la ville plongée dans le sommeil par les dieux, personne ne s'éveille. Sur la terre couverte d'or, d'argent et de perles, les pieds de Kaṇṭaka frappent fortement; il s'en élève un son solennel et doux, et cependant pas un des hommes ne s'éveille. En ce moment l'astre Pouchya était apparent, la lune et les étoiles brillaient au ciel. Du haut du ciel des millions de dieux joignant les mains en s'inclinant, adoraient. Près d'eux se tenaient les troupes des Yakchas et des Rakchas, et les quatre gardiens du monde, habiles aux transformations surnaturelles, qui de leurs mains pures comme la tige du lotus sans tache, soutenaient les pieds de Kaṇṭaka. Celui qui se distingue par l'éclat de cent bonnes œuvres, monte sur ce (cheval), semblable au lotus rouge et au Varchika [1]. Cette terre est ébranlée fortement de six manières, les champs de Bouddha sont enveloppés de splendeurs pures. Çakra, Gourou des dieux et époux de Satchî, ouvre lui-même les portes en ce moment; et lui, entouré et précédé de millions de dieux, s'avance,

[1] Le tibétain a *varcha*, sorte de graminée, suivant Wilson, qui explique le dérivé *varchika* (que portent nos deux manuscrits) par « bois d'aloès, » *agallochum*.

adoré des dieux et des Nâgas. Aussitôt qu'ils s'aperçoivent que Kaṇṭaka porte solennellement à travers le ciel le chef du monde, les troupes des dieux et des Dânavas[1], accompagnés d'Indra, marchent en même temps que Sougata[2] s'avance. Les Apsaras, habiles à chanter, célèbrent les qualités du Bôdhisattva; elles donnent du courage[3] à Kaṇṭaka, et font entendre des chants doux et harmonieux : Kaṇṭaka, vite, vite, emporte le guide du monde. Ne sois ni abattu ni triste. Puisque tu fais plaisir au chef du monde, tu ne peux ni craindre, ni rencontrer de mal, ni suivre de mauvaise route. Chacun des dieux, à part soi, se réjouit (en pensant) : Le chef du monde est porté par moi. Et cet endroit de la terre n'est nullement foulé par les pieds de millions de dieux. Vois, Kaṇṭaka, dans l'étendue du ciel, cette belle route qui s'étend, ornée de tous côtés, où se trouvent des tables précieuses, (qui est) décorée (d'ornements) de toutes sortes, embaumée des parfums des plus suaves essences divines. Kaṇṭaka, pour cette bonne action, très-heureusement transformé dans le séjour des dieux Trâyastriṃçats, entouré et précédé d'Apsaras, et regardé par elles, tu jouiras de tous les plaisirs désirés des dieux.

Ainsi donc, ô Gôpâ, ne vous lamentez plus; mais livrez-vous à la plus grande joie. Bientôt vous verrez le meilleur des hommes, ayant obtenu l'Intelligence, précédé des dieux. O Gôpâ, les hommes qui ont fait de bonnes œuvres ne doivent jamais se lamenter. Puisqu'il s'est distingué par l'éclat de cent bonnes œuvres, réjouissez-vous au lieu de vous lamenter. Tout l'appareil des sacrifices déployé par les dieux et les hommes, quand le prince est sorti, cet appareil, ô Gôpâ, quand même je parlerais pendant sept jours, je ne pourrais le décrire

[1] Le tibétain a traduit comme s'il y avait *asoura*, qui, d'ailleurs, est synonyme.

[2] *Qui va bien.* Épithète des Bouddhas.

[3] Je crois qu'il faut lire ici, dans le texte, *stobs mthou byed;* mais, dans le doute, j'ai laissé *mthoud* de l'édition du Bkahhgyour; l'autre a *btoud*, qui est encore moins satisfaisant.

complétement. En rendant hommage à celui qui apporte le secours et la délivrance, vous acquerrez le plus grand des biens, incompréhensible pour la pensée; et, à mon avis, vous serez aussi semblable qu'on peut être semblable au plus pur des hommes.

Chapitre de l'Entrée dans le monde, le quinzième.

CHAPITRE XVI.

C'est ainsi, Bhikchous, que par la bénédiction du Bôdhisattva Tch'andaka fit ce récit, propre à consoler la douleur du roi Çoud-dhôdana, celle de Gôpâ, la fille des Çâkyas, celle de toute la suite des femmes et de toute la foule des Çâkyas.

Ainsi donc, Bhikchous, le Bôdhisattva ayant donné au fils d'un dieu qui avait la figure d'un chasseur les vêtements de Kaci, et lui ayant pris les vêtements rougeâtres, se fit lui-même religieux errant, par sympathie pour le monde, par commisération pour les créatures, et en vue de la maturité complète des êtres.

Le Bôdhisattva se rendit ensuite à l'endroit où était la demeure du Brahmane Çakya [1], qui l'invita à rester et à prendre de la nourriture.

Le Bôdhisattva alla ensuite à la demeure du Brahmane Padma, qui l'invita aussi à rester et à prendre de la nourriture.

Il alla ensuite à la demeure du Brahmarchi Raivata, qui l'invita de même à rester et à prendre de la nourriture.

De même Râdjaka [2], fils de Trimadaṇḍika, invita le Bôdhisattva à prendre de la nourriture.

Ainsi, Bhikchous, le Bôdhisattva arriva successivement à la grande ville de Vaiçali [3].

En ce temps-là aussi Arâṭa Kâlâma, accompagné d'une grande réunion de Çrâvakas et de trois cents disciples, avait établi sa demeure

[1] Le tibétain traduit : « qui a une famille; » sanscrit, *koulika?*

[2] Le tibétain a *hod-ldan*, qui s'est déjà présenté au chapitre XIII, pag. 167, mais où il répond au sanscrit *bhânu* ou *bhâna*

[3] *Allahabad*, suivant Csoma. Wilson, au mot *Viçâlâ*, donne pour correspondant moderne *Ougein*.

dans la ville de Vaiçali, et enseignait à ses disciples la doctrine qui consiste dans la pauvreté et la restriction des sens. Quand il vit de loin le Bôdhisattva qui s'avançait, il fut rempli d'étonnement, et dit à ses disciples : Regardez donc la beauté de celui-ci.

Ceux-ci dirent : Nous la voyons bien; c'est vraiment une grande merveille.

Alors, Bhikchous, je m'approchai de l'endroit où était Arâța Kâlâma, et lui parlai ainsi : Arâța Kâlâma, c'est par toi que je serai initié à l'état de Brahmatchari.

Il me répondit : O Gâutama[1], fils d'une famille pure, en l'exerçant sans réserve (cet état), déploie, dans l'enseignement d'une pareille doctrine, toute la science (que tu as) acquise avec peu de peine.

Puis, Bhikchous, il me vint à la pensée : J'ai en moi l'intention, j'ai aussi l'empressement; j'ai le souvenir, j'ai aussi la méditation profonde, j'ai la sagesse. J'obtiendrai donc la doctrine elle-même; et afin de l'éclaircir[2], je resterai tout seul, chaste et retenu dans la solitude.

Et dans cette pensée, Bhikchous, tout seul, chaste et retenu, après être resté dans la solitude, j'éclaircis la doctrine que j'avais eu peu de peine à comprendre.

Ensuite, Bhikchous, je me rendis à l'endroit où était Arața Kâlâma, et lui dis : Ainsi donc, ô Arâța, toute cette doctrine a été comprise et éclaircie[3] par toi. Il me répondit : Cela est ainsi, Gâutama. Je lui dis : Moi aussi je l'ai éclaircie cette doctrine, après l'avoir comprise[3]. Il répondit : O Gâutama, de même que je connais cette doctrine, toi aussi tu la connais; et tout ce que tu en sais, je le sais aussi; de sorte que tous les deux nous l'avons enseignée à cette foule de disciples.

[1] Surnom du Bouddha, emprunté au chef de sa race. (Voyez App. n° I, à la fin du volume.) C'est aussi le nom d'une famille de Brahmanes descendus du sage Gâutama, fondateur de la philosophie *nyâya*.

[2] Sanscrit, *tasya sâkchâtkriyâyai*.

[3] Sanscrit, *Sâkchâtkritô'adhigatah*.

Ensuite, Bhikchous, Arâṭa Kâlâma m'honora d'une offrande pure, et me chargea de faire comprendre aux disciples le sens (de la doctrine).

Puis, Bhikchous, il me vint à la pensée : Cette doctrine d'Arâṭa n'est vraiment pas libératrice; la pratiquer n'est pas une vraie libération, un épuisement complet de la misère; mais j'y parviendrai par elle, en faisant de plus grandes recherches.

Ensuite, Bhikchous, après être resté aussi longtemps qu'il m'avait plu dans la ville de Vaiçalî, je m'avançai dans le pays de Magadha[1]. Après m'être avancé sur ce territoire, jusqu'à la grande cité où était la résidence du roi de Magadha, et être arrivé jusqu'au Pâṇḍava[2], le roi des monts, je m'établis sur le penchant de cette montagne, tout seul, sans aucun compagnon, gardé par des centaines de mille de divinités. Et ayant, le matin, pris la robe et le vêtement de religieux, et portant un vase aux aumônes, j'entrai, par la porte de l'eau chaude[3], dans la ville de Râdjagrïha. (J'étais) beau[4] en me retournant, en regardant en avant, en regardant à droite et à gauche[5], en me ramassant sur moi-même, en m'étendant; beau en portant le manteau long, le Paḍa[6], le vase aux aumônes et le vêtement religieux, sans avoir les sens agités; et, comme (il appartient à) celui qui est transformé, sans avoir l'esprit occupé du dehors. Comme celui qui tient un vase d'huile, et ne regardant que le joug (de la morale?), j'entrai (dans la ville) pour les aumônes.

Les hommes de Râdjagrïha m'ayant vu, furent remplis d'étonnement. Quel est celui-ci? Brahma ou Çakra, le maître des dieux,

[1] Le Bihar du sud.

[2] La situation exacte de cette montagne, qui suivant notre texte se trouve auprès de la ville de Râdjagrïha, n'est pas indiquée dans les dictionnaires.

[3] Le sanscrit a : « la porte de Pôta. » *Pôta* signifie *petit d'un animal* et aussi *bateau*.

[4] Sanscrit, *prâsadika*, « gracieux. »

[5] L'édition du Bkahhgyour omet « à « gauche. » Le sanscrit a *vyavalôkitêna*.

[6] *Paḍa*, suivant Wilson, est une espèce de toile fine, de tissu coloré, ou encore une sorte de canevas. Le tibétain l'a traduit par *thang*, « ouvert, clair, » qui pourrait se rapporter au sens de *canevas*, de *toile claire*, que les dictionnaires tibétains ne lui donnent pas.

ou bien Vaiçravaṇa, ou quelque dieu de la montagne? Telle était leur pensée.

Et ici il est dit : Celui qui possède un éclat illimité et sans tache, le Bôdhisattva lui-même, s'est fait religieux errant. L'esprit apaisé, la conduite bien réglée, il demeure sur le flanc du Pâṇḍava, le roi des monts. Le Bôdhisattva ayant vu que le matin était venu, s'est revêtu de la robe la plus belle à la vue; il a pris son vase aux aumônes, et avec un esprit humble il est entré à Râdjagrĭha pour (demander) l'aumône, bien purifié comme un lingot d'or natif, et revêtu de la cuirasse des trente-deux signes. Au milieu de la foule d'hommes et de femmes qui le regardent, nul ne se rassasie de le voir. Les rues sont ornées de vêtements précieux et de riz [1]. Cet être, par la puissance duquel la ville tout entière est embellie, et qu'on n'avait pas encore vu, qui est-il? se dit-on. Le peuple l'entoure, et va après lui. Des milliers de femmes sont montées sur le haut du palais, ou remplissent les portes, les fenêtres et les rues, après avoir déserté leurs maisons. On regarde ce premier des hommes, qui ne ressemble à aucun autre; et pendant qu'on admire sa beauté sans égale, il ne se fait ni achats ni ventes, il ne se boit ni liqueurs ni vin, et l'on ne se réjouit ni dans les rues ni dans les maisons.

Aussitôt un homme alla au palais, et tout joyeux dit au roi Vimbasâra [2] : Brahma lui-même est venu dans cette ville demander l'aumône; Seigneur, vous avez obtenu la plus grande faveur. Quelques-uns ont dit que c'était Çakra, le roi des dieux; d'autres que c'était Souyâma [3], le fils d'un dieu, ou bien un (dieu) Santouchita

[1] Les manuscrits sanscrits ont *dharya*, « qu'il faut porter » ou « conserver. » Le tibétain a le correspondant de *dhânya*, « riz. »

[2] Voici l'origine de son nom : « Un fils étant né à Mahâpadma, roi de Râdjagrĭha, il pensa : Quand mon fils est né, le monde ayant été éclairé comme lorsque le disque (*vimba*) du soleil se lève, je lui donne le nom de Vimbasâra. » Ce prince était un des quatre qui naquirent au même instant que le Bôdhisattva. (*Abhin.* 17 *a*, 1.) On l'appelait aussi *Çrênya* ou *Çrênika* à cause de son habileté dans les arts. (*As. res.* XX, 46.)

[3] Ce nom se trouve déjà au chapitre v. p. 57; seulement le tibétain a ici l'équivalent de *Yama* au lieu de *Souyâma*.

Nirmita. D'autres ont dit : C'est le fils d'un dieu Sounirmita. Ceux-ci ont dit : C'est Soûrya ou Tchandra ; Ceux-là : C'est Râhou, Bali [1] ou Vêmatchitri [2]; d'autres enfin ont dit que c'était celui qui demeurait sur le Paṇḍava, le roi des monts.

Le roi fut rempli de joie en entendant ce discours; il se mit à la fenêtre, et vit l'être par excellence, le Bôdhisattva brillant dans sa splendeur, comme l'or le plus pur. Le roi Vimbasâra dit à cet homme (qui l'avait averti) : Donne-lui une aumône, et regarde où il va. Celui-ci le vit qui montait sur la meilleure des montagnes, et quelques-uns lui dirent qu'il demeurait sur le penchant du mont.

Vimbasâra s'apercevant que le matin était venu, le seigneur des hommes, entouré d'une grande foule, se rendit auprès du Paṇḍava, le roi des montagnes, et voyant ce mont resplendissant de lumière, il descendit de son palanquin, et marcha à pied. Il considéra avec un profond respect le Bôdhisattva inébranlable comme le mont Mêrou, assis les jambes croisées sur un tapis de gazon. Le roi après avoir salué ses pieds avec la tête, et l'avoir entretenu de toutes sortes de sujets, lui dit : Je te donne la moitié de tout mon royaume; obéis aux qualités du désir, ne t'en va pas.

Le Bôdhisattva lui répondit d'une voix douce : Seigneur de la terre, puisses-tu vivre longtemps! Moi-même j'ai abandonné un beau royaume; mettant de côté l'espérance, afin d'être calme, je me suis fait religieux. Arrivé à ce moment de la jeunesse où l'on a en partage la beauté du corps, la grâce et la vigueur, j'ai désiré de grandes richesses et des troupes de femmes, et j'ai, au milieu de mon royaume, satisfait mes désirs.

Le roi de Magadha répondit au Bôdhisattva : Je me réjouis beaucoup de t'avoir vu; gouverne conjointement avec moi tout ce royaume, je t'en offre la possession; satisfais tes désirs. Ne demeure

[1] Ou Mahâbali, roi du Pâtâla, région infernale dans la mythologie indoue.

[2] J'ignore quel est ce personnage, dont le nom signifie *tissu varié de couleur*, ou, suivant le tibétain, *bon tissu*.

plus dans les forêts désertes, ne reste plus désormais sur la terre couverte de gazon, quand ton corps est dans la fleur de la jeunesse. Reste ici dans mon royaume.

Le Bôdhisattva lui répondit avec douceur et sincérité par ces paroles bienveillantes : O roi, que la bénédiction t'accompagne toujours! Je ne veux plus des qualités du désir. Le désir est pareil au poison, et accompagné de fautes innombrables. Les êtres tombés dans les enfers, les Prêtas [1] (tombés) à l'état de bêtes, sont secourus par les sages. Les gens respectables n'ont pas de désir. J'ai rejeté le désir comme la morve impure. Le désir tombe comme les fruits de l'arbre ; il va comme le nuage, comme le nuage pluvieux. Inconstant comme le vent, il s'en va dispersant toutes les vertus, et trompe. De même qu'un désir non accompli tourmente, de même celui qu'on est arrivé à satisfaire ne rassasie pas davantage. Quand on n'a pu s'en rendre maître, c'est alors que le désir engendre des malheurs terribles. O roi, quel que soit le désir d'un dieu, quelque bon que soit le désir d'un homme, tous ces désirs, si un homme les satisfait, au lieu d'être rassasié, il en est encore altéré. O roi, tous ceux qui sont calmes, retenus, sans s'écarter de ce qui est respectable, remplis de science par (la connaissance de) la Loi, avancés dans la sagesse, arrivent à un contentement parfait. La propriété du désir est de ne pouvoir aucunement être satisfait. En se laissant aller à ses désirs, un roi les voit d'avance s'accumuler sans limite. Comme les hommes qui ont bu de l'eau salée, si l'on se laisse aller au désir, la soif s'augmente encore. O roi, regarde le corps faible, sans essence, machine de douleur, dégouttant toujours par neuf ouvertures. O roi, je n'ai plus les élans du désir. J'ai abandonné bien des désirs, ainsi que des milliers de femmes qui charmaient les yeux. Dans le désir d'arriver à l'Intelligence, qui est la plus grande des félicités, dégoûté de la vie, je me suis éloigné.

[1] Être allégorique, personnification de l'avarice, suivant Csoma. Wilson explique : « esprit, démon animant les cadavres. »

Le roi dit[1] : De quel côté es-tu venu, ô Bhikchou? Où es-tu né? Ton père et ta mère, où demeurent-ils? Es-tu Kchattriya ou Brahmane? Es-tu roi? Es-tu un Bhikchou pour qui la science n'est pas un fardeau?

Le Bôdhisattva dit[1] : O roi, as-tu entendu parler de la ville de Kapila des Çâkyas, riche et étendue? Le nom de mon père est Çouddhôdana; et moi, à cause des propriétés du désir, je me suis fait ici religieux.

Le roi dit[1] : T'avoir vu, c'est avoir été favorisé d'une heureuse rencontre. Quel que soit celui dont tu es né, nous serons ses disciples[2]. (Toi qui es) délivré de l'entraînement du désir, invité avec empressement, daigne avoir pour moi des sentiments de bienveillance. Quand tu auras acquis l'Intelligence, fais-moi prendre part à la distribution de la Loi. Être existant par toi-même, qui demeures dans mon pays, c'est pour moi un grand bonheur de t'avoir rencontré.

Puis ayant de nouveau salué ses pieds, et tourné autour de lui avec respect, le roi, entouré de tous côtés par ses hommes, s'en retourna à Râdjagriha. Le guide du monde, après être entré dans la ville de Magadha, y être demeuré autant qu'il lui plut, avec un esprit calme, et s'être occupé des affaires des dieux et des hommes, s'en alla sur les bords de la rivière Nairañjana[3].

Chapitre appelé Visite de Vimbasâra, le seizième.

[1] Le tibétain omet ces trois phrases nécessaires pour établir le dialogue. La seconde phrase semble avoir laissé un de ses fragments dans le mot *gsoungs*, qui ne se rapporte à rien.

[2] Le sanscrit a : « nous serons disciples « de ton père. » Le traducteur tibétain a pu lire *vayamapi tasya* au lieu de *vayam pitasya*.

[3] *Falgo* (Phalgou) des modernes. Cette rivière a, dans le Bihar, les noms de Falgo et de Mohany, et se réunit au Gange au village de Rouinallân. (*Foĕ kouĕ ki*, p. 224, 277, 305.)

CHAPITRE XVII.

Bhikchous, en ce temps-là le fils de Râma, Roudraka, ayant établi sa demeure dans la grande ville de Râdjagriha, y demeurait avec une foule de disciples au nombre de sept cents. Il leur enseignait la doctrine d'accord avec la restriction des siéges des qualités sensibles, (que ceux-ci soient) dénués d'idées ou non dénués d'idées[1].

Bhikchous, le Bôdhisattva vit Roudraka le fils de Râma, accompagné d'une nombreuse assemblée; en le voyant, il lui vint à la pensée : Ce Roudraka, fils de Râma, est accompagné d'une nombreuse assemblée dont il est le précepteur; il est grandement désireux de renommée, honoré de beaucoup d'hommes, connu de tous les savants; si donc étant allé près de lui, avant de me livrer aux austérités et aux mortifications, il ne produisait pas en moi une idée éminemment distincte, résultant d'une science évidente; et (si) les choses composées, les choses qui se décomposent, les conceptions, les réflexions, les méditations profondes, l'indifférence (mystique) n'étaient pas réfutées, c'est alors que, les domaines de la réflexion, les objets de l'indifférence étant montrés, j'en viendrais à enseigner que les méditations profondes sur les choses du monde ne sont pas l'issue (des misères humaines). Telle est la méthode que j'enseignerais[2]. J'irai

[1] En sanscrit, *Na êva sañjñâ nâsañjñâyatana sahavratâyai dharman déçayati sma.* J'ai traduit ici sur le sanscrit cette phrase, qui se trouve reproduite correctement au commencement du chap. XXVI. J'ignore pourquoi les deux éditions tibétaines ont omis ici les mots *skye mtched*, « siéges des « qualités sensibles. »

[2] Voici le texte sanscrit de cette phrase obscure, et dont la traduction tibétaine a changé la construction : *Sa tched aham asyântikam oupasañkramya vratatapam âlabhêyam* (pour être d'accord avec le tibétain, il faudrait : *tapam mâlabhêyam, etc.*) *nâcha mamântikê vicichtasañjño bhavên, nâpi pratyakchadjñânêna djñâtô bhavêya, nâpi*

donc auprès de Roudraka, fils de Râma; et en vue de l'enseignement clair des propriétés de la méditation profonde propre (à chacun), m'engageant comme son disciple, j'enseignerai que la méditation profonde sur les choses composées est sans essence.

Alors, Bhikchous, le Bôdhisattva prenant possession de ce projet, se rendit à l'endroit où était Roudraka fils de Râma, et lui parla ainsi :

Ami, quel est ton précepteur? De quel précepteur sachant tout, as-tu appris cette doctrine?

Roudraka fils de Râma répondit ainsi au Bôdhisattva : Ami, je n'ai aucun précepteur; c'est de moi-même que j'ai bien compris tout cela.

Le Bôdhisattva dit : Qu'est-ce qui a été compris par toi?

Celui-ci dit : La voie qui mène à l'indifférence des sens pour ce qui est inconcevable et ce qui n'est pas inconcevable.

Le Bôdhisattva dit : Je désire obtenir de toi, dans nos entretiens, l'enseignement de la voie de cette méditation profonde.

Celui-ci dit : Qu'il en soit ainsi, dans les entretiens que j'ai à donner.

Alors le Bôdhisattva se mettant d'un côté, croisa ses jambes et s'assit. Il ne fut pas plutôt assis, que par l'effet de la distinction de la vertu, de la distinction de la sagesse, de la distinction du fruit des bonnes œuvres accomplies antérieurement, par l'effet de la distinction de toutes les méditations profondes interrogées [1] et du pouvoir exercé sur l'esprit [2], la méditation profonde et le reste de toutes les cent mille [3] espèces d'entrées dans l'indifférence des choses du monde [4] ainsi que leurs différences, lui apparurent clairement [5].

sañskritânâm sâçravâvâṇâm sôpadânâm dhyânasamâpattînâm dôchô dattô bhavêt; ya nvahaṁ tathâroûpamoupâdâya (selon le tibétain : *tathâroûpam oupâyam*) *oupasandarçayêyam yêna êtê vai pratyakchâ bhavêyouh. Dhyânagôtcharâṇâṅ tcha samâpattyârambhanâṇâṁ lâukikasamâdhînâṁ nihsaraṇa darcitô bhavêt.*

[1] Le sanscrit a *réunies*. Voir ci-dessous la note 5.

[2] Le sanscrit n'a pas ce membre de phrase.

[3] Le sanscrit omet *mille*.

[4] Le sanscrit ajoute : *et au delà du monde*. On voit que ce passage doit être altéré.

[5] Voici le texte sanscrit : *Pouṇyaviçê-*

Alors le Bôdhisattva, avec le souvenir et la science, s'étant levé de son siége, s'approcha de l'endroit où était Roudraka le fils de Râma, et lui parla ainsi : Ami, au delà de la voie des sens pour ce qui est inconcevable et ce qui est concevable, y en a-t-il une autre qui soit supérieure?

Celui-ci dit, Il n'y en a pas.

Alors le Bôdhisattva pensa : Roudraka n'a pas à lui seul la foi, le courage, le souvenir, la méditation profonde et la sagesse. Moi aussi j'ai la foi, le courage, le souvenir, la méditation profonde et la sagesse.

Puis le Bôdhisattva parla ainsi au fils de Râma, Roudraka : Ami, où tu (as compris) cette doctrine qui t'apparaissait, moi aussi je l'ai comprise.

Celui-ci dit : Eh bien, viens donc. Toi et moi nous enseignerons d'après elle à cette multitude.

Et en parlant ainsi, il installa à cette intention le Bôdhisattva dans une demeure d'instituteur.

Le Bôdhisattva dit : Ami, cette voie ne conduit pas à l'indifférence[1] (des objets du monde), ne conduit pas à l'affranchissement de la passion, ne conduit pas à l'empêchement (des vicissitudes de l'être), ne conduit pas au calme, ne conduit pas à la science supérieure, ne conduit pas à l'Intelligence parfaite, ne conduit pas à l'état de Çramaṇa[2], ne conduit pas au Nirvâṇa.

Alors le Bôdhisattva, Roudraka et ses disciples étant rassemblés, dit : Maintenant en voilà assez. Et en parlant ainsi, il s'éloigna.

En ce temps-là cinq (personnages[3]) de bonne caste exerçaient les pratiques de Brahmatchari, (dirigées) par Roudraka fils de Râma. Il leur vint à la pensée : Pourquoi donc nous, qui depuis longtemps

chêṇa djñânavicêchêṇa poûrvasoutcharitatchârya phalavicêchêṇa tcha sarvasamâdhiparitchaya (d'après le texte tibétain, ce dernier mot devrait être *prĭtchha* ou *pariprĭtchha*) *vicêchêṇa tcha sarvâṇi laûkikâni lôkôttarâṇi samâpatti çatânyâmoukhîbhavanti sma.*

[1] Sanscrit, *nirvêda.*

[2] Le sanscrit ajoute : *et à l'état de Brahmane.*

[3] Voici leurs noms qui se trouvent déjà en tête de la liste du chap. 1 : *Âdjñânakâuṇḍinya, Açvadjit, Vâchpa, Mahânâma, Bhadrika.* Le nom du troisième est écrit à tort *Pâchva* dans le tome XX des *Asiat. Res.* p. 293.

cherchons et faisons des efforts, n'avons-nous pu comprendre la fin et le but, tandis que le Çramaṇa Gâutâma le comprend et l'explique sans peine, et sans même le désirer? S'il va au delà dans ses recherches, sans nul doute il sera le précepteur du monde, et nous fera part de ce qu'il aura rendu évident. Après avoir murmuré ainsi, ces cinq (personnages) de bonne caste s'éloignèrent de Roudraka fils de Râma, et suivirent le Bôdhisattva.

Ainsi, Bhikchous, le Bôdhisattva étant demeuré autant qu'il lui avait plu à Râdjagrĭha, retourna dans le pays de Magadha, accompagné des cinq (personnages) de bonne caste.

En ce temps-là, à Râdjagriha et sur le mont Gaya[1], une autre compagnie célébrait une fête. Le Bôdhisattva ainsi que les cinq (personnages) de bonne caste furent invités par cette compagnie à s'arrêter et à prendre part au festin.

Cependant, Bhikchous, le Bôdhisattva étant arrivé dans le pays de Magadha, auprès du mont Gaya, il demeura sur le sommet de cette montagne, en vue du renoncement; et pendant qu'il y demeurait, trois comparaisons auparavant ignorées et inconnues se présentèrent. Lesquelles (au nombre de) trois? (Les voici.)

Les Çramaṇas ou Brahmanes, quels qu'ils soient, qui ne tiennent pas leur corps isolé des désirs, qui ne tiennent pas leur esprit isolé des désirs, qui se plaisent dans le désir, se nourrissent de désir, s'enivrent de désir, sont altérés de désir, sont consumés de désir, ceux-là n'ont aucun repos. Ils se frappent eux-mêmes, et en tourmentant leur corps, éprouvent une sensation de douleur aiguë, cuisante et insupportable; et pourtant, parvenus au-dessus de la doctrine humaine, ils ne peuvent expliquer clairement la différence qui distingue la science vénérable. Ainsi, par exemple, si un homme qui désire du feu a pris un morceau de bois vert pour être frotté et un morceau de bois vert pour le frotter, et les a mis dans l'eau, il ne pourra, en frottant, faire sortir du feu. De même aussi les Çramaṇas

[1] Dans le Bihar.



ou Brahmanes qui ne tiennent pas leur corps isolé des désirs, qui ne tiennent pas leur esprit isolé des désirs, qui se plaisent dans les désirs, qui se nourrissent de désirs, qui s'enivrent de désirs, qui sont altérés de désirs, consumés de désirs, n'ont aucun repos. Ils se frappent eux-mêmes, et en tourmentant leur corps, éprouvent une sensation de douleur aiguë, cuisante et insupportable; et pourtant, parvenus au sommet de la doctrine humaine, ils ne peuvent expliquer clairement la différence qui distingue la science vénérable. Telle fut la pensée du Bôdhisattva, et la comparaison qui se présenta à lui la première.

Et il lui vint encore à la pensée : Ces Çramaṇas ou Brahmanes quels qu'ils soient, qui tiennent leur corps et leur esprit isolés des désirs, si d'ailleurs ils se sont déjà plu au désir, ainsi que dans la recherche du feu, tout se passera comme précédemment. Celui qui a pris un morceau de bois vert pour être frotté, et l'a mis dans un lieu ouvert, n'arrivera pas à obtenir du feu en le frottant avec un autre morceau de bois vert. C'est ainsi que pour ces Çramaṇas ou Brahmanes, tout se passant comme précédemment, quoique parvenus bien au-dessus de la doctrine humaine, ils ne peuvent expliquer clairement la différence qui distingue la science vénérable. Telle fut sa pensée, et la seconde comparaison, auparavant ignorée et inconnue, qui se présenta.

Et encore : Ces Çramaṇas ou Brahmanes quels qu'ils soient, qui tiennent leur corps et leur esprit isolés des désirs, si d'ailleurs ils se sont déjà plu aux désirs, tout se passant comme précédemment, mais le repos leur étant venu, s'ils se frappent eux-mêmes, ils éprouvent, en tourmentant leur corps, des douleurs aiguës, cuisantes et insupportables, et arrivés aussi bien au-dessus de la doctrine humaine, ils pourront expliquer clairement la différence qui distingue la science vénérable. Ainsi, par exemple, si un homme désirant du feu et de la lumière se met à les chercher, il prend, pour être frotté, un morceau de bois sec, puis le mettant à l'air et frottant un autre morceau de bois, il peut obtenir du feu et faire briller de la lumière. De

même ces Çramaṇas ou Brahmanes quels qu'ils soient, éprouvant les sensations dites précédemment, et étant parvenus aussi bien au-dessus de la doctrine humaine, pourront expliquer clairement la différence qui distingue la science vénérable. Telle fut sa pensée, et la troisième comparaison, auparavant inconnue et ignorée.

Ensuite, Bhikchous, ceci vint à la pensée du Bôdhisattva : Moi aussi, maintenant que je tiens mon corps isolé des désirs, que je tiens mon esprit isolé des désirs, m'étant d'ailleurs déjà plu dans mon désir, tout se passant comme précédemment, et, étant arrivé au calme, si je me frappe moi-même, en tourmentant mon corps et en éprouvant les mêmes douleurs et les mêmes sensations qu'il a été dit précédemment, parvenu alors moi-même bien au-dessus de la doctrine humaine, je pourrai expliquer clairement la différence qui distingue la science vénérable.

Ainsi, Bhikchous, le Bôdhisattva étant resté, autant qu'il lui plut, à Gaya[1], au sommet du mont Gaya, traversa le pays à pied, et étant arrivé à Ourouvilva[2], le village en chef, il aperçut l'eau pure de la rivière Nairañjana[3] aux abords faciles[4], embellie par des arbres et des arbrisseaux au beau feuillage. A la vue de cette contrée, de ce village et de ses environs, l'esprit du Bôdhisattva fut charmé, et il lui vint à la pensée : Oh! vraiment cette partie de la terre est unie et délicieuse, elle convient pour qu'on s'y fixe; pour un fils de famille dont le but est le renoncement, il suffit de ce pays; et mon but étant le renoncement, je demeurerai donc ici même.

Bhikchous, cette pensée vint à l'esprit du Bôdhisattva : Arrivé ici au temps de la cinquième dégénération[5], dans le Djamboudvîpa qui

[1] Ville du Bihar.

[2] *Abondant en étangs*, suivant la traduction tibétaine; mais le mot sanscrit *vilva*, selon Wilson, désigne un fruit (l'*Ægle marmelos*).

[3] Voyez pag. 236.

[4] Sanscrit, *çoubhatîrthya*.

[5] Il s'agit probablement de la diminution de la vie des hommes, soumise, selon les Bouddhistes, à un décroissement régulier, suivi d'un accroissement régulier aussi dans un espace de temps déterminé.

accueille les êtres infimes [1], qui est rempli de Tirthikas [2], de gens qui ont toutes sortes de vues; de gens qui ramassent leur corps en boule quand vient le moment du désir; insensés, qui en se frappant de toutes les manières recherchent la pureté, et enseignent, par exemple, à user des charmes, à lécher les mains (?), à ne pas amasser, à ne pas parler, à manger beaucoup de racines, à ne manger ni chair ni poisson, à ne pas sortir l'été, à abandonner tout usage de liqueurs, de paille et d'eau; à demander de la nourriture dans une maison, ou dans trois, cinq, sept (maisons); à prendre pour nourriture et pour breuvage des racines, des fruits, de la valisnérie [3], de l'herbe Kouça [4], des feuilles, de la fiente de vache, de l'urine de vache, du fromage, du lait, du beurre, de la mélasse, des gâteaux [5]; à manger, après l'avoir lavé, ce qui ayant été mordu par les oies [6] et les pigeons en a été rejeté, à trouver sa subsistance dans les villages ou les déserts; à imiter, dans leurs austérités, les vaches, les gazelles, les chiens, les sangliers, les singes et les éléphants [7]; à rester debout et silencieux, à se tenir comme un lutteur; à manger une bouchée, à manger sept bouchées; à manger une fois (le jour); à manger une fois dans un jour et une nuit; à manger de temps en temps, de quatre, cinq, en six jours; à manger une fois dans un demi-mois ou dans un mois; à regarder la lune, à porter des plumes de vautour ou de hibou, à se vêtir d'éclisses, d'herbe Mouñja [8], d'écorce d'Asana [9], d'herbe Darbha [10],

[1] Sanscrit, *hîna.*

[2] Ce nom désignait, au commencement du bouddhisme, une école de philosophes qui le combattaient. M. Schmidt, dans sa traduction du *Dsang-loun*, chap. XIII, a fait connaître la légende qui raconte comment furent confondus, par Çâkya Mouni, les six principaux chefs de cette doctrine grossière. V. aussi *As. Res.* XX, p. 299, et *Intr. à l'hist du Buddh.* t. I, p. 158 et 515.

[3] Le tib. a *des ouies de poisson* pour correspondant de *çaivâlaka*, que Wilson traduit par « valisnérie, » *Vallisneria octandra.*

[4] Espèce de graminée, *poa cynosuroides.*

[5] Sanscrit, *pichtaka.*

[6] Ou *les grues.* Voici le texte sanscrit : *Sarasikapôtakasañdaçikôtsrichtasamprakchâlaka, etc.*

[7] Sanscrit, *gôvrata, mrigâçvavarâhavânarahastivrata, etc.*

[8] Espèce de graminée, *saccharum munja.*

[9] Ou *sana*, sorte d'arbre, *pentaptera tomentosa.*

[10] *Saccharum spontaneum* ou *cylindricum.*

d'herbe Valvadja[1], d'une tunique de poil de chameau, d'une tunique de poil de chèvre, d'une tunique de cheveux, d'un vêtement de cuir, à avoir pour habit la nudité[2]; à se coucher sur des planches ou dans l'eau, à se coucher sur des cendres, sur des pierres, sur le sable, sur des éclisses, sur des épines, sur l'herbe, sur un pilon; à dormir la tête appuyée sur une pointe; en se tenant accroupi dans une plaine; à se couvrir d'un vêtement, de deux vêtements, de trois, de quatre, de cinq, de six, de sept ou d'un (plus) grand nombre de vêtements; à se baigner, à ne pas se baigner[3]; à porter longs les cheveux, les ongles et la barbe; à porter les cheveux nattés; à manger un seul grain de Kôla[4], de sésame ou de riz; à se frotter le corps de cendre, d'encre[5], de suie, de poussière noire, d'ordures et de vase. En portant des poils, des crânes d'homme, des cheveux, des ongles, de l'argile, des ossements, et un vêtement inférieur de petits morceaux de bois; en buvant de l'eau chaude, de l'eau de riz ou filtrée dans une peau de gazelle, ou bouillie dans un chaudron; en saisissant des charbons ardents, en portant des peintures (sur leur corps?), des habits rougeâtres et trois bâtons; en se rasant la tête, en portant un vase (pour l'eau), un crâne humain et la massue[6], les insensés vont cherchant la pureté. En respirant (dans) la fumée, en respirant (dans) le feu[7], en regardant le soleil, en pratiquant le Pañtchatapas[8], en tenant élevés un seul pied et une seule main, en se tenant sur un

[1] *Eleusina Indica.*

[2] Cette expression semble l'équivalent de celle, *avoir l'air pour vêtement.*

[3] Le sanscrit a : *se tenir ou ne pas se tenir debout.* L'interprète tibétain avait donc sous les yeux *snâna*, au lieu de *sthâna* que portent nos deux manuscrits. Au reste, les deux leçons peuvent être soutenues.

[4] Arbre aux jujubes.

[5] Il y a ici un terme que je n'ai pas traduit, parce que je n'en saisis pas le sens. Il signifie littéralement *user souvent de fleurs ou se servir de fleurs qui ont servi*, et correspond au sanscrit *nirmâlyôddhrita*, « mettant de côté la pureté (?). »

[6] Sanscrit, *khadvânga.* Massue avec un crâne au sommet, regardée comme l'arme de Civa, et portée par les Yôgis.

[7] Le sanscrit a simplement : « en allant « dans la fumée, etc. » *dhoûmayâna agniyâna.*

[8] Qui consiste à se tenir pendant le temps le plus chaud au milieu de quatre feux, et à l'ardeur du soleil qui fait le cinquième. Voyez Wilson.

seul pied et dans une même posture, ils pratiquent les austérités. Ils entrent dans la paille ou dans les charbons ardents, dans des vases brûlants, dans des pierres brûlantes, dans le feu qui pétille; ils ne prennent pas de nourriture; ils vont au fond des déserts, aux étangs consacrés, et c'est par la mort qu'ils recherchent la voie du bonheur. Ils disent: Aùm[1]! ils disent: Vachat[2]! ils disent: Svadhâ[2]! ils disent: Svahâ[2]! en faisant des prières, des hymnes, des offrandes brûlées, des aspersions[3] (?), des récitations de Mantras[4], la lecture des livres sacrés et le Dhârana[5], ils cherchent la pureté, et se croyant purs, ceux sur lesquels ils s'appuient, sont, par exemple: Brahma, Indra, Roudra (Civa), Vichnou, Dêvi[6], Koumâra[7], Mâtri[8], Kâtyâyanî[9], Tchandra, Aditya[10], Vaiçravaṇa (Kouvêra), Varouṇa, les Vasous[11] et les Açvins, les Nâgas, les Yakchas, les Gandharbas, les Asouras, les Garouḍas, les Kinnaras, les Mahôragas, les Rakchasas, les Bhoûtas[12], les Koumbhaṇḍas[13], les Prêtas[14], les Pârchadas[15], les Gaṇas[16], les Pitrîs[17], les Piçâtchas[18], les Dêvarchis[19], les Râdjarchis[20], les Brahmarchis[21], aux-

[1] Interjection mystique que les Indous prononcent avant toutes leurs prières.

[2] Ces trois expressions sont, selon Wilson, des exclamations usitées, la première dans les sacrifices en général, la seconde dans les offrandes aux mânes, la troisième dans les offrandes aux dieux: mais il n'en explique pas le sens. La traduction tibétaine donne : *Que la race ne décroisse pas! Que la race soit conservée! Que la race prenne consistance!*

[3] Sanscrit, *tchayana*.

[4] Formules d'invocation à une divinité, ou formules magiques, supposées d'un grand effet.

[5] Qui consiste à avoir l'esprit absorbé dans la méditation, la respiration suspendue, etc.

[6] Ou *Dourgâ*, épouse de Civa et mère du dieu de la guerre. C'est une déesse d'un caractère cruel.

[7] Ou *Kârtikêya*, dieu de la guerre.

[8] L'énergie d'un dieu ou sa femme, et, dans un sens figuré, la mère des dieux et des hommes.

[9] Autre nom de Dourgâ.

[10] Personnification du soleil en chaque mois, ce qui fait qu'on en compte douze.

[11] Demi-dieux au nombre de huit.

[12] Sorte d'esprits malins.

[13] Demi-dieux attachés à Civa.

[14] Personnification de l'avarice et de la misère.

[15] et [16]. Divinités inférieures.

[17] Mânes des ancêtres.

[18] Sorte de démons.

[19] Richis des dieux.

[20] Richis des rois.—[21] Richis de Brahma.

quels ils rendent hommage. C'est en eux qu'ils mettent l'idée d'essence[1]. Ils prennent aussi pour appui la terre, l'eau, le feu, le vent et l'atmosphère; les montagnes, les vallées, les fleuves, les sources d'eau, les lacs, les étangs, les réservoirs, la mer, les bassins, les puits, les fossés, les arbres, les arbustes, les lianes, les herbes, les troncs d'arbres, les parcs (au bétail), les cimetières, les carrefours, les chemins et les sentiers. Ils rendent hommage aux maisons, aux piliers, aux pierres, aux pilons, aux épées, aux arcs, aux épieux, aux lances, aux piques, aux armes à trois pointes; ils prennent comme (signe de) bénédiction la crème, le beurre (clarifié), le sénevé, l'orge, les guirlandes du cotonnier, l'herbe Doûrba[2], les perles, l'or, l'argent et bien d'autres choses. C'est ainsi que ces Tîrthikas, par crainte de la vie émigrante, se reposent sur toutes ces sortes d'actions. Et il y en a quelques-uns qui se disent: Des choses telles que celles-ci nous préparent le ciel et la délivrance. Ils s'en vont dans une fausse route, prenant pour refuge ce qui n'est pas un refuge, prenant pour bénédiction ce qui n'est pas la bénédiction, prenant pour pur ce qui n'est pas pur. Pour moi, afin que tous les contradicteurs soient confondus, je montrerai les actions et les œuvres des êtres anéantis et le non-anéantissement des actions et des œuvres. Et (c'est) en montrant la différence de la méditation des dieux Roûpâvâtcharas[3], ou Dhyânagôtcharas[4], et en me livrant à ma fantaisie, (que) j'obtiendrai une différence (dans la pratique) d'austérités et de mortifications semblables[5].

Bhikchous, c'est ainsi que le Bôdhisattva, après avoir réfléchi, se mit à pratiquer avec zèle, pendant six ans, des mortifications et des

[1] Sanscrit, *Téchou tcha sârasañdjñinô bhavanti.*

[2] Espèce de graminée, *panicum dactylon.*

[3] Qui agissent dans la forme ou le corps.

[4] Qui agissent dans le domaine de la pensée.

[5] Voici le texte sanscrit de cette phrase: *Ya nvaham tâdriçavratatapôvicêchamâlabhêyam, Yathâ sarvaparapravâdinaç tcha nigrihîtâh syouh, karmakriyâ pranachthânâm tcha satvânâm karmakriyâ vipranâçam âdarçayêyâm dhyânagôtcharânâm tcha roûpâvatcharânâm tcha dêvânâm dhyânavicêchôpadarçanâdâvardjanâm kouryâmiti.*

austérités terribles, des plus difficiles à pratiquer, des plus difficiles entre les plus difficiles.

Pourquoi a-t-il été appelé Douskaratcharya (qui fait des choses difficiles)? C'est qu'en effet il a fait des choses difficiles qui l'ont fait nommer ainsi. Excepté un Bôdhisattva qui en est à sa dernière existence et plongé dans le calme de la méditation profonde qui embrasse l'immensité [1], nul, dans la région des êtres, homme ou non, n'est capable de pratiquer de pareilles austérités.

Pourquoi (cette méditation) est-elle appelée « Qui embrasse l'immensité? » (C'est que) la première fois qu'il (le Bôdhisattva) entra dans le calme de la quatrième méditation profonde, il intercepta, et intercepta complétement l'aspiration et l'expiration. Cette méditation ne peut être jugée, ne peut nullement être jugée, est inébranlable sans vitalité, immuable, pénètre partout, est indépendante de tout [2]. Celui qui a été autrefois disciple, celui qui ne l'a pas été, un Pratyêka-Bouddha, ne peut entrer dans le calme de cette méditation dans l'exercice de laquelle entre le Bôdhisattva.

Ce qu'on nomme immensité étant le ciel, enveloppant sans être enveloppé, et ne se dispersant d'aucune manière parce qu'il enveloppe tout, et cette méditation profonde étant égale au ciel, on l'a, à cause de cela, appelée « Qui embrasse l'immensité [3]. »

Cependant, Bhikchous, le Bôdhisattva afin d'instruire complétement les mondes dont il est la merveille, (afin) d'abaisser l'orgueil des Tîrthikas, de confondre les contradicteurs; (afin) d'accomplir le désir des dieux, (en vue) des êtres détruits ou (de ceux) parlant toujours [4], en vue des œuvres et des actions anéanties, des œuvres et des actions qui s'accomplissent [5], (afin d') énumérer les fruits de la vertu

[1] Sanscrit, *asphanaka* ou *âsphânaka*.

[2] Sanscrit, *akalpatam̃ dhyânamavikalpamanin̄jamapanîtam* (selon le tibétain, *apraṇitam̃*) *asyandanam*, *sarvatrânougatañtcha*, *sarvatra tchâniçritam*.

[3] *Asphânakam̃ nâmôtchyatê âkâçapharaṇam akaraṇam avikaranam tatch tcha sarvaspharatîti hyâkâçasamam̃ taddhyânam̃ tênôtchyatê âsphânakamiti* L'un de nos manuscrits omet le premier *karaṇam*.

[4] *Outchhêdaçâsvatavâdinâñtchasatvanâm*.

[5] *Karmakriyâvatâranârtham*. Cf. p. 242.

et enseigner complétement quels sont les fruits de la science, (en vue) de l'analyse des divisions de la méditation, pour bien montrer la force et l'énergie du corps, et produire l'héroïsme complet de l'esprit, s'assit les jambes croisées sur la terre non nettoyée; et après s'être assis, il dompta son corps par son esprit, et le tourmenta.

Alors, Bhikchous, après avoir ainsi, pendant huit nuits d'hiver, dompté et tourmenté mon[1] corps, des sueurs sortaient et coulaient de mes aisselles, sortaient et coulaient de mon front, et tombant à terre divisées en gouttes, s'échauffaient et s'évaporaient en fumée. De même qu'un homme doué de vigueur saisit par le cou un homme très-faible, et l'étouffe, de même, Bhikchous, tandis que je domptais mon corps avec mon esprit, et le tourmentais, des sueurs sortaient et coulaient de mes aisselles, des sueurs sortaient et coulaient de mon front, et tombant à terre comme la rosée, s'échauffaient et s'évaporaient en fumée.

Ensuite, Bhikchous, il me vint à la pensée : Je me livrerai à la méditation profonde qui embrasse l'immensité. Et tandis que je me livrais à cette méditation, ayant intercepté l'aspiration et l'expiration de la bouche et du nez, il sortit des deux ouvertures de mes oreilles un son formidable et fort, comme par exemple lorsqu'on agite le soufflet d'une forge, il sort un son formidable et fort. Bhikchous, en interceptant mon souffle d'aspiration et d'expiration par la bouche et le nez, de l'ouverture de mes deux oreilles sortit un son formidable et fort.

Ensuite, Bhikchous, il me vint à la pensée : Je me livrerai encore à la méditation profonde qui embrasse l'immensité. Et je me bouchai la bouche, le nez et les oreilles. Et quand je les eus bouchés, le vent alla frapper le crâne au sommet de la tête. Et de même, par exemple, Bhikchous, qu'un homme percerait d'une lance aiguë le crâne

[1] Après avoir parlé de lui-même à la troisième personne, Çakya Mouni emploie la première. Ces négligences de rédaction semblent laissées à dessein pour faire croire qu'on a écrit pendant que le maître parlait, sans retoucher ensuite la parole sacrée.

de la tête, de même, Bhikchous, ma bouche, mon nez et mes oreilles ayant été bouchés, le souffle de mon aspiration et de mon expiration alla frapper au sommet de ma tête.

En ce moment un fils des dieux ayant vu cette gêne du Bôdhisattva, parla ainsi : Oh! vraiment ce jeune Sarvârthasiddha en est à l'heure de la mort. Un autre dit : Non, il n'en est pas à l'heure de la mort; mais telle est la coutume des Arhats qui se livrent à la méditation profonde.

Alors ils récitèrent ces Gâthâs :

Le fils du Çâkya seigneur des hommes, sans avoir accompli son dessein, sans avoir atteint son but, laissant les trois mondes[1] misérables et sans guide, ne mourra pas ici dans ce désert. Essence des êtres, fidèle à tes promesses, chef qui autrefois dans le Touchita[2] nous as appelés au sacrifice de la loi pure, où donc est ta promesse, être pur?

Puis ces dieux étant allés au milieu des dieux Trâyastriṁçats[3], ils dirent à Mâyâ Dêvî : Le jeune homme est arrivé à l'heure de sa mort.

Alors Mâyâ Dêvî, entourée des troupes d'Apsaras, au milieu de la nuit, s'étant rendue sur le bord de la rivière Nairañjanâ, à l'endroit où était le Bôdhisattva, le vit qui avait le corps desséché et comme approchant de l'heure de sa mort. A cette vue, suffoquée par les sanglots et les larmes, elle récita ces Gâthâs :

Lorsque dans le jardin appelé Loumbini tu es né de moi, ô mon fils, et que, comme un lion, sans être soutenu, tu fis sept pas en avant; ces belles paroles : « C'est là ma dernière naissance, » que tu prononças en regardant les quatre points de l'espace, ne viendront-

[1] Le ciel, la terre, l'enfer.

[2] L'un des cieux, habité par les dieux du même nom.

[3] Ce mot, qui signifie *trente-trois*, semble indiquer que ces dieux ne dépassaient pas ce nombre. On a vu, chapitre VII, que Mâyâ Dêvî, morte sept jours après la naissance de son fils, était allée renaître parmi eux. C'est de là qu'elle redescend sur la terre.

elles pas à s'accomplir pour toi? La prédiction du Richi Asita[1], « il sera Bouddha dans le monde, » est donc fausse et sans fondement. Il n'avait pas (bien) vu. O mon fils, tu n'as pas non plus joui de la gloire et du bonheur des Tchakravartins[2]. Avant d'avoir atteint l'Intelligence, tu vas mourir dans la forêt. Au-devant de quelle douleur ai-je été, à cause d'un fils près duquel je suis venue! Qui donc redonnera à mon fils unique un peu du souffle de vie?

Le Bôdhisattva dit : Quelle est cette femme qui pleure si amèrement, les cheveux épars et sans souci de sa beauté? Qui éclate en sanglots à cause de son fils, et se tient là debout sur la terre?

Mâyâ Dêvî dit: Pendant dix lunes je t'ai, comme un diamant, porté dans mon sein. O mon fils, c'est ta mère qui exhale sa profonde douleur.

Alors le Bôdhisattva consolant sa mère, dit : Toi qui t'inquiètes pour ton fils, ne crains rien, tes fatigues seront (rendues) fructueuses. Afin de devenir Bouddha, un renoncement complet est nécessaire J'accomplirai vraiment la prédiction du Richi Asita; j'accomplirai de même celle de Dipaṇgkara[3]. La terre viendrait à se diviser en cent pièces, le précieux sommet du mont Mêrou nagerait dans les eaux, le soleil, la lune, la foule des astres tomberaient à terre, les hommes mourraient l'un après l'autre, que je ne mourrais pas. Ainsi donc ne te livre pas ici à la douleur; il ne se passera pas longtemps avant que tu voies l'Intelligence du Bouddha.

Mâyâ Dêvî ne l'eut pas plutôt entendu, que remplie de la plus grande joie et frémissante de plaisir, elle couvrit le Bôdhisattva de fleurs de Mandârava[4], et après avoir tourné trois fois autour de lui, elle se retira à sa demeure au son d'une musique divine.

Bhikchous, il me vint à la pensée: Il y a des Çramaṇas et des Brahmanes qui croient qu'avec peu de nourriture on est pur.

[1] Voy. chap. VII, p. 106 et 107.

[2] Voy. p. 14, note 2.

[3] L'un des sept Bouddhas qui ont précédé Çâkya Mouni.

[4] L'un des arbres du paradis. C'est aussi l'*erythrina fulgens*.

Moi aussi je m'appliquerai à (prendre) peu de nourriture. Cela reconnu, Bhikchous, je ne mangeai qu'un seul grain de Kôla[1], et pas un second; et si c'est votre pensée, Bhikchous, que le Kôla de ce temps-là était plus gros, ne voyez pas ainsi. En ce temps-là le Kôla était le même. En ne mangeant ainsi qu'un seul grain de Kôla, et pas un second, mon corps dépérit et devint extrêmement maigre. Par exemple, Bhikchous, mes membres et mes articulations devinrent semblables aux nœuds de la plante Asitaki[2], ou aux nœuds du Kâlika[3]. Mes côtes devinrent apparentes comme celles du crabe, ou encore comme une étable, comme l'étable en ruine de l'éléphant[4], laquelle trouée des deux côtés laisse voir le ciel à travers les soliveaux. De même des deux côtés de mes flancs apparaissaient mes côtes. De même que le tissu d'une tresse est haut et bas, égal et inégal, de même aussi mon épine dorsale devint haute et basse, égale et inégale. De même qu'une gourde[5] coupée jeune se fane, se fane encore et se dessèche entièrement, de même ma tête se fanait, se fanait encore, se desséchait entièrement. De même qu'au dernier mois de l'été les (images des) étoiles se sont abaissées dans les puits, de même les prunelles de mes yeux s'étaient enfoncées par l'effet de la grande souffrance. De même que les pieds de la chèvre ou les pieds du chameau devinrent mes épaules, mon ventre, ma poitrine et le reste. Alors, Bhikchous, quand je touchais mon ventre avec la main, je croyais toucher l'épine dorsale elle-même. Et quand je me suis dit, « Je me lève, » et que je me suis levé, j'étais devenu tellement courbé, que je suis tombé à la renverse. Quand je me suis relevé sur la plaine sablonneuse, et que j'ai frotté avec ma main mon corps

[1] Fruit du jujubier.

[2] Wilson ne donne qu'*asita*, « indigo. »

[3] Sandal noir.

[4] Le tibétain a seulement *bœuf* (*glang-po*), mot qui a quelquefois aussi le sens d'*éléphant*.

[5] Sanscrit, *tiktakâlâbou*, composé de *tiktaka*, « espèce de gourde, » *trichosantes diœca*, et d'*alâbou*, « gourde, concombre « en forme de bouteille, » *cucurbita lagenaris*.

couvert de poussière, tous les poils corrompus s'en sont détachés, et tout ce que j'avais autrefois de couleurs belles et brillantes, m'abandonnèrent en se fanant et disparurent. Et les gens du voisinage qui demeuraient dans la ville de mon district, pensaient de moi : Ah! vraiment le Çramaṇa Gâutama est noir. Ah! vraiment le Çramaṇa Gâutama est bleuâtre. Ah! vraiment le Çramaṇa Gâutama a la couleur du poisson Madgoura[1]. Cette belle et brillante couleur qu'il avait autrefois s'est éclipsée.

Bhikchous, il me vint à la pensée : Je m'appliquerai donc à (prendre) très-peu de nourriture. Et cela reconnu, je ne pris pour nourriture qu'un seul grain de riz sans en manger un second. Bhikchous, si vous pensez que les grains de ce temps-là étaient gros, il n'en est pas ainsi. Les grains de ce temps-là étaient les mêmes qu'à présent. Bhikchous, en ne mangeant qu'un seul grain de riz, mon corps fut bientôt comme j'ai dit. Ah! vraiment le Çramaṇa Gâutama a la couleur du poisson Madgoura. Cette belle et brillante couleur qu'il avait autrefois s'est éclipsée. Voilà ce qu'on se disait.

Bhikchous, je me mis à penser : Je m'appliquerai encore à (prendre) très-peu de nourriture. Et cela reconnu, je ne pris qu'un seul grain de sésame, et pas un second; et cette couleur agréable (de mon corps) s'éclipsa comme il est dit.

Bhikchous, je pensai encore : Il y a des Çramaṇas et des Brahmanes qui pensent que ne pas prendre de nourriture, c'est être pur. En tout lieu, à tout moment, je m'appliquerai à ne pas prendre de nourriture. Et alors, Bhikchous, je restai sans prendre de nourriture. Par ce manque de nourriture mon corps devint excessivement sec, maigre et sans force. C'est ainsi, par exemple, que mes membres et mes jointures devinrent deux fois, trois fois, quatre fois, cinq fois, dix fois plus maigres que les nœuds de la plante Asitaki ou les nœuds du Kâlika. Les côtes devinrent comme celle du crabe, comme une crèche; mon épine dorsale devint comme le tissu d'une tresse, le

[1] *Macropteronatus magur.* Ham.

crâne de ma tête comme une gourde, la prunelle de mes yeux comme l'étoile (réfléchie au fond) d'un puits. Et, Bhikchous, quand je me dis, « Je puis bien me lever, » et que je soulevai mon corps, il s'affaissa, et je tombai à la renverse. Je me relevai sur la plaine sablonneuse; et quand je frottai avec ma main mon corps couvert de poussière, tous les poils corrompus se détachèrent, et tout ce que j'avais autrefois de couleurs belles et agréables s'étaient fanées, m'avaient abandonné, étaient disparues. Et les gens du voisinage qui demeuraient dans la ville de mon district, se disaient : Ah! vraiment le Çramaṇa Gâutama est noir. Ah! vraiment le Çramaṇa Gâutama est bleuâtre. Ah! vraiment le Çramaṇa Gâutama a la couleur du poisson Madgoura; la couleur belle et brillante qu'il avait autrefois s'est éclipsée.

En ce temps-là le roi Çouddhôdana envoyait chaque jour un messager auprès du Bôdhisattva.

Ainsi, Bhikchous, le Bôdhisattva, comme plus haut, afin de montrer au monde des œuvres admirables, afin d'énumérer les actions des êtres anéantis, celles des êtres agissants, et l'accumulation des bonnes œuvres, afin de montrer les grandes qualités de la science et bien distinguer les divisions de la méditation profonde [1], (le Bôdhisattva) ne prit qu'un grain de sésame, qu'un grain de Kôla, qu'un grain de riz, montrant, pendant six années, la pratique des austérités sans que son esprit baissât. Le Bôdhisattva, pendant l'espace de six ans, resta les jambes croisées de la même manière, sans faiblir dans sa conduite. Atteint par le soleil, il n'alla pas à l'ombre, et de l'ombre n'alla pas au soleil. Il ne chercha d'abri contre le vent, le soleil, ni la pluie. Il ne chassa ni les mouches, ni les moustiques, ni les serpents. Il ne rendit ni excréments ni urine, ni crachat, ni morve; ne se ramassa, ni ne s'allongea; ne se tint pas couché sur le côté, ni étendu sur le ventre ou sur le dos. Les grands nuages, les grandes ondées, la pluie, la grêle, l'automne, le printemps, l'hiver, ne font rien au corps du Bôdhisattva, qui à la fin ne s'abritait pas même de la main.

[1] Conf. p. 242, note 5, et p. 243, note 5.

Il ne combat plus ses sens; il ne comprend plus leur domaine. Et tous ceux du village qui viennent là, jeunes gens ou jeunes filles, les pasteurs de vaches ou d'autres bêtes, ceux qui ramassent l'herbe, le bois ou la fiente de vache, pensant que le Bôdhisattva est un esprit des cimetières, le raillent et le couvrent de terre.

En ce temps-là le Bôdhisattva avait, par ces six années, rendu son corps tellement chétif, faible[1] et maigre, qu'en mettant dans ses oreilles de l'herbe ou du coton, ils sortaient par les ouvertures de ses narines; et qu'en les mettant dans ses narines, ils sortaient par les ouvertures de ses oreilles; qu'en les mettant dans les oreilles, ils sortaient par la bouche; qu'en les mettant dans la bouche, ils sortaient par les oreilles; qu'en les mettant dans le nez, ils sortaient par les oreilles et la bouche.

Les dieux, les Nâgas, les Yakchas, les Gandarbhas, les Asouras, les Garouḍas, les Kinnaras, les Mahôragas, tous, à la vue des perfections du Bôdhisattva, demeurent nuit et jour auprès de lui, lui offrent des sacrifices, et lui adressent des prières. Le Bôdhisattva ayant ainsi, pendant six ans, montré quelles austérités il pratiquait, douze millions de dieux et d'hommes furent tous complétement mûris dans les trois Véhicules.

Chapitre appelé Pratique des austérités, le dix-septième.

[1] Sanscrit, *louha* ou *loutha*. Le mot tibétain correspondant *gong va* n'est pas plus donné dans les dictionnaires que le mot sanscrit que je traduis par conjecture.

CHAPITRE XVIII.

Bhikchous, durant les six années pendant lesquelles le Bôdhisattva se livra à la pratique des austérités, le démon Papiyân (très-méchant) se tenait derrière lui, cherchant une occasion, épiant le moment favorable; (mais) il ne trouva jamais la moindre occasion[1]. Et ne l'ayant pas trouvée, il s'en alla découragé et mécontent.

Et ici il est dit : Dans les solitudes délicieuses et les bois aux rameaux silencieux, à l'est (du village) d'Ourouvilva, à l'eudroit où coule la rivière Nairañjana, tandis qu'il s'applique au renoncement, et s'efforce d'être toujours ferme et inébranlable; (tandis) qu'en vue de la perfection et du bonheur, il persévère dans son héroïsme, le démon à la voix douce vint lui adresser des paroles flatteuses : Chère créature[2], il faut vivre. C'est en vivant que tu pratiqueras la Loi. Tout ce qu'on fait durant la vie doit être fait sans douleur. Tu es amaigri[3], et tes couleurs ont pâli : tu marches vers la mort. Mille moyens sont pour la mort, un seul est pour la vie. Fais sans cesse des offrandes, fais brûler des offrandes dans le feu du sacrifice : quelque grands que soient d'ailleurs les mérites, que résultera-t-il du renoncement? La voie du renoncement c'est la souffrance; la victoire sur l'esprit est difficile à obtenir.

Telles furent alors les paroles que le démon adressa au Bôdhisattva, qui lui répondit :

Pâpiyân, allié de (tout) ce qui est dans le délire, tu es donc venu à cause de moi? Quoique mes mérites soient petits, le but n'en est

[1] Sanscrit, *avatâra.*

[2] Le sanscrit a : *fils de Çâkya, etc.*

[3] En rétablissant *skem*, qui répond au sanscrit *kriça.* L'une de nos deux éditions tibétaines a *dge*, et l'autre *ske*, qui ne font pas de sens.

pas connu, ô démon. Il convient de dire ici quel est le but de ces mérites.

La fin inévitable de la vie étant la mort, je ne songe pas à éviter la mort. Par mon application aux pratiques d'un Brahmatchari je ne reviendrai plus (dans ce monde). Le vent dessécherait les eaux courantes des rivières, pourquoi donc ne dessécherait-il pas aussi le sang de celui qui a renoncé (à tout)? Le sang étant venu à se dessécher, la chair se desséchera après lui; et la chair étant venue à se dessécher, l'esprit deviendra d'autant plus pur; l'intention, l'application et la méditation profonde demeureront d'autant plus. Et pour moi, demeurant ainsi, et parvenu à éprouver des sensations pures, sans regarder à mon corps et à ma vie, vois quelle sera la puissance et la pureté de mes austérités[1]. J'ai l'intention, le courage et la sagesse, et je ne vois dans le monde personne qui puisse ébranler mon courage[2]. La mort qui tranche la vie étant de beaucoup dominante, n'est-ce pas là une triste existence? La mort dans le combat est belle; le vaincu est comme s'il ne vivait pas. Le timide ne triomphe pas des armées, mais bien le héros qui ne s'enorgueillit pas de la victoire. Démon, bientôt je triompherai de toi. Les désirs sont tes premiers soldats, les ennuis sont les seconds, les troisièmes sont la faim et la soif; les passions sont les quatrièmes; l'indolence et le sommeil sont les cinquièmes; les craintes sont, dit-on, les sixièmes; les doutes (qui viennent) de toi sont les septièmes; la colère et l'hypocrisie sont les huitièmes; l'ambition, les panégyriques, les respects, la fausse renommée acquise, la louange de soi-même et le blâme des autres, voilà, parmi tes noirs alliés, les soldats du démon déchu[3]. Il y a des Çramaṇas et des Brahmanes que l'occasion entraine. Tes

[1] Le sanscrit a : «vois la pureté de «l'être,» *paçya satvasya çouddhatâm.*

[2] Le sanscrit diffère un peu : «Je ne «vois pas celui qui dans le monde, par «son héroïsme, m'ébranlerait.»

[3] Le sanscrit a : «du démon puissant, «brûlant.» La différence doit venir d'une transposition de lettres : *prapâtinas* au lieu de *pratâpinas.*

soldats subjuguent les dieux ainsi que ce monde; (mais) comme l'eau (détruit) un vase d'argile, je les détruirai par la sagesse. Le souvenir étant bien établi, la sagesse bien comprise, j'agirai selon la science; (et alors,) esprit malin, que feras-tu?

Quand le Bôdhisattva eut parlé ainsi, le démon Pâpiyân contrarié, confus, l'esprit abattu, humilié, disparut en ce lieu même.

Alors, Bhikchous, ceci vint à la pensée du Bôdhisattva : Les Çramaṇas ou Brahmanes qui dans le temps passé, à venir ou présent, se frappent[1] eux-mêmes, par des souffrances aiguës, cuisantes et insupportables, se font éprouver des sensations douloureuses, et se livrent à la plus grande misère.

Et Bhikchous, il me vint (encore) à l'esprit : Par ce que j'ai fait et acquis, j'ai de beaucoup surpassé la Loi humaine, mais je ne suis pas arrivé à distinguer clairement la vénérable sagesse. Ce n'est pas là la voie de l'Intelligence. Cette voie ne mettra un terme dans l'avenir ni à la naissance, ni à la vieillesse, ni à la mort. La voie de l'Intelligence, qui dans l'avenir doit conduire à leur terme la naissance, la vieillesse, la mort et la souffrance, est autre que celle-là.

Bhikchous, il me vint encore à la pensée : C'est par moi, qui assis dans le jardin de mon père, à l'ombre d'un Djambou, après être arrivé de la première méditation profonde isolée des désirs, isolée des doctrines vicieuses et corrompues, accompagnée du jugement, accompagnée d'action, remplie de joie et de bien-être, née de la solitude, jusqu'à la quatrième méditation profonde où je demeurai[2], (c'est par moi) qu'est cette voie de l'Intelligence qui met un terme aux misères qui viennent de la naissance, de la vieillesse et de la mort. C'est là la voie de l'Intelligence, pensai-je, et il s'ensuivit pour moi une connaissance claire.

Je pensai encore : Être épuisé ainsi, n'est pas la voie pour arriver à l'Intelligence accomplie. Si, pendant que mon corps est ainsi chétif

[1] Je laisse ce mode incorrect, tel qu'il est dans le texte. — [2] Conf. le commencement du chap. XI, p. 125.

et affaibli, j'arrivais, par la force de la science et de la sagesse, au trône de l'Intelligence[1], dans cette dernière naissance je ne déploierais pas de miséricorde; cela encore n'est pas la voie de l'Intelligence. Je prendrai donc une nourriture abondante, la force de mon corps renaîtra, et alors j'arriverai au trône de l'Intelligence.

En ce moment, Bhikchous, tous les fils des dieux respectueux pour un être affaibli[2], ayant, par leur intelligence, parfaitement compris mon dessein, vinrent à l'endroit où j'étais, et me dirent : Homme pur, ne prends pas une nourriture abondante, nous te ferons pénétrer de la vigueur par les pores.

Bhikchous, il me vint à la pensée : Certes je pourrais jurer que je ne mange pas; et les habitants voisins, qui demeurent dans la ville de mon district, sauraient que le Çramaṇa Gâutama ne mange pas, tandis que respectueux pour un être affaibli, ces fils des dieux feraient pénétrer de la vigueur dans mes pores. Mais ce serait de ma part un grand mensonge.

Alors le Bôdhisattva, afin d'éviter un mensonge, n'écouta pas les paroles de ces fils des dieux, et revint à son idée de prendre une nourriture abondante.

C'est ainsi, Bhikchous, que le Bôdhisattva, pendant six ans de mortifications et d'austérités, s'était amaigri. Alors se levant de son siége, il dit : La nourriture abondante, telle que de la mélasse, du jus de pois et de Yonga[3], du jus d'Harêṇouka[4], de la bouillie et du riz bouilli mélangés, voilà ce que je mangerai.

Cependant, Bhikchous, les cinq (personnages) de bonne caste pensaient : Le Çramaṇa Gâutama, par cette voie et ces moyens, ne pourra montrer clairement la science vénérable élevée bien au-dessus de la

[1] Sanscrit, *Bôdhimaṇḍa*. Voy. p. 47, n. 4.

[2] Le sanscrit a *louha* ou *lôhâdhimoukttka*. L'une des éditions tibétaines a ici une lacune et des points. Conf. p. 250, n. 1.

[3] Espèce de plante médicinale appelée vulgairement *riddhi*.

[4] Les deux manuscrits sanscrits omettent ce mot, que j'emprunte à la transcription tibétaine. C'est le nom d'une espèce de pois (*ervum* ou *cicer lens*), qui s'écrit aussi *rêṇouka*. A la place de ce mot nos manuscrits ont *poucha*, « mûre. »

doctrine humaine. Il prend une nourriture abondante. Au milieu des aumônes dont il se nourrit, est-ce qu'il est devenu un insensé sans jugement? A cette pensée ils s'éloignèrent du Bôdhisattva, et s'étant rendus à Bénarès, ils se retirèrent à Richipatana, dans le bois des gazelles (*Mrĭgadâva*).

Aussitôt que le Bôdhisattva avait commencé à pratiquer ses austérités, dix jeunes filles du village étaient venues pour le voir et le saluer. Les cinq (personnages) de bonne caste l'entouraient de soins, et lui présentaient le grain de Kôla, le grain de riz, ou le grain de sésame. Ces dix jeunes filles du village se nommaient Balâ, Balagouptâ, Soupriyâ, Vidjayasênâ, Atimouktakamalâ, Soundarî, Koumbakârî, Oulouvillikâ, Djâtilikâ et Soudjâtâ [1].

Ces jeunes filles du village ayant préparé pour le Bôdhisattva plusieurs espèces de mets, les lui offrirent tous. Le Bôdhisattva les mangea; et comme dans la suite il alla régulièrement dans le village du district pour les aumônes, il reprit ses couleurs, sa beauté et sa force; et depuis on appela le Bôdhisattva le beau Çramaṇa, le grand Çramaṇa.

Cependant, Bhikchous, depuis le premier moment où le Bôdhisattva avait commencé à pratiquer des austérités, jusqu'à celui où il avait interrompu ses pratiques religieuses et ses macérations, dans le but de reprendre son embonpoint, Soûdjâtâ, la jeune fille du village, distribuait chaque jour des aliments à huit cents Brahmanes, en disant : Puisse le Bôdhisattva, après avoir pris de moi des aliments, se revêtir de la qualité parfaite et accomplie de l'Intelligence, et devenir Bouddha! Telle était la prière qu'elle prononçait.

Bhikchous, six années s'étant écoulées [2], il me vint à la pensée : Si

[1] Voici la signification de ces noms dans le même ordre : « forte, gardée par « la force; très-aimable; vainqueur (*vic-* « *trix*) de l'armée; guirlande d'Atimouk- « taka (*Dalbergia Oujeinensis* ou *Gærtnera* « *racemosa*); belle; potière; aux longs che- « veux nattés; aux cheveux relevés; bien « née (Eugénie). »

[2] Le sanscrit ajoute : « et mes vêtements « rougeâtres (de religieux) étant tout usés, « etc. »

je trouvais quelque toile pour couvrir ce qu'il faut cacher, ce serait bien.

Dans ce même temps une esclave de la jeune villageoise Soudjâtâ, nommée Râdhâ, étant morte, je la vis enveloppée d'une toile de Çâṇa[1] dans le cimetière, où on la laissa après l'avoir couverte de terre. Afin de reprendre ce linceul[2], je creusais la terre avec le pied gauche, et me penchant, j'étendais la main droite.

Alors les dieux qui président à la terre firent entendre ce cri aux dieux de l'atmosphère : Compagnons, quelle chose étonnante et merveilleuse! le fils d'une grande famille royale, après avoir abandonné la royauté d'un Tchakravartin, a l'idée de se baisser vers un linceul[2].

Les dieux de l'atmosphère ayant entendu le cri des dieux qui président à la terre, firent entendre leur cri aux Tchatour Mahâ Râdjakâyikas, les Tchatour Mahâ Râdjakâyikas aux Trâyastriṁçats, les Trayastriṁçats aux Yâmas, les Yâmas aux Touchitas, les Touchitas aux Nirmâṇaratis, les Nirmâṇaratis aux Paraṇirmita-Vaçavartins, les Paraṇirmita-Vaçavartins aux Brahmakâyikas. En un clin d'œil, en un moment, en une seconde, ce ne fut qu'un seul cri, un seul retentissement jusqu'aux Akanichtas : Compagnons, quelle chose étonnante et merveilleuse! le fils d'une grande famille royale, après avoir abandonné la royauté d'un Tchakravartin, a l'idée de se baisser vers un linceul[2].

En ce moment le Bôdhisattva pensa : A présent que j'ai trouvé ce linceul[2], si je trouvais de l'eau, ce serait bien.

Et sur le lieu même, un dieu frappant la terre avec la main, fit apparaître un étang. Et maintenant encore, cet étang est appelé Pâṇihata (frappé par la main).

[1] Les manuscrits sanscrits ont à tort *sânaka*. Il faut lire *çânaka*, toile faite avec le *çâna*, ou lin du Bengale.

[2] Sanscrit, *pânçoukoula*, « linceul ? » Ce mot est le seul qui semble convenable dans toutes ces phrases; mais les dictionnaires n'expliquent ainsi ni le sanscrit *pançoukoula*, ni le tibétain *phyag dar khrod pa*.

Le Bôdhisattva pensa encore : A présent que j'ai trouvé de l'eau, si je trouvais une pierre plate pour laver cette (toile) couverte de terre, ce serait bien.

Et à l'instant même Çakra ayant apporté une pierre plate en cet endroit, le Bôdhisattva lavait dessus le linceul.

Alors Çakra le maître des dieux parla ainsi au Bôdhisattva : Homme pur, donne-le-moi, je le laverai.

Mais le Bôdhisattva, afin de faire voir par lui-même ce que doit faire un religieux, sans le donner à Çakra, le lava lui-même. Après avoir reposé son corps fatigué[1], il pensa à sortir de l'étang ; mais le démon Pâpiyân possédé de la doctrine de l'envie, exhaussa par magie le bord pierreux de l'étang. Il y avait sur le bord de cet étang un grand arbre du nom de Kakoubha[2]. Le Bôdhisattva, afin d'agir selon l'usage du monde, parla ainsi à la déesse de cet arbre, pour réclamer son aide : Déesse, abaissez les branches de cet arbre. Et celle-ci ayant abaissé les branches, le Bôdhisattva s'y appuya et sortit. Et étant sorti, il cousait auprès de cet arbre le linceul qu'il façonnait en vêtement de religieux. Aujourd'hui encore ce lieu s'appelle Pâñçoukoulasivana (couture du linceul).

Ensuite un fils des dieux Çouddhâvâsakâyikas, nommé Vimalaprabha (éclat sans tache), offrit au Bôdhisattva des vêtements divins teints de la nuance rouge qui convient, et conformes à la condition d'un Çramaṇa. Le Bôdhisattva les prit, et s'étant, dans la matinée, revêtu de sa robe et de ses habits de religieux, il se dirigea vers le village du district.

En ce moment les dieux, au milieu de la nuit, parlèrent ainsi à Soudjâtâ[3], la fille du chef du village d'Ourouvilva, appelé Nandika : Celui à cause duquel tu as fait des sacrifices, après s'être épuisé par

[1] Sanscrit, *klântakâyamavatîrya*.

[2] *Pentaphera ardjuna*. Rox.

[3] La légende d'Açôka lui donne le nom de Balâ (*Introd. à l'hist. du Budd.* I, 387), nom qui se trouve le premier sur la liste de la page 255. L'Abhinichkramana ne nomme que deux jeunes filles, Nandâ et Nandabalâ (tib. *dgah mo*, *dgah stobs*).

ses austérités, les a interrompues, et il se dispose à prendre une nourriture saine et abondante. Que ce vœu qui autrefois avait été fait par toi s'accomplisse : « Puisse le Bôdhisattva, après avoir mangé de mes aliments, se revêtir de la qualité parfaite et accomplie de l'Intelligence, et devenir Bouddha ! »

Alors, Bhikchous, la fille du villageois Nandika, Soudjâtâ, ayant entendu les paroles de ces dieux, promptement, promptement, prit le lait de mille vaches, en retira sept fois la crème la plus pure, puis versant cette crème et le riz le plus frais et le plus nouveau dans un pot de terre neuf, et l'ayant mis sur un réchaud neuf, elle prépara ce mets. Pendant qu'elle le préparait, ces signes précurseurs apparurent : Au milieu de ce lait, un Çrivatsa [1], un Svastika [2], un Nandyâvarta [3], un lotus, un Vardhamâna [3], et d'autres signes de bénédiction se montrèrent.

Alors celle-ci pensa : Puisque de pareils signes apparaissent, nul doute que le Bôdhisattva, après avoir pris cette nourriture, ne parvienne à l'Intelligence. Le prophète connaissant l'Océan, connaissant les rites, est arrivé en ce lieu, et il a annoncé la possession de l'Amrïta.

Soudjâtâ ayant ensuite mis ce potage sur un Sthâṇḍila [4], l'entoura de fleurs, le parfuma d'eau de senteur, le plaça avec soin sur un tapis, et dit à une esclave appelée Outtarâ :

Va, Outtarâ, invite le Brahmane ; je veillerai à cette soupe de lait au miel. Maîtresse, c'est bien, répondit l'esclave ; et se dirigeant du côté de l'orient, elle aperçut le Bôdhisattva ; de même en se dirigeant vers le sud, elle aperçut le Bôdhisattva ; de même (encore) en se dirigeant vers le couchant ou le nord, ici ou là, elle aperçut tou-

[1] Pour les Brahmanes ce mot signifie une marque particulière qu'on dit être un poil bouclé sur la poitrine de Vichṇou ou de Krichṇa, figuré par ⚘.

[2] Figure prise ordinairement pour l'emblème de Çâkya Mouni, 卍.

[3] Diagramme particulier dont la forme n'est pas indiquée.

[4] Tertre préparé pour une offrande ou un sacrifice.

jours le Bôdhisattva. En ce moment, en effet, les fils des dieux Çouddhâvâsakâyikas ayant dispersé tous les Tîrthikas, pas un seul ne paraissait. Celle-ci s'en retourna donc, et dit à sa maîtresse : En quelque lieu que j'aie été, à l'exception du beau Çramaṇa, il n'y a aucun autre Çramaṇa ni Brahmane.

Soudjâtâ dit : C'est lui qui est le Brahmane, c'est pour lui que ceci a été préparé. Va, Outtarâ, invite-le. Maîtresse, c'est bien, dit-elle ; et retournant auprès du Bôdhisattva, elle se mit à ses pieds et lui dit : Celle qu'on nomme Soudjâtâ vous invite.

Alors, Bhikchous, le Bôdhisattva étant allé dans la demeure de Soudjâtâ la fille du villageois, s'assit sur un tapis. Puis Soudjâtâ ayant rempli un grand vase d'or de cette soupe de lait au miel, le présenta au Bôdhisattva.

En ce moment le Bôdhisattva pensa : Quand j'aurai pris cette nourriture qui m'est offerte aujourd'hui par Soudjâtâ, sans nul doute je me revêtirai de l'Intelligence parfaite et accomplie, et je deviendrai Bouddha.

Cependant le Bôdhisattva ayant pris cette nourriture, dit à Soudjâtâ la fille du villageois : Ma sœur, que faut-il faire de ce grand vase d'or? Celle-ci répondit : Prenez-le.

Le Bôdhisattva dit : Un pareil vase ne me convient pas. Soudjâtâ dit : Faites-en ce que vous voudrez. N'ayant plus de vase, je ne donnerai plus de nourriture à qui que ce soit.

Le Bôdhisattva emporta cette nourriture, et sortant d'Ourouvilva, arriva le matin sur le bord de la rivière Nairañjanâ. Puis mettant d'un côté sa nourriture et ses vêtements, il entra dans la rivière afin de rafraîchir son corps.

Bhikchous, pendant que le Bôdhisattva se baignait, des milliers de fils des dieux, dans le but d'accomplir l'œuvre du sacrifice au Bôdhisattva, répandaient dans les eaux de la poudre divine d'aloès et de sandal, des essences et des fleurs divines de toutes couleurs, de sorte qu'en ce moment la grande rivière Nairañjanâ coulait toute

pleine de parfums divins et de fleurs. Les fils des dieux au nombre de cent mille recueillirent toute cette eau parfumée où le Bôdhisattva s'était baigné, et pour lui bâtir un Tchâitya et lui offrir des sacrifices, l'emportèrent dans leur demeure. Quant à ses cheveux et à ses moustaches, Soudjâtâ, la jeune fille du village, pensant qu'ils étaient une (cause de) bénédiction, les emporta pour leur bâtir un Tchâitya et leur faire des sacrifices.

Le Bôdhisattva étant sorti de l'eau et désirant s'asseoir, regardait le rivage. Alors une fille des Nâgas de la rivière Nairañjanâ s'élevant de dessous terre, offrit au Bôdhisattva un siége de lion (trône). Le Bôdhisattva s'y étant assis, se rappela avec une grande affection la jeune fille du village, Soudjâtâ, et mangea à loisir la soupe de lait au miel. Quand il l'eut mangée, sans se mettre en peine du grand vase d'or, il le jeta dans l'eau. Il ne l'eut pas plutôt jeté, que le roi des Nâgas, Sâgara, plein de respect et de foi, le prit en disant: Il est digne de sacrifices. Et il s'en alla dans sa demeure.

Cependant Daçaçatanâyana (Indra) qui détruit les villes, ayant pris la figure d'un Garouḍa, la foudre au bec, cherchait à reprendre ce grand vase d'or au roi des Nâgas; mais ne pouvant y parvenir, il le prit avec courtoisie, sous sa propre figure, et l'emporta dans le séjour des Trâyastriṁçats pour lui bâtir un Tchâitya et lui offrir des sacrifices. Il établit la fête du grand vase (célébrée) par l'assemblée des fidèles, et aujourd'hui encore les dieux Trâyastriṁçats font chaque année la fête du grand vase.

Le trône fut emporté par la fille des Nâgas elle-même, pour lui bâtir un Tchâitya et lui offrir des sacrifices.

Bhikchous, aussitôt que le Bôdhisattva eut pris une nourriture abondante, par la force de ses mérites, par la force de sa sagesse, reparurent au même instant sur son corps ses belles couleurs, son embonpoint d'autrefois, les trente-deux signes du grand homme, les quatre-vingts signes secondaires, et tout l'éclat qui les accompagne.

Chapitre appelé Nairañjanâ, le dix-huitième.

CHAPITRE XIX.

Ainsi, Bhikchous, le Bôdhisattva s'étant baigné dans la rivière Nairañjanâ, et ayant pris de la nourriture, la vigueur de son corps revint, afin qu'il triomphât complétement du démon, et allât au point de la terre doué de seize formes, auprès du roi des arbres (l'arbre) de la grande Intelligence (*Bôdhi*), en suivant la voie forte du grand homme, la voie qui n'est pas ébranlée, la voie du sacrifice de la tige des sens[1], la voie ferme comme le Mèrou le roi des monts; la voie qui n'est pas sans splendeur, la voie qui n'est pas tortueuse, la voie qui n'est pas malfaisante, la voie qui n'est pas courte, la voie qui n'est pas lente, la voie qui n'est pas troublée, la voie infaillible, la voie qui ne rudoie pas, la voie sans abattement, la voie qui ne tarde pas, la voie qui n'est pas agitée, la voie qui n'est pas précipitée, la voie de bénédiction, la voie sans tache, la voie de la vertu, la voie sans envie, la voie sans ignorance, la voie sans passion, la voie du lion, la voie du roi des cygnes, la voie du roi des Nâgas, la voie de Nârâyaṇa (Vichṇou), la voie qui ne touche pas la terre, la voie qui imprime sur la terre l'image d'une roue à mille rais[2], la voie qui joint comme un réseau[3] les doigts qui ont des ongles (rouges) comme le cuivre, la voie du son qui sort de terre, la voie qui frappe la montagne[4], la voie de la plante du pied qui égalise ce qui est haut et bas; la voie qui en répandant hors du ré-

[1] Sanscrit, *indrayachti*.

[2] Fait sans doute allusion à la roue de la Loi que doit tourner le Bouddha.

[3] Sanscrit, *Djâlañgoulitâmranakhagati*. On a vu qu'un des signes particuliers de Çâkya Mouni est d'avoir les doigts réunis par une membrane.

[4] Le sanscrit a : « le roi des montagnes, » c'est-à-dire le Mêrou.

seau[1] l'éclat de la lumière, amène le bien-être à la portée des êtres; la voie qui porte ses pas sur le lotus sans tache, la voie du mouvement dans la vertu antérieure bien pratiquée, la voie pour aller sur le siége de lion des Bouddhas antérieurs, la voie de la pensée ferme et indestructible comme le diamant, la voie qui détourne l'arrivée des maux et des malheurs, la voie qui produit tous les biens, la voie qui montre le chemin de la délivrance, la voie qui fait que la force du démon n'est pas une force, la voie qui par l'accord avec la Loi confond les oppositions des troupes des méchants, la voie qui guérit la taie de l'ignorance et la corruption humaine, la voie qui fait que les régions de la transmigration ne sont pas des régions, la voie qui surpasse Çakra, Brahma, Mahêçvara et les gardiens du monde; la voie de l'unique héros des trois mille grands mille mondes, la voie non surpassée de Svayambhou[2], la voie qui mène à la connaissance de la science universelle, la voie du souvenir et du jugement, la voie qui conduit au bien-être, la voie qui adoucit la vieillesse et la mort, la voie calme et sans trouble, exempte des craintes du démon qui conduit à la cité du Nirvâṇa. C'est par une telle voie que le Bôdhisattva se rend à Bôdhimaṇḍa.

Bhikchous, depuis la rivière Nairañjanâ jusqu'à Bôdhimaṇḍa, la route fut nettoyée par les fils des dieux qui président aux vents et aux nuages, arrosée d'eau de senteur par les nuages pluvieux, et parsemée de fleurs. Et dans les trois mille grands milliers de régions du monde, tout ce qu'il y avait d'arbres inclinèrent leurs tiges du côté où se trouvait l'arbre de l'Intelligence. Tous les enfants nés ce jour-là sommeillaient la tête tournée du côté de Bôdhimaṇḍa. Dans les trois mille grands milliers de régions du monde, le Mérou et tout le reste des montagnes s'inclinèrent du côté de Bôdhimaṇḍa. A

[1] De l'ignorance qui obscurcit l'esprit des hommes.

[2] *Qui existe par soi même.* C'est, dans la mythologie brahmanique, le nom de Brahma et des deux autres personnages de la trinité indienne, Vichṇou et Çiva. Ici le nom semble appliqué au Bouddha.

partir de la rivière Nairañjaña jusqu'au site de Bôdhimaṇḍa, les dieux Kâmâvatcharas préparèrent avec soin les côtés de la route jusqu'à la distance d'un Krôça. Sur les bords de cette route, à droite et à gauche, ils firent apparaître sur des piédestaux ornés de sept choses précieuses[1] sept arbres Tâlas[2] élevés, recouverts d'un réseau précieux, bien ornés de parasols divins, d'étendards et de bannières. De chaque côté, à la portée d'une flèche, tous les arbres Tâlas qui avaient été élevés par magie sur des piédestaux aux sept choses précieuses furent réunis par des guirlandes précieuses. De deux Tâlas en deux Tâlas, des étangs tout pleins d'eaux de senteur, avec un fond de sable d'or, remplis de lotus bleus, jaunes, rouges et blancs, étaient entourés de piédestaux précieux embellis d'escaliers précieux de perles et de lapis-lazuli. Des grives, des grues, des cygnes, des oies, des cigognes, des paons chantaient sur ces étangs; et sur cette route quatre-vingt mille Apsaras répandaient de l'eau parfumée, quatre-vingt mille Apsaras jetaient des fleurs fraiches aux senteurs divines; et sur le devant de chacun des arbres Tâlas elles établirent des estrades[3] précieuses, sur lesquelles elles déposèrent des poudres de sandal et d'aloès qu'elles avaient apportées, et pour cette circonstance quatre-vingt mille cassolettes furent placées. Et sur toutes ces estrades cinquante mille Apsaras se mirent à chanter des chœurs divins.

Alors, Bhikchous, le Bôdhisattva ébranlant fortement les champs, en fit sortir cent millions de rayons. Cent mille cloches résonnèrent, et une grande pluie de fleurs tomba. Des vêtements furent étalés par centaines de mille, on battit les grands tambours par milliers. Les chevaux, les éléphants et les buffles jetèrent des cris; les perroquets, les geais, les Kôkilas, les Kalabingkas, les Djivañjivas, les cygnes, les oies, les cigognes, les paons l'entourèrent (le Bôdhisattva) par cen-

[1] Il faut sans doute entendre une autre série d'objets précieux au nombre de sept que celle du chapitre III, p. 14, à moins qu'il ne soit question ici de la représentation de ces objets. — [2] Espèce de palmier, *borassus flabelliformis*. — [3] Sanscrit, *vyômaka*.

taines de mille en le comblant de toutes sortes de bénédictions, et c'est sur la route (remplie) de toutes ces évolutions que le Bôdhisattva s'avança vers Bôdhimaṇḍa.

Le soir même que le Bôdhisattva eut le désir de se revêtir de la qualité parfaite et accomplie de l'Intelligence, ce soir-là même le seigneur des trois mille grands milliers (de mondes) qu'on nomme Brahmavaçavartin[1], ayant réuni la grande assemblée de Brahma, parla en ces termes : Compagnons, sachez que le Bôdhisattva Mahâsattva[2], revêtu d'une grande armure, ne renonce pas à sa promesse. Revêtu d'une armure solide, l'esprit nullement ébranlé, il mène à fin toutes les pratiques d'un Bôdhisattva ; il a dépassé tous ceux qui sont arrivés sur l'autre bord ; il a obtenu l'empire sur toutes les terres des Bôdhisattvas[3] ; il connait parfaitement toutes les intentions des Bôdbisattvas ; il a pénétré dans les organes de tous les êtres ; il a pénétré tous les secrets[4] des Tathâgatas ; il a dépassé entièrement toutes les voies de l'œuvre du démon ; pour toutes les racines de la vertu, personne ne l'a surpassé ; il a été béni par tous les Tathâgatas ; il enseigne à tous les êtres la voie de la parfaite délivrance ; il est devenu le grand guide ; il accomplit la destruction de tous les domaines[5] du démon ; il est devenu l'unique héros des trois mille (mondes) ; préparateur de tous les remèdes de la Loi, et grand roi des remèdes, il a trouvé le moyen d'être complétement délivré ; grand roi de la Loi, il répand la grande lumière de la sagesse ; roi du grand étendard, il n'est pas enveloppé par les huit doctrines du monde, comme le lotus[6] ; il n'a pas oublié les fondements de toute Loi ; il est pareil au grand Océan, délivré de l'entrainement des passions et de la colère, ferme, inébranlable, semblable au Mêrou, sans

[1] « Exerçant l'empire de Brahma. »

[2] « Grand être, » épithète qui accompagne souvent le titre de Bôdhisattva.

[3] Voy. chap. 1, p. 3, note 4.

[4] Le sanscrit e : « les demeures secrètes, etc. »

[5] Sanscrit, *maṇḍala*, « province, ce qui « dépend d'un souverain. »

[6] C'est-à-dire : « comme le lotus s'isole « de l'eau en s'élevant au-dessus. » J'ignore quelles sont les huit doctrines ou substances, sanscrit *dharma*.

aucune tache, parfaitement pur, possédant un discernement excellent[1]; il est pareil à une grande perle, exerçant l'empire sur toutes les Lois, ayant l'esprit propre aux œuvres. Pareil au grand Brahma, le Bôdhisattva, qui est désireux de se revêtir de la qualité parfaite et accomplie de l'Intelligence, et de réunir complétement les dix forces[2], les quatre sécurités et les dix-huit substances sans mélange[3] de Bouddha, de tourner la grande roue de la Loi, de faire retentir la grande voie du lion, de faire venir le repentir chez tous les êtres par le don de la Loi, de purifier l'œil de la Loi dans tous les êtres, de confondre et ramener à la Loi tous ceux qui parlent contre elle, de montrer l'accomplissement tout entier de la promesse d'autrefois, et d'arriver à exercer l'empire sur toutes les Lois, (le Bôdhisattva) s'avance vers Bôdhimaṇḍa. Ici, compagnons, empressez-vous de faire un sacrifice au Bôdhisattva, et de lui rendre toutes sortes d'hommages.

Alors le grand Brahma, qui exerce l'empire, prononça ces Gâthâs :

Celui par les mérites, la gloire et la splendeur duquel la douceur, la miséricorde, la joie, l'indifférence mystique, la méditation profonde, la science supérieure et la voie de Brahma sont apparues, (celui-là) après avoir traversé les épreuves de mille Kalpas, s'est dirigé vers l'arbre de l'Intelligence[4]. Faites à ce Mouni[5] le sacrifice qui fait accomplir les bonnes œuvres projetées. En allant en refuge vers lui, on n'éprouve ni la crainte de la mauvaise route, ni inquiétude. Après avoir, au milieu des dieux, obtenu le bonheur qu'il désirait, il ira[6] dans les vastes demeures de Brahma. Après avoir, pendant six ans, pratiqué des austérités, il se rend à l'arbre de l'Intelligence. Tous, donc, le cœur rempli de joie, faisons-lui un beau sacrifice. Il est le roi pur des trois mille (mondes) exerçant l'empire, le maitre souve-

[1] Le tibétain a « blanc, » en lisant *çvêtavêdayita* au lieu de *svavêdayita* (Wils. *svavêdayana*).

[2] Voy. p. 46, note 5.

[3] Voy. p. 156, note 2. J'ignore quelles sont les quatre sécurités. Comparez les *huit craintes* vers la fin du chapitre XXVII.

[4] Sanscrit, *Bôdhivrĭkcha*.

[5] Sage qui par la méditation et les austérités s'est rapproché de la nature divine.

[6] Le sanscrit a le présent « il va. »

rain de la Loi. Dans les cités de Çakra, de Brahma, de Soûrya (le soleil) et de Tchandra (dieu de la lune), nul n'est égal à lui, à la naissance duquel des millions de champs furent ébranlés fortement de six manières. Aujourd'hui, afin de triompher des armées du démon, il se rend vers le grand arbre excellent de l'Intelligence. A lui, dont je ne puis regarder le front, quoique (je sois) habitant du séjour de Brahma, à celui dont le corps est bien orné des trente-deux signes excellents; à celui dont la parole va au cœur, dont la voix douce flatte l'oreille comme les accents de Brahma; à celui dont le cœur est bien apaisé et sans colère, allons offrir un sacrifice. Que ceux dont la pensée, dans le séjour de Çakra et de Brahma, veut dépasser la méditation profonde par le bien-être et couper tous les réseaux des lianes de la corruption, que ceux-là n'en écoutent pas d'autre, s'ils désirent obtenir l'Intelligence, le calme et l'immortalité des Pratyêka-Djinas[1]. S'ils désirent (la présence du) Bouddha lui-même au milieu des trois mondes, qu'ils offrent un sacrifice au guide (des créatures). Celui qui a abandonné sans retour (l'empire de) la terre qu'entoure l'Océan, ainsi que ses richesses innombrables, ses palais aux balcons, aux œils-de-bœuf et aux belvédères nombreux, animés par des attelages et des voitures, embellis par des guirlandes de fleurs brillantes, et par des jardins délicieux, (celui qui a abandonné) jusqu'à ses pieds, ses mains, sa tête et ses yeux[2], le voilà qui va à Bôdhimaṇḍa.

Ensuite, Bhikchous, le grand Brahma de ces trois mille mondes s'étant, en ce moment, rendu à ce point (Bôdhimaṇḍa) des trois mille grands milliers de mondes, s'arrêta en ce lieu uni comme la paume de la main, sans gravier et sans pierre, qu'entourent les perles et les diamants, le lapis-lazuli, les conques, le cristal, le corail, l'or, l'argent et un gazon vert formant des Nandyâvartas[3] tournés à droite, et doux au toucher comme un vêtement de Kâtchalindi. En ce moment toutes les grandes mers furent (solides?) comme la terre, et aucun des êtres qui se meuvent dans les eaux ne

[1] Le sanscrit a « des Pratyêka-Bouddhas. » — [2] Conf. p. 161. — [3] Voy. p. 258.

fut blessé. Et ayant, des dix points de l'espace, aperçu cet endroit du monde ainsi orné, Çakra, Brahma, les gardiens du monde, dans le but d'offrir l'œuvre du sacrifice au Bôdhisattva, décorèrent les cent mille champs de Bouddha.

(De même,) dans le but d'offrir l'œuvre du sacrifice au Bôdhisattva, les Bôdhisattvas, surpassant de beaucoup l'œuvre des dieux et des hommes par leurs préparatifs de sacrifices, décorèrent les champs incommensurables des Bouddhas des dix horizons. Et tous ces champs de Bouddha, décorés par ces préparatifs de toute espèce, semblaient ne faire qu'un seul champ de Bouddha. Les êtres disséminés dans le monde, les montagnes noires [1], les Tchakravâlas [1] et les grands Tchakravâlas [1] devinrent invisibles. (Et au contraire) tous ces champs de Bouddha, par l'éclat du Bôdhisattva, parurent resplendissants.

Pour bien garder Bôdhimaṇḍa il y eut seize fils des dieux, qui furent : le fils d'un dieu nommé Outkali [2], le fils d'un dieu nommé Moutkali [2], Pradjâpati, Çourabala, Kêyourabala, Soupratichthita, Mahindhara, Avabhâsakara, Vimala, Dharmêçvara, Dharmakêtou, Siddhapâtra, Apratihatanêtra, Mahâvyoûha, Çilaviçouddhanêtra et Padmaprabha [3]. Ces seize fils des dieux, gardiens vigilants de Bôdhimaṇḍa, parvenus à une patience que rien ne peut altérer [4], dans le but d'offrir un sacrifice au Bôdhisattva, décorent Bôdhimaṇḍa. Aux alentours, jusqu'à quatre-vingts Yôdjanas, ils l'environnent symétriquement de sept tables précieuses, de sept arbres Tâlas avec des guirlandes, de sept

[1] Montagnes supposées former la limite du monde.

[2] Nos manuscrits sanscrits écrivent : *Outkharî, Moutkharî.*

[3] Les deux premiers noms étant seulement transcrits au tibétain, cela indique que le sens en est inconnu. Voici la signification des autres, dans le même ordre : maître des créatures ; force de héros ; force du bracelet ; bien posé ; soutenant la terre ; produisant la lumière ; sans tache ; seigneur de la Loi : étendard de la Loi ; qui a obtenu le vase (et selon le tibétain, qui a obtenu le mouvement) ; à l'œil qui voit sans obstacle : grand exercice ; ayant l'œil très-pur d'une conduite irréprochable (et selon le tibétain, ayant l'odeur d'une conduite très-pure) ; éclat du lotus jaune.

[4] Ou peut-être : « parvenus à la patience » des *Avaivartyas*, » c'est-à-dire de ceux qui ne reviennent plus dans le monde.

réseaux avec des clochettes précieuses, de sept guirlandes de perles, le parent de toutes les précieuses feuilles d'or des fleuves du Djambou, de franges d'or, et le couvrent des lotus d'or des fleuves du Djambou. Ils l'arrosent des essences les plus précieuses, et l'abritent d'un réseau précieux. Et aux points les plus opposés des dix horizons du monde, les arbres divers qui s'élèvent et qu'on y révère, qu'ils soient du pays des dieux ou du pays des hommes, tous apparaissent à Bôdhimaṇḍa. Aux dix horizons, ce qu'il y a d'espèces diverses de fleurs, nées dans l'eau ou dans la plaine, toutes apparaissent là à Bôdhimaṇḍa. Dans les régions les plus opposées des dix horizons du monde, tout ce qu'il y a de Bôdhisattvas qui par le déploiement de leurs mérites et les trésors illimités de la sagesse font l'ornement de Bôdhimaṇḍa, ceux-là aussi apparaissent à Bôdhimaṇḍa.

Tels furent les préparatifs surnaturels que firent à Bôdhimaṇḍa les fils des dieux qui le gardaient. En les voyant, les dieux, les Nâgas, les Yakchas, les Gandharbas, les Asouras commencèrent à trouver leurs propres demeures comme un cimetière, et saisis d'une grande admiration à la vue de ces préparatifs, ils s'écrièrent : Ah! certes, c'est bien là le résultat complétement mûr des bonnes œuvres, que la pensée ne peut comprendre.

Les quatre divinités de l'arbre de l'Intelligence sont : Vêṇou, Valgou, Soumana, Ôdjôpati[1]. Dans le but d'offrir au Bôdhisattva l'œuvre du sacrifice, ces quatre divinités entourent l'arbre de l'Intelligence aux racines accomplies, à la tige accomplie, aux branches, aux feuilles, aux fleurs, aux fruits accomplis; d'une grosseur et d'une circonférence accomplies, beau, agréable à la vue, touffu, s'élevant à la hauteur de sept[2] Tâlas, bien proportionné, gracieux, agréable à la vue[3], plaisant au cœur, (elles l'entourent) avec symétrie de sept tables aux sept choses précieuses, de sept arbres Tâlas précieux avec des guir-

[1] Voici la signification de ces noms : « roseau, beau, gracieux, brillant. » Le mot tibetain féminin *lha-mo* ne signifie pas ici « déesse, » mais « divinité, » sanscrit *dêvatâ*.

[2] Le sanscrit a « quatre-vingts, » *acîti*.

[3] Je répète cette phrase avec le texte.

landes, de sept réseaux précieux avec des clochettes et de sept guirlandes de perles, et les yeux ne se rassasient pas de voir cet arbre pareil au Pâridjâta[1] et au Kôvidara[2]. Tout endroit où le Bôdhisattva s'est arrêté, alors qu'il désirait se revêtir de la qualité parfaite et accomplie de l'Intelligence, cet endroit de la terre, prenant la solidité du diamant des régions des trois mille grands milliers de mondes, est (devenu) une essence indivisible conservant la nature du diamant.

Bhikchous, dans la marche du Bôdhisattva vers Bôdhimaṇḍa, il s'échappa de son corps une lumière d'une espèce telle, que par cette lumière tous les maux furent apaisés, toutes les inquiétudes détruites, tous les sentiments de la mauvaise voie anéantis[3]. Tous les êtres aux organes imparfaits en obtinrent de tout à fait complets. Ceux qui étaient attaqués de maladies furent guéris. Tous les infortunés obtinrent le bien-être, ceux que tourmentait la crainte furent rassurés : ceux qui étaient retenus par des liens furent délivrés de leurs liens. Les êtres qui mendiaient obtinrent des biens; ceux que tourmentait la misère de la corruption, furent délivrés de leurs souffrances. Les affamés furent rassasiés[4], ceux qui avaient soif furent désaltérés. Les femmes enceintes accouchèrent heureusement. Les (êtres) affaiblis et languissants retrouvèrent toute leur vigueur, et en ce moment aucun être ne fut tourmenté par les passions, l'envie, l'ignorance, la colère, la convoitise, le dégoût, la méchanceté ou la haine. En ce moment, pas un être ne mourut, n'émigra (dans un autre corps), ne naquit. Tous les êtres furent remplis de sentiments de bienveillance, de sentiments secourables les uns pour les autres, comme ceux d'un père et d'une mère.

Cependant, Bhikchous, le roi des Nâgas Kâlika (noirâtre) ayant vu sa demeure éclairée par cette lumière échappée du corps du Bôdhisattva, parfaitement pure, sans tache, réjouissant le corps et l'esprit,

[1] L'un des arbres du paradis, *erythrina fulgens*.

[2] Espèce d'ébène, *Bauhinia variegata*.

[3] Lit. « desséchés. »

[4] Lit. « eurent le ventre plein. »

et faisant naître la joie, adoucissant toutes les misères, apportant aux êtres la joie, le bien-être, la pureté et l'allégresse, le roi des Nâgas, en présence de sa suite, prononça ces Gâthâs :

D'où vient que ma demeure est ainsi resplendissante des rayons d'une lumière dorée? comme si Kakoutchanda[1] au doux éclat était visible, comme si était visible Kanakâhvaya[2], comme si était visible la splendeur pure et sans tache de Kâçyapa[3], roi de la Loi. Un protecteur aux signes excellents, ayant la lumière de la science, est apparu sans nul doute. Dans ma demeure, qui était toute remplie de ténèbres à cause des fautes que j'avais commises autrefois, dans cette demeure ce n'est pas la lumière excellente du soleil et de la lune qui brille. Ce n'est ni la clarté du feu, ni celle de la perle (*maṇi*), ni celle de l'éclair pur et sans tache, ni celle des étoiles, ni celle de Çakra, ni celle de Brahma, ni celle des Asouras. Aujourd'hui cette demeure est éclairée par l'éclat de la vertu, pareil à celui du soleil. L'esprit est réjoui, le corps est dans le bien-être, le corps est rafraîchi. Le sable chaud même, qui tombe sur le corps, nous apporte de la fraîcheur. Celui qui a traversé des millions de Kalpas, resplendit dans sa marche vers Bôdhimaṇḍa. Vite, prenez les fleurs brillantes des Nâgas, des vêtements aux odeurs suaves, des colliers de perles, des parures, des anneaux, des poudres parfumées; exécutez des chœurs de musique et de danse, et chantez des airs de toute espèce. Frappez les tambours et les tambourins, allez offrir un sacrifice à celui qui est digne des sacrifices des premières de toutes les créatures, (à celui) qui apporte le secours.

Et s'étant levé, accompagné des femmes des Nâgas, il considéra les quatre points (de l'espace), et vit la marche de celui qui est semblable au mont Mêrou, bien paré de ses splendeurs, entouré de dieux et de Dânavas[4], de Brahmêndriyas[5] et de Yakchas, qui avec un esprit

[1] Le quatrième Bouddha avant Çâkya Mouni.

[2] Le cinquième Bouddha avant Çâkya Mouni, nommé aussi *Kanakamouni*.

[3] Le 6e Bouddha avant Çâkya Mouni.

[4] Ou Asouras, d'ordre inférieur aux dieux.

[5] Organes de Brahma.

joyeux lui offraient un sacrifice et lui montraient la route, en disant : C'est ici.

Ce roi des Nâgas, rempli de joie après avoir offert un sacrifice au meilleur du monde et salué ses pieds avec respect, se tint devant le Mouni. Les femmes des Nâgas aussi, avec un esprit joyeux, s'empressent d'offrir un sacrifice au Mouni, de jeter des fleurs, de l'encens et des parfums, et de faire résonner les instruments.

Alors le roi des Nâgas joignant les mains dans sa joie, le louait de ses qualités véritables[1] : O guide, le plus grand du monde, au visage pareil à la pleine lune, il est doux de te voir. Le signe des Richis d'autrefois que j'ai vu, toi, tu as le pareil. Aujourd'hui, après avoir vaincu les armées du démon, tu obtiendras le rang désiré, en vue duquel autrefois, empressé à te priver et à donner, tu as abandonné toutes les richesses ; en vue duquel tu as marché dans la discipline, dans les bonnes œuvres, dans la mansuétude, la miséricorde et la patience ; en vue duquel tu as été ferme dans l'héroïsme, réjoui par la méditation, éclairé par la sagesse. Toutes tes prières ayant été entièrement accomplies, tu seras vainqueur aujourd'hui. Puisque les arbres avec leurs feuilles, leurs fleurs et leurs fruits s'inclinent devant l'arbre de l'intelligence, puisque mille urnes pleines d'eau sont rangées en cercle autour de toi, puisque des troupes d'Apsaras[2], joyeuses, font entendre leurs chants mélodieux, puisque des troupes de cygnes et des cigognes s'en vont par les cieux en se jouant et en (t') environnant avec joie, (toi) le Richi (par excellence), aujourd'hui tu deviendras Arhat. Puisque tu marches au milieu de cent champs resplendissants de la couleur de l'or, puisque tu as apaisé des maux nombreux, tu mettras fin aux misères des créatures. Puisque les demeures du soleil et de la lune ont été arrosées d'une pluie continue accompagnée d'un vent frais, aujourd'hui, dans les trois mondes, ô

[1] Sanscrit, *tathyair gouṇais*.

[2] Tibétain, *tsa cha*. Ce mot manque aux dictionnaires. Il se trouve dans l'Abhinichkramana, p. 65, *b*. 1; mais précédé de *bya*, « oiseau, » ce qui semble indiquer qu'il signifie aussi une espèce d'oiseau.

guide, tu mettras un terme à la naissance et à la vieillesse. Puisque les dieux, abandonnant les joies du désir, viennent t'offrir un sacrifice, (puisque) Brahma et les Pourôhitas[1] de Brahma, ainsi que les dieux, ont renoncé aux douceurs de la méditation, (puisque) tous ceux qui dans les trois mondes exercent un empire pur, sont accourus ici, tu seras aujourd'hui dans les trois mondes le roi des remèdes qui met un terme à la naissance et à la vieillesse. Puisque la route où tu marches a été purifiée par les dieux, (cette route) où marchèrent Bhagavat Kakoutchanda, Kanakâhvaya et Kâcyapa; puisque des lotus beaux et sans tache, perçant le sol de la terre, sont apparus; ici, doué d'une grande force, après avoir fait quelques pas, tu deviendras aujourd'hui Arhat. Aussi nombreux que les millions de sables de la Gâṅgâ, les démons ne pourront ni t'ébranler, ni t'éloigner de l'arbre de l'Intelligence. Des milliers de sacrifices de toutes sortes, aussi nombreux que les sables de la Gâṅgâ, ont été faits par toi, pour venir en aide aux créatures; aussi tu resplendis en ces lieux. Les planètes avec la lune, les étoiles avec le soleil, viendraient à tomber du ciel sur la terre; la première, la plus haute des montagnes (le Mèrou), soulevée de sa place, viendrait à tomber dans l'Océau desséché ; tout ce qu'il y a d'hommes savants pourraient enseigner de chacun des quatre horizons, que toi, arrivé auprès du roi des arbres, (tu) ne resterais pas arrêté, sans obtenir l'Intelligence. Tu as vu, ô guide, combien de sacrifices ont été accomplis, combien de qualités proclamées, combien, dans le désir de l'Intelligence, de biens et de trésors ont été amassés. Moi et mes fils, ainsi que les femmes des Nâgas, tous, délivrés de ce séjour (où l'on est) assujetti à la naissance, par toi qui t'avances avec la démarche fière d'un éléphant, et (par l'effet de) cette démarche, nous irons (avec toi).

Alors, Bhikchous, l'épouse excellente du roi des Nâgas Kâlika, nommée Souvarṇaprabhâ (brillante comme l'or), entourée et précédée d'un grand nombre de femmes des Nâgas, portant toutes sortes

[1] Voy. p. 132, note 2.

de parasols précieux, toutes sortes d'instruments de musique, toutes sortes de colliers de perles, toutes sortes de pierres précieuses, toutes sortes de guirlandes divines et humaines, et toutes sortes d'encensoirs, conduisant des chœurs de chant et de musique de toutes sortes, répandaient une profusion de fleurs précieuses partout où le Bôdhisattva s'avançait, et le louaient par des Gâthâs.

Ensuite, Bhikchous, le Bôdhisattva se mit à penser : Sur quoi s'étaient assis les Tathâgatas antérieurs, pour se revêtir de la qualité parfaite et accomplie de l'Intelligence, et devenir Bouddhas ? Et il pensa encore : C'est sur un tapis de gazon[1] qu'ils étaient assis.

Alors cent mille dieux Çouddhâvâsakâyikas qui se tenaient dans l'atmosphère, ayant parfaitement compris par l'esprit cette pensée du Bôdhisattva, lui adressèrent ces paroles : Cela est ainsi, excellent homme, cela est ainsi. Ces Tathâgatas antérieurs, assis sur un tapis de gazon, se sont revêtus de la qualité parfaite et accomplie de l'Intelligence et sont devenus Bouddhas. Et, Bhikchous, le Bôdhisattva vit sur le côté droit de la route un marchand d'herbes nommé Svastika[2], qui était à couper une herbe verte, douce, très-tendre, agréable, nattée en tresse, tournée à droite, pareille au cou du paon, douce au toucher comme un vêtement de Kâtchalindi, à l'odeur très-suave et nuancée. A sa vue le Bôdhisattva quittant la route, et s'approchant de l'endroit où était le marchand d'herbe Svastika, lui adressa ce discours d'une voix douce, ce discours qui fait tout connaitre, qui fait parfaitement connaitre, parfaitement clair, non-interrompu, qui produit l'affection, mélodieux et agréable, digne d'être entendu, conciliant, qui fait comprendre, qui exhorte, qui rend satisfait, qui rend joyeux, qui est sans rudesse, sans hésitation[3], sans

[1] Les deux éditions tibétaines ont ici l'instrumental, au lieu du locatif, qui se trouve plus haut et plus bas, sans doute pour rendre la composition du sanscrit *triṇasanstâranicharṇa*.

[2] *Svastika* est le nom d'une espèce de figure mystique, 卍, emblème de Bouddha, et que le gazon forme quelquefois avec ses brins.

[3] Sanscrit, *agadgada*. Le mot tibétain est

fausseté, sans passion, doux, harmonieux, agréable à l'oreille, ravissant et le corps et l'esprit, apaisant le désir, l'envie, le trouble, les querelles et la confusion, pareil au chant du Kalabingka, du Kouṇâla[1], du Djîvañdjîva et d'autres (oiseaux) chanteurs; ayant le son d'un grand tambour et des accords de la musique; ne fatiguant pas; véridique, clair, vraiment pur; pareil à la voix sonore et harmonieuse de Brahma, au bruit de l'Océan agité, au bruit des montagnes qui se choquent; loué par le maître des dieux et le maître des Asouras; profond et d'une profondeur difficile à mesurer; rendant sans force la force du démon; triomphant des paroles des contradicteurs; pareil à la voix impétueuse du lion, à la voix du cheval et de l'éléphant, pareil à la voix des Nâgas, pareil à la voix du tonnerre, remplissant au loin tous les champs des Bouddhas des dix horizons, remplissant de contentement tous les êtres soumis; (ce discours) sans précipitation, sans dureté, sans hésitation, convenable, digne, opportun, non surpassé par le temps[2], ayant bien enchaîné (dans ses phrases) cent mille lois; calme, irrésistible, doué d'une énergie que rien n'arrête, par un seul langage exprimant tous les langages, faisant connaitre toutes les pensées, produisant tous les bien-êtres, enseignant la véritable voie de la délivrance, indiquant la multitude des chemins, ne s'éloignant pas de l'assemblée[3], satisfaisant toutes les assemblées[4], égal à celui qu'ont prononcé tous les Bouddhas.

C'est dans un langage de cette nature que le Bôdhisattva adressa ces Gâthâs au marchand d'herbe Svastika:

Svastika, donne-moi vite des herbes, car aujourd'hui j'ai grand besoin d'herbe. Après avoir vaincu le démon et son armée, j'atteindrai le calme suprême de l'Intelligence, à cause duquel j'ai, pen-

chachovo ou *chachapo*, qui manque dans les dictionnaires. Il se retrouve plus bas, et correspond au sanscrit *vikrita*.

[1] Oiseau qui habite l'Himâlaya.

[2] Sanscrit, *samayânatikramaṇa*. Schmidt, au mot *Yol*, traduit la même phrase sans négation par : *der zeit nichtmehr angehören*.

[3] Sanscrit, *parchadanatikramaṇa*.

[4] Sanscrit, *sarvaparchatsantôchana*. J'ignore de quelle assemblée il s'agit ici.

dant mille Kalpas, pratiqué l'aumône, la pénitence, les austérités et le renoncement, les vertus et les œuvres pieuses difficiles à accomplir, je l'obtiendrai aujourd'hui. La force de la patience ainsi que la force de l'héroïsme, la force de la méditation profonde ainsi que la force de la sagesse, la force de la vertu et de la science supérieure qui délivre complétement, seront produites en moi aujourd'hui. La force de la sagesse et la force des moyens, la force des incantations et de la bienveillance sans passion, la force de la connaissance distincte et de la vérité, seront produites en moi aujourd'hui. En me donnant aujourd'hui de l'herbe, tu auras en toi la force illimitée des vertus, qui éloignera de toi les causes mauvaises[1], et tu seras un instituteur sans supérieur.

Svastika ayant entendu ce discours plein de douceur du guide (du monde), le cœur rempli de la plus grande joie, prit une poignée de gazon nouveau, tendre et agréable au toucher, et s'étant avancé, l'esprit tout joyeux, prononça ces paroles : Si avec du gazon est obtenue la voie des précédents Victorieux (*Djinas*), qui mène à la dignité de l'Intelligence pure, impérissable, suprême, calme et difficile à contempler, toi qui as la gloire sans borne d'un océan de grandes qualités, prends-le. C'est moi qui d'abord ferai que tu sois investi de la dignité pure et impérissable de Bouddha.

Le Bôdhisattva dit[2] : Sans accomplir pendant de nombreux Kalpas des œuvres méritoires et beaucoup d'austérités difficiles à accomplir, ô Svastika, avec le meilleur des tapis de gazon, on n'obtiendrait pas cette Intelligence. Lorsque celui qui a de la prudence s'élève par le moyen de la vertu et de la sagesse, c'est alors que les Victorieux Mounis ont prédit qu'il sera exempt de trouble. Svastika, si l'Intelligence pouvait être donnée à un autre homme, et, comme une pâture, donnée aux êtres animés, par scrupule n'en mange pas. Quand on dira que l'Intelligence a été obtenue par moi, et que je distribue

[1] Litt. « ne sera jamais une cause mauvaise de toi. »

[2] Ces mots manquent à tort au tibétain.

l'Amrïta, viens et écoute la Loi pure, et tu seras exempt de trouble[1].

Et le guide du monde ayant pris une poignée d'herbe la plus douce, partit avec la démarche du lion et du cygne. La terre trembla fortement; les troupes des dieux et des Nâgas, les mains jointes et pleins d'allégresse, pensaient: Aujourd'hui vainqueur en ce lieu de l'armée du démon, il est parvenu à atteindre l'Amrïta.

Bhikchous, tandis que le Bôdhisattva s'approchait ainsi de l'arbre de l'Intelligence, les fils des dieux et des Bôdhisattvas qui pensaient: « Après s'être assis aujourd'hui ici, le Bôdhisattva revêtu de la qualité parfaite et accomplie de l'Intelligence, deviendra Bouddha, » ornèrent quatre-vingt mille arbres de l'Intelligence. Quelques-uns de ces arbres de l'Intelligence formés de fleurs ont la hauteur de cent Yôdjanas; quelques-uns de ces arbres de l'Intelligence formés de parfums ont la hauteur de mille Yôdjanas; quelques-uns de ces arbres de l'Intelligence formés de sandal ont la hauteur de cent mille Yôdjanas; quelques-uns de ces arbres de l'Intelligence formés de vêtements ont la hauteur de cinq cent mille Yôdjanas; quelques-uns de ces arbres de l'Intelligence formés de perles ont la hauteur d'un million de Yôdjanas; quelques-uns de ces arbres de l'Intelligence formés de toutes sortes de choses précieuses, ont la hauteur de dix millions de Niyoutas de Yôdjanas. Auprès de tous ces arbres de l'Intelligence ont été préparés, comme il convient, des siéges de lion (trônes) couverts d'étoffes divines de toutes sortes. Près de quelques-uns de ces arbres de l'Intelligence, des siéges de lotus ont été préparés; auprès de quelques-uns sont des siéges parfumés; auprès de quelques-uns sont des siéges précieux de toutes sortes.

[1] Voici le texte sanscrit de ce passage (dialecte des Gâthâs), fidèlement reproduit d'après nos deux manuscrits: *Bôdhisattva âha : êchâ svastika bôdhi labhyatê triṇavaraçayanai tcharitvâ bahou kalpa douchkari vratatapavividhâm pradjñâ pounya oupâya oudgatô yada bhavi matimâñ, tada paçtchâddjina vyakarônti mounayô bhavichyasi viradjah. Yadi bôdhi iyam çakya, svastikâ, paradjani daditouñ piṇḍîkrïtya tcha dêya prâṇinâm abhavatou vimatih. Yada bôdhi maya prâpta djânasê vibhadjâmi amrïtam, âgatyâ çrïṇou dharmayouktam, sa bhavichyasi viradjah.*

Le Bôdhisattva s'étant livré au calme de la méditation profonde appelée Lalitavyoûha (exercice des jeux), n'y fut pas plutôt plongé, qu'à l'instant même, en un clin d'œil, le Bôdhisattva apparut sur tous les siéges de lion placés près des arbres de l'Intelligence, avec un corps bien orné des (trente-deux) signes du Bôdhisattva et des (quatre-vingts) signes secondaires.

Les Bôdhisattvas et les fils des dieux avaient chacun dans l'esprit : Le Bôdhisattva est assis sur mon propre trône, et non sur un autre, livré au calme de la méditation. Et tandis qu'ils avaient cette idée, par la puissance de cette même méditation profonde du Bôdhisattva, appelée Lalitavyoûha, les êtres de l'enfer, ceux réduits à naître parmi les bêtes, tous ceux du monde de Yama, tous les dieux et les hommes, tous les êtres nés dans toutes les conditions, voyaient le Bôdhisattva assis sur le siége de lion, auprès de l'arbre de l'Intelligence.

Pendant qu'il en était ainsi, le Bôdhisattva, dans le but de satisfaire complétement la pensée des êtres affectueux pour les infortunés[1], ayant pris une poignée de gazon, et s'étant avancé jusqu'à l'endroit où était l'arbre de l'Intelligence, tourna sept fois autour, puis étendant lui-même à (terre) la pointe du gazon en dedans et la racine en dehors, et faisant de tout côté un excellent tapis de gazon, comme un lion, comme un héros, fort, ferme, courageux, vigoureux; comme un éléphant, comme Içvara, comme Svayambhou, comme un savant, comme celui qui est sans supérieur, vraiment éminent, évidemment élevé, illustre, éloquent, libéral, vertueux, patient, courageux[2], méditatif, sage, instruit, riche en bonnes œuvres, en sa qualité de vainqueur des arguments du démon, et (vraiment) accompli, il croisa ses jambes, s'assit sur le tapis de gazon, regardant du côté de l'orient, debout et le corps droit, puis prononça ce vœu, en le gravant bien dans sa mémoire : Ici, sur ce siége, que mon corps se dessèche, que

[1] Sanscrit, *Hînâdhimouktinâm*. — [2] Je répete ce mot avec le texte.

ma peau, mes os et ma chair se dissolvent, si avant d'avoir obtenu l'Intelligence difficile à obtenir dans l'espace de nombreux Kalpas, je soulève mon corps de ce siége.

Chapitre de la Marche vers Bôdhimaṇḍa, le dix-neuvième.

CHAPITRE XX.

Bhikchous, pendant que le Bôdhisattva était assis à Bôdhimaṇḍa, six dieux Kâmâvatcharas, ne songeant nullement à faire obstacle au Bôdhisattva, s'arrêtèrent du côté de l'orient. De même au couchant et au nord les horizons furent bien gardés par les dieux.

Bhikchous, dans le temps que le Bôdhisattva était assis à Bôdhimaṇḍa, il répandit cette lumière qu'on appelle Exhortation du Bôdhisattva; et par cette lumière, aux dix points de l'espace, de toutes parts, les innombrables et incommensurables champs de Bouddha, entourés des éléments des substances (*dharmas*), enveloppés par la limite du ciel, furent tous illuminés.

Alors, à l'horizon oriental, dans la région sans tache du monde, (qui est celle) du Tathâgata Vimalaprabha (éclat sans tache), dans le champ de Bouddha, un Bôdhisattva Mahâsattva nommé Lalitavyoûha (exercice des jeux), excité par cette lumière, entouré et précédé d'une foule de Bôdhisattvas dépassant le calcul, s'étant approché de l'endroit où était Bôdhimaṇḍa et de la place où se trouvait le Bôdhisattva, exécuta en ce moment, en vue de l'œuvre du sacrifice au Bôdhisattva, des transformations surnaturelles de telle sorte, que, par l'exécution de ces transformations, il fit voir tous les champs de Bouddha entourés aux dix points de l'espace par la limite du ciel, dans la mesure d'un cercle unique fait de lapis-lazuli d'un bleu sombre et pur[1]. Il fit voir aux êtres nés dans les cinq conditions de

[1] Voici le texte sanscrit : *Tathâroûpa riddhyabhisañskâramabhisañskarâd yênar-dhyabhisañskârêṇâbhisañskritêna daçasou dikchvâkâçadhâtouparyavasânâni sarvakchêtrâṇi êkamaṇḍalamâtram âdarçayati çouddhasya nîlavaiḍoûryasya.*

l'existence[1] le Bôdhisattva assis en leur présence à Bôdhimaṇḍa. Et ces êtres se montraient l'un à l'autre avec un doigt le Bôdhisattva, en disant : Quel est cet être gracieux et doué d'une pareille beauté ? Quel est cet être si parfaitement accompli ? Et en présence de ces êtres le Bôdhisattva fit apparaître d'autres Bôdhisattvas dont les figures prononcèrent ces Gâthâs :

Celui qui a rejeté tout ce qu'il y a de passion, de colère, de trouble et d'entraînements ; celui par l'éclat du corps duquel les lumières des dix points de l'espace ont été obscurcies ; celui par lequel ont été accumulés, pendant de nombreux Kalpas, des trésors de vertu, de méditation et de science ; ce Çâkya Monni, le premier des grands Mounis, éclaire tous les horizons.

Ensuite, du côté du midi, dans la région du monde où sont déployées les choses précieuses, (région) du Tathâgata Ratnârtchicha (éclat des choses précieuses), dans le champ de Bouddha, un Bôdhisattva Mahâsattva nommé Ratnatch'atrakouṭasandarçana (qui montre le trésor du parasol précieux), excité par cette lumière, entouré et précédé d'une foule de Bôdhisattvas dépassant le calcul, s'étant approché de la place où était Bôdhimaṇḍa et du lieu où se trouvait le Bôdhisattva, en vue de l'œuvre du sacrifice au Bôdhisattva, abrita avec un parasol précieux la mesure tout entière du cercle (de lapislazuli).

Alors Çakra, Brahma et les gardiens du monde se dirent l'un à l'autre : Pourquoi donc un pareil déploiement d'un parasol précieux se voit-il ? de quelle chose est-il le fruit ?

Au même instant, de ce parasol précieux cette Gâthâ se fit entendre : Celui par qui des parasols précieux et parfumés ont été donnés par mille Kôṭis de Niyoutas, avec un esprit de bienveillance sans égale, à celui qui était existant ou à celui qui était dans le Nirvrîti[2], celui-ci, qui possède les meilleurs signes, qui vient en aide, qui a la force de

[1] Ce sont sans doute les dieux, les Asouras, les hommes, les bêtes et les êtres infernaux. — [2] Sanscrit, *tichthantikê*, *nirvritê*.

Nârâyaṇa (Vichṇou), qui doué de qualités s'est avancé près de l'arbre de l'Intelligence, c'est à lui que cette offrande est faite.

Ensuite, du côté du couchant, dans la région du monde qui a la couleur de la fleur du Tchampaka[1], (région) du Tathâgata Pouchpabalivanarâdjikousoumitâbhidjñâ (qui connaît les guirlandes de fleurs des bois fleuris), dans le champ de Bouddha, un Bôdhisattva Mahâsattva appelé Indradjâli (réseau d'Indra), excité par cette lumière, entouré et précédé d'une foule de Bôdhisattvas dépassant le calcul, s'approcha de Bôdhimaṇḍa et du lieu où était le Bôdhisattva en vue de lui offrir l'œuvre du sacrifice, et entoura d'un réseau précieux la mesure tout entière du cercle (de lapis-lazuli).

Alors les dieux, les Nâgas, les Yakchas, les Gandharbas des dix points de l'espace se disaient entre eux : Pour qui donc est le développement d'une pareille splendeur? Et du milieu du réseau précieux se fit entendre cette Gâthâ :

Mine de diamants, étendard précieux, joie des trois mondes, le plus précieux des trésors, précieuse renommée, joie dans la Loi, précieuse trinité[2] qui a obtenu un héroïsme constant, qui obtiendra l'Intelligence suprême, c'est pour lui qu'est cette offrande.

Ensuite, du côté du nord, dans la région du monde où ne tourne pas le soleil, celle du Tathâgata Tchandrasoûryadjichmîkaraprabha (qui a un éclat obscurcissant le soleil et la lune), dans le champ de Bouddha, un Bôdhisattva Mahâsattva nommé Vyoûharâdja (roi des évolutions), excité par cette lumière, entouré et précédé d'une foule de Bôdhisattvas dépassant le calcul, s'étant approché de Bôdhimaṇḍa et du lieu où était le Bôdhisattva, en vue de lui offrir l'œuvre du sacrifice, fit voir dans la mesure du cercle (de lapis-lazuli) l'évolution de tout ce qu'il y a de qualités dans les champs de Bouddha des dix

[1] *Michelia champaka*, qui est de couleur jaune.

[2] C'est-à-dire le chef, la cause de la trinité bouddhique, qui se compose de Bouddha, de la Loi et de l'assemblée des fidèles.

points de l'espace du monde. Et alors quelques Bôdhisattvas disaient: Pour qui donc une pareille évolution?

Et du milieu de toutes ces évolutions cette Gâthâ se fit entendre :

Celui qui a parfaitement purifié son corps par la science et des vertus nombreuses; qui a purifié son langage par des austérités difficiles à accomplir et par la Loi véritable; celui qui a purifié son esprit par la modestie, la soumission et la mansuétude; celui-là même qui est venu près du roi des arbres, ce chef des Çâkyas, c'est à lui que cette offrande est faite.

Ensuite, du côté du sud-est, dans la région du monde où est la source des qualités, celle du Tathâgata Gouṇarâdjaprabhâsa (qui a la splendeur du roi des qualités), dans le champ de Bouddha, un Bôdhisattva Mahâsattva appelé Gouṇamati (intelligence des qualités), excité par cette lumière, entouré et précédé d'une foule de Bôdhisattvas dépassant le calcul, s'étant approché de Bôdhimaṇḍa et du lieu où était le Bôdhisattva, en vue de faire l'œuvre du sacrifice au Bôdhisattva, fit apparaître dans la mesure du cercle (de lapis-lazuli) le grand palais qui renferme toutes les évolutions des qualités; et du milieu de ce grand palais cette Gâthâ se fit entendre : Celui à cause des qualités duquel les dieux, les Asouras, les Yakchas et les Mahôragas proclament les mérites, celui qui rempli de qualités est né d'une race de rois doués de qualités, l'océan de qualités est arrivé à l'arbre de l'Intelligence.

Ensuite, du côté du sud-ouest, dans la région du monde qui produit les choses précieuses, (celle) du Tathâgata Ratnayachti (au bâton précieux), dans le champ de Bouddha, un Bôdhisattva Mahâsattva appelé Ratnasambhava (qui produit les choses précieuses), excité par cette lumière, entouré et précédé d'une foule de Bôdhisattvas dépassant le calcul, s'étant approché de Bôdhimaṇḍa et de l'endroit où était le Bôdhisattva, en vue de l'œuvre du sacrifice au Bôdhisattva, fit apparaître dans la mesure du cercle (de lapis-lazuli)

de précieux Vyômakas[1] innombrables, incommensurables; et de ces précieux Vyômakas cette Gâthâ se fit entendre:

Celui qui a abandonné la terre ainsi que l'Océan[2] et toutes sortes de richesses; des palais avec des œils-de-bœuf, des galeries, des demeures superbes, embellis par des attelages, des chars et des Vyômakas; des lieux d'assemblée ornés de guirlandes de fleurs, des jardins de plaisance, et (jusqu'à) ses pieds, ses mains, sa tête et ses yeux, le voilà assis à Bôdhimaṇḍa.

Ensuite, du côté du nord-ouest, dans la région du monde qui contient les nuages, (celle) du Tathâgata Mêgharâdja (roi des nuages[3]), dans le champ de Bouddha, un Bôdhisattva Mahâsattva nommé Mêghakouṭâbhigardjitêçvara (maître des nuages orageux amoncelés[4]), excité par cette lumière, entouré et précédé d'une foule de Bôdhisattvas dépassant le calcul, s'étant approché de Bôdhimaṇḍa et de l'endroit où était le Bôdhisattva, en vue de l'œuvre du sacrifice au Bôdhisattva, fit apparaître un nuage d'aloès accompagné de sandal noir, et fit tomber dans la mesure du cercle (de lapis-lazuli) une pluie de poussière de l'essence de sandal des Ouragas; et du milieu de ce cercle de nuage d'aloès cette Gâthâ se fit entendre:

Après avoir enveloppé tous les trois mondes avec le nuage de la science et de la Loi lumineuse et vraiment libératrice, il versera la pluie de l'immortalité de la bonne Loi exempte de passion, qui fait obtenir le Nirvâṇa. Tous les replis de la liane du désir et de la corruption humaine qui nous enlacent, il les coupera. Il donnera la foi qui vient du pouvoir surnaturel de la méditation profonde et de la fleur épanouie des organes (*indriya*).

Ensuite, du côté du nord-est, dans la région du monde entourée

[1] Wilson: « temple particulier consacré « au soleil. »

[2] C'est-à-dire, la terre entourée de l'Océan, apanage d'un roi tchakravartin.

[3] Tib. « roi de la voix du tonnerre. »

[4] Le tibétain a: « voix (*dbiangs*) des « nuages, etc. » Il faudrait *dbang*, « maître, » pour répondre à *içvara*; mais l'interprète a pu avoir sous les yeux *gardjitasvara*.

d'un treillis d'or, (celle) du Tathâgata Ratnatch'atrâbyouṅgatâvabhâ (brillant avec un parasol précieux élevé), dans le champ de Bouddha, un Bôdhisattva Mahâsattva appelé Hêmajâlâlaṅkrĭta (orné d'un treillis d'or), excité par cette lumière, entouré et précédé d'une foule de Bôdhisattvas dépassant le calcul, s'étant approché de Bôdhimaṇḍa et du lieu où était le Bôdhisattva, en vue de l'œuvre du sacrifice au Bôdhisattva, fit apparaître dans tous les grands palais et dans les précieux temples (*vyômakas*), les images du Bôdhisattva bien ornées des trente-deux signes, tenant des guirlandes de fleurs des dieux et des hommes, lesquelles s'étant inclinées du côté où était le Bôdhisattva, suspendirent ces guirlandes de fleurs et prononcèrent cette Gâthâ :

Nous saluons de la tête celui qui a loué cent millions de Bouddhas; celui dont la soumission a produit une grande foi; celui qui parle avec l'harmonie de la voix de Brahma, et qui est venu à Bôdhimaṇḍa.

Ensuite, au nadir, dans la région du monde où l'on voit de tous côtés, (celle) du Tathâgata Samantadarci (qui voit de tous côtés), dans le champ de Bouddha, un Bôdhisattva Mahâsattva appelé Ratnagarbha (précieux calice), excité par cette lumière, entouré et précédé d'une foule de Bôdhisattvas dépassant le calcul, s'étant approché de Bôdhimaṇḍa et de l'endroit où était le Bôdhisattva, en vue de lui offrir l'œuvre du sacrifice, fit apparaitre dans la mesure du cercle de lapis-lazuli les lotus d'or du continent[1] du Djambou. Dans les calices de ces lotus, des femmes montrant la moitié de leur corps, accomplies de forme et de couleur, parées de toutes sortes d'ornements, portant des bracelets aux bras droit et gauche, des anneaux, des bracelets au haut du bras, des colliers d'or et de perles, des écharpes et toutes sortes de parures, suspendirent des guirlandes de fleurs et de soie, et inclinant leur corps du côté où était le Bôdhisattva et Bôdhimaṇḍa, prononcèrent cette Gâthâ:

[1] Le sanscrit a : « des fleuves. » La différence peut venir de ce qu'un éditeur tibétain aura lu *gling*, « continent, » au lieu de *kloung*, « fleuve. »

Rendez hommage à celui qui a toujours honoré les Bouddhas, les Çrâvakas, les Pratyêka-Djinas[1] et les Gourous (Lamas); qui s'est toujours plu dans les bonnes mœurs, qui est sans orgueil et rempli de qualités.

Ensuite, au zénith, dans la région du monde des meilleures assemblées, (celle) du Tathâgata Gaṇêndra (maître des assemblées[2]), dans le champ de Bouddha, un Bôdhisattva Mahâsattva appelé Añganagañja (trésor du ciel), excité par cette lumière, entouré et précédé d'une foule de Bôdhisattvas dépassant le calcul, s'étant approché de Bôdhimaṇḍa et de l'endroit où était le Bôdhisattva, en vue de lui offrir l'œuvre du sacrifice, aperçut, pendant qu'il se tenait dans l'étendue des cieux, dans tous les champs de Bouddha des dix points de l'espace, comme il n'en avait jamais vu, ni entendu parler auparavant, des fleurs, des parfums, des essences, des guirlandes, des poudres parfumées, des cassolettes, des vêtements, des parures, des parasols, des étendards, des bannières, des palais divins[3], des pierres précieuses, des perles, de l'or, de l'argent, des colliers, des chevaux, des éléphants, des chars, des soldats, des chariots, des arbres, des feuilles, des fleurs, des fruits, des jeunes gens, des jeunes filles, des dieux, des Nâgas, des Yakchas, des Gandharbas, des Asouras, des Garoḍas, des Kinnaras, des Mahôragas, Çakra, Brahma, les gardiens du monde, les hommes et les (êtres qui ne sont) pas des hommes, faisant tous tomber du haut du ciel une grande pluie produisant la joie et le bien-être sans blesser ni effrayer aucun être.

Chapitre appelé Évolutions de Bôdhimaṇḍa, le vingtième.

[1] Tibétain, *rang-rgyal*, qui au chap. XIX répond au sanscrit *pratyêka bôdhi*. Ce mot est donc synonyme de *pratyêka bouddha*.

[2] Ou peut-être *maître des Gaṇas*, divinités inférieures de la suite de Çiva et sous les ordres de Gaṇêça.

[3] Sanscrit, *vaidjayanta*, « bannière, » et aussi « palais d'Indra. »

CHAPITRE XXI.

Ainsi, Bhikchous, afin d'offrir au Bôdhisattva l'œuvre du sacrifice, les Bôdhisattvas exécutèrent à Bôdhimaṇḍa toutes sortes d'évolutions. Le Bôdhisattva lui-même fit apparaître tout ce qu'il y a de développements d'ornements de Bôdhimaṇḍa dans tous les champs de Bouddha des Bouddhas Bhagavats passés, futurs et présents, des dix points de l'espace.

Ensuite, Bhikchous, pendant que le Bôdhisattva était assis à Bôdhimaṇḍa, il lui vint à la pensée : Si je n'appelle pas ici le démon Pâpîyân (très-mauvais), le souverain maître qui gouverne cette région du désir, je n'arriverai pas à l'Intelligence parfaite et accomplie et à la qualité de Bouddha. Je provoquerai donc Pâpîyân, de sorte que, par la victoire complète, tous les dieux Kâmâvatcharas (qui suivent le désir) et les autres seront tous liés. Bien plus, dans l'assemblée des démons, les fils des dieux Mârakâyikas (de la race du démon) qui ont empêché la production de la racine de la vertu antérieure, en voyant mes divers jeux de lion, tourneront leur pensée vers l'Intelligence suprême, parfaite et accomplie.

Bhikchous, tandis que le Bôdhisattva avait cette pensée, du milieu de ses sourcils, de la touffe Ourṇâ[1], il lança un rayon appelé Sarvamâramaṇḍalavidhvansanakâri (qui opère la destruction de tous les domaines du démon); et par ce rayon toutes les demeures des démons des trois mille grands milliers de mondes tout entiers ayant été illuminées, ayant été éclipsées, furent ébranlées fortement. En même temps toutes les régions des trois mille grands milliers de mondes furent enveloppées d'une grande splendeur.

[1] Cercle de poils entre les sourcils, regardé comme un signe de grandeur.

Le démon Pâpiyân entendit les accents qui sortaient de ce rayon: Que l'être très-pur, qui a traversé de nombreux Kalpas, (que) le fils de Çouddhôdana qui a abandonné sans retour des royaumes, qui vient en aide, qui est parti dans le désir de l'Amrïta, parvenu à l'arbre de l'Intelligence, fasse aujourd'hui un effort! Après avoir lui-même abordé, qu'il délivre aussi les autres! Après s'être affranchi lui-même, qu'il affranchisse les autres! Après avoir respiré lui-même, qu'il fasse respirer les autres! Complétement délivré des misères (*parinirvrïta*), qu'il délivre aussi les autres des misères! Il rendra au vide[1], sans exception, les trois maux; il remplira les villes des dieux et des hommes[2]. Cet (être) secourable, après avoir obtenu l'Amrïta, distribuera le meilleur Amrïta de la science supérieure (née) de la méditation. Quand cet être existant par lui-même répandra la pluie de la Loi, il rendra ta ville déserte, allié de Krïchṇa[3]. Rendu sans force par un être sans force, abandonné de ton armée, ton asile n'étant plus un asile[4], tu ne sauras quoi faire et où aller.

Bhikchous, le démon Pâpiyân ainsi excité par ces Gâthâs, fit trente-deux espèces de rêves. Quelles trente-deux espèces? Il vit en songe sa demeure enveloppée de ténèbres. Il vit sa demeure remplie de poussière, remplie de sable et de gravier. Il rêva que talonné par la crainte, il courait lui-même à chacun des dix points de l'espace. Il rêva que son diadème et ses pendants d'oreilles étaient tombés. Il rêva que ses lèvres, sa gorge, son palais étaient desséchés. Il rêva que son cœur était pressuré. Il rêva que les feuilles, les fleurs et les fruits de son jardin étaient dévastés. Il rêva que les étangs étaient desséchés

[1] *Çounya*. Les Bouddhistes paraissent entendre par ce mot le vide de la nature avant son développement dans la création, et dans lequel tout doit retourner.

[2] Il faut peut-être entendre ici que ces villes seront remplies d'êtres sortis de la condition des bêtes.

[3] Est ici le nom de l'un des démons *noirs* ennemis du Bouddha, que les démons *blancs* cherchent à détourner de leurs mauvais desseins contre lui.

[4] Sanscrit, *abalâbalô, balavihîna, apakchapakchô*. Il y a évidemment ici un jeu sur *bala*, qui signifie à la fois « force et « armée. » Cette nuance a disparu dans la traduction tibétaine.

et sans eau; que les cygnes, les cigognes, les paons, les Kalabiñgkas, les Kouṇalas, les Djîvañjîvas et les troupes des autres oiseaux avaient les ailes tachées[1]. Il vit en songe les tambourins, les conques, les tambours (de terre cuite), les tambours d'airain, les (luths) à une corde, les téorbes (*vinas*), les (luths) à trois cordes, les cymbales et tous les instruments de musique mis en pièces et dispersés sur la terre. Il se vit abandonné des gens qu'il aimait à voir autour de lui, le visage sombre retiré à l'écart et soucieux. Il vit la plus belle de ses femmes, parée d'une guirlande, tombée de sa couche à terre, frappant sa tête avec ses deux mains. Il vit tous les fils des démons les plus courageux, les plus forts, les plus brillants et les plus sages, s'inclinant devant le Bôdhisattva assis à Bôdhimaṇḍa (lieu) pur entre tous. Il rêva que ses filles criaient en sanglotant: Mon père! ah mon père! Il rêva qu'il couvrait son corps d'un vêtement souillé. Il vit sa tête couverte de poussière, toute blanchie, sans force et dépouillée de sa splendeur. Il vit les galeries, les palais, les fenêtres, les arcades couverts de poussière et tombant en ruine. Il vit les chefs de son armée et les maîtres des Yakchas, des Râkchas, des Koumbhâṇḍas et des Gandharbas qui tous la tête baissée[2] s'enfuyaient en pleurant et en criant. Il vit tous les maîtres des dieux Kâmâvatcharas, tels que Dhrĭtarâchtra, Virouṭaka, Viroûpâkcha, Vaiçravaṇa, Çakra, Souyâma, Santouchita, Sournirmita, Vaçavartin et le reste, tournés sans égard pour le démon vers le Bôdhisattva. Il se vit au milieu d'un combat, incapable de tirer son épée du fourreau, et poussant des cris de malédiction. Il rêva qu'il était abandonné de sa suite. Il vit renversées à sa porte des coupes de bénédiction

[1] Nos deux manuscrits sanscrits ont *tch'inna*, « coupées, » au lieu de *tchihna*, « tachées, » qu'a lu le traducteur tibétain.

[2] Les deux éditions tibétaines paraissent fautives. Je crois qu'il faut lire *mgo-mougs*, au lieu de *skom* que j'ai adopté, et de *soms* que donne l'autre édition. Une expression analogue s'est présentée au chapitre X, où on lit : *spyihou ts'ougs*. J'ai traduit sur le sanscrit, qui a : *hastâñ çirasi krĭtvâ*.

(qui étaient) pleines. Il vit en songe le Brahmane fils de Narada poussant des cris de malédiction. Il vit le portier Ânandita poussant des cris de douleur[1]. Il vit l'étendue des cieux enveloppée de ténèbres. Il vit la déesse Çri[2], qui demeure dans le séjour de Kâma[3], tout éplorée. Il rêva que sa puissance n'était plus une puissance. Il rêva que son armée n'était plus une armée. Il vit les treillis de diamants et de perles coupés, disjoints et muets[4]. Il rêva que la demeure tout entière du démon était fortement ébranlée. Il vit les arbres coupés, les murs d'appui tombés, et toute l'armée du démon renversée la tête en bas au milieu de ses évolutions.

Bhikchous, telles furent les trente-deux espèces de songes qu'eut le démon Pâpîyân. Il s'éveilla; et tremblant, épouvanté, il rassembla tous ses serviteurs ainsi que son armée et sa suite, les chefs et les gardes des portes; et s'étant assuré que tous étaient présents, il leur adressa ces Gâthâs. Ce démon était abattu par les songes qu'il avait eus. Il parla donc au chef de son armée Sinhahanon[5], à ses fils et à ses serviteurs, interpellant ainsi tous ces alliés de Krĭchṇa[6]:

Un (fils) né dans la famille de Çâkya lequel porte les meilleurs signes sur ses membres, et qui pendant six années s'est livré aux austérités les plus rudes et les plus terribles, est arrivé près de l'arbre de l'Intelligence. Faites donc un grand effort. Aujourd'hui on entend dans les airs le chant des hymnes. Ce Bôdhisattva lui-

[1] Il y a ici une opposition entre le nom d'Anandita (content) et la fin de la phrase; à peu près comme si l'on disait en français : « Il vit le portier Content jeter des cris de mécontentement. » Sanscrit, *Ananditam tcha dâuvârikam* (pour *dvârikam*) *ânânandam çrâvayantam apaçyat.*

[2] Ou Lakchmi, épouse de Vichṇou, déesse de la prospérité.

[3] Dieu de l'amour.

[4] *Hbroul* ou *broul*; en sanscrit *touchṇîbhoûta.* Ce mot manque dans les dictionnaires tibétains. L'épithète de « muet » peut être donnée aux treillis ornés de clochettes, que leur dérangement empêchait de sonner.

[5] « Mâchoire de lion. » C'est aussi le nom du grand-père de Çâkya Mouni.

[6] Chef des démons. Voy. p. 127, n. 2.

même étant devenu Bouddha accompli, donnera l'intelligence à des millions d'êtres. Au moment où ayant obtenu l'Amrita, il atteindra la nature froide[1], il rendra déserte ma demeure tout entière. Allons donc vers lui, accompagnés d'une grande armée; frappons le Çramaṇa assis auprès du roi des arbres. Rassemblez promptement les armées de quatre corps de troupes. Si vous ne mettez aucun retard à faire ce que je désire, le monde, quoique rempli d'Arhats et de Pratyéka-Bouddhas, ne se plongera pas dans le Nirvâṇa, et ma force ne deviendra pas faiblesse. Si à lui seul il était vainqueur, il serait le roi de la Loi, et la succession de la famille des innombrables Djinas (victorieux) ne serait pas interrompue.

Ensuite, Bhikchous, un fils du démon nommé Sârthavâha (qui conduit la caravane) adressa cette Gâthâ à Pâpiyân :

O mon père, pourquoi as-tu le visage sombre et décoloré? Pourquoi ton cœur palpite-t-il? Pourquoi tous tes membres tremblent-ils? Qu'as-tu entendu? Qu'as-tu vu? Vite, parle : après y avoir pensé nous connaîtrons ce qu'il y a à faire.

Le démon mettant de côté l'orgueil, dit : Mon fils, j'ai fait un mauvais rêve insupportable. Si en ce moment je le disais tout entier à cette assemblée, vous tomberiez à la renverse privés de sentiment.

Sârthavâha dit : Si le temps du combat est arrivé, il n'y a pas de faute dans la victoire; c'est d'être vaincu qui est une faute. Si tu as vu en songe de pareils présages, le meilleur est de céder, et tu ne seras pas méprisé[2] sur le champ de bataille.

Le démon dit : L'homme qui déploiera de l'habileté sera glorieux dans le combat; si nous appuyant sur la fermeté, nous agissons bien, nous vaincrons. En me voyant, moi et ma suite, il se lèvera et ne pourra manquer de saluer mes pieds avec sa tête.

Sârthavâha dit : Qu'une armée soit grande et sa force petite, s'il

[1] *Çitîbhâva*. Émancipation finale. — [2] *Bstang*. Les dictionnaires ne donnent que *bstung*, qui a le même sens.

se trouve un seul guerrier puissant (contre elle?), il sera vainqueur dans le combat. Quand même les trois mille (mondes) seraient remplis de vers luisants, le soleil tout seul les éclipserait, et leur lumière disparaîtrait. De plus, celui qui a de l'orgueil et de la passion sans raisonnement et n'agit pas selon la sagesse, celui-là ne peut être guéri.

Cependant, Bhikchous, le démon Pâpiyân n'ayant pas écouté les paroles de Sârthavâha, prépara son armée de quatre corps de troupes, forte et courageuse dans le combat, formidable, faisant dresser les cheveux, que les hommes et les dieux n'avaient jamais vue auparavant, et dont ils n'avaient jamais entendu parler; (son armée de démons) changeant de visage, ayant la faculté de se transformer de cent millions de manières; ayant les pieds et les mains enlacés de cent mille serpents; portant l'épée, l'arc et les flèches, des piques, des javelots, des haches, l'(arme) à trois pointes menaçant le visage[1], des cailloux, des pilons, des massues, des chaînes, des bâtons, des disques, des foudres, des foudres à une pointe; ayant le corps bien revêtu de cuirasses, (ayant) la tête, les pieds, les mains et les yeux contournés; la tête, les yeux et le visage flamboyants, le ventre, les pieds et les mains d'une forme hideuse, le visage étincelant d'une splendeur terrible; des visages tout difformes, des dents énormes, des défenses effroyables et énormes, la langue épaisse, grosse et pendante, la langue rugueuse et pareille à un tissu grossier[2], les yeux rouges et enflammés comme ceux du serpent noir rempli de venin[3]. Il y en a qui vomissent le venin du serpent. Quelques-uns, comme des Garoudas[4], s'élevant de la mer, mangent du venin de serpent placé dans le creux de leur main; quelques-uns mangent de la

[1] Sanscrit, *paḍḍiça*.

[2] Littéral. « étoffe de poil de yak. » Le sanscrit a *kiliñdja*, « natte. »

[3] Le tibétain ajoute dans une édition : « mis dans l'eau, » et dans l'autre : « mis dans la bouche. » Ces deux phrases sont sans correspondant au sanscrit.

[4] Ce mot est suivi, dans le texte tibétain, d'un instrumental qui semble inutile.

chair humaine, du sang, des pieds et des mains, des têtes, des foies, des entrailles, des excréments et le reste. Quelques-uns ont le corps livide, noirâtre, bleu, rouge ou jaune, avec toutes sortes de formes effrayantes. Quelques-uns ont des yeux crevés, pareils à des trous, (ou) les yeux comme creusés; les yeux flamboyants, les yeux louches et désagréables; quelques-uns ont les yeux tournés, étincelants et difformes. Quelques-uns portant des montagnes enflammées, s'en vont fièrement gravir d'autres montagnes. Quelques-uns ayant arraché des arbres avec leurs racines, s'en vont rôder à côté du Bôdhisattva. Les oreilles de quelques-uns sont comme des oreilles de porc ou comme celles des Souparṇas[1], comme les oreilles des éléphants, pendantes comme des oreilles de porc. Quelques-uns sont sans oreilles; quelques-uns transformés en squelettes, ont le corps maigre, le ventre gros, le nez brisé, le ventre pareil à une cruche, les pieds comme le crâne de la tête, la peau, la chair et le sang desséchés; les oreilles, le nez, les pieds et les mains, les yeux et la tête coupés. Quelques-uns, altérés de sang, se coupent la tête les uns aux autres; quelques-uns font entendre des cris rauques et désagréables, effrayants et sauvages; ils crient : hou! hou! ils crient : tchout[2]! ils crient : houlou! houlou! et font entendre un grand bruit. Ce Çramana Gâutama, l'arbre et la Loi, arrachez-les! jetez-les de côté! chassez-les! expulsez-les! liez-les! saisissez-les! coupez-les! mettez-les en pièces! dispersez-les! précipitez-vous sur eux! disent-ils. Quelques-uns ont des têtes de renard, de chacal, de porc, d'âne, de bœuf, d'éléphant, de cheval, de chameau, d'âne sauvage, de buffle, de lièvre, de yak, de rhinocéros, de gazelle, de cigale[3], et de toutes sortes de formes effrayantes inspirant le dégoût et la terreur. Quelques-uns ont des

[1] Espèce d'oiseau fantastique, appelé aussi *Garouḍa*.

[2] Cette exclamation n'est pas, comme les autres, seulement transcrite au tibétain, mais rendue par *pi ts'i*, que j'ai adopté, et dans l'autre édition par *ma ts'i*. C'est une interjection exprimant la colère.

[3] *Cigale* ou *sauterelle*. Manque dans les dictionnaires. Il répond au sanscrit *çarabha*, qui a plusieurs sens. J'ai adopté le sens de *cigale*, parce que le mot tibétain *ldang* signifie : « s'élever, se disperser. »

corps pareils à celui d'un lion, d'un tigre, d'un sanglier, d'un ours, d'un singe, d'un léopard, d'un chat, d'une chèvre, d'un mouton, d'un serpent, d'un rat, d'un poisson, d'un Makara[1], d'un marsonin[2], d'un crapaud, d'un milan, d'un vautour, d'un hibou et d'un Garouḍa[3]. Quelques-uns sont difformes; quelques-uns n'ont qu'une tête, ou depuis deux têtes jusqu'à cent mille têtes, quelques-uns sont sans tête; quelques-uns ont depuis un bras jusqu'à cent mille bras, quelques-uns n'ont pas de bras. Quelques-uns ont depuis un pied jusqu'à cent mille pieds, quelques-uns n'ont pas de pieds. Quelques-uns, du nez, de la bouche, des oreilles, des yeux et du nombril, distillent du venin de serpent; quelques-uns ont des épées, des arcs et des flèches, des lances, des (armes) à trois pointes, des épieux, des disques, des javelots, des foudres à une seule pointe, des foudres, des cailloux et toute espèce d'instruments de meurtre qu'ils brandissent en se jouant et en menaçant le Bôdhisattva. Quelques-uns ont coupé des doigts d'homme qu'ils portent après en avoir fait des guirlandes[4].

[1] Monstre marin, poisson fabuleux. Le tibétain a traduit : « Rakchasa des eaux. »

[2] Sanscrit, *çicoumâra*, « marsouin du « Gange. » Le tibétain a : « Rakchasa des « eaux tuant les enfants. »

[3] Ce passage rappelle la tentation de saint Antoine et les figures étranges sculptées sur les cathédrales gothiques. Le VIe chant du Roland furieux de l'Arioste (octaves 61-64), contient une description du même genre : « Jamais on ne vit une « troupe plus étrange, visages plus mons« trueux et plus mal faits. L'un a le corps « d'un homme et le visage d'un singe, « l'autre celui d'un chat. Quelques-uns « foulent le sol avec des pieds de chèvres; « d'autres sont des centaures agiles et vifs. « Il y en a de jeunes et impudents, de « vieux et imbéciles; les uns sont nus, les « autres couverts de peaux extraordi« naires....... l'un avec la forme humaine « a le cou, les oreilles et la tête d'un « chien, etc. »

[4] Ces guirlandes ou chapelets de doigts semblent présentés ici à dessein par les Bouddhistes, comme une invention des démons, pour critiquer un usage de certains ascètes brahmaniques. Deux traités du Bkahhgyour paraissent prouver que ces chapelets étaient une espèce de talisman. Le seizième volume de la section *mdo* contient un soûtre qui porte le titre d'*Angoûlimâliya* (qui a un chapelet de doigts); et dans le livre publié par M. I. J. Schmidt (*Der Weise und der Thor*), le chap. XXXVI a le même titre. L'auteur du Dabistan (trad. de M. Troyer, t. II, p. 291), dit aussi que les Lamas du Tibet portent des jointures de doigts enfilées en chapelet. Cet usage doit appartenir au système

Quelques-uns portent pour guirlandes des ossements et des crânes[1]; quelques-uns enduisent leur corps de venin de serpent; quelques-uns portant des chaudrons sur la tête, sont montés sur des éléphants, des chevaux, des chameaux, des bœufs, des ânes et des buffles; quelques-uns, la tête renversée en bas[2], ont le poil comme des aiguilles. Quelques-uns ayant des poils de bœuf, d'âne, de sanglier, de rat, de chèvre, de mouton, de chat, de singe, de chacal, de loup, vomissent du venin de serpent, avalent des boules de fer, vomissent du feu, et répandent une pluie de fer et de cuivre brûlants; lancent les éclairs et la foudre, font tomber une pluie de sable et de fer enflammé, amoncellent des nuages noirs, font élever des rafales avec de la pluie et du vent, amoncellent des flèches qu'ils font retomber en pluie. Ils produisent les ténèbres, et rôdent autour du Bôdhisattva en poussant des cris. Quelques-uns déroulent des chaînes, font écrouler de grandes montagnes, et troublent le grand Océan. En sautant d'une grande montagne, ils escaladent le Mêrou le roi des monts. Errants et en désordre, ils jettent leurs membres et leurs corps çà et là. Ils poussent de grands éclats de rire, se frappent la poitrine, se frottent la poitrine, secouent la tête, hérissent leurs cheveux brûlants sur leurs têtes, se poursuivent avec emportement les uns les autres, et avec leurs yeux pareils à ceux du renard

Tantrika, et par cela même être étranger au bouddhisme primitif. Ce qui le ferait croire, c'est que dans les deux traités cités, où le Bouddha lui-même est supposé parler, les deux personnages qui s'appellent *porte-chapelets de doigts*, sont tous les deux repris pour l'immoralité de leur conduite passée. M. Gabet, missionnaire lazariste qui a traversé le Tibet, fait mention de chapelets sur lesquels on récite la formule si connue: *Om maṇi padmê houm.* « Cette « prière a un chapelet de cent huit grains, « faits de bois dur, de fruits secs, composés quelquefois avec les articulations de « l'épine dorsale d'un poisson ou d'un serpent, quelquefois de petits ossements « humains. Tous les sectateurs de Bouddha, « hommes et femmes, vieillards et enfants, « religieux et hommes du monde, portent « ce chapelet en collier ou en bracelet. » (*Journal Asiatique*, mai 1847, p. 462.)

[1] Çiva est représenté par les Brahmanes avec des guirlandes de crânes et d'ossements.

[2] Le sanscrit ajoute: « et les pieds en « haut. »

effrayent le Bôdhisattva. De vieilles femmes s'approchent en pleurant du Bôdhisattva en disant : « Mon fils! ah mon fils! lève-toi, lève-toi! vite, sauve-toi! » Des figures de Râkchasis[1], des figures de Piçâtchis[1], des Prêtas[2] aveugles, boiteux, amaigris, épuisés par la faim étendant les bras; le visage défait, éplorés, effarés, inspirant la crainte, ils s'en vont rôder devant le Bôdhisattva.

Par cette armée de démons de pareille espèce rassemblés, un espace de quatre-vingts Yôdjanas était rempli tout à l'entour, et, comme par un seul démon, les trois mille grands milliers (de mondes) étaient remplis par les cent Kôṭis de soldats de Pâpiyân, de côté et au-dessus[3].

Et ici il est dit : ils déchainent les vents et versent la pluie; cent mille éclairs brillent; le bruit du tonnerre retentit et ébranle les arbres, mais il n'agite pas même les feuilles de l'arbre de l'Intelligence. La pluie tombe par torrents, le vent siffle, les rivières s'enflent et remplissent la terre d'eau. Au milieu de cet effroi la nuit est venue, et pendant cette nuit les arbres (qui sont) insensibles sont renversés. Après avoir vu tous ces êtres à figures hideuses, difformes et effrayantes, celui qui a l'éclat des qualités et des signes (du Bouddha), pareil au mont Mêrou, n'eut pas l'esprit ébranlé. Il regarde comme une illusion, comme un rêve, comme une nuée, tous les éléments (*dharmas*); et en jugeant ainsi le caractère des éléments, il demeure ferme dans la méditation profonde, ferme dans la Loi. (Il se dit :) Tout ce qui est en moi et ce qui pense en moi, (ce qui) dans la substance et le corps désire fortement; ce qui est resté sous la prise de l'ignorance, en voyant, a été effrayé, et j'ai été fortement troublé. Le fils de Çâkya est né en s'appuyant sur les éléments, (mais) il juge que sa personnalité elle-même est sans substance, et vraiment en possession d'un esprit pareil au

[1] Démons malfaisants, vampires, ici au féminin.

[2] Personnification de l'avarice.

[3] La numération de ce passage est un peu confuse. Voici le texte sanscrit : *Yathâ tcha êkasya mârasya êvaṁ kôṭiçatânâṁ trisâhasraparyâpannânâm mârânâṁ pâpîyasâṁ sênâ parisphouṭâbhout.*

ciel, quoiqu'il voie ce trompeur et son armée, il n'est pas troublé.

Ensuite, Bhikchous, mille d'entre ces enfants du démon Pâpîyân, Sârthavâha et d'autres qui avaient foi dans le Bôdhisattva, se placèrent à la droite du démon. Ceux qui composaient l'armée du démon se placèrent à la gauche de Pâpîyân.

Alors Pâpîyân parla ainsi à ses enfants : Par quelles forces soumettrons-nous le Bôdhisattva?

Et à droite, le fils du démon appelé Sârthavâha adressa cette Gâthâ à son père : Celui qui veut réveiller de son sommeil le roi des Nâgas, celui qui veut réveiller de son sommeil le roi des éléphants, celui qui veut réveiller de son sommeil le roi des gazelles, celui-là veut (aussi) réveiller le roi des hommes qui repose?

A gauche, le fils du démon appelé Dourmati (mauvais esprit) parla ainsi : Aussitôt qu'on me voit, les cœurs se fendent; dans les mondes, l'essence des grands arbres se divise. A mon aspect, à mon toucher, les créatures sont comme touchées par la mort : quelle force pour vivre restera donc à celui-ci?

A droite, celui qu'on appelle Madhouranirghôcha (à la voix douce) parla ainsi : Toi qui dis, A mon aspect les arbres se fendent, parmi les hommes qui supporte mon effort? Quand même par ton regard tu fendrais le mont Mêrou, tu ne pourrais pas même ouvrir l'œil en sa présence. Bien plus, l'homme qui désirant dessécher l'Océan avec ses deux mains, pourrait en aspirant avaler ses eaux, en présence du visage sans tache de celui-ci et en le voyant, ne serait plus qu'une grande misère, je vous le dis.

A gauche, celui qu'on appelle Çatabâhou (cent bras) dit : Mon corps a cent bras; seul, je lance cent flèches. Je percerai le corps de ce Çramaṇa. O mon père, sois tranquille, marche sans retard.

A droite, celui qu'on appelle Soubonddhi (bonne Intelligence) dit : Pourquoi les poils ne sont-ils pas (comptés comme) des bras? Et quelle différence y a-t-il entre cent bras (et eux)? Quoiqu'à chaque bras il y ait une flèche, pourquoi ne peut-on rien contre lui

avec elles? (C'est que) par lui sont représentés les Maitrêyas[1] qui ont dépassé le monde. Dans le corps de ce Mouni doué de mansuétude, ni le poison, ni le fer, ni le feu ne pénètre; tous les traits lancés deviennent des fleurs. Bien plus, dans le ciel, sur la terre, dans l'eau, quiconque est doué de force, homme ou Yakcha, portant l'épée ou la lance, en arrivant près de ce roi des hommes qui a la force de la patience, quelque grande que soit la force dont il est doué, verra toute cette force disparaître.

Du côté gauche, celui qu'on appelle Ougratêdjas (splendeur terrible) dit : Pour moi, pénétrant dans le corps excellent de celui-ci, je le brûlerai, comme le feu du désert dessèche l'arbre et le tronc.

Du côté droit, Sounêtra (qui a de beaux yeux) dit : Quand même pénétrant la terre du mont Mêrou, tu pourrais la brûler tout entière; quand même tu serais doué de l'impétuosité de la foudre, multiple comme les sables de la Gañgâ, tu ne pourrais le brûler. Bien plus, quand même on pourrait remuer toutes les montagnes, quand on pourrait tarir le grand Océan; quand même on pourrait faire tomber à terre le soleil et la lune, quand on pourrait dissoudre cette terre elle-même; celui qui a travaillé pour le bien du monde, qui a tenu toutes ses promesses, ne pourrait, avant d'avoir obtenu l'Intelligence, être écarté du grand arbre.

Du côté gauche, Dîrghabâhourgarvita (fier de ses longs bras) dit : Tout en restant ici dans ta demeure, je broyerai avec mon bras toutes les demeures du soleil, de la lune et des étoiles; j'enlèverai en me jouant l'eau des quatre grands Océans. O mon père, je saisirai ce Çramaṇa, et je le lancerai par delà l'Océan. O mon père, dispose cette armée, et ne sois pas abattu par un grand chagrin; j'irai près de cet arbre de l'Intelligence, et avec ma main je le disperserai à tous les horizons.

[1] « Miséricordieux. » *Maitrêya* est le nom du Bouddha qui doit venir quand le monde aura épuisé les fruits de la venue de Çâkya Mouni. Ce nom est appliqué ici, en général, à ceux qui l'ont précédé, à cause de leur caractère miséricordieux.

Du côté droit, Prasâdapratilabdha (qui a acquis la pureté) dit : Quand même, enflé d'orgueil, tu disperserais avec ta main les dieux, les Asouras, les Gandharbas, la terre, les montagnes et l'Océan, mille comme toi, fussent-ils aussi multiples que les sables de la Gaṅgâ, ne pourraient remuer un seul cheveu de ce Bôdhisattva qui a la sagesse.

Du côté gauche, Bayañgkara (qui produit la peur) dit : Quand tu es au milieu d'une armée, ô mon père, pourquoi cette grande crainte? Ses compagnons d'armes, où sont-ils? Pourquoi donc as-tu ici cette grande crainte?

Du côté droit, Ekâgramati (l'esprit fixé sur un seul point) dit : Dans les mondes, il n'y a pas d'armées de soleils et de lunes, il n'y a pas non plus d'armées de Tchakravartins et de lions. Ce Bôdhisattva n'est pas une armée; cependant à lui tout seul il est capable de vaincre le démon.

A gauche, Avatâraprèkchi (qui épie l'occasion) dit : Puisqu'il n'a ni lance ni arme à trois pointes, ni massue, ni épée, ni chevaux, ni éléphants, ni chars, ni soldats, pendant qu'il est tout seul le Çramaṇa, je le frapperai aujourd'hui sans aucune crainte.

A droite, Pouṇyâlañgkrita (paré de la vertu) dit : Comme Nârâyaṇa (Vichnou), doué d'un corps invulnérable et indestructible, armé des forces de la patience, muni de l'épée et des flèches solides de l'héroïsme, avec les trois Véhicules de la libération et l'arc de la sagesse, ô mon père, par la force de ses vertus, il triomphera de l'armée du démon.

A gauche, Anivarti (qui n'est pas détourné) dit : De même que le feu du désert ne se détourne pas de l'herbe qu'il brûle; de même que la flèche lancée par un habile (archer) ne se détourne pas; de même que la foudre qui tombe du ciel ne se détourne pas, tant que le fils de Çâkya ne sera pas vaincu, pour moi point de repos.

A droite, Dharmakâma (désir de la loi) dit : En rencontrant de l'herbe humide, le feu recule; en frappant le sommet du rocher, la flèche recule; la foudre tombant à terre, où va-t-elle ensuite? Avant

d'avoir obtenu le calme et l'immortalité, il ne se détournera pas. Pourquoi? O mon père, quand même on pourrait tracer des figures dans l'atmosphère, et réduire à une seule les pensées de tous les êtres quels qu'ils soient, quand même, ô mon père, on pourrait lier avec des chaînes le soleil, la lune et le vent, on ne pourrait écarter le Bôdhisattva de Bôdhimaṇḍa.

A gauche, Anoupaçânta (non apaisé) dit : Par le grand poison de ma vue je brûlerai le mont Mèrou, je réduirai en cendres les eaux mêmes des grands océans. Aujourd'hui je les réduirai tous les deux en cendres, le Çramaṇa et son Intelligence, regarde, ô mon père.

A droite, Siddhârtha (qui a atteint le but) dit : Quand même tout rempli de poison, (celui-ci) le meilleur des trois mille (mondes) brûlerait, cette mine de qualités n'aurait pas plutôt regardé que le poison ne serait plus poison. Dans les trois mondes, le poison le plus terrible, l'emportement, l'envie, l'ignorance, tout cela n'est ni dans le corps ni dans l'esprit de celui-ci, de même que dans le ciel il n'y a ni argile ni poussière. Son corps, ses préceptes, son cœur sont parfaitement purs. Il a un cœur miséricordieux pour tous les êtres. Ni les armes, ni le poison ne le blessent. C'est pourquoi, ô mon père, fais-les retirer tous, je t'en prie.

A gauche, Ratilôla (agitation du plaisir) dit : Ponr moi je ferai résonner mille instruments, et avec des filles des dieux parées de cent mille ornements, en excitant la passion, je m'emparerai de la meilleure des cités, et par la joie du désir je la mettrai sous ton empire.

A droite, Dharmarati (plaisir de la Loi) dit : Celui qui est là se plaît toujours dans le plaisir[1] de la Loi. Il se plaît dans la méditation, il se plaît dans la recherche de l'Amrĭta, il se plaît dans l'accomplissement de la délivrance des êtres et dans la mansuétude, il ne se plaît nullement au plaisir des passions.

A gauche, celui qu'on appelle Vâtadjava (impétuosité du vent) dit :

[1] Je laisse ce pléonasme du texte.

Par mon impétuosité je dévorerais le soleil et la lune; en déchaînant le vent à travers le ciel, aujourd'hui, ô mon père, je saisirai le Çramaṇa, et je l'emporterai comme la paille (est emportée) par le vent.

A droite, le fils du démon appelé Atchalamati (esprit inébranlable) parla ainsi : Quand même les dieux et les hommes pourraient avoir une vitesse et une impétuosité terribles comme la tienne, et tous ensemble ne faire qu'un, ils ne pourraient nuire à cet incomparable homme intérieur.

A gauche, Brahmamati (esprit de Brahma) dit : Quand même un pareil rassemblement terrible aurait lieu, il ne pourrait nullement dompter ton orgueil. Toutes les actions réussissant par le grand nombre, à lui tout seul que fera-t-il contre toi?

A droite, Siñhamati (esprit de lion) dit : Il n'a pas jusqu'ici paru sur la terre de troupes de lions, de troupes au regard empoisonné, de troupes de (héros) glorieux qui triomphent par la vérité, ni de troupes d'hommes éminents.

A gauche, celui qu'on appelle Sarvatchaṇḍala (tout à fait de basse caste) dit : Les paroles brûlantes que prononcent tes enfants courageux, impétueux et forts, ne les as-tu pas entendues? Allons vite frapper ce Çramaṇa.

A droite, celui qu'on appelle Siñhanâdi (cri du lion) dit : Dans les détours de la forêt, bien des chacals font entendre leurs cris en l'absence du lion; mais s'ils entendent le rugissement formidable du lion, ils fuient épouvantés à chacun des dix points de l'horizon. De même tous ces enfants ignorants du démon, tant qu'ils n'entendent pas la voix du premier des hommes, s'en vont relevant la tête et criant victoire. A la voix du lion des hommes ils prendront la fuite.

A gauche, Oupatchittatchinti (qui a une pensée sous la pensée) dit : Si celui-ci comprend sur-le-champ tout ce que j'ai dans la pensée, comment ne voit-il pas toutes ces légions? Pourquoi ne s'est-il pas levé et enfui promptement? Il est insensé et sans prévoyance.

A droite, celui qu'on appelle Soutchintitârtha (au dessein bien

médité) dit : Il n'est pas insensé, mais invincible. C'est vous qui êtes insensés et sans aucun frein. Vous ne savez pas quelle est son adresse et sa force. Par la puissance de sa sagesse tout est vaincu. Fils du démon, (fussiez-vous) nombreux comme les sables de la Gañgâ, vous seriez incapables de remuer un seul cheveu de cet (être) adroit et fort. N'ayez donc pas la pensée de le tuer, ne songez donc pas à lui nuire; ayez plutôt un esprit de respect et de foi. Il sera roi dans les trois mondes; ne combattez donc pas, retirez-vous.

Ainsi se termina le conseil, après que les fils du démon du parti noir et du parti blanc, au nombre de mille, eurent tous, chacun à son tour, adressé des Gâthâs au démon Pâpîyân.

Ensuite un chef de l'armée de Pâpîyân, nommée Bhadrasêna (bonne armée), adressa ces Gâthâs à Pâpîyân : Tous ceux qui marchaient à ta suite, Çakra, les gardiens du monde et la foule des Kinnaras, les maîtres des Asouras, les maîtres des Garouḍas, tous joignant les mains, s'inclinent devant celui-ci; à plus forte raison ceux qui ne marchaient pas à ta suite, les fils des dieux Brahmâbhâsvaras[1] et les dieux Çouddhâvâsakâyikas inclinés devant lui, présentent leurs hommages. (Ceux de) tes fils qui sont sages, forts et attentifs, d'accord selon le cœur avec le Bôdhisattva, le saluent. Cette armée de démons et de Yakchas, qui remplit quatre-vingts Yôdjanas, celui qui est sans péché la regarde avec un esprit parfaitement tranquille. A la vue de ces transformations effrayantes et terribles, et de toute cette multitude redoutable, irrésistible, il n'est pas étonné, il est sans abattement. Certainement il sera vainqueur aujourd'hui. Partout où s'arrête cette armée, les chacals et les hiboux font entendre leurs cris; quand la corneille et l'âne font entendre leurs voix, il convient de se retirer promptement. Regarde Bôdhimaṇḍa : les Patakountas[2], les cygnes, les Kôkilas et les paons

[1] *Abhâsvaras de Brahma.* Suivant Wilson, les Abhâsvaras (radieux) forment une classe de demi-dieux, au nombre de soixante-quatre. — [2] Ce mot ainsi transcrit par le tibétain manque dans Wilson. Au reste, les deux manuscrits sanscrits

l'entourent ; certainement il sera vainqueur aujourd'hui. Partout où s'arrête cette armée, il tombe une pluie de poussière et d'encre ; à Mahimaṇḍa[1] il tombe une pluie de fleurs. Selon mon avis il convient de se retirer. Partout où s'arrête cette armée, tout devient haut et bas et rempli d'épines ; Mahimaṇḍa[1] s'est changé en or pur. Pour ceux qui sont sages, il convient de s'en retourner. Si tu ne te retires pas, les choses que tu as rêvées, tu les verras se réaliser devant toi. Comme les Richis réduisent une contrée (en cendres), il réduira ton armée en cendres. Alors qu'il s'avançait en roi[2], ce meilleur des Richis, ayant été irrité par Brahmadatta, il brûla la forêt de Daṇḍaka[3], et pendant un grand nombre d'années il n'y poussa pas d'herbe. Les Richis qui se sont adonnés aux bonnes œuvres et aux austérités dans le monde, tous tant qu'ils sont, il les surpasse. Il ne fait de mal à aucune créature, lui sur le corps duquel brillent des signes. Il est sorti de sa demeure, et sera ici Bouddha, après avoir vaincu toutes les misères. N'en as-tu pas déjà entendu parler? C'est en vue du sacrifice que les fils des Djinas ont fait apparaître des richesses telles que celles-ci. Parce qu'il est vraiment le premier des êtres, on lui portera la plus pure des offrandes brûlées. La touffe de ses cheveux est pure, et brille dans des millions de champs. Nous serons éclipsés par lui ; il triomphera de cette armée de démons, sans nul doute. Puisque les dieux qui demeurent au sommet du monde[4] ne peuvent apercevoir sa tête, certainement, sans être instruit par les autres, il obtiendra la science universelle. Puisque le Mêrou, les Tchakravâlas[5], le soleil, la lune, Indra, Brahma,

ont écrit, l'un *paḍa*, et l'autre, *paḍou*, et au lieu de *kounta*, ont mis *krôñtcha*, « cigogne, » en faisant deux mots de *paḍakounta*.

[1] « Essence de la terre. » Ce mot est évidemment synonyme de *Bôdhimanda* : le tibétain a traduit comme s'il y avait *Mahimaṇḍala*.

[2] Dans une vie antérieure.

[3] Située entre les rivières Nermada et Godaveri.

[4] Sanscrit *Bhavâgrasthâs*. Probablement au sommet du Mêrou.

[5] Montagnes supposées être la limite du monde.

les arbres et les plus hautes montagnes s'inclinent tous devant Mahimaṇḍa[1], sans nul doute celui-ci, qui a la force de la vertu, la force de la sagesse, la force de la science, la force de la patience et la force du courage, rendra sans force les bataillons du démon. Comme l'éléphant brise un pot de terre, comme le lion terrasse un chacal, comme le soleil (obscurcit) le ver luisant, Sougata vaincra cette armée.

En entendant ce discours, un autre fils du démon plein de rage et l'œil enflammé s'écria : Toi seul tu fais de celui-ci un éloge d'une longueur sans fin; mais à lui tout seul que peut-il faire? Cette grande armée redoutable, tu ne la vois donc pas?

Ensuite, du côté droit, un fils du démon nommé Pramardaka (qui broie) dit : On ne donne pas dans le monde d'égal au soleil, à la lune, au lion, à un Tchakravartin; on ne peut donc trouver d'égal au Bôdhisattva qui est bien établi dans l'Intelligence.

Cependant le Bôdhisattva, afin d'affaiblir la force du démon, agitait son visage pareil au lotus à cent feuilles épanoui[2]. En le voyant, le démon qui pensait : Mon armée doit se diriger vers la face du Bôdhisattva, prit la fuite. Tout en fuyant, il se dit : Il n'y a personne; et il revint accompagné de sa suite, lançant toutes sortes de projectiles au-dessus du Bôdhisattva. Ils lancent au-dessus de lui des montagnes aussi hautes que le Mêrou, lesquelles, comme un dais de fleurs, restent suspendues et se changent en demeures célestes. Ceux-ci lancent le poison de leurs yeux, le poison le plus subtil, le poison de leur souffle et des flammes formant un cercle de feu, qui pour le Bôdhisattva demeure comme un cercle de gloire.

[1] L'un des manuscrits sanscrits a ici *Mahimaṇḍala*, d'accord avec la version tibétaine. Voy. p. 302, note 1.

[2] J'ai suivi ici la rédaction sanscrite, parce que l'ordre a été évidemment interverti dans la traduction tibétaine. Je n'ai pas cru devoir changer le texte pour lequel les deux éditions tibétaines sont d'accord; mais voici la correction indiquée par le sanscrit, et à l'aide de laquelle ce passage est clair. Il faut prendre, page 278, ligne 5 du texte, la phrase *padma* = *brkyodde*, pour l'intercaler avant *gang mthong*, p. 277, l. 4. Seulement, la fin de la l. 4, p. 278, devra être *gnaspar gyour to* (sanscrit, *tichṭanté sma*), au lieu de *gnaspahi phyir*

En ce moment le Bôdhisattva se frappa le front avec la main droite; et le démon ayant vu que le Bôdhisattva portait une épée à la main, s'enfuit du côté du midi. Puis songeant qu'il n'y avait personne, il revint, et lança sur le Bôdhisattva toutes sortes d'armes terribles : des épées, des arcs et des flèches, des lances, des javelots, des haches, des cailloux, des pilons, des foudres à une pointe, des massues, des disques, des marteaux, des arbres déracinés, des maillets, des chaînes et des boules de fer, qui ne sont pas plutôt lancés qu'ils demeurent changés en guirlandes de fleurs ou en dais de fleurs. Devenues des fleurs fraîches, elles sont répandues sur la terre ou suspendues en guirlandes de bouquets, et font l'ornement de l'arbre de l'Intelligence. A la vue de ces évolutions qui s'accomplissent pour le Bôdhisattva, le démon Pâpîyân, le cœur dévoré de colère et d'envie, dit au Bôdhisattva : Fils de roi, lève-toi, lève-toi; jouis de la royauté. Quel est le nombre de tes bonnes œuvres, par lesquelles tu es arrivé à la délivrance?

Alors le Bôdhisattva, d'une voix ferme, profonde, retentissante, douce et agréable, répondit en ces termes au démon Pâpîyân:

Pâpîyân, par un seul sacrifice non interrompu[1], tu es arrivé à l'empire du désir; et moi j'ai fait des centaines de mille de sacrifices non interrompus, dans lesquels j'ai coupé, pour les donner à des malheureux, mes mains, mes pieds, mes yeux et ma tête même. En vue de la délivrance des êtres, maisons, richesses, provisions, lits, habits, jardins, parcs, de toutes sortes, ont été distribués en grand nombre aux malheureux.

Alors Pâpîyân adressa cette Gâthâ au Bôdhisattva : Autrefois un sacrifice très-pur et non interrompu a été fait par moi, tu en es ici témoin; et comme il n'y a ici pour toi aucun témoin, qui que ce soit pour appuyer (ta) parole, tu es vaincu.

Le Bôdhisattva dit: Pâpîyân, cette terre est mon témoin. Et le

[1] Le sanscrit a *nirgaḍa*, « sans obstacle, » que le tibétain a traduit par *gtan pa med pa*, auquel Csoma donne seulement le sens de « sans ordre, sans suite. »

Bôdhisattva ayant enveloppé Pâpîyân et sa suite, avec un esprit de bienveillance et de mansuétude qui va au-devant; comme un lion, sans crainte, sans frayeur, sans terreur, sans faiblesse, sans abattement, sans trouble, sans émotion, sans que la crainte fasse dresser ses cheveux, (lui qui) a dans la paume de la main la marque d'une conque, d'un étendard, d'un poisson, d'une coupe, d'un Svastika[1], d'un crochet de fer et d'un disque (*tchakra*), (lui) dont l'intervalle des doigts est réuni par une membrane[2], qui a de beaux ongles de la couleur du cuivre rouge[2], ce jeune homme dans la fleur de sa jeunesse, qui pendant d'innombrables Kalpas a accumulé les racines de la vertu, après avoir touché partout son corps avec la main droite, frappa la terre en signe de bénédiction, et en même temps prononça cette Gâthâ:

Cette terre étant la demeure de toutes les créatures, et égalant (comprenant) ce qui est mobile et immobile, est impartiale, elle témoignera que je ne mens pas. Prends-la ici à témoin pour moi.

Aussitôt que cette grande terre fut touchée par le Bôdhisattva, elle trembla de six manières, trembla fortement, trembla fortement de tous côtés; retentit, retentit fortement, retentit fortement de tous côtés. De même, par exemple, que résonne un vase de métal du pays de Magadha[3]; de même cette grande terre rendit un son prolongé, aussitôt qu'elle eut été touchée par le Bôdhisattva avec la main.

Alors, à ce point des trois mille grands milliers de mondes, la grande déesse de la terre appelée Sthâvarâ (solide) qui a une suite de cent millions de déesses de la terre, ayant ébranlé toute la grande terre, et ouvert le sol dans un endroit très-peu éloigné du Bôdhisattva, montra la moitié de son corps paré de tous ses ornements, puis, le corps incliné et les mains jointes, lui parla ainsi : Il en est, grand homme, il en est ainsi. Il en est bien comme tu l'as dit, nous voici

[1] La figure mystique 卍. — [2] Ce sont deux des signes particuliers à Çakya Mouni. Voy. chap. VII, p. 108. — [3] Pays au sud du Bihar.

là pour l'attester[1]. De plus, Bhagavat lui-même est devenu le témoin des dieux ainsi que du monde, il est devenu la meilleure autorité.

La grande déesse de la terre, Sthâvarâ, ayant par ces paroles complétement déjoué les menées du démon, après avoir loué le Bôdhisattva et manifesté diversement sa propre puissance, disparut en ce lieu même avec sa suite.

Le trompeur et son armée ayant entendu cette voix de la Terre, comme les chacals dans les bois au son de la voix du lion, comme les corneilles s'enfuient sur les rocs élevés, épouvantés et le cœur serré prirent tous la fuite.

Cependant Pâpîyân triste, soucieux, abattu, humilié et dominé par l'orgueil, ne s'en alla pas, ne se détourna pas, ne prit pas la fuite, et regardant en arrière ses soldats, il leur dit : Vous que voici rassemblés, demeurez quelques instants. La destruction d'un être précieux de cette espèce ne peut s'accomplir soudainement. Il nous faut donc essayer s'il est possible ou non de l'ébranler par les caresses.

Alors Pâpîyân dit à ses filles : Jeunes filles, allez; et vous étant rendues à Bôdhimaṇḍa, assurez-vous[2] si le Bôdhisattva est susceptible de passion ou s'il en est exempt; s'il est fou ou sage, s'il est aveugle ou s'il connaît les points de l'espace, s'il n'a pas d'allié, s'il est faible ou ferme.

Après avoir entendu ces paroles, les Apsaras se rendirent à Bôdhimaṇḍa, à l'endroit où était le Bôdhisattva, et s'étant placées devant lui, lui montrèrent les trente-deux espèces de magies des femmes. Quelles trente-deux espèces? Ainsi, quelques-unes d'entre elles se voilent la moitié du visage; quelques-unes montrent leur sein ferme et arrondi; quelques-unes, en souriant, montrent la guirlande de leurs dents; quelques-unes étendent les bras en bâillant, et

[1] J'ai laissé cette phrase du texte comme l'ont écrite nos deux éditions tibétaines, mais il n'est pas douteux qu'il faille lire : *hdi la bdag ni mngon soum mo.*

[2] *Goms chig.* Csoma ne donne pas ce sens à ce mot, qui répond au sanscrit *vidjñâsanaṁ kouroute.*

montrent le trou de leur coude; quelques-unes montrent leurs lèvres rouges comme le fruit du Bimba[1]; quelques-unes regardent le Bôdhisattva avec leurs yeux à demi ouverts, et après l'avoir regardé se mettent tout d'un coup à sourire; quelques-unes montrent leur sein à demi couvert; quelques-unes, dénouant leurs vêtements, montrent la ceinture d'or qui entoure leur taille; quelques-unes vêtues d'un tissu de soie transparent[2], montrent leur taille entourée d'une ceinture d'or; quelques-unes font résonner les anneaux de leurs pieds; quelques-unes montrent un bouquet au milieu de leur sein; quelques-unes laissent voir leurs cuisses à moitié découvertes[3]; quelques-unes montrent des perroquets, des Patragouptas et des geais (posés) sur leur tête et sur leurs bras; quelques-unes jettent sur le Bôdhisattva des regards de côté; quelques-unes, quoique avec de beaux vêtements, en font comme de mauvais vêtements[4]; quelques-unes agitent leur taille et leurs ceintures d'or; quelques-unes, comme se trompant et se ravisant, jouent ou se promènent avec leurs compagnes; quelques-unes dansent; quelques-unes chantent; quelques-unes rient, puis, comme honteuses, se ravisent; quelques-unes remuent leurs jambes comme des Kadalis[5] agitées par le vent; quelques-unes jettent de grands cris de joie; quelques-unes, vêtues de mousseline, serrent leurs ceintures d'or garnies de clochettes, et se promènent en riant; quelques-unes après avoir jeté à terre leurs vêtements et leurs parures, comme honteuses les reprennent; quelques-unes montrent toutes leurs parures cachées et brillantes[6]; quelques-unes montrent leurs bras parfumés d'essences; quelques-unes montrent leurs joues[7] parfumées et leurs pendants d'oreilles; quel-

[1] *Momordica monadelpha.*

[2] L'un des mss. sanscrits a *tadanoukoula*, l'autre *tanoukoula*; le tib. a transcrit *doukoula*, que Wilson écrit *doukoûla.*

[3] Littéralement, « à moitié retroussées. »

[4] Sanscrit, *sounivastânyapi dournivastâni kourvanti sma.*

[5] Plante. *Musa sapientum* ou *Pistia stratiotes.*

[6] Sanscrit, *kâetchiñgouyakâ prakâsini sarvâbharanâny oupadarçayanti sma.*

[7] En lisant *ganda*, « joue, » au lieu de *gandha*, « parfum, » que donnent nos deux manuscrits sanscrits, ce qui donne à la

ques-unes se voilent la tête et le visage, puis tout à coup les montrent découverts; quelques-unes, qui tout à l'heure riaient, se réjouissaient et jouaient entre elles, se rappellent à elles-mêmes, et sont comme honteuses; quelques-unes présentent l'apparence de jeunes filles, (d'autres) l'apparence de jeunes femmes qui n'ont pas été mères, (d'autres enfin) l'apparence de femmes d'un âge mûr[1]; quelques-unes, remplies de désir, attendent le Bôdhisattva; quelques-unes jettent sur le Bôdhisattva des fleurs fraiches, et debout devant lui, cherchent à deviner sa pensée en regardant son visage : Celui-ci regarde-t-il avec des sens émus? Son œil regarde-t-il au loin? Est-il agité ou non? Et en parlant ainsi, elles considèrent le visage pur et sans tache du Bôdhisattva, pareil au disque de la lune délivrée de Râhou[2], pareil au soleil qui se lève, pareil au pilier d'or du sacrifice[3], pareil au lotus à cent feuilles épanoui, pareil au feu du sacrifice aspergé de beurre clarifié, inébranlable comme le Mêrou, éminent comme les (monts) Tchakravâlas, aux sens parfaitement gardés, à l'esprit bien dompté comme l'éléphant.

Ensuite ces filles du démon, afin d'exciter davantage les désirs du Bôdhisattva, lui adressèrent ces Gâthâs, en chantant et en dansant :

La plus belle des saisons, le printemps étant venu, réjouissons-nous au milieu des fleurs. Toi, dont le corps est un corps charmant et gracieux, embelli de signes, nous sommes en ton pouvoir. Nous sommes nées, bien nées et bien préparées pour donner du plaisir aux dieux et aux hommes. L'Intelligence est difficile à atteindre, mets-en de côté la pensée[4]. Lève-toi promptement, jouis de la belle

phrase le sens de « montrent leurs pendants « d'oreilles parfumés. »

[1] Sanscrit, *madhyastrîroûpâṇi*.

[2] C'est-à-dire, délivrée de l'éclipse : Râhou étant le dragon que les Indous supposent avaler le soleil et la lune pendant les éclipses.

[3] Ordinairement de bambou, et qui sert à attacher la victime.

[4] L'une des éditions tib. a *dkahi*, au lieu de *dkas*, ce qui donne le sens de « la pensée « difficile à atteindre de l'Intelligence, mets « la de côté. » Sanscrit, *doarlabhabôdhi nivarthaya mânasakam*.

jeunesse. Ces femmes des dieux, bien parées, bien ornées, qui sont venues à cause de toi, regarde-les. Qui donc, en voyant leur beauté, son corps fût-il insensible comme le bois vermoulu, ne ressentirait le désir et ne le satisferait pas? Leur chevelure est imprégnée des plus suaves parfums; elles ont des diadèmes, des pendants d'oreilles, et des visages épanouis comme les fleurs. Elles ont le front poli, le visage bien fardé; leurs yeux sont grands et beaux comme le lotus épanoui, leurs figures arrondies comme la pleine lune, leurs lèvres rouges comme le fruit du Bimba. Elles ont les dents blanches comme les coquilles, le jasmin et la neige. Vois, elles sont agréables et passionnées. Regarde leur sein ferme, élevé et arrondi, (regarde) ces trois plis charmants à leur taille et leurs hanches larges et gracieusement arrondies. Regarde-les, seigneur, ces jeunes filles remplies de grâce; leurs cuisses sont pareilles à la trompe de l'éléphant, leur bras est partagé par le bracelet qu'il remplit, leur taille est ornée d'une belle ceinture d'or. Elles sont tes esclaves, seigneur, regarde-les. Elles ont la démarche du cygne, et marchent doucement; elles parlent avec grâce le langage doux et flatteur de l'amour; elles ont toutes sortes de belles parures; elles sont très-savantes dans les voluptés divines, et très-habiles à conduire les chœurs de chants et de danses. Elles sont nées avec de beaux corps dans le but du plaisir. Si tu ne veux pas des joies du désir, tu t'abuses étrangement dans ces mondes, semblable à l'homme insensé qui méconnait le bonheur de la richesse et s'encourt, après avoir vu un trésor. Toi aussi, ignorant des désirs, qui dédaignes ces jeunes filles, tu es comme lui.

Alors, Bhikchous, le Bôdhisattva, sans remuer l'œil, sans sourire, et avec un visage agréable, sans avoir aucunement les sens troublés, le corps tranquille, majestueux, calme, sans passion, sans agitation, inébranlable comme le roi des monts, sans être abattu, sans changer, sans être ébranlé, bien ferme dans ses desseins, et afin d'abandonner complétement toutes les corruptions, d'une voix (qui

est la) porte d'une science indépendante[1], douce et agréable comme les grands accents de Brahma, mélodieuse comme le chant du Kalabingka, flatteuse et allant au cœur, adressa de nouveau ces Gâthâs à ces filles du démon :

Les désirs rassemblent bien des misères, et sont la racine des misères. Pour les ignorants ils anéantissent la méditation, les forces surnaturelles[2] et les austérités. La propriété du désir (qu'on a) des femmes, c'est, ont dit les sages, qu'il ne peut être satisfait. Mais moi je satisferai les ignorants avec la sagesse. Si l'on nourrit le désir, il grandit et augmente, comme la soif d'un homme qui a bu de l'eau salée. Pour qui s'y complaît il n'y a de but ni pour soi ni pour les autres. Mais moi je désire (atteindre) mon but, et (que) les autres (atteignent) leur but. Votre corps est pareil à des bulles d'eau, pareil à l'écume et comme les couleurs de l'illusion, mon esprit a bien su le reconnaître. Comme le plaisir fugitif et passager dans les songes, les pensées des insensés et des ignorants sont toujours troublées. L'œil est pareil à une bulle d'eau recouverte de peau. Du sang, de la vapeur affermis et condensés, et comme le fruit de la maladie pour ainsi dire, le ventre est un réceptacle très-impur d'excréments, machine de douleurs, produit des œuvres (antérieures) et de la corruption. Les insensés à l'esprit troublé s'imaginent faussement que tout corps est agréable ; ceux-là ne sont pas sages[3]. Liés à la racine de la corruption, ils tournent bien longtemps dans l'existence émigrante, parmi les êtres infernaux, éprouvant un grand nombre de souffrances insupportables. De la ceinture s'échappent bien des courants fétides ; les cuirasses, les jambes, les pieds sont comme des machines. Quand je vous considère, vous me paraissez une illusion. Vous êtes nées par l'effet d'une cause fausse. En voyant, par

[1] Sanscrit, *svâdhina*. Le mot tibétain correspondant *kha na las pa*, manque aux dictionnaires.

[2] Sanscrit, *riddhi*.

[3] Voici le texte sanscrit : *Karmaklêça samoutthitô douhkhayantrah, sammoudâ yê hi bâlabouddhayô na tou vidjñânâh çoubhatô kalpayamâna âçrayam vitathêna*

la voie de la science vénérable, l'erreur et la fausseté; (en voyant) que pareilles au feu, à la feuille vénéneuse, pareilles à un grand serpent furieux, les qualités du désir ne sont pas des qualités, sont privées de qualités, (j'ai compris que) les ignorants qui y cherchent la notion du bien-être tombent épuisés[1]. Tout homme qui, par l'effet du désir, est devenu l'esclave des femmes, qui a abandonné les joies de la Loi, pour faire sa joie du désir, celui-là enivré de ses joies, détourné de la voie de la vertu, détourné de la voie de la méditation, privé de sens, demeure bien loin de la science. Je ne demeure point en compagnie de la passion et de l'envie; je ne fais point ma demeure en compagnie de ce qui se perpétue, de ce qui plaît, ni de moi-même[2]; je ne demeure point en compagnie de la tristesse ni de la joie. Mon esprit parfaitement affranchi, est pareil au vent dans le ciel. Quand même tout serait plein ici d'êtres semblables à vous, quand même, durant un Kalpa, je demeurerais en compagnie de celles-ci, parce que je suis sans fin, je serais sans passion et sans trouble, parce que le cœur des Victorieux (*djinas*) est pareil au ciel. Les dieux et les déesses sont très-purs; ils n'ont ni sang ni os, et sont très-beaux. Cependant ils demeurent dans une grande crainte, parce que, (quoique) étrangers à la matière qui se perpétue, ils ne sont point éternels[3].

Alors les filles du démon très-habiles dans la magie des femmes, furent prises d'une grande passion, de colère et d'orgueil. Après avoir déployé tous leurs efforts[4], paré leur corps et déployé leurs ruses de femmes, elles ont cherché à séduire le Bôdhisattva. Et ici il est dit:

Les plus séduisantes d'entre les femmes qui se plaisent aux joies

[1] Sanscrit, *Drĭcthvâ kâmagouṇâñçtcha nirgouṇâñ gounahinân, ârya djñânapathasya outpathâñ vitathâñtcha vichapatrâgnisamâñtcha mahôragâa yathâ krouddhân; bâlâ atra hi mourtchhitâh soukhasandjñâh.*

[2] Sanscrit, *Nô ragêna sahâ vasâmyahaṁ na tcha dôchaih, nô vai nityâçoubhâtmabhir vasi çârdhaṁ.*

[3] Sanscrit, *Roudhirâsthivardjitâ dêva apsarasounirmalâh çoubhâh; tê pi sarvi* (sic), *soumahadbhayê sthitâ, nityabhâva rahita açasvatâh.*

[4] *Steg.* Ce mot, qui manque aux dictionnaires, répond au sanscrit *tchêchtâ*.

du désir, toutes ensemble, envoyées par le démon se sont hâtées de venir en se jouant. Comme les tiges flexibles de jeunes arbres agités par le vent avec leurs feuilles, elles dansent et cherchent à séduire le fils du roi assis auprès de l'arbre : C'est maintenant la plus belle, la plus charmante des saisons, la saison du printemps. Hommes et femmes se livrent au plaisir, chassant la tristesse et les soucis. Les Kôkilas, les cygnes et les paons font entendre leurs chants; tout est rempli de troupes d'oiseaux. C'est maintenant le temps de se laisser aller à goûter les joies qui accompagnent le désir. Pendant mille Kalpas, tu t'es plu à la pratique des vertus et des austérités, inébranlable comme le roi des monts, toi dont le corps est pareil au soleil levant. Avec la belle voix du nuage orageux, avec une voix pareille à celle du roi des gazelles, toi qui viens en aide aux créatures, tu as prononcé des paroles pleines de sens. Effroi des désirs, des querelles, des inimitiés, des combats et de la corruption, entretenus par les ignorants, toujours évités par les savants, tu es arrivé au temps où les Sougatas[1] obtiennent l'Amrĭta. Aujourd'hui tu as été vainqueur du démon, et tu seras un Arhat doué des dix forces[2]. Après que la magie (des femmes) a été déployée, daigne écouter (nos) paroles, toi qui as un visage pareil au lotus. Tu seras roi, le premier seigneur des rois, le maître puissant de la terre. Quand une foule des plus belles femmes font résonner des milliers d'instruments, que fais-tu de l'accoutrement d'un Mouni ? Laisse-le, et t'abandonne au plaisir.

Le Bôdhisattva dit : Je serai le seigneur des trois mondes, honoré de sacrifices par les dieux et les hommes. Marchant avec la roue de la Loi, je serai roi, fort des dix forces. Les disciples, et les fils de ceux qui ne sont pas (mes) disciples, s'inclineront sans cesse par millions devant moi. Par (l'effet du) plaisir de la Loi, mon esprit ne se plait point dans le domaine du plaisir (des sens).

Celles-ci dirent : Puisque tu es jeune, et que ta première jeu-

[1] *Bienvenus*, épithète des Bouddhas. — [2] Voy. chap. IV, pag. 46.

nesse n'est pas écoulée[1]; puisque tu n'es ni vieux ni atteint de maladie, et que nous aussi, dans la fleur de la jeunesse, nous sommes pour être tes jeunes compagnes[2], prends aujourd'hui un visage riant, et abandonne-toi aux joies du désir.

Le Bôdhisattva dit : Puisque j'ai aujourd'hui acquis une quiétude pure, immortelle, rare; puisque j'ai laissé dans la cité des dieux et des Asouras les misères de l'inquiétude ; puisque je n'ai pas été troublé par les atteintes de la vieillesse, de la maladie et de la mort, je parcourrai maintenant la meilleure route qui va à la cité exempte de craintes.

Celles-ci dirent : Dans la demeure des dieux (devenu) maître des Tridaças[3], entouré par les Apsaras, dans la ville de Yâma, de Souyâma, de Santouchita et du démon, loué par le meilleur des immortels, cédant à l'empire des femmes, livre-toi aux joies du désir et aux divertissements; goûte avec nous des plaisirs sans fin.

Le Bôdhisattva dit : Le désir est comme la goutte de rosée sur la pointe de l'herbe, rapide comme le nuage d'automne, comme la femme irritée d'un Nâga, qui inspire une grande crainte. Çakra[4], Souyâma, et les dieux Santouchitas, sont tombés au pouvoir de Namoutchi (le démon) : qui donc se plaît en cet état, désiré de ceux qui ne sont pas respectables, et rempli de misères ?

Celles-ci dirent : Ces arbres, les plus beaux de tous, garnis de feuilles nouvelles, se sont couverts de fleurs épanouies. Vois les Djîvañjivas et les Kôkilas qui font entendre leurs chants, les abeilles qui

[1] Cette phrase contient deux mots tibétains, *yol* et *thor bou*, que les dictionnaires n'expliquent pas. Voici le texte sanscrit : *Yâvatcicha yâuvanan na galitam, prathamavayadharô.*

[2] Nos deux manuscrits sanscrits ont *soukhî*, au lieu de *sakhî* qu'a lu l'interprète tibétain.

[3] Wilson n'explique pas comme le tibétain *tridaça* par « trente-trois, » quoique ce mot puisse avoir ce sens; mais il donne l'étymologie *tri*, « trois, » et *daça*, « état, » c'est-à-dire, « un dieu, » soumis comme les hommes à naître, vivre et mourir. La traduction tibétaine semble indiquer que ce mot est synonyme de *trâyastriñçat.*

[4] Ou Indra, le roi des dieux Tridaças Voyez la note précédente.

bourdonnent; de la terre a poussé un gazon vert, moelleux, gras et épais; dans le bois fréquenté par la foule des premiers des hommes[1], livre-toi au plaisir avec les jeunes filles.

Le Bôdhisattva dit: C'est par la force de la saison que se sont épanouies les fleurs de ces arbres couverts de feuilles. C'est la faim et la soif qui ont fait approcher les abeilles, et (les ont fait) venir dans les fleurs. Au temps où le soleil aura desséché ce qui est né de la terre, je jouirai ici de l'Amrïta, dont les précédents Djinas ont joui.

Les filles du démon dirent: Regarde ces femmes au visage pareil à la lune, à la bouche pareille au lotus nouveau, à la voix douce et ravissante, aux dents pareilles à la neige et l'argent. Si de pareilles a elles sont rares dans le séjour des dieux, où les trouveras-tu dans le séjour des hommes, elles qui sont sans cesse l'objet du désir des premiers des dieux?

Le Bôdhisattva dit: Je vois le corps, rempli de matières impures et d'une famille de vers, assailli bientôt par la destruction[2] et les infirmités. (Pour moi,) apportant le bien-être suprême aux créatures animées ou inanimées[3], j'arriverai à être le modèle délivré de la transmigration honoré des hommes savants.

Celles-ci essayant les soixante-quatre[4] magies du désir, faisant résonner les ornements de leurs pieds et de leurs ceintures d'or, et laissant tomber leurs vêtements, frappées par les flèches de l'amour, enivrées et souriantes, parlèrent ainsi: Seigneur, quelle faute (ont-elles) donc commise envers toi, que tu ne les embrasses pas?

Celui qui a reconnu toutes les fautes du monde et qui est sans trouble, dit: Le désir est pareil à une épée, à une lance, à un trident, à un rasoir enduit de miel. J'ai reconnu que le désir est pareil

[1] Cette partie de la phrase tibétaine est embarrassée. L'une des éditions a *gnas*, « séjour, » l'autre *nags*, « bois. » Pour avoir plus de clarté, il suffirait de changer l'ordre des mots comme il suit: *tchi mi mtchog ts'ogs kyis nags brten par*, etc. Sanscrit, *kiñ nara-siñhasêvitavanê na ramasi youvatibhih* (sic).

[2] L'autre édition a *hdjigs*, « la crainte. »

[3] Sanscrit, *tchardtcharasya djagatas parama soukhakaram.*

[4] Il a été dit précédemment qu'il y en avait trente-deux. Voy. p. 306.

à la tête d'un serpent, à un brasier. Les qualités des femmes étant d'entraîner, j'ai abandonné les troupes des femmes.

Lorsque, par ces mille espèces de manœuvres féminines, elles n'eurent pu séduire celui qui a la démarche d'un jeune éléphant, elles furent remplies de honte; puis saluant les deux pieds du Mouni, et redevenues joyeuses, elles louèrent celui qui apporte le secours.

Pareil au calice sans tache du lotus, au visage semblable à la lune d'automne; pareil au feu brillant du sacrifice, où brûle l'offrande de beurre clarifié; pareil à une montagne d'or, (toi) qui as parcouru cent mondes, puisses-tu accomplir ton dessein et le vœu prononcé! Après t'être délivré toi-même, daigne délivrer les créatures en proie aux misères.

Après avoir donné toutes sortes de louanges à celui qui est pareil aux arbres Karṇikâra[1] et Tchampaka[2], et avoir tourné (avec respect) autour de celui qui est devenu le premier (de tous, qui est) inébranlable comme une montagne, elles s'en retournèrent, et saluant avec leur tête les pieds de leur père, elles lui dirent: Père, le Gourou[3] des dieux et des hommes a bien abandonné l'inquiétude. Il regarde avec un visage devenu riant, avec un œil pareil aux feuilles du lotus; il ne regarde pas les créatures avec passion, et ne fronce pas le sourcil. Au milieu du Mêrou ébranlé, de la mer desséchée, du soleil et de la lune tombés (du ciel), il survivrait encore. Il voit les fautes des trois mondes, et ne tombera pas au pouvoir des femmes.

Le démon Pâpîyân ayant entendu ces paroles, fut accablé de chagrin et de dépit, et plein de mécontentement[4] parla ainsi à ses filles : Eh quoi! l'ignorant et le fou[5] n'a-t-il pas vu votre beauté et

[1] *Pterospermum acerifolium* ou *cassia fistula*.

[2] *Michelia champaca*.

[3] Précepteur spirituel; en tibétain, *lama*.

[4] L'expression tibétaine qui signifie littéralement «mangeant ses paroles,» et qui semble répondre au français «murmurer entre les dents,» se retrouve plus loin et correspond au sanscrit *douchta* ou *rouchta*.

[5] Les deux éditions tibétaines sont d'accord ici pour l'ordre des mots, qui paraît

vos actions[1]? S'il en est ainsi, on ne peut l'éloigner de Bôdhimaṇḍa.

Alors les filles du démon adressèrent de nouveau ces Gâthâs à leur père :

Il parle avec douceur et agrément, et n'est point ému; il considère les grands mystères, et n'a point d'emportement. Il regarde la conduite et la manière d'agir, et n'est point troublé. Il juge tous les corps, et sa pensée est très-profonde. Il juge sans hésiter que le péché des femmes s'étend loin. Doué d'un esprit isolé du désir, la passion ne l'agite point. Dans le pays des dieux, dans le pays des hommes, nul dieu et nul homme ne connait complétement sa pensée et sa conduite. En lui montrant tout ce qu'il y a de magie féminine, ô père, toute la passion qui aurait dû amollir son cœur, il les a vues, et pas une fois sa pensée n'a chancelé. Comme le roi des monts, il est inébranlable. Né de l'éclat de cent vertus, l'éclat de ses qualités est accompli. Durant des millions de Kalpas il s'est livré aux bonnes œuvres et aux austérités. Les dieux, Brahma et les êtres dont l'éclat est le plus pur, le saluent en touchant ses pieds avec leur tête. Après avoir vaincu les démons et leur armée, il obtiendra certainement la plus pure Intelligence qu'ont désirée autrefois les Djinas. O père, il ne s'est point engagé dans un combat et une querelle avec nous. Doué de force et pur, il est très-difficile à atteindre et à saisir. O père, dans le ciel, avec leurs diadèmes de pierres précieuses, des millions de Bôdhisattvas accomplis se tiennent avec respect (tournés vers lui); munis de choses précieuses, les membres parés de guirlandes de fleurs, doués des dix forces, vois-les, déposant leurs offrandes pour le sacrifice (au Bôdhisattva). Tout ce qui a une âme, tout ce qui n'a pas d'âme, les maîtres des arbres, des montagnes et des dieux, les maîtres des Yakchas et des Garouḍas sont tous pros-

résulter d'une transposition de la négation. Le sanscrit a : *mâ khalou mouḍah pradjñô 'tha*, « nullement insensé, mais au contraire savant; » ce qui indiquerait qu'il faut, en tibétain, rétablir l'ordre comme il suit : *ches ching mi glen te.*

[1] *Nga rod.* Manque aux dictionnaires, et répond au sanscrit *kriti*.

ternés devant cette montagne de qualités. O père, le mieux est de changer de côté aujourd'hui. Bien plus, celui qui ne va pas de l'autre côté (le sien), il ne le renversera pas; celui qui ne se détourne pas sur sa racine, il ne l'arrachera pas. Rempli de patience pour chacun, il ne sera pas troublé, il ne fera rien pour que qui que ce soit soit affligé.

Alors, Bhikchous, au même instant, huit déesses de l'arbre de l'Intelligence, savoir : Çrî[1], Vrĭddhi, Tapâ, Çrèyasî, Vidoû, Odjôbalâ, Satyavâdinî et Samâñginî, ayant offert un sacrifice au Bôdhisattva, exaltèrent le Bôdhisattva par ces seize glorieuses remarques, en proclamant ces louanges : Premier des êtres, tu brilles comme la lune pendant la quinzaine claire. Toi qui as une intelligence parfaitement pure, tu resplendis comme le soleil levant. Premier des êtres, tu es épanoui comme le lotus au milieu des eaux. Premier des êtres, ta voix retentit comme celle du lion errant dans les bois et les forêts. Premier des êtres, tu brilles comme le roi des montagnes au milieu de l'Océan. Premier des êtres, tu t'élèves et te distingues comme le mont Tchakravâla. Premier des êtres, comme la mer remplie de trésors, tu es difficile à sonder. Guide du monde, tu es comme le ciel, illimité, et l'étendue de ta pensée est grande. Être parfaitement pur, comme le sol de la terre qui fournit la subsistance de tous les êtres, ta pensée est très-ferme. O le premier des êtres, comme le lac Manasa[2], ton esprit toujours calme n'est jamais agité. Premier des êtres, comme un Marout[3], sans préférence pour aucun lieu du monde, ta pensée n'a pas de demeure. Premier des êtres, comme le roi de la splendeur, ayant abandonné toute pensée d'orgueil, tu es difficile à atteindre. Premier des êtres, comme Nârâyaṇa (Vichṇou), tu es fort et difficile à vaincre. Guide du monde, qui ne t'éloignes

[1] « Fortune. » C'est aussi un des noms de Lakchmî et de Sarasvatî. Voici, par ordre, la signification des autres noms : « croissance, austérité, excellente, savante, « force de la majesté, qui dit la vérité, « bien proportionnée. » — [2] Lac dans les monts Himâlayas, dont Wilson ni Csoma ne précisent la position. — [3] Dieu du vent.

pas de Bôdhimaṇḍa, tu es ferme dans les vœux (que tu as) faits. Premier des êtres, comme la foudre lancée par la main d'Indra, tu ne reviens pas sur toi-même. Premier des êtres, puisque, sans avoir été arrêté longtemps, tu es parvenu à posséder les dix forces, tu obtiendras bien ce que tu désires [1].

Ainsi, Bhikchous, ces déesses de l'arbre de l'Intelligence exaltèrent le Bôdhisattva par ces seize glorieuses remarques.

Et là, Bhikchous, les fils des dieux Çouddhâvasakâyikas attristèrent le démon par ces seize remarques. Quelles seize remarques? Celles-ci : Pâpiyân, comme une vieille cigogne, tu as l'esprit triste et rêveur [2]. Pâpiyân, comme un vieil éléphant tombé dans un bourbier, tu es sans force. Pâpiyân, comme un guerrier qui s'est engagé et vaincu, tu es resté seul. Pâpiyân, comme un malade abandonné dans la forêt [3], tu es sans second. Pâpiyân, comme le jeune taureau accablé sous le fardeau, tu es sans force. Pâpiyân, comme l'arbre renversé par le vent, tu es abattu. Pâpiyân, comme le voyageur égaré, tu es dans une mauvaise route. Pâpiyân, comme le mendiant endetté [4], tu es l'humilié des humiliés. Pâpiyân, tu radotes comme une corneille impudente [5]. Pâpiyân, comme l'indiscipliné et l'ingrat, tu es possédé d'orgueil. Pâpiyân, comme le chacal chassé par la voix du lion, tu t'enfuiras aujourd'hui. Pâpiyân, comme l'oiseau emporté par le souffle des vents, tu seras secoué [6] aujourd'hui. Pâpiyân, comme le mendiant [7], exténué par ses pratiques religieuses, tu ne connais pas le temps. Pâpiyân, comme un pot brisé, rempli de poussière, tu seras aujourd'hui abandonné sans retour. Pâpiyân, comme sous (l'empire d') un charme, un héros s'en va vers un ser-

[1] Sanscrit, *soulabdhalabhas.*

[2] Sanscrit, *dhyâyase.*

[3] Conf. les Lois de Manou, liv. VI.

[4] Le sanscrit a *matsarina*, « envieux. » L'interprète tibétain aura lu, ou avait sous les yeux, *rinagrasta.*

[5] Sanscrit, *pragalbha.* Le correspondant tibétain *byoung rgyal* manque aux dictionnaires.

[6] Le sanscrit ajoute : *par le Bôdhisattva.*

[7] Sanscrit, *bhaikchouka.*

pent; tu seras saisi aujourd'hui[1]. Pâpîyân, comme l'homme à qui l'on a coupé les pieds et les mains, tu es privé de toute force.

Ainsi, Bhikchous, les dieux Çouddhâvâsakâyikas, par ces seize remarques, rendirent sans force le démon Pâpîyân.

En ce moment, Bhikchous, les fils des dieux qui rendaient hommage à l'Intelligence, accablèrent Pâpîyân par ces seize remarques. Quelles seize (remarques)? Celles-ci : Pâpîyân, comme l'armée des ennemis est vaincue par un héros, tu seras aujourd'hui défait par le Bôdhisattva. Pâpîyân, comme un faible lutteur que rencontre un lutteur puissant, tu seras saisi aujourd'hui par le Bôdhisattva. Pâpîyân, comme un ver luisant que rencontre le disque du soleil, tu seras éclipsé aujourd'hui par le Bôdhisattva. Pâpîyân, comme une poignée de paille que rencontre un grand vent[2], tu seras dispersé aujourd'hui par le Bôdhisattva. Pâpîyân, comme le chacal que rencontre un lion, tu seras terrifié aujourd'hui par le Bôdhisattva. Pâpîyân, comme un grand Sâla coupé par la racine, tu seras renversé aujourd'hui par le Bôdhisattva. Pâpîyân, comme une ville ennemie que rencontre un grand roi, tu seras ruiné aujourd'hui par le Bôdhisattva. Pâpîyân, comme l'eau dans les pas d'une vache, exposée à l'ardeur du jour, tu seras complétement desséché par le Bôdhisattva. Pâpîyân, comme un voleur condamné à mort, qui s'est échappé, tu seras poursuivi aujourd'hui par le Bôdhisattva. Pâpîyân, comme un essaim d'abeilles par la chaleur du feu, tu auras aujourd'hui la tête renversée par le Bôdhisattva. Pâpîyân, comme le roi de la justice dépouillé de son royaume, tu seras aujourd'hui accablé de chagrin par le Bôdhisattva. Pâpîyân, comme une vieille cigogne aux ailes coupées, tu seras rendu aujourd'hui profondément rêveur par le Bôdhisattva. Pâpîyân, comme celui qui au milieu du désert a épuisé ses provisions de route, tu

[1] Cette rédaction est évidemment fautive. Le sanscrit a : « tu seras saisi aujourd'hui, Pâpîyân, par le Bôdhisattva, comme « un serpent à l'aide d'un charme. » *Nigrichyasé tvamadya Pâpîyân, Bôdhisattvéna, mantrêṇêvôragah.*

[2] Sanscrit, *mahâmâroutêna*, « un grand « Marout, » dieu du vent

seras réduit à l'indigence par le Bôdhisattva. Pâpîyân, comme celui qui sur le grand Océan a sa barque brisée, tu seras forcé aujourd'hui, par le Bôdhisattva, à jeter des cris de détresse. Pâpîyân, comme les herbes et les bois (sont consumés) par un Kalpa embrasé[1], tu seras consumé aujourd'hui par le Bôdhisattva. Pâpîyân, comme le sommet de la montagne frappé par la foudre, tu seras déchiré aujourd'hui par le Bôdhisattva.

C'est ainsi, Bhikchous, que les fils des dieux qui rendent hommage à l'Intelligence, ayant par ces seize remarques engagé Pâpiyân à se retirer, celui-ci cependant ne s'en retourna pas.

Et ici il est dit : Quoiqu'il eût entendu cette exhortation des troupes des dieux, le démon, loin de se retirer, parla ainsi : Rassemblez-vous : abattez, renversez celui-ci, et n'allez pas lui accorder la vie; car après s'être dégagé lui-même, il affranchirait les autres de ma domination. Levez-vous et courez (tous) sans exception, anéantissez ce Çramaṇa et pas un autre, (vous) dis-je.

Le Bôdhisattva dit : Le roi des monts, le Mêrou, serait ébranlé de sa base; tous les êtres animés seraient anéantis; la lune avec toute la foule des étoiles tomberait du ciel à terre; on réduirait à une les pensées de tous les êtres; le grand Océan serait desséché, qu'un (être) tel que moi ne serait nullement écarté d'auprès du roi des arbres.

Le démon dit : Je suis le seigneur du désir, le maître de ce monde entier. Les dieux, la foule des Dânavas, les hommes et les bêtes, assujettis par moi, sont tous tombés en mon pouvoir. Venu dans mon domaine, lève-toi et parle en conséquence.

Le Bôdhisattva dit : Si tu es le seigneur du désir, tu ne l'es pas de la lumière. Regarde-moi, je suis bien le seigneur de la Loi[2]. Si

[1] C. à d. une époque où le monde est détruit pour se reformer de nouveau. Il y a aussi les Kalpas de destruction par l'eau, et les Kalpas de destruction par le vent.

[2] Sanscrit, *kamêçvarô' si yadi, vyaktamaniçvaro' si; dharmêçvarô' ham api paçyasi tatvatô mâm.*

tu es le seigneur du désir, ne va donc pas dans la mauvaise voie[1]. Impuissant que tu es, c'est à ta vue que j'obtiendrai l'Intelligence.

Le démon dit: Bhikchou[2], de toi-même, tout seul que feras-tu? Ce que tu recherches n'est pas facile à atteindre. Brĭgou[3], Añgiras[4], et bien d'autres, quoiqu'ils aient pratiqué bien des austérités, n'ont pas atteint ce modèle suprême; à plus forte raison, toi qui es né parmi les hommes.

Le Bôdhisattva dit: Ceux-ci, l'esprit dominé par la colère, désirant le pays des dieux, demeurant dans la pensée qu'en eux était le mobile et l'immobile, demeurant dans la pensée que la délivrance était dans la région où ils allaient et demeuraient, pratiquaient des austérités inconnues auparavant aux Rĭchis. Complétement dénués de sens, ils disaient à l'homme, l'un: Le contenant et l'espace (contenu) sont un; l'autre: Ils sont éternels. Selon qu'on a un corps ou qu'on n'a pas de corps, on a des qualités ou pas de qualités, on est actif ou inactif, disaient d'autres[5]. (Pour moi,) assis sur ce siége, vainqueur de l'orgueil ainsi que de ton armée, après t'avoir défait et avoir obtenu ici l'Intelligence exempte de trouble, je montrerai à cet univers l'origine et la production, ainsi que l'état de calme du Nirvâṇa qui apaise la douleur[6].

Le démon, plein de dépit, de colère et de rage[7], prononça encore ces paroles ironiques: Prenez-le, ce Çramaṇa[8] venu tout seul dans la

[1] Sanscrit, *kâmeçvarô' si yadi, dourgatiñ na prayâsi*. La phrase tibétaine semble mal construite.

[2] Le sanscrit a *Çramaṇa*; tibétain, *dge-sbyong*.

[3] Célèbre Mouni, l'un des dix fils de Brahma, les premiers êtres créés.

[4] Aussi fils de Brahma, l'un des sept principaux Rĭchis.

[5] Voici le texte sanscrit de cette phrase un peu confuse: *Adjñânapourvakaṁ* (sic), *tapô richibih taptatô krôdhâbhibhoûtâbhir dêvalôkakâmaih. Nityam anityam iti tchâtmani sañçrayadbhih; môkchañtcha dêçagamanusthitam âçrayadbhih; tê tatvatô' rtharahitâh pourouchaṁ danti* (sic) *vyâpi pradêçagata sâçvatam âhour êkê. Mourtimagouṇaṁ gouṇinam tathaiva karttâ na karttâ iti tchâparê brouvanti.*

[6] Sanscrit, *Varttayichyê' ham asya djagatah prabhavôdbhavañtcha nirvâṇadoukhasamataṁ tatha cîtîbhâvaṁ.*

[7] Voy. pag. 315, note 4.

[8] Le sanscrit a *Sougâutama*.

solitude en ma présence. Prenez-le, allez, et promptement donnez-lui l'empire. Allez vite dans ma demeure, mettez en pièces les liens de bois, les liens de fer et les portes. Faites que je me voie moi-même assailli de misères, poussant de longs gémissements, et que je sois l'esclave [1] des dieux.

Le Bôdhisattva dit : On pourrait dessiner des tableaux de toute espèce dans le ciel, y tracer çà et là des lignes et des figures diverses ; le vent impétueux, qui va d'un point à l'autre de l'horizon, pourrait bien être lié avec des chaines par un homme ; on pourrait rendre le soleil et la lune obscurs ou lumineux, et les faire tomber du ciel sur la terre, que tes pareils, dépassant tout calcul, ne pourraient m'écarter d'auprès de cet arbre.

La puissante armée du démon s'étant levée, cria hâ ! en faisant en même temps retentir un grand bruit de conques et de tambours. Quelques-uns, à la vue de cette terrible armée du démon, disent : Ah mon cher fils ! n'es-tu pas perdu ? toi, semblable à l'or des fleuves du Djambou, jaune comme le calice (de la fleur) du Tchampaka [2], si jeune, loué par les dieux et les hommes et digne de sacrifices. Vaincu aujourd'hui dans le grand combat, comme un Asoura par Indra, tu tomberas au pouvoir du démon.

Avec sa voix (pareille à celle) de Brahma et au chant du Kalabingka, Sougata répondit à ces troupes de Yakchas et de Râkchas : Tout ignorant désirant jeter l'effroi dans les cieux, désirant éloigner un (être) tel que moi du meilleur des arbres ; celui qui ayant détruit les trois mille grands mille mondes, compterait (les grains de) leur poussière ; celui qui ferait passer l'eau de l'Océan par l'ouverture d'un pore, qui en un moment éparpillerait une montagne de diamant, celui-là même ne pourrait me nuire, pendant que je suis assis auprès de cet arbre.

Le démon, l'esprit irrité, tandis qu'il est ainsi subjugué, ayant pris dans sa main une épée tranchante tirée du fourreau, (dit :) Çra-

[1] *Khol po* (sanscrit, *tchêṭaka*). Manque aux dict. tib. — [2] *Michelia tchampaca*.

maṇa, lève-toi promptement, va selon ma pensée : sinon, comme la tige d'un roseau vert, je te coupe aujourd'hui.

Le Bôdhisattva dit : Quand même ces trois mille grands milliers de terres seraient toutes pleines de démons, et que dans la main de tous ceux-ci il y aurait une épée (grande) comme le Mêrou, le plus grand des monts, ils seraient incapables de remuer un seul de mes cheveux, bien loin de me blesser. Ne raisonne pas plus longtemps. Tout à l'heure je t'attacherai et je te déchirerai, toi si fort.

(Alors) les têtes de chameau, de bœuf et d'éléphant aux yeux effroyables; les serpents au venin rapide, aux yeux pareils à un poison insupportable, lancent des montagnes avec leurs pics de la couleur des flammes, lancent des arbres avec leurs racines, (lancent) du cuivre et du fer. S'élevant comme un nuage, ils remplissent de tumulte les quatre points de l'espace. Ils font pleuvoir les carreaux de la foudre et des globes de fer; ils font pleuvoir des épées, des javelots acérés, des haches empoisonnées; ils percent la terre et détruisent les arbres. Ceux-ci avec leurs cent bras lancent cent flèches, vomissent des serpents venimeux et des flammes; ils retirent de l'Océan où ils sont nés des Makaras[1] et d'autres (monstres). Ceux-là se changent en Garouḍas et lancent des reptiles. Quelques-uns, furieux, lancent des globes de fer (gros) comme le Mêrou avec ses pics, couleur de feu, qui en tombant à terre y jettent le plus grand désordre, et troublent complétement l'eau des sources qui se trouvent au-dessous. Quelques-uns tombent devant lui (le Bôdhisattva) ou derrière lui, à droite, à gauche, en criant : Ah mon fils! Ils ont les pieds et les mains à l'envers et la tête enflammée; de leurs yeux en feu il sort comme des foudres.

A la vue de cette armée du démon, horrible dans ses transformations, l'être pur juge que c'est l'effet de l'illusion; qu'il n'y a là ni démon, ni force, ni univers, ni de soi-même; que comme (l'image)

[1] Monstre marin, souvent confondu avec le crocodile et le requin. Voy. Wilson.

de la lune dans l'eau roulent les trois mondes; qu'il n'y a ni œil, ni homme, ni femme, ni personnalité. L'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher, ainsi que le créateur de cette substance (universelle, tous) privés de perception, sont nés en s'appuyant (sur une cause). Au dedans est le vide, au dehors le vide[1].

Par qui la parole vraie « qu'ici toute substance (*dharma*) est tout à fait vide, » a-t-elle été dite?

Tout ce qu'il y a de Yakchas soumis et d'accord avec la discipline, qui ont vu les armes de leurs mains changées en guirlandes de fleurs, ont dit: C'est par celui qui dit toujours la vérité que cette parole vraie a été prononcée; par celui qui avec la paume de la main gauche[2], dont les ongles couleur de cuivre rouge et très-beaux sont ornés d'une membrane[3], marqués d'une roue à mille rais, pareils à l'or brillant des fleuves du Djambou, sanctifiés par les bonnes œuvres et les vertus, (c'est par lui) après s'être touché (avec la paume de la main gauche), selon la règle, de la tête aux pieds, et avoir étendu son bras pareil à l'éclair à travers le ciel, qu'ont été dits ces mots: Cette terre est mon témoin; autrefois des millions de sacrifices ont été faits par moi; et quand j'ai eu la pensée de ne pas donner au pauvre, ce n'est jamais sans raison que je n'ai pas donné. L'eau, le feu, le vent sont mes témoins. Brahma Pradjâpati (maître des créatures), le soleil, la lune avec les étoiles, et tout ce qu'il y a de Bouddhas qui demeurent aux dix horizons; ma conduite, mes austérités, les

[1] Sanscrit, *Drichtvâ vikâravikrîtân namoutchês tou sêndm̃, mâyâkrîtañ tcha yatha* (sic), *prêkchati çouddhasattvah, naivâtra mârou* (sic), *na balam̃, na djagan, na tchâtmôdakatchandr..roûpasadrîçam̃ bhramati trilôkah; tchakchour nâ istri* (sic) *pourouchô na tchâtmanîyam̃, çrôtaç tcha ghrâṇañ tatha djihva tathaiva kâyâh; adhyâtma çoûnya, vahi* (sic) *çoûnya pratîtyadjâtâh, etc.*

[2] Le sanscrit a *la droite*. Voici le texte sanscrit de tout ce passage qui n'est pas clair: *Sô satyavâkyam akarôt sada satyavâdî yênêha satyavatchanêna imou* (sic) *satyadharmâh. Yê kêtchi* (sic) *sâumyavinayê noukoûlayakchâh, tê çastrapâṇichou nirîkchichou* (sic) *pouchpadâmân; sô dakchiṇê karatalê rakchitâgradjâlair, tâmrair nakhair souroutchiraih, sahasrâratchakraih, djambounadârtchi sadrîçaih, çoubhapouṇyadjouchtair moûrdhnatou yâvatsprîçatê tcharaṇâñ, salilam bâhoum prasârya, etc.*

[3] Voy. p. 305, note 2.

degrés vénérables de l'Intelligence [1] sont mes témoins. Mes offrandes, ma bonne conduite, ma patience sont mes témoins. Mon application ainsi que ma méditation profonde et ma sagesse sont mes témoins. Les quatre immensités (*apramâṇa*) sont mes témoins, de même que la science supérieure. Tous ceux qui ont possédé successivement l'Intelligence sont mes témoins. De tout ce qu'il y a d'êtres animés aux dix horizons du monde, les vertus, les bonnes œuvres, la science, les sacrifices non interrompus qu'ils ont faits, tout cela ensemble n'approche pas de (ce qui est tombé comme) la pluie de cent de mes pores [2].

Il a (le Bôdhisattva), selon la règle [3], frappé la terre avec la main; et, comme un vase d'airain, la terre a résonné. Le démon en écoutant ce bruit est tombé à terre à la renverse, et a entendu cette voix : Écartez, saisissez les alliés de Krïchṇa [4].

Le corps couvert de sueur, déchu de sa splendeur et le visage décoloré, le démon s'est vu lui-même (comme) accablé de vieillesse. Il se frappe la poitrine, pousse des gémissements, et talonné par la crainte il reste sans guide. L'esprit du démon étant ainsi troublé, le vertige s'empare de sa pensée. Chevaux, éléphants, chars et chariots sont renversés à terre. Les Râkchas, les Koumbhaṇḍas et les Piçâtchas épouvantés s'enfuient; effarés ils ne retrouvent plus leur route; ils n'ont ni demeure, ni refuge. Ils s'en vont comme des oiseaux qui voient la forêt embrasée au souffle du vent. Pères, mères, fils, sœurs et frères se demandent : Où regardez-vous? où allez-vous? A cause de celui-ci ils se battent et se querellent entre eux : Nous sommes tombés dans la misère, et il n'y a point de refuge pour notre vie.

Cette armée du démon, (naguère) nombreuse et inébranlable, est, tout entière, complétement en désordre et dispersée. Sept jours se

[1] Sanscrit, *oudgata bôdhi añgâs*.

[2] Sanscrit; *malya* (sic) *rômaçatîmâñg kalanôpayânti*.

[3] Sanscrit, *salilam*.

[4] *Noir*. On a vu que les démons de la gauche, opposés au Bôdhisattva, sont appelés noirs. Krïchṇa est ici le nom du chef des démons.

passeraient qu'ils ne se rallieraient pas les uns aux autres; et en se revoyant l'on dirait : Je me réjouis de ce que vous vivez.

En ce moment une déesse de l'arbre (de l'Intelligence) touchée de pitié pour eux et prenant un vase d'eau, en jeta sur les alliés de Krichṇa (en disant) : Vite levez-vous, ne tardez pas, allez en hâte. Pour n'avoir pas écouté les paroles du Gourou[1], voilà ce qui est arrivé.

Le démon dit : Pour n'avoir pas écouté la parole douce et sage de mes fils et m'être mis en hostilité avec cet être très-pur, j'ai rencontré la misère, l'effroi, l'indigence, le malheur et l'humiliation, et j'ai été chercher moi-même un cri de malédiction et de mépris.

La déesse dit : Tout ignorant qui fait du mal à l'innocent recueillera le mal, la misère, l'indigence, les cris de malédiction, le mépris, le meurtre, l'esclavage et tous les maux en grand nombre. Les maîtres des dieux, des Asouras, des Garouḍas, des Kinnaras, Brahma, Çakra, les Paraṇirmitas ainsi que les Akanichtas, après qu'une telle armée du démon a été vaincue par toi, (ô Bôdhisattva,) chantent la victoire remportée sur celui-ci en disant : Héros du monde, victoire! Ils offrent des guirlandes, des bouquets, des lunes, des parasols, des étendards, des bannières, et font pleuvoir des fleurs et de la poudre d'Agourou[2], de Tagara[3] et de sandal. Ils font résonner les instruments de musique, et disent : O héros, les armées victorieuses[4] de l'ennemi t'ont enveloppé; ici, sur le meilleur des siéges, toi qui as, par ta bienveillance, complétement défait les troupes immenses du démon astucieux, ô héros, tu obtiendras aujourd'hui l'Intelligence. Possédant les dix forces, connaissant distinctement et sans confusion, tu obtiendras aujourd'hui tous les domaines d'un Bouddha. La défaite du démon ayant été achevée ici dans le grand combat, la force d'un Bôdhisattva accompli a été vue par ceux qui font (aussi)

[1] Précepteur spirituel; *lama* en tibétain.

[2] Espèce d'aloès, *aquilaria agallocha*. Rox.

[3] *Tabernæmontana coronaria* ou *Vangueria spinosa*.

[4] Le sanscrit a « vaincues, » *djitâ*.

des efforts; et ceux-là (au nombre de) trente-six Kôṭis[1] et vingt-quatre Nayoutas[2], désirent dans leur cœur l'Intelligence suprême du Bouddha.

Chapitre appelé Défaite du démon, le vingt et unième.

[1] Dix millions. — [2] Cent mille millions; un nombre immense et indéfini.

CHAPITRE XXII.

Ainsi, Bhikchous, le Bôdhisattva après avoir vaincu l'opposition du démon, dompté l'ennemi et complétement triomphé sur le champ de bataille, entouré de parasols, d'étendards et de bannières déployés, ayant complétement atteint la première méditation profonde, isolée des désirs, isolée des doctrines du péché et du vice, accompagnée du jugement, accompagnée des œuvres, douée du bien-être de la joie née de la solitude, il y demeura.

En supprimant le jugement et les œuvres, ayant parfaitement purifié l'intérieur, la nature de l'esprit étant devenue une, il atteignit complétement la seconde méditation profonde, sans le jugement, sans les œuvres, douée du bien-être de la joie née de la contemplation, et il y demeura.

En supprimant la passion du plaisir, et en se plongeant dans la réflexion, ayant le souvenir et la science, goûtant le bien-être avec le corps, se rappelant et possédant tout ce qui (est dit) par les (gens) respectables, demeurant dans le bien-être et l'état appelé contemplation, il atteignit complétement la troisième méditation profonde, et il y demeura [1].

Par l'abandon du bien-être, l'abandon de la souffrance antérieure, (par) le déclin du contentement et du mécontentement, sans être dans le bien-être, sans être dans la souffrance, la contemplation et le souvenir étant parfaitement purs, il atteignit complétement la quatrième méditation profonde, et il y demeura.

Cependant l'esprit du Bôdhisattva ainsi entré dans la réflexion étant parfaitement net, parfaitement pur, radieux, sans corruption,

[1] Conf. chap. XI, p. 125.

dégagé de la corruption du péché, souple, convenablement occupé de (son) œuvre, et arrivé à l'absence d'émotion ; à la première partie de la nuit, afin de produire la connaissance de la science qui voit avec l'œil divin, (le Bôdhisattva) prépare bien son esprit et le dirige. Puis avec l'œil divin parfaitement pur, dépassant beaucoup l'œuvre des hommes, le Bôdhisattva voit la migration des êtres, leur naissance, leur caste bonne, leur caste mauvaise, et s'ils sont bons ou mauvais ; et distinguant clairement les êtres marchant suivant leurs œuvres : Ah ! vraiment ces êtres-ci font de leur corps un emploi coupable, font de la parole et de la pensée un emploi coupable ; jettent le blâme sur les gens respectables, et ont des vues fausses. Ceux-ci, afin de bien saisir l'œuvre de leur vue fausse, détruisent le corps, et après la mort le mal vient, ils tombent égarés dans la mauvaise voie, et s'en vont renaître parmi les êtres infernaux. Ces êtres-là (au contraire), qui font un bon usage de leur corps, qui font un bon usage de la parole et de la pensée, qui ne jettent pas de blâme sur les gens respectables, ont la vue très-juste. Ceux-là, afin de bien saisir l'œuvre de leur vue juste, ayant détruit leur corps, le bonheur vient, et ils s'en vont renaître dans le monde du paradis, au milieu des dieux.

C'est ainsi qu'il connait clairement ce qui doit arriver ; c'est ainsi qu'avec l'œil divin parfaitement pur, dépassant de beaucoup l'œuvre des hommes, il voit les êtres qui émigrent, qui naissent et qui meurent, leur caste bonne, leur caste mauvaise, ceux qui vont dans le bien, ceux qui vont dans le mal, s'ils sont bons ou mauvais, et marchant suivant leurs œuvres.

Ainsi, Bhikchous, le Bôdhisattva, à la première veille de la nuit, manifesta la connaissance, détruisit l'obscurité, et produisit la clarté.

Puis l'esprit du Bôdhisattva ainsi absorbé par la réflexion étant devenu parfaitement net, parfaitement pur, lumineux, sans corruption, dégagé de la corruption du péché, souple, convenablement fixé dans son œuvre, et exempt d'émotion, à la veille du milieu de la nuit, afin de bien produire la connaissance (qui résulte) de la

science qui voit et se rappelle exactement les demeures antérieures, (le Bôdhisattva) prépare son esprit et le dirige[1]. Il se rappelle exactement les nombreuses espèces de demeures antérieures de lui et des autres êtres, comme par exemple : une naissance, deux, trois, quatre, cinq, dix, vingt, trente, quarante, cinquante naissances, cent naissances, mille naissances, cent mille naissances, plusieurs centaines de mille de naissances, un Kôṭi[2] de naissances, cent Kôṭis de naissances, mille Kôṭis de naissances, cent mille Kôṭis de naissances, cent mille Nayoutas[3] de Kôtis de naissances, plusieurs centaines de Kôṭis de naissances, plusieurs centaines de milliers de Kôṭis de naissances, un Kalpa[4] de destruction, un Kalpa de reproduction, un Kalpa de destruction et de reproduction, plusieurs Kalpas de destruction et de reproduction :

Venu en tel endroit, mon nom a été celui-ci, ma race celle-ci, ma famille celle-ci ; ma caste a été telle, la nourriture que j'ai prise telle ; voici la mesure de vie que j'ai remplie, et la longueur de temps pendant lequel je suis resté vivant ; tels ont été le bonheur et le malheur que j'ai éprouvés. Ensuite ayant changé d'existence, je suis né en tel endroit ; ayant encore changé d'existence, je suis né ici.

C'est ainsi qu'il se rappelle exactement les nombreuses espèces de demeures antérieures de tous les êtres et de lui, en même temps que la situation des pays.

Puis l'esprit du Bôdhisattva ainsi absorbé par la réflexion étant devenu parfaitement net, parfaitement pur, lumineux, sans corruption, dégagé de la corruption du péché, souple, convenablement

[1] Tout ce passage, relatif à la production et à l'anéantissement de la douleur, a été traduit sur l'original sanscrit par M. Eugene Burnouf, avec la précision qu'on est sûr de trouver dans toutes ses traductions. Les nuances qu'on pourra remarquer entre les deux versions, viennent de ce que j'ai dû suivre le texte tibétain. Voy. *Introduction à l'histoire du Buddhisme*, tom. I, pag. 486 et suiv.

[2] Dix millions.

[3] Cent millions.

[4] Se compose de quatre milliards trois cent vingt millions d'années solaires, ou d'un jour et d'une nuit de Brahma. (*Journ. Asiat. Soc. of Bengal*, t. VII, p. 699.)

fixé dans son œuvre, et exempt d'émotion, à la dernière veille de la nuit, au temps où apparaît l'aurore, environ à l'heure de la nuit où l'on bat le tambour[1], (le Bôdhisattva,) afin de bien produire la connaissance (qui résulte) de la science qui détruit toute imperfection, qui fait décliner la douleur et sa production, prépare son esprit et le dirige.

Il lui vint à la pensée : Hélas! ce monde est ainsi fait, qu'exposé par la naissance à (d'autres) naissances, à la vieillesse, à la maladie, à la mort, au changement d'existence, il est tombé dans une grande misère. Mais il ne sait quel est le moyen de sortir de cette grande accumulation de misères, telles que la vieillesse, la maladie, la mort et le reste. Hélas! vieillesse, maladie, mort et le reste, toute cette grande accumulation de misères, si l'on savait au moins comment y mettre fin!

Et alors le Bôdhisattva pensa : De quelle chose existante viennent la maladie et la mort? Quelle est la cause de la maladie et de la mort? Et il pensa : La vieillesse et la mort venant de ce que la naissance existe, la cause de la vieillesse et de la mort c'est la naissance (*djâti*).

Puis le Bôdhisattva pensa encore : De quelle chose existante vient la naissance? Quelle est la cause de la naissance? Et il pensa : La naissance venant de ce que l'être existe, la cause de la naissance c'est l'être (*Bhava*).

Le Bôdhisattva pensa encore : De quelle chose existante vient l'être? Quelle est la cause de l'être? Et il pensa : L'être venant de ce que la conception existe, la cause de l'être c'est la conception (*oupâ dâna*).

Le Bôdhisattva pensa encore : De quelle chose existante vient la conception? Quelle est la cause de la conception? Et il pensa : La conception venant de ce que le désir existe, la cause de la conception c'est le désir (*trichṇâ*).

Le Bôdhisattva pensa encore : De quelle chose existante vient le

[1] Le sanscrit a : « à l'heure où l'on est « le plus endormi, » *nandîmoukhya*. J'ignore pourquoi le tibétain a traduit par « l'instant où l'on bat le tambour. »

désir? Quelle est la cause du désir? Et il pensa : Le désir venant de ce que la sensation existe, la cause du désir c'est la sensation (*vêdanâ*).

Le Bôdhisattva pensa encore : De quelle chose existante vient la sensation ? Quelle est la cause de la sensation ? Et il pensa : La sensation venant de ce que le toucher existe, la cause de la sensation c'est le toucher (*sparça*).

Le Bôdhisattva pensa encore : De quelle chose existante vient le toucher? Quelle est la cause du toucher? Et il pensa : Le toucher venant de ce que les six siéges existent, la cause du toucher ce sont les six siéges (*chaḍâyatana*)[1].

Le Bôdhisattva pensa encore : De quelle chose existante viennent les six siéges? Quelle est la cause des six siéges? Et il pensa : Les six siéges venant du nom et de la forme, la cause des six siéges ce sont le nom et la forme (*nâmaroûpa*).

Le Bôdhisattva pensa encore : De quelle chose existante viennent le nom et la forme ? Quelle est la cause du nom et de la forme? Et il pensa : Le nom et la forme venant de la connaissance, la cause du nom et de la forme c'est la connaissance (*vidjñâna*).

Le Bôdhisattva pensa encore : De quelle chose existante vient la connaissance ? Quelle est la cause de la connaissance? Et il pensa : La connaissance venant de l'idée, la cause de la connaissance c'est l'idée (*sañskâra*).

Le Bôdhisattva pensa encore : De quelle chose existante vient l'idée ? Quelle est la cause de l'idée? Et il pensa : L'idée venant de ce que l'ignorance existe, la cause de l'idée c'est l'ignorance (*avidyâ*)[2].

De là le Bôdhisattva pensa : A cause de l'ignorance sont venues les idées; à cause des idées, la connaissance; à cause de la connaissance, le nom et la forme; à cause du nom et de la forme, les six

[1] Les six siéges (des qualités sensibles) sont les cinq sens et le *manas* ou sens interne, l'esprit, le cœur, que les Bouddhistes ajoutent aux cinq premiers

[2] L'ignorance ou l'erreur est la méprise qui consiste à regarder comme durable ce qui n'est que passager. (Colebrooke's *Miscell. Essays*, t. I, p. 396.)

siéges (des qualités sensibles); à cause des six siéges, le toucher; à cause du toucher, la sensation; à cause de la sensation, le désir; à cause du désir, la conception; à cause de la conception, l'être; à cause de l'être, la naissance; à cause de la naissance, la vieillesse, la mort, la misère, les lamentations, la douleur, l'inquiétude et le trouble. C'est ainsi que tout ce grand amas de misères vient à se produire. Telle fut sa pensée.

Bhikchous, en méditant dans son esprit et en méditant longtemps, avec ordre, sur des matières auparavant inconnues : La production! la production! s'écria le Bôdhisattva, et pour lui la science naquit, l'œil (divin) naquit, le savoir naquit, la grande science naquit, l'attention naquit, la sagesse naquit, la lumière apparut.

Alors le Bôdhisattva pensa : Par l'absence de quelle chose cesseront la vieillesse et la mort? Par l'anéantissement de quelle chose empêcher la vieillesse et la mort? Et il pensa : La naissance n'étant pas, la vieillesse et la mort ne sont pas; par l'anéantissement de la naissance la vieillesse et la mort sont anéanties.

Le Bôdhisattva pensa encore : Par l'absence de quelle chose cessera la naissance? Par l'anéantissement de quelle chose la naissance sera-t-elle anéantie? Et il pensa : L'être n'existant pas, la naissance n'existe pas; par l'anéantissement de l'être la naissance est anéantie.

Et le Bôdhisattva pensa encore : (depuis : par l'absence de quelle chose, et comme il a été expliqué en détail, jusqu'à [1]:) l'idée cessera-t-elle? Par l'anéantissement de quoi l'idée sera-t-elle anéantie? Et il pensa : L'ignorance n'existant pas, l'idée n'existe pas; en anéantissant l'ignorance, l'idée est anéantie; en anéantissant l'idée, la connaissance est anéantie, (et comme il a été expliqué, jusqu'à [1]:) par l'anéantissement de la naissance sont anéantis la vieillesse, la mort, la misère, les lamentations, les douleurs, l'inquiétude et le trouble. C'est ainsi que tout ce grand amas de douleurs sera anéanti.

Ainsi, Bhikchous, en méditant dans son esprit et en méditant

[1] Ces abréviations appartiennent au texte.

longtemps avec ordre et sur des matières auparavant inconnues, la science du Bôdhisattva fut produite, l'œil (divin) produit, le savoir produit, la grande science produite, l'attention produite, la sagesse produite, et la lumière lui apparut.

Bhikchous, en ce moment je dis : Ceci est la douleur, et je la reconnus très-bien telle qu'elle était. Ceci est la production de la corruption, ceci est l'anéantissement de la corruption, ceci est la voie qui conduit à anéantir cette corruption; voilà ce que je reconnus très-bien tel que c'était. Ceci est la corruption du désir, ceci est la corruption de l'existence, ceci est la corruption de l'ignorance, ceci est la corruption de la vue. C'est ici que la corruption est anéantie sans exception. C'est ici que, sans exception, la corruption disparaîtra, s'éteindra. Ceci est l'ignorance; ceci est la production de l'ignorance, ceci est l'anéantissement de l'ignorance, ceci est la voie qui conduit à anéantir l'ignorance; voilà ce que je reconnus bien tel que c'était. C'est ici que l'ignorance, sans exception, venant à disparaître, s'éteindra. Et ainsi qu'il a été expliqué. Ce sont là les idées, voilà la production des idées, voilà l'anéantissement des idées, voilà la voie qui conduit à anéantir les idées; c'est ce que je reconnus très-bien tel que c'était. Ceci est la connaissance, ceci est la production de la connaissance, ceci est l'anéantissement de la connaissance, ceci est la voie qui conduit à anéantir la connaissance; voilà ce que je reconnus très-bien tel que c'était. Voici le nom et la forme, ceci est la production du nom et de la forme, ceci est l'anéantissement du nom et de la forme, ceci est la voie qui conduit à anéantir le nom et la forme; voilà ce que je reconnus très-bien tel que c'était. Ce sont là les six siéges (des sens), ceci est la production des six siéges, ceci est l'anéantissement des six siéges, ceci est la voie qui conduit à anéantir les six siéges; voilà ce que je reconnus très-bien tel que c'était. Voici le toucher, voici la production du toucher, voici l'anéantissement du toucher, voici la voie qui conduit à anéantir le toucher; voilà ce que je reconnus très-bien tel que c'était. Ceci est la

sensation, ceci est la source de la sensation, ceci est l'anéantissement de la sensation, ceci est la voie qui conduit à anéantir la sensation. Ceci est le désir, ceci est la production du désir, ceci est l'anéantissement du désir, voici la voie qui conduit à anéantir le désir. Ceci est la conception, ceci la source de la conception, ceci l'anéantissement de la conception, ceci la voie qui conduit à anéantir la conception. Voici l'existence, voici la production de l'existence, voici l'anéantissement de l'existence, voici la voie qui conduit à anéantir l'existence. Voici la naissance, voici la source de la naissance, voici l'anéantissement de la naissance, voici la voie qui conduit à anéantir la naissance. Voici la vieillesse, voici la production de la vieillesse, voici l'anéantissement de la vieillesse, voici la voie qui conduit à anéantir la vieillesse. Voici la mort, voici la production de la mort, voici la voie qui conduit à anéantir la mort. Voici les misères, les lamentations, les douleurs, les troubles; (et depuis : c'est ainsi qu'est produit ce grand amas de douleurs, jusqu'à :) qui conduit à l'anéantir. Voilà ce que je reconnus très-bien tel que c'était. Voici la douleur, voici la production de la douleur, voici l'anéantissement de la douleur, voici la voie qui conduit à anéantir la douleur; voilà ce que je reconnus très-bien tel que c'était[1].

Ainsi, Bhikchous, le Bôdhisattva, à la dernière veille de la nuit, au moment du lever de l'aurore, à l'instant où l'on bat le tambour[2], en sa qualité d'homme éminent[3], d'homme[3] bon, d'homme excellent, de grand homme, de taureau des hommes, d'éléphant des hommes, de lion des hommes, de meilleur homme des hommes, de héros des hommes, de brave entre les hommes, de savant parmi les hommes, de lotus des hommes, de lotus blanc des hommes, d'homme portant un lourd fardeau, d'homme conducteur suprême,

[1] Voy. *Introd. à l'hist. du Buddh.* t. I, p. 491 et suiv., un excellent commentaire de ce passage.

[2] Même remarque que pag. 331, n. 1.

[3] Sanscrit, *pouroucha* (vir), « homme « éminent, » qu'il faut entendre dans tout ce passage, où faute d'équivalent j'ai laissé le mot *homme*.

doué par sa science élevée de ce qu'il faut savoir, de ce qu'il faut comprendre, de ce qu'il faut obtenir, de ce qu'il faut voir, de ce qu'il faut manifester, tout cela par l'effet de la sagesse, résultat instantané d'une pensée; (le Bôdhisattva) s'étant revêtu de la qualité de Bouddha accompli et de celle de l'Intelligence parfaite et accomplie, il atteignit la triple science (*trividyâ*)[1].

Alors, Bhikchous, les fils des dieux dirent : Compagnons, Bhagavat étant vraiment devenu Bouddha accompli, jetez des fleurs. Mais tous les fils des dieux qui avaient vu les Bouddhas antérieurs, s'étant rassemblés, dirent à ceux-ci : Compagnons, les Bouddhas antérieurs vraiment accomplis ayant fait un signe, et l'ayant fait ostensiblement, puisque Bhagavat n'a pas encore fait de signe, ne jetez pas de fleurs.

Cependant, Bhikchous, le Tathâgata ayant connu le scrupule qu'avaient ces fils des dieux, s'éleva visiblement dans le ciel environ à la hauteur de sept arbres Talas, et se tenant là, intercepta le passage de la route, et apaisa tout à fait la poussière (*radjas*). Les ruisseaux[2] desséchés ne coulaient plus, on ne passait plus sur la route interceptée. « C'est ainsi que je mettrai fin à cette douleur (du monde,) » telles furent les paroles qu'il prononça.

Alors ces fils des dieux ayant couvert le Tathâgata de fleurs, il y eut une litière de fleurs divines jusqu'à la hauteur du genou.

Ainsi, Bhikchous, le Tathâgata étant vraiment devenu Bouddha accompli, exempt d'obscurité et de ténèbres; ayant purifié le désir, changé la vue; ayant secoué les corruptions, écarté le chagrin, défait le nœud; ayant renversé l'étendard de l'orgueil et déployé l'étendard de la Loi, ayant détruit les (sujets? de) repentirs, connaissant la

[1] Je ne sais si les Bouddhistes désignent ainsi les trois Vêdas, comme les Brahmanes. Le Bôdhisattva était alors dans sa trente-sixième année.

[2] S. *Açrava na pounah çravanti*. Le mot *âçrava* (tib. *zag*) est le même qui, p. 334, est traduit par « corruption : » et il semble employé ici à dessein, pour rappeler ce dernier sens et donner plus de force à l'exclamation du Bouddha. Les dictionnaires tibétains et sanscrits n'expliquent pas les deux mots respectifs par « ruisseau, » mais ils peuvent l'un et l'autre venir régulièrement de *çrou* et de *hdsags*, « couler. »

nature propre de la Loi, ayant bien compris la vraie limite, connaissant complétement l'étendue de la Loi, ayant bien établi les régions des êtres, ayant loué l'agrégation qui est certainement dans le vrai, et blâmé l'agrégation qui est certainement dans le faux; ayant complétement saisi l'agrégation de l'incertain[1], et clairement vu les organes des êtres; connaissant complétement la conduite des êtres, ayant compris la cure des maladies des êtres, ayant obtenu l'usage du remède de l'Amrĭta, étant apparu comme roi des médecins, parvenu à opérer la délivrance de toutes les douleurs, arrivé à faire entrer dans le bien-être du Nirvâṇa, assis sur le grand siége (qui est la) matrice d'un Tathâgata, d'un Tathâgata roi de la Loi; ayant trouvé le moyen de délivrer complétement, entré dans la cité de l'omniscience, mêlé véritablement à tous les Bouddhas, ayant compris l'étendue de la Loi, il est devenu indivisible.

Ainsi, Bhikchous, moi le Tathâgata je suis venu ici mettre fin aux douleurs sans commencement de la naissance, de la vieillesse et de la mort.

C'est ainsi que durant la première semaine je demeurai à Bôdhimaṇḍa même.

Bhikchous, aussitôt que le Bôdhisattva eut obtenu l'omniscience, à l'instant même tous les êtres des dix points de l'espace de toutes les régions du monde, en ce moment, en un clin d'œil, à cette heure, furent remplis du plus grand bien-être. Toutes les régions du monde ayant été éclairées d'une grande splendeur, les espaces du monde enveloppés de la malédiction du vice et ténébreux furent aussi éclairés. Aux dix points de l'espace toutes les régions du monde tremblèrent de six manières, tremblèrent fortement, tremblèrent de

[1] Voici le texte sanscrit: *Vigatatamô' andhakaram̃, viçôchita trĭchṇa, vivarttitâ drĭchtir, vikchôbhitâ klêçâ, vibhavitâ mânuçalya mouktô granthih prapâtitô mânadhvadja, oudtchhrêyitô dharmadhvadja, oudghâtitânouçayâ djñâtâ dharmatathatâ avabouddhâ bhoûtakôṭih, paridjñâtô dharmadhâtou vyavasthâpita dharmadhâtou, sam̃varṇitah samyaktvaniyatô râcir vivarṇitô mithyâtvaniyatô râcih, parigrĭhîtô' niyatarâcih vyavasthâpitâni satvêndriyâṇi, etc.*

tous côtés; furent agitées, agitées fortement, agitées fortement de tous côtés; furent troublées, furent troublées fortement, troublées fortement de tous côtés; résonnèrent, résonnèrent fortement, résonoèrent fortement de tous côtés; retentirent, retentirent fortement, retentirent fortement de tous côtés.

Et tous les Bouddhas ayant donné leur approbation [1] au Tathâgata devenu vraiment Bouddha accompli, envoyèreot les ombrages de la Loi [2]; et par ces ombrages de la Loi, en cet endroit, les régions des trois mille grands mille mondes furent enveloppées d'un précieux parasol; et de ce précieux parasol il sortit un réseau lumineux tel, que par ses rayons, aux dix points de l'espace, les ionombrables régions du monde ayant été éclairées à l'infioi, les Bôdhisattvas des dix points de l'espace et les fils des dieux poussèrent des cris d'allégresse : Le lotus du Paṇḍit des êtres est sorti du lac de la science, il est apparu dégagé des substances (*dharma*) du monde. Faisant élever le grand nuage de la compassion, et l'ayant fait envelopper la région du domaine de la Loi, il fera tomber la pluie de la Loi, remède des gens soumis, qui fait naitre les jets de toutes les semences de la racine de la vertu, qui fait grandir tous les jets de la foi, et fait éclore les fruits de la délivrance complète. Tels sont les discours qu'ils prononcèrent.

Chapitre appelé Revêtissement de l'Intelligence parfaite et accomplie, le vingt-deuxième.

[1] Sanscrit, *sadhoukaraṅ dadanti sma.* — [2] Sanscrit, *dharmatchch'ada.*

CHAPITRE XXIII.

Ensuite les fils des dieux Çouddhâvasakâyikas ayant tourné autour du Tathâgata assis à Bôdhimaṇḍa, et ayant fait tomber une pluie de poudre de sandal divin, le louèrent suivant la règle par ces Gâthâs [1] :

Celui qui illumine le monde est apparu, le protecteur du monde qui produit la lumière, qui donne au monde devenu aveugle l'œil pour éviter la corruption. Tu as été victorieux dans le combat. Ton dessein est accompli par (l'effet de) tes bonnes œuvres. Accompli par tes doctrines pures [2], tu rassasieras les créatures. Exempt de vices, sorti du bourbier, Gâutama est debout sur la terre ferme. Il délivrera les autres êtres entraînés par le grand courant. Grand sage, tu es éminent et sans égal dans les mondes. Tu n'es pas pénétré par la substance du monde, comme le lotus (pur) au milieu des eaux (bourbeuses) [3]. Ce monde depuis longtemps endormi et offusqué par l'épaisseur des ténèbres, réveille-le avec la lampe de la sagesse. Dans le monde des créatures, depuis longtemps tourmenté par les maux de la corruption, celui qui délivre de toutes les maladies, le roi des médecins est apparu. Protecteur du monde, par ton apparition les inquiétudes s'évanouiront, les dieux et les hommes seront remplis de bien-être. Chef éminent des hommes, ceux qui viendront te voir, pendant des milliers de Kalpas, n'iront jamais dans la voie mauvaise. Tous ceux qui auront entendu la Loi, seront sages et sans maladies; devenus profonds et ayant épuisé l'individualité [4], ils arriveront à la sécurité.

[1] Csoma a analysé et traduit en partie ce chapitre en anglais. (*Asiat. Res.* t. XX, p. 303 et suiv.)

[2] Littéralement, « blanches ; » sanscrit, *çoukladharma*.

[3] Sanscrit, *lôkadharmairaliptas tvaṁ djâlastham iva paṅkadjaṁ*.

[4] Sanscrit, *gambhîrâçtchôpadhikchṇâ*.

Après avoir coupé les liens de la corruption, tous, affranchis de la conception[1], seront promptement délivrés complétement, et obtiendront le fruit de la vertu suprême. Comme ils seront dignes des offrandes du monde, et acceptant à bon droit les offrandes, ces dons ne seront pas vains, mais seront la cause du Nirvâṇa pour tous.

Ainsi, Bhikchous, les fils des dieux Çouddhâvâsakâyikas après avoir loué le Tathâgata, se placèrent d'un côté, les mains jointes et inclinés.

Alors le fils des dieux Âbhâsvaras ayant offert au Thathâgata assis à Bôdhimaṇḍa, des fleurs, des essences, des parfums, des guirlandes, des poudres odorantes, des étendards, des bannières de toutes sortes, selon les rites, tournèrent trois fois autour de lui, et le louèrent par ces Gâthâs :

Mouni à l'esprit profond, à la parole très-douce, prince des Mounis, aux accents pleins de charme comme la voix de Brahma, tu as atteint l'Intelligence suprême et vraiment pure. Salut à toi, qui prends tous les accents, qui es arrivé au terme ! Tu es le refuge, tu es la terre ferme, tu es le secours, tu es le protecteur du monde, rempli d'une tendre sollicitude. Le meilleur des médecins, tu enlèves la souffrance. Tu es le premier de ceux qui guérissent et viennent en aide. Aussitôt que tu as vu Dipañgkara, tu as préparé le réseau du nuage de la bienveillance et de la mansuétude. O guide, répands la pluie du ruisseau de l'Amrita, et apaise les souffrances des dieux et des hommes. Tu es dégagé du contact des trois mondes, comme un lotus (de l'eau d'où il s'élève). Tu es ferme et inébranlable comme le Mêrou. Ta pensée est solide comme le diamant. Tu es doué de toutes les qualités suprêmes, (toi qui es) pareil à la lune.

Bhikchous, les dieux Âbhasvaras ayant ainsi loué le Tathâgata, joignirent les mains en s'inclinant, et se tinrent d'un côté.

Ensuite, Bhikchous, précédés des dieux Soubrahmas, les dieux Brahmakâyikas ayant abrité le Tathâgata assis à Bôdhimaṇḍa, avec un

pour le mot *oupadhi*, une note développée de M. E. Burnouf, *Introduction à l'histoire du Buddhisme*, tom. I, pag. 592 et suiv.

[1] Sanscrit, *niroupâdânâs*. Voy. p. 331.

réseau précieux, orné de centaines de millions de perles précieuses, et ayant tourné trois fois (autour de lui), le louèrent suivant la règle par ces Gâthâs :

Vertu sans tache, sagesse claire et majestueuse, douée des trente-deux signes excellents, qui possèdes la mémoire, le jugement et la science, qui ne ressens point de fatigue, nous te saluons avec la tête. Pur des trois taches, sans tache, exempt de tache, célébré dans les trois mondes, ayant obtenu la science triple (*trividyâ*), qui donnes l'œil des trois moyens purs de délivrance[1], et qui as le triple coup d'œil sans tache, salut ! Tu écartes les troubles des temps mauvais avec ton esprit parfaitement apaisé. Éminent par ta bonté et ta sollicitude, tu fais les affaires des créatures. Mouni éminent par ta sérénité, au cœur parfaitement calme, qui délivres des doutes et te plais dans la quiétude, éminent par les austérités et les œuvres pieuses, qui fais les affaires des créatures, parfaitement pur dans ta conduite, tu es arrivé à l'autre rive par l'effet de la bonne conduite. Instituteur des quatre vérités[2], qui te plais dans la délivrance entière, délivré, tu assures la délivrance des autres créatures. Doué de force et d'énergie, le démon est venu ici; (mais) par l'énergie de la sagesse, ainsi que par la bienveillance, tu as triomphé (de lui), et tu as atteint la dignité par excellence et immortelle. Vainqueur des armées du trompeur, salut !

Ainsi, Bhikchous, les fils des dieux Soubrahmas et les autres dieux Brahmakâyikas ayant loué le Tathâgata par ces Gâthâs, joignirent les mains en s'inclinant, et se placèrent d'un côté.

Alors les fils du démon du côté blanc[3] étant venus à l'endroit où était le Tathâgata, et l'ayant abrité d'un parasol précieux et de grandes tentures, le louèrent selon la règle par ces Gâthâs :

En présence de nous et des forces immenses et redoutables du démon, tu as en un moment vaincu cette terrible armée du dé-

[1] Sanscrit, *trividhavimôkchatchakchourdada*.

[2] Voy. le chapitre XXVI, p. 392.

[3] Sanscrit, *çouklapâkchikâs*. Ce sont ceux qui ont parlé en faveur du Bôdhisattva. Voy. chap. XXI, pag. 296 et suiv.

mon[1] sans te lever, sans remuer ton corps, sans même prononcer de parole. Mouni Sarvârthasiddha, honoré des offrandes des trois mondes, nous te saluons. Des millions de filles du démon aussi nombreuses que les sables de la Gañgâ, ont été incapables de te troubler, de t'écarter de l'arbre excellent de l'Intelligence. Après avoir offert des sacrifices par millions et aussi nombreux que les sables de la Gañgâ, assis auprès de l'arbre de l'Intelligence, tu resplendis à cause de cela aujourd'hui. Au temps où tu recherchais l'Intelligence et faisais des œuvres pures, (tu as donné:) épouse bien-aimée, fils chéri, hommes et femmes esclaves, jardins, villes, campagnes, provinces, royaumes, appartement des femmes et éléphants ; ta tête, tes yeux, ta langue et tes pieds, tu as tout donné, aussi tu resplendis aujourd'hui. « Pour moi, devenu Bouddha, revêtu de l'armure de l'intelligence surnaturelle de la méditation, je délivrerai, à l'aide du vaisseau de la Loi sainte, les millions d'êtres emportés par l'océan des misères. » Ces paroles si souvent prononcées par toi, ce vœu que tu faisais s'est accompli, et tu délivreras les êtres animés. Chef de ceux qui parlent, qui donnes la vue au monde, par ces vertus pures que nous louons en toi, nous tous, remplis d'allégresse dans notre cœur, nous adressons une prière à l'omniscience. Après avoir obtenu l'Intelligence parfaite et sans égale tant louée par les Bouddhas (antérieurs), après avoir triomphé ainsi du démon et de sa suite, puisses-tu arriver à l'omniscience d'un Bouddha !

Ainsi, Bhikchous, les fils du démon après avoir loué le Tathâgata, joignirent les mains en s'inclinant, et se tinrent d'un côté.

Ensuite un fils des dieux Paranirmitavaçavartins, précédé et entouré de cent mille fils des dieux, ayant couvert le Tathâgata de lotus d'or des fleuves du Djambou, s'avança devant lui, et le loua par ces Gâthâs :

[1] Le sanscrit a de plus : « par ta splendeur surnaturelle. » La traduction de Csoma diffère un peu. Voici le texte sanscrit : *Pratyakchô' smin balê bhavâtivipoulê mârasya ghôrâ tchamoû yathâ sâ mâratchamoû mahâpratibhayâ êkakchanêna tê djitâ.*

Ta parole est sans défaut, sans erreur, sans aucun trouble; exempte d'obscurité et de passion, elle est entrée dans la pensée[1] de l'immortalité. Tu es digne qu'on te rende des honneurs infinis dans le monde des dieux, dans le monde des hommes. Intelligence étincelante, nous te saluons avec la tête. Tu causes la joie, et délivré de la corruption, tu guéris la passion et l'impureté. Par ta parole qui comble de joie, tu réjouis les dieux et les hommes. Par la possession d'un corps excellent répandant la lumière, parfaitement pur de toute souillure, de même que le maître des dieux et des hommes, tu es le vainqueur de cet univers. Tu as dompté la foule de ceux qui sont sur l'autre rive, habile à connaître la conduite des autres. Joie du royaume des dieux et des hommes, qui corriges la pensée des autres, très-savant, doué de pénétration, tu scrutes la conduite des autres. Parcours ici en tous sens la voie de celui qui s'avance doué des dix forces. Devenu maître de l'univers, maître des douleurs et de l'erreur, rejette-les au loin, et les guérissant, conduis l'esprit des dieux et des hommes d'après la discipline. Comme la lune, tu parcours en tous sens les quatre points du ciel. Dans ces trois mondes, sois l'œil merveilleux qui vient en aide. Joie du monde des dieux et des hommes, que rien ne trouble ton empire. Délivré des désirs de la volupté, tu te plais dans la joie de la vertu. Prédicateur de l'assemblée, il n'y a pas, dans les trois mondes, de pareil à toi. Tu es ici le guide des créatures, leur refuge, leur secours.

Ainsi, Bhikchous, les fils des dieux Vaçavartins ainsi que les fils des dieux Paraṇirmitavaçavartins ayant loué le Tathâgata, joignirent les mains en s'inclinant, et se tinrent d'un côté.

Ensuite un fils des dieux Sounirmitas, entouré et précédé d'une foule de dieux Sounirmitas, ayant abrité le Tathâgata avec des tentures de soie, s'avança devant lui, et le loua par ces Gâthâs:

Délivré des trois espèces d'impuretés, tu t'es montré la lumière de la Loi. Vainqueur du trouble, de la vue et de l'ignorance, grand

[1] Le sanscrit a « la voie, » *amrĭtagatigatâ*. L'interprète tibétain a lu *matigata*.

par ta modestie et ta majesté, établis dans l'immortalité ces créatures qui se plaisent dans la voie de l'erreur. Apparu ici dans le monde, honoré de Tchâityas par ceux du pays des dieux et ceux du pays des hommes, tu connais le remède qui guérit, tu dispenses le remède de l'Amrĭta. Le repentir[1] d'autrefois (qui venait) de la vue, de la corruption et de l'ignorance réunies, tous les maux de ceux qui ont un corps, tu les guéris par la méthode des précédents Victorieux (*Djinas*); aussi tu es le meilleur des remèdes, ô guide. Quand tu parcours la terre de tous côtés, l'éclat du soleil et de la lune, le feu, les étoiles ainsi que le trésor de la perle (*maṇi*), les splendeurs de Çakra et de Brahma s'effacent à ton aspect et ne brillent plus. Sagesse qui produis ce qui est visible (*lôka*), qui produis la lumière, entourée d'une grande majesté, venus en présence de ta science merveilleuse, nous te saluons de la tête. Guide universel à la parole agréable, qui montres (ce qui est) le vrai et (ce qui n'est) pas le vrai, esprit dompté et serein, aux sens domptés, à l'âme sereine, maître qui vas instruire l'assemblée des dieux et des hommes, Çâkya Mouni, chef des hommes, adoré des dieux et des hommes, salut! Possédant la science et doué de la meilleure parole de la science, donnant le savoir aux trois mondes, délivré des trois impuretés, enseignant la triple science (*traividyâ*) et les trois délivrances, Mouni, qui dans ton intelligence disciplinée connais parfaitement ce qui est heureux et ce qui est malheureux, devenu la merveille des trois mondes, honoré des dieux et des hommes, je te salue.

Ainsi, Bhikchous, le fils d'un dieu Sounirmita avec sa suite ayant loué le Tathâgata, joignit les mains, et se tint d'un côté.

Ensuite le fils d'un dieu Santouchita, accompagné des dieux Touchitakâyikas, étant venu à l'endroit où était le Tathâgata, et ayant abrité le Tathâgata assis à Bôdhimaṇḍa, avec un grand réseau de vêtements divins, s'avança devant lui, et le loua par ces Gâthâs:

Quand tu étais dans le séjour du Touchita, tu as expliqué en

[1] Sanscrit, *anouçaya*.

détail la Loi; les préceptes de cette Loi enseignée par toi, les fils des dieux n'ont pas cessé de les suivre jusqu'à ce jour. Nous ne nous rassasions pas de te voir, nous ne nous rassasions pas d'entendre la Loi. Océan de qualités, flambeau du monde, nous te saluons de la tête et du cœur. Quand tu as émigré du séjour du Touchita, toutes les inquiétudes (y) avaient été calmées par toi. Au moment où tu t'es assis auprès de l'arbre de l'Intelligence, les misères de toutes les créatures ont été soulagées. Puisque tu as atteint l'Intelligence immense que tu désirais et vaincu le démon, puisque tes vœux sont accomplis entièrement, tourne promptement la roue immense (de la Loi). Ceux qui désirent la Loi crient pour entendre la Loi; des milliers d'êtres animés sont là qui attendent. Daigne tourner promptement la roue immense; daigne délivrer de l'existence des milliers de créatures.

Ainsi, Bhikchous, le fils d'un dieu Santouchita, accompagné de sa suite, ayant bien loué le Tathâgata, joignit les mains en s'inclinant, et se plaça d'un côté.

Ensuite le fils d'un dieu Souyâma, précédé des dieux Yâmas, étant allé où était Bhagavat, et ayant honoré avec des fleurs, des parfums et des guirlandes de toute espèce le Tathâgata assis à Bôdhimaṇḍa, s'avança devant lui, et le loua par ces Gâthâs :

Celui qui t'égale par ses mœurs, sa méditation et sa sagesse, n'existe pas; où (trouver) qui te surpasse? Tathâgata respectable et habile à délivrer complétement, nous te saluons avec la tête. Nous avons vu la pompe que les dieux ont déployée à Bôdhimaṇḍa; nul autre que toi n'est digne de pareils sacrifices de la part des dieux et des hommes. Il ne reste pas sans résultat ton avénement, en vue duquel tu as pratiqué de nombreuses austérités, puisqu'après avoir triomphé du trompeur et de son armée, tu as obtenu la suprême Intelligence. Tu as illuminé les dix points de l'espace. Avec le flambeau de la sagesse tu as éclairé les trois mondes. Tu chasseras les ténèbres, et donneras aux créatures l'œil suprême. Pour toi ne suffiraient pas des louanges chantées pendant un Kalpa, quand même elles égaleraient le nombre

de tes pores. Océan de qualités, célébré par tout le monde, ô Tathâgata, nous te saluons avec la tête.

Ce fils d'un dieu Souyâma, accompagné des dieux Souyâmas, ayant ainsi loué le Tathâgata, joignit les mains, et s'inclinant devant lui, se tint d'un côté. Alors le maître des dieux, Çâkra, accompagné des dieux Trâyastrimçatkâyikas, ayant honoré le Tathâgata avec des offrandes de fleurs, de parfums, de guirlandes, d'essences, de parasols, d'étendards et de bannières, le loua par ces Gâthâs:

Mouni sans trouble et sans tache, toujours bien assis comme le Mêrou, célébré aux dix points de l'espace pour l'éclat de ta science, doué de la majesté des vertus, tu as, ô Mouni, fait autrefois aux Bouddhas des sacrifices innombrables et purs; et c'est dans ce pays à lui (le démon), et par cela même auprès de l'arbre de l'Intelligence, que tu as triomphé de l'armée du démon[1]. Tu es la mine de la vertu, de la tradition, de la méditation et de la sagesse, l'étendard de la science. Vainqueur de la vieillesse et de la mort, tu es le meilleur des remèdes, tu donnes la vue aux mondes. O Mouni, tu t'es purifié des trois impuretés et du vice, tes sens sont apaisés, ton cœur apaisé. Chef des Çâkyas, roi de la Loi pour les créatures, nous nous réfugions vers toi. Toi qui par la force de ton héroïsme es parvenu à l'exercice illimité de la vénérable Intelligence, tu as la force de la sagesse, la force des moyens et de la douceur, les forces de la vertu. Ces forces, ô Bhagavat, du moment que tu es entré dans l'Intelligence, étant illimitées, aujourd'hui que doué de ces forces tu siéges à Bôdhimaṇḍa, tu es arrivé à la possession des dix forces. A la vue des troupes innombrables (de démons), tous les dieux remplis d'effroi disaient: Le roi des Çramaṇas assis à Bôdhimaṇḍa ne sera-t-il pas abattu? Mais tu n'as pas été effrayé par les Bhoûtas, et ton corps n'a pas même tressailli. Tu as triomphé de l'armée du démon, ébranlée de tous côtés, frappée de tes mains, pesant fardeau[2]. Et comme ceux

[1] Sanscrit, *çatasahasra sañpoûdjitâ pourvi toubhyam mounê tasya vicêchou yêna bôdhidroumê mârasêna djitâ.* — [2] Je ne sais si j'ai bien compris cette phrase obscure. Voici

qui autrefois ont obtenu l'Intelligence pure sur le siége du lion, de même tu es après eux devenu Bouddha, leur égal, leur pareil, sans aucune différence; égal par le cœur, égal par la pensée, tu as obtenu de toi-même l'omniscience. C'est pourquoi tu es le plus pur du monde, existant par toi-même, le champ des vertus des créatures.

Ainsi, Bhikchous, Çakra, le maître des dieux, accompagné des dieux Trâyastriṁçats, ayant loué le Tathâgata, joignit les mains en s'inclinant, et se tint d'un côté.

Ensuite les quatre grands rois, accompagnés des fils des dieux Tchatourmahârâdjakâyikas, étant allés à l'endroit où était le Tathâgata, portant des guirlandes et des bouquets de fleurs d'Atimouktaka[1], de Tchampaka[2], de Soumana[3], de Varchika[4] et de Dhânouchkari[5], et environnés de cent mille Apsaras chantant des airs divins, firent l'offrande au Tathâgata, et selon la règle le louèrent par ces Gâthâs :

Toi dont la parole est très-douce, agréable, allant au cœur, comme la lune qui amène le calme, ton esprit est pur, tu as le visage riant, la langue grande. Prince des Mounis, qui donnes la joie, nous te saluons. Toutes les voix du monde quelles qu'elles soient, qui font la joie des dieux et des hommes, aussitôt que résonne ta parole pleine de charme, toutes les voix du monde sont éclipsées. Elle (ta parole) apaise les passions, l'envie, le trouble, la misère, et produit dans les (êtres qui ne sont) pas des hommes la joie la plus pure. Ceux qui, sans être troublés, ont écouté la Loi avec leur cœur, obtiendront tous la vénérable et complète délivrance. Tu ne dédaignes pas ceux qui ne sont pas instruits, et tu n'es jamais orgueilleux de l'orgueil de la science. Tu n'as ni fierté, ni abattement, comme la première des montagnes s'élevant du milieu de

le texte sanscrit : *Karahoutagourvabhâra sañgkampanair mârasênâ djitâ.*

[1] *Dalbergia Oujeinensis* ou *Gærtnera racemosa.*

[2] *Michelia champaka.*

[3] Jasmin à grandes fleurs.

[4] Aloès, *agallochum.*

[5] Wilson écrit *dhânouchka* (*achirantes aspera*).

l'Océan. Puisque tu es apparu dans le monde à de pareils êtres, le profit des hommes a été un grand profit. Comme le noble lotus qui donne les richesses, fais au monde entier le don de la Loi.

Les quatre grands rois précédés des dieux Mahârâdjakâyikas ayant ainsi loué le Tathâgata assis à Bôdhimaṇḍa, joignirent les mains, et s'inclinant, se tinrent d'un côté.

Ensuite les dieux de l'atmosphère s'étant réunis autour du Tathâgata en vue de l'œuvre du sacrifice à l'Intelligence accomplie, et les dieux montrant la moitié de leur corps ayant pris dans toute l'atmosphère des réseaux précieux, des réseaux à clochettes, des parasols précieux, des bannières précieuses, des diamants, des franges de soie, des pendants d'oreilles précieux (en forme ?) de fleurs, des colliers de perles, des guirlandes de fleurs précieuses de toutes sortes, bien parés de croissants, les présentèrent au Tathâgata, puis vinrent devant lui le louer par ces Gâthâs :

Mouni, pendant que nous étions dans le ciel, (nous) qui voyons clairement telle qu'elle est la conduite des créatures, ô être pur, après avoir examiné ta conduite, nous n'avons pas trouvé une âme aussi sereine que la tienne. En vue du sacrifice, tout ce qu'il y a de Bôdhisattvas, ces guides des hommes, remplissent le ciel de telle sorte, qu'avec leurs corps célestes ils ne heurtent pas les demeures immenses (des dieux). Par la pluie de fleurs jetée du haut de l'atmosphère, le grand millier (de mondes) est rempli tout entier. Ceux-ci se sont prosternés sans exception devant ta personne, comme le cours des fleuves incline vers l'Océan. Nous voyons des parasols, des pendants d'oreilles (en forme) de fleurs, des guirlandes de fleurs, des bouquets de fleurs de Tchampaka, des guirlandes d'ornements, des disques, des croissants, qui jetés par les dieux ne se mêlent pas. Toute l'atmosphère est remplie par les dieux, et il n'y reste pas même la place d'un cheveu. Quoiqu'on te fasse des sacrifices, prince de ceux qui ont deux pieds[1], tu n'es ni fier ni étonné.

[1] Les dieux, les démons, les hommes et les oiseaux.

Les dieux de l'atmosphère ayant ainsi loué le Tathâgata assis à Bôdhimaṇḍa, joignirent les mains en s'inclinant, et se tinrent d'un côté.

Alors les dieux de la terre, en vue de l'œuvre du sacrifice au Tathâgata, ayant bien nettoyé et purifié toute la surface de la terre, l'ayant arrosée d'eau de senteur et couverte partout de fleurs, tendirent un dais de toile blanche, et après l'avoir offert au Tathâgata, le louèrent par ces Gâthâs:

Il a dit: « Dans les trois mille (mondes), fort et indestructible comme le diamant, quand même ma peau, ma chair, mes os et mes pieds [1] se dessécheraient, je ne me lèverais pas d'ici sans avoir atteint l'Intelligence. » Et par sa solidité de diamant, le voilà assis à Bôdhimaṇḍa. Si, ô lion des hommes, tous les trois mille (mondes) n'avaient pas été bénis par toi, les millions de champs, qu'avec la plante de leurs pieds ont foulés dans la grandeur de leur élan les Bôdhisattvas quand ils sont venus, auraient été détruits sans exception. A tous les points de la terre où le plus pur des êtres a marché, le profit des dieux de la terre a été un immense profit. Tout ce qu'il y a de (grains de) poussière dans le monde ont été illuminés par toi. Les trois mille (mondes) sont devenus un Tchâitya, et à plus forte raison ton corps. Les cent mille masses d'eau souterraine, tous les êtres vivants qui se meuvent sur la surface de la terre, les trois mille terres tout entières, nous les avons pris pour te les offrir tous; uses-en selon ton plaisir. Partout où tu te reposeras, te promèneras ou dormiras, que les Çrâvakas fils (spirituels) de Gâutama Sougata prononcent les discours de la Loi. Que ceux, quels qu'ils soient, qui l'écouteront, fassent reverdir toutes les racines de la vertu en vue de l'Intelligence.

Les dieux de la terre ayant ainsi loué le Tathâgata assis à Bôdhimaṇḍa, joignirent les mains, et s'inclinant, restèrent auprès du Tathâgata.

Chapitre appelé Louanges, le vingt-troisième.

[1] Le sanscrit omet ce mot.

CHAPITRE XXIV.

Ainsi, Bhikchous, devenu Bouddha parfait et accompli, le Tathâgata loué par les dieux, sans cesser d'avoir les jambes croisées, regardant le roi des arbres sans cligner l'œil, goûtant le bien-être en se nourrissant de méditation et de joie, passa sept jours auprès de l'arbre de l'Intelligence.

Puis, sept jours étant passés, les fils des dieux Kâmâvatcharas ayant pris dix mille vases d'eau de senteur, vinrent à l'endroit où était le Tathâgata. Les fils des dieux Roûpâvatcharas ayant aussi pris dix mille vases d'eau de senteur, et s'étant rendus à l'endroit où était le Tathâgata, arrosent d'eau de senteur l'arbre de l'Intelligence et le Tathâgata. Des dieux, des Nâgas, des Yakchas, des Gandharbas, des Asouras, des Garouḍas, des Kinnaras, des Mahôragas sans nombre se frottent le corps avec cette eau de senteur qui a touché la personne du Tathâgata; et ils produisent des pensées dans (le sens de) l'Intelligence parfaite et accomplie. Puis tous ces fils des dieux et les autres rentrés dans leurs demeures, et encore en possession de cette eau de senteur, ne forment pas le désir d'avoir d'autre parfum. Et par les transports de joie et d'allégresse nés dans leur cœur du respect pour le Tathâgata, ils ne s'écartent pas de l'Intelligence parfaite et accomplie.

Cependant, Bhikchous, un fils des dieux nommé Samantakousouma, s'étant approché de cette assemblée, après avoir touché les pieds du Tathâgata, joignit les mains, et lui parla ainsi : Bhagavat, cette méditation profonde, par la possession de laquelle le Tathâgata est resté sept jours sans cesser d'avoir les jambes croisées, quel nom faut-il lui donner?

Ainsi interrogé, Bhikchous, le Tathâgata répondit à ce fils d'un dieu:

Fils d'un dieu, le nom de cette méditation profonde devra être: Exercice de la nourriture de la joie [1]; (de) cette méditation par la possession de laquelle le Tathâgata est resté sept jours sans cesser d'avoir les jambes croisées.

Alors cet astre des hommes s'étant levé lentement de son siége, désireux de la grande consécration, s'assit sur le siége du lion (trône)[2]. Les troupes des dieux portant des vases précieux avec diverses eaux parfumées, baignent d'en haut le corps du parent[3] du monde, doué des dix forces, parvenu au dernier degré des qualités. Des milliers de dieux avec des milliers de déesses, au son des instruments (qui résonnent) de tous côtés, font d'innombrables sacrifices.

C'est ainsi, fils des dieux, que pendant sept jours, à Dharaṇimaṇḍa, le croisement de jambes des Djinas n'est pas interrompu, lié (qu'il est) à la cause, lié à l'effet, lié à la base [4].

C'est ainsi, Bhikchous, que moi le Tathâgata, Bouddha revêtu de l'Intelligence parfaite et accomplie, je suis devenu véritablement Bouddha revêtu de l'Intelligence parfaite, vraiment accomplie et sans supérieure; que j'ai ici mis fin aux douleurs sans commencement de la naissance, de la vieillesse et de la mort, pendant la première semaine, et assis sur ce siége même.

Au temps de la deuxième semaine, le Tathâgata, au milieu des régions des trois mille grands mille mondes, fit au loin de longues pérégrinations.

Au temps de la troisième semaine, moi le Tathâgata, ici même, revêtu de l'Intelligence parfaite, accomplie et sans supérieure, devenu véritablement Bouddha accompli, j'ai mis fin aux douleurs de

[1] Sanscrit, *prytyâhâravyoûha.*

[2] Sanscrit, *bhadrâsana.*

[3] Sanscrit, *bandhou.*

[4] Voici la phrase sanscrite: *Évaṁ khalou dévapoutrâh sahêtou sa pratyayam va, sa nidânam, saptâhou dharaṇimaṇḍê djinâ na bhindanti paryaṅghamiti.*

la naissance, de la vieillesse et de la mort. Et en parlant ainsi, il regarde (le site de) Bôdhimaṇḍa sans cligner l'œil.

Au temps de la quatrième semaine, le Tathâgata s'avance avec majesté et sans lenteur de la mer d'orient à la mer d'occident.

Ensuite le démon Pâpîyân étant venu trouver le Tathâgata, lui adressa ces paroles : Bhagavat, le temps de la délivrance complète[1] étant arrivé maintenant, que Bhagavat jouisse de la délivrance complète[1], que Soûgata jouisse de la délivrance complète.

Bhikchous, telles furent ses paroles; et le Tathâgata répondit en ces termes au démon : Pâpîyân, tant que mes Bhikchous ne seront pas très-fermes[2], disciplinés, éclairés[3], purs, sans peur, expérimentés[4], attachés à la Loi et à ses règles, reconnus eux-mêmes pour instituteurs, devenus dans leur foi capables de couper court, à l'aide de la Loi, à toutes les objections élevées çà et là[5], et enfin capables d'enseigner une Loi accompagnée de miracles, je ne jouirai pas de la délivrance complète[1]. Pâpîyân, tant que la voix[6] du Bouddha, de la Loi et de l'assemblée des fidèles ne sera pas établie par moi dans le monde; tant que les innombrables Bôdhisattvas ne prophétiseront pas dans l'Intelligence sans supérieure, parfaite et accomplie, je ne jouirai pas de la délivrance complète. Pâpîyân, tant que mes quatre suites[7] ne seront pas disciplinées, éclairées, pures, sans peur et parvenues à enseigner une Loi accompagnée de miracles, je ne jouirai pas de la délivrance complète.

Le démon Pâpîyân ayant entendu ces paroles, fut rempli de chagrin et de dépit; il se retira dans un coin à l'écart, la tête baissée; et traçant avec une flèche des figures sur la terre, il se mit à penser : Mon empire est dépassé.

[1] Sanscrit, *parinirvâṇa*.

[2] Sanscrit, *sthavira*. Voy. *Introd. à l'hist. du Buddh.* pag. 289 et 297.

[3] Sanscrit, *vyakta*.

[4] Sanscrit, *bahouçrouta*.

[5] Sanscrit, *Outpannôtpannânâm paraprAvâdinâm*.

[6] Le sanscrit omet *la voix* et a : *yavan mayâ Bouddhadharmasañghô na pratichthâpitô, etc.*

[7] Il faut probablement entendre par ces mots les Bhikchous, les Çramaṇas, les Çrâvakas et les Oupâsikas.

Cependant les trois filles du démon Ratî (plaisir), Aratî (déplaisir), et Trichṇâ (désir ardent), adressèrent ces Gathâs à Pâpîyân : Pourquoi, ô père, ton cœur est-il ainsi attristé? Apprends-nous le sujet de ta tristesse, et après avoir lié celui-ci avec la chaîne de la passion, nous l'amènerons comme un éléphant; et après l'avoir attiré, nous le mettrons promptement en ton pouvoir : de sorte qu'au milieu de cet abattement de ton cœur renaitra une grande joie.

Le démon dit : Sougata est le Vénérable (*Arhat*) du monde, il ne tombera pas au pouvoir du désir, il dépasse de beaucoup mon empire; de là mon grand chagrin.

Mais celles-ci ignorant le pouvoir du Tathâgata et ce que le Bôdhisattva avait fait auparavant, en femmes étourdies, et sans écouter les paroles de leur père, se changèrent en femmes ayant été une fois mères[1] et dans la fleur de la jeunesse; puis sans remuer les yeux, afin de mieux accomplir leur dessein, elles se rendirent auprès du Tathâgata.

Le Tathâgata, sans prendre garde à elles, les changea en vieilles décrépites[2].

Celles-ci étant retournées vers leur père, lui dirent : Ce que tu nous as dit, ô père : « Il n'est point conduit par la passion, il a dé« passé mon empire; de là vient mon grand chagrin : » c'est la vérité. Si ce Gâutama eût regardé la figure que nous avions prise pour le charmer, elle eût pénétré son cœur. O père, ce corps cassé de vieillesse que nous avons, daigne le faire disparaitre.

Le démon dit : L'homme capable de changer ce qui a été transformé par les paroles toutes-puissantes du Bouddha, je ne le vois pas dans le monde du mobile et de l'immobile. Allez vite confesser au Mouni la faute que vous avez commise; il vous rendra, selon votre désir, votre corps d'autrefois.

Celles-ci étant donc retournées : Nous qui avions pensé : « Il faut « détruire la personne de Bhagavat : » ô Bhagavat, daigne prendre

[1] Sanscrit, *prasoûta*. — [2] Sanscrit, *djarâdjardjarâdhyatichthat.*

notre faute, à nous pécheresses, comme celle de femmes ignorantes, folles, étourdies, sans savoir, et ne connaissant pas le champ[1] (de Bouddha?); ô Sougata, daigne nous recevoir, pécheresses que nous sommes. C'est ainsi qu'elles demandent au Tathâgata de pardonner.

Le Tathâgata leur répondit par ces Gâthâs : Celui qui laboure la montagne avec l'ongle, celui qui travaille le fer avec les dents, celui qui creuse la montagne avec la tête, veut mesurer une profondeur sans mesure. Aussi, femmes, je vous relève de votre faute. Pourquoi? (C'est que) quiconque ayant vu que sa faute était une faute, l'avoue, si dans la suite il s'en abstient, celui-là grandira dans la discipline de la Loi vénérable.

Bhikchous, pendant la cinquième semaine, au temps de la mauvaise saison, le Tathâgata demeurait dans la maison de Moutchilinda, le roi des Nâgas. Alors Moutchilinda sortit de sa maison, en disant : Le corps de Bhagavat est exposé aux rigueurs du froid et du vent. Et de son corps il enveloppa sept fois la personne du Tathâgata, et l'abrita de ses crêtes de serpent[2].

Le corps de Bhagavat est exposé aux rigueurs du froid et du vent, dit-il; et du côté de l'est d'autres rois des Nâgas étant venus en grand nombre, enveloppèrent sept fois de leur corps la personne du Tathâgata, et l'abritèrent de leurs crêtes de serpent.

Et de même que du côté de l'est, ayant dit : Le corps du Tathâgata est exposé aux rigueurs du froid et du vent, des rois des Nâgas s'étant rassemblés du côté du sud, du couchant et du nord, enveloppèrent sept fois de leur corps la personne du Tathâgata, et l'abritèrent de leurs crêtes de serpent. Et cet assemblage de corps des rois des Nâgas resta élevé comme le Mêrou, le roi des montagnes.

[1] Voici le texte sanscrit de cette phrase un peu embarrassée : *Atyayaṁ nô bhagavân pratigrĭhnâtou, atyayaṁ nô sougata yathâ balânâm yathâ mouḍ̣hânâm yathâvyaktânâm akouçalânâm akchêtradjñânâm yâvad vayam bhagavantam âsâdayitavyam manyâmahé.*

[2] Cette circonstance rappelle Vichṇou couché sur le serpent à plusieurs têtes, *Adicêcha*. Voy. la planche qui le représente, dans le Voyage aux Indes de Sonnerat, in-4°, tom. I, pag. 172.

Pendant les sept jours et les sept nuits qu'ils restèrent en contact avec la personne du Tathâgata, le bien-être de ces rois des Nâgas fut tel qu'il n'avait jamais été auparavant.

Puis, sept jours étant écoulés, ces rois des Nâgas s'apercevant que le mauvais temps était passé, ayant déroulé leur corps (d'autour) de la personne du Tathâgata, ayant salué ses pieds avec leur tête, et tourné trois fois (autour de lui), s'en retournèrent dans leurs demeures.

Le roi des Nâgas Moutchilinda ayant aussi salué avec sa tête les pieds du Tathâgata, et tourné trois fois (autour de lui), rentra dans sa demeure.

Au temps de la sixième semaine, le Tathâgata, de la demeure du roi des Nâgas Moutchilinda, se rendit auprès du Nyagrôdha[1] du berger des chèvres. Entre la demeure de Moutchilinda et le Nyagrôdha du berger des chèvres, sur le bord de la (rivière) Nairañjanâ[2], des Tchârakas[3], des Parivrâdjakas[4], de vieux Çrâvakas[5], des Gâutamas[6], des Nirgranthas[7], des Djivakas[8] et d'autres encore ayant vu le Tathâgata, lui dirent : Bhagavat Gâutama a-t-il passé dans le bien-être cette semaine de la mauvaise saison?

Puis, Bhikchous, au même instant le Tathâgata formula cette pensée : Celui qui a entendu la Loi, celui qui voit, celui qui se plaît dans la solitude est heureux; lié (à l'existence) au milieu des créatures vivantes, et ne faisant pas de mal, il est heureux dans le monde. Parvenu à se mettre au-dessus des vices, exempt de passions, il est heureux dans le monde. Celui qui a dompté l'égoïsme et l'orgueil est parvenu à la suprême félicité.

[1] Figuier des Indes.

[2] Voy. pag. 232, note 3.

[3] Csoma donne le correspondant tibétain de ce mot comme équivalent de *mimañsaka* ou sectateur de la philosophie *mimañsâ*.

[4] Religieux mendiants errants d'un lieu à un autre.

[5] Auditeur, disciple.

[6] Descendants de Gautama, fondateur de la philosophie *nyâya*, ou peut-être descendants de l'ermite Gautama, père de la race des Çâkyas. Voy. App. n° 1.

[7] Religieux ou ascètes qui allaient tout nus.

[8] Mendiants ne vivant que d'aumônes.

Bhikchous, le Tathâgata considéra le monde tout brûlé, tout consumé par la naissance, la vieillesse, la maladie, la misère, les lamentations, la douleur, le chagrin, l'inquiétude, et en ce moment Bhagavat formula cette pensée :

Ce monde est affligé de tous côtés par l'ouïe, le toucher, le goût, la forme (la vue) et l'odorat; et quoique effrayé de l'existence, dans son désir d'exister, il s'applique à la prolonger.

Pendant la septième semaine, le Tathâgata demeura aux pieds du Târâyaṇa [1].

En ce temps-là deux frères du pays du nord, marchands habiles et instruits, nommés Trapoucha et Bhallika, ayant acquis de grands biens et emportant beaucoup d'espèces de marchandises, allaient de la région du sud vers la région du nord, accompagnés d'une grande caravane et de cinq cents chariots tous remplis. Ils avaient deux taureaux excellents, nommés Soudjâta et Kîrti, tous les deux sans crainte des obstacles; et là où les autres taureaux auraient été empêchés, eux s'avançaient. Partout où, en avant, se manifeste de la crainte, tous deux ensemble s'y portent les premiers. Les deux frères les dirigeaient tous deux, non avec le fouet, mais avec une poignée de fleurs de lotus et une guirlande de fleurs de Soumanâ [2].

Quand ils furent dans le voisinage du Târâyaṇa, une déesse qui demeurait dans un bois de Kchirikas [3] ayant prononcé des paroles douées de force, tous les chars n'avancèrent plus, les courroies et le reste des harnais des chariots [4] furent coupés et mis en désordre; les roues des chariots s'enfoncèrent en terre jusqu'au moyeu; et malgré les efforts prolongés de tous, les chariots n'ayant pas avancé, quelques-uns furent étonnés et effrayés. Quelle est donc la cause pour laquelle ces chariots sont arrêtés dans une plaine? Quelle peut

[1] Littéralement, «qui fait traverser.» Le tibétain a bien traduit en commentant : «l'arbre cause de délivrance.» Le mot sanscrit fait allusion à l'expression mystique «passé sur l'autre rive,» *pâramita.*

[2] Jasmin à grandes fleurs.

[3] *Mimusops kauki.* Rox.

[4] Sanscrit, *çakaṭâṅgâni.*

en être la cause? Qu'est-ce que ce contre-temps? Telle était leur pensée. Ils attelèrent les deux taureaux Soudjâta et Kîrti; mais quoique conduits par la poignée de lotus et la guirlande de fleurs de Soumanâ, ils ne purent avancer. Alors ils pensèrent : Pour que tous deux aussi ils n'aient pas avancé, quelque sujet de crainte existe en avant sans nul doute. Et ils envoyèrent en avant des messagers à cheval. Les messagers étant revenus, dirent qu'il n'y avait rien du tout à craindre.

Cependant la déesse ayant fait voir sa personne, leur dit en les encourageant : Ne craignez rien. Et les deux taureaux ayant traîné leurs chars auprès du Tathâgata, ils l'aperçurent brillant comme le feu, bien orné des trente-deux signes du grand homme, resplendissant de la majesté du soleil qui vient de se lever. Frappés d'étonnement à sa vue, ils pensaient : Qui est celui-ci? est-ce Brahma descendu ici-bas, ou Çakra le maître des dieux? est-ce Vaiçravaṇa, Soûrya (le soleil), ou Tchandra (dieu de la lune)? est-ce un dieu de la montagne, ou bien un dieu des fleuves?

Alors le Tathâgata leur montra ses vêtements rougeâtres, et ils dirent : Celui-ci étant un religieux vêtu d'habits rougeâtres, nous n'avons rien à craindre. Puis ayant obtenu la foi, ils se dirent l'un à l'autre : Ce doit être pour ce religieux le temps de manger. Y a-t-il quelque chose? On répondit qu'il y avait du miel, des gâteaux et des cannes à sucre pelées. Ils prirent donc du miel, des gâteaux et des cannes à sucre pelées, les apportèrent à l'endroit où était le Tathâgata, saluèrent ses pieds avec la tête, tournèrent trois fois autour de lui, puis se tenant d'un côté, lui parlèrent ainsi : Que Bhagavat après avoir conçu de la bienveillance pour nous, daigne prendre ce qui est devant ses yeux[1].

En ce moment, Bhikchous, le Bôdhisattva pensa : Si je prenais ceci avec la main, cela ne serait pas bien, puisque les précédents

[1] Le sanscrit a : « ce vase de nourriture (offerte), » *piṇḍapâtram*.

Bouddhas parfaits et accomplis l'ont pris avec un vase. Voilà ce qu'il reconnut très-bien dans sa pensée.

Alors, Bhikchous, connaissant que c'était pour le Bôdhisattva le moment favorable[1] (pour manger), à l'instant même, des quatre points de l'espace, les quatre grands rois s'approchèrent, apportant quatre vases d'or qu'ils offrirent au Tathâgata en disant : Que Bhagavat ayant conçu de la bienveillance pour nous, daigne prendre ces quatre vases d'or.

Mais ayant réfléchi qu'ils n'étaient pas le partage d'un Çramaṇa, le Tathâgata ne les prit pas. Il en fut de même de quatre autres faits d'argent, ou de lapis-lazuli, ou de verre, ou de cristal, ou de pierre précieuse, présentés quatre par quatre. Ils apportèrent ainsi à la fois quatre vases de toutes sortes de matières précieuses, qu'ils offrirent au Tathâgata. Mais réfléchissant qu'ils n'étaient pas le partage d'un Çramaṇa, le Tathâgata ne les prit pas.

Cependant, Bhikchous, le Tathâgata pensa : Avec des vases de quelle espèce les précédents Tathâgatas ont-ils pris de la nourriture? Et il reconnut qu'ils l'avaient prise avec des vases de pierre.

Le Tathâgata ayant eu cette pensée, le grand roi Vaiçravaṇa dit aux trois autres grands rois : Compagnons, quatre vases de pierre nous furent donnés par les fils des dieux Nîlakâyikas, et alors nous eûmes la pensée de nous en servir. Mais un fils des dieux Nîlakâyikas, Vairôtchana, c'est son nom, nous parla ainsi : Ne vous servez pas de ces vases, conservez-les[2]; ils seront (l'objet d') un Tchâitya célèbre. Le Victorieux du nom de Çâkya Mouni étant né, vous lui offrirez ces vases. Compagnons, c'est maintenant pour nous le temps d'offrir ces

[1] D'après le sanscrit *bhôdjakâla*, qui ne laisse pas de doute, il semble qu'il faudrait au tibétain, au lieu de *sbrabs kyi* de l'édition du Bkahhgyour, et de *skabs kyi*, que j'ai adopté parce que ce peut être une locution consacrée, lire *za vahi dous*, « le « temps de manger. » La même expression s'est présentée plus haut (p. 329, l. 4 du texte), mais retournée ainsi que le sanscrit *kâlabhôdja*; tibétain, *dous sou za va*.

[2] *Tsongs chig*, mot qui manque aux dictionnaires, répond au sanscrit *dharâyatha*.

vases à Çâkya Mouni. Au milieu des chants et des accords des instruments, après avoir fait un sacrifice, nous offrirons les vases. La nature de la substance de ces vases est indestructible. Il convient de prendre ces vases dont la nature est la pierre. Sans permettre qu'un autre y touche, allons maintenant les prendre.

Alors les quatre grands rois, accompagnés de leur suite et de leurs serviteurs, avec des fleurs, des parfums, des essences, des guirlandes, au bruit des instruments, des cymbales et des concerts, ayant pris eux-mêmes ces vases dans leurs mains, se rendirent à l'endroit où était le Tathâgata; et après lui avoir fait un sacrifice, remplirent ces vases de fleurs divines, et les lui offrirent.

Cependant, Bhikchous, le Bôdhisattva pensa : Ces quatre grands rois croyants et purs m'ont offert quatre vases de pierre, mais il ne me convient pas d'en avoir quatre. Si je n'en prends que de l'un d'eux, les trois autres seront mécontents. Je prendrai ces quatre vases, et j'imposerai ma bénédiction sur un seul. Telle fut sa pensée.

Et, Bhikchous, le Tathâgata ayant tendu la main droite, adressa ces Gâthâs au grand roi Vaiçravaṇa : Offre un vase au Sougata, et tu seras dans le vaisseau du meilleur véhicule. Celui qui donne un vase à mes pareils, ne voit jamais faiblir sa mémoire ni son jugement.

Alors, Bhikchous, le Tathâgata, avec une pensée de bienveillance, prit le vase du grand roi Vaiçravaṇa, et après l'avoir pris, dit au grand roi Dhritarâchtra : Quiconque offre un vase au Tathâgata, ne verra jamais faiblir sa mémoire et sa sagesse, de sorte qu'il obtiendra la dignité de la nature froide qui traverse les temps (en passant) de bien-être en bien-être[1].

Ensuite, Bhikchous, le Tathâgata, avec une pensée de bienveillance, prit le vase du grand roi Dhritarâchtra, et après l'avoir pris, adressa ces Gâthâs au grand roi Viroûṭaka : Donne au Tathâgata à l'esprit très-pur un vase parfaitement pur, et ton esprit deviendra

[1] Sanscrit, *atinamya kalam̃ tcha soukham soukhêna, yâvat padam boudhyati câtibhâvam.* Wilson traduit *câtibhâva* par « nature froide et émancipation finale. »

promptement pur et digne de louanges, dans le monde des dieux et des hommes.

Puis, Bhikchous, le Tathâgata, avec une pensée de bienveillance, prit le vase du grand roi Viroûḍaka, et après l'avoir pris, adressa ces Gâthâs au grand roi Viroûpâkcha : Offre avec un esprit sans tache et plein de foi, un vase sans tache au Tathâgata aux mœurs sans tache, aux actions sans tache, et ton offrande produira des vertus sans tache.

Ainsi, Bhikchous, le Tathâgata, avec une pensée de bienveillance, prit le vase du grand roi Viroûpâkcha; et l'ayant pris, par la force de sa dignité, il imposa sa bénédiction à un seul vase [1].

En ce moment il formula cette réflexion : J'ai, dans une existence antérieure, donné de belle vaisselle, après l'avoir parée en la remplissant de fruits; c'est pourquoi ces quatre vases d'une belle forme m'ont été donnés par ces quatre dieux, grands magiciens [2].

Et ici il est dit : Celui-ci méditant sa résolution ferme et pure, après avoir, pendant sept jours, considéré l'arbre excellent de l'Intelligence, ce lion des hommes, avec la démarche du lion, s'est levé en faisant trembler la terre de six manières. Comme le roi des éléphants, qui partout s'avance avec calme, il s'est approché de l'arbre Târâyaṇa, et, comme le Mèrou, restant inébranlable, le Mouni s'est livré aux méditations profondes. Dans le même temps les deux frères Trapoucha et Bhallika, avec la troupe de marchands et les chariots remplis de richesses, étaient arrêtés dans un bois de Sâlas en fleur. Par la splendeur du grand Richi, les roues s'enfoncèrent en un moment dans la terre jusqu'au moyeu. En les voyant ainsi arrêtées, la troupe des marchands conçut une grande crainte; puis prenant des épées, des arcs et des flèches, et comme des gazelles dans un bois, épiant qui c'était, ils aperçurent le Victorieux lançant comme des

[1] Sanscrit, *êkapâtramadhitichthati sma adhimouktikabaléna.*

[2] La phrase sanscrite semble altérée dans nos deux manuscrits : *Dattâni patrâṇi pouré bhavé mayâ phalapouritâ prêmaṇiyâç tcha kritvâ*. Je ne sais pourquoi le tibétain a rendu *patrâṇi* par la forme peu usitée *snod kyi rnams*, « poteries, vaisselle. »

milliers de rayons sans nuages, au visage pareil à la lune d'automne, ayant abandonné la colère et exempt d'orgueil. Et après l'avoir salué avec la tête : Qui est celui-ci ? demandaient-ils. Et du haut du ciel une divinité prononça ces paroles : Celui-ci est le Bouddha qui vient aider et conduire le monde. Sept jours et sept nuits il n'a pris ni nourriture ni breuvage, absorbé dans ses pensées de compassion (pour le monde). Si vous désirez apaiser vos misères, préparez un repas à celui-ci (dont vous aviez) perçu en imagination le corps et le cœur [1]. Ceux-ci ayant entendu ces douces paroles, saluèrent le Victorieux en tournant autour, et remplis de joie, eux et leurs compagnons, s'occupèrent à préparer un repas au Victorieux.

En ce moment, Bhikchous, le troupeau de vaches des deux marchands Trapoucha et Bhallika se trouvait dans un district voisin. Quand on eut fini de traire ces vaches, la crème vint à paraître. Les bergers l'ayant prise, la portèrent à l'endroit où étaient les deux marchands Trapoucha et Bhallika, et saluant selon la coutume : Seigneur, instruisez-nous. Quand on a eu fini de traire toutes vos vaches, la crème est apparue (aussitôt) ; (le lait) a-t-il donc quelque vertu, ou n'en a-t-il pas ?

Et là les Brahmanes remplis du désir de manger dirent : Il n'y a là nulle vertu ; il convient de faire une grande offrande aux Brahmanes.

En ce temps-là, Bhikchous, et au temps des marchands Trapoucha et Bhallika, un Brahmane nommé Cikhaṇḍi, qui dans une naissance antérieure avait été (un homme appelé) Içâlôhita, était né (de nouveau) dans le monde de Brahma. Il prit la figure d'un Brahmane, et adressa ces Gâthâs à ces marchands :

Vous avez autrefois fait cette prière : Puisse le Tathâgata, après avoir obtenu l'Intelligence, accepter de nous un repas, et tourner la roue de la Loi ! Cette prière a été exaucée, le Tathâgata a obtenu l'Intelligence. Offrez-lui donc de la nourriture, et après l'avoir prise,

[1] Voici cette phrase en dialecte des Gâthas : *Bhadjêthimam bhâvitakâyatchittam.*

il tournera la roue de la Loi. C'est sous un astre très-favorable que la crème du lait de vos vaches a paru, c'est par la force des vertus de ce grand Richi. Après avoir ainsi exhorté les marchands, Cikhaṇḍi retourna dans sa demeure.

Celui qui avait nom Trapoucha et les autres furent remplis de joie; et ayant réuni, sans exception, tout le lait de mille vaches, et recueilli la crème qui surnageait, ils en firent un mets avec le plus grand soin. Le précieux vase appelé Aboutchandra[1], capable de contenir cent mille Palas[2], ayant été bien nettoyé, lavé et purifié, ils le remplirent de ce mets jusqu'au bord. Puis emportant du miel et le vase précieux, ils allèrent auprès de l'arbre Târâyaṇa, et dirent au précepteur (du monde) : Seigneur, prenez. Soyez notre secours et notre soutien. Daignez accepter le rafraîchissement de cette nourriture.

Rempli de bienveillance pour les deux frères, et connaissant leur pensée d'autrefois, (aujourd'hui qu'il est) parvenu à l'Intelligence, le précepteur prit la nourriture et la mangea. Et après l'avoir prise, il jeta le vase dans les airs. Un fils des dieux nommé Soubrahma, ayant pris ce vase précieux par excellence, il est encore aujourd'hui, dans le monde de Brahma, honoré de sacrifices par lui et les autres dieux ses compagnons.

Ensuite le Tathâgata remplit d'une grande joie les marchands Trapoucha et Bhallika par ces paroles : Que la bénédiction des dieux qui conduit au but et rend les horizons favorables, vous fasse atteindre votre but. Que tout soit promptement en harmonie; et, comme la guirlande reste posée sur la tête, que le bonheur soit avec votre main droite, que le bonheur soit aussi avec votre main gauche. Que le bonheur soit avec tous vos membres. Marchands qui à la recherche des richesses, allez aux dix horizons, puissiez-vous obtenir de grands profits, et puissent-ils vous donner le bonheur! Pour quelque

[1] Le tibétain traduit « qui rassasie. »

[2] Le *pala* répond à 46,648 grammes, ou selon d'autres, à 93,296 grammes. Voy. *Râdjataraṅgini*, tom. I, pag. 505.

affaire que vous alliez du côté de l'orient, quel que soit le pays où vous demeuriez, que les astres vous protégent. Qu'ils vous gardent en tout lieu. Soyez heureux en partant, soyez heureux en revenant. Heureux de voir vos parents, heureux d'en être vus. Que le grand roi des Yakchas (Kouvêra) avec Indra, vainqueurs de l'ennemi et miséricordieux, vous accompagnent partout de leurs bénédictions et vous fassent obtenir le bonheur de l'Amrĭta. Que Brahma et Vâsava (Indra), sans défaut et complétement délivrés, que les Yakchas et les Nâgas vous gardent toujours avec bonté. Qu'ils vous conservent pendant le cours de cent automnes.

Le vrai guide, le maître sans égal du monde, prononça, par égard pour eux, l'éloge de l'offrande qu'ils avaient présentée : Par cette œuvre vertueuse de votre part vous serez les Victorieux (*Djinas*) Madhousambhavas [1]. C'est là la première prédiction exempte de passion du Victorieux, vrai guide du monde. Dans la suite les innombrables Bôdhisattvas ne reviendront pas sur ces prédictions.

Quand ils eurent entendu cette prédiction du Victorieux, leurs cœurs furent remplis d'allégresse; et les deux frères, ainsi que tous leurs compagnons, allèrent en refuge dans la Loi du Bouddha.

Chapitre appelé Trapoucha et Bhallika, le vingt-quatrième.

[1] *Sources de douceur.* Allusion à leur offrande de miel?

CHAPITRE XXV.

Ainsi, Bhikchous, le Tathâgata demeurait auprès de l'arbre Târâyaṇa, (arrivé) pour la première fois (à l'état de) Bouddha parfait et accompli, tout seul, marchant dans la solitude. Après s'être recueilli en lui-même, il lui vint à la pensée, à cause de ceux qui agissent selon le monde[1] : Certes elle est profonde cette Loi que j'ai atteinte, celle d'un Bouddha parfait et accompli Elle est calme, très-calme, vraiment calme, satisfaisante, difficile à voir, difficile à comprendre, impossible à examiner, hors de la portée du jugement, vénérable, accessible (seulement) aux savants et aux sages. Ainsi elle abandonne toute individualité[2], elle empêche la connaissance, la connaissance qui juge ainsi que toutes les sensations; elle a le meilleur but, est sans demeure fixe, elle a la nature froide[3], elle ne reçoit pas, ne conçoit pas, n'a pas la connaissance, ne produit ni la connaissance ni l'idée, est au delà des six siéges (des qualités sensibles), n'hésite pas, n'hésite nullement, est indicible, est sans voix, ne peut être articulée par la voix, ni enseignée; (elle est) irrésistible et a dépassé tout ce qui est visible; (elle) coupe au moyen de la tranquillité; est invisible parce qu'elle est le vide même; empêche le désir, (est) exempte de passions, est l'empêchement (de toute sensation) et arrivée au Nirvâṇa[4]. Si j'enseigne aux autres cette Loi, et qu'ils ne la comprennent pas, ce sera pour moi de la fatigue et d'inutiles efforts, puisque la Loi enseignée sera sans effet. Je resterai donc silen-

[1] Sanscrit, *lôkânouvarttinâm prati*.

[2] Sanscrit, *oupadhi*. V. pag. 339, n. 4.

[3] Sanscrit, *ciîtîbhâva*, qui a aussi le sens « d'émancipation finale. » Voy. Wilson.

[4] Pour que ce passage devienne intelligible, il faut relire, au chapitre XXII, la théorie de l'empêchement de la douleur, pag. 331 et suiv.

cieux dans mon peu de miséricorde. Et au même instant il récita ces Gâthâs :

J'ai atteint la Loi de l'immortalité, profonde, calme, exempte de trouble, lumineuse, en dehors de l'idée[1]; quand même je l'enseignerais, les autres ne la comprendraient pas. Silencieux, je demeurerai à l'ombre des bois, sans être entraîné dans la voie de ceux qui sont privés de la parole, dans la substance de ma propre nature, comme le ciel, bien affranchi de la délibération[2] de l'esprit et du cœur, connaissant ce qu'il y a d'excellent, de plus merveilleux, de grand, de pur. Cette suite des causes[3], ce n'est pas par les écritures qu'on peut la connaître, mais elle est connue des sages. Les êtres qui ont rendu leurs devoirs aux précédents Victorieux, après avoir écouté cette Loi, y auront foi. Ici-bas aucune substance n'existe. Tout ce qui n'a pas de manière d'être n'est pas. Pour qui connaît la cause et l'effet successifs, il n'y a ni être ni néant. Dans l'espace incommensurable de cent mille Kalpas que j'ai traversés à côté des précédents Victorieux, jamais, là où je n'ai pas eu la personnalité, l'être, la vie, ma patience n'a été éprouvée[4]. Au temps où ici-bas il n'y aura ni naissance ni mort, au temps où aura été obtenue par moi cette patience de toutes ces substances (parvenues à être) sans individualité, alors s'accomplira la prédiction (à propos) de moi, du Bouddha Dipañkâra[5]. Avec une miséricorde sans bornes pour le monde entier, je ne ferai pas attendre (l'objet de) la prière (qui me sera) adressée par les autres. Ces créatures ayant foi en Brahma, qu'il fasse, à leur demande, tourner la roue (de la Loi). Si Brahma, incliné à mes pieds, prononçait cette requête : « Tout ce qu'il y a d'êtres vraiment bons en sont venus à le

[1] Sanscrit, *asañskrita*. Conf. p. 332.

[2] Sanscrit, *vitchâra*.

[3] Nos deux manuscrits sanscrits ont *anarthayôga*, cette suite de causes qui ne sont pas (des causes).

[4] Sanscr. *Na tcha pounariha kaçtchidasti dharmah so' pi na vidyati yasya nâsti bhâva. Hêtoukriya param parâ ya djânêt tasya na bhôtiha* (pour *bhavatîha*) *asti nâsti bhâvâ. Kalpaçatasahasra apraméya ahou* (pour *aham*) *tcharitah pourimê djinasakâsê na tcha mayâ pratilabdhah êcha kchântî yatra na âtmana sattva na êva djîvah.*

[5] Le sanscrit a *bouddha dama*.

désirer, explique la Loi exempte de trouble et calme, » il deviendra ainsi digne de comprendre cette Loi à moi.

Alors, Bhikchous, de la touffe de poils du milieu de ses sourcils, le Tathâgata fit jaillir un éclat par lequel les espaces des trois mille grands mille mondes furent enveloppés d'une grande splendeur.

Ensuite le maitre des trois mille grands mille (mondes), le grand Brahma qui porte une touffe de cheveux, ayant, par la puissance du Bouddha, connu par la pensée les incertitudes de l'esprit du Tathâgata, et que Bhagavat, dans son peu de miséricorde, inclinait à ne pas enseigner la Loi, se mit à penser « Moi-même j'irai certainement engager le Tathâgata à faire tourner la roue de la Loi.

Puis Brahma qui porte une touffe de cheveux, dit aussitôt aux autres fils des dieux Brahmakâyikas : Compagnons, le Tathâgata revêtu de la qualité parfaite et accomplie de l'Intelligence et vraiment Bouddha accompli, inclinant ainsi, dans son peu de miséricorde, à ne pas enseigner la Loi, ce monde ne durera pas. Compagnons, ce monde ne durera vraiment pas. Allons donc trouver le Tathâgata Arhat vraiment Bouddha parfait et accompli, et engageons-le à tourner la roue de la Loi.

Alors, Bhikchous, le grand Brahma qui porte une touffe de cheveux, entouré et précédé de cent mille soixante-huit Brahmaṇas, se rendit à l'endroit où était le Tathâgata, et ayant salué ses pieds avec sa tête, joignit les mains et lui parla ainsi : Si le Tathâgata, quoique revêtu de la qualité suprême et accomplie de l'Intelligence, et devenu un Bouddha accompli, incline, dans son peu de miséricorde, à ne pas enseigner la Loi, certes, ô Bhagavat, ce monde ne durera pas. Sans nul doute, Bhagavat, ce monde ne durera vraiment pas. Il y a des êtres très-bons et faciles à instruire, capables de saisir le sens des enseignements de Bhagavat et d'y prendre part. C'est pourquoi, Bhagavat, daigne nous bien enseigner la Loi. Sougata, daigne nous enseigner la Loi.

Et en ce moment il récita ces Gâthâs : Toi qui as parcouru le

cercle de la plus grande sagesse, qui as fait rayonner la lumière aux dix horizons, lotus des hommes, ouvre ta bouche d'où rayonne la science. Soleil des orateurs, pourquoi aujourd'hui restes-tu dans l'indifférence? Après avoir convié les êtres à (partager) une vénérable richesse, après avoir consolé des millions de créatures vivantes, pourquoi restes-tu silencieux et indifférent pour l'univers? Parent du monde[1], cela ne te convient pas. Daigne battre le grand tambour de la Loi pure, daigne faire promptement résonner la conque de la Loi pure, daigne faire préparer le grand pilier du sacrifice de la Loi, daigne faire allumer le grand flambeau de la Loi, daigne faire tomber la pluie excellente de la Loi, daigne délivrer ceux qui demeurent dans l'Océan de l'existence, daigne affranchir ceux-ci des maladies et des douleurs, daigne soulager ceux que brûle le feu de la douleur, daigne montrer la route sûre du calme, du bien-être et du bonheur sans revers et sans misère. Pour ceux qui, privés de guide, ne vont pas dans la voie du Nirvâṇa et demeurent dans une fausse voie, ô guide, sois miséricordieux. Daigne ouvrir largement les portes de la délivrance complète, daigne enseigner la conduite religieuse que rien ne trouble. Pour les hommes qui sont devenus aveugles, ô guide, daigne purifier l'œil de la Loi. Astre des hommes et leur guide, excepté toi, il n'y a personne qui guérisse de la naissance et de la vieillesse (qui sont le partage) des mondes, ni dans le monde de Brahma, ni dans le monde des dieux, ni dans le monde des Yakchas, des Gandharbas et des hommes. Après que tous les dieux ont fait respectueusement leur requête, moi aussi, ô roi de la Loi, je viens t'implorer. A cause de cette œuvre pieuse, puissé-je faire que tu tournes promptement la roue de la Loi pure!

Bhikchous, le Tathâgata ayant eu une pensée de miséricorde, et décidé à s'occuper du monde des hommes et des Asouras, accorda

[1] Sanscrit, *lôkabandhô*.

par son silence (sa demande) au grand Brahma qui porte une touffe de cheveux.

Et le grand Brahma qui porte une touffe de cheveux, ayant connu le consentement du Tathâgata à son silence, répandit sur lui de la poudre de sandal divin et de la poudre d'aloès; puis rempli de la plus grande allégresse, il disparut en ce lieu même.

Ensuite, Bhikchous, le Tathâgata ayant fait naître le respect du monde pour la Loi, et le grand Brahma qui porte une touffe de cheveux, l'ayant exhorté à plusieurs reprises, le Tathâgata, afin de faire grandir la racine de la vertu et à cause de la profondeur de la Loi, s'en alla tout seul dans la solitude, et y étant resté dans la contemplation, il méditait ainsi dans son cœur: La Loi qui vient de moi est profonde, déliée, lumineuse, difficile à comprendre; elle échappe à l'examen, elle est hors de la portée du raisonnement, accessible (seulement) aux savants et aux sages; elle est en opposition avec tous les mondes, elle est difficile à apercevoir. Ayant abandonné toute individualité, apaisant toutes les idées, interrompant par la voie du calme, invisible en son essence de vide[1], ayant épuisé le désir, exempte de passion, empêchant (toute production de l'être), et conduisant au Nirvâṇa. Si, devenu Bouddha vraiment accompli, j'enseigne cette Loi, les autres ne la comprendront pas, et elle m'exposera à des insultes. Je resterai certainement ainsi dans mon peu de miséricorde. Telle fut sa pensée.

Cependant, Bhikchous, par la puissance du Bouddha, le grand Brahma qui porte une touffe de cheveux, ayant encore connu dans sa pensée cette délibération de l'esprit du Tathâgata, se rendit à l'endroit où se trouvait Çakra le maître des dieux, et lui adressa ces paroles: Kâucika[2], sache que le Tathâgata Arhat véritablement Bouddha parfait et accompli, dans son peu de miséricorde, incline à ne pas enseigner la Loi. S'il en est ainsi, Kâucika, ce monde

[1] Le sanscrit semble différer un peu : *sarvatânoupatch' édah*, *çoûnyatânoupalambhah*. — [2] L'un des surnoms de Çakra ou Indra.

ne durera pas. Kâucika, ce monde ne durera certainement pas, mais il sera plongé dans les ténèbres profondes de l'ignorance. Pourquoi n'allons-nous donc pas exhorter à tourner la roue de la Loi, le Tathâgata Arhat véritablement Bouddha parfait et accompli? Pourquoi n'allons-nous pas, lorsque, sans être exhorté, le Tathâgata ne tournera pas la roue de la Loi?

Ami, c'est bien. Et en parlant ainsi, Çakra, Brahma, les dieux qui président à la terre, ceux de l'atmosphère, les Tchatourmahârâdjakâyikas, les Trâyastriṃçats, les Yâmas, les Touchitas, les Nirmâṇaratis, les Paranirmitavaçavartins, les Brahmakâyikas, les Âbhâsvaras, les Vrihatphalas, les Çoubhakritsnas, les fils des dieux Çouddhâvâsakâyikas, par centaines de mille, de couleurs charmantes[1], à la fin de la nuit, ayant éclairé les alentours de l'arbre Târâyaṇa d'une couleur divine, d'un éclat divin, comme pendant le jour, et s'étant approchés de l'endroit où était le Tathâgata, saluèrent ses pieds avec la tête, et après avoir tourné autour de lui, se tinrent d'un seul côté.

Alors Çakra le maître des dieux s'étant approché du Tathâgata en joignant les mains et en s'inclinant, le loua par ces Gâthâs:

Semblable à la pleine lune délivrée de l'éclipse, ton esprit est parfaitement libre. Vainqueur du combat, daigne te lever. Daigne faire éclore dans le monde obscurci la lumière de la sagesse.

Il parla ainsi, et le Tathâgata resta silencieux.

Ensuite le grand Brahma qui porte une touffe de cheveux parla ainsi à Çakra le maître des dieux: Kâucika, ce n'est pas comme tu l'as fait, qu'on adresse aux Tathâgatas Arhats véritablement Bouddhas parfaits et accomplis, la prière de tourner la roue de la Loi.

Et alors le grand Brahma qui porte une touffe de cheveux ayant rejeté son manteau sur une épaule, mis le genou droit à terre, et s'étant incliné en joignant les mains du côté du Tathâgata, le pria par ces Gâthâs:

Vainqueur du combat, daigne te lever. Daigne faire éclore dans

[1] Sanscrit, *atikrântavarṇâs*.

le monde qui est obscurci la lumière de la sagesse. Toi qui es arrivé à tout connaître, ô Mouni, daigne enseigner la Loi.

Bhikchous, après qu'il eut parlé ainsi, le Tathâgata répondit au grand Brahma qui porte une touffe de cheveux : Brahma, elle est profonde, déliée et lumineuse, cette Loi qui vient de moi Bouddha vraiment parfait et accompli, et elle m'exposera à des insultes graves etc., comme plus haut. Brahma, ces Gâthâs me sont toujours présentes. Ma voie qui va s'opposant au courant, est profonde et difficile à voir ; ceux qu'aveugle la passion ne la voient pas. Il n'est donc pas utile de l'enseigner. Les créatures sont liées dans les désirs, elles sont entraînées par le courant. Cette (Loi) a été obtenue par moi à grand'peine, il est donc inutile de l'enseigner.

Ensuite, Bhikchous, le grand Brahma qui porte une touffe de cheveux, et Çakra le maître des dieux, voyant que le Tathâgata restait silencieux, tristes et le chagrin dans le cœur ainsi que les fils des dieux, disparurent en ce lieu même.

Par trois fois le Tathâgata céda à son peu de miséricorde.

Bhikchous, en ce temps-là les hommes du pays de Magadha en étaient venus à avoir des vues mauvaises et coupables. C'est ainsi que quelques-uns disaient : Les vents ne souffleront plus. Quelques-uns : Le feu ne brûlera plus. Quelques-uns : La pluie ne tombera plus. Quelques-uns : Les rivières ne couleront plus. Quelques-uns : les moissons ne naîtront plus. Quelques-uns : Les oiseaux ne voleront plus dans le ciel. Quelques-uns : Les femmes enceintes n'enfanteront plus sans être malades. Voilà ce qu'ils disaient.

Cependant, Bhikchous, le grand Brahma qui porte une touffe de cheveux, ayant connu cette délibération de l'esprit du Tathâgata, et ayant appris à quelles pensées en étaient venus les hommes du pays de Magadha, à la fin de la nuit, éclaira d'une couleur charmante, d'une splendeur divine, tous les alentours de l'arbre Târâyaṇa ; et s'étant rendu à l'endroit où était le Tathâgata, salua ses pieds avec la tête, rejeta son manteau sur une épaule, mit le genou droit à terre,

et s'inclinant devant le Tathâgata en joignant les mains, lui adressa ces Gâthas :

Autrefois il y a eu au Magadha une loi impure, des paroles nées d'une pensée entachée de souillures; à cause de cela, ô Mouni, daigne ouvrir la porte de l'immortalité. Il en est qui écoutent la Loi du Bouddha sans tache. Toi-même tu as fait ce qu'il fallait que tu fisses, tu es arrivé à la puissance. Tu es purifié des taches accumulées de la misère humaine. Tes vertus se sont augmentées sans qu'aucune diminue. Tu es parvenu ici au plus haut point de la Loi. Mouni, il n'en est pas de pareil à toi dans ce monde. Grand Richi, ton supérieur où est-il? Resplendissant au milieu de ces trois mondes, tu es comme une montagne dans le séjour des Asouras. Daigne prendre en grande pitié les créatures misérables, il ne convient jamais à un (être) tel que toi de rester dans l'indifférence. Toi qui possèdes la force du courage, agis pour la délivrance complète des créatures. Que les Asouras, les Çramaṇas, les Brahmanes, avec toutes ces créatures qui sont depuis longtemps dans la souffrance, soient délivrés de la contagion des maladies; c'est là leur refuge, il n'y en a pas d'autre. Cette Loi ayant été approfondie par le Victorieux (*Djina*), il n'enseignera pas à demi ce qu'elle est. Par l'effet d'une pensée vertueuse, atteignant le but (qui est) l'immortalité, les dieux et les hommes seront bientôt délivrés à cause de toi. C'est pour cela qu'on t'implore (toi qui es) habile et fort. Corrige les êtres, depuis longtemps (égarés) hors de leur route dans leurs pensées mauvaises; ils desirent entendre des sujets complètement inconnus; ils sont bien affaiblis, comme ceux qui désirent ardemment. De même qu'un nuage (arrose) la terre desséchée, ô Guide, désaltère-les avec la pluie de la Loi. A ces hommes depuis longtemps languissants dans le monde, obscurcis par des vues mauvaises, errants dans les épines, après qu'ils auront obtenu l'immortalité à laquelle ils aspirent, daigne enseigner la voie droite et sans épines. Ces aveugles tombés dans le précipice et qui sont sans guide, nul autre ici ne peut les en retirer. Chef du

troupeau, rempli de sagesse, daigne, dans ta sollicitude, entretenir ceux qui sont tombés dans le grand précipice. Mouni, depuis longtemps tu es toujours absent; comme la fleur de l'Oudoumvara [1], très-rarement les Guides victorieux apparaissent sur la terre. Maître, puisque tu en as le loisir, daigne délivrer les êtres. « Après avoir passé moi-même, je ferai passer (les autres), » as-tu dit. Telle est la pensée qui t'est venue dans une existence antérieure. Aujourd'hui que tu es vraiment arrivé à l'autre bord, toi qui as la force de la vérité, rends ce vœu une vérité. Mouni, avec le flambeau de la Loi, éloigne l'obscurité. Déploie l'étendard du Tathâgata ; le temps de celui qui donne d'agréables préceptes est venu. Daigne faire retentir le son du tambour, comme le roi des gazelles [2].

Alors, Bhikchous, le Tathâgata, avec l'œil du Bouddha, en examinant le monde tout entier, vit que les êtres, qu'ils fussent infimes, médiocres, satisfaits, élevés, abjects, moyens, très-bons, très-faciles à purifier, très-mauvais, très-difficiles à purifier, d'une intelligence pénétrante, doués d'une parole exercée, étaient un assemblage d'êtres triple : un (tiers) certainement dans le faux, un (tiers) certainement dans le vrai, un (tiers) certainement dans l'incertitude [3]. C'est ainsi, Bhikchous, qu'un homme qui se tient au bord d'un étang voit des lotus qui ne sont pas sortis de l'eau, d'autres de niveau avec l'eau, d'autres enfin élevés au-dessus de l'eau. Bhikchous, c'est de cette manière que le Tathâgata, avec l'œil du Bouddha, aperçut dans le monde tout entier l'assemblage des êtres divisé en trois.

Ensuite, Bhikchous, il vint à la pensée du Tathâgata : Que j'enseigne ou que je n'enseigne pas la Loi, cet assemblage qui est certainement dans le faux ne connaîtra pas cette Loi. Que j'enseigne ou

[1] Espèce de figuier, *ficus glomerata*.

[2] Cette expression a aussi le sens de *lion*, et c'est probablement le cas ici.

[3] Voici la phrase sanscrite : *Bouddhatchakchouchâ vyavalôkayan satvân paçyati sma : dînamadhyapraṇîtân, outchtchanîtchamadhyamân, svâkârâñ, souviçôdhakân, dourâkârân, dourviçôdhakân, oudghaṭitadjñân, vipañtchitadjñân, padaparamâñs, trisatvarâcim, êkam mithyâtvaniyatam, êkam samyak tvaniyatam, êkam aniyatam*

que je n'enseigne pas la Loi, cet assemblage qui est certainement dans le vrai connaîtra cette Loi. Cet assemblage qui est dans l'incertitude, quel qu'il soit, si j'enseigne la Loi, la connaîtra; si je ne l'enseigne pas, il ne la connaîtra pas.

Alors, Bhikchous, le Tathâgata éprouva une grande pitié pour cet assemblage d'êtres plongés dans l'incertitude. Puis le Tathâgata arrivé de lui-même à la possession de cette connaissance claire, et ayant présente l'exhortation du grand Brahma qui porte une touffe de cheveux, adressa ces Gâthâs à celui-ci :

Brahma, pour tous les êtres du Magadha ayant des oreilles, arrivés à avoir la foi et à la notion de ne pas nuire, par (l'effet de) l'audition de la Loi, pour ceux-là j'ouvre la porte de l'immortalité.

Le grand Brahma qui porte une touffe de cheveux ayant connu que le Tathâgatha consentait, fut rempli dans son cœur de joie, de bonheur et d'allégresse, et saluant avec la tête les pieds du Tathâgata, disparut en ce lieu même.

En ce moment, Bhikchous, les dieux qui président à la terre annoncèrent hautement cette nouvelle aux dieux de l'atmosphère : aujourd'hui, compagnons, le Tathâgata Arhat véritablement Bouddha parfait et accompli consent à tourner la roue de la Loi. Il sera le secours des nombreuses créatures; il sera le bienfaiteur des nombreuses créatures. Dans sa miséricorde pour le monde, il sera le bienfaiteur secourable de la grande réunion des créatures, des dieux et des hommes. Compagnons, la classe [1] des Asouras disparaîtra complétement, la classe [1] des dieux se perfectionnera complétement, et dans le monde les êtres nombreux s'en iront dans le Nirvâṇa complet.

Après avoir appris ceci des dieux qui président à la terre, les dieux de l'atmosphère le redirent aux dieux Tchatourmahârâdjakâyikas, ceux-ci aux dieux Trâyastriṃçats, Yâmas, Touchitas, Nirmâṇaratis et Paranirmitavaçavartins, et ceux-ci le redirent en ces mots aux

[1] Sanscrit, *kâya*

dieux Brahmakâyikas : Compagnons, aujourd'hui le Tathâgata Arhat véritablement Bouddha parfait et accompli consent à tourner la roue de la Loi. Il sera le secours des nombreuses créatures, le bienfaiteur des nombreuses créatures. Dans sa miséricorde pour le monde, il apportera à la grande réunion des créatures, des dieux et des hommes, le secours, le bonheur. Compagnons, la classe des Asouras disparaitra complétement, la classe des dieux s'augmentera, et dans le monde les êtres nombreux s'en iront dans le Nirvâṇa complet.

C'est ainsi, Bhikchous, qu'en cette circonstance, en un moment, en un clin d'œil, depuis les dieux qui président à la terre, jusqu'aux Brahmakâyikas, ce discours : « Compagnons, le Tathâgata Arhat véritablement Bouddha parfait et accompli consent à tourner la roue de la Loi, et le reste comme plus haut [1], » se fit entendre en un moment.

Ensuite, Bhikchous, quatre divinités de l'arbre de l'Intelligence, appelées Dharmaroutchi, Dharmakâma, Dharmamati et Dharmatchari [2], toutes les quatre s'étant jetées aux pieds du Tathâgata, parlèrent ainsi : Où Bhagavat fait-il tourner la roue de la Loi?

Elles parlèrent ainsi, Bhikchous, et le Tathâgata répondit par ces mots à ces divinités : C'est dans la ville de Vâraṇâsi, dans le bois des gazelles (*Mrigadâva*) de Richipatana.

Ceux-ci dirent : Bhagavat, la foule des habitants de la ville de Vâraṇâsi sont chétifs, l'ombrage des arbres du bois des gazelles est chétif. Bhagavat, il y a d'autres grandes villes, riches, opulentes, heureuses, où le plaisir abonde, remplies d'hommes et de créatures nombreuses, embellies de jardins, de bois et de bosquets. Que Bhagavat daigne faire, dans l'une d'elles, tourner la roue de la Loi.

Le Tathâgata répondit : Ne parlez pas ainsi, ô vous dont le visage est gracieux. Pourquoi? (C'est que) là soixante Nayoutas de Kôṭis [3] de sacrifices ont été faits par moi ; là soixante Nayoutas de Kôṭis de

[1] Cette abréviation appartient au texte.

[2] Voici la signification de ces noms : « vif désir de la Loi, desir de la Loi, pensée de la Loi, pratique de la Loi »

[3] Le *nayouta* vaut cent millions ; le *kôṭi*, dix millions

Bouddhas ont été honorés de sacrifices. Vâraṇâsi, la (ville) pure, a été la demeure des précédents Richis. Cette terre, célébrée par les dieux et les Nâgas, s'est toujours appliquée à la Loi, et je me rappelle les quatre-vingt-onze Kôṭis de Bouddhas antérieurs, qui dans ce bois excellent des Richis ont fait tourner la meilleure roue, calme, vraiment calme, parvenue à la méditation profonde, toujours honorée par les gazelles. A cause de cela, je tournerai la meilleure roue dans le bois excellent qu'on appelle (bois) des Richis.

Chapitre appelé Exhortation, le vingt-cinquième.

CHAPITRE XXVI.

Ainsi, Bhikchous, le Tathâgata ayant fait ce qu'il fallait faire, faisant ce qu'il faut faire, ayant vraiment coupé tout lien, purifié toute corruption, effacé les taches et la corruption, ayant vaincu l'opposition du démon, étant entré dans toutes les règles de la Loi d'un Bouddha, connaissant tout, apercevant tout, doué des dix forces [1], ayant acquis les quatre sécurités [2], ayant bien rempli les dix-huit conditions [3], sans mélange d'un Bouddha, doué des cinq yeux [4], ayant, avec l'œil de Bouddha que rien n'arrête, considéré le monde entier, il se mit à penser : Auquel, tout d'abord, enseignerai-je la Loi? à quel être pur, très-bon, facile à discipliner, facile à instruire, facile à purifier, ayant peu de passion, d'envie et d'ignorance, très-savant, et ne restant pas caché, qui n'a écouté aucune Loi, mais en a été complétement privé? A quel (être) pur, tout d'abord, enseignerai-je la Loi? Quel est celui à qui j'enseignerai la Loi, lequel, après l'avoir connue, ne me fera pas d'injure? Telle fut sa pensée.

Alors, Bhikchous, le Tathâgata pensa : Le fils de Râma, Roudraka est pur, très-bon, facile à instruire, facile à purifier, a peu de passion, d'envie et d'ignorance, est très-savant et ne reste pas caché; il n'a écouté aucune Loi, mais en a été complétement privé. Il enseignerait aux Çrâvakas la doctrine d'accord avec la restriction des siéges des qualités sensibles, (que ceux-ci soient) dénués d'idées ou non dénués d'idées [5]. Où est-il maintenant? Et en réfléchissant, il connut

[1] Voy. pag. 156.

[2] Le texte a *les quatre non-craintes*. Ces qualités et les suivantes ont déjà été citées au commencement du chap. XIII, p. 156.

[3] Voyez la note précédente.

[4] L'œil de la chair, de la Loi, de la sagesse, l'œil divin et l'œil du Bouddha

[5] Sanscrit, *Na ëva sañdjñâ nâsañdjñâyatanavratâyai dharman dêçayati*. Cette phrase a déjà été vue au commencement du cha-

que le temps de sa mort était, en ce moment, dépassé de sept jours.

Alors les dieux s'étant prosternés aux pieds du Tathâgata, parlèrent ainsi : Bhagavat, cela est ainsi. Sougata, cela est ainsi. Il y a sept jours que le fils de Râma, Roudraka n'est plus [1].

Bhikchous, il me vint à la pensée : Eh quoi! ce fils de Râma, Roudraka, sans avoir entendu cette Loi excellente, a ainsi atteint le temps de la mort dans une si grande privation! S'il avait entendu cette Loi, il l'aurait apprise, c'est à lui que je l'eusse enseignée tout d'abord, et il ne m'eût pas fait d'injure.

Bhikchous, le Tathâgata pensa encore : Quel est l'autre être pur, facile à discipliner, etc. comme plus haut [2], qui ne me fera pas d'injure à cause de ma Loi enseignée, etc. comme plus haut [2]?

Alors, Bhikchous, le Tathâgata pensa : Arâṭa Kâlâma [3] est pur, etc. [2] comme plus haut, jusqu'à : et ne me fera pas d'injure à cause de la Loi enseignée par moi. Où est-il à présent? Et en réfléchissant, le Tathâgata connut que le temps de sa mort était passé depuis trois jours.

Les dieux Çouddhâvâsakâyikas confirmèrent cette nouvelle au Tathâgata : Bhagavat, cela est ainsi. Sougata, cela est ainsi. Arâṭa Kâlâma n'est plus depuis trois jours.

Et le Tathâgata pensa : Eh quoi! Arâṭa Kâlâma, sans avoir entendu cette Loi excellente, est mort dans une si grande privation!

Bhikchous, le Tathâgata pensa encore : Quel est l'autre être pur, vraiment bon, etc. comme plus haut, jusqu'à : qui ne tournera pas en dérision l'enseignement de ma Loi?

Bhikchous, le Tathâgata pensa : Les cinq (personnages) de bonne caste, très-bons, faciles à discipliner, faciles à instruire, faciles à purifier complétement, ayant peu de passion, d'envie et d'ignorance,

pitre XVII, page 233. Mais les mots tibetains *skye-mtched*, « siége des qualités sensibles, » y ont été omis à tort; car la phrase sanscrite est exactement la même, et c'est aussi en parlant de Roudraka.

[1] Le sanscrit a : *est allé dans le temps.*

[2] Abréviations du texte.

[3] Ce personnage figure déjà au ch. XVI, pag. 226 et suiv.

très-savants et ne se cachant pas, qui n'ont pas entendu la Loi, mais en ont été complétement privés, m'ont, pendant que je pratiquais des austérités, entouré de soins. Si j'enseigne la Loi, ils l'apprendront, et ne me feront pas d'injure.

Alors, Bhikchous, le Tathâgata pensa : J'enseignerai certainement d'abord la Loi à ces cinq (personnages) de bonne caste.

Puis le Tathâgata pensa : Où sont maintenant ces cinq de bonne caste? Et examinant le monde tout entier avec l'œil du Bouddha, il les vit, qui étaient dans la ville de Vâraṇâsi, dans le bois des gazelles de Rĭchipatana. En les voyant, il pensa : Certainement j'enseignerai tout d'abord la Loi à ces cinq de bonne caste, et ils comprendront tout d'abord la Loi que je leur enseignerai. Pourquoi cela, Bhikchous? C'est qu'ils sont faits à des pratiques, c'est qu'ils ont complétement acquis les Lois pures [1], c'est qu'ils sont évidemment tournés vers la route de la délivrance et affranchis des obstacles.

Ensuite, Bhikchous, le Tathâgata ayant ainsi réfléchi, se leva de Bôdhimaṇḍa, et après avoir parcouru les régions des trois mille grands milliers de mondes, il traversa enfin le pays de Magadha, et arriva au pays des Kâçikas [2].

Cependant, sur le mont Gâya [3], auprès de Bôdhimaṇḍa, un autre Adjîvaka [4] vit le Tathâgata qui venait de loin; et aussitôt qu'il l'eut vu, il se rendit à l'endroit où il était, et là se tint d'un côté. Puis, Bhikchous, cet Âdjîvaka après avoir entretenu le Tathâgata de beaucoup de sujets agréables, lui parla ainsi :

Âyouchmat Gâutama, tes sens sont parfaitement purifiés. La couleur de ta peau est devenue jaune, parfaitement pure, complétement achevée. C'est ainsi, par exemple, que la couleur du genièvre d'automne se change en une brillante nuance d'or. De même, Gâutama,

[1] Litteralement, « blanches. »

[2] Habitants de Kaci ou Bénarès.

[3] Il y a aussi une ville de ce nom dans le Bihar

[4] Religieux qui a pour moyens de subsistance l'aumône. Celui-ci s'appelait *Upagaṇa*. (*Introd. à l'hist. du Buddh.* tom. I, pag. 389.)

tes sens étant complétement purs, le tour de ton visage est complétement pur. Ainsi, par exemple, que le fruit mûr du Tâla[1], aussitôt qu'il est détaché du pédoncule, se revêt d'une nuance dorée, est complétement pur, complétement achevé; de même, Gâutama, tes sens sont complétement purs, le tour de ton visage est complétement pur, complétement achevé, comme, par exemple, l'or natif des fleuves du Djambou, qui sort collier de la fournaise, bien façonné par le fils habile de l'orfévre, parfaitement pur, dégagé de son enveloppe rougeâtre, coloré, parfaitement épuré, parfaitement achevé, et brillant de sa couleur jaune. De même, Gâutama, tes sens étant très-bien purifiés, la couleur de ta peau est parfaitement pure, et le tour de ton visage parfaitement pur. Âyouchmat Gâutama, par qui as-tu été exercé à l'état de Brahmatchari?

Bhikchous, telles furent ses paroles, et le Tathâgata répondit à cet Âdjîvaka par ces Gâthâs: Je n'ai eu aucun précepteur; personne n'est semblable à moi; moi seul je suis le Bouddha accompli, devenu calme[2] et sans défaut.

Celui-ci dit: Gâutama, me promets-tu que je serai Arhat?

Le Tathâgata dit: C'est moi qui suis l'Arhat du monde; moi qui suis l'instituteur sans égal. Parmi les dieux, les Asouras ou les Gandharbas je n'ai pas d'égal.

Celui-ci dit: Gâutama, me promets-tu la victoire?

Le Tathâgata dit: Tous ceux qui sont parvenus à effacer (leurs) fautes, seront comme moi reconnus Victorieux (*djinas*). Je suis vainqueur de la Loi mauvaise, et par conséquent vainqueur de qui marche dans le vice.

Celui-ci dit: Âyouchmat Gâutama, où vas-tu maintenant?

Le Tathâgata répondit: Je vais à Vârapâsi, et après être allé dans la ville des Kacinas[3], je répandrai une lumière sans égale dans le

[1] Espece de palmier, *borassus flabelliformis*.

[2] Littéralement, « froid. »

[3] Ce mot est écrit plus haut, pag. 378, *kâcikas*. Ce sont les habitants de *kaci*, l'un des noms de Vârapâsi ou Bénares.

monde qui est comme aveuglé. Je vais à Vâraṇâsi, et après être allé dans la ville des Kacinas, je frapperai pour le monde qui est comme sourd le grand tambour de l'immortalité. Je vais à Vâranâsi, et après être allé dans la ville des Kacinas, je ferai tourner la roue de la Loi qui n'est pas tournée dans le monde.

Cet Âdjîvaka dit : Il en sera ainsi, Gâutama, il en sera ainsi. Et il s'en alla du côté du midi, et le Tathâgata se dirigea du côté du nord.

Ensuite, Bhikchous, le Tathâgata fut invité par le roi des Nâgas Soudarçana du mont Gâya, à s'arrêter et à prendre un repas.

Le Tathâgata se rendit après cela à Rôhitavastou [1], puis à Ourouvilvakalpa [2], puis à Aṇâla [3], puis dans la ville de Sârathi [3]; et dans tous ces lieux aussi, des maîtres de maison l'invitèrent à s'arrêter et à prendre un repas. Enfin il arriva sur le bord de la grande rivière Gañgâ.

En ce moment, Bhikchous, la grande rivière Gañgâ était extrêmement rapide et coulait à pleins bords. Le Tathâgata, afin de passer de l'autre côté, s'approcha d'un batelier qui lui dit : Gâutama, veuillez payer le passage. Ami, je n'ai pas de quoi le payer. Et en parlant ainsi, le Tathâgata passa d'une rive à l'autre à travers le ciel. En voyant cela, le batelier tout chagrin se dit : Celui-ci que je n'ai pas fait passer est vraiment digne d'offrandes. Quelle chose merveilleuse il a faite ! Et en parlant ainsi, il tomba à terre tout étourdi.

Ensuite le batelier alla rapporter cet événement au roi Vimbasâra : Seigneur, le Çramaṇa Gâutama, à qui je demandais le péage, m'a répondu qu'il n'avait pas de quoi le payer. Et en disant cela, il

[1] Littéralement, « sol rouge; » mais Csoma traduit le correspondant tibétain *nye gnas*, par « serviteur, favori, disciple. » En comparant ce nom avec *Içâlôhita* (chap. XXIV, pag. 361), qui est rendu en tibétain par *snag gi gnyen mtch'ams*, « parent « maternel, allié, » on aurait ici le sens de « sol des parents maternels, » le mot *rôhita* ou *lôhita* (participe de *rouh*, « naître, monter »), pouvant bien avoir un sens analogue au français dans « ascendant. »

[2] Je ne sais si ce mot, qui signifie « pareil à Ourouvilva, » désigne le même lieu que ce dernier nom.

[3] J'ignore quelles sont ces villes.

s'en est allé d'une rive à l'autre à travers le ciel. Tel fut le rapport de celui-ci.

Quand il eut entendu ces paroles, le roi Vimbasâra abolit pour la suite le péage pour tous les religieux.

Ainsi, Bhikchous, le Bôdhisattva allant d'un pays à un autre, arriva enfin à la grande ville de Vâraṇâsi. Après y être entré, il revêtit une robe et un vêtement de religieux, prit un vase aux aumônes, et parcourut la grande ville de Vâraṇâsi pour les aumônes. Quand il eut demandé l'aumône, recueilli la nourriture qu'on lui donna, et achevé son repas, il se dirigea vers le bois des gazelles de Richipatana et vers le lieu où se trouvaient les cinq de bonne caste. Ceux-ci virent de loin le Tathâgata qui venait, et en le voyant ils dirent: Vous qui avez le don d'une longue vie[1], voilà le Çramaṇa Gâutama qui vient, ce relâché, ce gourmand, gâté par la mollesse. C'est lui qui autrefois, par des pratiques difficiles à accomplir, s'était élevé bien au-dessus de la Loi des hommes, mais qui n'ayant pu se donner le discernement de la vue de la science vénérable[2], mange à présent beaucoup de nourriture, et par conséquent s'occupe à ramasser une grande quantité d'aumônes. Il est relâché et gourmand; il ne faut rien avoir de commun avec lui; il ne faut ni aller au-devant de lui avec respect, ni se lever; il ne faut prendre ni son vêtement de religieux, ni son vase aux aumônes; il ne faut lui donner ni tapis ni breuvage préparé, ni où placer ses pieds. A l'exception de ce qui dépasse de ces tapis (qui nous servent de siéges), Âyouchmat Gâutama, comme il n'y a pas d'autre place, asseyez-vous, si vous le désirez, sur ce qui dépasse de ces tapis[3]. C'est ainsi qu'ils se concertèrent ensemble.

[1] Sanscrit, *âyouchmantas.*

[2] Sanscrit, *âryadjñânadarçanavicêcham sâkchât karttoum*, « se représenter la distinction de la vue de la science vénérable. »

[3] La phrase tibétaine est obscure et semble altérée. Voici le texte sanscrit, qui pourrait être plus clair : *Atiriktânyâsanâni vaktavyañ na sañvidyantah; imânyâyouchmâñ Gâutamâtiriktânyâsanâni sa tchêdâkañgkchasi nichidêti.*

Ayouchmat Kâuṇḍinya ne s'étant pas engagé dans sa pensée, ne désapprouva pas cependant par ses paroles.

Bhikchous, à mesure que le Tathâgata s'avançait ainsi vers l'endroit où étaient les cinq de bonne caste, ceux-ci, de plus en plus mal à l'aise sur leurs siéges, voulaient se lever. C'est ainsi, par exemple, qu'un oiseau entré dans une volière, étant brûlé par un feu placé derrière cette volière, veut s'envoler, vite, vite, à cause du feu qui le tourmente. De même, à mesure que le Tathâgata s'approchait de ces cinq personnages, ils étaient de plus en plus mal à l'aise sur leurs siéges et voulaient se lever. Pourquoi cela? C'est qu'en voyant le Tathâgata, il n'y en a pas, dans la multitude des êtres, un seul qui ne veuille se lever.

Ainsi, à mesure que le Tathâgata s'avance vers les cinq de bonne caste, ceux-ci ne pouvant supporter la majesté et la gloire du Tathâgata, s'agitent sur leurs siéges, et rompant leurs conventions, se lèvent. Les uns lui témoignent leur respect, les autres vont au-devant de lui, et prennent sa tunique, son vêtement de religieux, son vase aux aumônes; les uns étendent un tapis, les autres y arrangent ses pieds, ceux-ci préparent de l'eau pour ses pieds, et disent : Âyouchmat Gâutama, vous êtes le bien-venu; daignez vous asseoir sur ce tapis.

Bhikchous, le Tathâgata s'étant assis sur ce tapis, ces cinq de bonne caste après l'avoir entretenu de sujets propres à le réjouir, nombreux et très-intéressants, se placèrent d'un seul côté près de lui; et tandis qu'ils étaient ainsi placés à côté de lui, ils adressèrent ces paroles au Tathâgata : Les sens d'Ayouchmat Gaûtama sont parfaitement purifiés, la couleur de sa peau est parfaitement pure, et tout le reste comme plus haut. Âyouchmat Gaûtama, y a-t-il en vous, élevé bien au-dessus de la Loi humaine, le discernement de la vue de la science vénérable?

Bhikchous, telles furent leurs paroles, et le Tathâgata répondit ainsi à ces cinq de bonne caste : Bhikchous, ne donnez pas au Tathâ-

gata le titre d'Âyouchmat. Longtemps je vous ai nui[1], et je ne vous ai donné ni secours, ni bien-être. Bhikchous, je suis arrivé à voir clairement l'immortalité, et la voie qui conduit à l'immortalité. Bhikchous, je suis Bouddha, je connais tout, je vois tout, je suis devenu calme, j'ai effacé les fautes, je suis maître en toutes Lois. Bhikchous, afin que je vous enseigne la Loi, venez, écoutez, soyez empressés, prêtez l'oreille attentivement. Je vous instruirai en vous conseillant. Et quand j'aurai complétement expliqué et complétement enseigné, vous aussi effacerez les fautes; et votre esprit étant entièrement délivré par la destruction des fautes, la sagesse étant entièrement délivrée dans cette vie même, par la connaissance claire et manifeste de vous-mêmes et par votre application, vous achèverez vos naissances, vous arriverez à être Brahmatcharis, vous aurez fait ce qu'il faut faire, et vous ne connaîtrez plus d'autre existence après celle-ci. Voilà ce que vous apprendrez. Bhikchous qui avez le don de vie[2], vous avez dit : Voici Gâutama qui vient, ce relâché, ce gourmand, qui s'est gâté par sa mollesse, etc., s'il le veut qu'il s'asseye. Et tout le reste comme plus haut. Ne le pensez-vous pas ? Bhikchous, ne tenez pas ce langage, leur dit-il. Et en eux les signes des Tîrthikas[3], les étendards des Tîrthikas, quels qu'ils fussent, disparurent tous en ce moment. Ils furent munis des trois habits de religieux et du vase aux aumônes, et leurs cheveux furent coupés. C'est ainsi, par exemple, qu'ils devinrent semblables pour la conduite à un Bhikchou qui aurait pendant cent ans accompli le noviciat. Pour eux le noviciat fut accompli, il en fit des religieux, et ils arrivèrent à la condition de Bhikchou.

Ensuite, Bhikchous, ces cinq Bhikchous étant tombés aux pieds du Tathâgata et confessant leur faute, reconnaissent en Tathâgata

[1] Le sanscrit a : « je vous ai été inutile, « je ne me suis pas occupé de vous. » Pour répondre exactement au sanscrit, il faudrait au tibétain *don med* au lieu de *gnod pa*.

[2] Sanscrit, *ayouchmantas*.

[3] Probablement les signes auxquels on reconnaissait les Tîrthikas, tels que les vêtements ou les marques sur le front et la poitrine, auxquels on reconnaît encore les sectateurs de Çiva, de Vichnou, etc.

l'instituteur, et sont remplis d'amour, de foi et de respect. Puis en baignant respectueusement le corps du Tathâgata dans un étang couvert, ils accomplissent une œuvre parfaitement pure.

Bhikchous, le corps du Tathâgata étant rafraichi, et tandis qu'il sortait du (bain), il lui vint à la pensée: Partout où les Bouddhas parfaits et accomplis d'autrefois se sont arrêtés, ils ont tourné la roue de la Loi. Bhikchous, en quelque lieu de la terre que les Tathâgatas d'autrefois aient tourné la roue de la Loi, des centaines de mille (de groupes) de sept choses précieuses sont apparues en ce lieu.

Ensuite le Tathâgata, afin de rendre hommage aux Tathâgatas antérieurs, ayant tourné autour de trois siéges, comme un lion, sans crainte, il s'assit sur un quatrième siége, les jambes croisées. Les cinq Bhikchous ayant salué les pieds du Tathâgata avec leur tête, s'assirent devant lui.

En ce moment, Bhikchous, le Tathâgata fit jaillir de son corps une lumière telle, qu'elle enveloppa d'une grande splendeur les régions des trois mille grands milliers de mondes. Par cette splendeur les régions du monde enveloppées de toutes sortes de vices, obscurcies par les ténèbres, où le soleil et la lune, avec leur grande expansion, avec leur grande puissance, ne peuvent tous les deux faire pénétrer la couleur avec la couleur, la lumière avec la lumière, la splendeur avec la splendeur, et ne rayonnent pas; là où tous les êtres qui y sont nés, ne voient pas même leurs bras étendus, ces régions furent en ce moment illuminées d'une grande splendeur. Tous les êtres qui y étaient nés ne furent pas plutôt éclairés par cette lumière, que se voyant les uns les autres, se reconnaissant les uns les autres, ils disent: Ah! d'autres êtres sont nés ici; certainement d'autres êtres sont nés ici.

Les trois mille régions de ces grands milliers de mondes ressentirent diversement six tremblements dans l'espace de dix-huit grands Nimittas[1]. Ils furent remués, remués fortement, remués fortement

[1] Wilson, *nimicha*. C'est le clignement de l'œil, considéré comme une mesure de temps; ce qui revient à notre locution française, *en un clin d'œil*.

de tous côtés; ébranlés, ébranlés fortement, ébranlés fortement de tous côtés; secoués, secoués fortement, secoués fortement de tous côtés; troublés, troublés fortement, troublés fortement de tous côtés; résonnèrent, résonnèrent fortement, résonnèrent fortement de tous côtés; retentirent, retentirent fortement, retentirent fortement de tous côtés; s'abaissèrent à leur extrémité, au milieu s'élevèrent; s'abaissèrent au milieu, à l'extrémité s'élevèrent; du côté de l'orient s'abaissèrent, du côté du couchant s'élevèrent; du côté du couchant s'abaissèrent, du côté de l'orient s'élevèrent; du côté du nord s'abaissèrent, du côté du midi s'élevèrent; du côté du midi s'abaissèrent, du côté du nord s'élevèrent. En ce moment furent entendus des sons joyeux, ravissants, délicieux, produisant le contentement, indicibles, harmonieux, dignes d'être loués, qu'on ne peut assez louer, dont on ne peut se rassasier, uniformes, et n'inspirant point de crainte[1]. En ce moment aucun être ne fut blessé, inquiété, effrayé ou épouvanté; en ce moment la splendeur même du soleil et de la lune, de Çiva, de Brahma et des gardiens du monde fut éclipsée; les êtres infernaux, les êtres réduits à la condition de bête et ceux qui sont nés dans le monde de Yama, tous, en ce moment, furent exempts de douleurs et remplis de bien-être. Dans tous les êtres la passion, le dégoût, le trouble, l'envie, la jalousie, la vanité, l'hypocrisie, l'orgueil, la colère, la malveillance et la méchanceté furent détruits. En ce moment tous les êtres eurent les uns pour les autres une pensée de bienveillance, une pensée de charité, et les sentiments d'un père et d'une mère.

Et du milieu de ce jet de lumière se firent entendre ces Gâthâs: Celui qui est descendu de la région du Touchita, après être entré dans le sein d'une mère, est né daus le jardin de Loumbini; il a été

[1] Voici le texte sanscrit de ce passage, qu'il n'est guère possible de traduire littéralement : *Tasmin samayé harchaṇiyâs, tôchaṇîyâh, prasâdanîyâ, avalôkanîyâh prahlâdanîyâ, sarṇanîyâ, aprativarṇaniya, asétchanakâ, apratikoulâ, anoutrâsakarâh çabdâ çrouyanté sma*

reçu par l'époux de Çatchi (Indra). C'est lui qui avec l'énergie et la démarche du lion, après avoir fait sept pas, sans être étonné, a dit : Je suis le seigneur du monde. Et les accents de Brahma se firent entendre[1]. Afin de venir en aide à tous les êtres, il a abandonné quatre Dvîpas[2]; et après avoir accompli des pratiques difficiles, il s'est avancé vers Bôdhimaṇḍa. Après avoir vaincu le démon et son armée, il a obtenu l'Intelligence pour venir en aide au monde. Il est venu à Varaṇâsi et fait tourner la roue de la Loi. C'est là que Brahma avec les dieux l'exhortent en disant : Tourne la roue égale. Et se sentant pris de pitié pour le monde, le Mouni a donné son consentement. Persévérant dans sa pitié, il est venu à Varaṇâsi dans le bois des gazelles (*Mrigadâva*), où il tourne la roue sans égale, entouré de merveilles et de gloire. Que celui qui désire entendre la Loi que le Victorieux a obtenue par (son passage dans) des millions de Kalpas, vienne promptement afin d'entendre la Loi. L'apparition d'un homme-Bouddha est difficile à obtenir, la foi aussi est très-difficile à obtenir[3]; l'affranchissement des huit (conditions) sans repos[4] est difficile à obtenir. L'audition de la Loi est ce qu'il y a de meilleur. (Toi qui es) arrivé à l'état de Bouddha, après avoir obtenu la foi, l'audition de la bonne Loi, le calme et tout le reste, après avoir abandonné sans exception toute espèce d'immodestie, puisque depuis des millions de Kalpas on n'a pas entendu la Loi, aujourd'hui que tu as obtenu cette existence et abandonné sans exception toute espèce d'immodestie, ô guide, viens vite faire tourner la roue de l'immortalité.

Pendant que les dieux qui président à la terre et ceux des régions de Brahma étaient exhortés par ces paroles, tous les dieux, au son

[1] Conf. p. 87 et 89.

[2] Voy. pag. 200, note 2.

[3] Sanscrit, *douravâpyam manouchyam, bouddhôdpâdah soudourlabha çraddhâ.*

[4] Ce sont : celle des êtres infernaux, des animaux, des Prêtas, des dieux à longue vie (*dirghâyouchôdêvâs*), des hommes de la frontière ou barbares, de ceux qui ont les sens imparfaits, de ceux qui ont des vues fausses, et de ceux pour qui il n'est pas né de Tathâgata. (*Vocab. pentag.* de la Bibliothèque nationale, II, 82.)

de cette grande voix, au même instant, abandonnèrent toutes leurs richesses divines, et vinrent auprès du Bouddha.

Alors, Bhikchous, les dieux qui président à la terre développèrent dans la ville de Varaṇâsi, dans le bois des Gazelles de Richipatana, afin que la roue de la Loi fût tournée, la grande enceinte (surnaturelle) du cercle du Tathâgata, élégante, agréable à la vue, large, étendue, de la dimension de sept cents Yôdjanas. Les hauteurs du ciel furent décorées par les dieux de parasols, d'étendards, de bannières et de tentures; les fils des dieux Kâmâvatcharas et Roûpâvatcharas ayant offert au Tathâgata quatre-vingt-quatre mille[1] siéges de lion (trônes), lui disent : Que Bhagavat, rempli de pensées de miséricorde pour nous, après s'y être assis aujourd'hui, daigne tourner la roue de la Loi.

Puis, Bhikchous, au même instant, de l'orient, du midi, du couchant, du nord, du zénith, du nadir, de tous les points de l'espace, des milliers de Bôdhisattvas ayant (le souvenir de) la prière d'autrefois, s'étant jetés aux pieds du Tathâgata, l'exhortèrent à tourner la roue de la Loi. Et tous ceux qui sont de cette région des trois mille grands milliers de mondes, Çakra, Brahma, les gardiens du monde et bien d'autres fils des dieux qui ont un grand pouvoir, qui sont renommés pour leur grand pouvoir, tous ayant salué les pieds du Tathâgata avec la tête, (lui dirent:) Tathâgata, pour venir en aide aux nombreuses créatures, pour le bien-être des nombreuses créatures, par miséricorde pour le monde, en faveur de la grande assemblée des créatures, des dieux et des hommes, en vue de leur bien-être, ô Bhagavat, daigne tourner la roue de la Loi. Bhagavat, daigne faire l'offrande de la Loi. Daigne faire tomber la grande pluie de la Loi. Daigne déployer le grand étendard de la Loi. Daigne faire résonner

[1] Ce nombre, qui revient souvent dans les légendes bouddhiques (cf. ch. VII, p. 85), doit se rapporter à quelque circonstance que nous ignorons. Selon les uns, ce nombre était celui des volumes de la loi du Bouddha; selon les autres, celui de ses préceptes. Le roi Açôka avait fait bâtir quatre-vingt-quatre mille Tchâityas, etc.

la grande conque de la Loi. Daigne battre le grand tambour de la Loi. C'est ainsi qu'ils exhortent à tourner la roue de la Loi.

Et ici il est dit : de ces trois mille (mondes) étant venus Brahma le seigneur des dieux, et les nombreux gardiens (du monde), ils ont dit, après s'être jetés aux pieds du Victorieux : Grand Mouni, rappelle-toi la promesse que tu as faite autrefois : « Je suis le seigneur suprême ; je mettrai fin aux misères des créatures. » O Mouni, pendant que tu étais auprès de l'arbre de l'Intelligence, tu as dompté le démon et son armée. Revêtu de l'Intelligence pure et calme d'un Bouddha, tu as renversé le tronc de (l'arbre de) la corruption. La pensée que tu médites depuis cent Kalpas, est accomplie tout entière. En voyant les êtres qui sont sans guide, daigne tourner la meilleure des roues. Avec la lumière d'un Sougata, illumine cent mille champs. Les cent fils du Bouddha sont venus, par l'effet d'une puissance surnaturelle. Après avoir fait au Sougata de grands sacrifices de toute sorte, et avoir loué les qualités du Tathâgata, ils exhortent le miséricordieux : Le nuage de la miséricorde, l'éclair de la sagesse, la vue surnaturelle sont pareils au vent. Durant mille Kalpas, tous les êtres animés ayant été invités au banquet par le tonnerre, apaise la soif des êtres avec le ruisseau de la pluie qui se divise en huit[1]. Fais croître la moisson de la pensée vraiment délivrée de l'empire des sens. Pendant mille Kalpas, ayant bien compris le vide, tu es resté dans ta nature propre. Toi qui as obtenu le remède produit par la Loi, tu connais la conduite des êtres. Ces créatures tourmentées par cent espèces de douleurs, daigne les délivrer en tournant la roue excellente, remède des Victorieux. Toi qui es arrivé depuis longtemps à l'autre rive, fais croître les six trésors[2]. Accumule les richesses de la Loi sans égale, immuable, accomplie. Après avoir regardé toutes les créatures sans guide, pauvres, sans chef, partage les richesses en sept parts,

[1] Cette division semble se rapporter aux huit espèces d'êtres sans repos. V. p. 386, note 3.

[2] Les six vertus principales (?) : la charité, les bonnes mœurs, la patience, l'application, la méditation, la sagesse (?).

et daigne tourner la roue. Toi qui, pour la recherche de l'Intelligence des Victorieux, as abandonné avec un visage riant les richesses, les biens, la fortune, l'or, les beaux vêtements, les fleurs, les parfums, les essences, les poudres odorantes les plus pures, les palais superbes, la foule des femmes, la royauté et un fils chéri [1], ô Bouddha,

[1] Il s'agit sans doute de Râhoula, dont l'Abhinichkramanasoûtra (*Bkahhgyour, mdo, la*, fol. 75 et 76) rapporte ainsi la naissance :

« Ce même jour (celui où le Bôdhisattva changea les trois filles du démon en vieilles), un fils naquit à Grags-hdzin-ma (sanscrit, Yaçôdharâ, femme du Bouddha), ainsi qu'à Mdoud rtsizas (sanscrit, Amritôdana, oncle de Çâkya Mouni, frère de Çouddhôdana). Ce même soir la lune fut saisie par Râhou (éclipsée).

« En apprenant tout cela, le roi Çouddhôdana fut rempli de joie. Dans la ville de Kapilavastou, on ôta les pierres et le gravier, on arrosa avec de l'eau de sandal; on prépara les cassolettes aux plus suaves parfums; on suspendit des guirlandes de bouquets; on déploya des étendards, etc. Aux quatre portes de la ville, on distribua des aumônes aux Çramaṇas, aux Brahmanes, aux Mimâñsakas, aux Parivrâdjakas, aux mendiants et mendiantes, etc.

« On s'occupa de donner un nom à l'enfant de Yaçôdharâ, et les gens de l'appartement des femmes dirent : Au moment où il est né, la lune ayant été saisie par Râhou, il faut lui donner le nom de Râhoula.

« On fit aussi des aumônes de la part d'Amritôdana; et quand on s'occupa de donner un nom à son fils, les parents dirent : Toute la ville était dans la joie au moment où il est né : il faut lui donner le nom de Koun dgah vo (sanscrit, Ânanda, « toute joie »).

« Cependant le roi Çouddhôdana dit : Cet enfant de Yaçôdharâ, quel qu'il soit, n'est pas celui de Çâkya Mouni. En entendant ces paroles, Yaçôdharâ eut le cœur brisé; et étant montée sur un âne qui autrefois servait au Bôdhisattva, et s'étant arrêtée au bord de l'étang Rolpa (sanscrit, Lalita?), elle pria en implorant la vérité (conf. p. 213, n. 4) : Si cet enfant est issu du Bôdhisattva, qu'il surnage sur l'étang avec l'âne; sinon, qu'il s'y enfonce. En parlant ainsi, elle le jeta dans l'eau. Comme une feuille de cotonnier, il surnagea ainsi que l'âne. Le roi Çouddhôdana, émerveillé en apprenant ces choses, vint, entouré d'une suite nombreuse, pendant que Râhoula, monté sur l'âne, surnageait comme une feuille de cotonnier; et rempli de la plus grande joie à cette vue, il entra dans l'étang, prit l'enfant sur sa poitrine et l'emporta. »

Si, comme le dit ce passage de l'Abhinichkramaṇa (d'accord avec le Doulva, IV, fol. 51), Râhoula naquit le jour où les trois filles du démon furent changées en vieilles, il avait dû rester plus de six ans dans le sein de sa mère, puisque Çâkya Mouni n'avait pas revu Yaçôdharâ depuis son départ. Les doutes de Çouddhôdana sur la légitimité de son petit fils étaient donc très-naturels.

Le Mahâvansa (édit. Turnour, p. 9)

daigne tourner la roue excellente de la Loi. Toi qui, pendant cent Kalpas, as conservé également tes mœurs intactes et sans mélange, toujours patient, occupé de bonnes pensées, zélé, sans abattement, ô Mouni qui possèdes la meilleure méditation profonde, la science complète, la sagesse et la vue surnaturelle, qui as un esprit accompli, qui es exempt de maladie, daigne tourner la roue de la Loi.

Alors, Bhikchous, aussitôt que le Bôdhisattva Mahâsattva eut la pensée de tourner la roue de la Loi, à l'instant même la roue de la Loi, faite de l'or des fleuves du Djambou, ornée de toutes les choses précieuses, embellie par toutes les choses précieuses, parée de toutes sortes d'ornements, composée de mille rais, lançant mille rayons, avec un moyeu, avec une circonférence, avec des guirlandes de fleurs, avec un réseau d'or, avec des cloches et des clochettes, avec des parfums figurant les lignes de la main [1], avec une urne pleine, avec un Nandikâvartta [2], avec l'ornement d'un Svastika [3], décorée de vêtements divins de toutes couleurs, parfumée de l'odeur de fleurs divines, d'essences, de guirlandes; couverte de tout ce qu'il y a de plus précieux, conquise par les prières antérieures, parfaitement purifiée par la méditation du Bôdhisattva, devenue pour les Tathâgatas digne de sacrifices, comprise par tous les Tathâgatas, non troublée par les paroles solennelles de tous les Bouddhas, cette roue de la Loi, qui a été reçue et tournée autrefois par les précédents Tathâgatas Arhaṭs, véritablement Bouddhas parfaits et accomplis, est, pour être tournée, présentée (par les Bôdhisattvas et les dieux). Et après l'avoir présentée, ils joignent les mains et louent hautement le Tathâgata par ces Gâthâs :

Tu seras le lion entre les lions des hommes, ô Bouddha. Quand tu as été prédit par Dipañgkara [4], ô être pur, tu as, au même instant, fait la prière que voici : Après avoir obtenu l'Intelligence parfaite,

donne a la mère de Râhoula le nom de Soubhaddakatchâna. — [1] Sanscrit, *gandhahasta* — [2] Ou *Nandyâvartta*, diagramme particulier — [3] Le signe 卐. — [4] L'un des six Bouddhas qui ont précédé Çâkya Mouni.

je prêcherai la Loi en l'expliquant. Des dix horizons sont venus ici tout ce qu'il y a d'êtres purs; ils ne peuvent tous entrer en si grand nombre. Penchés, les mains jointes et s'inclinant devant tes pieds, pour que tu fasses tourner la roue de la Loi, ils t'exhortent, ô joie de la race de Çâkya[1]. Toutes les évolutions exécutées à Bôdhimaṇḍa par les dieux, les évolutions exécutées par tous les fils des Victorieux, toutes ces richesses déployées ici, l'ont été pour faire tourner la roue de la Loi, afin que, le Kalpa étant complétement achevé, la parole ne soit pas sans accomplissement. Le ciel des trois mille mondes est rempli des troupes des dieux, le sol de la terre est couvert d'Asouras, de Kinnaras et d'hommes. En ce moment nul bruit importun ne se fait entendre. Tous, l'esprit très-attentif, considèrent le Victorieux.

Ainsi, Bhikchous, le Tathâgata passa la première veille de la nuit sans rien dire. A la veille du milieu de la nuit il prononça des discours allant au cœur, et à la dernière veille de la nuit il appela les cinq (personnages) de bonne caste, et leur adressa ces paroles : Bhikchous, ces deux extrêmes[2] ne sont pas ce qui fait entrer en religion :

(1°) Quiconque pour les désirs amasse des aumônes, est vulgaire, grossier[3], de basse naissance, n'est pas prévenant pour les (gens) vénérables, est porté au mal[4], (celui-là) ne devient pas dans la suite Brahmatchari, ne devient pas humble, ne devient pas exempt de toute passion, n'arrive pas à être sans entrave, ne devient pas vraiment savant, n'arrive pas à l'Intelligence accomplie, n'arrive pas au Nirvâṇa.

(2°) Et quiconque n'est pas dans la voie du milieu, use mal de son corps, est un misérable et porté au mal[4], dans cette vie de douleurs et dans celle qui suit, mûrit toujours la douleur.

[1] Ou fils de la race de Çâkya. Sanscrit, *Çâkyakoulanandana*.

[2] Sanscrit, *dvâvantau*.

[3] Sanscrit, *grâmya*, « villageois, » semble répondre à notre vieux mot *vilain*.

[4] S. *anarthô*, « inutile. » Cf p. 383, n. 1

Bhikchous, après avoir abandonné ces deux extrêmes, le Tathâgata enseigne la Loi par la voie qui tient le milieu (entre eux[1]), comme, par exemple, la vue parfaite, le jugement parfait, le discours parfait, la fin de l'œuvre parfaite, (le mode de) la subsistance parfaite, l'application parfaite, le souvenir parfait et la méditation profonde parfaite.

Bhikchous, voici quelles sont les quatre vénérables vérités : la douleur, l'origine de la douleur, l'empêchement de la douleur, le moyen d'arriver à empêcher la douleur.

Et maintenant, qu'est-ce que la douleur? C'est la douleur de la naissance, de la vieillesse, de la maladie, de la mort; l'union avec ce qu'on n'aime pas, et la séparation d'avec ce qu'on aime[2]. Tout désir non accompli est une douleur. En un mot, la réunion des cinq conceptions[3], voilà la douleur, c'est là ce qui est dit la douleur. Et maintenant, quelle est l'origine de la douleur? C'est cette soif de l'etre, c'est d'avoir la passion du plaisir, c'est le plaisir goûté çà et là. Voilà ce qui est l'origine de toute douleur. Et maintenant, qu'est-ce qui est l'empêchement de la douleur? C'est d'être sans retour détaché de cette soif de renaître, (détaché) de toute passion qu'on a du plaisir, et du plaisir goûté çà et là; (c'est d'être détaché du désir) de la procréation, et de toute passion sans exception pour ce qui est acquis; voilà l'empêchement de la douleur. Et maintenant, quelle est la voie qui conduit à empêcher la douleur? C'est la vénérable voie qui a huit branches, depuis la vue parfaite jusqu'à la méditation profonde parfaite[4]. C'est là la voie qui conduit à empêcher la dou-

[1] Ce passage semble annoncer le système de la philosophie *madhyâmikâ*, enseignée par Nâgardjouna, cent ans après la mort de Çâkya Mouni, qui avait prédit que celui-ci viendrait au bout de ce temps expliquer ses principes les plus élevés. Avant Nâgardjouna, les philosophes indiens étaient dans deux extrêmes, et enseignaient, les uns l'immortalité de l'âme, les autres son anéantissement. Il choisit la voie du milieu (*madhyâmika*), d'où le nom de cette philosophie. (*As. Res.* XX, 400.)

[2] La même idée, presque dans les mêmes termes, se retrouve dans le Mahâbharata, *Strîparva*, çlôka 73, édit. Calc.

[3] Sans doute à l'aide des cinq sens.

[4] Voyez plus haut, au commencement de cette page.

leur, et qui est dite la vénérable vérité. Bhikchous, ces quatre choses sont appelées vénérables vérités.

Bhikchous, dans des sujets auparavant inconnus, j'ai dit : Voilà la douleur. Et partant de l'origine, en méditant dans mon esprit et en méditant longtemps, la science a été produite, l'œil (surnaturel) produit, la connaissance produite, la science abondante produite, la sagacité produite, la sagesse produite, la lumière est apparue.

Bhikchous, dans des sujets auparavant inconnus, j'ai dit : Voilà l'origine de la douleur. Et partant de l'origine, en méditant dans mon esprit et en méditant longtemps, la science a été produite, l'œil (surnaturel) produit, la connaissance produite, la science abondante produite, la sagacité produite, la sagesse produite, la lumière est apparue.

Bhikchous, dans des sujets auparavant inconnus, j'ai dit : Voilà l'empêchement de cette douleur. Et dès le commencement, en méditant dans mon esprit et en méditant longtemps, la science a été produite, etc.

Bhikchous, dans des sujets auparavant inconnus, j'ai dit : Voilà la voie qui conduit à empêcher la douleur, et depuis ces mots jusqu'à « la lumière est apparue, » le reste comme plus haut.

Bhikchous, j'ai dit : Je reconnaitrai parfaitement la douleur, et depuis ces mots jusqu'à « la lumière est apparue, » le reste comme plus haut.

Bhikchous, dans des sujets auparavant inconnus, j'ai dit : J'écarterai cette origine de la douleur, et depuis ces mots jusqu'à « la lumière, » tout (le reste) comme plus haut.

Bhikchous, j'ai dit : Je produirai cet empêchement de la douleur, et depuis ces mots jusqu'à « la lumière, » comme plus haut.

Bhikchous, j'imaginerai cette voie qui conduit à empêcher la douleur, et depuis ces mots jusqu'à « la lumière, » comme plus haut.

Bhikchous, dans des sujets auparavant inconnus, j'ai dit : Je connais parfaitement cette douleur, et le reste comme plus haut.

Bhikchous, dans des sujets auparavant inconnus, j'ai dit : J'ai écarté cette origine de la douleur, et le reste comme plus haut.

Bhikchous, dans des sujets auparavant inconnus, j'ai dit : J'ai produit cet empêchement de la douleur, et le reste comme plus haut.

Bhikchous, dans des sujets auparavant inconnus, j'ai dit : J'ai imaginé cette voie qui conduit à empêcher la douleur. Et partant de l'origine, en méditant dans mon esprit et en méditant beaucoup, la science a été produite, l'œil (surnaturel) produit, la connaissance produite, la science abondante produite, la sagacité produite, la sagesse produite, la lumière est apparue.

C'est ainsi, Bhikchous, qu'en réfléchissant, à partir de l'origine, sur ces quatre vénérables vérités, et en y revenant trois fois, tant que la vue de la science qui roule sur douze spécifications [1] ne fut pas produite, je ne fis pas alors de promesse, en disant : Je deviendrai Bouddha, revêtu de l'Intelligence parfaite et accomplie. Et la vue de la science ne fut pas produite en moi.

Bhikchous, dans la suite, après que j'eus répété trois fois de même ces quatre vérités, la vue de la science qui roule sur douze spécifications étant produite, l'esprit ayant été parfaitement délivré par moi, la sagesse parfaitement délivrée et rendue complétement exempte de trouble, dans la suite, Bhikchous, j'ai fait une promesse, en disant : Je deviendrai Bouddha, revêtu de l'Intelligence parfaite et accomplie. Ma vue de la science a été produite, j'ai achevé (la série de) mes naissances, j'ai exercé l'état de Brahmatchâri, j'ai fait ce qu'il fallait faire, et je ne connais plus d'autre existence que celle-ci.

Et ici il est dit : Célébré par les chants de Brahma et les discours des Kinnaras, (devenu) éminent par (ses naissances en) mille Nayoutas de corps [2], ayant toujours, pendant dix millions de Kalpas, médité

[1] Sanscrit, *dvâdaçâkâraṁ djñânadarçanaṁ*. Il s'agit des douze spécifications énumérées dans les paragraphes qui précèdent, depuis « voilà la douleur, etc. » pag. 393.

[2] Sanscrit, *aṅgaih sahasranayoutêbhih*.

attentivement la vérité, existant par lui-même, Çâkya Mouni a dit à Kâuṇḍinya[1] : L'œil, l'oreille, le nez, n'étant ni durables, ni solides; la langue, le corps, l'esprit, la douleur, n'ayant pas conscience d'eux-mêmes, sont vides. Inanimés de leur nature, ils sont insensibles comme de l'herbe ou un mur. Là où le nom[2] n'a pas conscience de lui-même, l'existence n'est pas. Toutes ces substances sont produites en s'appuyant sur une cause. (Si elles sont) privées de la vue du limité et de l'illimité, elles sont pareilles aux (espaces des) cieux. L'agent n'étant pas, il n'y a par cela même plus de sensation; l'œuvre accomplie par la vertu et le vice s'efface. C'est donc en s'appuyant sur les agrégations que la douleur est produite, et considérablement augmentée dans sa production par l'eau du désir. A l'aide de la recherche[3], quand on a bien vu la parité de toutes les substances, d'immenses dépérissements sont empêchés par l'épurement des substances. Par l'effet d'un jugement résultant d'un examen qui ne remonte pas à l'origine, l'ignorance est produite, et il n'y a plus alors d'agent producteur[4] (reconnu). La cause de l'idée (*sañskâra*) étant enlevée, il n'y a plus de transmigration. (En effet,) en s'appuyant sur la transmigration, la connaissance complète est produite; de la connaissance complète naissent le nom et la forme; du nom et de la forme naissent les six sens[5]. Dans la réunion de ces sens est, dit-on, le toucher. Du toucher naissent trois espèces de sensations. Toute sensation, quelque petite qu'elle soit, s'explique par le désir. C'est du désir que naît tont l'amas des douleurs. De la conception

[1] L'un des cinq personnages de bonne caste.

[2] Le sanscrit a *narâ*, « l'homme. » L'interprète tibétain a donc lu *nâmô*, « le nom; » à moins que *ming*, « nom, » n'ait été substitué par erreur à *mi*, « homme. »

[3] *Lam*, traduction littérale du sanscrit *mârga*, qui a les deux sens de « voie » et « recherche. »

[4] Sanscrit : *Sañkalpakalpadjanitêna ayônisêna bhavatê' vidyam api sambhavakô 'asya kaçtchid*. Il faut, au lieu de *hbyoung med*, que j'ai adopté d'après l'une des éditions tibétaines, écrire *hbyoung byed* (sanscrit, *sambhavakô*) avec l'édition du Bkahhgyour.

[5] Sanscrit, *chaḍayatanâni*, les cinq sens, et le *manas*, ou l'esprit qui perçoit les sensations. Conf. p. 331 et suiv.

viennent toutes les existences; à cause de l'existence vient la naissance. Du point d'appui de la naissance viennent la vieillesse, la maladie, la douleur, le réseau de l'existence, et cette variété de naissances nombreuses. Telle est la cause de la production de toutes ces créatures. Pas une intelligence émigrante, quelle qu'elle soit, n'est (par) elle-même. Là où il n'y a ni doute ni indécision, est, dit-on, (la connaissance de) l'origine; partout où l'on remonte à l'origine, il n'y a aucune ignorance. L'ignorance étant empêchée, les branches de l'existence sont toutes épuisées, purifiées, et par l'épuisement empêchées. C'est cette cause que le Tathâgata a comprise; c'est pourquoi, existant par lui-même, il s'est lui-même prédit. Excepté celui qui est Bouddha jugeant les causes, on ne dit pas : Les régions des sens réunis sont Bouddha[1]. Ici les Paratîrthikas[2] sont sans base fixe. Dans une pareille composition de la substance, une discussion est vide. Les êtres véritablement très-purs qui ont accompli autrefois l'œuvre d'un Bouddha ont en partage la connaissance de la Loi (*dharma*), de sorte que la roue de la Loi a été bien tournée de douze manières[3]. Par Kâuṇḍinya, qui connaît tout, ont été découvertes les trois raretés principales : Bouddha, la Loi, l'assemblée (des fidèles); telles sont les trois raretés principales. De même que dans la cité séjour de Brahma un son s'en va à travers l'espace, de l'un à l'autre, la roue (de la Loi), exempte de poussière (*radjas*), a été bien tournée par le guide protecteur du monde. Toutes les fois que sont apparues les trois raretés principales, elles ont été très-rares dans le monde[4]. Kâuṇḍinya et les autres, (c'est-à-dire) les cinq Bhikchous (de bonne caste), puis les six cents millions de dieux, ont parfaitement purifié l'œil de la Loi; et pendant que la roue de la Loi était tournée, les dieux Roûpa-

[1] Ce passage est obscur. Voici le sanscrit dans le dialecte des Gâthâs : *Na skandha âyatana dhâtou vadêmi bouddhaṁ, nânyatra hêtouganâd bhavatîha bouddha.*

[2] Tîrthikas du dehors, étrangers?

[3] Voy. pag. 394, note 2.

[4] Le tibétain semble avoir joué sur les mots *rare* et *rareté*. Le sanscrit a simplement : « les trois raretés principales ont été « difficiles à obtenir. »

dhâtoukas[1] et d'autres, au nombre de huit cents millions, purifièrent complétement (en eux-mêmes) l'œil (de la Loi). Quatre-vingt-quatre mille d'entre les humains s'étant approchés, et eux aussi ayant purifié complétement l'œil (de la Loi), furent tous délivrés de la mauvaise voie. Au même instant, du fond des dix horizons, les accents de Bouddha se font entendre :

Celui-ci, le meilleur des Çâkyas, doué des dix forces, après être allé à Richipatana, a tourné à Varaṇâsi la roue excellente de la Loi. et pas d'autre.

Et ces accents allant au cœur, et de bon augure, furent proclamés dans toute l'étendue de l'atmosphère. Aux dix horizons, tout ce qu'il y a de Bouddhas restèrent silencieux. Tous ceux qui servent avec respect ces Mounis victorieux leur demandèrent : Pourquoi, après avoir entendu ces accents, ceux qui ont les dix forces ont-ils interrompu les discours de la Loi? Pourquoi restent-ils silencieux? Qu'ils daignent promptement dire de belles paroles.

(Ceux-ci dirent :) Cent mille Bôdhisattvas ont autrefois, par la force de l'application durant cent existences, obtenu l'Intelligence, et se sont arrêtés là. Puis celui qui vient en aide, parfaitement purifié, ayant obtenu le bonheur de l'Intelligence, la roue (de la Loi) ayant été bien tournée de trois manières[2] par celui-ci, ils sont restés silencieux.

Après avoir entendu les paroles de ces Mounis, des milliards d'êtres, la force de la bienveillance étant produite, demeurèrent dans le bonheur de l'Intelligence pure. Nous aussi, (dirent-ils, aidés) par ce Mouni, nous nous sommes élevés par la force de l'application, après avoir été bien instruits. Donnons promptement au monde l'œil de la meilleure Loi du monde.

Ensuite le Bôdhisattva Mahâsattva Maitrêya adressa ces paroles à

[1] «Qui sont dans les régions de la «forme.»

[2] Ce mysticisme, matérialisé pour ainsi dire, ne serait-il point l'origine des cylindres à prière si communs au Tibet?

Bhagavat : Bhagavat, ces Bôdhisattvas Mahâsattvas rassemblés des dix horizons du monde désirant apprendre de Bhagavat (quelles sont) les différentes espèces de transformation de la roue de la Loi tournée, que Bhagavat Tathâgata, à cause de cela, (dise) de quelle espèce est la roue de la Loi bien tournée; que le Tathâgata Arhat véritablement Bouddha parfait et accompli, veuille nous le bien expliquer.

Bhagavat dit : Maitrêya, cette roue de la Loi est profonde, parce qu'elle est insaisissable. Cette roue, parce qu'elle est sans seconde, est difficile à voir. Cette roue, parce qu'elle ne peut être soumise à l'esprit par un effort de l'esprit, est difficile à comprendre. Cette roue, parce qu'elle juge dans une égalité de science, et de science qui distingue, est difficile à bien connaître. Cette roue, parce qu'elle obtient une délivrance complète (*vimókcha*) sans obscurité, n'est pas troublée[1]. Cette roue, parce qu'elle est sans juxtapositions[2] (étrangères), est déliée. Cette roue, parce qu'elle est obtenue par une science pareille à la foudre[3], est une essence. Cette roue, parce qu'elle n'est pas sortie d'une limite antérieure, est indivisible. Cette roue, parce qu'elle est exempte de toutes les taches (causées par) des préoccupations, est sans préoccupation. Cette roue, parce qu'elle a très-bien atteint le but, est sans désordre. Cette roue, parce qu'elle est égale au ciel, pénètre partout. Maitrêya, cette roue de la Loi qui enseigne complétement la nature et l'essence de toutes les substances, est la roue de la destruction[4]. C'est une roue sans naissance, sans entrave, sans origine. C'est une roue sans cause première[5]. C'est une roue qui comprend[6] la règle de la Loi incompréhensible, vraiment incompréhensible. C'est la roue du vide même. C'est la roue sans signe. C'est la roue sans désir[7]. C'est la roue en dehors de l'idée formulée[8].

[1] Le sanscrit a *sodkchma*, « est pure. »

[2] Sanscrit, *oupanyâsa*.

[3] Sanscrit, *vadjra*, « foudre ou diamant. » Le mot tibétain a aussi les deux sens.

[4] Sanscrit, *vibhava*.

[5] Sanscrit, *anâlaya*, suivant un manuscrit, et selon l'autre, *anâlavya*.

[6] Sanscrit, *vistîrṇa*.

[7] Sanscrit, *apraṇihita*.

[8] Sanscrit, *anabhisañskâra*. Conf. p. 332.

C'est la roue de la solitude [1]. C'est la roue sans passion. C'est la roue de la restriction [2]. C'est la roue approfondie par le Tathâgata. C'est la roue non mêlée aux régions de la substance. C'est la roue nullement troublée de la limite pure [3]. C'est la roue sans désir et sans obscurité. C'est la roue qui a vraiment dépassé la vue double en traversant l'appui (où elle pose) [4]. C'est la roue sans fin et sans milieu des régions de la Loi, complétement exempte d'agitation. C'est la roue qui n'interrompt jamais l'acte spontané du Bouddha. C'est la roue qui ne se manifeste pas, ne se développe pas [5]. C'est la roue tout à fait invisible. C'est la roue qu'on ne prend pas, qu'on ne jette pas. C'est la roue ineffable. C'est la roue pareille à la nature visible [6]. C'est la roue qui pénètre également toutes les substances d'un objet [7]. C'est la roue qui, en vue de la discipline des êtres, n'est pas détournée par les conjurations. C'est la roue sans seconde, sans lien qui l'arrête, entrée dans la règle au sens le plus pur. C'est la roue qui rassemble vraiment dans la région de la Loi. Cette roue, bien au delà de toute mesure, est incommensurable. Cette roue, dépassant tout calcul, est incalculable. Cette roue, bien au delà de la voie des êtres, n'est pas comprise par la pensée. Cette roue, dépassant toute comparaison, est sans égale. Cette roue, dépassant tout mode du langage et de la parole, est ineffable. Immense, sans pareille, dénuée de pareille, égale et semblable au ciel, sans coupure, non immobile, pénétrant l'appui (où elle repose) sans le briser, calme, calme au plus haut point, réalité de la nature elle-même, exempte d'erreur, n'étant pas autre et ne devenant pas autre [8], parlant dans la langue de tous les êtres, subjuguant les démons, vainquant les

[1] Sanscrit, *vivêka*.

[2] Le sanscrit a *vibôdha*, « éveil, intelligence. » Le tibétain a l'équivalent de *virôdha*.

[3] Le sanscrit a *bhoûtakôtyavikôpana*, « non irritée par les millions d'êtres. »

[4] Sanscrit, *pratîtyâvatârôbayântadrichtisamatikramaṇa, etc.*

[5] Sanscrit, *apravrĭttyamabhinivrĭttatchakram*.

[6] Sanscrit, *prakrĭtiyathâ*.

[7] Sanscrit, *vichaya*.

[8] Sanscrit, *tattvamṭathâ, avitathâ, ananyathîbhavaṁ*.

Tirthikas, ayant bien dépassé les séjours de la transmigration, entrée dans la région du Bouddha, parfaitement connue des vénérables hommes intérieurs (*Poudgalas*), comprise par les Pratyêka-Bouddhas, bien portée[1] par les Bôdhisattvas, et non divisée par tous les Tathâgatas.

Chapitre appelé Action de tourner la roue de la Loi, le vingt-sixième.

[1] Le sanscrit a *stoutam*, « louée. » Toute cette fin de chapitre aurait grand besoin du commentaire d'un docteur bouddhiste, auquel une traduction, quelque littérale qu'elle soit, ne peut jamais suppléer.

CHAPITRE XXVII.

Cependant les fils des dieux qui étaient venus adresser au Tathâgata la prière d'expliquer ce développement de la Loi, Mahêçvara, Nandana, Sounandana, Tchandana, Mahita, Çânta[1], Praçânta, Vinitêçvara et tous les autres au nombre de dix-huit mille[2], qui s'étaient rassemblés au temps où le Tathâgata tournait la roue de la Loi, étant présents, Bhagavat parla ainsi à Mahêçvara et aux autres fils des dieux Çouddhâvâsakâyikas:

Amis, cette partie des Soûtras, appelée Lalitavistâra, grande, étendue, (qui a pour sujet) les jeux du Bôdhisattva entré en se jouant dans la région d'un Bouddha, et racontée par le Tathâgata en vue de lui-même, portez-la, retenez-la, récitez-la, enseignez-la bien en détail aux assemblées; car c'est ainsi que l'observance de ma Loi s'étendant, les hommes intérieurs (*Poudgalas*) qui ont le Véhicule du Bôdhisattva, ayant entendu ce développement de la Loi, arriveront au plus ferme héroïsme de l'Intelligence sans supérieure parfaite et accomplie. Les êtres qui lui porteront un grand respect, feront naître l'impétuosité de la pluie de la grande Loi. Les troupes du démon seront complétement détruites; tous ceux qui raisonnent contre (ce Soûtra) ne trouveront plus l'occasion (de raisonner). Pour vous qui (m') avez exhorté à expliquer la Loi, la racine de la vertu produira un grand effet, un grand fruit, un grand secours. Amis, celui, quel qu'il soit, qui s'inclinera les mains jointes devant ce Lalitavistâra, développement de la Loi, obtiendra les huit choses (*dharma*) excellentes. Quelles huit (choses)? Par exemple, il obtiendra un corps

[1] Ce nom manque au sanscrit. Je le rétablis à l'aide du suivant.

[2] Le sanscrit a : *achṭadaçaçatasahrâṇi*, « dix-huit cent mille. »

excellent, une force excellente, une suite excellente de serviteurs, un courage excellent, des conditions d'existence excellentes, un esprit pur par excellence, une méditation profonde, accomplie et excellente, l'éclat par excellence de la sagesse. Telles sont les huit choses excellentes qu'il obtiendra.

Amis, celui, quel qu'il soit, qui étend un tapis de la Loi[1] au prédicateur de la Loi, qui désire enseigner ce développement de la Loi, le Lalitavistâra, aussitôt que le tapis aura été étendu, obtiendra la connaissance de huit tapis. Quels huit (tapis)? Par exemple, il obtiendra le tapis du chef des marchands, le tapis du chef de maison, le tapis du Tchakravartin, le tapis de Çakra, le tapis du Vaçavartin, le tapis de Brahma, le siége du lion vainqueur des oppositions du démon, qui est allé à Bôdhimaṇḍa (lieu) excellent et pur, (du lion) qui est devenu un Bôdhisattva qui ne renait plus; il obtiendra la connaissance du tapis de celui qui s'est revêtu de la qualité sans supérieure parfaite et accomplie de l'Intelligence, et est devenu Bouddha accompli, de celui qui tourne la roue de la Loi sans supérieure. Tels sont les huit tapis dont il obtiendra la connaissance.

Amis, celui, quel qu'il soit, qui donnera son approbation en disant: C'est bien! au prédicateur expliquant cette partie de la Loi, le Lalitavistâra, obtiendra les huit œuvres parfaitement pures de la parole. Quelles huit (œuvres)? Par exemple : L'action conforme à la parole, en ce que l'œuvre de la parole est, en se conformant à la vérité, parfaitement pure; la parole facile à retenir, parce qu'elle domine une assemblée; la parole facile à accepter, parce qu'elle ne violente pas; la parole douce et agréable, parce qu'elle n'est pas blessante; la parole semblable à la voix du Kalabingka, parce qu'elle apaise le corps et l'esprit; la parole agréable, parce qu'elle rassemble les êtres; la parole semblable à celle de Brahma, parce qu'elle domine toutes les voix; la parole semblable à la voix retentissante du

[1] Ou, « un siege de la Loi. » S. *dharmâsana.*

lion, parce qu'elle n'est pas dominée par toutes les oppositions, et qui, parce qu'elle apaise complétement les sens de tous les êtres, est la voix du Bouddha. Telles sont les huit œuvres de la parole, parfaitement pures, qu'il obtiendra.

Amis, celui, quel qu'il soit, qui écrira en volume cette partie de la Loi, le Lalitavistâra, ou la portera, ou la lira, ou la respectera, ou la vénérera, ou lui rendra hommage, ou lui fera des sacrifices, et avec une pensée exempte d'envie, répétera ses louanges aux quatre horizons (en disant): Venez, mettez par écrit cette partie de la Loi, portez-la, lisez-la, méditez-la, récitez-la; celui qui agira ainsi, obtiendra les huit grands trésors.

Quels huit (grands trésors)? Le trésor de la mémoire, en n'oubliant pas; le trésor de la prudence, en analysant parfaitement avec l'intelligence; le trésor du jugement, en comprenant très-bien le sens particulier de tous les Soûtras; le trésor de l'aptitude, en saisissant tout ce qu'il aura entendu; le trésor de l'énergie, en apaisant tous les êtres en expliquant bien; le trésor de la Loi, par l'observance parfaite de la bonne Loi; le trésor de l'esprit de l'Intelligence, par (le fait de) la non-interruption de la famille des trois raretés principales[1]; le trésor de l'avancement, en acquérant la patience des substances qui ne naissent plus. Tels sont les huit trésors qu'il obtiendra.

Amis, celui, quel qu'il soit, qui l'enseignant bien, portera cette partie de la Loi, le Lalitavistâra, complétera les huit collections[2]. Quelles huit (collections)?

Ainsi, avec un esprit exempt d'envie, il complétera entièrement la collection du don; par l'entier accomplissement de toutes les pensées de la vertu, il complétera entièrement la collection des bonnes œuvres; afin d'acquérir la sagesse exempte de passion, il complétera entièrement la collection de la tradition; afin de faire vraiment toutes les entrées dans la méditation profonde et dans l'indifférence (mystique), il complétera entièrement la collection des séjours du

[1] Bouddha, la Loi, l'assemblée (des fidèles). — [2] Sanscrit, *sambhâra*.

calme; afin de très-bien compléter la connaissance de la triple science (*trividyâ*), il complétera entièrement la collection de la vue surnaturelle; afin de purifier entièrement le signe, la bonne proportion et l'ornement du champ de Bouddha, il complétera entièrement la collection des bonnes œuvres; afin de contenter tous les êtres avec les égards convenables, il complétera entièrement la collection de la sagesse; afin de conduire à une entière maturité et rendre sans tache tous les êtres, il complétera entièrement la collection de la miséricorde. Telles sont les huit collections qu'il complétera entièrement.

Amis, celui, quel qu'il soit, qui ayant un esprit tel que, par exemple, après avoir pensé à la manière dont ces êtres obtiendront de pareilles choses, il expliquerait bien en détail aux autres cette partie de la Loi, le Lalitavistâra, obtiendra par cette racine de vertu les huit grandes qualités pures. Quelles huit (grandes qualités pures)? Ainsi il obtiendra d'être roi Tchakravartin, c'est la première des grandes qualités pures. Il exercera l'empire sur les dieux Tchatourmahârâdjakâyikas, c'est la deuxième des grandes qualités pures. Il deviendra Çakra le maître des dieux, c'est la troisième des grandes qualités pures. Il deviendra Souyâma, fils d'un dieu, c'est la quatrième des grandes qualités pures. Il sera un dieu Santouchita, c'est la cinquième des grandes qualités pures. Il sera un Sounirmita, c'est la sixième des grandes qualités pures. Il sera un roi Vaçavartin des dieux, c'est la septième des grandes qualités pures. Il arrivera à la pureté du grand Brahma, c'est la huitième des grandes qualités pures; et enfin il sera un Tathâgata Arhat Bouddha parfait et accompli, ayant abandonné toutes les doctrines du vice, et possédant toutes les doctrines de la vertu. Telles sont les huit grandes qualités pures qu'il obtiendra.

Amis, celui qui écoutera d'une oreille attentive l'explication de cette partie de la Loi, le Lalitavistâra, obtiendra les huit puretés de l'esprit. Quelles huit (puretés)? Ainsi, afin de dompter toutes les passions, il obtiendra la bienveillance; afin de rejeter toutes

les malices, il obtiendra la pitié; afin d'éloigner toutes les tristesses, il obtiendra la joie; afin de rejeter les colères et les emportements, il obtiendra l'indifférence (mystique); afin d'exercer l'empire sur toutes les régions du désir, il obtiendra les quatre méditations[1]; afin d'exercer l'empire sur l'esprit, il obtiendra les quatre entrées dans le calme (résultant) de l'absence du corps: afin de faire aller et arriver à l'autre champ de Bouddha, il obtiendra les cinq sciences véritables; afin d'avoir la méditation profonde qui s'avance héroïquement, il obtiendra de dominer complétement toutes les régions de la terreur. Telles sont les huit puretés de l'esprit qu'il obtiendra.

Amis, dans le village, la ville, le faubourg, la contrée ou partie de contrée déserte, la promenade, le Vihâra, quels qu'ils soient, où cette partie de la Loi, le Lalitavistâra, aura été pratiquée, excepté (les craintes qui résultent de) la maturité complète des œuvres antérieures, les huit craintes ne naîtront plus. Quelles huit (craintes)? Ainsi la crainte du trouble causé par le roi, ne naîtra plus; la crainte du trouble des voleurs ne naîtra plus; la crainte du trouble des serpents ne naîtra plus; la crainte du trouble de la famine dans un désert ne naîtra plus; la crainte du trouble des querelles réciproques, des disputes, des divisions, des vexations, ne naîtra plus; la crainte du trouble des dieux ne naîtra plus; la crainte du trouble des Nâgas ne naîtra plus; la crainte du trouble des Yakchas et le reste ne naîtra plus; la crainte d'aucun désagrément ne naîtra plus. Telles sont, amis, les huit craintes qui, excepté (celles qui résultent de) la maturité complète des œuvres antérieures, ne naîtront plus.

En un mot, amis, quand même le Tathâgata, en demeurant dans la vie l'espace d'un Kalpa, dirait sans interruption les louanges de cette partie de la Loi, le Lalitavistâra, les louanges de cette partie de la Loi n'arriveraient pas à leur terme, et l'énergie du Tathâgata ne serait pas épuisée.

[1] Conf. pag. 125.

Amis, telles sont les mœurs pures du Tathâgata, sa méditation profonde, sa sagesse, sa libération parfaite, la vue incommensurable, illimitée de sa science entièrement émancipée, qu'aussi, amis, des êtres, quels qu'ils soient, qui parviendraient à retenir cette Loi développée, à saisir cette partie de la Loi, à la porter, à la lire, à l'écrire en manuscrit, à la faire écrire en manuscrit, à s'y identifier entièrement, à l'enseigner clairement en détail au milieu d'une assemblée, auraient des qualités illimitées.

Ensuite Bhagavat adressa ces paroles à Âyouchmat Mahâ Kâcyapa, à Âyouchmat Ânanda, et au Bôdhisattva Mahâsattva Maitrêya : Amis, l'Intelligence suprême, parfaite et accomplie que j'ai acquise complètement dans l'espace incommensurable de cent mille millions de Kalpas, je la dépose en vos mains, je la dépose par un dépôt suprême. Vous-mêmes, prenez cette partie de la Loi, enseignez-la bien en détail aux autres.

Bhagavat parla ainsi, et en même temps, afin de faire un dépôt large et complet de cette partie de la Loi, il prononça ces Gâthâs :

Aux êtres que j'ai vus avec mon regard de Bouddha, lesquels, comme les fils de Çâri[1], sont devenus Arhats, si quelques-uns font des sacrifices aussi nombreux que les sables de la Gañgâ, pendant des millions de Kalpas ; si quelques-uns, pendant une nuit et un jour, avec la plus grande joie, font aux Pratyêka-Bouddhas une offrande de guirlandes, ainsi que de toutes sortes de choses excellentes, ils s'élèveront beaucoup par l'accomplissement de cette bonne œuvre.

Quiconque à tous les êtres (qui sont) devenus d'eux-mêmes des Victorieux[2], fera un sacrifice modestement, en distribuant pendant

[1] Descendants de Çârikâ. Cette femme fut appelée ainsi parce qu'elle avait les yeux pareils à ceux du geai (*çârikâ*). Elle voulut discuter avec son mari sur les sciences, et fut toujours réduite au silence, jusqu'à ce qu'elle devînt enceinte d'un fils, dont les qualités extraordinaires la rendirent supérieure à son mari, tant qu'elle porta dans son sein ce fils, qui fut appelé Oupatichya (tibétain, *Nye rgyal*), ou du nom de sa mère, Çâripoutra, fils de Çâri. (*Bkahhgyour*, Doulva, I, fol. 19.)

[2] Ce qui semblerait devoir répondre au sanscrit *pratyêka djina ;* mais nos manus-

de nombreux Kalpas, de la nourriture, des breuvages et des habits, des fleurs, des parfums et des essences; quiconque fait au Tathâgata seul et unique une salutation avec un esprit pur, en disant ces paroles: Salut à l'Arhat! aura, à cause de cela, le plus grand de tous les mérites.

Quiconque fera à tous les êtres qui ont obtenu d'être Bouddhas, un sacrifice, comme plus haut, pendant de nombreux Kalpas, en offrant toutes sortes de fleurs divines et ce qu'il y a de meilleur chez les hommes; quiconque, au temps où la bonne Loi est complétement détruite[1], abandonne son propre corps ainsi que sa vie, et, dans l'espace d'un jour, comprend ce Soûtra, par cela même élèvera beaucoup ses mérites.

Quiconque désire faire un sacrifice aux véritables guides, aux Victorieux qui le sont par eux-mêmes[2], ainsi qu'aux Çrâvakas, celui-là ayant fait naître sûrement la pensée de l'Intelligence, comprendra toujours bien ce Soûtra. De tous les beaux discours de tous les Tathâgatas qui sont apparus, celui-ci est le roi. Toute maison où cette perle des Soûtras se trouve, le Tathâgata y demeure toujours.

Quiconque donne ce Soûtra aux étrangers, en ne disant qu'un mot, celui-là, pendant des millions de Kalpas, par les fruits de cette parole, par son sens incorruptible, ne se corrompra pas, obtiendra une énergie et une vertu infinies.

Quiconque ayant écouté cette Loi, s'y identifiera entièrement, ne sera, à l'exception du Guide des hommes, inférieur à personne, il n'y aura pas un seul être semblable à lui; comme l'Océan, il ne connaitra pas de déclin.

Bhagavat ayant parlé ainsi, les fils des dieux Mahêçvaras et le reste des dieux Çouddhâvâsakâyikas, Maitrêya et tous les autres Bô-

crits portent la première fois, *pratyayair-djinâ*, et la seconde, *pratyêkabouddhâs*. Voy. ci-dessous, note 2.

[1] Il s'agit sans doute du temps où les hommes dégénérés abandonnent la loi, pour se livrer à leurs passions, quand tout souvenir de la loi est perdu.

[2] Voy. p. 406, note 2.

dhisattvas Mahâsattvas, Mahâ Kâcyapa et le reste des Mahâ Çrâvakas, Âyouchmat Ânanda, les mondes des dieux, des hommes, des Asouras et des Gandharbas se réjouirent, et louèrent hautement les enseignements de Bhagavat.

Chapitre appelé Conclusion, le vingt-septième.

Le vénérable Soûtra du grand Véhicule, appelé Lalitavistâra, est achevé.

Les savants Indiens Djinamitra, Dânacîla, Mounêvarma, et le maitre interprète correcteur (tibétain) Yê chês dê l'ont traduit, corrigé, rédigé en langue (tibétaine) moderne, et mis en ordre[1].

[1] Ceci ne regarde que la version tibétaine, la rédaction sanscrite supposée recueillie de la bouche du Bouddha lui-même ayant dû rester intacte.

FIN.

APPENDICE.

APPENDICE.

I.

Voici ce que Csoma de Körös a extrait, sur l'origine des Çâkyas, du XXVI[e] vol. de la section *mdo* du Bkahhgyour, intitulé : *Mñgon par hbyoung vahi mdo* (S. *Abhinichkramaṇasoûtra*) ou « Entrée (du Bouddha) dans le monde. »

« Les Çâkyas qui habitaient la ville de Kapilavastou s'adressèrent au Bouddha pour être instruits par lui sur l'origine de leur race. Celui-ci chargea son disciple Âyouchmat Môngalyana de leur expliquer ce fait. Il le fit de la manière suivante :

« Après que la terre eut été repeuplée par des hommes, et que ceux-ci eurent peu à peu perdu les facultés supérieures dont ils étaient d'abord doués, des disputes s'élevèrent fréquemment entre eux. Ils choisirent donc parmi eux un chef qui fut appelé Mahâsammata (honoré par la multitude). Un de ses descendants fut Karṇa, qui résida à Pôtala[1]. Il avait deux fils, Gôtama et Bharadhvadja. Le premier se fit religieux ; mais ayant été injustement accusé d'avoir tué une femme publique, il fut empalé à Pôtala, et son frère succéda à Karṇa. Bharadhvadja étant mort sans enfants, les deux fils de Gôtama, qui étaient nés d'une manière surnaturelle, héritèrent du trône. C'est à cause des circonstances de leur naissance qu'eux et leurs descendants sont appelés de divers noms, tels qu'Añgirasa, Soûryavança, Gâutama et Ikchvakou. Un de ces deux frères mourut sans postérité ; l'autre régna alors sous le nom d'Ikchvakou. Il eut pour successeur son fils, dont les descendants, au nombre de cent, occupèrent le trône de Pôtala. Le dernier fut Ikchvakou Viroutaka. Il avait quatre fils. Après la mort de sa première femme, il se remaria avec la fille d'un roi dont il obtint la main sous la condition de transmettre le trône au fils qu'il aurait d'elle. Pressé par les grands officiers de la cour, il exila ses quatre premiers fils pour

[1] Le Tatta de nos jours, à l'embouchure de l'Indus.

assurer la succession à leur jeune frère puîné. Les quatre princes emmenèrent leurs propres sœurs avec eux, et accompagnés d'une grande multitude ils quittèrent Pôtala, se dirigèrent vers l'Himâlaya, et arrivèrent sur les bords de la rivière Bhagirathî, où ils s'établirent dans le voisinage du Richi Kapila, vivant dans des huttes faites de branches d'arbres. Ils se nourrissaient de leur chasse, et visitaient quelquefois l'ermitage du Richi Kapila. Celui-ci voyant qu'ils avaient très-mauvaise mine, leur demanda pourquoi ils étaient si pâles. Ils lui exposèrent alors combien ils souffraient de la continence forcée dans laquelle ils vivaient. Le Richi leur conseilla de prendre pour femmes celles de leurs sœurs qui n'étaient pas nées de la même mère qu'eux. O grand Richi, dirent-ils alors, cela nous serait-il permis? Oui, seigneurs, leur répondit le Richi; des princes bannis peuvent agir de cette manière. Ainsi, se réglant d'après la décision du Richi, ils cohabitèrent avec leurs sœurs qui n'étaient pas de la même mère qu'eux, et en eurent beaucoup d'enfants. Le bruit que faisaient ces enfants interrompait le Richi dans ses méditations, et il désira aller habiter autre part. Cependant ils le prièrent de rester où il était, et de leur indiquer un autre emplacement pour y vivre. Le Richi leur montra alors l'endroit où ils devaient bâtir une ville; et comme le sol leur avait été donné par Kapila, ils appelèrent cette ville *Kapilavastou* (sol de Kapila *ou* le sol du jaune). Leur nombre ayant augmenté considérablement, les dieux leur indiquèrent une autre place où ils bâtirent une ville qu'ils appelèrent *Lhas bstan* (montrée par un dieu).

« Se rappelant la cause de leur bannissement, ils firent une loi d'après laquelle aucun d'eux ne devait épouser une seconde femme de la même tribu, et devait se contenter d'une seule épouse.

« A Pôtala, le roi Ikchvakou Viroutaka se ressouvenant un jour qu'il avait quatre fils, demanda à ses officiers ce qu'ils étaient devenus. Ils lui répondirent que pour quelque faute il les avait lui-même expulsés du pays, qu'ils s'étaient établis dans le voisinage de l'Himâlaya, qu'ils avaient pris leurs propres sœurs pour épouses, et qu'ils s'étaient considérablement multipliés. Le roi très-surpris de ce récit, s'écria plusieurs fois : Çâkya ! Çâkya ! (est-il possible ! est-il possible !) Après la mort d'Ikchvakou Viroutaka, son fils cadet lui succéda. Étant mort sans enfants, les princes bannis héritèrent successivement de lui. Les trois premiers n'avaient pas de descendants.

Les descendants du quatrième, au nombre de cinquante-cinq mille, ont régné à Kapilavastou.

« C'est d'eux que descendent les Çâkyas du temps du Bouddha Çâkya Mouni[1]. »

Voici maintenant les noms des parents de Çâkya Mouni, d'après le Mahâvanso, chronique de Ceylan. Je traduis sur la version anglaise de M. Georges Turnour, pag. 9 et 10.

« Il y a eu quatre-vingt-deux mille souverains fils et descendants directs du roi Sihassaro; le dernier fut Djayasêno. Ils ont été célèbres comme rois des Sâkyas de Kapillavatthou.

« Le grand roi Sihahanou était fils de Djayasêno. La fille de Djayasêno s'appelait Yasôdarâ. Dans la cité de Dêwadaho, il y eut un chef des Sâkyas nommé Dêwadaho. De lui naquirent deux enfants, Anjano et Kachchâna. Cette dernière devint l'épouse du roi Sihahanou.

« Yasôdarâ devint l'épouse du Sâkya Anjano. Anjano eut deux filles, Mâyâ et Padjâpati, et deux fils de la race de Sâkya, Dandapâni et Souppabouddho.

« Sihahanou eut cinq fils : Souddhôdano, Dhotôdano, Sukkodano (Ghattitôdano) et Amitôdano[2]; et deux filles : Amita et Pamita. Amita devint l'épouse du Sâkya Souppabouddho. Soubhaddakachchâna et Dêwadatta furent leurs deux enfants.

« Mâyâ et Padjâpati furent toutes deux en même temps femmes de Souddhôdano. NOTRE VAINQUEUR fut le fils du grand roi Souddhôdano et de Mâyâ. Le grand et divin sage descendait en ligne directe de Mahasammato, le pinacle de toutes les dynasties royales. Soubhaddakachchâna devint l'épouse du Bodhisatthô Siddhato. Son fils fut Râhoulo.

« Les princes Bimbisâro et Siddhato furent amis. Leurs pères à tous les deux furent également des amis dévoués. Le Bôdhisattho avait cinq ans de plus que Bimbisâro. C'est à vingt-neuf ans que le Bôdhisattho partit (pour sa mission divine).

« Après six années d'épreuves, il arriva à l'état de Bouddha, et alla, à trente-cinq ans, retrouver Bimbisâro.

« Le grand sage Bimbisâro avait été lui-même, à l'âge de quinze ans, mis par son père (Bhâtiyo) à la tête du royaume. Le divin maître lui

[1] *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1833, t. II, p. 385 et suiv. cité par Klaproth, *Foé-koué-ki*, pag. 213.— [2] Conf. pag. 193, note 1.

proposa ses doctrines la seizième année de son règne. Il gouverna le royaume pendant cinquante-deux ans. Quinze ans de son règne s'étaient écoulés avant qu'il se réunît à la congrégation du Vainqueur; il régna trente-sept ans depuis sa conversion, période pendant laquelle le successeur des premiers Bouddhas vivait encore.

« Le faible et perfide fils de Bimbisaro, Adjâtasattou, ayant mis son père à mort, régna trente-deux ans. C'est la huitième année du règne d'Adjâtasattou que le divin sage mourut. »

II.

J'emprunte au XX[e] vol. des Recherches asiatiques les détails suivants, qui font le complément du récit du Rgya tch'er rol pa (*Lalitavistara*).

« Outre les cinq personnages que l'on a vus devenir les premiers disciples du Bouddha [1], cinq autres personnes vinrent se ranger aussi parmi ses disciples, et bien d'autres se mirent à sa suite. Dans sa route vers Râdjagrïha, soixante personnages à la fois prirent le caractère de religieux et le suivirent. Le roi de Magadha, Vimbasâra, l'invita à venir à Râdjagrïha [2], et lui offrit un Vihâra, appelé *Kalantaka* du nom d'un oiseau. Çâripoutra et Môngalyana (plus tard deux de ses principaux disciples) entrent en religion. Kâtyâyana devient aussi disciple de Çâkya, qui l'envoya dans la suite à Oudjayana pour convertir le roi et son peuple, mission qu'il remplit avec succès.

« Un riche maître de maison [3] de Çrâvasti, dans le Kôçala, ayant adopté le Bouddhisme, élève une maison religieuse avec de grands bâtiments, dans un bois appelé Djêtavana, et invite Çâkya à y faire sa résidence avec ses disciples. Çâkya Mouni y passa vingt-trois ans, et c'est là qu'il communiqua à ses auditeurs la plus grande partie des Soûtras.

« Prasênadjit, roi du Kôçala, qui résidait à Çrâvasti, adopte le Bouddhisme.

« Cependant Çouddhôdana, le père de Çâkya, lui envoie successivement huit messagers pour l'inviter à venir à Kapilavastou. Mais tous restent avec Çâkya Mouni et se font religieux. Enfin il lui expédie Tcharka, l'un de ses ministres. Ce dernier se fait aussi religieux; mais il retourne vers le roi pour

[1] Voyez pag. 235, note 3.

[2] Çâkya Mouni accepta le Vihâra (dans le bois de *Kalantaka* près de *Râdjagrïha*) que lui offrait Vimbasâra; il y passa plusieurs années, et c'est là qu'il fit un grand nombre de ses discours. Il y avait aussi près de Râdjagrïha un autre lieu appelé *Gridhrakoaṭa parvata* (montagne du pic des vautours), où il fit aussi plusieurs discours, spécialement sur la *Pradjñâpâramitâ* (sagesse transcendante).

[3] Il s'appelait *Anâthapiṇḍika* ou *Anâthapiṇḍada*.

lui annoncer la visite que Çâkya se propose de lui faire. Le roi fait, à cause de cela, bâtir près de Kapilavastou le couvent (*vihâra*) de Nyagrôdha.

« Après une absence de douze ans, Çâkya visite son père. Plusieurs miracles s'accomplissent à l'occasion de l'entrevue du père et du fils. Les Çâkyas adoptent le Bouddhisme, et prennent, pour la plupart, le caractère religieux[1].

« La mort de Çâkya Mouni, d'après l'accord général des livres tibétains, arriva dans l'Assam, près de la ville de Kouça ou Kâmaroûpa, sous une couple d'arbres de l'espèce Sâla (*Shorea robusta*).

« Tous les êtres vivants, avertis par une voix puissante des approches de la mort de Çâkya, se hâtent de lui apporter leurs dernières offrandes, de lui soumettre quelques doutes sur certains articles de sa doctrine, et d'entendre ses instructions à ce sujet.

« Avant de mourir, Çâkya dit de quelle manière on avait coutume de brûler anciennement les monarques universels (S. *Tchakravartins*), et ordonne à ses disciples de faire de même pour son corps. Suivant ses instructions, après avoir lavé plusieurs fois le corps avec toutes sortes d'eaux parfumées, ils le mettent dans un coffre de fer, qu'ils emplissent d'huile végétale d'une odeur suave, et le gardent ainsi sept jours. Alors ils retirent le corps, l'enveloppent premièrement de coton moelleux, puis l'entourent de cinq cents pièces de toile de coton, après quoi ils le replacent dans le coffre, qu'ils remplissent de nouveau d'une huile végétale parfumée, et après l'avoir gardé encore sept jours, ils le brûlent avec du bois de sandal et d'autres bois précieux et odoriférants.

« Son corps ayant été brûlé ainsi, ils recueillirent les cendres qui, remplirent huit mesures[2]. On les déposa dans huit urnes, qu'on plaça sur huit trônes richement ornés, et pendant plusieurs jours on leur offrit des adorations et des sacrifices, après quoi on les déposa dans un magnifique monument pyramidal (S. *Tchaitya*), dans la cité de Kouça ou Kâmaroûpa.

« Les princes de l'Inde centrale, chez lesquels Çâkya Mouni avait vécu, apprenant sa mort, et désireux d'obtenir ses reliques sacrées, vont eux-

[1] Gâutami (tante de Çâkya), Yaçôdharâ, Gôpa et Outpalavarṇâ (ses femmes), sont les premières femmes qui entrent en religion.

[2] Sanscrit, *drôṇa*. Cette mesure varie suivant les lieux. Selon Csoma (au mot *Vré*), c'est la 20e partie du boisseau tibétain.

mêmes ou envoient des gens pour en avoir une partie. Le peuple de Kouça leur permet de visiter le Tchâitya, et d'honorer les reliques sacrées, mais refuse de leur en donner la moindre partie.

« Après la mort de Çâkya, sa doctrine fut d'abord compilée par ses principaux disciples. Kâçyapa, qui lui succéda dans la hiérarchie, compila la classe des livres métaphysiques (S. *Pradjnâpâramitâ*),

« Ânanda la classe des préceptes moraux et récits légendaires (S. *Soûtras*), et Oupâli rédigea la classe appelée discipline (S. *Vinaya*).

« Ces trois compilations furent appelées les *trois corbeilles* (S. *Tripiṭakas*), et aussi *principaux préceptes* (S. *Prabhâchaṇa*).

« Tous ces ouvrages sont maintenant trop volumineux; leur étendue et leur contenu prouvent avec évidence qu'ils sont l'ouvrage de plusieurs âges successifs, quoique tous soient attribués à Çâkya. Cent dix ans après la première compilation, on en fit une seconde, au temps d'Açôka, le roi célèbre qui résidait à Pâṭalipoutra. Une troisième compilation fut encore faite au temps de Kanichka, roi fameux dans le nord de l'Inde, alors qu'il s'était écoulé quatre cents ans depuis la mort de Çâkya.

« Vers cette époque les Bouddhistes se divisèrent en dix-huit sectes, à la tête desquelles se trouvaient quatre disciples de Çâkya: Râhoula (son fils), Oupâli, Kâçyapa et Kâtyâyana. »

(*Asiat. Res.* t. XX, p. 294-297.)

RÉCIT DE LA MORT DE ÇAKYA MOUNI,

D'APRÈS LE DOULVA (T. XI, P. 635).

« Aussitôt que le Bouddha fut délivré de la douleur, cette grande terre trembla; il tomba un météore, les coins du monde furent en feu, et du ciel illuminé se fit entendre un grand bruit de tambours frappés par les dieux.

« Au même instant Âyouchmat Mahâ Kâçyapa, qui était à Râdjagrĭha dans le bois de Kalantaka, fut éveillé par ce tremblement de terre, et réfléchissant sur ce qu'il annonçait, il s'aperçut que Bhagavat avait été complétement délivré de la douleur. Comme il était instruit de la nature des choses, il dit: Telle est la destinée de toute chose composée!...

« Puis Kâçyapa partit pour la cité de Kouça.

« Aussitôt que le Bouddha fut mort au pied des deux Sâlas [1] qui répandaient sur lui leurs fleurs, et tandis qu'il dormait comme un lion, un Bhikchou récita ces Gâthâs (vers) :

« Une couple de Sâlas superbes, au milieu de ce bosquet d'arbres verts excellents, répandent des fleurs sur le maître délivré de la douleur. »

« Au même instant aussi Indra dit en vers :

« Hélas! une chose composée n'est pas durable; parce qu'elle est produite, elle est de nature périssable; parce qu'elle est produite, elle périt. C'est un bonheur pour un être tel que lui d'être au repos.

« De même Brahma, le maître de l'univers, dit en vers :

« Toutes les choses rassemblées en ce monde par toutes les créatures doivent être abandonnées; l'homme qui n'avait pas d'égal dans le monde, le Tahâtgata, qui avait acquis de grands pouvoirs et des yeux clairvoyants, un pareil maître aussi à la fin est mort.

« Et enfin Âyouchmat Anirouddha dit : Celui qui était un protecteur doué d'un esprit solide, celui qui avait obtenu la fermeté et la tranquillité, son souffle d'expiration et d'aspiration étant arrêté, l'être à l'œil clairvoyant s'est éteint à la fin. Quand le maître par excellence a été délivré de la douleur, j'ai été grandement troublé, ma chevelure s'est dressée. Pour lui, il était sans crainte; il était au delà des objets des sens; son esprit s'était dégagé. Tant de lumière est éteinte aujourd'hui.

« Aussitôt que le Bouddha Bhagavat fut délivré de la douleur, quelques Bhikchous se roulèrent à terre; quelques-uns croisant leurs bras, poussèrent de grands cris; quelques-uns, accablés de chagrin, s'assirent sans remuer, quelques-uns, qui se reposaient sur la religion, dirent : Le Victorieux qui nous instruisait en toutes choses, qui était doux, agréable, et cher au cœur de tous, le voilà disparu, anéanti, détruit, perdu pour nous.

« Alors Âyouchmat Anirouddha dit à Âyouchmat Ânanda : Si par quelques moyens de douceur vous n'apaisez pas les religieux, les dieux qui vivent pendant plusieurs centaines de Kalpas, diront avec reproche et dédain : Il y a là bien des Bhikchous qui ont pris le caractère religieux d'après les excellents préceptes de la discipline, mais qui n'ont ni jugement ni réflexion.

« Ânanda demanda à Anirouddha : Savez-vous combien il y a de dieux présents?

[1] *Shorea robusta*

« Ânanda, dans l'espace qui sépare la cité de Kouça de la rivière Yigdan; depuis le bosquet des deux Sâlas jusqu'au Tchâitya orné au sommet par les Champions[1], douze milles (chacun de quatre mille brasses) à la ronde sont remplis, sans qu'il y ait un seul vide, par des dieux sages et très-puissants; il n'y a pas de place laissée par les dieux inférieurs où fixer un bâton. Quelques-uns de ces dieux se roulent à terre; quelques-uns croisent leurs bras en poussant des gémissements; quelques-uns, accablés par la grandeur de leur chagrin, restent immobiles; quelques-uns, se reposant sur la religion, disent, etc. (comme plus haut).

« Ce soir-là Âyouchmat Anirouddha, après avoir fait quelques réflexions morales, s'assit à la manière d'un sage vénérable, et garda le silence.

« Puis, la nuit étant écoulée, il dit à Ânanda : Va, et dis aux Champions qui habitent Kouça : Citoyens, ce soir, à minuit, le Maître a été délivré de la douleur, en ce qui regarde les cinq agrégations de son corps[2]; faites maintenant votre devoir, et montrez votre mérite moral. Et recommande-leur de ne pas se mettre dans l'esprit de dire : Habitants des environs de notre cité, notre maître étant mort, nous ne pouvons désormais lui faire des offrandes et les autres choses requises.

« Après qu'Anirouddha eut parlé ainsi, Ânanda se revêtit de son vêtement de religieux, et accompagné d'autres religieux, se rendit à la salle du conseil des Champions habitants de Kouça, où se trouvaient alors environ cinq cents de ceux-ci, réunis pour délibérer sur leurs affaires. Alors Ânanda leur dit : Citoyens de Kouça, veuillez m'écouter. Ce soir, à minuit, le maître a été complétement délivré de la douleur, quant aux cinq agrégations de son corps. Faites maintenant votre devoir, et montrez votre mérite moral. Ne vous mettez pas dans l'esprit de dire : Habitants des environs de notre cité, etc. (comme plus haut).

« Après qu'Ânanda eut parlé ainsi, quelques-uns des Champions qui habitent Kouça se roulèrent à terre; quelques-uns se croisèrent les bras en poussant de longs soupirs, etc. (comme plus haut).

« Alors les Champions de Kouça prenant avec eux, de tous les points de la cité, des fleurs, des guirlandes, de l'encens, des poudres parfumées et des instruments de musique; accompagnés de leurs enfants, de leurs femmes, de leurs esclaves des deux sexes, des laboureurs, des publicains,

[1] Je laisse ce terme vague, d'après Csoma. — [2] Voyez pag. 184, note 3.

de leurs amis, de leurs parents, des magistrats et des officiers, sortirent de la cité de Kouça, se rendirent au bosquet des deux Sâlas, et là rendirent toutes sortes d'honneurs et de respects à Bhagavat (endormi comme un lion), en lui offrant de la myrrhe, des guirlandes, de l'encens et des poudres parfumées, au son de la musique.

« Alors les principaux d'entre les Champions de Kouça parlèrent ainsi à Âyouchmat Ânanda :

« Vénérable Ânanda, nous voulons faire un sacrifice à Bhagavat (ou honorer sa mémoire); veuillez donc nous apprendre de quelle manière faire ses funérailles.

« Citoyens, il faut les faire comme celles d'un roi Tchakravartin (universel).

« Vénérable Ânanda, comment se font ces funérailles?

« Citoyens, le corps d'un monarque universel est enveloppé d'abord dans du coton et du bois de cotonnier (mis en lames), et ensuite il est roulé dans cinq cents pièces de toile de coton, puis placé dans un cercueil de fer rempli d'huile végétale, recouvert en dessus d'un double couvercle de fer; alors on amasse toutes sortes de bois odoriférants, il est brûlé avec eux, et le feu est éteint avec du lait; et enfin ses os étant mis dans une urne d'or, et un Tchâitya étant construit pour ces ossements, à un endroit où se rencontrent quatre routes, on plante un parasol, des bannières et de longues banderoles d'étoffe, on leur rend des hommages et des respects, avec des parfums, des guirlandes, des poudres parfumées et des concerts de musique, après quoi on célèbre une grande fête. Citoyens, telles sont les cérémonies qu'on fait aux funérailles d'un monarque universel. Pour le Tathâgata Arhat, Bouddha vraiment accompli, vous devez faire plus encore.

« Vénérable Ânanda, nous ferons ce que vous nous avez commandé; mais il n'est pas facile de se procurer promptement toutes les choses requises. Dans sept jours tout sera prêt, et nous exécuterons les sacrifices funèbres avec des substances odorantes, des guirlandes, de l'encens, des poudres parfumées, et au milieu des concerts de musique nous rendrons toutes sortes d'honneurs à Bhagavat, qui sommeille sur son trône de lion.

« Faites comme il est convenu, dit Ânanda.

« Ils s'en allèrent donc, et pendant sept jours préparèrent tout ce qui était nécessaire. Et le septième jour, ayant de plus préparé une bière dorée,

et apporté avec eux toutes les substances odorantes, les guirlandes et les instruments de musique trouvés dans l'espace de douze milles, depuis Kouça jusqu'à la rivière Yigdan, depuis le bosquet des deux Sâlas jusqu'au Tchâitya dont le sommet est orné, ils sortirent de la ville, et s'avançant vers le bosquet des deux Sâlas, rendirent hommage à celui qui sommeillait sur son trône de lion, avec toutes sortes de substances odorantes, de guirlandes, etc. (comme plus haut).

« Alors les principaux Champions de Kouça parlèrent ainsi à ceux qui se rassemblaient de toutes parts :

« Citoyens, écoutez. Les femmes et les filles des Champions feront un dais d'étoffe au-dessus du corps de Bhagavat; les femmes et les filles des Champions porteront la bière de Bhagavat; et nous, après l'avoir honoré en lui offrant des parfums et des guirlandes au son de la musique, nous irons par la porte occidentale de la ville, que nous traverserons, et nous sortirons par la porte orientale; puis, après avoir passé la rivière Yigdan, nous nous arrêterons auprès du Tchâitya (appelé le Tchâitya) qui a un ornement au sommet, et là nous brûlerons le corps.

« Les Champions répondirent : Nous agirons en conséquence.

« Les femmes et les filles des Champions firent un dais d'étoffe sur le corps de Bhagavat; mais quand elles voulurent enlever la bière, elles ne purent y parvenir.

« Alors Anirouddha dit à Ânanda :

« Âyouchmat Ânanda, les femmes des Champions de Kouça ne peuvent soulever la bière de Bhagavat. Et pourquoi? C'est que telle est la volonté des dieux.

« Âyouchmat Anirouddha, que veulent donc les dieux? Que la bière soit portée par les Champions et leurs fils.

« Âyouchmat Ânanda, qu'il soit donc fait suivant la volonté des dieux.

« Aussitôt que la bière eut été enlevée par les Champions et leurs fils, les dieux, qui habitent les espaces lumineux du ciel, jetèrent des fleurs divines telles que des lotus bleus, jaunes, blancs et rouges, et des poudres parfumées de sandal; ils firent entendre une musique divine, et laissèrent tomber des étoffes et des vêtements. Alors quelques-uns des principaux Champions dirent aux autres : Faisons cesser la musique des hommes et le reste, et

accomplissons les cérémonies funèbres avec la musique divine, avec les fleurs et les parfums divins. Et ils continuèrent les cérémonies funèbres (comme il a été dit plus haut), jusqu'à ce qu'ils arrivassent au Tchâitya où le corps devait être brûlé.

« En ce temps-là il tomba dans la ville de Kouça une telle quantité de fleurs de Mandaraka, qu'il y en avait jusqu'aux genoux. Un homme qui avait ramassé une grande quantité de cette fleur divine, se rendit pour quelque affaire à la tour de Digpatchan.

« Dans le même temps Mahâ Kâçyapa, accompagné de cinq cents personnes (ou religieux), était en route pour Kouça, afin de rendre ses derniers devoirs au corps intact de Bhagavat. Ayant rencontré cet homme sur la route, entre Kouça et Digpatchan, il lui demanda d'où il venait et où il allait. Celui-ci lui répondit : Vénérable seigneur, je viens de Kouça, et je me rends pour affaire à Digpatchan. Connais-tu mon maître? Oui, vénérable seigneur, je le connais; c'est le Çramaṇa Gâutama. Il y a aujourd'hui sept jours qu'il est mort. Cette fleur divine de Mandaraka je l'ai prise parmi les fleurs du sacrifice qu'on offrait à ses reliques.

« Quand les Champions de Kouça voulurent brûler le corps de Bhagavat, ils ne purent allumer le feu. Alors Anirouddha dit à Ânanda : Les Champions de Kouça ne peuvent brûler le corps de Bhagavat. Et pourquoi? C'est que telle est la volonté des dieux.

Anirouddha, d'après la volonté des dieux, Mahâ Kâçyapa, avec cinq cents autres personnes, est en route pour Digpatchan et Kouça, et désire rendre ses hommages au corps intact de Bhagavat avant qu'il soit brûlé. Anirouddha, nous devons nous conformer à la volonté des dieux.

« Alors Ânanda dit aux Champions de Kouça : Écoutez, vous tous, Champions de la ville de Kouça rassemblés en foule. Le corps de Bhagavat ne pourrait être brûlé. Et pourquoi? C'est que les dieux le veulent ainsi. Ils répondirent : Nous ferons donc comme c'est la volonté des dieux.

« Cependant Mahâ Kâçyapa arriva à Kouça. Il fut aperçu de loin par ceux de sa suite qui marchaient en avant avec des substances odorantes, des guirlandes, de l'encens, des poudres parfumées, et toutes sortes d'instruments de musique. Ceux-ci, après s'être prosternés à ses pieds, le suivirent. Et lui, accompagné d'une grande foule de peuple, se rendit à l'endroit où était le corps de Bhagavat, et écartant tous les bois odoriférants, il ouvrit le

cercueil de fer, défit l'enveloppe de cinq cents pièces de coton, et alors rendit hommage au corps entier et intact de Bhagavat.

« Il y avait à cette époque sur la surface de cette grande terre quatre grands auditeurs (*Çrâvakas*) de Çâkya Mouni : Kâuṇḍinya, Tchounda, Daçabala Kâçyapa et Mahâ Kâçyapa.

« Mahâ Kâçyapa, qui était celui d'entre eux qui avait le plus de connaissances et de mérite moral, avait reçu en aumônes plus de vêtements, de fournitures de lit, de médicaments et d'ustensiles nécessaires. Il réfléchit et se dit : Je ferai moi-même un sacrifice à Bhagavat. Et aux premières enveloppes qui couvraient le corps, il en substitua de toutes nouvelles, remit le corps dans le cercueil de fer, qu'il couvrit d'un double couvercle, puis amassant toutes sortes de bois odoriférants, il se rangea de côté, et le bois s'alluma de lui-même.

« Les Champions de Kouça éteignirent le feu avec du lait, et les reliques furent mises par eux dans une urne d'or, qu'on plaça sur une bière dorée; et après lui avoir rendu tous les respects prescrits, on l'emporta dans la ville de Kouça, au milieu de laquelle on la déposa.

« Les Champions qui habitaient le pays de Digpatchan, informés que sept jours s'étaient écoulés depuis que Bhagavat avait été délivré de la douleur, et que les habitants de Kouça avaient bâti un Tchâitya pour ses reliques, revêtirent leurs armures, et avec une armée de quatre corps de troupes (éléphants, chevaux, chars et infanterie) se rendirent à Kouça, et dirent aux Champions de cette ville : Vous tous, Champions de Kouça rassemblés, Bhagavat, vous le savez, a été longtemps possédé et aimé par nous; mais puisqu'il a été délivré de la douleur tandis qu'il était dans le voisinage de votre cité, nous vous demandons de nous accorder une partie des reliques de son corps, pour que nous les emportions à Digpatchan où nous leur bâtirons un Tchâitya. Là nous leur rendrons toutes sortes d'hommages, et nous instituerons une grande fête à la mémoire de Bhagavat.

« Les Champions de Kouça leur répondirent : Bhagavat nous a été cher aussi; il est mort dans les environs de notre ville, nous ne vous donnerons pas une partie de ses reliques. Les autres dirent : Si vous voulez les donner, bien : sinon nous les prendrons de force avec nos troupes. Alors les Champions de Kouça dirent : Nous vous les accorderons.

« Outre les habitants de Digpatchan, il y avait six autres prétendants au partage des reliques de Bhagavat :

« 1° La tribu royale de Boulouka;

« 2° La famille royale de Krodtya;

« 3° Un Brahmane du pays de Vichnou (*Vichnoudvîpa*);

« 4° La famille royale de Çâkya à Kapila (la famille du Bouddha);

« 5° La tribu royale des Litsabyis;

« 6° Le roi de Magadha, Adjâtasatrou.

« Adjâtasatrou voulut aller lui-même à la tête de ses troupes; mais au souvenir de Bhagavat il tomba de son éléphant, privé de sentiment. On le mit à cheval, mais il tomba de nouveau. Il confia alors ses troupes au Brahmane Yartched, l'un de ses principaux officiers, et le chargea de saluer de sa part les Champions de Kouça, et de leur demander une part des reliques de Bhagavat, qui lui avait été cher, parce qu'il voulait bâtir un Tchâitya à ces reliques, leur rendre toutes sortes d'hommages, et instituer une grande fête en leur honneur.

« Yartched fit ce que le roi lui avait commandé; mais les Champions de Kouça lui refusèrent une part des reliques.

« Yartched leur dit : Si vous ne voulez pas les donner de bonne grâce, nous les prendrons de force avec nos troupes. On lui répondit : Nous vous en donnerons.

« Quand les Champions de Kouça virent la grande multitude de troupes qui venaient pour enlever de force les reliques de Bhagavat, ils exercèrent leurs femmes et leurs enfants à lancer des flèches. Et quand leur ville fut assiégée par ces sept armées différentes, ils sortirent pour les combattre. Mais un Brahmane, prévoyant les conséquences de ce conflit, réussit à obtenir des Champions de Kouça le partage des reliques, en leur rappelant les vertus et la patience que Bhagavat Gâutama n'avait cessé de leur recommander, en leur donnant l'exemple. Il leur dit qu'il n'était pas convenable qu'ils s'égorgeassent entre eux, à cause des reliques de Bhagavat, et après les avoir réconciliés, obtint que ces reliques seraient divisées en huit parts :

« 1. Pour les Champions de Kouça;

« 2. Les Champions de Digpatchan;

« 3. La tribu royale de Boulouka;

« 4. La tribu royale de Krodtya;

« 5. Le Brahmane du pays de Vichṇou;

« 6. La famille royale de Çâkya, à Kapila;

« 7. La race royale des Litsabyis;

« 8. Yartched, le Brahmane dn Magadha, l'envoyé d'Adjâtasatrou, roi de cette contrée.

« Et tous, dans leur pays, bâtirent des Tchâityas, rendirent toutes sortes d'hommages à ces reliques, et instituèrent une grande fête en leur honneur.

« L'urne dans laquelle les reliques avaient d'abord été mises et déposées dans le Tchâitya, fut donnée ensuite au Brahmane qui avait été médiateur entre les parties. Il emporta cette urne, et dans sa ville bâtit un Tchâitya, et rendit toutes sortes d'hommages aux reliques de Bhagavat, en l'honneur desquelles il institua une grande fête.

« Enfin un jeune Brahmane, appelé Nyagrôdha, demanda aux Champions de Kouça de lui céder les cendres ou les charbons qui avaient servi à brûler le corps de Bhagavat. Il obtint ce qu'il demandait, et bâtit dans le village des (arbres) Nyagrôdhas un Tchâitya, appelé le Tchâitya des charbons, auxquels il rendit toutes sortes d'hommages, et en l'honneur desquels il institua une grande fête.

« Il y avait alors dans le Djamboudvipa dix Tchâityas contenant des reliques de Bhagavat :

« Huit des restes de son propre corps;

« Celle de l'urne (qui les avait contenus);

« Et celle des charbons (qui les avaient consumes).

« Les quatre dents œillères de Bhagavat furent partagées ainsi :

« La première fut prise par les deux Trâyastrimçats; la seconde fut déposée dans la ville de Yid dou bongva (S. *Manâpa?* la ville délicieuse);

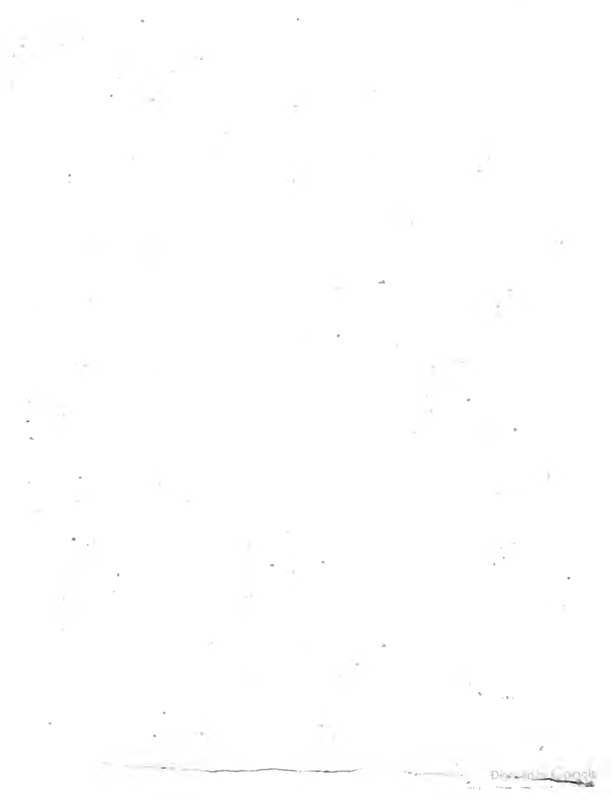
« La troisième, dans le pays du roi de Kalinga;

« La quatrième est honorée par un roi de Nâgas, dans la ville de Sgrasgrogs.

« Le roi Açôka, qui résidait à Pâṭalipoutra, augmenta beaucoup le nombre des Tchâityas des sept espèces.

« Bhagavat (Çâkya Mouni) qui était né à Kapila, arriva à la suprême perfection dans le pays de Magadha, tourna la roue de la Loi à Kaci (Bénarès), et fut délivré de la douleur à Kouça. »

(*Asiat. Res.* t. XX, p. 309-317.)



CORRECTIONS ET ADDITIONS

P. 2. Voici, d'après les *Mémoires de Hiouen-Thsang* traduits par M. Stanislas Julien, t. I, p. 296, la légende qui se rapporte au jardin de Djêtavana : « Anâthapindika ayant été informé des mérites du Bouddha, conçut pour lui un profond « respect, et eut le désir de lui bâtir un *Vihâra* (espèce de couvent). Il pria le « Bouddha de daigner venir le voir.... Comme le jardin appelé Djêtavana, appar- « tenant au prince royal, était situé dans un endroit riant et élevé, Anâthapindika « alla aussitôt le trouver et lui fit part de ses intentions. Le prince royal lui dit en « badinant : Si vous couvrez d'or tout le sol, vous pourrez l'acheter. A ces mots, « Anâthapindika, transporté de joie, pour se conformer à la parole du prince, « étendit de l'or sur la terre, mais il resta un petit espace qu'il ne put couvrir. Le « prince royal le pria de le laisser, et lui dit : C'est, en vérité, l'excellent champ « du Bouddha. Il faut y planter la racine du bien. Aussitôt, dans l'endroit vide, il « construisit un *Vihâra*. Le Bouddha s'y rendit sur-le-champ et dit à Ananda : « Le terrain du jardin a été acheté par Anâthapindika, les arbres du bois ont été « donnés par Djêta, ces deux hommes n'ont qu'un même cœur, et accomplissent « des œuvres méritoires. Il convient d'appeler ce lieu : le bois de Djêta (Djêtavana) « et le jardin d'Anâthapindika (Anâthapindikasya ârâma). »

P. 3, note *h*. Suivant M. Spence Hardy, Manual of Budhism, p. 103, le mot *bhoûmi* « terre » signifie ici *la période nécessaire à l'exercice de la science suprême* (*pâramitâ*).

A la fin du paragr. de la 5ᵉ terre, lisez : difficile à surpasser. Et à la fin du paragr. de la 6ᵉ, lisez : parvenue à voir face à face.

P. 55, n. 2. Voici les dix vertus :

En actions : 1° Ne pas tuer ; 2° Ne pas voler ; 3° Ne pas commettre d'adultère.

En paroles : 4° Ne pas mentir ; 5° Ne pas dire d'injures ; 6° Ne pas calomnier ;
7° Ne pas parler légèrement.

En pensées : 8° Ne pas avoir de convoitise ; 9° Ne pas avoir de méchanceté ;
10° Ne pas avoir de vues fausses, c'est-à-dire : ne pas être incrédule, hérétique.

Cette énumération des dix vertus principales n'est pas particulière aux Bouddhistes ; la loi brahmanique recommande aussi d'éviter les mêmes fautes, mais je ne me rappelle pas quel est le livre brahmanique où se trouve une liste du genre de celle qui précède.

A défaut de texte indien, je citerai le passage suivant de l'*Histoire de l'Inde ancienne et moderne*, par Collin de Bar (Paris, 1814, 2 vol. in-8°), t. I, p. 97 :

« La morale des Indous est renfermée en dix préceptes. Ce sont dix péchés à « éviter, divisés en trois espèces : Péchés du corps, de la parole et de la volonté. « Frapper, tuer son prochain, le voler, violer les femmes, sont les péchés du « corps. Dissimuler, mentir, injurier, sont les péchés de la parole ; ceux de la « volonté consistent à souhaiter le mal, à regarder le bien des autres avec envie, « à n'être pas touché des misères de son prochain. »

On voit que, à l'exception du dernier précepte de la liste bouddhique, qui regarde l'hérésie, les commandements sont semblables dans les deux religions.

On trouve dans Manou les mêmes préceptes, mais non réunis. Ainsi liv. II, 161 : « On ne doit jamais montrer de mauvaise humeur, ni travailler à nuire à « autrui, ni même en concevoir la pensée ; il ne faut pas proférer une parole dont « quelqu'un pourrait être blessé, etc. »

« Quel que soit le devoir que remplisse un maître de maison, en pensée, en « parole et en action, etc., ibid. 4, 236. »

« Traduct. de Loiseleur-Deslongchamp. »

P. 77, n. 2. Voici les cinq commandements (*Cikchâpadâs*, litt. bases de l'étude, de la discipline) :

1° N'ôter la vie à quelque être que ce soit ;
2° Ne pas prendre sans qu'on vous donne ;
3° Être chaste ;
4° Ne pas dire de mensonge ;
5° Ne pas boire de liqueur enivrante.

Une autre liste en compte trois de plus :

6° Ne pas se servir de parfums, d'onguents ni de parures ;
7° Ne pas s'asseoir sur un siége, plus élevé qu'il ne convient ;
8° Ne pas manger hors du temps désigné par les règlements.

Et enfin une autre liste en ajoute deux aux précédents :

9° Ne pas se livrer à la danse, à la musique ;

10° Ne pas accepter d'or ou d'argent.

Le lecteur aura remarqué que les quatre premiers articles de cette liste appartiennent aussi à celle des dix vertus. (P. 447 et 496.)

P. 80, l. 9, lisez : vingt mille grands trésors au lieu de deux cent mille, etc.

P. 86, l. 11. Rétablissez le passage de la manière suivante :

« .... Et successivement elle arriva à l'endroit où était l'arbre précieux entre les « plus précieux des grands arbres ; aux branches bien étendues, aux belles feuilles, « aux beaux bourgeons ; couvert de fleurs divines et humaines ; parfumé des « odeurs les plus suaves ; chargé de vêtements aux nuances variées ; étincelant de « l'éclat de toutes sortes de pierres précieuses ; bien orné de choses précieuses de « tout genre, à la racine, à la tige, aux branches et aux feuilles ; ayant des rameaux « bien développés et bien étendus. Sur une partie de la terre unie comme la « paume de la main, où se trouve bien étendu un gazon vert comme le cou des « paons, doux au toucher comme un tissu de Kâtchilindi, s'élève du sol cet arbre « visité par la mère du précédent Djina (Bouddha) ; loué par les chants des dieux ; « pur, exempt de toute tache ; salué par cent mille dieux Çouddhâvâsâs, à l'esprit « apaisé, dont les têtes, à la chevelure nattée, ornées de diadèmes, s'inclinent ; « voilà l'arbre Plakcha auprès duquel elle est venue. »

P. 87, à la fin de la note 4, de la p. 86, supprimez : Qu'il faut écrire *bya ra ching*.

P. 107. L'idée des 32 signes de beauté n'est pas particulière aux bouddhistes ; on la trouve aussi dans les livres brâhmaniques, et entre autres dans l'*Hitôpadêça*. Voy. l'édit. de M. Johnson, p. 79, l. 2095.

Le septième signe est : Il a l'entre-deux des épaules large, au lieu de : Le dessus de la main large.

P. 108. « Les doigts de ses pieds et de ses mains sont réunis par une membrane. » Cette traduction a été critiquée par E. Burnouf. (Lotus de la bonne loi, p. 574.)

Cependant j'avais ici comme autorité :

1° Un petit livre publié dans le Journal Asiatique : *Breve notizia del regno del Thibet, del Fra Francesco Orazio della Penna*, où il est dit, p. 60, que le Bouddha a « *Le dita delle mani e de' piedi con una pelle fra mezzo, come i piedi delle anitre.* « Il a les doigts des pieds et des mains joints par une membrane « comme ceux des canards. »

2° Le dictionnaire sanscrit de Wilson, au mot *djâlapâd*, « a goose ; web-footed » une oie ; *palmipède.*

55.

L'érudition de mon illustre maître était donc ici en défaut.

Au reste, à part l'étrange manière dont le mot *djâla* a été entendu par certains bouddhistes, relativement à ce signe du Bouddha, l'idée, quelle qu'elle soit, que ce mot représente, est aussi familière aux brâhmanes. On trouve dans *Çakountalâ*, acte VII : *Djâlagrathitânggoulih Karah* « lignes mystérieuses entrelacées en réseaux le long de ses doigts, » ce qui est un pronostic de souveraineté et doit s'entendre des lignes qui servent à tirer un horoscope. Édition de Chézy, p. 152 du texte, trad. p. 167.

P. 109, l. 2. Au lieu de : Son corps est beau, lisez : Son corps est doux.

Ibid., l. 7. Au lieu de : gracieux, lisez : lisse ou poli.

P. 109, l. 17-18, lisez : Les dents canines arrondies, les dents canines pointues, les dents bien rangées, etc.

Ibid., l. 6, en remontant. Au lieu de : le cou gros, etc.; lisez : Il a la joue grosse, sans inégalité, sans défaut.

Ibid., l. 5, en remontant. Lisez : Il a les organes parfaitement instruits.

P. 118, au bas. Au lieu de : Vous qui n'avez pas la sagesse, etc.; lisez : Ne troublez pas celui qui rend sages ceux qui ne sont pas sages.

P. 121. Les quatre vérités sont définies plus exactement :

1° La douleur est la condition de toute existence ;

2° La production de l'existence est causée par les passions ;

3° La cessation des passions est possible ;

4° Il y a un moyen d'arriver à cette cessation.

P. 135, l. 13. Au lieu de : Et étalant, etc.; lisez : Et lui présentant un bracelet de cent mille palas, il le lui donna.

Le *pala* est un petit poids d'or ou d'argent dont la valeur n'est pas bien fixée.

P. 142, l. 7. Voici la même énumération, d'après les Chinois, présentée d'une manière plus claire.

Les dénominations sont rétablies en sanscrit :

1° Sept grains de poussière extrêmement fine font un *anou ;*

2° Sept *anous* font un *çrouti ;*

3° Sept *çroutis* font un grain de poussière qui passe par un trou de fenêtre (vâtâyanaradja) ;

4° Sept des derniers font un grain de poussière (qu'on voit) sur un poil de lièvre (Çaçaradja) ;

5° Sept des derniers font un grain de poussière (qu'on voit) sur un poil de mouton (Êdakaradja);

6° Sept des derniers font un grain de poussière (qu'on voit) sur un poil de vache (Gôradja);

7° Sept des derniers font une lente (Likchâ);

8° Huit lentes font un grain de sénevé (Sarchapa);

9° Sept grains de sénevé font un grain de blé (Yava);

10° Sept grains de blé (ou d'orge) font une jointure de doigt (Anggouliparva);

11° Douze jointures de doigt font un empan (Vitasti);

12° Deux empans font une coudée (Hasta);

13° Quatre coudées font un arc (Dhanoû);

14° Mille coudées font un Krôça;

15° Quatre Krôças font un Yôdjana.

(Mémoires sur les contrées occidentales, etc.; trad. par M. Stanislas Julien, t. I, p. 59, 60.)

P. 63, l. 11 et 14. Au lieu de : Rig vêda ; lisez simplement Vêda.

P. 151, l. 5. Lisez aussi : Vêda, et supprimez la note.

P. 184, l. 2, en remontant. Au lieu de : Ne considérant que le joug, etc. ; lisez : Ne regardant pas plus loin que la longueur d'un joug.

P. 331, l. 2. « A l'heure de la nuit où l'on bat le tambour, etc. » mettez en note : La fin d'une veille s'annonce dans l'Inde, tantôt en battant un grand tambour, tantôt en frappant une espèce de cloche.

A. Troyer, *Râdjatarangini*, t. I, p. 426.

P. 389, n. 1, col. 2. Lisez partout : pierre au lieu de âne, erreur qui est venue de ce que le mot tibétain *bong* signifie à la fois pierre et âne.

BIBLIOGRAPHIE BOUDDHIQUE

1. INTRODUCTION à l'histoire du Buddhisme indien; par E. Burnouf. *Paris*, 1844, in-4.
Reviewed in the Journal of the Asiatic Soc. of Bengal, XIV, p. 783.
2. ARTICLE de M. J.-B. Biot, *Journal des savants*, sur l'Introduction à l'histoire du Buddhisme indien; par E. Burnouf. *Paris*, imp. roy., 1845, in-4.
3. LE LOTUS de la bonne loi, traduit du sanscrit, accompagné d'un commentaire et de vingt-et-un mémoires relatifs au Bouddhisme; par E. Burnouf. *Paris*, 1852, 1 vol. in-4.
4. EASTERN MONACHISM; by R. Spence Hardy. *London*, 1850, in-8 de 443 p.
5. A MANUAL OF BUDHISM; by R. Spence Hardy. *London*, 1853, in-8 de 533 p.
6. FOE-KOUE-KI, ou relation des royaumes Bouddhiques, traduit du chinois par Abel Rémusat, complété par Klaproth et Landresse. *Paris*, 1836, in-4 de LXXI-424 p.
7. ILLUSTRATIONS of the literature and religion of the Buddhists; by B.-H. Hodgson. *Serampore*, 1841, in-8 de 220 p.
Réimpression d'articles insérés dans divers recueils.
8. KAMMAVAKYA, liber de officiis sacerdotum Buddhicorum; palice et latine edidit Fridericus Spiegel. *Bonnæ ad Rhenum*, 1841, in-8.
9. DHAMMAPADAM, or the footsteps of Religion. Ex tribus codicibus Hanniensibus palicè edidit, latinè vertit, notisque illustravit V. Fausboll. *Hauniæ*, 1855, in-8 de X-470 p.
10. HISTORICAL researches on the origin and principles of the Buddha and Jaina religion; by Dr James Bird. *Bombay*, 1847, in-fol.
11. HISTORY and doctrine of Buddhism; by E. Upham. *London*, 1829, in-4.
12. WILSON's Ariana antiqua, a descriptive account of the antiquities and coins of Affghanistan, with a memoir on the buildings called topes; by C. Mason. *London*, 1841, in-4.
13. VON BUDDHAISMUS in China und Mittel Asien, von W. Schott. *Berlin*, 1846, in-4.
14. THE MAHAVANSO, in roman characters, with the translation subjoined and an introductory essay on pâli Buddhistical literature; by George Turnour. *Ceylon*, 1837, in-4.
15. THE MAHAVANSI, the Rajaratnâkari, and the Rajavali forming the sacred and historical books of Ceylon; also a collection of tracts illustrative of the doctrines and literature of Buddhism; edited by Edw. Upham. *London*, 1830, 3 vol. in-8.
16. THE HISTORY and doctrine of Budhism, popularly illustrated: with notices of the Kappoism, or demon worship, and of the Baly, or planetary incantations of Ceylon, by Edw. Upham. *London*, 1829, 1 vol. gr. in-4 avec 43 planches col.
17. BUDDIZM, ego dogmatu, istorya i literatura, le Bouddhisme, ses dogmes, et sa littérature. 1re partie par V. Vasilief. *St-Pétersbourg*, 1857, in 8.
— Le même ouvrage traduit en allemand par Théod. Benfey. *St-Pétersbourg*, 1860, in-8.
18. THE CATECHISM of the Shamans, or the laws and regulations of the Priesthood in China, translated from the Chinese by Neumann. *London*, 1831, in-8.
Article sur l'ouvrage précédent dans le Chinese Repository, I, 285.
19. LA VIE CONTEMPLATIVE, ascétique et monastique chez les Indous et les peuples Bouddhistes, par J.-J. Bochinger. *Strasbourg*, 1831, in-8 de 457 p.
20. RECHERCHES sur Buddou ou Bouddou; par Michel-Jean-François Ozeray. *Paris*, 1817, in-8 de 137 p.
21. LETTRE de M. Rémusat à M. Ozeray, auteur de l'ouvrage intitulé: *Recherches sur Boudha*. 3 p.

22. THE BHILSA TOPES, or Buddhist monuments of Central Asia; by Alexander Cunningham. *London*, 1854, in-8 avec trente-trois planches.

23. HISTOIRE de la vie de Hiouen-Thsang et de ses voyages dans l'Inde; traduite du Chinois par Stanislas Julien. *Paris*, 1853, in-8.

24. MÉMOIRES sur les contrées occidentales; par Hiouen Thsang; trad. du chinois par Stanislas Julien. *Paris*, impr. imp., 1857-1858, 2 vol. in-8.

— BUDDHISM and Buddhist pilgrims, a review of M. Stanislas Julien's, « Voyages des pèlerins Bouddhistes, » by Max Müller. *London*, 1857, in-8 de 54 p.

— COMPTE RENDU des mémoires sur les contrées occidentales, etc., traduits du chinois en français, par M. Stanislas Julien; par M. le baron d'Eckstein.

Journal asiatique de Paris, X, 1857, p. 475-552.

25. TRACES du Buddhisme en Norvège; par M. C. A. Holmboe. *Paris*, 1857, in-8 de 74 p. avec planches.

Le Journal of the Asiat. Soc. of Bengal, n° CCLXVI, 1858, contient un compte rendu de ce livre, par Babo Raujendralâl Mittra.

26. FRAGMENTS bouddhiques; par J. Klaproth. *Paris*, 1831, in-8 avec fig.

27. HISTORISCH-KRITISCHER VERSUCH über die Lamaische religion. Essai historico-critique sur la religion lamaïque; par K. D. Hullmann. *Berlin*, 1796, in-8.

28. SELECTIONS from the vernacular Boodhist literature of Burmah; by T. Latter. *Maulmain*, 1850, in-4.

29. COSMOLOGIE Bouddhique en russe; par Kowalewsky. *Kasan*, 1837, in-8.

30. DAS BUDDHA PANTHEON, von Nippon, aus dem japanischen original übersetzt und mit erläuternden Anmerkungen versehen, von Dr J. Hoffmann. *Leyden*, 1851, in-folio avec fig.

31. THE MINIATURE of Buddhism in a description of the objects represented in the Buddhist Temple imported from India and opened for public inspection. *London*, 1833, in-8 de 20 p.

32. DE BUDDHAISMI origine et ætate definiendis tentamen conscripsit P. a Bohlen. *Regimonti Prussor.* s. d., in-8 de 40 p.

33. DU BOUDDHISME; par M. J. Barthélemy Saint-Hilaire. *Paris*, 1855, in-8.

34. LE BOUDDHA et sa religion; par J. Barthélemy Saint-Hilaire. *Paris*, 1860, in-8 br.

35. LE BOUDDHISME et son fondateur, par M. Jacobs.

Compte rendu de l'ouvrage de M. Barthélemy Saint-Hilaire. Revue des Deux-Mondes, 1er mars 1860.

36. BOUDDHISME. Réponse à M. Barthélemy Saint-Hilaire; par le baron de Guldenstubbe.

Revue Spiritualiste, III, 1e livr., p. 16. Paris, 1860.

37. LADAK, physical, statistical and historical, by Alexander Cunningham. *London*, 1854, gr. in-8.

38. DIE RELIGION des Buddha und ihre Entstehung, von Fried. Koeppen. *Berlin*, 1857-1859, 2 vol. in 8.

39. LE BOUDDHA et le Bouddhisme; par C. Schoebel. *Paris*, 1857, in 8 de 188 p.

Extrait des T. XV et XVI des Annales de Philos. chrét. 4e série, 1857.

40. LIFE OF GAUDAMA, a translation from the Burmese, etc., by Rev. Chester Bonnett, missionary of the American baptist union in Burma.

Journal of the american oriental Society, III, n. 1. New-York, 1853.

Digandet dans le Journal of the Indian Archipelago, mai 1852.

« The Burmese Budha. »

41. DE L'ANTÉRIORITÉ du Brahmanisme sur le Bouddhisme, par F. Nève. *Paris*, in-8, 1845.

Extrait de la Revue Cathol. 3e année, mai-juin 1845.

42. GENERAL OBSERVATIONS on the contending claims to antiquity of Brahman and Budhists, by. J. Low.

Journal of the Asiat. Soc. of Bengal, XVIII, 89.

43. De l'état présent des études sur le Bouddhisme; par F. Nève. *Gand*, 1846, 1 vol. in-8 de 63 p.

Extrait de la Revue de Flandres, I.

44. LE BOUDDHISME, son fondateur et ses écritures; par F. Nève. *Paris*, 1853, in-8 de 55 p.

Extrait du Correspondant, novembre 1853.

45. THE indian religions : or results of the mysterious Buddhism, by a missionary. *London*, 1858, petit in-8.

46. On Buddhism, by the Rev. D. J. Gogerly.
Dans le Journal of the Ceylon branch of the Roy. Asiat. Society, 1846, 1, part. 1, p. 6.

47. Maury (Alfred.) Article Bouddhisme dans l'Encyclopédie moderne.

— Id. dans l'Encyclopédie nouvelle de Didot.

48. Traduction d'un mémoire sur le Bouddhisme, extrait des Indische Skizzen de M. A. Weber; par M. Baudry.
Revue Germanique du 31 octobre 1858.

49. Pavie (Th.) Les religieux bouddhistes de l'île de Ceylan.
Revue des Deux-Mondes, 1er janvier 1854.

50. Étude sur le Sy-yeou-tchin-tsien, roman bouddhique chinois; par Th. Pavie.
Journal Asiat. de Paris, 1857, IX, p. 357 et X, p. 308.

51. Çakya-Mouni; par Théod. Pavie.
Revue des Deux-Mondes, 15 janvier 1858.

52. Recherches sur la religion de Fo; par Deshauterayes. Journal Asiat., t. VIII, p. 87.

53. Articles sur Bouddha et le Bouddhisme dans le Journal Asiat. de Paris.

— 1822-29. T. III, IV, VII, IX, X, XI, XII, XVI.

— Ibid. 1829-1852. 1re série, t. VII, VIII, IX, XII, XVI; 2e série, t. II, IV, VII, VIII, XII, XIII, XIV.

54. Grammar of the Tibetan language; by Csoma de Körös. *Calcutta*, 1834, in-4.

55. Analyse du Kandjour et du Tandjour — et divers mémoires sur la vie et la mort du Bouddha, dans le XXe volume des Asiat. Researches; par le même.

56. Translation of an inscription in the Burmese language discovered at Buddha Gaya in 1833. Asiat. Res., XX, 161.

57. Remarks on the worship of Buddha. Asiat. Res. I, 163.

58. Writings relating to the religion of Buddha. Ibid., I, 354.

59. Buddha. Decline of his religion in Cashmere. Asiat. Res., VI, 163.

60. Temples and worship of Buddha in Ceylon. Ibid., 449.

61. Buddha Bamiyan, the metropolis of the sect of Buddha. Ibid., 462.

62. On the doctrines of Buddha from the books of the Singhalese. Asiat. Res., VII, p. 32.

63. The doctrines of Buddha, etc. Ibid., VII, appendix VIII.

64. An account of the followers of Buddha. Ibid, III, 412.

65. Buddha Descended from Sâcya. Ibid., III, 414; IX, 41-81.

66. Buddha, the last Adam of the inhabitants of Ceylon. As. Research. X, 437.

67. Celestial Buddhas of the Buddha Pantheon. Ibid., XVI, 441.

68. Length of the life of Sâkya Buddha. Ibid., XVII, 250.

69. Memoir on the Topes and antiquities of Affghanistan; by J. G. Gerard. Journal of the As. Soc. of Bengal, III, 247.

70. Notice of amulets in use by the Trans-Himalayan Boodhists; by W. E. Carte. Journal of the As. Soc. of Bengal, IX, 904.

71. Notice on different systems of Buddhism; by Csoma. Journal Asiat. Soc. of Bengal, t. VII.

72. G. Turnour. Journal of the As. Soc. of Bengal.

— Examinations of some points of Buddhist chronology. V, 521.

— Account of a tooth relic of Ceylon. VI, 856.

— An examination of the pali Buddhistical annals. VI, 501, 713; VII, 686, 789, 919.

— Further Notes on the inscriptions on the columns at Delhi, Allahabad, Betbiah, etc. VI, 1049.

— Note on the Mahawanso. V, 829.

73. European speculation on Buddhism; by Hodgson. Journal Asiat. Soc. of Bengal, t. III.

— Quotations from Sanscrit authorities, etc. Ibid. t. V.

74. Journal of the Asiatic society of Bengal:

— Mission of Buddha-Ghoso to Ceylan. VI, 507.

— Image of Buddha. III, 362, 455.

— Ceylonese enumerations of Buddhas. V, 321.

— Buddha doctrines. I, 6.

— DIFFERENT systems of Buddhism. VII, 142.

— A FEW Gleanings in Buddhism. XVII, 591.

— QUOTATIONS from Sanscrit authors on Buddhism. V, 28, 71.

— REVIEW of Buddhism, III, 382, 425, 499.

— GLEANINGS in Buddhism, or translations of passages from a Siamese version of a pali work. XVII, part II, 72.

— REVIEW of E. Burnouf's, « histoire du Bouddhisme indien. » XIV, 783.

— REMARKS on a Buddhist coin or medal sent to the Society. XIII, 571.

— INSCRIPTION on a Buddhist Image. IV, 132, 713.

— BUDDHIST Priests of Bamree. IV, 29.

75. AN INSCRIPTION from a Tablet in a Monastery at Ning-Po in China. XIII, 113.

— BUDDHIST Remains in Scotland, IV, 184.

— BUDDHIST images discovered at Tagoung. V, 157.

— BUDDHIST sect of Sakya. II, 385.

76. ON THE BUDDHIST emblems of architecture. XIV, 623.

— BUDDHIST Chinese account of India. VI, 61.

— BUDDHIST coins of Behar. IV, 621.

— BUDDHIST sacred formula. IV, 196, 713.

77. MEMOIR on the cave, temples and monasteries, and other ancient Buddhist, Brahminical and Jaina Remains of ancient India; by Dr Wilson. Transact. of the Bombay Liter. Society, n° XIII.

78. SKETCH of life of Buddha or Sakya Gautama. Journal of the Bombay branch of the Roy. Asiat. Soc., 1851, T. VI, 119 p.

79. REMAINS of Buddhism in India; by W. Erskine. (Transactions of the Bombay Literary Society, t. III.)

80. MEMOIR on the history of Budhism; by Edw. Salisbury. Article dans le Chinese Repository, t. XIV, 423 p.

81. Essai sur le Pali ou langue sacrée de la presqu'île au delà du Gange; par E. Burnouf et C. Lassen. Paris, 1826. In-8°.

82. RÉMUSAT, on Budhism. Article dans le Chinese Repository, t. I, p. 155.

— OBSERVATIONS on Shamanism. Ibid., t. I.

83. TENETS of the Budhists, and laws respecting reverence to their idols in Siam. J.-T. Jones. Chinese Repository, t. XIX, 548 p.

84. A BUDDHISTIC Stratagem; by P. Parkar. Chinese Repository, t. VII, 263 p.

85. TRANSLATION of a Budhist print; by W. J. Pohlman. Chinese Repository, t. XV.

86. REMARKS on Budhism. Chinese Repository, t. II, 214.

87. BUDHISM and Confucianism compared. Ibid., t. II, 265.

88. BUDHIST temple at Meichan. Ibid., t. II.

89. SUMMARY Review of the travels of Hiouen Thsang; by Wilson. Journal of the Asiatic. Soc. of Gr. Brit. and Ireland. T. XVII, part. I, 1859.

90. ON THE DATE and personality of Priyadarsi, by Latham. Journal of the Roy. Asiat. Society, t. XVII, part. II, 1860.

91. INSCRIPTIONS from the Boodh caves near Joonur. Journal of the Roy. Asiat. Soc. of London, t. IV, 1837.

92. ON A CHINESE catalogue of Buddhistical works, by col. Sykes. Journal of the Roy. Asiat. Soc. of London, IX, 199.

93. SKETCH of Buddhism, derived from the Buddha scriptures of Nipal; by Brian Houghton Hodgson, with plates. Transact. of the Roy. Asiat. Soc. of Great Britain and Ireland, t. II, p. 222; analysé ou trad. en partie dans le journal *Le Globe*, 1829-1830, t. VII p. 713 et p. 783, et t. VIII, p. 65.

94. A DISPUTATION respecting caste, by a Buddhist, etc. Ibid, t. III, p. 160.

95. MÉMOIRES de l'Académie imp. des sciences de Saint-Pétersbourg:

— ARTICLES de Schmidt et Schiefner sur le Bouddha et le Bouddhisme.

— MÉLANGES Asiat. de la même Académie.

96. ON BUDDHA and the Phrabât; by captain James Low, illustrated with plates. Transact. of the Roy. As. Soç. of Great-Britain and Ireland, t. III, p. 57.

97. THE CEREMONIAL of the ordination of a Bormese Priest of Buddha; by G. Knox. Transact. of the Roy. As. Soc. of Gr. Britain et Ireland, t. III, 271 p.

98. Remarks on the Identity of the Personal ornaments sculptured on some figures in the Buddha cave at Carli. Ibid., p. 451.

99. Remarks on the religious and social institutions of the Bouteas, or inhabitants of Boutan; by Samuel Davis. Ibid. t. II, p. 491.

100. The British government and Budhism. London quarterly Review, january 1855.

101. Forschungen im Gebiete der älteren religiosen, politischen und litterarischen Bildungsgeschichte der Voelker Mittel-Asiens, vorzüglich der Mongolen und Tibeter, von I. J. Schmidt. *St-Petersburg*, 1826, in-8.

102. Der Weise und der Thor aus dem Tibetischen übersetzt, von I. J. Schmidt. 2 vol. in-4, *St-Petersburg* und *Leipzig*. 1843.

103. Geschichte der Ost Mongolen; von I. J. Schmidt. *St-Petersburg*, 1829, in-4.

104. Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie et le Thibet; par l'abbé Huc. 2 vol. in-8, 1857.

105. Description du royaume Thaï ou Siam; par Mgr Pallegoix. *Paris*, 1854. 2 vol in-12.

106. Les Avadanas, contes et apologues indiens, suivis de nouvelles chinoises, trad. par M. Stanislas Julien. *Paris*, 1859. 3 vol. in-18.

107. Thibetan Literature; by H. H. Wilson. (Dans le vol. III des Gleanings in science.) *Calcutta*, 1831. In-8°.

OUVRAGES A CONSULTER.

108. Essays on indian Antiquities of the late James Prinsep, edited with notes and additional matter; by Edw. Thomas. 2 vol. in-8, *London*, 1858.

109. Radjataranguini, histoire des rois du Kachmir, traduite du sanskrit par A. Troyer. *Paris*, 1840-1842, 3 vol. in-8.

110. Breve Notizia del Regno del Thibet dal Fra Francesco Orazio della Penna. (Extrait du journal Asiat.) *Paris*, in-8 de 79 p.

111. Anecdota Pàlica, übersetzt und erklärt von Dr Fr. Spiegel. *Leipzig*, 1845. Gr. in-8.

112. Description du Tibet, d'apres la relation des Lamas Tangoutes etablis parmi les Mongols, traduit (sic) de l'allemand par J. Reuilly. *Paris*, 1808, in-8 de XII-87 p.

113. Tibet, tartary and Mongolia; their social and political condition and the religion of Boodh; by H.T. Prinsep. *London*, 1851, in-8.

114. Alphabetum tibetanum missionum apostolicarum, studio Fr. Aug.-Ant.-Georgii. In-4. *Romæ*, 1772, 820 p.

115. Die Stupas (Topes) u. d. Colosse der Bamiyan; von K. Ritter. *Berlin*, 1838.

116. Die Erdkunde von Asien; par le même.

117. An account of an Embassy to the Court of the Teshoo Lama in Tibet; by captain Samuel Turner. *London*, 1800, in-4.

— Ambassade au Thibet et au Boutan; trad. du précédent ouvrage par J. Castera. *Paris*, an IX (1800), 2 vol. in-8.

118. India in Greece, or truth in Mythology. *London*, 1852, 1 vol. in-8, p. 350 et suiv. chap. XX, the Budhist missionary.

119. Müller Max. History of ancient Sanskr. literature. *London*, 1859, in-8.

120. Miscellaneous essays, by H. T. Colebrooke. *London*, 1837, 2 vol. in-8.

— La trad. de Pauthier. Essais sur la philosophie des Hindous. Paris, 1833, in-8.

121. Eine Tibetische Lebensbeschreibung Çâkjamuni's von Anton Schiefner. *St-Petersburg*, 1849, in-4 de 102 p.
Extrait des Mémoires de l'Acad. de St.-Pétersburg.

122. Reinaud. Mémoire sur l'Inde. 1849. In-4.

123. Hodgson. Note on the primary language of the Buddhist writings. Journal of the As Soc. of Bengal, VI, p. 682.

124. De La Loubère. Du royaume de Siam. *Paris*, 1641. 2 vol. in-12.

125. Le Génie des Religions; par E. Quinet.

126. Histoire des usages funèbres et des sépultures des peuples anciens, par E. Feydeau. *Paris*, 1857, in-fol. (dans la 2e partie p. 359-443).
Paris, 1851, in-12.

127. Ueber die Verschlechterungsperioden der Menschheit, nach Buddhistischer Anschauungweise; von Anton Schiefner. Bull. histor. philol. de l'Acad. imp. des Sc. de St-Petersburg, t. IX, n° 1.

128. Das Buddhistische sûtra der zwei und vierzig sätze, aus dem Tibetischen übersetzt, von Anton Schiefner. Ibid., t. IX, n° 5.

129. Academische Vorlesungen über Indische Literatur Geschichte; von Albrecht Weber. *Berlin*, 1852, in-8.

— Traduit par Alfred Sadous sous le titre de

« Histoire de la littérature indienne. » *Paris*, 1830, in-8.

130. Die Neuesten Forschungen über den Buddhismus; von A. Weber.

131. Sangermano. A Description of the Burmese Empire. *Rome*, 1833. In-4°.

132. Buddhism mythical and historical. *Westminster Review*, 1856.

133. Die Chinesische Religion von Stuhr.

134. Dictionnaire Mongol-Russe-Français par J. Kowalowski. *Kasan*, 1844, 3 vol. in-4

134 *bis*. Grammaire Mongole, en allemand, par I.-J. Schmidt. *St-Pétersbourg*, in-4.

135. Ueber die Kawi sprache, von G. de Humboldt. *Berlin*, 1836-40. 3 vol. gr. in-4.

136. Lassen Indische Alterthumskunde. *Leipzig*, 1858. 3 vol. in-8°.

137. Mélanges asiat., ou choix de morceaux critiques et de mémoires relatifs aux religions, aux sciences, aux coutumes, à l'histoire et à la géogr. des nations orientales; par A. Rémusat. *Paris*, 1825-26, 2 vol. in-8.

138. Nouveaux mélanges asiatiques ou recueil de morceaux de critiques, etc.; par le même. *Paris*, 1829, 2 vol. in-8.

139. Mélanges posthumes d'histoire et de littér. orient; par le même. *Paris*, imp. roy., 1843, 1 vol. in-8.

140. Observations sur quelques points de la doctrine Samanéenne et en particulier sur les noms de la Triade suprême chez les différents peuples Bouddhistes; par le même *Paris*, imp. roy., 1831, in-8.

141. Essai sur la Cosmogonie bouddhique; par le même. Journal des Savants, 1831.

142. Observations sur l'histoire des Mongols orientaux de Sanang Setsen; par le même. *Paris*, impr. roy., 1832, in-8.

143. Magasin asiatique ou revue géogr. et histor. de l'Asie centrale et septentrion.; par Klaproth. *Paris*, 1825, 2 vol. in-8.

144. Tableaux histor. de l'Asie depuis la monarchie de Cyrus jusqu'à nos jours, accompagnés de Rech. hist. et ethnogr. sur cette partie du monde; par le même. *Paris*, 1826, 1 vol. in-4 avec atlas in-folio.

145. Mémoires relatifs à l'Asie, contenant des rech. hist., géogr. et philosophiques sur les peuples de l'Orient; par le même. *Paris*, 1824-1826-1828, 3 vol. in-8 avec fig.

146. Beleuchtung und Widerlegung der Forschungen über die Geschichte der Mittel-Asiatischen Völker des Herrn I.-J. Schmidt. Mit einer Karte und zwei Schrifttafeln; par le même. *Paris*, 1824, in-8.

147. Fragments Bouddhiques; par le même. *Paris*, impr. roy., 1831, in-8.

148. Rituel des Tatars Mandchoux, rédigé par l'ordre de l'empereur Kien-Long et précédé d'un discours prononcé par ce souverain, avec les dessins des principaux ustensiles et instruments du culte chamanique; ouvrage traduit par extraits du Tatar Mandchou et accompagné de textes en caractères originaux; par Langlès. *Paris*, 1804, in-4°.

149. Voyages au Thibet faits en 1625 et 1626 par le P. d'Andrada, et en 1774, 1784 et 1785, par Bogle, Turner et Pourunguir; trad. par J.-P. Parraud et J.-B. Billecoq. *Paris*, an iv, in-18. 204 p.

150. Die Vajra sûci des Açvaghôsha von A. Weber. (Dans les mémoires de l'Académie des sciences de Berlin, 1859.) In-4.

C'est le même ouvrage que celui qui porte le titre de : *A Disputation*, etc. (n° 59). Mais le nouveau traducteur y a ajouté le texte sanskrit et un commentaire. Il en a été fait un tirage à part.

151. Mémoire sur le Nirvâna, par Obry. *Amiens*, 1857. In-8.

152. A Buddhist shastra, translated from the Chinese; by the Rev. J. Edkins. Journal of the Shanghai literary and Scientific Society. 1858.

153. Parabole de l'enfant égaré, formant le chap. IV du Lotus de la bonne foi, traduite sur la version tibétaine du Kanjour; par Ph. Ed. Foucaux. *Paris*, 1854, in-8°, p. XXIV, 56.

Imprimerie de W. Remquet et Cie, rue Garancière, 5

Épisodes de la vie de Çâkya Mouni

Naissance Méditation Enseignement Nirvâna

Le roi [illegible] et ses sept trésors (Voyez page [illegible])



III.



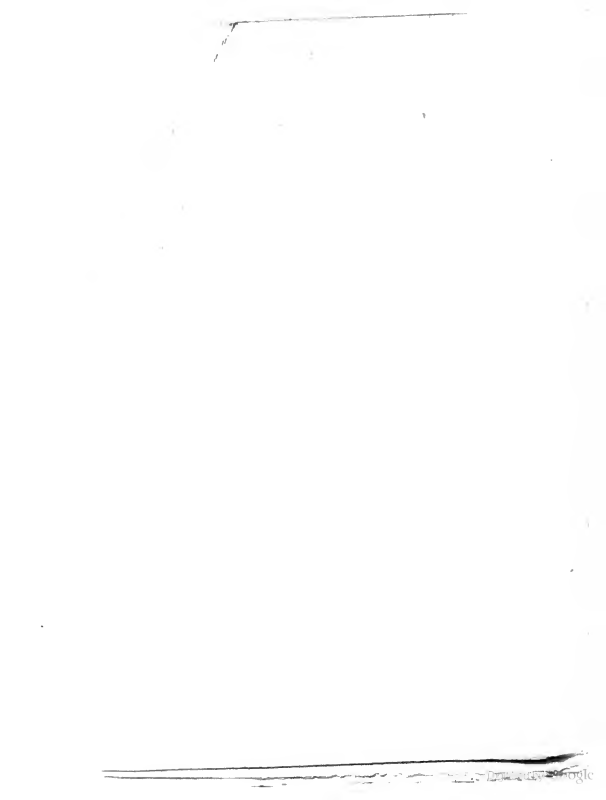




Le Bodhisattva porté par les dieux descend du ciel Touchita sous la forme d'un jeune éléphant (Voyez page [illegible])










BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

